Cet Ouvrage est fort estimé et l'édition de même
il me coute 24 ll.

LOUIS-JOSEPH DE CAIGNART DE SAULCY, Chevalier de S^t. Louis, & Capitaine en premier au Corps Royal de l'Artillerie.

$3.50

P. Beaurat Sculp. 1735.

BENOÎT DE MAILLET *Gentilhomme Lorrain, Consul Général du Roi en Egypte et en Toscane, depuis Visiteur général des Echelles du Levant et de Barbarie : et nommé par Sa Majesté en qualité de son Envoyé vers le Roi d'Ethiopie : Auteur des Mémoires sur l'Egypte, et sur l'Ethiopie.*

DESCRIPTION
DE
L'EGYPTE,

CONTENANT

PLUSIEURS REMARQUES CURIEUSES
SUR LA GEOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE
DE CE PAÏS,

Sur ſes Monumens anciens, ſur les Mœurs, les Coutumes, & la Religion des Habitans, ſur le Gouvernement & le Commerce, ſur les Animaux, les Arbres, les Plantes, &c.

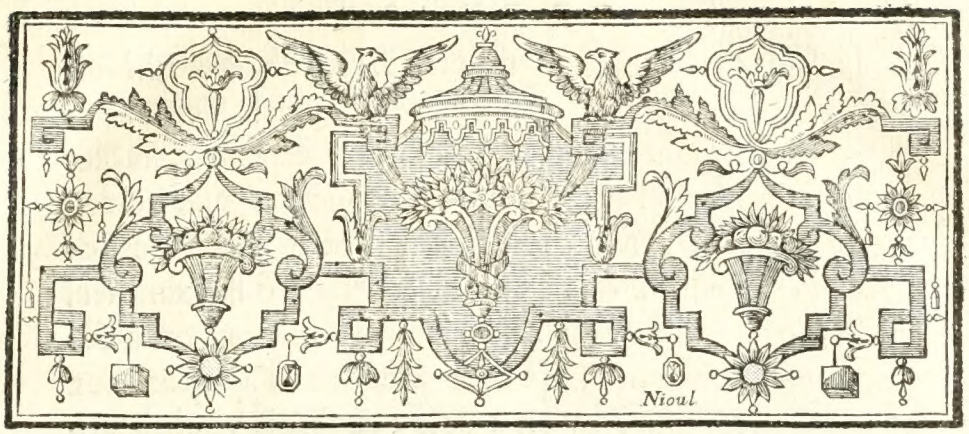
Compoſée ſur les Mémoires de M. DE MAILLET, *ancien Conſul de France au Caire,*

Par M. l'Abbé LE MASCRIER.

Ouvrage enrichi de Cartes & de Figures.

A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,
Chez { LOUIS GENNEAU, à S. Pierre aux Liens :
ET
JACQUES ROLLIN, Fils, à Saint Athanaſe.

M. DCC. XXXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.



PREFACE.

DE tous les pays du monde l'Egypte eſt ſans contredit celui ſur lequel nous avons des connoiſſances plus anciennes ; & c'eſt peut-être aujourd'hui le plus ignoré. Il n'y a point d'homme de Lettres qui ne ſçache par cœur ce qu'en ont écrit les Plines, les Strabons, les Diodores, les Hérodotes. Ceux même qui par goût, par fantaiſie, ou par incapacité, que ſçai-je ? par principe de religion peut-être, n'ont jamais eu aucun commerce avec ces Hiſtoriens profanes, ont pû puiſer dans la lecture des livres ſaints de grandes connoiſſances ſur l'état ancien de cette contrée.

A l'égard de ſa ſituation preſente, tant de relations en ont parlé, qu'il ſemble inutile de retoucher cette matiere. Nos Provenceaux commercent au Caire & à Alexandrie, comme la plûpart de nos négocians trafiquent à Lyon & à Marſeille. On ne parle que des anciennes villes de Thebes & de Memphis, des deſerts

de la Libye, des grottes de la Thebaïde. Le Nil eſt auſſi familier à beaucoup de gens, que la Seine. Les enfans même ont les oreilles rebattues de ſes cataractes & de ſes embouchures. Tout le monde a vû, ou entendu parler des Momies. En un mot le Puits de Joſeph, la Colomne de Pompée, le Phare d'Alexandrie, les Pyramides d'Egypte, ſont des objets dont on a été ſi ſouvent entretenu, qu'entreprendre d'ajouter aux connoiſſances que l'on en a deja, ce ſeroit vouloir apprendre à un Pariſien ce que c'eſt que S. Denys, ou faire connoître le tombeau de S. Martin à un habitant de la Touraine.

Il s'en faut pourtant beaucoup que ſur ce pays, d'ailleurs peu éloigné de nous, on ait des connoiſſances auſſi étendues, des idées auſſi nettes & auſſi exactes, qu'on ſe l'imagineroit d'abord, à ne conſulter que ces apparences trompeuſes. Qu'on demande en effet à nos François des nouvelles de ces anciens Egyptiens, que les Sciences & les Arts rendirent autrefois le peuple le plus célebre de l'univers; Qu'on les interroge ſur l'origine & le cours du Nil, ſur la cauſe de ſes accroiſſemens, ſur ſes ſept embouchures aujourd'hui abſolument inconnuës; Qu'on veuille s'inſtruire à fond d'un pays autrefois ſi vanté, de ſon climat & de ſes productions, des mœurs anciennes & modernes de ſes habitans, de leur genie & de leur religion, de leur commerce & de leurs uſages; Qu'on entreprenne de découvrir les vûes particulieres qui firent élever ces monumens fameux, ces maſſes prodigieuſes, que l'antiquité mit au nombre des ſept merveilles de l'univers; Qu'on cherche à pénétrer dans leur interieur,

& à mettre au grand jour les ſecrets myſterieux qu'il renferme ; combien peu de perſonnes ſeront en etat de penſer & de parler juſte ſur chacun de ces differens articles ! De tous ceux qui liſent les Anciens, il n'y en a preſque aucun qui ne ſe propoſe un but au de-là duquel il pouſſe rarement ſes recherches. Le Géographe triomphe, lorſqu'il a fixé la poſition d'une ancienne ville. Le Géometre s'arrête à calculer les dimenſions d'une pyramide, d'un obeliſque, ou d'une colomne. Le Naturaliſte croit ſes travaux bien emploiés lorſqu'il peut ſe flatter d'avoir découvert les differentes propriétés d'un ſimple, ou de quelque autre plante. Le *Lotus* ou le *Papyrus*, ſont le *non plus ultra* de ſon étude. Les cent portes de Thébes, le Temple de Jupiter Ammon, la Bibliotheque d'Alexandrie occupent toute l'attention d'un Sçavant. Hors de ces objets l'Egypte n'offre à ſes regards rien qui mérite l'attention d'un homme de Lettres.

Les ſecours que l'on peut tirer des Grecs & des Latins, pour parvenir à la connoiſſance de cette contrée, ne ſont pas même à beaucoup près auſſi réels qu'on le penſe. Soit défaut de lumiéres, ou d'exactitude & de préciſion, leurs récits chargés de fables puériles & de conjectures haſardées, leurs deſcriptions ſouvent manquées ou obſcures n'offrent ordinairement au lecteur que des ténebres impénetrables. A peine peut-on venir à bout d'appercevoir dans ces Auteurs quelque forme imparfaite de l'ancien état dans lequel ce floriſſant Royaume ſubſiſta pendant tant de ſiécles.

On n'eſt guéres mieux au fait de ſa ſituation preſente. Nos Commerçans plus attentifs à menager leurs in-

terêts, qu'à perfectionner nos connoiſſances, ſe piquent rarement de curioſité, encore moins du vain honneur qu'on s'imagine trouver à groſſir le nombre peu fortuné des membres qui compoſent la République des Lettres. On croiroit ſans doute trouver plus de reſſource dans nos Voyageurs. Pluſieurs en effet ont donné au Public diverſes relations de l'Egypte. C'eſt dommage que ces Auteurs modernes ayent moins penſé à nous inſtruire qu'à nous plaire. Ils ont viſité en courant une vaſte region, dont la moindre contrée offre à la curioſité d'un Etranger les monumens les plus reſpectables. Ils ont traverſé de grandes villes, pluſieurs bourgades. Ils ont eu en paſſant des entretiens legers avec quelques habitans groſſiers du pays. Ils ont vû quelques ruines anciennes, des Temples & des Palais détruits, des obéliſques renverſés, des colomnes encore de bout. Peut-être ſe ſont-ils donné la peine de prendre les dimenſions de quelques-unes; ſouvent ils ſe ſont contentés des meſures qu'on en avoit priſes avant eux. Quelques-uns ont eu le courage de s'expoſer aux riſques de pénétrer juſques dans l'interieur des Pyramides. Ils ont même retenu avec ſoin les routes embarraſſées & ténébreuſes qui y conduiſent. De ces recherches ſuperficielles ils ont compilé un ouvrage; & au lieu d'un portrait naturel & fidele, ils ont donné au public un tiſſu informe de contes ridicules, ou d'avantures perſonnelles, capables peut-être d'amuſer un inſtant quiconque ne lit que pour l'amuſement, mais peu propres en effet à orner l'eſprit & à l'éclairer. De tous les modernes qui ont écrit ſur l'Egypte, je ne connois guéres que Dapper, qui nous ait laiſſé une eſpece de deſcription de ce pays. Je dis une eſpéce de deſcrip-

tion ; car ſon ouvrage n'eſt guéres que l'abregé d'un plus grand. Pour porter ce deſſein à ſa perfection, cet Auteur d'ailleurs très-verſé dans la connoiſſance des Anciens, manquoit des ſecours même les plus néceſſaires.

En effet puiſque les lumieres que l'on peut tirer ſur l'Egypte des Hiſtoriens de l'antiquité ne ſuffiſent pas, on conçoit ſans peine, que pour avoir une connoiſſance parfaite de ce pays, il eſt encore néceſſaire d'y joindre la lecture des Auteurs Arabes. Ces peuples ont été pendant pluſieurs ſiécles les maîtres de l'Egypte ; il eſt donc naturel de les conſulter ſur ce qui la regarde, ſur la poſition de ſes anciennes villes & de ſes monumens les plus renommés. Il ne ſuffit pas même de parcourir cette vaſte contrée le livre à la main ; d'éclaircir aux dépens d'une application conſtante les doutes ou les obſcurités, dont les narrations des Anciens ſe trouvent ſouvent embarraſſées, & de corriger par des lumieres ſures les erreurs dans leſquelles ces Auteurs ſont quelquefois tombés. Il faut auſſi entretenir correſpondance avec les perſonnes les plus éclairées du pays ; avoir avec elles des entretiens frequens ; peſer leur récits à la balance de la critique la plus ſévere, & les épurer de tout ce qu'une crédulité groſſiere, ou une exageration outrée peuvent y mêler de fabuleux. Que de lumiéres acquiſes, que de tems, que de ſoins, que de dépenſe même & de credit ne ſuppoſe pas une ſi penible recherche au milieu d'un pays étranger, ou un curieux a peut-être plus beſoin de protection que dans tout autre ! Cependant par tout ce que j'ai dit on comprend aiſément que ſans tout cela il n'eſt pas poſſible d'avoir ſoi-même une connoiſſance exacte de l'Egypte, ni d'en donner par con-

ſequent au public une deſcription nette, ſuivie, fidee & complette.

On n'oſe ſe promettre que celle qu'on lui preſente aujourd'hui poſſéde au ſouverain degré ces qualités ſi eſtimables dans un ouvrage de cette nature. On croit pouvoir ſe flater du moins qu'elle n'en eſt pas abſolument dépourvûe. Le public, juge ſouverain des écrits, en décidera ; mais la bonté des Mémoires ſur leſquels j'ai travaillé ſemble m'authoriſer à lui parler avec autant de confiance. Ils viennent de M. de Maillet Gentilhomme de Lorraine, déja connu dans la République des Lettres par ſon traité de la Diminution de la Mer, & par ſa Relation d'Ethiopie, inſerée dans la Relation hiſtorique d'Abyſſinie du R. P. Jérome de Lobo Jéſuite, imprimée à Paris en 1728.

Je n'inſiſterai point ſur les talens que fit paroître cet Auteur dans les emplois divers, dont S. M. l'honora. Cette partie de ſon mérite eſt étrangere à cet ouvrage ; & M. de Maillet me ſçauroit mauvais gré ſans doute ſi dans une Préface j'entreprenois ſon panegyrique. Nommé en 1692. par M. le Chancellier de Ponchartrain au Conſulat général de l'Egypte, quoiqu'il n'eût que trente trois ans, il gouverna ſi habilement cette grande Echelle pendant plus de ſeize années, que le feu Roi le choiſit enſuite pour paſſer en Abyſſinie en qualité de ſon Envoié. Au ſortir du Conſulat du Caire il fut nommé à celui de Livourne, ou pendant ſix ans il ſoutint avec fermeté contre les Miniſtres du Grand Duc, les droits de ſa Charge & les prérogatives de la Nation. Enfin choiſi depuis pour faire la viſite des Echelles de Barbarie & du Levant, il s'acquitta ſi dignement

dignement de cette commiſſion auſſi honorable qu'importante, qu'à ſon retour S. M. crut devoir récompenſer ſes travaux par une penſion conſiderable, qu'elle lui accorda.

Ce fut pendant le long ſejour qu'il fit en Egypte que M. de Maillet entreprit de mettre par écrit toutes les découvertes que ſes occupations lui permettoient de faire dans cette region autrefois ſi celebre. Il eſt certain que perſonne ne fut plus en état de nous en donner une idée exacte & fidelle. A une étude conſtante des Anciens il joignoit une connoiſſance parfaite de la Langue Arabe, qu'il apprit à fond. Par là il eut la facilité de converſer avec les habitans du pays & de lire les Hiſtoriens Arabes, qui s'y trouvent en aſſez grand nombre. Les liaiſons qu'il entretint avec les Chrétiens d'Egypte, les correſpondances qu'il eut avec le Patriarche des Grecs & celui des Coptes, avec l'Abbé du Mont Sinaï, & les différens Miſſionnaires, qui dans cette contrée travaillent à la converſion des ſchiſmatiques, le crédit enfin que lui donnoit ſon Emploi, lui procurerent outre cela des moyens de s'inſtruire, que ne peut avoir un ſimple voyageur, dans un pays ſurtout où un étranger a tout à craindre. C'eſt ſur ces lumieres certaines que M. de Maillet haſarda de faire part à ſes amis de ſes découvertes. Le public jugera par la ſuite de l'Ouvrage, du mérite des lettres qu'il leur écrivit à ce ſujet, & des Mémoires qu'il leur envoya.

Le deſſein que je me ſuis propoſé de conduire les lecteurs de proche en proche, & de connoiſſances en connoiſſances, m'a engagé naturellement dans une eſpece de méthode Géometrique, qui m'a fait choiſir le

genre épiſtolaire préférablement à tout autre. Peut-être me ſçaura-t-on gré d'avoir donné cette forme à l'ouvrage. L'Auteur & le Lecteur y trouvent également leur compte. Elle procure à l'un plus de liberté, & cauſe moins d'ennui à l'autre.

Lettre ſur l'Egypte en général.

La premiere Lettre traite de l'Egypte en général, & peut être regardée comme un préliminaire néceſſaire à l'intelligence de toutes celles qui la ſuivent. Non ſeulement elle fixe la ſituation de l'Egypte, ſes bornes & ſon étenduë; la qualité de ſon climat, la pureté de ſon air, l'excellence de ſon eau, y ſont encore marquées avec des traits, qui ne laiſſent rien à déſirer ſur ces articles. L'idée générale qu'elle donne enſuite du nombre des villes que renferme ce vaſte pays, de l'origine, du nombre, & de la qualité de ſes habitans, n'eſt pas moins exacte ni moins digne de fixer l'attention. C'eſt-là que commence le paralelle que l'Auteur entreprend de l'Egypte ancienne avec la moderne. Quelque Critique trouvera peut-être mauvais de voir à la tête de cette deſcription générale la relation que l'on a donnée de l'arrivée de l'Auteur dans ce pays. On doit imputer cet écart à l'envie d'égayer une matiere, qui d'elle-même paroiſſoit aſſez ſéche. Dureſte on eſt bien aiſe d'avertir d'avance, qu'à peine ſera-t-on arrêté dans toute la ſuite de l'Ouvrage par deux ou trois avantures perſonnelles de cette eſpéce.

Lettre ſur le Nil.

Ce qui ſuit ſur le Nil eſt plus intereſſant. On oſe ſe perſuader que cette Lettre renferme en même tems l'agréable joint à l'utile, & qu'elle merite également l'attention des perſonnes du monde & l'application des ſçavans. L'origine juſqu'ici peu connuë

d'un fleuve ſi connu lui-même, fixée d'une maniere à ne plus laiſſer aucun doute, celle de ſa fertilité & de ſes accroiſſemens, puiſée des ſources mêmes de la nature, ſont autant de diſſertations dignes des reflexions de nos Naturaliſtes les plus habiles. Ce que l'Auteur ajoute de ſes cataractes, de ces fameux aqueducs conſtruits dans les ſiécles de la floriſſante Egypte, pour conduire les eaux du fleuve juſques dans les deſerts arides de la Libye, des inventions ſubtiles, dont ſe ſervirent dans tous les tems les Prêtres Egyptiens, pour predire à un peuple ignorant & credule la hauteur future de ſon accroiſſement, n'eſt ni moins curieux, ni moins inſtructif. L'article qui traite des pelerinages ſur le Nil eſt ſurtout un morceau unique. L'Auteur l'a tiré des Hiſtoriens Arabes. Euſſent-ils outré en cette matiere, on ne pourroit s'empêcher de leur faire grace en faveur du charmant ſpectacle, que ce magnifique portrait offre naturellement aux regards.

Diviſion de l'Egypte & deſcript. on du Delta.

Après avoir donné une idée confuſe & générale de l'Egypte, l'Auteur entre inſenſiblement dans une diviſion exacte de ce pays. Cette lettre où il eſt parlé de pluſieurs villes de la baſſe Egypte, ne paroitra peut-être pas au Public auſſi interreſſante que beaucoup d'autres. Elle renferme pourtant pluſieurs traits curieux, également propres à inſtruire, & capables d'amuſer. On oſe même ſe flater que l'article qui regarde l'origine du Delta, ceux où il eſt parlé du Lac Sirbon, & des ruines de l'ancienne Heliopolis, ne ſeront pas des moins bien reçus par les gens de Lettres.

Lettres ſur les villes d'Alexan-

Tant de Relations ont parlé de la ville du Caire & de la célébre Alexandrie d'Egypte, qu'il y a ce ſemble,

drie & du Caire.

de la témérité à un Auteur à vouloir retoucher cette matiere. C'eſt ce qui fait cependant le ſujet de la quatriéme & de la cinquiéme Lettre. L'engagement que l'on avoit pris de ne rien omettre de tout ce que l'Egypte renferme de remarquable, ne permettoit pas de paſſer ſous ſilence deux villes, qui dans ce pays ont tenu ſucceſſivement le rang de Capitale. Je crois même avoir lieu d'eſperer que le Public me ſçaura quelque gré de ne l'avoir pas fruſtré de cette partie de mes Mémoires. J'oſe lui prédire qu'il y trouvera peu de choſe de commun avec tout ce que nos Modernes ont écrit juſqu'à préſent ſur ce ſujet. C'eſt-là qu'on voit Alexandrie dans toute ſa grandeur. On la ſuit dans ſon origine, dans ſes progrès, & dans ſa décadence. L'Auteur la fait enſuite renaître de ſes cendres. Elle fleurit encore pendant quelques ſiécles, & diſparoît enfin totalement, pour ne plus laiſſer à ſa place que de triſtes débris de ſa premiere gloire. Le Public jugera de ce paralelle, auſſi bien que de l'Hiſtoire de la Conquête de l'Egypte par les Califes d'Afrique, qui fait partie de la Lettre ſur le Caire. On aura atteint le but que l'on s'eſt propoſé, s'il trouve ce morceau digne de l'amuſer & de lui plaire.

Lettre ſur les Pyramides.

Cette matiere conduit naturellement le Lecteur à des objets plus propres encore à l'intereſſer. Je parle des fameuſes Pyramides d'Egypte. L'antiquité n'a rien tant celebré que ces illuſtres monumens de ſa grandeur, qu'elle admira comme des miracles de l'art. Tous nos Voyageurs parlent de même de ces ouvrages prodigieux, que nous ne regardons plus gueres que comme des maſſes énormes, dignes tout au plus de notre éton-

nement. D'où vient cette diverſité de ſentimens ſur un objet qui n'a point ceſſé d'être le même ? Le goût de notre ſiécle ſeroit-il different de celui qui regnoit dans ces tems reculés, où les Pyramides paſſoient pour une des ſept merveilles de l'univers ? Non ſans doute. Le vrai beau eſt de tous les ſiécles. Mais les Pyramides auſſi vieilles que le monde ne ſont qu'une montre vaine, à n'en conſiderer que l'écorce ; & c'eſt uniquement à quoi tous nos Auteurs modernes ſe ſont bornés. L'utile & le ſatisfaiſant conſiſte à reconnoître les ſecrets que renferme leur interieur, l'objet qu'on s'eſt propoſé dans leur conſtruction, le deſſein de l'Architecte qui y préſida, & ſon habileté à l'executer. Or c'eſt ce que M. de Maillet a pretendu developper. Son eſprit patient & curieux étoit ſeul capable de venir à bout d'un ſi grand projet. Il eſt entré plus de quarante fois dans l'interieur de la grande Pyramide. Il a médité ſur la conſtruction des differens ouvrages que renferme cet immenſe monument ; il en a étudié l'uſage, & nous en a donné une explication ſi juſte, qu'en la concevant il eſt impoſſible de ne pas ſe rendre à la vérité démontrée de leur deſtination. Cette Lettre n'eſt donc pas ſeulement une ſimple deſcription des Pyramides. Ce ſont des réflexions ſenſées & inſtructives ; c'eſt un ſyſtême ſuivi & raiſonné ſur le deſſein, l'uſage, & la conſtruction de ces anciens monumens. On traitera peut-être tous ces raiſonnemens de conjectures ; mais conjectures, tant qu'on voudra, on ne pourra du moins s'empêcher d'avoüer que ces conjectures ingenieuſes ſont frappées au coin de la verité.

Lettre ſur les Momies.

La Diſſertation qui ſuit ſur les Momies ne mérite pas moins l'attention des Lecteurs. Elle eſt travaillée & pleine de recherches des plus curieuſes. Le lieu où ſe trouvent les Momies y eſt parfaitement bien repreſenté. L'Auteur ſur ce ſujet, comme dans tout autre, a rejetté tout ce qu'il n'a pas vû par lui-même. Sans prétendre critiquer perſonne en particulier, on peut dire que juſqu'à lui on n'a rien donné de ſupportable ſur cette matiere. Le morceau qui regarde l'ancienne Memphis eſt de même des plus neufs. On ne refuſera pas du moins à l'Auteur le juſte éloge d'avoir jetté une grande lumiere ſur l'hiſtoire, en fixant la poſition certaine de cette ville.

Deſcription de la haute Egypte.

Enfin après avoir parcouru le Delta, M. de Maillet paſſe à la haute Egypte. S'il n'en a pas donné une deſcription plus détaillée & plus étenduë, on doit s'en prendre à la ſterilité du ſujet. Il eſt difficile d'amuſer long-tems un Lecteur au milieu des ruines, des deſerts & des montagnes.

Hiſtoire naturelle de l'Egypte.

Ces huit premieres Lettres, qu'on peut regarder comme la premiere partie de cet Ouvrage, forment une deſcription complette & détaillée de toute l'Egypte. Elles ſont ſuivies de ſix autres, qui achevent de donner une idée exacte de ce pays. La neuviéme eſt une eſpece d'Hiſtoire naturelle de l'Egypte. Il eſt vrai que l'Auteur n'a point prétendu y faire entrer tout ce qui regarde abſolument cette matiere. Mais s'il s'eſt crû diſpenſé de cette exactitude ſcrupuleuſe, il n'a pourtant pas negligé tout ce qui lui a paru curieux en ce genre, & propre à aider nos connoiſſances. Telles ſont les conjectures qu'il nous donne ſur le *Lotus* & le *Pa-*

pyrus des Anciens, ſur *l'Ibis* & ſur *l'Ichneumon*. Peut-être ne ſera-t-on pas moins ſatisfait de ſa diſſertation ſur le marbre granite.

Lettre ſur la Religion.

Il eſt difficile de connoître parfaitement l'Egypte, ſi l'on n'a quelque connoiſſance de la Religion ancienne de ce pays, qui tranſmit ſon culte & ſes Divinités à preſque toutes les autres régions de la terre. C'eſt la partie la plus négligée par nos Auteurs modernes, & celle aucontraire à laquelle M. de Maillet s'eſt le plus attaché. On ſe flatte que le Public lui tiendra compte de ſes ſoins & de ſes recherches ſur cet article. Tout ce qu'il rapporte de la Religion des premiers Egyptiens, de l'eſpece de Metempſycoſe qu'ils avoient imaginée, de leur culte, de leurs temples, & de leurs ſacrifices, il l'a tiré des anciens Auteurs, & des livres des Hiſtoriens Arabes. C'eſt encore ici un de ces morceaux tout neufs, qui ne peut manquer de plaire, ſurtout à ceux qui ont quelque goût pour l'antiquité. Ce que l'Auteur dit enſuite de l'état preſent de la Religion en Egypte n'eſt pas moins interreſſant. La deſcription qu'il donne des cérémonies obſervées à la circonciſion d'Ibrahim Bey fils d'Iſmaël Viſir Bacha du Cair, eſt également curieuſe & inſtructive. On y voit le goût des Turcs pour les Fêtes, leur reſpect & leur magnificence dans les cérémonies religieuſes. On y remarque ſur tout l'affection des peuples pour ce Gouverneur, dont ils avoient ſujet de ſe louer. La vertu & la juſtice ſont de tous les pays; & partout où elles ſe rencontrent, elles ont des droits naturels ſur tous les cœurs. La relation qui finit cette Lettre paroîtra peut-être trop ſérieuſe pour une deſcription de l'Egypte. Elle ſervira du moins à faire

connoître le zele de l'Auteur pour la Religion. Pendant ſon Conſulat du Caire, il en donna des preuves, qui le firent regarder comme le ſeul homme capable de remplir les vûës de religion qui avoient déterminé le Roi Louis XIV. à choiſir un ſujet pour envoyer à la Cour d'Ethiopie. C'eſt ce dont M. le Comte de Pontchartrain lui rendit témoignage par une lettre qu'il lui adreſſa le 26 Juillet 1723. en réponſe à celle par laquelle M. de Maillet s'excuſoit ſur la foibleſſe de ſa ſanté, d'accepter la Commiſſion, dont S. M. l'avoit honoré. Ce zele éclata principalement dans ce qu'il fit pour ramener le P. Clement Recollet à la foi, qu'il avoit eu le malheur d'abandonner. La lettre qu'il lui écrivit à ce ſujet eſt pleine de ſentimens de piété & de perſuaſion. Auſſi produiſit-elle ſon effet.

Lettre ſur les mœurs & les Coutumes.

La connoiſſance des mœurs & des coutumes d'une Nation ſert à faire connoître ſon génie & ſon caractere, & doit encore entrer dans l'idée qu'on ſe propoſe de donner du pays même qu'elle habite. C'eſt dans cette vuë que l'Auteur a cru devoir s'étendre ſur ce qui regarde les coutumes & les uſages des peuples de l'Egypte. Il a donc étudié leur penchant; il s'eſt inſtruit de leurs inclinations & de leurs manieres. Non ſeulement il a vû; il a encore penſé & réflechi; & rapprochant de ce qui ſe paſſoit ſous ſes yeux ce que la lecture des Anciens lui avoit donné de lumieres, il s'eſt mis en état de peindre au naturel le genie de cette Nation. Le Public jugera par la lecture de la Lettre qui traite de cette matiere s'il peut ſe flatter d'avoir réuſſi. Je ne ſçai ſi nos Dames ſeront également ſatisfaites du portrait peu avantageux qu'il trace en cet endroit de la galanterie

cerie Egyptienne. En tout cas je puis les aſſurer d'avance qu'elles liront avec plaiſir l'hiſtoire de Haſſan & de Fatime.

Lettres ſur le gouvernement & le commerce de l'Egypte.

La douziéme & la treiziéme lettre traitent du gouvernement & du commerce de l'Egypte. Le gouvernement preſent de ce pays eſt aſſez connu ; & ce qui regarde ſon gouvernement ancien eſt moins du reſſort d'une ſimple relation, que de l'Hiſtoire. L'Auteur s'eſt donc contenté de quelques remarques ſur la magnificence des anciens Rois, qui dans des ſiécles reculés gouvernerent cette contrée de la terre, ſur le pouvoir & le revenu des Bachas que la Porte y envoye aujourd'hui, ſur les milices qu'elle y entretient, &c. Ce ſont encore autant de morceaux curieux & nouveaux, dont nous ſommes redevables à l'étude & aux ſoins de M. de Maillet. Le caractere qu'il nous donne de quelques-uns des Gouverneurs, qui de ſon tems paſſerent de Conſtantinople au Caire, eſt ici à ſa place, & ne peut manquer de même d'être bien reçu. Ce qu'il dit dans l'article des Eſclaves, de la bonté des Turcs envers ceux qu'ils ont à leur ſervice, contribuera peut-être à faire revenir quelques perſonnes peu inſtruites des faux préjugés qu'elles ſe ſont formés au déſavantage de cette nation. En liſant cet endroit elles avoueront ſans doute que ces peuples ne ſont pas toujours, ni en tout auſſi barbares qu'elles ſe le ſont imaginé.

A l'égard du commerce, M. de Maillet n'avoit point entrepris d'écrire pour des Négocians ; auſſi n'a-t-il pas prétendu traiter à fond cette matiere. Son but principal a été de donner une idée de l'état où les Sciences & les Arts ſe trouvent aujourd'hui en Egy-

pte. Dans cette vûe il remonte juſqu'à leur naiſſance dans ce pays ; & après avoir marqué leurs progrès ſucceſſifs au milieu d'une nation la plus éclairée & la plus polie de l'univers, il les conduit juſqu'à leur décadence. Alors ces lumiéres anciennes s'évanouiſſent, & ne laiſſent appercevoir au travers de leurs rayons éteints ou obſcurcis, que le peuple le plus ignorant & le plus groſſier de toute la terre. Ce morceau n'eſt certainement pas un des moins interreſſans de tout l'Ouvrage. Le projet que l'Auteur donne enſuite pour la jonction du commerce des deux mers, caracteriſe parfaitement ſon génie capable de conduire habilement à leur fin les entrepriſes les plus difficiles. C'eſt auſſi une nouvelle preuve de ſon zéle pour tout ce qui peut favoriſer les interêts de la nation.

Lettre ſur les Caravanes.

On auroit pû ſe diſpenſer ſans doute d'ajouter une derniere lettre ſur les Caravanes. Le portrait de l'Egypte étoit fini ; le deſſein rempli. Dans la crainte de fatiguer le public par des redites, devois-je ſacrifier cette partie de mes Mémoires ? Plus d'un Critique ſera de cet avis. Mais n'en déplaiſe à la critique, ſi les Auteurs n'avoient jamais riſqué, de combien d'excellens ouvrages la Republique des Lettres ne ſeroit-elle pas aujourd'hui privée ! Les Caravannes, je le ſçai, ne ſont plus un ſujet nouveau ; mais tout Auteur n'a-t-il pas ſa façon de penſer, comme chaque Peintre a ſa maniere ? Quoiqu'il en ſoit, je ne déſeſpere pas que le Public ne trouve encore dans cette Lettre des morceaux aſſez neufs pour mériter ſon attention. De ce nombre eſt l'article qui traite des Caravannes de Nubie.

En général, quoique ce livre porte en beaucoup d'en-

droits des titres très-connus, il n'en eſt pas moins nouveau, par les nouvelles découvertes, par les reflexions neuves & frappantes, par les traits d'hiſtoires inconnues qu'il renferme. M. de Maillet a fait revivre des faits importans, que la longueur des ans avoit preſque effacés. Il a reveillé les cendres des morts, & eſt allé tirer de l'obſcurité de leurs tombeaux l'idée des grands deſſeins dont l'execution rendit autrefois leurs noms ſi celebres. C'eſt ainſi qu'on fait tous les jours des livres nouveaux ſur des ſujets rebattus, mais manqués par tous ceux qui auparavant avoient traité les mêmes matieres.

On pourroit ajouter, que les Lecteurs trouveront dans cette deſcription de l'Egypte tout ce qui dans un ouvrage de cette nature a coutume de piquer la curioſité; Diſſertations ſçavantes & profondes; Découvertes importantes & curieuſes; Réflexions ingenieuſes; Deſcriptions agréables; Hiſtoires amuſantes. Tout livre tel que celui-ci doit renfermer de tout cela. Heureux! ſi avec tout cela il peut encore parvenir à plaire. Le ſort de cet ouvrage n'eſt point indifferent à la république des Lettres. Outre ſa Deſcription de l'Egypte, M. de Maillet a compoſé encore pluſieurs Memoires importans ſur l'Ethiopie. Il eſt à ſouhaiter, que par le favorable accueil que ſon livre recevra du Public, cet Auteur ſe voye forcé de nous faire part d'un tréſor, qui ne peut demeurer caché ſans enſevelir avec lui une infinité de belles connoiſſances.

Pluſieurs perſonnes ſouhaiteroient peut être qu'on eût joint des notes à cet ouvrage. C'étoit en effet ce qu'on s'étoit propoſé d'abord. Ces notes devoient ſervir à mettre un Lecteur au fait de tout ce qu'on lit ſur l'E-

gypte dans les Anciens & dans les Modernes ; à éclaircir leurs obſcurités, à rectifier leurs erreurs, quelquefois à redreſſer l'Auteur lui-même. Quel vaſte champ d'érudition un pareil deſſein n'ouvroit-il pas à nos recherches ! Que de remarques curieuſes, que de réflexions utiles ſur l'origine des Egyptiens, & ſur l'époque de leur commencement, ſur l'antiquité de leurs Dynaſties, ſur le nombre & l'ordre de leurs premiers Rois, ſur les évenemens divers qui ont rendu ces Princes mémorables, ſur l'origine de la religion de ces peuples, de leur culte, de leurs Dieux, en un mot ſur tout ce qui en cette matiere peut piquer la curioſité, & ajouter à nos connoiſſances ! Dans l'execution de cette entrepriſe, le ſçavant Ouvrage, que M. Fourmont l'aîné vient de publier ſous le titre de *Reflexions critiques ſur les Hiſtoires des anciens peuples*, nous auroit fourni ſans doute les materiaux les plus précieux & les lumieres les plus ſures. Le Public auroit pu ſe flater alors d'avoir ſur l'Egypte l'ouvrage le plus complet qu'il puiſſe déſirer. Des circonſtances qui l'intereſſent fort peu, ont fait abandonner ce projet. Des conjonctures plus favorables peuvent engager à le reprendre. Il ne tiendra qu'à ce même Public de les faire naître.

Il ne me reſte rien à dire du ſtile, du plan que je me ſuis propoſé, & de la methode que j'ai ſuivie. Ces Memoires ont eté long-tems entre les mains de M. Liébaux Géographe ordinaire du Roi & de S. A. S. Monſeigneur le Comte de Clermont. Il ſeroit à ſouhaiter pour toutes les perſonnes de goût, que ſes occupations & ſa ſanté lui euſſent permis de continuer un travail, dont il n'a donné qu'une ébauche. Je ſuis convaincu

qu'elles y auroient trouvé leur compte. C'eſt-là tout ce qu'on doit attendre de moi ſur cet article. J'ai pû avec confiance rendre aux talens & aux lumieres de M. de Maillet la juſtice que tous les gens d'eſprit ne manqueront pas de lui rendre après moi. Louer dignement un ſujet qui le mérite, c'eſt s'aſſurer à ſoi-même un juſte éloge. Mais dans ce qui me regarde il me conviendroit peu de le prendre ſur le même ton. Je ne reſpecte pas aſſez peu le Public, pour prétendre prévenir ſon jugement en ma faveur par une témérité ridicule. Je le connois trop bien de même, pour eſperer d'obtenir ſon approbation par des ſoumiſſions mal placées. Il eſt beau de mériter ſon ſuffrage; il eſt inutile de le mandier.

TABLE
DES LETTRES

Contenuës dans ce Volume.

LETTRE PREMIERE. *SUR l'Egypte en géneral ; où l'on traite de l'arrivée de l'Auteur dans ce pays, de ſon étendue & de ſes bornes, de ſon climat, du nombre de ſes villes, & de celui de ſes habitans.* Page 1

LETTRE SECONDE. *Du Fleuve du Nil, de ſon origine, de ſon cours, de ſes embouchures, des cauſes & des ſuites de ſon accroiſſement.* p. 37

LETTRE TROISIE'ME. *Diviſion de l'Egypte en haute & baſſe, où il eſt parlé du Delta & de ſes côtes, des Villes de Damiette & de Roſette, du Lac Sirbon, & de quelques autres endroits remarquables, qui ſe rencontrent dans cette partie de l'Egypte.* p. 85

LETTRE QUATRIE'ME. *Deſcription de la ville d'Alexandrie ancienne & moderne, des monumens qu'elle renferme, & en particulier de la colomne de Pompée.* p. 118

LETTRE CINQUIE'ME. *De la Ville du Caire, de ſon origine & de ſon climat, de ſes antiquités, ſur tout des greniers & du puits de Joſeph.* p. 153

LETTRE SIXIE'ME. *Deſcription des fameuſes Pyramides d'Egypte, & en particulier de la plus grande, de ſon interieur, & des ſecrets qu'elle renferme.* p. 215

LETTRE SEPTIE'ME. *Du lieu des Momies & de la célebre ville de Memphis.* p. 261

LETTRE HUITIE'ME. *De la haute Egypte, de ſon climat, de ſes Villes, de ſes richeſſes, & de ſes antiquités, des Deſerts de Saint Macaire & de la Thebaïde, du fameux monaſtere de Saint Antoine, &c.* p. 291

LETTRE NEUVIE'ME. *Hiſtoire naturelle de l'Egypte, où l'Auteur traite de la fertilité de ce pays, des Arbres, des Plantes, des Fleurs, & des Fruits qu'il produit, & des Animaux qui s'y rencontrent.* p. 1 *

LETTRE DIXIE'ME. *De la religion des Egyptiens, tant anciens que modernes, & de leurs principales Cérémonies.* p. 43 *

LETTRE ONZIE'ME. *Des mœurs des habitans de l'Egypte, avec un parallele de leurs Coutumes anciennes & modernes.* p. 104 *

LETTRE DOUZIE'ME, *Qui traite du gouvernement de l'Egypte, & des differens Corps de Milices prépoſes à la garde de ce Royaume.* p. 146 *

LETTRE TREIZIE'ME. *De l'état preſent des Arts & du Commerce en Egypte, avec un projet pour la jonction du commerce de l'Europe avec celui d'Aſie, par le moyen de la Mer Rouge.* p. 179 *

LETTRE DERNIERE. *Deſcription des Caravanes, & en particulier de celle qui part tous les ans de l'Egypte pour le pélerinage de la Mecque; avec des remarques ſur cette Ville & ſur celle de Médine, ſur le Tombeau de Mahomet, ſur la maiſon d'Abraham, &c.* p. 212 *

Fin de la Table des Lettres.

Lieues Communes de France de 25. par degré.
50. 100. 150. 200. 250.
MER MEDITERRANÉE
Côte de Derne
DESERTS
DE
LIBYE
Tour des Arabes
Desert
Nitrie
Temple de Jupiter Ammon
Macaire
BAHNESE
Chateau de Caron ou Labyrinthe
Manfelout
Siout
HAUTE EGYPTE
Girgeh
Dendera
Fayoum
Nubie
Caravannes de Fontaine amere
Pays de Kovar
Gaga
Petite Cataracte
Cataracte
ROYAUMES DE BIGE et de DONGOLA
NUBIE
Dongola
Gaoga
Lac de Gaoga
Bahar abiad, ou Mer Blanche
DELTA
Le Caire
Pyramides
Plaine des Momies
Mont de St Antoine
Suez
Arabie Petrée
Jerusalem
Jaffa
Acre
Tripoli
Baruth
Turcomans
PARTIE D'ASIE
Euphrate R.
CARTE de L'EGYPTE
Dressée Sur les Mémoires de M. de MAILLET Ancien Consul de France au Caire.
1735.
ARABIE DESERTE
MER ROUGE ou
Medine
Yamboue
La Mecque
Coudda ou Codda
Souakem I.
Massoua
COLZUM
Essene
Assouan
Mine d'Emeraude
Coptum
Lagrande Cataracte
M. de Granite

40
45
Lieües Communes de France de 2
50.
100.
MER
Cote de Derne
DESERTS
Tour
Pl
ASIE
Tigre fl.
Eufrate R.
Bag=
dad
RTE
de

DESCRIPTION
DE L'EGYPTE.

LETTRE PREMIERE

SUR L'EGYPTE EN GENERAL;

Ou l'on traite de l'arrivée de l'Auteur dans ce pays, de ſon étendue, & de ſes bornes, de ſon climat, du nombre de ſes villes, & de celui de ſes Habitans.

IL faut avoir autant d'empire ſur moi, que vous en avez, Monſieur, pour m'engager malgré ma pareſſe naturelle à répondre aux queſtions que vous me faites ſur l'Egypte. Peut-être vous figurez-vous qu'il eſt auſſi facile de s'inſtruire ici de l'état du pays, qu'il le ſeroit en France, ou dans quelque autre endroit policé de l'Europe; qu'on y voyage avec le même agrément & autant de ſécurité; que comme là on eſt libre d'obſerver avec admiration ces miracles que la nature ou l'art ont conſacrés à l'immortalité dans ces régions étrangéres & éloignées, & qu'avec un peu de curioſité & de dépenſe il n'eſt pas impoſſible de ſe mettre au fait de toutes les raretés

qu'elles renferment. Si cela eſt, je ſuis bien aiſe de vous avertir en ami que vous êtes fort loin de compte, & que vous faites aux Arabes mille fois plus d'honneur qu'ils ne méritent. De quelque côté qu'on ſe tourne, dès qu'on eſt parmi eux, on ne rencontre que barbarie. Jamais Nation n'a été plus ennemie de quiconque cherche à voir & à s'inſtruire. La plus innocente curioſité les jette dans le ſoupçon. L'intérêt eſt leur paſſion dominante; c'eſt le ſeul objet qui les occupe, l'unique mobile qui les fait agir; & comme ils s'imaginent que les Francs, (c'eſt ainſi que tous les Orientaux nous appellent) y ſont également ſenſibles, ils ſont perſuadés qu'ils ne font des recherches dans ces vaſtes Provinces que pour y découvrir des tréſors, & les leur enlever. Cette imagination, toute inſenſée qu'elle eſt, a obtenu dans leur eſprit le privilége de ne pouvoir en être déracinée. Non ſeulement ils nous regardent comme des Magiciens inſignes, au ſçavoir deſquels rien n'eſt caché; ils ſont encore aſſez ridicules pour ſe figurer que nous voyons auſſi clairement & auſſi diſtinctement dans le ſein de la terre ces dépôts précieux qu'on lui a confiés, que s'ils n'étoient couverts que d'un ſimple criſtal. Cet impertinent préjugé les tient en garde contre nos moindres démarches, & les engage à mettre tout en uſage pour traverſer les meſures les plus ſures que pourroit faire prendre le juſte déſir d'acquérir une connoiſſance exacte du pays qu'ils habitent, & des monumens qu'il renferme.

Ma Charge de Conſul de France me donne à la vérité des facilités que n'auroit pas un ſimple voyageur. Je puis en cette qualité paroitre où il n'oſeroit ſe montrer; mais elle me ſoumet en même tems à de plus grandes libéralités dans tous les lieux où je me tranſporte. Ajoutez à ces dépenſes, qui paſſent ſans contredit la fortune d'un particulier, les dangers inſéparables de ces ſortes de voyages, joints à la contrainte où me retient néceſſairement un emploi, qui exige une eſpece de réſidence; ſur ce pied-là vous conviendrez ſans peine qu'il me ſeroit très-difficile de vous donner une connoiſſance entiére & parfaite d'un pays aſſez étendu, & auſſi fertile en monumens anciens & modernes que l'eſt l'Egypte. Auſſi avourai-je franchement qu'il ne m'a pas été poſſible de voir tout par moi-même, & que ſouvent j'ai été obligé de

m'en rapporter aux viſites & aux recherches que j'ai fait faire par d'autres. Jugez ſi de ces foibles lumiéres je puis tirer pour votre ſatisfaction tout l'avantage que vous pourriez naturellement ſouhaiter.

Vous ne devez cependant pas, Monſieur, déſeſpérer abſolument de voir ſatisfaire le déſir inquiet que vous avez de connoitre un pays ſi fécond en merveilles. Sans entreprendre de vous donner une idée parfaite de l'Egypte, je me crois en état de vous en faire un portrait aſſez fidele & aſſez nouveau, pour mériter votre attention. J'ai vû votre lettre à la main, & avec une exactitude ſcrupuleuſe, les ruines de la fameuſe Alexandrie, & de ces autres Villes, que dans différens ſiécles le Nil vit élever & fleurir ſur ſes bords. J'ai parcouru avec des regards curieux tous les environs du Caire & des Pyramides juſqu'à la diſtance d'une journée; & ſur ces monumens ſi célébres dans l'antiquité j'oſe me flatter d'avoir fait des obſervations plus exactes & plus nouvelles que tout ce que nos Voyageurs ont publié juſqu'ici. A l'égard des lieux plus éloignés, j'en ſuis en quelque ſorte auſſi inſtruit que ſi je les avois vus par moi-même. Ce n'eſt point ſur des relations inventées à plaiſir par des Charlatans, qui à leur retour d'un pays étranger croiroient leur honneur intéreſſé s'ils n'en rapportoient du merveilleux; ce ne ſera pas même ſur les rapports des gens du pays, ordinairement aſſez imparfaits, ſouvent très-confus, & preſque toujours mêlés de toutes les Fables, dont il plait à leur ignorance ou à leurs préjugés de les orner, que je prétens fonder ce que je vous écrirai ſur cette matiére. C'eſt ſur le temoignage de perſonnes éclairées & dignes de foi, qui par des vues particuliéres, ou à la faveur de leurs emplois, ſouvent par mes propres ordres, ont parcouru ces vaſtes pays; c'eſt ſur des recherches ſures & infaillibles que j'ai faites dans le cours d'une réſidence en Egypte auſſi longue que l'a été la mienne, que j'entreprens de vous tracer un portrait de tous ces endroits différens. Vous pouvez compter que je ne vous avancerai rien dont je ne ſois aſſuré de cette ſorte. Après cette proteſtation je commence par vous faire en peu de mots le récit de mon paſſage de France en Egypte. Comme vous vous intéreſſez à tout ce qui me regarde, j'oſe me flatter que cette courte relation de mon

voyage & de mon arrivée à Alexandrie, ne vous ſera pas indifférente.

Départ de l'Auteur pour l'Egypte.

Je partis de Marſeille le 9. Juin de l'année 1692. & le 15. j'allai mouiller à la rade de l'Iſle de Malthe, où je pris terre pour quelques jours. Le 19. du même mois je me rembarquai ſur le vaiſſeau, qui m'avoit apporté de Provence, & qui dès le matin m'attendoit à la voile à l'entrée du port. Quatre autres vaiſſeaux François ſe joignirent au notre ſur la priére que j'en avois envoyé faire aux Capitaines, qui les commandoient. L'un devoit faire auſſi le voyage d'Alexandrie ; un autre étoit deſtiné pour Smirne, le troiſiéme pour la Morée, & le dernier pour Alexandrette. Dès que je fus monté ſur mon bord, ces quatre vaiſſeaux vinrent paſſer ſous le vent, & me ſaluerent chacun de ſept coups de canon. Je leur rendis le ſalut ; & nous fimes tous voile vers la Morée, que nous découvrimes le 22. à quatre heures après midi. Ce fut là qu'il fallut ſe ſéparer. Le vaiſſeau qui devoit ſe rendre à la Morée, & celui qui alloit à Smirne continuerent leur route vers les lieux de leur deſtination. Pour nous ſur le ſoir nous primes celle de Candie, & le lendemain nous allames reconnoitre le Cap de ſaint Ange, que nous doublames ſur les deux heures après midi. Le vent s'étant alors fort affoibli, nous avançames peu la nuit ſuivante. Le 24. le vaiſſeau deſtiné pour Alexandrette nous abandonna, & nous continuames notre route vers la Barbarie avec un vent très-médiocre. Le 25. au matin nous appercevions encore dans l'éloignement les hautes montagnes de Candie toutes couvertes de neige. Le calme dura pendant tout ce jour là. Les 26. 27. & 28. il fit ſi peu de vent qu'à peine pouvions-nous faire uſage de nos voiles ; nous étions ſeulement entrainés par les courans. Cependant ſur les quatre heures du ſoir nous découvrimes les côtes de Barbarie, & le vent ayant alors fraichi, nous allames à l'entrée de la nuit reconnoitre le Cap Blanc, qui n'eſt éloigné d'Alexandrie que de cent milles. L'équipage comptoit arriver le lendemain à dix heures du matin dans cette Ville ; mais le vent ceſſa tout à coup, & nous nous apperçûmes pour la premiére fois que nous étions en mer par le roulis du vaiſſeau, qui ne ſe trouvant plus ſoutenu du vent étoit bercé par les vagues. Juſques-là notre navigation avoit

été ſi douce, qu'on auroit cru voguer ſur le fleuve le plus tranquille. Heureuſement ce contraſte dura peu, & le 29. le vent ayant repris à neuf heures du matin, nous courumes de fort près les terres de Barbarie, qui ſont auſſi baſſes que la mer. A ſix heures du ſoir nous doublames la Tour des Arabes, & nous apperçumes auſſi-tôt le Phare d'Alexandrie. Enfin à une demi heure de nuit nous entrames heureuſement dans le port conduits par des Pilotes du Pays qu'on nous dépecha dès qu'on nous découvrit en mer.

Son entrée à Alexandrie.

Auſſi tôt que la Nation Françoiſe fut inſtruite de mon arrivée, le Chancelier accompagné de trois Marchands ſe rendit à bord du vaiſſeau, qui m'avoit apporté, & me félicita tant de ſa part que de celle de tous les Commerçans François ſur mon heureuſe navigation. Il me demanda en même tems à quelle heure je prétendois prendre terre le lendemain afin d'en avertir les Puiſſances du Pays & les Janniſſaires, qui devoient ſe trouver à mon débarquement, & me conduire à la Maiſon Conſulaire. Le lendemain à ſept heures du matin, qui étoit l'heure que j'avois choiſie, le Chancelier de la Nation, pluſieurs Marchands, & tous les Drogmans vinrent à mon bord, d'où un moment après ils retournerent à terre, afin de donner les derniers ordres pour ma réception. Un quart d'heure après je m'embarquai moi-même ſur une chaloupe. Mon Vice-Conſul d'Alexandrie, qui étoit paſſé de France en même tems que moi, le Capitaine de mon vaiſſeau, & quelques Drogmans, qui étoient reſtés ſur mon bord, en firent autant pour me ſuivre. Six Capitaines de vaiſſeaux, qui ſe trouverent dans le port m'accompagnerent auſſi chacun avec leur chaloupe. Ce fut en cet ordre que nous nous éloignames du vaiſſeau ſur lequel j'étois venu. Il avoit mis ce jour-là pavillon d'Amiral, & étoit paré de toutes les autres marques d'honneur qu'on accorde aux bâtimens qui portent des Conſuls. A mon départ il me ſalua de dix-neuf coups de canon; & il n'eut pas plûtôt ceſſé, que tous les autres vaiſſeaux François étant dans le port commencerent à tirer par ordre; enſorte que pendant un quart d'heure qu'on mit à aborder au rivage, la mer retentit d'une décharge continuelle d'artillerie. Cependant la foule groſſiſſoit à la marine, & le terrain ſe couvroit de peuple à meſure que j'approchois.

En mettant pied à terre je fus reçu d'abord par toute la Nation ayant à ſa tête le Chancelier, qui me félicita ſur mon débarquement. Le Chéléby, ou Douannier du G. S. ſe préſenta enſuite, pour me recevoir au même endroit de la part de l'Aga, qui réſide à Alexandrie pour le Bacha d'Egypte, & pour me conduire delà à ſon Divan, où il m'attendoit accompagné du Soûbachy, ou Commandant des Janniſſaires, du Kiaïa, ou Commandant du Chateau, & du Cadi, ou Chef de la Loi. Les Janniſſaires formant une double haye depuis le bord de la mer juſqu'au Divan, me tenoient un chemin libre au milieu de la foule du peuple, qui s'étoit attroupé ſur mon paſſage. Je fus conduit de cette maniére juſqu'au haut de l'eſcalier du Divan de l'Aga, ſuivi de toute la Nation, & ſoutenu ſous les bras par deux Officiers de l'Aga, qui m'aidoient à monter, ſuivant l'uſage pratiqué en Turquie envers les Grands.

Dès que je parus dans la Salle, les quatre Puiſſances ſe leverent du Sopha où elles étoient aſſiſes, & s'avancerent vers moi à meſure que je marchois vers elles; enſorte que nous nous trouvames en même tems à l'extrémité du Sopha. Alors l'Aga vint me donner la main, & me conduiſit lui-même à la place la plus honorable, où je m'aſſis ſur de riches couſſins, qui avoient été préparés. Après les complimens ordinaires on m'apporta l'eau noire, & enſuite l'eau blanche, c'eſt-à-dire le caffé & le ſorbet, auſquelles ſuccéderent les confitures. On me préſenta enſuite un baſſin ſur lequel je me lavai les mains avec des eaux odoriférantes, qui me furent verſées par un Officier de l'Aga. Enfin on apporta le parfum, & on me couvrit d'une étoffe précieuſe, pour me le faire mieux recevoir. Cependant l'Aga me fit faire beaucoup d'excuſes ſur le peu de tems qu'il avoit eu pour ſe préparer à me rendre les honneurs qui m'étoient dûs. Je reçus auſſi quelques complimens de la part des autres Puiſſances, & m'étant levé enſuite, je fus reconduit de la même maniére qu'on m'étoit venu prendre. Le Chéléby m'accompagna juſqu'au pied de l'eſcalier, où je trouvai un cheval prêt pour me porter à la Maiſon Conſulaire; mais comme elle n'étoit pas fort éloignée, je m'y rendis toujours à pied accompagné de la Nation au milieu d'un double rang de Janniſſaires.

Quelque court que ſoit ce récit de mon voyage & de mon entrée dans la Ville d'Alexandrie, peut-être trouverez-vous, Monſieur, que je me ſuis encore trop étendu ſur quelques légeres circonſtances que des perſonnes moins prévenues en ma faveur ne manqueroient pas ſans doute de traiter de minuties. Mais comme vous m'avez ordonné de ne vous laiſſer ignorer aucune particularité de tout ce qui me regarde, j'ai cru devoir entrer avec vous ſur cet article juſques dans les moindres détails. Celui-ci ne fut il d'aucune autre utilité, il ſervira du moins à vous donner d'avance une légére teinture des uſages de ce pays, & de l'idée qu'on y a d'un Conſul de France.

Tout le reſte de la journée fut employé à recevoir les complimens des principaux du Pays, qui vinrent me voir. Le Chéléby me fit une longue viſite, & je le régalai à mon tour de l'eau blanche & de l'eau noire. J'en fis ſervir de même aux plus conſidérables, qui vinrent me faire civilité, & même aux Juifs qui s'étoient rendus chez moi en corps. Je reçus toutes les viſites aſſis ſur le Sopha & couvert; car il y a peu de perſonnes en Egypte pour leſquelles un Conſul de France ſe léve & ſe découvre. On diſtribua ce jour-là ſept à huit cens livres, tant aux Janniſſaires qu'aux Puiſſances pour des droits qui leur ſont dûs à l'arrivée des nouveaux Conſuls. Le lendemain je traitai toute la Nation à diner, & la joye générale qui régna dans ce repas, jointe à l'abondance & à la diverſité des meilleurs vins qu'on y ſervit, fut un aſſaiſonnement très-agréable aux mets nombreux dont ce régal fut compoſé. Sur le ſoir j'allai me promener dans la vieille ville d'Alexandrie; ce que je fis encore pluſieurs fois depuis, en attendant que les députés de la Nation du Caire, à laquelle j'avois donné avis par un exprès de mon arrivée à Alexandrie, vinſſent me prendre en cette ville. Comme on n'a gueres de commerce en ce Pays avec les Arabes de la campagne, & que la confiance qu'on a en eux n'eſt pas fort grande, je n'entreprenois point mes promenades curieuſes ſans me faire eſcorter par pluſieurs Janniſſaires, & par une bonne partie de la Nation bien armée. Je montois le cheval du Soûbachy, qui avoit l'honnêteté de me l'envoyer tous les jours. Ma troupe ſuivoit montée ſur des mules ou ſur des ânes; car il n'eſt per-

mis qu'au ſeul Conſul de France de paroitre à cheval dans ce pays. Il eſt vrai que les ânes d'Egypte valent bien les chevaux ordinaires, ils s'y vendent même à proportion plus cher. Vous ne ſçauriez croire, Monſieur, combien j'eus de ſatisfaction à conſidérer les reſtes encore ſurprenans de l'ancienne magnificence d'Alexandrie, malgré l'état déplorable où cette ville eſt aujourd'hui réduite. Cet amas précieux de monumens détruits & renverſés, ces ruines entaſſées de Temples & de Palais, ces triſtes débris de la grandeur des Grecs & des Romains foudroyés & anéantis par le tems, m'inſpiroient encore une vénération mêlée d'horreur, à la vue de ce qu'ils étoient, & au ſouvenir de ce qu'ils avoient été.

Ce ſeroit peut-être ici le lieu, Monſieur, de vous faire une deſcription détaillée de cette ville autrefois ſi fameuſe, & de ce que j'ai pû obſerver de plus remarquable dans ſes ruines. Vous attendez ſans doute ce détail de mon inclination à ſatisfaire votre curioſité. Mais outre que ce ſujet me paroit aſſez important pour mériter d'être traité dans une Lettre particuliére, il ſeroit contre l'ordre, ce me ſemble, de vous faire le portrait d'une Vi le avant que de vous avoir donné une idée générale du célébre pays où elle eſt ſituée. Je commencerai donc par vous parler de l'Egypte en général; & comme vous exigez de moi que je vous donne une connoiſſance exacte de l'état où ſe trouve aujourd'hui cette Région jadis ſi vantée, je vais d'abord vous tracer un plan racourci de ce qui dans la ſuite fera la matiére de toutes mes lettres.

De l'Egypte en général.

Il n'y a point de pays au monde plus renommé que l'Egypte dans l'Hiſtoire des tems reculés. Hérodote le plus ancien Hiſtorien, qui nous reſte, en fait une deſcription que je ne rapporterai point ici, parce que tous ceux qui ont quelque connoiſſance de l'Hiſtoire ont commencé par la lecture de la ſienne. On ſçait que les Sciences & les Arts y ont fleuri tandis que le reſte de la terre étoit encore enſeveli dans les ténébres de l'ignorance, & que ce fut là que la Grece alla puiſer les connoiſſances, qui dans la ſuite la rendirent ſi célebre. Delà le Mercure des Egyptiens fut diviniſé par les Grecs. Ce fut de cette région favoriſée des Dieux qu'ils tirerent leurs loix, leur religion, & une grande partie de leurs coutumes. Perſonne n'ignore qu'il eſt ſorti de l'Egypte des Conquérans,

Conquérans, qui ont ſubjugué une partie du monde. Elle a fourni un Hercule à la Fable, & à l'Hiſtoire ſacrée des Rois formidables par leur puiſſance & par leurs exploits. On ſçait encore qu'elle a été ſubjuguée elle-même par différens Princes de l'Aſie; que ſes peuples ont été menés en captivité, & ſes Villes abandonnées ſi généralement, qu'un Auteur Arabe a dit que le Nil, ce fleuve ſi fertile, coula pendant quarante ans au travers de ſes terres, ſans qu'un ſeul homme en profitât. Ce fut en Egypte que Joſeph, un des fils de Jacob, vendu par ſes freres à des Marchands Egyptiens, fut conduit en eſclavage, & ſe rendit enſuite ſi puiſſant & ſi celébre, que ſa mémoire ſera à jamais en vénération parmi les peuples qui l'habitent. Ce fut là que Jacob ſe retira lui-même avec le reſte de ſa famille après la fortune de ce fils bien aimé, & que ſa poſtérité ſe multiplia ſi prodigieuſement, comme nous l'apprend l'hiſtoire ſainte. Enfin ce fut dans cette région que pour délivrer ſon peuple de l'eſclavage, où le retenoit un Roi injuſte & cruel, & le conduire au travers des deſerts dans cette terre délicieuſe, qui devoit être le partage de la poſtérité d'Abraham, Dieu par le miniſtére de Moïſe opéra toutes ces merveilles que les livres ſacrés nous racontent.

C'eſt de l'Egypte, ce pays ſi fameux par tant d'endroits, dont les anciens habitans ſe diſoient ſortis du limon du Nil, & ſe vantoient d'être le premier peuple de la terre, c'eſt de ce pays différent de tous les autres pays du monde que j'ai entrepris de vous entretenir, en vous traçant une image de ce qu'elle eſt aujourd'hui, & vous rappellant la mémoire des anciens monumens que différens ſiécles y virent élever, & dont il ne nous reſte à préſent que des idées très légéres & fort confuſes. Car comme plus les objets ſont éloignés de nos yeux, moins il nous eſt poſſible de les appercevoir & de diſtinguer nettement toutes leurs parties différentes; c'eſt toujours auſſi avec obſcurité que les anciennes Monarchies ſe répréſentent à notre eſprit. Eſt-il étonnant que nous ne puiſſions voir qu'avec confuſion ce que le monde a produit de plus ancien dans ſa naiſſance, quoique ce ſoit en même tems ce qu'il a eu de plus grand? Je vous parlerai donc de l'Egypte & de ſon étendue, de ſon climat & de ſa fécondité cauſée par ce fleuve admirable, dont l'origine, le cours, & les accroiſſemens ont

été de tout tems pour les ſçavans une matiére inépuiſable des recherches les plus curieuſes, des différents pays qu'elle renferme, des lieux célébres qu'on y rencontre, & des êtres vivans ou inanimés que la nature y enfante, de ſes Villes & de ſes habitans, de leur religion, de leurs coutumes & de leurs mœurs, de leur commerce & de leurs richeſſes. Je rapporterai avec exactitude & ſincerité ce qui ſubſiſte de ſes premiers monumens, ce qui s'eſt conſervé de ſes anciens uſages; & l'état préſent où elle ſe trouve aujourd'hui comparé à ſa gloire paſſée ſera l'occaſion de cette réflexion bien naturelle, que l'homme ne doit point ſe plaindre de ſa condition, qui l'aſſujettit à la mort, puiſque les Villes elles-mêmes & les Empires y ſont ſoumis.

Muoiono le Città, Muoiono i Regni. (*a*)

Il ne ſeroit pas naturel, en parlant de l'Egypte d'omettre ce que les Auteurs Arabes nous en ont tranſmis. Il eſt raiſonnable de les conſulter ſur un pays qu'ils ont habité tant d'années. Cependant comme ils ſont grands exagérateurs, je ne les citerai qu'avec retenue, & ſans prétendre captiver votre jugement, en me ſervant de tems en tems de leur témoignage. Je laiſſe à votre diſcernement à décider dans l'occaſion combien on doit déférer à leur autorité.

Au reſte vous ne devez pas être ſurpris ſi vous trouvez tant de différence entre ce que les anciens rapportent de l'Egypte & ce que je vous en dirai. Les grands changemens & les révolutions fréquentes arrivées dans ce Royaume ſuffiroient pour le rendre méconnoiſſable, quand le tems, qui ronge tout, n'auroit aucune part à la deſtruction de ſes anciens monumens. D'ailleurs la perſécution que ſouffrent depuis pluſieurs ſiécles les naturels du pays, qui ſont les Coptes, leur eſclavage & leur miſére, l'intruſion de tant d'étrangers, qui habitent preſque ſeuls aujourd'hui cette région fortunée, toutes ces cauſes ont vrai-ſemblablement ſi fort affoibli les uſages & les manieres, qu'il eſt étonnant qu'il ſe ſoit encore conſervé quelques légéres traces des mœurs & des coutumes anciennes. J'ajoute que vous ne devez pas non plus être étonné de trouver qnelque diffé-

(*a*) Petrarque.

rence entre ma maniére de meſurer les diſtances, & celle que les anciens ont pratiquée, auſſi-bien que quelque changement dans les lieux, dont ils ont parlé. Les guerres & les ſiécles ayant ruiné certaines Villes on en a ſouvent élevé de nouvelles ſur les ruines des premieres; ſouvent on a abandonné un ancien lieu ruiné, pour en habiter un nouveau dans le voiſinage. D'ailleurs les anciens eux-mêmes ſont irréguliers dans le nombre des Stades & des Schenes qu'ils comptent d'un lieu à un autre. Strabon qui avoit beaucoup voyagé en Egypte, trouvoit auſſi-bien que Diodore des différences notables ſur cet article. Ces Auteurs diſent que les Schenes, ou les Stades, ſont des meſures plus ou moins longues dans des diſtances très peu conſidérables. Ils obſervent même que ces meſures n'étoient pas uniformes d'Alexandrie à Memphis, quoique ces deux Villes ne fuſſent qu'à trente lieues l'une de l'autre. Apres ces courtes obſervations, je viens, Monſieur, à mon ſujet, & j'entre naturellement dans ma narration.

Sa ſituation, ſes bornes, & ſon étendue.

On ſera ſans doute étonné de voir qu'un pays, dont l'hiſtoire nous donne les idées les plus magnifiques, ſoit par rapport au nombre de ſes Villes & de ſes habitans, ſoit par rapport à la puiſſance prodigieuſe de ſes Roys, ſoit enfin qu'on ait égard à ſes richeſſes immenſes, & aux ſomptueux édifices, dont les reſtes, qui ſe préſentent, pour ainſi dire, à chaque pas, tout défigurés qu'ils ſont par les injures du tems & par les efforts des barbares, excitent encore aujourd'hui l'admiration la plus forte; qu'une contrée, à qui les Auteurs Arabes n'ont pas craint de donner le nom de *Masr*, c'eſt-à-dire de lieu par excellence, on ſera, dis-je ſurpris de voir qu'une région ſi fameuſe n'eſt cependant qu'une vallée aſſez étroite, dont le lit du Nil occupe le fond, & qui à droite & à gauche n'a que de vaſtes ſolitudes également inhabitées & inhabitables. En effet l'Egypte a tres peu de largeur; en récompenſe ſa longueur eſt conſidérable. Elle s'étend par un eſpace d'environ 250 lieues depuis les Royaumes de Fungi & de Dongola dans la Nubie, dont elle eſt bornée au Midi, juſqu'à la mer Méditerrannée, qui la baigne au Nord. Sa plus grande largeur ſe prend ordinairement d'Alexandrie à Damiette, & eſt au moins de 60. lieues. Elle ſe rétrécit enſuite inſenſiblement en remontant vers le Caire, & depuis cette Ville juſqu'à l'Ethiopie, elle eſt toujours reſſerrée entre deux

chaines de montagnes, qui ne ſont ſéparées que par une plaine. Cet eſpace n'a pas plus d'une journée de traverſe, excepté vers le Saïdi, où la plaine peut contenir en largeur deux ou trois journées. Mais je m'apperçois que cette deſcription eſt trop générale pour pouvoir vous donner une idée aſſez exacte de la ſituation & de l'étenduë d'un pays autrefois ſi célébre. Il faut m'expliquer d'une façon plus détaillée, & qui réponde mieux à ce que vous attendez de moi.

Le Nil, qui dans ſon inondation couvre toute la face de l'Egypte habitable, après avoir traverſé l'Abiſſinie & la Nubie, entre en Egypte du côté du Midi un peu au deſſus du paſſage difficile de ce fleuve qu'on appelle la grande Cataracte, & à peu près ſous le Tropique du Cancer. De-là il coule vers le Nord pendant l'eſpace de 250. lieues, & rencontre enfin la Méditerrannée, à laquelle il porte ſes eaux & ſon limon. Dès que le Nil eſt entré en Egypte, deux chaines de montagnes le reſſerrent ſans jamais l'abandonner. Celle qui le borne à ſa gauche, ou au Couchant, du côté de la Nubie, l'accompagne juſqu'à ce qu'il ſe ſoit rendu à la mer par l'embouchure de Roſette diſtante d'Alexandrie de 15. lieues. L'autre chaine qu'il a à ſa droite, ou à l'Orient, & qui occupe une largeur de trois ou quatre journées entre le lit de ce fleuve & la mer Rouge, le ſuit ſeulement juſqu'au Caire. Là elle lui laiſſe la liberté de ſe partager en deux bras, & de former ce fameux Delta, qui ſe termine du côté de l'Orient à la Ville de Damiette & à celle de Roſette à l'Occident. Au reſte ces deux chaines de montagnes ne ſont éloignées l'une de l'autre, comme je l'ai déja dit, que d'une grande journée depuis le Tropique juſqu'au Saïdi; mais en cet endroit elles s'écartent conſidérablement, & laiſſent entr'elles des plaines fort vaſtes, Elles ſe rapprochent enſuite de nouveau, & viennent enfin preſque ſe joindre aux environs du Caire & des Pyramides. C'eſt toute cette étendue qu'on appelle la haute Egypte. Le reſte en tirant vers la mer Méditerrannée compoſe la baſſe, & renferme le Delta. Ainſi l'Egypte reſſemble aſſez à un Y, ou, ſi vous voulez, à un baton fourchu, dont les deux pointes ſe terminent, l'une à Diamette, & l'autre à Roſette. L'endroit où elles ſe réuniſſent eſt la Ville du Caire; & l'eſpace qu'elles renferment comprend la baſſe Egypte. La queue de l'Y ou

du baton fourchu compoſe la haute depuis le Caire juſqu'à la grande Cataracte.

Il faut à préſent obſerver que la Ville du Caire, qui ſépare l'Egypte inférieure de la ſupérieure, eſt ſituée au 28.ᵈ 58. de latitude Nord; que celle de Roſette eſt au 30.ᵈ 58. celle d'Alexandrie au 31.ᵈ; qu'enfin Eſſené que les anciens appelloient Syenne, *Syenmen in extremo Ægypto*, dit un Auteur Romain, & au de-là de laquelle l'Egypte s'étend encore durant quatre journées vers la Nubie, eſt à peu près ſous le Tropique du Cancer. Par-là il eſt très facile de vérifier l'étendue que je donne à la longueur de l'Egypte. En effet en prenant 25. lieues pour la grandeur d'un degré de latitude, comme les Aſtronomes & les Géographes ont coutume de faire en France, on trouvera 50. lieues pour les deux degrés, dont différent en latitude le Caire & Alexandrie; on en trouvera 163. ou environ, pour la même différence entre le Caire & Eſſené; & ajoutant enſuite quatre journées que s'étend l'Egypte au Midi de cette derniere Ville, à les prendre chacune pour dix lieues, ſuivant l'uſage du pays, on aura au moins les 250. lieues que j'ai données de longueur à cette région. Enfin ſi on conſidére qu'au de-là de Damiette vers l'Orient, & d'Alexandrie au Couchant, il y avoit encore ſans doute autrefois pluſieurs habitations, qui pouvoient mériter le nom de Villes; que le Lac Sirbon baignoit vrai-ſemblablement les murs de quelqu'une, & que le Fauxbourg de Necropolis, dont je parlerai dans la ſuite, n'étoit pas le dernier lieu à l'Oueſt, qui pût être appellé de ce nom, on conviendra peut-être que l'Egypte n'eſt pas abſolument auſſi petite qu'on la figure.

D'un autre côté on eſt obligé d'avouer, que ce Royaume ſi renommé dans l'hiſtoire pour le nombre de ſes peuples, & pour ſa puiſſance, n'a pas une étendue proportionnée à ſa célébrité. Qui pourroit ſe perſuader en effet qu'un pays ſi ſerré ait eu autrefois vingt mille Villes; que le nombre de ſes habitans ſoit monté juſqu'à vingt millions; que ſes Rois enfin ayent entretenu des armées de trois cens mille hommes, ayent fait ces guerres, & exécuté toutes ces autres choſes dignes d'admiration, que nous liſons dans les Auteurs, & que nous ne liſons qu'avec ſurpriſe? Cependant ſi on fait attention à la bonté du climat, à la fertilité ſurprenante de la terre, qui ne repoſe

jamais, au nombre preſque innombrable de peuples que ce pays entretient encore actuellement, à la richeſſe préſente de ce Royaume, à l'abondance de l'Or & de l'Argent qui y entrent, aux marchandiſes précieuſes qu'on y apporte de toutes les parties du monde, aux revenus du Prince, & à ceux des Puiſſances du pays; ſi on obſerve que ces montagnes aujourd'hui ſtériles & déſertes furent dans des ſiécles plus heureux la demeure d'un peuple infini d'habitans; que ces vaſtes ſolitudes de la mer Rouge & de la Libye furent alors embellies de Villes conſidérables, d'habitations nombreuſes, qui rendoient à l'Egypte le tribut des richeſſes qu'elles en recevoient, on commencera à convenir qu'il peut n'y avoir rien de fabuleux ni d'exagéré dans l'idée que l'hiſtoire nous donne de ce pays, & on ſera plus diſpoſé à croire ce que l'antiquité nous rapporte de la puiſſance de ces anciens Rois ſi fameux, dont la magnificence éclatte encore aujourd'hui d'une maniére ſi ſurprenante dans ces monumens éternels qu'ils élevérent en divers lieux de leur Empire.

L'Egypte comme je l'ai dit plus haut, eſt donc bornée au Midi par les Royaumes de Fungi & de Dongola, qui font partie de la Nubie. Elle a au Nord la Méditerrannée, qui baigne ſes bords depuis Alexandrie juſques par de-là Damiette, & à l'Orient une chaine de montagnes trés hautes, qui s'étend juſqu'à la mer Rouge, & finit au Suès. Depuis Suès juſqu'à Jaffa, où finit la ligne Orientale de l'Egypte, elle eſt terminée par d'autres montagnes de l'Arabie & de la Judée, auxquelles aboutit une plaine, ou deſert aride de trois à quatre journées, qui s'étend juſqu'au Nil, & qu'il faut néceſſairement traverſer pour aller par terre d'Egypte en Paleſtine. Enfin à l'Occident l'Egypte a pour bornes une autre chaine de montagnes, ou plutôt de monticules ſablonneux, qui commençant dès l'Abiſſinie, continuent juſqu'à la Ville d'Alexandrie, où ils ceſſent enfin d'accompagner le Nil. Au de-là de ces montagnes, qui ne ſont pas à beaucoup près ſi hautes que celle de l'Eſt, ce ne ſont que des plaines de ſable, de vaſtes ſolitudes, & des terres preſque abſolument inconnues

Climat de l'Egypte.

C'eſt de ce pays, qui ſemble avoir été regardé par la nature d'un œil favori que les Dieux ont fait une eſpéce de paradis terreſtre. L'air y eſt plus pur & plus excellent que dans aucun au-

tre endroit du monde. Cette bonté de l'air ſe communique à tous les êtres vivans ou inanimés, qui habitent cette région fortunée. Les femmes & les femelles des animaux y ſont plus fécondes que par tout ailleurs ; les terres y rapportent davantage. Comme les hommes y jouiſſent ordinairement d'une parfaite ſanté, les arbres & les plantes n'y perdent jamais leur verdure, & les fruits y ſont toujours, ou délicieux, ou du moins ſalutaires. Il eſt vrai que cet air, tout bon qu'il eſt, ne laiſſe pas d'être ſujet à des corruptions à proportion comme dans tous les autres climats. J'avoue même qu'il eſt mauvais dans les endroits, ou lorſque les innondations du Nil ont été très grandes, ce fleuve en ſe retirant laiſſe des marécages, qui infectent les environs. Le ſerain eſt d'ailleurs très dangereux en Egypte. Comme le Soleil y eſt très fort, il ne manque pas d'élever une grande quantité de vapeurs, dont l'air eſt chargé vers la nuit ; ce qui cauſe beaucoup de fluxions ſur les yeux. De-là vient qu'on voit ici tant d'aveugles. Le Nitre même qui eſt mêlé dans cet air, contribue encore à ces fluxions indépendamment du ſerain. Enfin comme l'air de ce pays eſt fort vif, il y cauſe une incommodité très fréquente. Lorſqu'on en eſt attaqué, on croit avoir tous les os briſés, & l'uſage des bains ou des ſudoriſiques eſt le ſeul remede qu'on ait trouvé à ce mal, & même aux fiévres, qui ne ſe guériſſent ici que par les ſueurs.

L'eau d'Egypte n'eſt pas moins vantée que l'air qu'on reſpire dans cet agréable climat. Elle eſt ſi délicieuſe, que ce ſeroit dommage qu'il n'y fît point de chaleur, & qu'on n'y reſſentît point d'altération. Les Turcs la trouvent ſi charmante, qu'ils s'excitent à en boire en mangeant du ſel. Un mot aſſez commun parmi eux, c'eſt que ſi Mahomet en eût bu, il eût demandé à Dieu la grace de ne point mourir, afin d'en pouvoir toujours boire. Ils ajoutent que quiconque en a bu une fois doit en boire une ſeconde. C'eſt ce que me diſoient les gens du pays, lorſqu'ils me revirent après dix ans d'abſence. Quand les Egyptiens vont à la Mecque, ou ſortent de leur pays pour quelque autre raiſon, ils ne parlent que du plaiſir qu'ils auront à leur retour de boire de l'eau du Nil. Il n'y a rien qui ſoit comparable à cette ſatisfaction ; elle paſſe dans leur eſprit

celle de revoir ſes parens & de ſe retrouver dans ſa famille Auſſi tous ceux qui ont gouté de cette eau s'accordent à dire que nulle part on n'en rencontre de pareille. En effet quand on en boit pour la premiere fois, il ſemble d'abord que ce ſoit une eau préparée. Elle a un je ne ſçai quoi d'agréable & de flateur ; qui ne peut s'exprimer, & peut-être devroit-on lui donner entre les eaux le même rang que le vin de Champagne tient entre nos autres vins. Il faut pourtant avouer qu'à mon goût elle a un peu trop de douceur, Ce qu'elle a de très eſtimable, c'eſt qu'elle eſt infiniment ſaine. Quelque quantité que l'on en boive, elle n'incommode jamais. Cela eſt ſi vrai, qu'il n'eſt pas rare de voir des perſonnes en boire juſqu'à trois ſceaux dans un jour, ſans qu'il en réſulte le moindre inconvénient. Quand on la boit en Eté, lorſque tous les pores ſont ouverts par la chaleur, elle ſe diſſipe en ſueur dans le moment même ; mais c'eſt une ſueur douce, qui ne fatigue & n'affoiblit point comme en France ; à peine s'en apperçoit-on. En Hiver, où le corps eſt autrement diſpoſé elle prend la route ordinaire à la nature, & n'incommode pas davantage.

Quand je vante ſi fort l'eau de l'Egypte, il eſt bon d'obſerver que je parle uniquement de l'eau du Nil, puiſque c'eſt la ſeule en effet qui ſoit potable. L'eau des puits y eſt déteſtable & très malſaine ; les Fontaines y ſont ſi rares, que c'eſt une eſpéce de prodige d'y en rencontrer quelqu'une dans toute ſon étendue ; & à l'égard de l'eau de pluie il ſeroit impoſſible d'y en conſerver, puiſqu'il n'y pleut preſque jamais. Telle eſt en effet la ſituation de l'Egypte, qu'il eſt très difficile qu'il y pleuve. Elle eſt couverte à l'Orient, d'où ſoufle le vent qui amenne ordinairement la pluie, d'une haute chaine de montagnes. Du côté du Couchant, au contraire les montagnes ſe trouvent fort baſſes ; enſorte que ſi le vent d'Eſt amenoit de la pluie, elle ſeroit arrêtée infailliblement par cette premiere chaine de montagnes, & tomberoit dans la mer Rouge. C'eſt ce qui arrive aſſez ſouvent, & ce ſecours n'eſt pas inutile aux batimens qui navigent ſur cette Mer. Que ſi ces nuages n'étoient pas arrêtés dans cet endroit, ils ſeroient néceſſairement portés dans la Libye par le même vent, qui ne trouveroit aucun obſtacle à ſon paſſage. Il eſt donc

donc preſque impoſſible qu'il pleuve en Egypte par le vent d'Eſt. A l'égard du Sud-Oueſt, comme il paſſe dans les plaines arides de la Libye, avant que d'arriver en Egypte, il n'eſt pas poſſible qu'il y contracte aucune humidité capable de former des nuages. Auſſi de ce vent & du Sud-Eſt, il ne pleut dans ce pays que de la pouſſiére. Il tombe quelques pluies à la marine par le Sud-Oueſt, par l'Oueſt, & même par le vent du Nord, mais ces pluies n'arrivent guéres juſqu'au Caire, & moins encore dans l'Egypte ſupérieure, où elles ſont extrémement rares, & fort peu conſidérables. Encore remarque t'on qu'il n'y pleut preſque jamais que vers le coucher du Soleil, parce que le vent étant alors plus foible, ou la chaleur moins conſidérable, les nuages ne peuvent être ſoutenus ou diſſipés comme auparavant. Mais ces pluies d'ailleurs arrivent ſi rarement & ſont ſi foibles, que la plupart des voyageurs ne s'en étant point apperçus, ont aſſuré comme une merveille qu'il ne pleuvoit jamais en Egypte. Pour moi j'y ay vu pleuvoir aux années 1692. 1693. & 1694. cinq à ſix ſoirs depuis Novembre juſqu'en Avril l'eſpace d'une demie heure, ou d'un quart d'heure au plus chaque fois ; ce qui pris enſemble ne pouvoit pas égaler une pluie de deux heures, telle qu'il en tombe en Europe. La pluie eſt quelque choſe de ſi extraordinaire, & de ſi agréable en même tems aux habitans du pays, que les enfans, dès qu'il en tombe quelque peu, courent dans les rues, en criant de joye que c'eſt un effet de la bénédiction du Prophete. On m'a aſſuré qu'il s'eſt paſſé des trois & quatre années ſans qu'il ſoit tombé une goutte d'eau au Caire, ni dans la haute Egypte.

Après vous avoir fixé, Monſieur, la poſition de l'Egypte, après ce que je viens de vous dire de la rareté des pluies, qui pourroient en rafraichir l'air, vous concevrez aiſément que ſon climat doit être infiniment chaud. En cela vous ne devez pas craindre de vous tromper. Croiriez vous cependant que les Auteurs Arabes vantent ſur tout ce pays de ce que les plus grandes chaleurs y ſont tout-à-fait tolérables ? C'eſt un effet du vent de Nord, ou de Nord-Oueſt, qui y régne preſque continuellement. Ils ajoutent qu'à la faveur des vaſes de terre à demi cuite, dont on s'y ſert pour laiſſer tranſpirer l'eau, elle ſe rafraichit de telle ſorte, qu'elle devient

très peu inférieure à l'eau glacée. J'obſerverai à cette occaſion, qu'on lit dans le Macriſi que du tems des Mamelucs par le moyen de quelques relais de chameaux qu'on faiſoit à la vérité marcher jour & nuit, on apportoit de la neige du Mont-Liban au Caire, & qu'on en diſtribuoit tous les jours une certaine quantité à tous les Officiers de la maiſon du Roi, & aux grands Seigneurs de cette Ville. C'eſt dommage que cet Auteur ne nous ait pas appris la préparation de cette neige, & de quelle maniére on pouvoit la conſerver pendant cinq à ſix jours au moins que ces chameaux devoient employer dans cette route de cent vingt lieues. Ces mêmes Auteurs Arabes diſent que le froid d'Egypte, quoique très pénétrant ne laiſſe point de pouvoir être ſupporté avec une ſeule chemiſe; & cela eſt vrai, puiſque la plupart des artiſans du Caire n'ont jamais d'autre habillement Hiver & Eté qu'un ſimple caleçon de toille. Le froid, qui vient en Egypte par un vent de Nord-Eſt & même d'Eſt, ne s'y fait jamais ſentir que demie heure avant le jour, & une heure après. Hors ce tems-là on ne connoit point le froid dans ce pays; ainſi il ſuffit de ſe tenir alors dans la maiſon pour ne jamais s'en appercevoir. On trouve dans certaines maiſons du Caire des Salles ſi exhauſſées, qu'on n'y ſent jamais la chaleur, même au plus fort de l'Eté. Pour cela on pratique au deſſus de ces appartemens un Ciel ouvert, & à coté une élévation de planches enduite de platre, qui tourne au Nord, & qui eſt fabriquée de ſorte qu'elle fait tomber ce vent dans la Salle. Là il ſe rafraichit ſi fort, qu'il faut ſouvent porter la peliſſe pour le trouver ſupportable.

Il eſt aiſé de conclure de tout ce que je viens de dire; que ſi le climat de l'Egypte eſt fort peu ſujet à la pluie, quelque chaud qu'il ſoit, il n'eſt pas plus expoſé aux tonnerres. Les tremblemens de terre n'y ſont pas moins rares. Il en arriva cependant un au Caire le 2. d'Octobre 1698. entre huit & neuf heures du matin, le tems étant fort calme. Ce tremblement ſe fit ſentir à Roſette & à Alexandrie, & je ne doute point que ſi nous avions eu des correſpondans dans la haute Egypte, nous n'en euſſions reçu les mêmes avis. L'Egypte, à parler proprement, n'eſt qu'un vaſte & ſolide rocher, ſur lequel la nature a menagé un canal

par où le Nil ſe rend à la mer. Dès qu'on creuſe un peu la terre, ou qu'on veut fouiller dans le ſable, on rencontre la pierre vive, excepté cependant dans le Delta, qui ſelon toutes les apparences s'eſt formé du limon du Nil. Cela ſuppoſé, il eſt aiſé de concevoir que lorſqu'il tremble dans un canton de l'Egypte, il doit naturellement trembler par tout. C'eſt ainſi qu'en remuant le bout d'un baton, on le fait néceſſairement mouvoir dans toutes ſes parties. Il s'enſuit encore de cette ſolidité que les trembiemens, qui arrivent dans ce pays, ne peuvent y être dangereux. La terre n'y étant pas caverneuſe comme en Sicile, à Smirne, & dans quelques autres endroits, l'air n'y trouve aucune ouverture pour pouvoir être pouſſé avec violence d'un lieu en un autre, & cauſer ces triſtes accidens, ces bouleverſemens de Villes, qui rendent les tremblemens ſi redoutables dans quelques autres pays de la terre. Car vous ſçavez, Monſieur, & la Phyſique nous l'apprend, que ces mouvemens violens, ces eſpéces de convulſions, dont la terre eſt quelque fois attaquée, ſont uniquement l'effet d'un air agité qui ſe trouve renfermé dans ſes entrailles, & qui cherchant à ſe faire jour, bouleverſe par ſon impétuoſité les terres ſous leſquelles il eſt pouſſé, & par leſquelles il éclatte. Ainſi l'air renfermé dans une bombe, raréfié par le nitre & le ſalpêtre, qui l'agitent, & cherchant à ſe faire un paſſage, briſe & rompt les obſtacles, qui concourent à le retenir priſonnier, & ne perd ſa violence que lorſque s'étant mis en liberté, il rentre dans ſa ſphére & ſa fluidité naturelles. C'eſt, ſans doute du peu de dommage que reçoit l'Egypte de ces tremblemens, autant que de leur rareté, que * Pline a dit en parlant de ce pays, *non tremit*, puiſqu'en 1694. le jour même de Saint Thomas il arriva de même ici un tremblement de terre à pareille heure que celui, dont je viens de parler. C'eſt ainſi qu'il a dit, *non pluit*, *non tonat*, vrai-ſemblablement pour marquer qu'il y tonnoit & pleuvoit très rarement; ce qui eſt vrai, excépté vers la marine, où les pluies & les tonnerres ſe font ſouvent ſentir avec violence. Il ajoute au même endroit, *Septentriones non videt*; ce qui n'eſt encore vrai que pour l'Egypte ſupérieure, où l'étoile polaire peut bien n'être pas apperçue; Car à l'égard du Caire elle a encore une élévation aſſez conſidérable.

* Dans ſon Hiſtoire naturelle, L. 2. C. 82.

Ce qu'il y a de ſingulier, & ce qui ſans doute ne vous ſurprendra pas après ce que je vous ai dit de la longueur de ce pays ; c'eſt que les ſaiſons ſont plus avancées de près de deux mois dans les premiers terrains que cotoïe le Nil à ſon entrée en Egypte, que dans ceux par leſquels il va ſe terminer à la mer. Les habitans de ces différens pays ſont eux-mêmes différens en couleur. Ceux qui approchent des Cataractes ſont à demi noirs, au contraire des habitans de la baſſe Egypte, qui ſont ſeulement bazannés. Cette différence ſe trouve peinte juſques dans les moiſſons, qu'on voit dans une parfaite maturité au deſſus d'Eſſené, & déja de couleur d'or, quand elles ne ſont encore que verdoyantes vers Roſette & Damiette. Il faut avouer que cette diverſité de nuances n'eſt pas un petit agrément pour ceux qui voyagent ſur le Nil, parce que paſſant fort vite, ſoit qu'ils montent, ſoit qu'ils deſcendent, ils ont le plaiſir d'obſerver de leurs yeux d'un jour à l'autre le progrès ſenſible des travaux de la nature.

Du nombre de ſes Villes.

Un pays ſi charmant ne peut manquer d'être infiniment peuplé, & de renfermer un nombre de Villes très conſidérable. Auſſi les Auteurs anciens, qui ont écrit de l'Egypte, triomphent-ils ſur cet article. Les hiſtoires des tems les plus reculés aſſurent qu'il y avoit autrefois dans ce pays juſqu'à dix-huit mille Villes. Euſebe rapporte même que du tems d'Amaſis on y en comptoit juſqu'à vingt mille. Il eſt vrai que les guerres des Perſes en ruinerent une grande partie ; le tems en détruiſit d'autres ; & ſous le régne de Ptolomée Lagus on ne comptoit plus en Egypte que 3000. Villes. Cette diminution eſt conſidérable ſans doute ; cependant ſi le fait eſt vrai, on pourra bien dire encore en comparant l'Egypte moderne à l'ancienne.

Ludit in humanis divina potentia rebus.

Mais auſſi ne ſeroit-il pas permis, Monſieur, de penſer de ce nombre étonnant de Villes, ce qu'on a lieu de juger de celui des Rois dont les Egyptiens compoſent leurs dinaſties, & de la multitude d'années que leur Chronologie renferme ? Il y a eu ſans doute en Egypte des Villes puiſſantes, & en très grand nombre. Ces ruines preſque continuelles

que l'on y rencontre à chaque pas, ces débris confus de colomnes, de temples, de murs, & de palais, en ſont une preuve inconteſtable. Mais d'ailleurs de même que l'eſpace des ſiécles que l'on donne ordinairement à la durée du monde n'eſt pas aſſez étendu, pour contenir ſeulement le quart des regnes de ces Princes que l'Egypte compte au nombre de ſes ſouverains, elle eſt auſſi trop reſſerrée, ſur tout en ſuppoſant que le Delta n'eſt que l'ouvrage du Nil, pour avoir contenu dans ces anciens tems un nombre de Villes auſſi prodigieux. Quoiqu'il en ſoit, ſi l'on a plus d'égard à la beauté des batimens & à la défenſe des places, qu'au peuple nombreux dont elles ſont habitées, ſi par le nom de Villes on n'entend que les lieux environnés de murs, il y en a aujourd'hui très peu en Egypte, qui méritent cette dénomination. Il n'y a preſque pas dans tout le pays un ſeul endroit fermé de murailles. Le Caire ne l'eſt pas abſolument. La nouvelle Ville d'Alexandrie, Roſette, Damiette, & Mentoube, qui ſont les Villes les plus célébres de l'Egypte, & qui renferment une infinité d'habitans, ne ſont proprement que de gros villages, dont on ſe contente de tenir les avenues fermées pendant la nuit de crainte des voleurs. En un mot je ne connois dans toute l'Egypte que la Maſſoure, qui ſoit environnée de murs.

Cependant ſi l'on vouloit ſauver la contradiction, où les Auteurs anciens ſemblent être tombés ſur ce point, ne pourroit on pas dire que ſous cette dénomination générale ils ont compris indifféremment les bourgs, les villages, en un mot tous les lieux habités, ſans aucune diſtinction de grandeur? Comme dans ces premiers tems les villages étoient fort gros & très peuplés, ſeroit-il impoſſible qu'on les eût alors regardés comme des villes? ſeroit-il même fort extraordinaire que les Grecs toujours amis de l'emphaſe euſſent honoré de ce nom des lieux, où l'on comptoit tant d'habitans? Dans ce dernier cas il ne ſeroit pas ſi ſurprenant qu'ils euſſent pu compter des dix huit & vingt mille Villes en Egypte. Ce pays, qui dans ces tems reculés étendoit ſa domination juſques dans les déſerts de la Libye alors peuplés & floriſſans, renfermoit vrai-ſemblablement beaucoup plus d'habitations, qu'on n'y en compte de nos jours. Ce que l'Egypte moderne offre à

nos regards ſuffiroit d'ailleurs pour nous rendre cette exagération tolérable, puiſqu'on peut dire en général que depuis les embouchures du Nil juſqu'au Tropique du Cancer dans l'eſpace de plus de deux cens lieues, les bords de ce fleuve ſont couverts d'habitations ſi voiſines les unes des autres, que ſouvent il n'y a pas un quart d'heure de diſtance entre elles. De Roſette au Caire & du Caire à Damiette les villages ſe touchent preſque aujourd'hui le long du Nil. Combien y en a-t'il dans le cœur du Delta ; Combien dans l'éloignement des bords du fleuve à l'Occident & à l'Orient ? L'opinion commune eſt qu'on en compte plus de vingt mille dans toute l'Egypte. Depuis les bords du Nil juſqu'aux montagnes, qui terminent de part & d'autre les fertiles plaines de l'Egypte, on trouve ſouvent des journées entieres de verdure. Ces plaines ſont ſémées par tout de gros bourgs & de villages ; mais quels villages ! Il ne faut pas ſe figurer que ce ſoient de ſimples hameaux. La plupart ſont décorés d'édifices publics à l'uſage du pays ; il y en a où l'on compte des deux & trois mille perſonnes, & en général, pluſieurs contiennent plus d'habitans que nos grandes Villes.

Origine des habitans de l'Egypte.

C'eſt ce peuple ſi célébre & ſi nombreux, dont la ſource juſqu'ici plus inconnue, que celle de ce fleuve fameux, qui le nourrit, n'a pu encore percer l'obſcurité des nuages épais, qui l'enveloppent, & qui ſe vantant d'être auſſi ancien que le monde, a cru pouvoir faire remonter ſon origine juſqu'au de-là même de l'origine des tems & des choſes. Je n'entreprendrai point ici ni d'en fixer l'époque, ni de donner crédit à toutes les rêveries des Egyptiens ſur leur antiquité, ou de vous préſenter les fables des Auteurs Arabes comme des faits hiſtoriques. On ſçait que les nations ne ſont pas moins jalouſes de leur antiquité que les particuliers de leur nobleſſe, & que ſur ce point la vanité rend les uns & les autres fort ridicules. Les Ethiopiens, les Egyptiens, les Chinois, les Syriens réclament également la préférence. Je n'entrerai point dans ces diſputes hiſtoriques, qui font remonter la naiſſance du monde juſqu'à l'éternité des tems, & qui comme l'a dit un de nos Auteurs ſous un maſque étranger, rendent les années de ſa durée auſſi innombrables, que les grains de ſable de la mer. Je n'examinerai pas non plus ſi les Dinaſties des

Egyptiens, qui renferment l'hiſtoire de ſeize à dix-ſept mille ans, comme l'a écrit un hiſtorien il y en a déja près de deux mille, ſont réelles ou fabuleuſes. Vous ſçavez, Monſieur, qu'un très habile homme de ce ſiécle les a voulu juſtifier ſur cet article; qu'il a prouvé que Jeſus-Chriſt n'avoit paru ſur la terre que vers la fin du ſixiéme millénaire, & que quoiqu'on ait écrit contre ſon ouvrage, il reſte toujours de très grands & de très forts argumens en faveur de la Chronologie Egyptienne, & de celle des Indiens & des Chinois. Pour moi je me contenterai d'obſerver qu'il n'y a rien de ſi ancien ſur la terre que ce qui nous reſte de ces monumens fameux qui ont été élevés en Egypte, ſur tout ces Pyramides, dont un Poëte Arabe a dit fort ingénieuſement, qu'elles étoient venues à bout du tems, qui vient lui-même à bout de tout.

Leur divinon.

Ceux qui anciennement habiterent l'Egypte furent les Egyptiens naturels, à qui on a donné depuis le nom de Coptes. Les Perſans, les Grecs, les Romains, les Arabes & les Turcs s'y ſont enſuite introduits tour à tour & ſucceſſivement. Ceux qui l'habitent préſentement ſont les Coptes, les Mores, les Arabes, les Turcs, les Grecs, les Juifs, les Armeniens, Syriens, Maronites, & les Francs. Cette idée générale ſuffira, je penſe, pour vous faire comprendre combien ces Egyptiens d'aujourd'hui ſont différens de cet ancien peuple, dont on raconte tant de merveilles Elle ſervira en même tems à vous faire admirer les ſecrets reſſorts de la providence, qui pour l'exécution de ſes deſſeins impénétrables tranſplante les nations à ſon gré, arrache & réédifie ſuivant l'ordre immuable de ſes decrets éternels avec une juſtice & une ſageſſe toujours égales.

De ces différens peuples, dont l'Egypte eſt aujourd'hui habitée, il n'y a que les Coptes qui ſoient les naturels du pays; & ceux-ci ont été réduits preſque à rien. D'abord les Empereurs payens ennemis jurés de la religion Chrétienne, dont ce peuple fait profeſſion, les Empereurs Catholiques enſuite en haine de l'héréſie de Dioſcore Patriarche de cette nation, qui a embraſſé, & ſuit encore aujourd'hui ſa doctrine, enfin les Princes Arabes ſouvent obligés de prendre les armes pour chatier les ſoulévemens & les révoltes fréquentes de ces eſprits mutins & inquiets, les ont ſucceſſivement détruits. Aujourd'hui la langue Copte n'y eſt plus entendue par les Coptes mêmes;

le dernier qui l'entendoit eſt mort en ce ſiécle.

Outre ces habitans naturels à l'Egypte qui ont des demeures fixes, & compoſent ces villages nombreux & peuplés, dont je vous ai parlé plus haut, il y a encore dans les campagnes les plus voiſines des deſerts, ſouvent même dans celles, qui bordent les rivages du Nil, une autre eſpéce de peuple errant, qui campe ſous des tentes, & change d'habitation à meſure que le deffaut de paturages, ou la variété des ſaiſons l'y oblige. C'eſt ce qu'on appelle Arabes Bedouins; & on peut dire qu'il s'en trouve plus de deux millions en Egypte. Les uns ſe tiennent dans les montagnes, & dans l'éloignement des Villes & des villages, mais toujours dans des endroits, où il leur eſt aiſé d'avoir de l'eau. Les autres dreſſent leurs tentes, qui ſont très baſſes & fort pauvres, dans le voiſinage des lieux habités, où on leur permet moyennant une petite rétribution de faire paitre leurs troupeaux. On leur y abandonne même quelques terres pour les cultiver à leur profit, ſeulement dans la vue de n'avoir rien à démêler avec des gens, qui peuvent faire beaucoup de mal, ſans qu'on puiſſe leur en faire aucun. En effet pour ſe mettre à l'abri de tout reſſentiment, ils n'ont qu'à pénétrer une journée dans les déſerts, où il ne leur eſt pas difficile de ſubſiſter pluſieurs mois de ſuite à la faveur de leur extreme frugalité, & par la connoiſſance qu'ils ont des puits qui s'y rencontrent. Il n'y a pas de ſpéctacle plus agréable que de conſidérer dans les mois de Novembre, Décembre, & Janvier, ces vaſtes prairies, où l'herbe preſque de la hauteur d'un homme eſt ſi épaiſſe, qu'un bœuf couché dedans a autour de lui de quoi paitre une journée entiére ſans ſe lever, toutes couvertes d'habitations & de tentes, de peuples & de troupeaux. C'eſt en effet dans cette ſaiſon que ces Bedouins accourrent en Egypte de trois à quatre cens lieues de diſtance, pour y faire paitre leurs chameaux & leurs chevaux. Le tribut qu'on exige d'eux pour leur accorder cette permiſſion, ils le payent du produit de quelques ouvrages faits de la laine de leurs brebis, qu'ils débitent dans le pays, ou de quelques brebis même qu'ils vendent auſſi-bien que leurs agneaux, ou de quelques petits chameaux dont ils ſe défont. Du reſte accoutumés qu'ils ſont à une extreme frugalité, ils vivent de peu, & peu de choſe

choſe ſuffit à leur entretien. Après avoir paſſé un certain tems aux environs du Nil, ils s'enfoncent dans les deſerts, d'où par des routes, qui leur ſont connues, ils paſſent en d'autres régions pour y habiter de même pendant quelques mois de l'année, juſqu'à ce que la ſaiſon les rappelle en Egypte.

Les naturels du pays & les Bedouins fixes ſont tous compris ici ſous le terme générique de *Felaques*, c'eſt à-dire payſan, ou villageois, Auſſi n'habitent-ils guéres que les campagnes. Dans la bouche des Turcs ce terme eſt ſi injurieux, que s'ils veulent marquer pour quelqu'un le dernier mépris, ils ſe contenteront de dire d'un air dédaigneux, *c'eſt un Felaque.* Auſſi traitent-ils ces malheureux en vrais eſclaves, c'eſt-à-dire toujours le baton à la main. La ſervitude, où ces pauvres gens ſont réduits, eſt véritablement bien intolérable Quelque injuſtes que ſoient les mauvais traitemens qu'ils reçoivent de la part de ces maîtres impitoyables, il ne leur eſt pas permis de penſer à s'en venger La moindre marque de reſſentiment qu'ils pourroient donner ſeroit ſuivie de la perte de leur vie. Du moins ne pourroient-ils s'exempter d'avoir le poing coupé, s'ils portoient la main à quelques armes, ou levoient ſeulement le baton ſur ces injuſtes tyrans. C'eſt par une politique ſi dure, mais cependant très-néceſſaire, que les Turcs, qui ſont en fort petit nombre en comparaiſon de ces payſans, d'ailleurs forts & vigoureux, les ont tenus en bride juſqu'à préſent, & ont ſoutenu l'autorité du Grand Seigneur contre leur grand nombre. Ces Félaques, ou payſans Egyptiens naturels & fixes, ſont quatre fois plus nombreux que les Arabes ou Bedouins errans; mais ils n'ont ni leur franchiſe, ni leur fidélité: tant il eſt vrai que ce n'eſt pas toujours la ſocieté, qui inſpire aux hommes les vertus, qui en ſont l'ame.

On peut encore conſiderer en Egypte une autre eſpéce de peuple, que j'appellerois volontiers mixte, parcequ'il eſt compoſé de tous les étrangers Muſulmans, Turcs & Arabes, qui s'y ſont établis depuis longtems, ou qui viennent encore chaque jour y fixer leur demeure. Il en vint beaucoup de la Morée, lorſque les Venitiens s'en rendirent les maîtres, & de la Hongrie lorſque les Allemans s'en emparerent. Il en arrive encore de jour en jour d'Alger, de Tunis, de Tripoli, de Fez, de Maroc, de Syrie, d'Arménie, & même des frontieres de la Perſe. Com-

me l'Egypte eſt renommée dans tout l'Orient pour ſon abondance, & que les Bachas n'y ſont point ſi abſolus qu'ailleurs, tous ceux qui dans l'étendüe du Mahométiſme quittent leur patrie, ſoit qu'ils ſoient mécontens de leur fortune, & aſpirent après un meilleur ſort, ſoit que le dégoût ou quelqu'autre raiſon les porte à changer de demeure, ne manquent point de ſe retirer dans ce pays, où ils trouvent plus de protéction que dans tout autre. Il n'y a pas de Grand Seigneur à Conſtantinople, point de fils de Viſirs, ou d'Officiers à la Porte, qui pendant qu'eux-mêmes, ou leurs protécteurs, ſont en faveur à la Cour, ne cherche à ſe ménager en Egypte un azile en cas de diſgrace. Les premiers Eunuques du Sérail, qui ſont en charge, ne manquent pas ſurtout de profiter de la faveur de leurs maîtreſſes, pour y acquerir, ou s'y faire donner des terres par les Bachas d'Egypte, qui ſont ordinairement leurs créatures. En un mot tous ceux qui cherchent à ſe dérober aux pourſuites & aux recherches qu'on pourroit faire au ſujet des maniemens qu'ils ont eus, & des emplois qu'ils ont exercés, ou bien qui après être échapés de la tempête, ne penſent qu'à trouver une retraite tranquile & délicieuſe, pour achever doucement leurs jours à la faveur de ce qui leur eſt reſté, viennent la chercher dans cette région charmante, qu'ils regardent comme le paradis de ce monde. Le nombre de ces habitans réfugiés qui étoit déja très-conſidérable, s'eſt encore augmenté depuis la levée du Siége de Vienne, & devient encore plus grand de jour en jour. Ces fugitifs ont fait paſſer en Egypte des richeſſes immenſes. Le Kiſſleragazy * du Sultan Mehemet IV. qui avoit tant fait de bien aux ſiens, celui de ſon ſucceſſeur, & grand nombre d'Eunuques & de Seigneurs puiſſans de la Cour de ces Empereurs, s'y ſont retirés après la diſgrace, ou la mort de ces Princes, & y ont apporté avec eux en perles, en diamans, en or, en étoffes précieuſes, & en porcelaines, des tréſors conſidérables, qui y ſubſiſtent encore après leur mort entre les mains de la jeuneſſe floriſſante, qu'ils amenerent à leur ſuite, & qu'ils placerent dans les divers corps de milices que le Grand Seigneur entretient en Egypte. C'eſt en effet des maiſons de ces Seigneurs réfugiés que ces troupes ſont compoſées & ſoute-

* C'eſt l'Intendant du Serail du Grand Seigneur ou le chef des Eunuques noirs.

nües. Pluſieurs de ceux, à qui ils y avoient procuré de l'emploi, s'y ſont avancés, & ſont parvenus à la tête de ces differens corps, dont le commandement n'eſt point inférieur parmi eux au rang de Maréchal de France parmi nous. Preſque tous les Beys, ou Princes du pays, ſont auſſi tirés de ces familles.

Enfin puiſque je dois vous parler de tous les peuples, dont l'Egypte eſt habitée, il y a quelques familles du rit Grec à Damiette & à Roſette. On y trouve auſſi quelques Armeniens & quelques Catholiques Romains en très-petit nombre. A l'égard des Juifs on en compte dans ce pays 25. à 30. mille, les uns naturels, les autres étrangers, mais tous auſſi haïs & auſſi malheureux ici, qu'ils le ſont dans tout le reſte de la terre. Voilà, Monſieur, de quelle maniere eſt compoſé ce peuple prodigieux que l'Egypte entretient; de ſorte que les naturels du pays, ou Coptes, les Arabes, & les Grecs, ſont 25. à 30. fois plus nombreux que les Turcs & tous les Chrétiens étrangers joints enſemble.

Vous ſouhaiteriez ſans doute que je puſſe de même vous fixer ici le nombre de ces habitans differens. Il eſt certainement très-conſidérable, & paſſe l'idée qu'on pourroit en avoir eu égard à la petiteſſe de l'Egypte; mais il ſeroit difficile de déterminer au juſte juſqu'où il ſe monte. Ce que les hiſtoriens nous racontent de l'état, où ce pays étoit à cet égard dans les anciens tems, tient du merveilleux. Alors, dit Euſébe, on y comptoit juſqu'à ſept millions cinq cens mille hommes. Les Auteurs Arabes vont encore plus loin, & en mettent juſqu'à vingt millions. Ce nombre eſt prodigieux ſans doute; cependant il ne paroitra pas incroyable, ſi on fait attention que l'Egypte n'étoit pas alors reſſerrée & bornée aux ſeuls terrains aujourd'hui cultivés & habités; que dans ces ſiécles heureux cette région étoit, dit un Auteur Arabe, ſi remplie d'arbres fruitiers, qu'à l'ombre de leurs branches on pouvoit la parcourir d'un bout à l'autre à couvert des rayons du ſoleil, & qu'il étoit aiſé de ſe nourrir des fruits, qui en tomboient, ſans être obligé à aucune dépenſe; qu'enfin de tout tems les Egyptiens ont été ſi ſobres, qu'on peut regarder la frugalité comme leur étant naturelle.

De leur nombre.

Aujourd'hui les choſes ont beaucoup changé de face. J'ai

cru, je l'avoüe, pendant un tems que l'Egypte étoit encore de nos jours auſſi peuplée qu'elle le fut pendant le régne de ſes premiers Rois, ou ſous celui des Grecs & des Romains. Mais ſi je l'ai dit, ou écrit, je ne crains pas de me rétracter. Les manuſcrits & les Auteurs Arabes que j'ai lus depuis, le ſoin que j'ai apporté à me faire inſtruire des monumens, qui avoient été élevés par les anciens Egyptiens, pour étendre la fertilité de leur pays au-delà des terres que le Nil arroſe, à méditer ſur les veſtiges, qui nous en reſtent, ſur ce que les Auteurs les plus reculés nous apprennent du nombre des Villes qu'on voioit autrefois en Egypte, des temples où l'on ſacrifioit, des foires qui s'y tenoient en ſi grand nombre, qu'elles ſurpaſſoient conſidérablement celui des jours, dont l'année eſt compoſée, & dans la plûpart deſquelles il n'étoit pas ſurprenant de voir deux & trois cens mille perſonnes aſſemblées pendant des ſemaines entieres, cent autres particularités, qui rendent très-croyable ce nombre prodigieux d'habitans, dont je viens de vous entretenir, la deſtruction d'Alexandrie, & de toutes les habitations qu'on rencontroit autour de cette grande Ville, qui ſeules devoient contenir avec elle au moins trois millions de perſonnes, tout cela, dis-je, m'a fort détrompé de l'opinion que j'avois d'abord, qu'il ſe trouvoit encore en Egypte à peu près autant de peuple, qu'il y en avoit autrefois, Il y en a certainement beaucoup; mais ſi l'on en faiſoit un dénombrement exact, je ſuis perſuadé que le nombre n'en monteroit pas au-deſſus de quatre millions. La Ville du Caire, qui fait au-moins la huitiéme partie du peuple d'Egypte, ne contient peut-être pas cinq cens mille ames Je m'y ſuis trouvé dans quatre années différentes, où elle fut attaquée de la peſte.Il y en eut une ſurtout, où la mortalité fut très-conſidérable. Si j'en euſſe cru les rélations que quelques Miſſionnaires zélés, qui expoſoient généreuſement leur vie pour la conſervation de celle du peuple chrétien, & pour le ſalut des ames, faiſoient chaque jour du nombre de ceux que la contagion avoit enlevés la veille, il en ſeroit mort plus d'un million Il n'y avoit point de jour qu'ils ne tuaſſent trente, quarante, & même cinquante mille perſonnes La crainte & l'exagération donnoient cours à ces rapports, tandis que j'étois bien informé d'ailleurs, que la journée la plus périlleuſe & la plus cruelle n'en avoit

emporté que quatorze ou quinze cens, & que pendant toute la durée de cette peſte il ne périt pas dans cette Ville plus de quarante mille habitans. D'ailleurs on ſçait que dans les Villes la plus grande communication cauſe une mortalité beaucoup plus grande que dans les villages. Auſſi ne mourut-il pas alors autant d'ames dans tout le reſte de l'Egypte, que la contagion en enleva au Caire.

Les Egyptiens ne ſont cependant pas aujourd'hui moins ſobres, qu'ils l'étoient dans les tems les plus reculés; le terrain de l'Egypte n'eſt pas moins fertile, & ce n'eſt pas à cette cauſe qu'on doit imputer la diminution du peuple immenſe, qui habitoit autrefois ce charmant pays. A quoi donc l'attribuerons-nous? Vous concevez d'abord aiſément, Monſieur, comme je vous l'ai déja inſinué, que tant de révolutions arrivées dans la religion de cette contrée de la terre, comme dans ſon gouvernement, tant de guerres qu'elle a ſoutenües, & qui ont porté la déſolation dans le ſein de ſes Villes les plus floriſſantes, en un mot l'eſclavage affreux, où vivent depuis tant d'années ceux qui doivent être regardés comme ſes habitans naturels, ont beaucop contribué à en diminuer le nombre. Mais pour vous en donner une raiſon encore plus palpable, il eſt bon de vous rappeller ici ce que je vous ai déja dit plus haut, que l'ancienne fertilité du Nil a eu des bornes beaucoup plus étendües, que celles qu'elle a aujourd'hui. C'eſt ce dont vous conviendrez ſans contredit, lorſque dans mes lettres l'occaſion ſe préſentera de vous parler de ces ouvrages ſurprenans que ces anciens Rois, qui gouvernerent autrefois l'Egypte, avoient élevés, non ſeulement pour la rendre perpétuellement & également fertile dans les années de la trop grande croiſſance du Nil, ou d'une croiſſance trop médiocre, qui ne lui étoit pas moins préjudiciable, mais pour porter encore la fécondité naturelle aux eaux de ce fleuve dans des endroits reculés, des plaines arides, où il ne pouvoit naturellement s'étendre. C'eſt à la faveur de ces grands ouvrages également dignes de leur puiſſance & de leur génie, comme de l'induſtrie de leurs ſujets, & de leur perſévérance à y travailler, qu'ils avoient étendu cette fertilité dans une grande partie des deſerts, dont l'Egypte eſt environnée à ſon Couchant, en y faiſant porter les eaux trop

abondantes,dont l'Egypte étoit ſouvent incommodée.Ces eaux en deux ou trois années laiſſoient ſur les ſables, où elles ſe répandoient, un limon gras de l'épaiſſeur de plus d'un pied, qui portoit enſuite de riches moiſſons, & nourriſſoit un nouveau peuple aſſemblé autour de ces terres toutes neuves, pour profiter de leurs productions. C'eſt de là qu'on rencontre aujourd'hui juſqu'à deux & trois journées dans les deſerts, dont ce pays eſt borné du côté de la Libye, des ruines de Villes qui paroiſſent avoir été très-conſidérables. On ne peut douter qu'elles n'euſſent leurs palais, leurs temples, leurs monumens, & par conſéquent leurs prêtres, & leurs revenus; d'où l'on doit conclure qu'elles n'auroient point été baties dans ces lieux, ſi l'eau du Nil n'y fût parvenüe, & n'eût entretenu dans le voiſinage une fertilité, qui eût ſuffi à la ſubſiſtance du grand nombre d'habitans qu'elles contenoient néceſſairement.

C'étoit de cette ſorte que le terrain cultivé de l'Egypte s'étoit doublé, & le peuple à proportion. Mais depuis qu'un Roi d'Aſſyrie, après avoir ſubjugué l'Egypte, en emmena tous les habitans en captivité, juſques là, diſent les Auteurs, qu'il n'y reſta pas un ſeul homme, tous ces fameux ouvrages tomberent en ruines; ces canaux conſtruits avec tant de dépenſe pour porter au loin l'eau du Nil, ayant ceſſé d'être entretenus, & les terres qu'ils arroſoient étant bientôt après devenues ſtériles, ces Villes, dont j'ai parlé, devinrent déſertes, & furent même enſévelies ſous les ſables. Ainſi cette fécondité ſi étendüe ſe trouva d'abord reſtrainte aux anciennes bornes qu'elle avoit eües. Ces bornes ſe trouvent même aujourd'hui encore plus reſſerrées qu'elles ne l'étoient il y a deux mille ans, lorſque les Grecs enleverent ce pays aux Rois Egyptiens, qui y avoient relevé leur domination, ou du tems que les Romains le conquirent ſur les Grecs. Alors Alexandrie fleuriſſoit encore; mais par la ruine de cette puiſſante Ville cent ſortes d'endroits cultivés ceſſerent de l'être; & ſurtout depuis l'invaſion des Mahometans l'Egypte habitable & habitée n'a plus fait qu'une très-petite partie de cette ancienne région ſi renommée pour ſa fertilité. Comme par une politique aveugle les Turcs ſe ſont toujours conſtamment oppoſés à ce qu'on tirât des bleds de ce pays pour en fournir au-dehors, ce qui ſe pratiquoit auparavant, les propriétaires des terres n'étant plus at-

tirés par l'eſpoir du gain, n'ont plus eu auſſi le même ſoin de les faire toutes labourer, & ſe ſont réduits à ne cultiver que les meilleures. Dégoutés d'ailleurs par la tyrannie, que ces mauvais maîtres exercent contr'eux, d'amaſſer des biens, qui ſont la ſource des vexations auſquelles ils ſe voient expoſés, & des coups de baton dont on les aſſomme, ils ſe contentent de cultiver autant de terre qu'il leur en faut pour leur ſubſiſtance, & pour payer les droits, ou Carages, auxquels ils ſont ſoumis. Il arrive delà qu'ils négligent de défendre leurs terres des inondations des ſables, ce qu'ils pratiquoient autrefois, en plantant dans les ſables à quelque diſtance des terres cultivées de petites clayes faites de cannes. C'étoient autant d'eſpéces de barriéres, auſquelles ces ſables s'arrêtoient, & où formant des élévations conſidérables, ils empêchoient les autres ſables, dont ils étoient ſuivis, de paſſer plus avant, & d'inonder les terres. De-là vient encore que ne bâtiſſant que des cabanes de terre, dans leſquelles ils étouffent de chaleur en Eté, & ſouffrent autant de l'humidité en hiver, ils ſont expoſés eux & leurs enfans à une infinité de maladies, qui en emportent un très-grand nombre. Auſſi eſt-il étonnant que depuis deux mille ans de domination en domination, ou plutôt d'une génération à une autre, le nombre des habitans de l'Egypte diminue, & que cependant elle ſoit encore ſi peuplée, quoique, eu égard à ſa fécondité naturelle, elle dût l'être beaucoup davantage. C'eſt ainſi que la diminution du nombre des habitans de ce pays fertile a reſſerré les bornes de ſa fécondité, comme il eſt vrai de dire que les bornes étroites, dans leſquelles elle s'eſt trouvé reſſerrée, ont contribué plus que toute autre cauſe à diminuer le nombre de ſes habitans.

Il ne me reſteroit, Monſieur, qu'à vous donner ici une idée des mœurs & du génie de ces différens peuples, qui habitent aujourd'hui l'Egypte, ainſi que de leurs coutumes & de leurs uſages. Mais comme cette matiére eſt aſſez étendüe, je me reſerve à vous en parler dans une autre lettre. En attendant, je veux vous faire part de la traduction de deux piéces, dans leſquelles vous trouverez peut-être quelque choſe d'inſtructif. Au-moins y verrez-vous un échantillon du faſte ridicule des Orientaux, & de l'enflure outrée de leur ſtile.

La prémiere de ces piéces eſt le Barat, ou Commandement Impérial, qu'obtint Monſieur le Baron de Châteauneuf Ambaſſadeur du Roi à la Porte pour mon inſtallation au Conſulat du Caire. L'autre eſt auſſi un Commandement Impérial, pour tirer raiſon des vexations qu'un Juif du Caire avoit faites à la nation Françoiſe, & même pour le faire punir des paroles inſolentes, qu'il avoit oſé laiſſer échapper contre la gloire du Roi. Le premier vous apprendra les titres que le Grand Seigneur ſe donne; & le ſecond ceux qu'il accorde à ſes Viſirs, & aux autres grands Officiers de la domination Ottomanne,

BARAT.

Ou Commandement Impérial pour l'inſtallation du ſieur de Maillet dans la charge de Conſul de France au Caire.

Moi, qui ſuis par les graces ſublimes & infinies du Dieu tout-puiſſant, & par la multitude des miracles du chef des Prophétes, (ſur qui ſoient les bénédiction divines, ainſi que ſur ſa poſtérité,) Empereur des plus valeureux Empereurs du ſiécle, Diſtributeur des Couronnes aux plus grands Monarques de la terre de préſent aſſis ſur le trône de ce monde, Serviteur des deux très-nobles, auguſtes, & ſacrées Villes de la Mecque & de Médine, Protécteur & gouverneur de la ſainte Jéruſalem, Seigneur de tous les pays conquis & ſubjugués, ſçavoir des pays & royaumes de Gréce, de Temeſwar, de la forte citadelle d'Agria, de la Natolie, de la Caramanie, de l'Arabie, & de tout le pays des Parthes, de Candie, de Rhodes, de Chypre, du Diarbekir, d'Alep, des diverſes Villes d'Erzerom, de Damas, & de Babylone, (paradis continuel de délices, trône des Apôtres du ſaint Prophête, conſiſtoire des Saints,) de l'Arabie heureuſe, de l'Abyſſinie, de l'incomparable Egypte, de toutes les belles Villes d'Afrique, Alger, Tunis, & Tripoli, & de pluſieurs autres Royaumes & Villes, entr'autres cette belle, agréable, & fameuſe Cité, ſéjour de paix & de tranquillité, la célebre Ville de Conſtantinople, le déſir & l'envie des Rois, priſe d'entre les mains des guerriers, & réduite ſous notre obéiſſance par notre force impériale

imperiale & redoutable avec l'aide de Dieu diſtributeur des victoires, enſemble de pluſieurs Forts, Fortereſſes, & Chateaux conſidérables par leur force, gouvernés par la juſtice Royale de l'invincible Empereur Sultan Hamet fils de Sultan Ibrahim, & par les amples & entiéres graces du Roi des Rois, dont la miſéricorde eſt indubitable, étant le réfuge des grands & très nobles Princes, & le recours des plus majeſtueux Empereurs, qui prennent pour leur azile aſſuré le ſeuil de la très honorable porte de notre Hauteſſe.

Voici ce qu'ordonne ce noble & admirable ſigne, fameux & magnifique, qui ſort de la maiſon des Rois; dont la forme eſt ſemblable à celle du Croiſſant, le conquérant du monde; ce ſigne dis-je, qui eſt vraiment Impérial & majeſtueux par le ſecours divin, la protection d'enhaut, & les graces du Dieu libéral.

Monſieur le Baron de Chateau-neuf l'exemplaire des Grands Seigneurs de la religion du Meſſie, Ambaſſadeur de l'Empereur de France réſident à notre heureuſe Porte, (ſa fin ſe termine en bien) nous a repréſenté que Nicolas Marlot ci-devant Conſul au Caire auroit été dépoſé dudit Conſulat, & qu'en ſa place on auroit admis par Lettres Patentes du ſuſdit Empereur, le ſieur de Maillet Gentilhomme, modéle des perſonnes illuſtres & apparentes de la religion Chrétienne, gardien de ce préſent ſigne roïal, pour régir & gouverner, tant la nation Frnçoiſe du Caire, que celle qui eſt établie dans les Villes d'Alexandrie, Damiette, Rozette, & autres dépendantes de la premiere; ſur quoi ledit ſieur Ambaſſadeur m'a ſupplié d'accorder, ſelon la coutume & l'ancienne pratique, audit ſieur de Maillet Conſul mon Impérial Barat qu'il n'avoit pas encore reçu; & ayant égard à ſa ſupplication, nous avons bien voulu le lui donner. Ainſi par icelui j'ordonne, que les François & autres nations dépendantes d'eux réſidentes dans les Villes ci-deſſus mentionnées ayent à reconnoitre, conformément aux bénites Capitulations, ledit ſieur de Maillet pour leur Conſul, & recourir à lui dans toutes les affaires; qui leur ſurviendront tant petites que de conſéquence, ſans pouvoir aller ailleurs, leſquelles ledit ſieur Conſul terminera & décidera ſelon les loix & coutumes, ſans que perſonne de nos ſujets y puiſſe contrevenir.

Voulons qu'il ait auſſi la preſſéance ſur tous les Conſuls des Princes Chrétiens, de même que les Ambaſſadeurs de l'Empereur de France l'ont à notre Porte ſur les autres Ambaſſadeurs, lorſqu'ils paroiſſent en préſence de nos puiſſants Miniſtres, ainſi qu'il en eſt fait mention dans nos capitulations. Que les mêmes honneurs, qui ſe rendent aux Beys lui ſoient auſſi déférés.

Que les Soubachy, & autres Officiers de ce rang, ne puiſſent entrer dans ſa maiſon pour l'inquiéter; que tous les Marchands François, & autres dépendans de laditte nation, arrivant aux ſuſdites Villes & Echelles avec vaiſſeaux ayent à lui produire, ſelon la régle & l'uſage, l'état de leurs marchandiſes; de même quand ils voudront partir, qu'ils ayent à ſatisfaire, ſuivant la coutume ancienne, aux droits de Conſulat & d'avarie, ſans qu'on puiſſe y contrevenir, & que les Douanniers auſſi ne puiſſentleur donner permiſſion de partir, ſans avoir un billet de conſentement dudit Conſul.

Que s'il arrivoit des différens entre des François & d'autres nations dépendantes, que ledit Conſul aye à les terminer ſelon leurs loix & ſtatuts; défenſes à nos Officiers & ſujets de s'en mêler.

Que ſi parmi leſdits François il s'en trouvoit quelqu'un d'eſprit de trouble & de ſédition, que ledit ſieur Conſul voulût envoyer en France, nous défendons qu'aucun de nos Officiers s'y oppoſe.

Que l'on ne prenne au Caire, ni dans les autres Villes dépendantes de celle-ci, ni douanne, ni impôt, des effets que ledit Conſul fera venir, pour employer aux préſens des droits & uſages, qui ſe donnent aux changemens des Officiers; qu'il ne ſoit pas pris pareillement douannes ni taxes, ſelon l'uſage ancien, des vêtemens, des étoffes de ménage, & des proviſions de bouche, qui ſeront pour l'utilité de ſa perſonne propre.

En cas de quelques affaires, qui demanderont ſa préſence, ledit Conſul pourra, en mettant une perſonne en ſa place, aller, s'il veut à ſon pays, à Conſtantinople, & partout ailleurs, où ſes affaires l'appelleront. Allant & venant par mon empire, tant par terre que par mer, qu'on ſe garde bien de l'inquiéter en aucune ſorte lui & ſes gens dans les auberges & hôtelleries, où il logera; mais qu'au contraire on lui faſſe avoir pour ſon argent

toutes les proviſions, qui lui ſeront néceſſaires, ſans que perſonne y contrevienne.

Vous, Juges & Magiſtrats des Villes, ne négligez donc point d'apporter tout le ſoin & toute la diligence, qu'il vous ſera poſſible, à l'exécution des articles de ce préſent Impérial commandement, & de tous ceux qui ſe trouvent écrits dans les bénites capitulations accordées à l'Empereur de France, ſans en omettre aucun d'iceux, reconnoiſſant, & faiſant reconnoître ledit ſieur de Maillet Gentilhomme pour Conſul dudit Empereur, le protégeant & ſecourant contre ceux qui voudront le moleſter en quelque ſorte, conformement aux commandemens & capitulations qu'il tient entre ſes mains, ſuivant le contenu deſquelles vous agirez toujours en toutes choſes avec toute l'éxactitude poſſible. Croyez le ainſi, & ajoutez foi à ſon noble ſigne. Ecrit l'an 1104. ſur la fin de la Lune d'Avilt y demarie.

A ANDRINOPLE.

COMMANDEMENT IMPERIAL

Envoyé aux Puiſſances du Caire, pour faire tranſporter à Conſtantinople le Juif Juvenal fils de Leon Zaphyr.

Honoré Viſir, Glorifié Conſeiller, l'ornement du monde, celui qui diſpoſe de toutes ſortes d'affaires par ſes pénétrantes penſées, qui termine par la juſteſſe de ſes avis les affaires les plus importantes du genre humain, fondateur du fondement de proſpérité & de ſplendeur, celui qui affermit les ſoutiens de la félicité & de la grandeur, le conſervé par les amples miſéricordes du Roi ſuprême, Gouverneur d'Egypte, mon Viſir Iſmaël Bacha, que Dieu perpetue vos grandeurs!

Juge des Juges, & le meilleur des fidéles, qui proteſtent l'unité de Dieu, Miniére de vertu & de doctrine, inſtrument véridique, Juſte contract ſur les peuples de l'univers, Héritier des ſciences des Nonces & Prophetes, doué des avantageuſes faveurs du Roi, Seigneur Cadi du Caire, que tes vertus ſoient augmentées!

Et vous choiſi parmi vos égaux & vos pareils, Aga des ſept milices, que vos valeurs ſoient augmentées!

Arrivant cette marque Impériale, il vous ſera notifié que

le Baron de Chateauneuf, l'exemplaire des Grands Seigneurs de la religion du Meſſie, Ambaſſadeur de l'Empereur de France réſident à notre Porte de félicité, (que ſes fins ſoient connues) nous a porté ſes plaintes ſur ce que le nommé Joſeph fils de Leon Zaphir, Juif réſident au Caire, & ci-devant Douannier d'Alexandrie, s'étoit emparé de pluſieurs marchandiſes appartenantes à des Marchands François, de la valeur d'environ cinquante bourſes, & leur auroit fait injuſtice ; & comme ſuivant toutes les capitulations, tous les différens, qui excédent 4000 Apres, doivent être envoyés à mon Divan, j'avois ordonné que ledit Joſeph Zaphyr eût à comparoitre. Mais cet ordre n'a pas été executé, & les Marchands François l'ayant fait apeller au Divan du Caire, pour l'exécution dudit ordre, non-ſeulement il a déſobéi au commandement ; mais encore il a prononcé de ſa propre bouche des paroles indignes & mépriſantes de la perſonne de l'Empereur de France. Ainſi m'ayant demandé mon commandement pour que ledit Joſeph Zaphyr ſoit amené, pour être juſtement jugé, & afin qu'il en ſoit fait juſtice, j'ordonne qu'arrivant mon noble commandement vous agiſſiez ſuivant le contenu de mon ordre expedié ſur ce ſujet. Donc vous mondit Viſir, Cadi, & Aga des ſept milices, vous ferez comparoitre ledit Joſeph Zaphyr à mon noble Divan, afin que leurs affaires ſoient examinées en préſence de mes Viſirs & Cadilesquers, pour être fait droit ; & ceux qui voudront faire différer, ou apporter empêchement à la ſuſditte affaire, ſeront certainement punis. Faites vos réflexions là-deſſus. Vous exécuterez le contenu en mon commandement, & ajouterez foi à mon noble ſigne. Ecrit au milieu de la Lune de Chatan l'année 1107.

A Conſtantinople la bien gardée.

Adieu, Monſieur. J'eſpére que vous ne vous plaindrez point du peu d'étendue de cette lettre. Peut-être auſſi y déſireriez vous bien des choſes que vous n'y trouverez pas malgré ſa longueur. En ce cas je vous prie de me permettre que la bonne volonté ſupplée à l'effet, & de croire que ſi j'oſe me flatter de quelque exactitude & de quelque attention, c'eſt ſur tout lorſqu'il s'agit de vous ſatisfaire. Je ſuis &c.

Au Caire ce.

LETTRE SECONDE.

DU FLEUVE DU NIL,

De ſon origine, de ſon cours, de ſes embouchures, des cauſes & des ſuites de ſon accroiſſement.

VOus n'auriez, Monſieur, qu'une idée fort imparfaite de l'Egypte, ſi je vous laiſſois ignorer ce qui regarde ce fleuve fameux, qui la rend elle-même ſi renommée & ſi célébre. En vain ce pays charmant vante-t'il la fertilité de ſes terres, & la bonté de ſon climat, l'excellence de ſon air & de ſes eaux ; Envain ſe glorifie-t'il du nombre & de la richeſſe de ſes habitans, de la puiſſance de ſes anciens Rois, de la grandeur de ces monumens qu'on regarde encore de nos jours comme des miracles de l'art, & qui ſeront pour toute la poſterité des témoignages éternels du pouvoir immenſe de ces Monarques fameux, qui les éleverent ; En vain ſe flatte t'il d'avoir été jadis la demeure des Dieux, & de pouvoir être encore aujourd'hui regardé comme un ſecond Paradis terreſtre. Otez le Nil à l'Egypte, vous lui oterez en même tems tous ces avantages. Sans lui cette région ſi peuplée ſeroit plus déſerte, comme vous pouvez le comprendre par ce que je vous ai déja inſinué, que les plaines ſabloneuſes de la Libye. C'eſt aux eaux fertiles de ce fleuve que l'Egypte doit toutes ſes richeſſes & toute ſa fécondité. C'eſt le Nil qui la nourrit, & qui l'entretient, qui pare ſes campagnes de plantes & de verdure, qui peuple ſes Villes & ſes Provinces d'habitans nombreux ; ou plutôt c'eſt ce fleuve admirable, qui a augmenté le nombre & l'étendue de ſes provinces, & dont le limon fécond a produit en quelque ſorte tant de Villes

floriſſantes, tant d'ouvrages ſurprenans, qui immortaliſeront à jamais la mémoire de la monarchie la plus puiſſante, dont on faſſe mention dans l'hiſtoire des tems reculés Après cela eſt-il étonnant que les anciens Egyptiens adoraſſent ce fleuve ſous le nom d'Iſis & d'Oſiris? Pour avoir donc une idée juſte de l'Egypte, remontons juſqu'à l'origine du Nil; paſſons ces Cataractes ſi vantées, l'effroi de tous ceux qui navigent ſur ce fleuve, ou qui habitent ſur ſes bords; accompagnons le au travers des rochers eſcarpés de la Nubie juſqu'à ſon arrivée en Egypte, & le ſuivant dans ſon cours juſqu'à la mer, parcourons ſes différentes embouchures, étudions la cauſe & la ſource de ſa fertilité & de ſes accroiſſemens, & tachons de vous donner une idée exacte de toutes les circonſtances, qui les ſuivent, ou les accompagnent.

Origine du Nil.

Comme il ne pleut point en Egypte, ſurtout dans la partie ſupérieure, la ſource du Nil en eſt néceſſairement fort éloignée. D'un autre côté comme on ne peut parvenir que très difficilement au lieu de ſon origine à cauſe de la barbarie qui régne dans les pays qu'il faudroit traverſer pour s'y rendre, & que le commerce n'enhardit perſonne au péril, qui accompagneroit infailliblement un voyage entrepris dans ces climats ſauvages, d'où l'on ne tire aucunes marchandiſes, il n'eſt pas ſurprenant que peu inſtruits de ce qui ſe paſſe dans une région ſi peu fréquentée, les Auteurs ayent penſé & écrit ſi diverſement ſur la ſource du Nil. Auſſi à lire ce que les hiſtoriens Grecs & Romains nous ont dit de l'origine de ce fleuve, qui ne croiroit que l'Egypte étoit de leur tems un pays inconnu & impénétrable? Les Romains ſurtout après avoir conquis l'Egypte, avoient porté la guerre juſques dans la Nubie, qui ſépare cette contrée de l'Ethiopie, & il leur étoit facile de s'informer de ce qui ſe paſſoit dans un Royaume, dont ils étoient ſi voiſins. Je leur pardonne cependant d'avoir ignoré l'origine du Nil, & à Ovide d'avoir dit en parlant de ce fleuve,

Nec contigit ulli
Hoc vidiſſe caput.

Qui pourroit en effet deviner ſa véritable ſource, & aſſigner

pour ainſi dire, le lieu fixe de ſa naiſſance entre cent mille fontaines, ou ruiſſeaux, que forment les pluies, qui tombent en Ethiopie avec une abondance étonnante durant tout le tems qu'elle eſt parcourue à plomb du Soleil, c'eſt à-dire lorſqu'il revient vers nous depuis l'Equinoxe du Printems juſqu'au Solſtice d'Eté, & qu'il s'en éloigne, en retournant de ce point vers ſon Equinoxe d'Automne? Dans l'étendue de ce vaſte pays qu'il parcourt durant ces ſix mois, en y verſant des torrens d'eau depuis ſon lever juſqu'à ſon coucher, d'un pays où dans cette ſaiſon tout eſt lacs, fontaines, ruiſſeaux, & riviéres, qui pourroit démêler quelle eſt la véritable ſource, à laquelle privativement à un million d'autres pareilles, on doit attribuer l'origine d'un fleuve, qui à Sannar eſt à peine navigable?

Malgré ces difficultés de découvrir le point Géographique de la ſource du Nil, nos voyageurs n'ont pas laiſſé d'avancer ſur la foi des Ethiopiens, que ſous la Ligne, & proche d'un lac nommé Gambea, dont un cheval ne ſçauroit faire le tour en moins de deux jours, du ſein de deux montagnes voiſines, ſur leſquelles on voyoit deux Chateaux élevés, deſcendoient deux gros ruiſſeaux, qui tombant dans la plaine, venoient ſe réunir dans ce lac, d'où ſortoit enſuite ce fleuve fameux, n'étant encore alors qu'une petite riviére. Ce rapport m'a même été confirmé par un Evêque Arménien, qui ayant été conduit à la Cour d'Ethiopie, avoit obtenu du Roi que nous appellons le Prete Jean, autrement le Grand Negus, ou Roi des Abyſſins, la permiſſion de voir les ſources du Nil. D'autres placent l'origine de ce fleuve ſur un tertre tremblant environné de diverſes montagnes, ajoutant que l'ouverture, par où il ſort à gros bouillons & avec quelque bruit, a huit ou dix pieds de diamettre. Enfin les Jéſuites Portugais parlent de la ſource du Nil d'une maniére différente à la vérité de ce qu'en diſent les uns & les autres, mais qui y a beaucoup de rapport. Ils la fixent à un monticule couvert de verdure, d'où ſortent deux puiſſantes ſources, dont on ignore la profondeur, & qu'ils nomment les yeux du Nil; Car les yeux & les ſources dans la langue Arabe ſe déſignent par le même terme.

Vous dirai-je naturellement, Monſieur, ce que je penſe

de ces différentes maniéres d'expliquer l'origine du Nil ? Je vous avoue que je les crois toutes également imaginaires ; & je ſuis perſuadé que l'envie ſeule de fixer ce qui ne peut l'être, peut-être même d'embellir une relation de quelque deſcription topographique, a produit ces Chateaux dont je viens de parler, ces tertres tremblans, ces monticules toujours verds, & ces ouvertures bruyantes & prodigieuſes. Ce qu'on ſçait en général, c'eſt que vers le milieu de ce vaſte pays que renferme l'Ethiopie, du ſein de différentes montagnes ſourdent des fontaines ſans nombre formées par ces pluies abondantes, qui tombent dans cette contrée, & que cette multitude de ruiſſeaux va ſe rendre également dans le lac Gambea, dont je vous ai parlé ; que de ce même lac ſort une riviére, qui coulant d'abord vers l'Orient, enſuite ſe recourbant vers le Midi, du Midi au Couchant, & du Couchant au Nord, enferme par un cercle parfait, les montagnes, d'où la plus grande partie de ſes eaux provient ; que cette riviére traverſant enſuite diverſes Provinces du Royaume d'Ethiopie, groſſit à chaque pas qu'elle fait vers le Royaume de Sannar, recevant dans ſon cours à droite & à gauche grand nombre d'autres riviéres auſſi conſidérables qu'elle, qui s'y précipitent par des caſcades, & ſont également formées par une infinité de ruiſſeaux & de torrens deſcendans de quelques autres montagnes, que cette premiere riviére cotoye ; qu'enfin parvenu à Sannar, & s'avançant vers Gary & Dongola, qui ſont les deux principalles Villes de la Nubie ſituées ſur ce fleuve ; il eſt joint par d'autres riviéres conſidérables venant du Couchant, ſurtout par un grand fleuve nommé par les habitans du pays *Baharabiad*, c'eſt-à-dire *mer blanche*, à cauſe de la blancheur de ſes eaux procédant ſans doute de la couleur des terres qu'elles entrainent. Par-là il eſt aiſé de voir que la ſource du Nil n'eſt pas unique, & que ſon origine n'eſt point au de-là de la Ligne.

Je ne puis m'empêcher de rapporter à cette occaſion ce que me dit un jour ſur ce ſujet un Turc Ethiopien, nommé Agi Ali, alors agent du Roi d'Abyſſinie en Egypte. J'étois aſſis avec lui ſur les bords du Nil au pied du vieux Caire, & je contemplois avec admiration combien ſes eaux ſe trouvoient reſſerrées ; car en hiver ſon lit dans cet endroit n'a pas plus d'un

quart

quart de lieue d'étendue ; lorſque l'Ethiopien remarquant mon étonnement. Vois tu ce fleuve, me dit-il ? Il eſt ſurprenant ſans doute que les eaux immenſes, dont il eſt compoſé dès ſon origine, & qui groſſiſſent encore ſi conſiderablement dans leur cours, ſe trouvent réduites ici à ſi peu de choſe. Pour moi, je te proteſte devant Dieu qu'il y a en Ethiopie cent riviéres au moins auſſi grandes, & auſſi pleines que celle que tu as ici ſous tes yeux, qui toutes contribuent à groſſir le Nil, indépendamment du fleuve blanc qu'il reçoit à ſa gauche à deux ou trois journées au deſſous de Sannar. Il eſt vrai que toutes ces riviéres ſe réduiſent infiniment, & ſe deſſéchent même quelquefois dans les plaines arides, les ſables brulans & les abîmes qu'elles traverſent depuis l'Ethiopie juſqu'aux montagnes de la Nubie.

Il eſt bon d'obſerver ici que la riviére blanche, dont j'ai parlé, qui eſt au moins auſſi conſidérable que le Nil, quoiqu'elle vienne perdre ſon nom dans ſes eaux, cotoye ce fleuve dès ſa ſource, qu'elle l'accompagne dans ſa route à la diſtance de douze, quinze, & vingt journées, & que groſſie elle même des pluyes continuelles, qui, comme je l'ai dit plus haut, tombent depuis la Ligne juſqu'au 20e. degré pendant l'eſpace de près de ſix mois elle compoſe enfin avec lui ces quantités d'eaux prodigieuſes, qui ont fait le ſujet de tant de raiſonnemens. C'eſt après cette jonction, que le Nil ayant réuni tant de force, & plus ſemblable à une mer qu'à un ſimple fleuve, s'avance toujours vers l'Egypte avec impétuoſité, ſubjuguant les terrains qui lui font obſtacle, & vient enfin ſe preſenter aux paſſages des montagnes, qui par une eſpace de dix huit à vingt journées de chemin ſéparent l'Egypte de la Nubie. Là aſſaillant avec fureur les rochers, qui s'oppoſent à la liberté de ſon cours, il leur livre chaque jour cent combats différens, dont il ſort toujours victorieux, & par ſa violence ſe fraye une route au travers de ces montagnes impénétrables. Enfin arrivé ſur les frontiéres de l'Egypte, fier de tant d'aſſauts qu'il a livrés, mais fatigué de ſes propres victoires, & encore écumant au ſortir de tant de travaux, il trouve enfin un lit plus égal, où il ſemble ſe délaſſer de ſes fatigues, s'étendant à ſon aiſe, toujours accompagné à droite & à gauche des mêmes montagnes qu'il a ſubjuguées, & qui paroiſſent s'être diviſées pour lui laiſſer un libre paſſage.

Des Cataractes.

Par tout ce que je viens d'avancer il eſt aiſé de comprendre que le Nil n'eſt pas navigable au deſſus de l'Egypte. Il ne l'eſt pas ſans doute, au moins pour des bateaux, juſqu'au deſſous des derniéres Cataractes éloignées de huit ou dix journées d'Eſſené, premiére ville conſidérable qu'on rencontre en entrant en Egypte de ce côté-là. Juſques là ſon cours ſe trouve preſque continuellement rompu par des rochers, d'où ſes eaux ne ſe précipitent que par ſauts & par caſcades. Ce ſont ces chutes d'eaux, à qui les Arabes ont donné le nom de *Chellal*, que nous appellons Cataractes. Je ſçai de divers Nubiens, qui prennent ſouvent cette route comme la plus courte pour ſe rendre dans ce pays, qu'il s'en trouve ſept ou huit de remarquables depuis l'Iſle de Saï au deſſous de Dongola juſqu'à Aſſouan. On rencontre encore une ou deux de ces chutes d'eaux dans la Nubie entre Gary & Dongola. Je ne doute pas même qu'il n'y en ait pluſieurs autres, qui ne nous ſont inconnues, que faute d'être mieux inſtruits de la diſpoſition des pays que le Nil traverſe avant que d'arriver en Egypte.

Les Cataractes du Nil ne ſont donc autre choſe que des paſſages étroits entre des montagnes ſerrées, & embaraſſées de rochers eſcarpés, par où ce fleuve ſemble s'être ouvert une route en dépit de la nature, & où par ſon impétuoſité naturelle il ſe précipite de roche en roche avec beaucoup plus de bruit dans ſa baſſeſſe que dans le tems de ſon augmentation, parce qu'alors ſes eaux immenſes ſurmontent ſans difficulté tous ces obſtacles. Il y a de ces rochers, d'où le Nil tombe dans la plaine avec tant de rapidité par des caſcades épouventables, que ſurtout en hiver qne ſes eaux ſont fort diminuées, le bruit de leur chute refléchi par les échos de ces différentes montagnes s'entend de ſept lieues, & que les bêtes féroces n'oſent alors en approcher. Les Oiſeaux euxmêmes épouvantés n'oſent traverſer ce fleuve dans ces endroits; mais lorſqu'il eſt dans ſa plénitude, il couvre ces paſſages d'une ſi grande quantité d'eaux, que le bruit ne s'entend plus. Il ſe trouve de ces paſſages ſi ſerrés, qu'un Chevreuil, dit-on, pourroit les franchir d'un ſaut, & que les Rois d'Ethiopie y font jetter des ponts pour paſſer leurs armées. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il s'en rencontre un ſi étroit, qu'on pourroit bâtir un pont d'une ſeule Arche d'un rocher à l'autre, le Nil n'arrivant jamais juſqu'au

ſommet de ces montagnes, comme il eſt aiſé de s'en convaincre par les marques de ſes inondations. Quelle profondeur doit avoir ce précipice, pour contenir les eaux immenſes qu'on voit couler en Egypte au mois de Septembre!

C'eſt dans cette ſaiſon de l'accroiſſement de ce fleuve, qu'à la faveur de quelques radeaux les peuples de la Nubie ſe haſardent de le deſcendre, & de traverſer ces dangereux paſſages. Ces radeaux ſont compoſés d'un bois qu'ils viennent vendre en Egypte, & qui y eſt fort cher. Ils en lient enſemble pluſieurs piéces avec des cordes, & quoi qu'ils ayent pluſieurs Cataractes à paſſer, à la faveur de ces machines fragiles ils n'apprehendent point de faire naufrage. Arrivés à la derniére Cataracte ils ſe laiſſent précipiter. Alors ils ferment les yeux, & ſe bouchent les oreilles avec leurs mains, pour n'être point effrayés par la grandeur du péril, ni aſſourdis par le bruit que l'eau fait en tombant dans cet affreux précipice; & un inſtant après ils ſe trouvent à un quart d'heure de ce ſaut. Si dans le paſſage il arrive que leur radeau frape contre quelque rocher, & qu'il ſe briſe, ou ſe delie, ils s'attachent fortement à quelqu'une des piéces de bois, qui le compoſent. C'eſt alors toute leur reſſource, & ſouvent leur ſalut. A la faveur de ce foible ſecours ils raſſemblent dans des lieux, où le Nil coule plus tranquillement, les débris de leur naufrage. Au reſte ces radeaux, dont ils ſe ſervent, ſont auſſi très ſouvent compoſés en partie de pots de terre, ou vaſes qui ſe fabriquent en Nubie, & que ces peuples vont vendre en Egypte. Si dans la route il s'en briſe une partie par la rencontre de quelques pierres, la vente de ce qui leur en reſte les dédommage de cette perte. Les conducteurs de ces radeaux ſont ſouvent attaqués pendant la nuit par les Crocodiles. C'eſt ce qui les oblige de veiller alors, de faire du feu ſur quelques pierres plattes, qu'ils embarquent ſur leurs radeaux pour cet uſage, & de jetter quelques cris de tems en tems, afin d'éloigner ces impitoyables raviſſeurs.

Cours du Nil.

Quoi qu'en diſent quelques uns, ce ne ſont point certainement les neiges de l'Ethiopie, qui fourniſſent des eaux au Nil pendant l'hiver. Il ne tombe jamais de neige dans cette contrée; elle y eſt même tellement inconnue, que les Abyſſins n'ont pas de terme pour l'exprimer. Ainſi il faut néceſſairement convenir, que dans cette ſaiſon le cours de ce fleuve eſt entretenu des

écoulemens de divers lacs que les pluies ont formés pendant l'Eté, & de ces fontaines ſans nombre, qui ſortent, comme je l'ai dit, des différentes montagnes de ce vaſte Royaume. Après avoir ainſi ſurmonté les obſtacles terribles que la nature ſembloit avoir voulu oppoſer à ſon paſſage, le premier lieu habité de l'Egypte, que rencontre le Nil, eſt Efrim, petite place ſituée ſur ſa rive droite, & deffendue d'un mauvais Chateau, où l'on entretient une garniſon de vingt cinq à trente hommes pour la garde des perſonnes que l'on y relégue aſſez ſouvent. De là devenu moins impetueux & plus tranquile, il s'étend à ſon aiſe tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais ſurtout à ſa rive gauche où portant plus librement ſes eaux, il prolonge un de ſes bras juſqu'à la vallée des Elouah, & un autre dans la Province du Fioum.

Il faut cependant avoüer que le lit de ce fleuve ſe trouve extremement reſſerré par ces deux chaines de montagnes, qui à ſon entrée en Egypte ſemblent ſortir elles mêmes des rochers de la Nubie pour ne jamais l'abandonner. Les plus hautes reſtent à ſa droite. Celles-ci ſont tellement ſerrées qu'elles ne paroiſſent former qu'une ſeule montagne continuée, & ſi eſcarpées, qu'excepté dans un ſeul endroit, elles ſont abſolument impénétrables. Les autres beaucoup plus baſſes, & ſéparées entr'elles par quelques vallons, ſont ſur la gauche, & lui laiſſent plus de facilité d'étendre ſes eaux du côté de-la Libye, où il porte avec elles la fertilité & l'abondance. Eſcorté de cette garde fidéle, dont il eſt accompagné durant l'eſpace d'onze ou douze cens lieues, le Nil arrive enfin aux environs du Caire & des Pyramides, ſans avoir eu dans toute la haute Egypte plus de deux ou trois lieues de terrain, où il pût s'étendre, quelquefois cinq ou ſix, mais rarement, excépté aux environs de Siout & de Manfelout, où il en a beaucoup davantage. Mais au voiſinage du Caire le terrain ſur lequel il coule devient encore plus étroit. Là ces deux chaines de montagnes prêtes à l'abandonner ſemblent vouloir ſe dire un éternel adieu, en ſe rapprochant l'une de l'autre, & laiſſant à peine à ce fleuve dans cet endroit une lieue & demie d'étendue. En effet c'eſt de là qu'après s'être ſéparées, la chaine Orientale ſe recourbe, & s'éloigne tirant du côté de la mer Rouge, & que la chaine Occidentale ſe repliant de même vers la Libye laiſſe au Nil un champ libre pour

s'étendre. De ſon côté ce fleuve affranchi pour ainſi dire, des liens qui juſqu'alors l'avoient retenu enchainé, ſe diviſe lui même en deux branches, trois lieues au deſſous de ce détroit. Un de ſes bras ſuivant encore vers l'Orient la route de la montagne, qui l'a abandonné, va ſe rendre à la mer du côté de Damiette, tandis que l'autre coulant du côté de l'Occident, ſans jamais ſe ſéparer des montagnes de la Libye, va à ſon tour porter ſes eaux à la mer au pied de la ville de Roſette. C'eſt ainſi que l'un & l'autre forment ce fameux Delta, dont je vous entretiendrai dans la ſuite.

Cette courte deſcription ſuffiroit peut être pour donner une idée aſſez exacte du cours du Nil. J'ajoûterai cependant que les eaux de ce fleuve encore immenſes, lorſqu'il entre en Egypte, ſont infiniment diminuées avant qu'il arrive à la mer. Ces deux canaux, dont je vous ai parlé, conſtruits dans les anciens tems à ſa rive gauche, & qui s'étendent, l'un dans la Province des Elouah, l'autre dans celle du Fioum, toutes deux éloignées de deux ou trois journées des bords du fleuve, lui en dérobent ſans doute beaucoup. Il en perd encore conſidérablement par une grande quantité d'autres, qu'on a ouverts des deux côtés, principalement ſur ſa gauche, & qui ſervent à introduire ſes eaux dans les campagnes, où par une infinité de petits ruiſſeaux elles ſont diſtribuées, d'abord aux terrains les plus élevés, & enſuite aux terres, qui ſont plus baſſes.

Les anciens Rois d'Egypte n'avoient rien exécuté de plus grand, rien de plus magnifique & de plus digne d'admiration, que certains ouvrages qu'ils avoient imaginés pour la répartition des eaux de ce fleuve dans toute l'étendue de ce Royaume. Pour y maintenir une fertilité conſtante & annuelle, il s'agiſſoit de prévenir les inégalités, qui ſe trouvent d'une année à une autre dans l'augmentation du Nil, tantôt inſuffiſante, ce qui donnoit lieu à des ſtérilités ruineuſes, quelquefois trop abondante, ce qui cauſoit des inondations, qui entrainoient ſouvent les beſtiaux, les hommes, & même les villages entiers. Pour remédier à ces deux extrémités également préjudiciables, ces Princes vigilans & attentifs au bonheur de leurs ſujets avoient fait élever divers Aquéducs, à commencer dès l'entrée du Nil en Egypte juſqu'à ſon arrivée à la mer. Ces aquéducs, dont la rive gauche de ce fleuve étoit coupée, recevoient les eaux,

& les conduiſoient au travers des campagnes juſqu'au ſommet des montagnes de la Libye.

Pour bien comprendre l'effet de ces canaux différens, il faut obſerver que dès l'entrée du Nil en Egypte, allant directement du Sud au Nord, il y a une pente aſſez conſidérable de l'une à l'autre de ſes extrémités. De là il eſt aiſé de conclure qu'en conſtruiſant ces aquéducs en demi cercle, dont un bout touchoit au fleuve, tandis que l'autre deſcendoit vers les montagnes, ils pouvoient être, comme ils l'etoient en effet, par une ligne preſque parallele à l'horiſon très élevés du côté de-là Libye, & cependant au niveau du Nil dans l'endroit, qui y aboutiſſoit. Ainſi en prenant l'eau de ce fleuve dans un fond égal à ſon lit, ſans autre ſecours de l'art, on pouvoit à la faveur de l'exhauſſement inſenſible de ces aquéducs, à meſure qu'ils s'éloignoient du Nil, la porter au ſommet des montagnes, qui bordent les deſerts de la Libye, & verſer au de là dans les plaines ſablonneuſes & arides, qui s'y rencontrent, les eaux ſuperflues à l'arroſage de l'Egypte. Par là quelque médiocre que fût la croiſſance du Nil, le terrain de l'Egypte avoit un arroſage toujours égal, qui y entretenoit une fertilité non interrompue, tandis que d'un autre côté il n'avoit rien à craindre des trop grandes augmentations de ce fleuve. En effet par le moyen de ces canaux le ſuperflu étoit verſé dans la Libye, où ces eaux deſtinées à bonifier toutes les terres portoient encore la fertilité.

Ces aquéducs magnifiques, dont quelques uns avoient cent pieds de largeur ſur vingt de hauteur, étoient encore autant de riviéres, qui ſervoient au commerce du pays par le tranſport des marchandiſes & des denrées, qu'à la faveur de cette voye on faiſoit aiſément paſſer ſur des barques juſques dans la Libye. C'étoit aſſez pour la grandeur d'un Roi d'Egypte d'avoir achevé dans le cours de ſa vie un de ces canaux. Un Auteur Arabe, qui en fait la deſcription, en compte dix huit depuis l'entrée du Nil en Egypte juſqu'à la ville de Memphis dans l'eſpace de 180. lieues, ſans y comprendre deux autres aquéducs élevés entre Memphis & la mer, dont l'un portoit ſes eaux juſques dans les deſerts, où le temple de Jupiter Ammon étoit bâti, & l'autre au lac Mareotis ſitué derriére la ville d'Alexandrie. La Libye fertiliſée par le moyen de ces aquéducs

avoit produit dans ſes contrées les plus commodes de petites provinces, qui en tirant leurs colonies de l'Egypte l'avoient ſoulagée d'un peuple trop nombreux, des villes fameuſes, qui faiſoient fleurir les deſerts, & comptoient des milliers d'habitans au milieu de ces ſolitudes. Les Conquérans de l'Aſie, en ſubjuguant l'Egypte, abolirent la mémoire de ces fameux aquéducs qui devinrent alors inutiles, & tomberent en ruines bientôt après par le peu de ſoin qu'on apporta à les entretenir. De tant de grands ouvrages deux ſeuls canaux, dont l'un, comme je l'ai déja dit, conduit les eaux du Nil aux Elouah, & l'autre les porte dans la petite province du Fioum, ſubſiſtent encore de nos jours, parce qu'au lieu d'être élevés comme les autres, ils ont été taillés dans les montagnes. Ces villes bâties dans des tems plus heureux furent de même enſévelies dans les ſables & dans l'oubli, & ces vaſtes plaines retournées dans leur premier état n offrent plus aujourd hui que des ruines & des décombres. Ces veſtiges, dont l'origine nous eſt devenue inconnue par la ſucceſſion des tems, ont donné lieu aux Contes des Ecrivains Arabes, qui diſent que les Fées habiterent jadis ces deſerts, & y batirent des villes par enchantement. C'eſt ainſi que ces célébres ouvrages ont été détruits, & qu'après le dépeuplement de l'Egypte, ſes nouveaux habitans ſe ſont ſervis de ces aquéducs comme de carriéres, d'ou ils ont tiré les pierres néceſſaires pour la conſtruction de leurs batimens. Ils en ont enlevé juſqu'aux fondemens, pour profiter du terrain fertile qu'ils occupoient.

Peut être ſerez vous bien aiſe de ſçavoir ſi dans cette vaſte étendue de pays que le Nil parcourt depuis ſon entrée en Egypte, il y a quelques ponts ſur ce fleuve. Monſieur Paul Lucas, dont j'ai vû le journal, ſemble y en marquer un; mais vous pouvez être aſſuré, Monſieur, qu'il n'y en a aucun, ni de pierre, ni de bois. Auſſi ſeroit ce un entrepriſe plus difficile, qu'on ne penſe, de vouloir y en conſtruire. Comment en effet élever des arches aſſez hautes, pour laiſſer écouler les eaux de ce fleuve, qui montent quelquefois juſqu'à 28. coudées ? Suppoſons même la poſſibilité du fait; comment des ponts, qui devroient avoir communément trois quarts de lieue de longueur, ſeroient-ils capables de reſiſter long tems au poids immenſe d'eaux qu'ils auroient à ſoutenir ? Ne ſeroit ce pas comme autant de digues, qui en s'oppoſant à l'écoulement du

Nil, irriteroient ſon impétuoſité, & ne pourroient tenir long tems contre elle ?

Il eſt vrai cependant que l'Egypte a des ponts. Elle en compte même pluſieurs grands & magnifiques ; mais ils ne ſont pas ſur le Nil ; c'eſt ſur les canaux qu'on les trouve. On en voit un de cette eſpéce au deſſous de Chebra à une grande lieue du Caire ſur le canal appellé *Abou menagge*, ou *Menaggem*, c'eſt-à-dire *pére de l'Aſtrologue*. Ce Pont fut bati il y a environ trois cens ans par un Roi d'Egypte, dont la deviſe étoit un Lion. Auſſi cet édifice eſt il ſemé d'un bout à l'autre de la figure de cet animal. Ce même Prince en avoit auſſi fait conſtruire un dans le Caire même ſur le canal, qui traverſe cette ville. On le nommoit de même le pont des Lions, ſans doute parceque ce Prince y avoit fait repreſenter, comme ſur le premier, pluſieurs figures de ces mêmes animaux. Ce pont étoit fort exhauſſé, d'une ſtructure admirable, & d'une ſeule arche. Un des ſucceſſeurs de ce Roi, jaloux de la beauté de cet ouvrage, le fit abattre ſous prétexte qu'il ſe fatiguoit trop à le paſſer, & le fit rebatir enſuite moins élevé. Mais malgré cette baſſe jalouſie le pont a toujours conſervé depuis ſon ancien nom, & on l'appelle encore aujourd'hui le Pont des Lions. Il eſt certain que ſans le ſecours des ponts & des chauſſées, qui la plûpart ſont percées en arcades, l'Egypte ne ſeroit pas pratiquable pendant quatre à cinq mois de l'année. Auſſi l'entretien de ces ouvrages publics eſt-il une des plus grandes dépenſes que le pays ſoit obligé de faire.

Quelques Auteurs avancent hardiment qu'aucun vent ne ſe fait ſentir ſur le Nil. Seroit ce dans la vue de nous convaincre qu'ils n'ont jamais paſſé en Egypte, & qu'ils n'ont pas même pris la peine de conſulter ceux, qui étoient en état de les mieux inſtruire ? Si cela eſt, ils ont parfaitement réüſſi, puiſque, quoi qu'ils en diſent, on y en trouve ſouvent de très violens. C'eſt une vérité, dont pluſieurs voyageurs n'ont fait qu'une expérience trop funeſte. Auſſi puis-je aſſurer que les vents d'Oueſt Nord Oueſt, qui deviennent véritablement Nord ſur ce fleuve, s'y font ſentir preſque continuellement avec violence durant ſon accroiſſement, & que s'ils ceſſent quelquefois de ſouffler, ce n'eſt que pendant des intervalles très peu conſidérables. En effet comment ſeroit il poſſible ſans un pareil ſecours de remonter

ter de Roſette au Caire en deux journées, & de faire en cet eſpace de tems plus de quarante lieues contre le courant du fleuve ?

De ſes embouchures.

Après vous avoir conduit depuis l'origine du Nil juſqu'à la mer, il me reſteroit, Monſieur, à vous entretenir de ſes embouchures. On comptoit autrefois environ cinquante lieues depuis le port d'Alexandrie juſqu'à Peluſe. Dans cet eſpace étoient les ſept embouchures du Nil ſi vantées du tems des Romains, & ſur leſquelles on avoit alors bati autant de Villes. Quelques Géographes en ont compté plus ou moins ; & cela n'eſt pas ſurprenant, chacun s'étant attaché à décrire ce qui exiſtoit de ſon tems, & le Nil dans ſes inondations ayant ſouvent changé ou multiplié le lit qu'il ſe formoit lui-même par le poids immenſe de ſes eaux. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce fleuve n'a jamais eu que deux embouchures principales, répondantes aux deux branches qu'il forme en ſe diviſant au deſſous de la Ville du Caire. A l'égard des autres, il eſt ſur qu'elles étoient faites de main d'homme, de même que celle d'Alexandrie, dont je vous parlerai dans la deſcription de cette fameuſe Ville, & qu'au nombre des embouchures du Nil les Auteurs ont ſurement compris les canaux artificiels qu'on avoit pratiqués pour l'utilité du pays. Par la ſucceſſion des tems & la négligence des différens peuples, qui tour à tour ſe ſont rendus maitres de l'Egypte, ces canaux ſe ſont remplis. Ils ont été comblés par les ſables & par le limon du Nil, qui ont enſéveli de même ces anciennes Villes qu'on avoit élevées ſur chacune de ces embouchures prétendues. Il ne reſte plus que quelques villages ſur la côte entre Roſette & Damiette, & ces anciens noms d'embouchures Bolbitique, Sebennytique, Phatmitique, Mendeſienne, & Tanitique, qu'on rencontroit autrefois depuis Canope juſqu'à Peluſe, ſont des êtres inconnus à nos Géographes modernes, chez leſquels on ne les trouve plus.

Origine de la fertilité du Nil.

L'occaſion ſe préſentera peut-être de vous entretenir encore une fois des embouchures du Nil, en vous parlant de cette célébre partie de l'Egypte, à qui ſa figure a fait donner le nom de Delta. Je viens à une matiére plus intéreſſante, & qui ſans doute ne vous paroitra pas moins curieuſe. Je parle de cette fertilité particuliére aux eaux du Nil, qui ſe

communique, non-ſeulement au terrain qu'il arroſe, mais encore à tous les êtres animés, qui en boivent, & de la maniére, dont ſe fait cette communication, c'eſt-à-dire des accroiſſemens & des inondations de ce fleuve. Il eſt certain d'abord que cette fécondité naturelle à ſes eaux doit s'attribuer uniquement au limon qu'elles apportent en Egypte, & dont elles ſe chargent depuis l'Ethiopie même en parcourant un terrain d'une ſi longue étendue. Elles en charient une ſi grande quantité, qu'en entrant en Egypte, la dixiéme partie de leur volume eſt d'un limon gras & nitreux, qui répand en tous lieux avec lui la fertilité & l'abondance. Par tout où ce limon eſt porté par les eaux du Nil les campagnes reverdiſſent, & ſe couvrent de riches moiſſons, les arbres ſe chargent de feuilles & de fruits, les plantes croiſſent à vue d'œil, les hommes eux-mêmes auſſi-bien que les animaux ſont plus nourris, plus robuſtes, & plus féconds; par tout où il ne peut parvenir on ne voit que déſerts affreux, que ſables arides, que fantômes d'êtres vivans, pour qui la nature ſemble n'être qu'une marâtre. On diroit volontiers que ce limon eſt le germe univerſel, à qui toutes choſes doivent la naiſſance dans cette partie du monde; & en le diſant on ne s'éloigneroit point de la vérité.

Mais votre curioſité naturelle ne ſe borne pas là, Monſieur, & vous attendez ſans doute que je vous rende compte de la véritable cauſe, qui communique elle-même au limon du Nil cette fécondité admirable par qui ſont produits continuellement de ſi ſurprenans effets. Sur cette matiére je me contenterai de vous faire part d'une conjécture que je tire du rapport des Abyſſins que j'ai vus en différens tems en Egypte. Tous m'ont aſſuré unanimement que dans le tems de ces pluies prodigieuſes, qui en certaine ſaiſon inondent l'Ethiopie, il s'éleve dans les marécages formés par ces torrens d'eau dans la vaſte étendue des plaines, qui ſéparent ce Royaume de la Nubie, des roſeaux en ſi grande abondance & d'une telle hauteur, qu'après même que le Soleil a deſſéché ces lieux, les chemins d'une des capitales à l'autre ne ſont pas moins impratiquables, que pendant ces longues & fortes pluies, qui ont produit ces cannes. Pour rétablir donc la communication entre les deux Etats, & mettre en même

tems à profit les campagnes qui les ſéparent, il n'y a point d'autre moyen que de porter le feu dans ces forêts de roſeaux, qui répandent alors dans tout le pays une lumiére auſſi conſidérable que celle du jour même. Après cet incendie prodigieux les terres entiéres paroiſſent brulées, & reſtent couvertes de cendres juſqu'à ce que les pluies recommencent. Or ne pourroit-on pas dire que c'eſt principallement à ces cendres que le Nil entraine avec lui en Egypte, que ce fleuve doit la fécondité de ſes eaux & de ſon limon. La raiſon ni l'expérience n'ont certainement rien, qui combatte cette opinion, & ce que la Phyſique nous apprend de la vertu des ſels, dont les eaux du Nil ſe trouvent par là chargées, doit encore contribuer à nous la rendre plus probable.

A l'égard de l'accroiſſement du Nil, vous ſçavez, Monſieur, que réguliérement tous les ans depuis le commencement du Printems juſqu'aux derniers jours de l'Eté ce fleuve s'enflant juſqu'à une hauteur plus ou moins grande, franchit les bornes que ſes rivages voudroient envain oppoſer au poids immenſe des eaux, dont il eſt groſſi, inondant les campagnes, & ſe répandant dans les plaines voiſines, dont dans cette ſaiſon il fait une eſpéce d'Océan. Il me reſte donc à vous apprendre quelle eſt la cauſe de ce phénoméne, toujours ſi régulier, & en même tems ſi extraordinaire. Mais, j'eſpére, Monſieur, que vous conviendrez aiſément avec moi qu'il a toujours été plus facile de connoitre les avantages que le Nil procure à l'Egypte, que de rendre raiſon de ſes accroiſſemens. Il en eſt de cet évenement annuel, comme de l'origine de ce fleuve. On ſçait qu'Alexandre envoya inutilement des hommes exprès pour en apprendre des nouvelles; & quelque exactes que ſoient ſur ce ſujet les relations des Portugais, il eſt encore reſté depuis, comme je l'ai montré, beaucoup d'obſcurité à cet égard.

*Origine de ſes accroiſſemens.

La cauſe des accroiſſemens du Nil n'a pas été juſqu'ici mieux connue. Celui qui a traduit l'Egypte de Murtadi attribue ce débordement aux pluies, qui pendant notre Hiver tombent au de-là de la Ligne. Pour appuyer cette opinion il ſuppoſe que les eaux ne faiſant que quatre lieuës de chemin par jour, elles ne peuvent arriver en Egypte que dans les mois de Juillet, d'Août, & de Septembre. Je ne m'amuſerai

point à combattre ce rafinement, qui n'a pour fondement que la fauſſe idée que l'Auteur s'eſt faite, que les pluies ne tomboient en Ethiopie que pendant notre Hiver, au lieu qu'il n'y pleut, comme je l'ai dit plus haut, que durant l'Eté, lorſque le Soleil donne à plomb ſur cette contrée. En effet il eſt clair que les pays méridionnaux ſitués au de-là de la Ligne ſont exempts de pluie auſſi-tôt que le Soleil eſt en de-çà, comme les pays Septentrionnaux n'y ſont plus ſi expoſés, dès que le Soleil a repaſſé cette même Ligne du côté du Midi.

Une autre raiſon qu'on a prétendu donner du débordement du Nil, c'eſt que les terres qu'il parcourt étant fort nitreuſes, il ſe fait à l'approche du Soleil dans les eaux de ce fleuve une fermentation, qui aidée par le vent groſſit extraordinairement leur maſſe, & les oblige de ſe déborder. Ce raiſonnement eſt ſpécieux ſans doute. Cependant ſi cette raiſon avoit lieu, il faudroit que par cette fermentation le Nil s'emflât de maniére qu'une goutte d'eau occupât alors la place de plus de vingt. Cette augmentation d'ailleurs ne pourroit être générale, les terres n'ayant pas toutes abſolument la même qualité. Enfin en ſuppoſant le principe de l'hipothéſe comme inconteſtable, il ſeroit toujours vrai de dire, que les eaux retourneroient néceſſairement à leur premier volume, dès qu'elles ſeroient refroidies par l'abſence du Soleil. En un mot cette opinion me paroit ſi inſoutenable, que je ne la crois pas digne d'être réfutée ſérieuſement.

On dit auſſi que les vents du Nord, qui régnent en Egypte pendant l'accroiſſement du Nil, ſur tout depuis la Saint Jean juſqu'à la fin d'Août, ſont la cauſe du débordement de ce fleuve par l'obſtacle qu'ils font à ſon cours, auquel il eſt ſur qu'ils ſont oppoſés. J'avoue que ce ſentiment a quelque eſpéce de vrai-ſemblance, & que ſi le Nil étoit une riviére, qui eût très peu de pente, qu'on n'y rencontrât point de ces cataractes, dont je vous ai parlé, que ſes eaux enflées par les torrens ne conſervaſſent pas encore l'impétuoſité qui leur a été communiquée, on pourroit peut-être ſe laiſſer prévenir par de ſi foibles raiſons. Mais quel poids pourroit ſoutenir le vent le plus violent ? Le Nil croît au Caire de 23. à 24. pics : le pic eſt de deux pieds ; ainſi la hauteur des

eaux de ce fleuve eſt d'environ quarante huit pieds. Peut-on comprendre qu'un poids ſi prodigieux puiſſe être ſoutenu par le vent ? J'ajoute que la croiſſance du Nil eſt beaucoup plus conſidérable dans la haute Egypte que dans la baſſe ; qu'elle eſt plus grande encore à ſon entrée dans ce pays, & qu'enfin dans le Royaume de Sannar ſa hauteur l'emporte ſur toutes celles qu'on lui trouve depuis cette contrée juſqu'à la mer. Nous voyons d'ailleurs que ce vent, qu'on veut être la cauſe des accroiſſemens du Nil, manque aſſez ſouvent, ſans que cependant les eaux de ce fleuve perdent rien de leur hauteur accoutumée ; ce qui ſeul ſuffiroit pour démontrer que les vents & l'air ne ſont point la vraie cauſe de l'augmentation, dont il s'agit. Enfin pour ruiner de fond en comble tous les raiſonnemens de ceux, qui attribuent la croiſſance du Nil au vent du Nord, j'ajoute que ſi ce vent ſoutenoit les eaux par la violence de ſon cours oppoſé à celui du fleuve, comme ils le prétendent, ce fleuve devroit néceſſairement diminuer alors à ſon entrée dans la mer, & y porter moins d'eau qu'en tout autre tems. Cependant il arrive abſolument le contraire, puiſque dans cette ſaiſon il lui païe chaque jour un plus gros tribut, & que ſes eaux bourbeuſes repouſſent plus vivement & plus loin celles de la Méditerrannée, qui à leur ordinaire ſont fort claires & fort tranſparentes,

De ce que je viens de vous dire peut-être ſerez vous tenté de conclure qu'il eſt inutile de rechercher la cauſe d'un phénoméne, dont il n'a pas plu à la Providence de nous révéler le ſecret ; peut-être deſeſpérez vous d'en ſçavoir jamais davantage ſur cet article. Cependant vous ne devez pas vous imaginer, Monſieur, que la cauſe de l'augmentation du Nil ſoit une Enigme inexplicable. Il n'eſt pas ſurprenant d'abord que les anciens ayent varié ſur les explications qu'il nous en ont données ; ils étoient, on le ſçait, très peu informés de ce qui ſe paſſoit en Ethiopie. A l'égard des modernes, qui ont écrit ſur cette matiére, où bien ils ſe ſont contentés de copier les Auteurs, qui les avoient précédés, ſans avoir jamais fait aucun ſéjour en Egypte, ou s'ils y ont été eux-mêmes, ils n'y ont pas fait une demeure aſſez longue, pour pouvoir s'inſtruire à fond de ce qui auroit pu leur donner quelques

lumiéres ſur cet article. Cependant la réflexion ſeule auroit pu leur dévoiler d'avance un miſtére, qui ne l'a plus été depuis, & les conduire naturellement à une découverte, qui ſuivoit néceſſairement des connoiſſances que nous avions déja acquiſes. En effet depuis la découverte du nouveau monde nous ſçavons, à n'en point douter, que dans les Indes Orientales & dans l'Amérique Eſpagnole il pleut continuellement, lorſque le Soleil eſt dans leur Zénith, & qu'alors les riviéres fréquentes & conſidérables, qui ſe trouvent ſous ces climats, s'enflent & ſe débordent comme le Nil. Cette connoiſſance devoit naturellement faire conjécturer que la même choſe arrivoit dans tous les pays, qui ont la même poſition ſur notre globe, & qui occupent les parties voiſines de la Ligne; d'où il étoit aiſé de conclure que depuis le mois de Mars juſqu'au mois de Septembre il pleut continuellement en Ethiopie.

C'eſt ce dont je me ſuis convaincu par moi même pendant un ſéjour de plus de ſeize années conſécutives que j'ai fait en Egypte. Pendant une ſi longue réſidence j'ai interrogé à diverſes fois, & ſéparément pluſieurs perſonnes, qui avoient été en Ethiopie, des Ethiopiens même, deux Envoyés du Négus, pluſieurs Miſſionnaires Italiens, qui étoient paſſés dans ce pays, le ſieur Charles Poncet, Médecin François que j'avois envoyé au Roi d'Ethiopie, & qui avoit ſéjourné un an, ou dixhuit mois, auprès de ce Prince. Leur rapport a été uniforme, & tous unanimement m'ont rendu témoignage des pluies, qui tombent continuellement dans ce Royaume entre les deux Equinoxes. Ces pluies commencent vers la Ligne, & s'étendent environ juſqu'au vingtiéme degré de latitude Nord. Ainſi la partie la plus Septentrionale du Royaume de Sannar eſt exempte de pluies, tandis que la Méridionale en eſt noyée.

Or de-là je conclus, & j'eſpére que vous en conviendrez avec moi, que la croiſſance, ou la décroiſſance du Nil, n'a inconteſtablement aucune autre cauſe, que l'abondance des pluies, qui dans la même ſaiſon tombent en Ethiopie, & la ceſſation de ces mêmes pluies, lorſque le Soleil a repaſſé la Ligne. Il ne pleut point en Egypte, il eſt vrai; & c'eſt cependant là que l'augmentation ſe fait ſentir. L'éloignement

des lieux, où ces eaux tombent, de ceux où il n'en tombe point, & où cet accroiſſement ſe manifeſte à un peuple ignorant, a donné lieu ſans doute aux imaginations ridicules qu'on trouve à ce ſujet dans les relations de quelques voyageurs. Quoiqu'il en ſoit, il ne faut point chercher d'autre raiſon de ce phénoméne. Feu Monſieur le Noir du Roule, nommépar le Roi pour paſſer en ma place à la Cour d'Ethiopie, ſçauroit bien qu'en dire, s'il vivoit encore, puiſqu'il ne fut aſſaſſiné à Sannar par ordredu roitelet de ce pays, que parce que le Nil manqua cette année faute de pluies, qui ne tombérent en Ethiopie, & même à Sannar juſqu'où elles s'étendent, qu'en très petite quantité. Accuſé devant ce Prince foible & barbare d'avoir cauſé cet effet par l'art de Magie que ces peuples groſſiers croyent nous être très familier, Monſieur du Roule paya de ſa tête une faute qu'on devoit attribuer uniquement à la nature.

Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que dans les mois de Mai, de Juillet, & d'Août, lorſque les pluies ſont ſi abondantes en Ethiopie, les vents du Nord, autrement dits vents Etéſiens, c'eſt à-dire Oueſt-Nord-Oueſt, y régnent continuellement, non pas ſans variation, comme quelques Auteurs l'ont avancé, mais avec plus de véhémence en certains jours & à certaines heures. En effet ils calment ordinairement pendant la nuit; vers les huit heures du matin ils ſe réveillent & augmentent; ils calment une ſeconde fois vers les dix heures, & leur violence recommence à deux heures après midi juſqu'à cinq ou ſix heures du ſoir, qu'ils molliſſent. Cependant ils n'obſervent pas toujours exactement cette régle. Ainſi il y a des nuits qu'ils veillent, pour m'exprimer en termes du pays, comme il y a réciproquement des jours où ils ne ſe repoſent point. Dans la même ſaiſon les mêmes vents régnent en Egypte, comme je l'ai remarqué plus haut, pendant la croiſſance du Nil. Surquoi permettez-moi, Monſieur, de hazarder une conjécture. Ne pourroit-on pas dire que le degré de vent, qui ſouffle alors en Egypte eſt dans un équilibre équivalent avec le degré de pluie, qui tombe en même tems en Ethiopie, & que la violence du vent augmente dans la premiére contrée à proportion de l'abondance des pluies, dont l'autre eſt arroſée? En effet il eſt vrai-ſemblable que ce vent n'eſt attiré que par

l'écoulement des eaux, qui tombant vers la mer, laiſſent dans les lieux qu'elles quittent, un eſpace vuide, où l'air preſſé d'ailleurs du côté de la marine accourt pour les remplacer. Ce qui paroîtroit confirmer mon opinion, c'eſt qu'en l'année 1694. où le Nil augmenta ſi peu, qu'à peine couvrit-il la ſixiéme partie des terres qu'il inonde ordinairement, les vents furent très foibles durant les mois de Juillet & d'Aout; ce qui nous donna lieu de juger de la médiocrité des pluies, qui tomboient alors en Ethiopie. D'ailleurs ces vents n'entrainoient pas avec eux, comme dans les années précédentes, de ces nuages épais, dont le Nil a coutume d'être couvert depuis le lever du Soleil juſqu'à huit heures du matin, qu'ils ſont diſſipés par la force de cet aſtre. Ces nuages, qui ordinairement ſont portés en Ethiopie par ce vent, s'y réſolvent en pluïes, dont les eaux retournent enſuite vers la mer, d'où ſans doute elles ont été tirées; En quoi on ne peut s'empêcher de reconnoître un jeu admirable de la nature, qui a trouvé le ſecret de rendre ainſi le plus fertile & le plus délicieux de l'univers un pays, qui ſans un ſecours ſi merveilleux & ſi digne de cette ſageſſe éternelle, qui a arrangé toutes choſes pour le bien de l'homme, n'auroit pas été capable de produire un ſeul brin d'herbe.

Tems de l'augmentation du Nil.

Le Nil commence preſque toujours à s'enfler réguliérement dans un certain tems de l'année. Cependant les Anciens & les modernes ne parlent pas uniformément de cette inondation réguliére. Tous conviennent à la vérité qu'elle dure depuis le Solſtice d'Eté juſqu'a l'Equinoxe d'Automne; mais ils ne ſont pas de même d'accord ſur ſon commencement. Les uns diſent que le Nil ne commence à croître qu'après que les vents Etéſiens, ou Oueſt-Nord-Oueſt ont commencé eux-mêmes à ſouffler. D'autres prétendent au contraire que cette croiſſance arrive avant qu'ils ſoufflent. Pline la fixe même à la nouvelle Lune, qui ſuit le Soſtice d'Eté *; *Incipit creſcere*, dit-il, *novâ lunâ quæcumque eſt poſt Solſtitium*; ce qui pourroit peut être s'entendre d'un accroiſſement ſenſible. Enfin il y en a qui ſoutiennent que ce fleuve commence à groſſir dès que le Soleil eſt en de-çà de la Ligne. Mais cette premiére augmentation n'eſt point ſenſible; & on peut dire qu'en général & ordinairement l'accroiſſement des eaux du Nil ne commence que dans les

* Dans ſon Hiſtoire naturelle, Livre 5. Chapitre 10.

derniers

derniers jours du mois d'Avril, & au commencement de Mai. Je dis en général & ordinairement, parce qu'il eſt quelquefois arrivé que ce fleuve n'a commencé à croître qu'en Septembre.

L'augmentation des eaux du Nil commence par la ceſſation de ſa diminution, & les Arabes expriment ces premiéres marques de l'accroiſſement par le mot *yetouhahem*, qui en leur langue ſignifie *émotion*, ou *mal de cœur*, tel qu'il en arrive aux femmes au commencement de leurs groſſeſſes En effet ce terme déſigne parfaitement l'état, où ce fleuve ſe trouve alors. Ses eaux, qui depuis l'Equinoxe d'Automne avoient toujours continué à diminuer, ſe troublent d'abord, & s'entretiennent dans le même état; ce qu'on peut regarder en quelque ſorte comme le premier accroiſſement. Elles groſſiſſent enſuite d'une maniére preſque inſenſible, & continuent de même pendant une grande partie du mois de Juin; enſorte qu'alors on n'y trouvera pas ſouvent une coudée d'augmentation. Enfin au Solſtice d'Eté elle eſt déja conſidérable.

Il y a des années, où dès le premier accroiſſement du Nil les eaux de ce fleuve ſe corrompent. Alors elles paroiſſent verdâtres, quelquefois rougeâtres, & pour peu qu'on les garde dans un vaſe, il s'y engendre de petits vers Je ne doute point qu'on ne puiſſe avec aſſez de raiſon attribuer ce changement aux premiéres eaux, qui ſe mêlent à celles du Nil, & qui lavant au commencement d'Avril les forêts & les campagnes de l'Abyſſinie, entrainent & charient avec elles des ſaletés & des terres ſéches, qui les colorent. Peut être pourroit-on auſſi, ſans trop ſe tromper, charger les vents du Midi, qui regnent alors en Egypte, d'une partie de cette corruption. Je ſçai que * Pline aſſure qu'ils ne s'y font jamais ſentir, *Non ſentit auſtros*; mais il étoit mal informé, & l'authorité de l'expérience doit l'emporter ſur la ſienne. Ces vents, qui cauſent tant de maux & de langueurs en Europe, ne ſont pas moins dangereux dans la ſaiſon qu'ils ſoufflent ici. C'eſt le tems des maladies; c'eſt alors que régnent les fiévres, & que la peſte fait en Egypte tous ſes ravages. Mais les vents du Nord n'ont pas plûtot commencé à ſouffler, que toutes ces maladies diſparoiſſent. Comme ce vent porte avec lui une humidité, dont il ſe charge dans ſa route, & ne manque jamais de ſe faire ſentir

* Dans ſon Hiſtoire naturelle, Livre 2. Chapitre 46.

ici le 12. de Juin ſuivant le Calendrier des Coptes, ou le 2. jour de ce mois ſuivant notre maniére de compter, le changement ſubit qu'il apporte avec lui dans l'air a fondé parmi les Egyptiens d'aujourd'hui une tradition, dont on ne trouve aucunes traces chez les anciens; mais qui n'en paſſe pas pour moins conſtante. Ils diſent que ce jour là il tombe une eſpece de roſée qu'ils nomment *Goutte*, dont la vertu purifie l'air, & diſſipe la corruption.

De la Goutte

Je ne puis m'empêcher de louer à cette occaſion la ſageſſe de ceux, qui en écrivant de l'Egypte, n'ont rien dit de cette goutte, & ſe ſont épargné la peine de rechercher la cauſe d'un phénoméne auſſi frivole & auſſi peu fondé que celui là. En effet cette goutte prétendue, dont les perſonnes éclairées & exemtes de préjugés ne découvrent aucun veſtige, n'eſt certainement autre choſe que ce changement cauſé dans l'air par les vents du Nord, qui font ceſſer alors tous les déſordres des vents du Sud. Le reſte qu'on en conte n'eſt qu'une pure chimére, qui n'a d'exiſtence que dans l'imagination trop vive des gens du pays. Cependant ce préjugé tout ridicule qu'il eſt a tellement pris racine dans leur eſprit, qu'il n'eſt pas poſſible de les en détacher. Ils ſont perſuadés que cette merveilleuſe, mais impalpable roſée, ne manque jamais de tomber un certain jour fixe, tel que je viens de vous le déterminer, & ce jour là les femmes, auſſi ſuperſtitieuſes en Egypte que partout ailleurs, ont entr'autres la folie de croire que cette goutte a la vertu de ſervir de levain à la pâte qu'elles expoſent à l'air la nuit précédente. De cette pâte elles compoſent enſuite des gateaux, dont elles font un régal à leurs amies, & en conſervent avec ſoin dans leurs maiſons, perſuadées que c'eſt une médecine très ſalutaire. On croit encore communément ici, que les grains & les légumes que cette goutte a touchés ne ſe corrompent point; ou du moins ſe conſervent beaucoup plus long tems que les autres. Auſſi bien des gens ne font leurs proviſions qu'après qu'elle eſt tombée. Mais les perſonnes ſenſées ſe mocquent de cette précaution, & avec raiſon, puiſqu'on éprouve tous les jours, que le grain qu'on croit en ſureté ſous les hoſpices de la goutte ne laiſſe pas de ſe gâter auſſi facilement, que celui qui n'a pas eu cet avantage imaginaire.

Au-reſte le tems de l'accroiſſement du Nil eſt encore aujourd'hui, comme autrefois, un tems de réjouiſſance dans tout le pays, quoiqu'on ne faſſe plus les mêmes préparatifs qu'on voyoit encore il n'y a que vingt ans. Auſſi ce changement cauſe-t'il tant de douleur au peuple, qu'il ne ceſſe de dire que l'Egypte n'eſt plus que l'ombre de ce qu'elle a été; comme ſi toute la gloire de cette région dépendoit de la conſervation de cette coutume. Mais chaque nation eſt jalouſe de ſes uſages, ſurtout lorſqu'ils font régner le plaiſir & la liberté.

Hauteur de l'accroiſſement.

Il ne ſeroit pas auſſi aiſé, Monſieur, de vous parler juſte ſur la hauteur de l'accroiſſement du Nil, que ſur le tems auquel il arrive. Hérodote aſſûre que de ſon tems il ſe répandoit des deux côtés de ſes rivages juſqu'à la diſtance de deux journées; & ſi en cet endroit de ſon hiſtoire cet Auteur n'a parlé que de la baſſe Egypte, il faut avouer qu'il ne s'eſt pas éloigné de la vérité. Comme depuis le Caire juſqu'à la mer les deux chaines de montagnes qui juſques là avoient accompagné le Nil depuis ſon entrée en Egypte, s'élargiſſent inſenſiblement, l'une vers l'Orient & l'autre vers le Couchant, il eſt certain que de Roſette & de Damiette remontant vers Memphis, on trouve des campagnes d'une prodigieuſe étendue. Le Delta ſi grand & ſi vaſte peut être conſideré comme une ſeule plaine. Il n'y a aucune montagne; on n'y rencontre aucun terrain qui ne ſoit, ou ne puiſſe être cultivé; & ſi l'on conſidére l'inondation du Nil par ce ſeul endroit, Hérodote aura parlé juſte. Il n'en eſt pas de même ſi on parle de la hauteur de ce fleuve dans ſes accroiſſemens par rapport à la haute Egypte. Reſſerré dans cette partie entre les montagnes à peine couvre-t'il ſouvent deux à trois lieues de terrain, quelquefois cinq ou ſix, & rarement davantage. Ces montagnes, il eſt vrai, ſe trouvent dans des endroits plus ou moins éloignées les unes des autres. Il y en a où la plaine s'enfonce dans de larges vallées, d'autres où elle eſt infiniment reſſerrée par l'approche de ces mêmes montagnes. On ne doit rien attendre de régulier de l'irrégularité de la nature. Mais on peut dire qu'en général la diſtance d'une de ces chaines de montagnes à l'autre n'emporte pas plus de deux journées d'étendue. Si l'on ajoute à cela que le cours du Nil n'eſt pas également éloigné des montagnes qu'il cotoye, qu'il coule beaucoup plus près de celles, dont

il eſt borné à l'Orient que des autres, qui l'accompagnent du côté de la Libye, on conviendra aiſément que ce fleuve ne s'étend pas autant qu'Hérodote l'a prétendu.

D'autres Auteurs indiquent l'accroiſſement du Nil par un certain nombre de coudées ; mais ils auroient dû ſpécifier exactement ce qu'ils entendent par cette meſure, s'ils vouloient être entendus eux-mêmes. Celle dont on ſe ſert au Caire, pour connoître l'élévation de l'eau, contient vingt quatre pouces, ou deux pieds de Roi, & s'appelle *Draa*, ce que nos François rendent par les termes de bras ou de pic. A l'égard de ce qu'ajoutent ces mêmes Auteurs, que le Nil ne monte ordinairement que juſqu'à douze ou ſeize coudées, & que s'il s'éleve davantage le pays eſt abſolument ruiné, l'expérience prouve le contraire puiſque tous les ans au dix de Séptembre on publie dans les rues du Caire, que l'accroiſſement eſt de vingt deux Draas. D'ailleurs pour être capable de couvrir toutes les terres, il faut qu'il monte juſqu'à vingt quatre Draas, c'eſt-à-dire quarante huit pieds, au lieu que ſeize coudées n'en valent que vingt quatre. Pour moi je ſerois tenté de croire, qu'afin d'être d accord ſur ce point avec les Anciens, il faudroit doubler leurs meſures, puiſqu'il n'y a pas lieu de penſer que le Nil croiſſe plus en ce ſiécle que dans le leur. Peut être pourroit-on auſſi ſauver cette contradiction, en diſant que le Nil ſemble croître plus ou moins dans l'étendue de ſon cours, ſuivant le plus ou le moins de pente qu'ont les terrains, où on le meſure. Je ſuis certain, par exemple, qu'il croît moins dans la baſſe Egypte qu'il ne fait au Caire, & moins au Caire qu'en certains endroits de la haute Egypte, où ſon lit reſſerré par l'approche des montagnes, ou par l'élévation du terrain, oblige auſſi ſes eaux à s'élever davantage. On peut ajoûter qu'aucontraire de toutes les autres riviéres, le Nil eſt beaucoup plus conſidérable plus on remonte vers ſa ſource, que dans le voiſinage de la mer. La raiſon de cette différence eſt très ſenſible. Depuis les extrémités les plus méridionales de la haute Egypte juſqu'au Caire on tire du lit de ce fleuve une infinité de petites riviéres & de ruiſſeaux, dont on inonde les plaines, & même les gorges des montagnes, où il ſe forme des lacs & des étangs d'une fort grande étendue. Or il eſt évident que ces ſaignées détournent néceſſairement un volume d'eau très

conſidérable. En effet ces petites riviéres, dont je parle, ne le ſont pas tellement, qu'elles ne puiſſent porter de très gros batteaux, & que la moindre n'emporte autant d'eau que la Seine. Si on obſerve d'ailleurs que depuis le Caire juſqu'à Eſſené on compte plus de ſix mille canaux ſemblables, on comprendra aiſément ſans doute pourquoi le Nil eſt moins enflé du côté de la mer que vers ſa ſource. Enfin pour ſe convaincre parfaitement que les accroiſſemens du Nil n'ont rien de fixe, & qu'il n'eſt pas poſſible de déterminer à quelle hauteur ce fleuve doit arriver, il ſuffit de ſe rappeller ce que j'ai dit de la cauſe, qui produit les augmentations annuelles & réguliéres de ce fleuve. On concevra ſans difficulté que les pluies de l'Ethiopie & du Royaume de Sannar, qui y confine, plus ou moins abondantes dans une année que dans une autre doivent néceſſairement cauſer dans les eaux du Nil une augmentation plus ou moins conſidérable.

Pronoſtics de l'accroiſſement futur

Cependant comme il n'y a rien de plus intéreſſant pour les habitans de l'Egypte, que de connoître ſurement & de bonne heure l'abondance, ou la ſtérilité future de l'année ſuivante, afin de ſe prévaloir de l'une & de ſe garantir des effets de l'autre, il n'y a rien auſſi que de tout tems ils n'ayent mis en uſage, pour juger par avance de la plus grande ou plus foible augmentation du fleuve. On lit dans divers Auteurs Arabes, que du tems des anciens Rois d'Egypte il y avoit des temples, où il ſe trouvoit des puits, des obéliſques, ou des Coloſſes, par le moyen deſquels après quelques priéres & certains ſacrifices, qui dans certains jours de l'année ſe faiſoient en preſence de tout le peuple, on apprenoit infailliblement quelle devoit être l'augmentation du Nil. Dans quelques uns de ces puits, dont les côtés étoient gradués, l'eau montoit juſqu'à une certaine élévation pendant le tems du ſacrifice, & l'on jugeoit par cette augmentation quelle devoit être celle du fleuve. On ſe contentoit dans d'autres de ſuſpendre dans le puits une corde, qui touchoit juſtement à la ſurface de l'eau; cette corde étoit partagée d'eſpace en eſpace par quelques fils de coton blanc & bleu, & ſelon qu'elle ſe trouvoit plus ou moins mouillée on croyoit pouvoir conjecturer ſurement juſqu'à quel nombre de coudées les eaux du Nil devoient monter.

On s'y prenoit autrement lorſqu'il s'agiſſoit de deviner le

futur accroiſſement du fleuve par les Coloſſes ou les Obéliſques. D'un baſſin, dont leur extrémité étoit couverte, il tomboit pendant le tems du ſacrifice un certain nombre de gouttes d'eau, qui déſignoient les coudées, dont les eaux du Nil devoient être augmentées. A chaque goutte, qui tomboit, le peuple attentif à en reconnoître le nombre ſur un baſſin deſtiné à les recevoir jettoit de grands cris de joye à meſure qu'il excedoit celui de ſeize. Ces applaudiſſemens ſe renouvelloient à chaque nouvelle goutte, qui ſuivoit, juſqu'à la vingt quatriéme, après laquelle s'il en tomboit quelques autres, on n'entendoit plus que des plaintes & des ſoupirs. On jugeoit encore de la plus prompte, ou de la plus lente augmentation du Nil, ſelon que les gouttes tomboient plus vite, ou plus lentement. Si le nombre étoit favorable, c'eſt-à-dire s'il paſſoit vingt gouttes & approchoit de vingt quatre, ce qui étoit le préſage le plus heureux qu'on pût ſouhaiter, les particuliers riches en fonds de terre ne manquoient pas de faire des ſacrifices à la divinité adorée dans ce temple, en reconnoiſſance du futur bienfait qu'ils devoient recevoir de ſa main. Au contraire ſi on étoit menacé d'une ſtérilité par un nombre de gouttes, qui fût au deſſous de vingt, où au deſſus de vingt quatre, il s'en faiſoit de même pour fléchir le Dieu qu'on ſuppoſoit être irrité contre la nation, & obtenir de lui une année plus abondante. Ainſi que le pronoſtic fût favorable, ou non, les ſacrifices publics étoient toujours infailliblement ſuivis de pluſieurs autres ſacrifices particuliers, dont les miniſtres qui deſſervoient ces temples ſçavoient habillement profiter.

Un uſage ſi avantageux aux miniſtres des temples nombreux répandus dans toutes les Provinces de l'Egypte, pour aller s'aſſeurer de cet avenir ſi déſiré, paſſa des Egyptiens aux Grecs, & des Grecs aux Romains. Il ne fut pas même particulier à ces nations idolâtres. Les Prêtres de la primitive Egliſe l'adopterent, & c'eſt d'eux que les Coptes l'ont hérité. Il ſe trouve encore dans trois ou quatre de leurs Egliſes des puits, où ils aſſeurent que chaque année on reconnoît miraculeuſement en un certain jour quelle doit être l'augmentation du Nil. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Mahometans, qui habitent en Egypte, ne croient pas moins à ces

ſuperſtitions groſſiéres, quoique faites dans une Egliſe Chrétienne, que les Chrétiens même, & qu'après y avoir été cent fois trompés, les uns & les autres reſtent cependant toujours également prévenus de la certitude de ces preſtiges. Le fait eſt ſi ſingulier, que vous ne ſerez peut être pas faché que je vous en amuſe un moment.

A *Bahneſé* province de l'Egypte ſupérieure ſituée à deux journées, ou environ, au deſſus du Caire, il y a un village que nos François appellent *Argenous*, & qui dans la langue du pays porte le nom de *Bir el Gernous*, c'eſt à-dire *le puits du Pronoſtic*. Dans cet endroit les Coptes ont une Egliſe, où ſe voit un puits, dont l'eau, ſuivant leur tradition, ſervit à déſaltérer le Sauveur durant le ſéjour qu'il fit en Egypte; ce qui, diſent-ils, lui a communiqué la vertu d'annoncer la hauteur future du Nil. D'autres attribuent cet effet miraculeux à l'art magique d'un certain Behenés, dont le nom fut donné à la province. Quoiqu'il en ſoit, tous les ans la nuit de la goutte le Cheic, ou Gouverneur de la province, ſe rend à cette Egliſe accompagné d'une foule innombrable de peuple. Sur ce puits miraculeux on a eu ſoin d'élever auparavant une grande tente; & c'eſt dans ce Sanctuaire que l Evêque du lieu doit dire la meſſe cette nuit là. On commence la cérémonie par deſcendre dans le puits à fleur d'eau une corde de fil de coton diviſée d'eſpace en eſpace par quelques autres fils bleux & blancs, afin de mieux s'aſſurer du prodige. Après avoir deſcendu la corde dans le puits, on le couvre d'une table, ſur laquelle l'Evêque célébre la meſſe, & dès qu'elle eſt finie, on retire la corde, qui cependant a eu le tems de s'imbiber plus ou moins, ſuivant qu'elle eſt plus lâche, ou plus ſerrée. On compte enſuite le nombre des eſpaces que l'eau a parcourus ſur la corde, & on juge ſur cet indice du nombre de pieds juſqu'où le Nil doit s'élever dans ſon accroiſſement. Le peuple eſt ſi infatué de l'infaillibilité de ce pronoſtic, que quoiqu'il puiſſe arriver de capable de le déſabuſer, comme il arrive aſſez ſouvent que l'évenement dément la prédiction, ce n'eſt jamais le puits ni la corde qui ont tort; c'eſt toujours qu'on n'a pas bien examiné, qu'on n'a pas bien meſuré, qu'on n'a pas obſervé toutes les cérémonies requiſes. Quoiqu'il en arrive, le puits & la corde ont toujours raiſon, & s'il ſe trouve

de la différence entre la hauteur réelle de l'accroiſſement & celle qui avoit été prédite, l'erreur eſt toujours toute entiére du coté de ceux, qui ont été prépoſés à l'obſervation. Au-contraire que le pronoſtic ſe confirme par l'évenement, ce qui n'eſt pas rare par les précautions que prennent les religieux Coptes & par l'habitude, où ils ſont, de faire de pareilles épreuves, tout le monde crie au miracle, & il n'eſt plus permis de douter du prodige. C'eſt ainſi qu'idolâtres de leurs préjugés, les hommes contribuent eux-mêmes à ſe laiſſer tromper, & n'oublient rien de ce qui peut les rendre la dupe de ceux, dont l'unique interêt eſt de leur en impoſer. Une ſeule occaſion, qui les y confirme, ſuffit pour leur fermer les yeux ſur une infinité d'autres capables de les en guérir. Car vous ne doutez pas un moment, Monſieur, que tout ce manége ne ſoit une adreſſe des prêtres Coptes pour s'attirer les libéralités du peuple. Rien n'eſt ſi naturel en effet que de voir une corde, dont un bout touche à l'eau, devenir une eſpéce de Syphon, & s'imbiber juſqu'à une hauteur proportionnée au tems qu'elle reſte ainſi ſuſpendue. Or ces prêtres, qui ſçavent de quelle hauteur doit être le Nil pour donner une récolte abondante ne manquent pas de régler le tems de leur cérémonie ſur celui qu'ils jugent néceſſaire, pour que l'eau puiſſe s'inſinuer dans la corde juſqu'à l'endroit, qui indique cette hauteur. Par cette pieuſe fraude tout le monde eſt ſatisfait; les prêtres reçoivent beaucoup d'offrandes, & le peuple remporte toujours des eſpérances flatteuſes, qui le contentent. Vous comprenez auſſi ſans doute, qu'il n'y avoit pas plus de bonne foi dans les pronoſtics que les anciens prêtres Egyptiens tiroient des puits, des Coloſſes, & des Obéliſques. Une ſeule fois que par hazard, ou par adreſſe, ces pronoſtics auront réuſſi, ſuffit pour rendre inutiles cent expériences contraires qu'on aura faites de la vanité de ces preſtiges; & il ſera toujours vrai de dire, que ces ſortes de pratiques ne ſont que des inventions purement humaines, miſes en vogue pour tirer des préſens du peuple toujours crédule, & toujours curieux de pénétrer dans l'avenir Ces pronoſtics répondent aſſez aux Oracles, qui ſe rendoient dans les temples des divinités payennes, & dont on a démontré de nos jours avec autant de ſolidité que d'eſprit

d'eſprit la vanité & la fauſſeté, en dévoilant les moyens ſecrets & frauduleux que les prêtres employoient pour les rendre croyables, & pour ſe prévaloir de la ſotte crédulité des hommes. Car il ſeroit ſuperflu de s'arrêter à vous démontrer, comment il pouvoit ſe faire que de l'intérieur d'un chaudron renverſé appliqué ſur la pointe d'un Obéliſque, ou ſur la tête d'un Coloſſe, qui l'un & l'autre pouvoient être également percés du bas en haut, il tombât une certaine quantité de gouttes d'eau qu'on avoit l'art de faire porter en haut par des machines deſtinées à cet uſage, & qui n'en laiſſoient découler enſuite qu'un nombre préciſément plus ou moins grand, ſelon qu'on en avoit beſoin pour accomplir le myſtere. La fraude eſt trop facile à imaginer, pour mériter que je m'amuſe à la recherche des moyens, dont on ſe ſervoit pour la concerter.

On dit que dans une autre Egliſe des Coptes ſituée au deſſus de celle dont je viens de vous parler, & à quelques milles de diſtance, les prêtres pratiquent les mêmes cérémonies, & ſe vantent d'avoir un puits, où le même miracle ſe manifeſte chaque année par la vertu que le Sauveur lui a communiquée, de même qu'à celui *d'Argenous*, en buvant de ſon eau. Je vous avoue que je n'ai point de peine à croire ce rapport. Une invention utile que la crédulité favoriſe ne manque guéres d'exciter à l'imitation ; c'eſt ſemer dans le terroir le plus vaſte & le plus fertile. Tout ce qu'il y auroit à craindre, c'eſt qu'à force de multiplier les merveilles, elles ne vinſſent enfin à perdre de leur crédit, ou du moins à ſe nuire les unes aux autres.

Maniére de meſurer la hauteur actuelle du Nil.

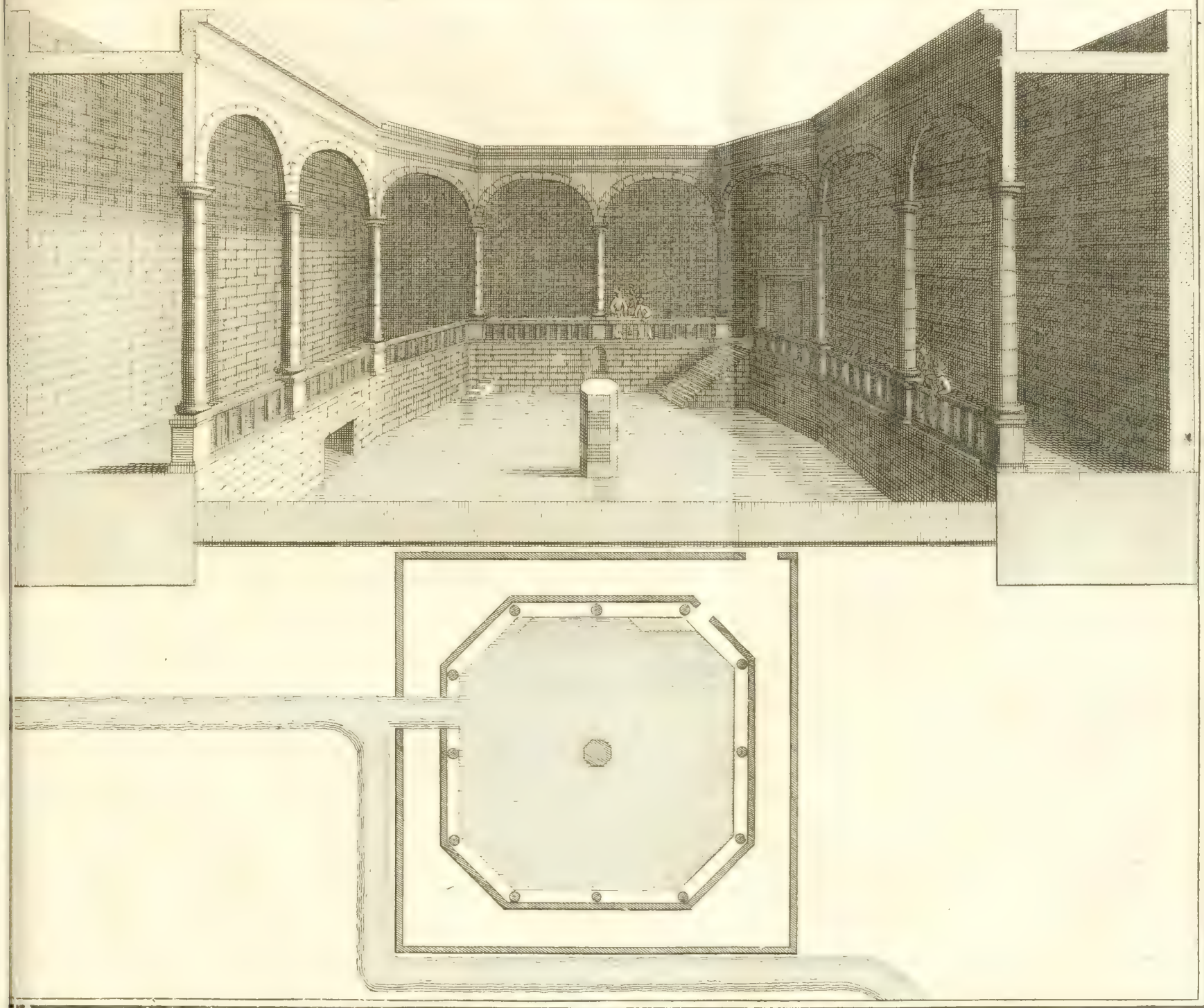
Le meſurage de l'état actuel du Nil eſt auſſi certain & facile à prendre, que les pronoſtics de ſon état futur ſont faux & pleins d'incertitude. On voyoit autrefois dans divers endroits de l'Egypte des Colomnes & des Obéliſques deſtinés à reconnoitre chaque jour l'accroiſſement ou la diminution des eaux de ce fleuve ; & cet uſage n'étoit pas moins néceſſaire qu'utile à toutes les provinces de cette vaſte contrée, auſſi-bien qu'aux Villes & aux villages qu'elles contiennent. Ces endroits, où dans toute l'Egypte on alloit meſurer la hauteur du Nil, s'appelloient *Mikias*, terme Arabe, qui ſignifie *le lieu du meſurage*. Ces hydrometres faiſoient ſeulement

connoître juſqu'où l'eau du fleuve s'étoit élevée, & non pas, comme quelques écrivains l'ont avancé, qu'elle devoit être ſa hauteur future. Pluſieurs de ces endroits ſe ſont depuis abolis, ou par l'éloignement du Nil, qui ne coule plus au pied comme autrefois, ou par la négligence des Turcs, qui les ont laiſſé tomber en ruines. Il y en a eu pluſieurs dans ce que nous appellons le vieux Caire, dont il ne reſte plus aucunes traces; dans la nouvelle Ville, il y en a eu quelques uns, dont on voit encore les veſtiges, mais qui ne ſervent plus aujourd'hui. Le ſeul qui ſubſiſte à préſent dans toute l'Egypte eſt ſitué entre ces deux Villes du coté du Midi, faiſant face aux eaux du Nil.

Cet édifice, qui comme les anciens, porte auſſi le nom du *Mikias*, n'eſt autre choſe qu'un puits ou tour de figure octogone, batie à la pointe d'une iſle appellée La Rode, c'eſt-à-dire *Jardin*. Du milieu de cette tour, qui a environ vingt pieds en quarré, & dont le fond parfaitement bien pavé paſſe pour être de niveau avec le lit du Nil, s'éléve une colonne marquée de diverſes lignes de pouce en pouce, & de coudée en coudée, c'eſt-à-dire de deux pieds en deux pieds, juſqu'à trente, & chargée de caractéres très anciens. Enfin au coté de ce puits, qui regarde le Nil on voit pluſieurs trous deſtinés à introduire dans la tour les eaux de ce fleuve. Il y en a un ſurtout par où elles doivent entrer, ſans quoi les Fermiers du Grand Seigneur, & en général tous les rentiers d'Egypte ne ſont point obligés de rien payer pour l'année ſuivante. Dans les années communes, au tems que l'eau eſt la plus baſſe, elle ne s'éléve ſur cette colonne que juſqu'à cinq Draas, c'eſt-à-dire dix pieds; ſouvent même elle ne monte qu'à deux & à trois. J'ai lu dans un hiſtorien Arabe que le Nil ſécha une fois juſqu'à la derniére goutte; du moins arrive-t'il aſſez ſouvent qu'il n'y reſte qu'une ou deux coudées d'eau. L'uſage eſt que tous les ans avant l'accroiſſement du Nil on commence par meſurer la quantité d'eau, qui lui reſte. On ſe tranſporte pour cela au *Mikias*, où il ſe dreſſe un acte de cette reconnoiſſance. Celui qui eſt aujourd'hui chargé de ce meſurage exerce cet emploi de pere en fils depuis près de onze cens ans, qu'il fut donné à ſes ancêtres par *Amrou fils d'Aas*, qui fit la conquête de l'Egypte ſur les Grecs * l'an 21. ou 23. de l'Hegire.

* De l'Ere chrétienne 633. ou 35.

Vue du Mikias.



Plan du Mikias.

Outre cette premiére reconnoiſſance, dont le tems eſt marqué à la fin du mois d'Avril, on en fait encore une autre, dont on dreſſe pareillement un acte autentique. Celle-ci arrive le 29. de Juin Fête de Saint Pierre, ou ſi l'on veut le 19. de ce mois ſuivant le calendrier Copte, qui eſt de dix à onze jours plus tardif que le notre. Le Nil ſe trouve ordinairement alors cru de huit à neuf coudées, c'eſt-à-dire de la moitié à peu près de l'eau qu'il avoit à la fin d'Avril; & c'eſt auſſi de ce jour là que l'on commence à publier la croiſſance du Nil dans le Divan & dans la Ville du Caire. Ce n'eſt pas qu'il n'augmente ordinairement dès le mois d'Avril, comme je l'ai marqué plus haut; mais comme il eſt impoſſible que la véritable augmentation arrive préciſément le même jour ſans jamais varier, on a ſagement placé cette publication dans une ſaiſon un peu avancée, afin de laiſſer aux eaux du fleuve le tems de monter juſqu'à une certaine hauteur, & d'épargner au peuple les inquiétudes que le moindre retardement lui cauſeroit à coup ſur. C'eſt pour la même raiſon, que comme il y a des jours & des nuits, où le Nil ne croît point, on a la précaution en annonçant chaque jour ſon augmentation de réſerver quelques doigts de ſa véritable hauteur, afin que dans ces jours qu'il croît peu, ou même qu'il ne croît point du tout, on puiſſe être en état de ſuppléer à cette eſpéce d'inaction du fleuve, qui allarmeroit certainement le peuple, & pourroit donner lieu aux marchands de bled & d'autres denrées d'en augmenter le prix.

Publication de l'accroiſſement.

C'eſt comme je viens de le dire, le jour de la Saint Pierre qu'on commence à annoncer au Caire la hauteur du Nil, en joignant à celle qu'il avoit, lorſqu'on l'a meſuré dans ſa plus grande diminution, ce que la croiſſance des derniers jours d'Avril & celle des mois de Mai & de Juin y ont ajouté.

C'eſt donc au jour de la Saint Pierre qu'eſt fixée l'époque civile de l'accroiſſement des eaux de ce fleuve, ce qui revient aſſez au ſentiment de Pline tel que je l'ai rapporté plus haut. Depuis ce jour là on ne ceſſe tous les autres jours ſuivans d'annoncer le matin, d'abord au Bacha, & enſuite au peuple l'augmentation ſurvenue pendant la nuit précédente. La même choſe ſe pratique auſſi le jour, où l'on publie de même la croiſſance de la journée. Celui qui eſt chargé de cette fonction

commence par ſe tranſporter au Chateau, où ſous les fenêtres, & quelquefois même dans le Divan du Bacha, il annonce l'augmentation. De-là il parcourt toutes les rues du Caire ſuivi d'un nombre infini d'enfans, qui répetent cent fois ce qu'il dit; enſorte que perſonne ne peut l'ignorer. Ce que cette publication a de ſingulier, c'eſt que comme la coudée eſt compoſée de 24. pouces, ſi le Nil eſt à la hauteur de 12. coudées & 13. pouces, ou du moins ſi l'on veut le publier de la ſorte, on dit 13. pouces de 13. coudées, en ſupprimant les mots de pouces & de coudées, & que ce langage, tout laconique qu'il eſt, eſt cependant également entendu de tout le monde. Ainſi on dit 12. de 13. 20. de 13. 23. de 13. enſuite 4. de 14. & ainſi en augmentant toujours le nombre des pouces & des coudées. Il y a tel jour, où le fleuve augmentera de trois coudées; enſorte qu'on ſe trouve quelquefois ſurpris au milieu des préparatifs qui ſe font pour l'ouverture du canal, qui paſſe au travers du Caire, & qu'on eſt obligé de la faire avec précipitation. Car il n'eſt pas permis de la différer, dès que le Nil eſt arrivé à la hauteur de ſeize coudées. Enfin lorſque l'augmentation monte juſqu'à 24. coudées, ſuppoſé que le fleuve s'éléve juſques là, on publie qu'il s'étend d'une montagne à l'autre. Mais s'il paſſe cette hauteur, ce qui eſt auſſi funeſte à l'Egypte, que celle de 22. coudées lui eſt avantageuſe, on ceſſe la publication, parce qu'elle ne ſerviroit alors qu'à détruire de plus en plus les eſpérances publiques, & à augmenter la conſternation.

L'augmentation du Nil eſt d'une ſi grande importance pour l'Egypte qu'on ne doit point être ſurpris de voir qu'elle occupe abſolument toute l'attention de ſes habitans, & que ſes variations faſſent naitre leurs eſpérances, ou leurs inquiétudes. Pour peu que la croiſſance paroiſſe lente & pareſſeuſe, on voit un peuple infini ſortir du Caire, & ſe tranſporter ſur ſes bords; paſſer ſur ce rivage les journées entiéres examinant avec une attention mêlée d'effroi juſqu'à ſes mouvemens les moins ſenſibles. S'il arrive alors la moindre diminution dans ſes eaux, on voit une conſternation générale s'emparer de toute cette multitude. Si on remarque au contraire la plus légére augmentation, le Ciel retentit de cris de joye, qui annoncent ſur le champ au Caire & dans

tous les environs une ſi agréable nouvelle. C'eſt à cette occaſion que les hiſtoriens Arabes rapportent un trait qui tout fabuleux qu'il doit vous paroitre, mérite par ſa ſingularité d'avoir place dans cette lettre.

Ils racontent que du tems des anciens Rois d'Egypte, & après eux ſous les Grecs juſqu'à la conquête de ce Royaume par Omar l'an 21. ou 23. de l'Hegire, car ils varient ſur cette époque, la coutume étoit de parer extraordinairement une jeune fille, qu'on ſacrifioit enſuite au Nil, en la précipitant dans ſes eaux, comme ſi on eût eu deſſein de lui en abandonner la jouiſſance. Omar, diſent-ils, eut horreur d'un uſage ſi barbare, & négligea cette cérémonie, mais le Nil ſembla vouloir l'en punir en refuſant à l'Egypte ſon ſecours accoutumé. Ce fleuve ne crut point cette année là; & le Gouverneur étonné d'un prodige ſi extraordinaire ſe crut obligé d'en écrire à Omar fils de Cattab 2e. ſucceſſeur de Mahomet, puiſque c'étoit ſous ſes ordres qu'il commandoit en Egypte, pour lui faire part de cet évenement, & prendre là-deſſus ſes avis. Ce Calife moins embarraſſé que ſon Lieutenant ſur un accident, qui ſembloit tenir du miracle, prit en cette occaſion le parti qu'il crut convenable au rang qu'il tenoit de ſucceſſeur du Prophete. Il envoya au Gouverneur d'Egypte une lettre adreſſée au Nil même, par laquelle il marquoit à ce fleuve, que s'il ne devoit croitre que par la continuation d'un ſacrifice ſi inhumain, il lui remettoit volontiers, & pour toujours, l'abondance dont on lui étoit redevable; qu'il feroit abandonner ſes bords, & le réduiroit à couler dans une affreuſe ſolitude; mais que ſi la volonté divine étoit qu'il répandît ſes eaux ſur l'Egypte, il lui ordonnoit de remplir ſes devoirs, & de continuer à porter la fécondité dans cette heureuſe contrée. Ces auteurs ajoutent, que cette lettre n'eut pas plutôt été jettée dans le Nil, qu'il obéit avec tant de promtitude qu'en ſeize jours il crut de ſeize coudées, & inonda toutes les campagnes. Je ne m'arrête point à vous faire ſentir la vanité de cette narration. Je remarquerai ſeulement, que nous avons dans les annales d'Egypte pluſieurs exemples de ces retardemens & de ces croiſſances ſubites. Rien n'y eſt marqué plus exactement, parce qu'il n'y a pas d'évenement, qui intereſſe plus univerſellement ſes habitans.

L'inondation dure ordinairement depuis lê 20. de Juillet juſqu'au commencement de Novembre, que les terres commencent à ſe découvrir. A l'égard de l'accroiſſement, il ne paſſe pas communément le 24. de Septembre. En l'année 1702. on regarda comme un prodige que le Nil ſe fût ſoutenu juſqu'au 25. d'Octobre. Il eſt vrai que je l'avois vû croître autrefois juſqu'à la Saint Denis ; mais on ne ſe ſouvenoit pas qu'il eût jamais conſervé ſa hauteur juſqu'à une ſaiſon ſi avancée. Auſſi commençoit-on à craindre qu'on n'eût pas le loiſir de ſemer. Mais le mois de Novembre diſſipa toutes ces inquiétudes, & l'on eut le tems de confier au limon du Nil toutes les ſemences. Quoiqu'il en ſoit, le 24. de Septembre, jour auquel l'Egliſe Copte célébre la fête de la Croix, les Prêtres d'une certaine Egliſe du vieux Caire, après avoir célébré la Meſſe, ſe rendent en cérémonie ſur les bords du Nil. Là ils commencent par rendre graces à Dieu de l'inondation ; après quoi ils jettent une Croix de bois au milieu du fleuve, comme s'ils vouloient lui marquer le dernier terme de ſon accroiſſement. Les Turcs eux mêmes aſſiſtent à cette cérémonie.

La vue de l'Egypte dans le tems de l'inondation eſt ſans contredit un ſpéctacle des plus charmants du monde. C'eſt alors que du haut des montagnes on découvre une vaſte mer, d'où s'élévent des villes & des bourgades ſans nombre, qui n'ont de communication entr'elles que par des chauſſées élevées à ce deſſein. Les eaux quelquefois ſont ſi abondantes qu'elles inondent les chauſſées même. Alors la communication ſe fait par batteaux, & ce n'eſt pas un médiocre agrément de voir tout le pays couvert d'un nombre infini de ces maiſons flottantes. Telle eſt la ſituation de l'Egypte dans les mois de Septembre & d'Octobre. La Scéne change à la fin de Novembre. Alors les yeux ſe promenent ſur une prairie univerſelle, qui au mois d'Avril fait place aux moiſſons jauniſſantes & aux épics dorés. Les Auteurs Arabes n'ont pas manqué de relever cette variété, & d'en parler ſelon leur génie. Ainſi dans leurs récits la ſurface de l'Egypte eſt argentée en Septembre & en Octobre ; en Novembre elle prend la couleur des Emeraudes, & elle devient toute d'or en Avril, moins encore par ſa couleur, que par les richeſſes qu'elle prodigue.

Il me reſte à vous parler, Monſieur, de l'ouverture des canaux, ſoit de ceux qui partent diréctement du Nil, ſoit des autres petits canaux qu'on a coupés le long des grands pour l'avantage du pays. C'eſt par là que l'Egypte profite des accroiſſemens du Nil; c'eſt par là que ſes eaux ſont répandues dans toute cette contrée, & y portent la fertilité. Aucun objet ne méritoit mieux l'attention de ces anciens ſouverains, qui gouvernerent autrefois l'Egypte, & qui ayant travaillé auſſi glorieuſement que vous l'avez vû, & que j'eſpére encore vous le faire voir, à éterniſer leur mémoire, n'eurent pas moins d'attention pour ce qui pouvoit faire le bonheur de leurs ſujets. Auſſi avez vous compris par tout ce que je vous en ai écrit juſqu'ici, qu'ils n'avoient eu rien plus à cœur que de procurer à tout le pays une diſtribution ſalutaire des eaux du Nil. Ce que je vous en dirai achevera de vous en convaincre. Ouverture des Canaux.

Comme l'expérience avoit fait connoître, que pour le bien du pays il étoit néceſſaire de fixer par rapport à la hauteur du fleuve un tems certain & limité, auquel tous les canaux, tant ceux qui étoient tirés du Nil, que les autres qui aboutiſſoient à ceux-ci, devoient être ouverts, ces ſages Princes avoient fait ſur ce point un réglement général, qui fixoit le jour & l'heure, où dans chaque canton devoit ſe faire l'ouverture. Il n'y eut qu'après le 15. de Septembre dans la haute Egypte, & après le 24. dans la baſſe, qu'il fut permis à tout le monde de faire ce qui lui conviendroit le mieux à cet égard. En effet alors il n'eſt plus à craindre que l'avantage des uns puiſſe devenir préjudiciable aux autres. Juſques là chacun étoit obligé de ſuivre une loi fixe & certaine. Jamais réglement ne fut plus utile & plus néceſſaire. Si on eût ouvert trop tôt les grands canaux qui partoient du Nil, il étoit à craindre qu'on ne diminuât les forces de l'accroiſſement; au contraire en différant trop cette ouverture, on pouvoit s'expoſer à des inondations trop tardives, ou trop abondantes. De même ſi chacun étoit le maître de profiter des premiers accroiſſemens, à combien d'abus cette licence ne ſeroit-elle pas ſujette? Combien de Provinces chercheroient à procurer leur utilité particuliére au déſavantage des autres! Le premier ſoin des particuliers, ſurtout dans les années d'une croiſſance médiocre, ou inſuffiſante, ne ſeroit-il pas d'attirer à eux tout le proffit, qu'ils ſont

naturellement obligés de partager avec leurs voiſins.

C'eſt pour prévenir ces abus qu'on a fait ce réglement, qui ſe trouve inſéré dans tous les régiſtres publics, & dont toutes les Provinces de l'Egypte ont des copies autentiques, qui leur ſervent de titres pour l'ouverture de tous les canaux, qui ſe trouvent dans leur étendue, auſſi bien qu'aux particuliers, qui y poſſédent quelques terres. L'intérêt général & particulier étant attaché à l'obſervation de ce réglement, il n'y a perſonne qui ne travaille chacun pour ſoi à la maintenir avec toute l'exactitude poſſible. On y eſt moins attentif, il eſt vrai, dans les années d'une grande augmentation du Nil; mais il n'en eſt pas de même, lorſque les eaux de ce fleuve ne montent qu'à une hauteur médiocre. Alors pour l'obſervation de la loi, on veille les armes à la main de province en province, de village en village. De là naiſſent ſouvent des diſputes, des guerres même, qui deviennent générales, où il ſe livre quelquefois des combats, pour prévenir le tems de l'ouverture d'un canal, ou pour l'empêcher.

Quoiqu'il en ſoit dès que le Nil eſt arrivé à la hauteur de ſeize coudées, on en dreſſe un acte en preſence du Bacha & des plus conſidérables du pays, & dès lors les rentiers du Grand Seigneur, ou des autres Seigneurs particuliers, qui poſſédent des terres en ſon nom, ſont tenus de payer pour l'année courante les redevances, aux quelles ils ſont obligés. Dès-lors les receveurs vont lever le tiers du payement, qu'ils ſont en droit d'exiger de force, ſi on refuſoit d'y ſatisfaire. Il n'en eſt pas de même lorſque les eaux du fleuve ne montent pas juſques là. Dans ce cas les rentiers ont l'année franche. De là il eſt quelquefois arrivé, que le fleuve étant parvenu à cette hauteur ſur les ſix à ſept heures du ſoir, il ſe trouvoit avoir baiſſé le matin, avant que l'acte de ſa hauteur arrivée à ſeize coudées eût été dreſſé, & qu'on eût ouvert le canal, dont je vais vous parler inceſſamment. Par là les Bachas & les Seigneurs ſe trouvoient privés de toucher leurs redevances; ce qui ſouvent a attiré à ces premiers de ſévéres reprimandes du côté de la Porte, pour avoir différé de faire cette ouverture.

Cérémonies obſervées en cette occaſion.

C'eſt donc après la célébration de cet acte, dont je viens de parler, que le Bacha accompagné de toute ſa ſuite va ſe rendre entre le vieux Caire & le nouveau, où ſe fait l'ouverture du

du Canal, qui traverſe cette derniére ville. Ce canal porte ſes eaux dans une vaſte plaine de plus de vingt lieues d'étendue du Midi au Nord-Eſt après avoir rempli dans le Caire pluſieurs petits lacs, auſſi bien que les citernes nombreuſes des Moſquées & des maiſons particuliéres.

Une infinité de relations parlent de cette cérémonie. Les hiſtoriens Arabes ſurtout triomphent ſur cette matiére, & ce qu'ils nous apprennent des fêtes, qui ſe faiſoient du tems des anciens Rois d'Egypte dans cette occaſion, de leur magnificence, & de leur libéralité, a quelque choſe d'incroyable. CesPrinces ne manquoient preſque jamais d'aſſiſter en perſonne à cette ouverture; ou ſi quelque raiſon importante les empêchoit de s'y trouver eux mêmes, ils y envoyoient en leur place l'heritier préſomptif de la Couronne, ou du moins leur premier Miniſtre. Dans ces occaſions ils avoient accoutumé de faire diſtribuer des vivres en abondance à un peuple infini, qui ne manquoit pas de ſe rendre alors ſur les bords du Nil, pour participer aux réjouiſſances publiques, & pour profiter de la libéralité de ces Monarques,qui ne dépenſoient pas moins de cent mille écus à quelques unes de ces fêtes. Les Grands de l'Etat contribuoient auſſi de leur côté à les rendre plus brillantes & plus magnifiques. Non ſeulement on expoſoit ſur le fleuve un navire ſuperbement orné, & paré de banderolles; depuis *Boulak*, qui eſt le port du Caire, juſqu'au *Atkias* éloigné de là de plus d'un mille de diſtance, le Nil paroiſſoit tout couvert de petites galiottes pareilles. Il ſe faiſoit dans cet endroit des Cavalcades pendant le jour, & des feux d'artifice pendant la nuit; & ces fêtes duroient pluſieurs jours. C'étoit la ſaiſon de l'année la plus favorable aux femmes, à qui on laiſſoit alors la liberté de ſortir. Auſſi ſous prétexte d'aller voir la fête, pluſieurs profitoient-elles admirablement de cette indulgence. Les Prêtres Egyptiens achevoient de rendre le ſpéctacle charmant par leurs proceſſions nombreuſes & diverſifiées. On trouve encore des Momies ſur les bandelettes deſquelles ces ſortes de proceſſions ſont dépeintes. On y portoit avec ſolemnité pluſieurs repreſentations du Dieu Oſiris & de la Déeſſe Iſis, qu'on adoroit alors dans ce pays, & dont les images réunies étoient le ſymbole du mariage de la terre d'Egypte avec le Nil, d'où procédoit toute l'abondance, dont

jouit cette heureuſe contrée. On y portoit de même une lampe allumée dans un grand vaſe, une cruche dont les anſes étoient deux ſerpens, un vaſe d'or de la figure d'une mammelle, une boëtte ronde avec un goulot, & un coffre courbé en croiſſant & entouré de banderolles, toutes choſes myſtérieuſes, qui renfermoient un ſymbole parfait des differentes utilités qu'on retire du débordement du Nil. Ce fleuve produit en effet de l'huile en abondance, il fournit de l'eau à l'Egypte, fait retirer les ſerpens des plaines, rend les femmes fécondes, nourrit le peuple, & le déſaltére. Or il y a beaucoup d'apparence que la lampe allumée & tout le reſte vouloit déſigner tout cela. Je ne doute pas de même que le coffre courbé & orné de banderolles ne repreſentât ces batteaux, ou gondoles, dont on ſe ſert ſur le Nil; & la boëtte ronde avec le long goulot étoit probablement une maniére de bardaque, telle que ſont celles dans leſquelles l'eau du Nil ſe boit encore aujourd'hui ſi délicieuſement. Enfin lorſqu'on introduiſoit l'eau dans le canal, on y jettoit de l'orge, du bled, du ſucre, & d'autres fruits, comme ſi on eût voulu offrir d'avance au fleuve les prémices de la récolte future, & lui faire honneur de l'abondance, dont ſes eaux étoient véritablement la ſource. Ce qui ſe pratiquoit au Caire à l'ouverture du Canal s'exécutoit de même à proportion dans les provinces, & l'on peut dire que la ſaiſon de couper le Nil, pour m'exprimer ſelon l'uſage du pays, étoit pour toute l'Egypte le tems d'une fête générale.

Il ſe fait encore aujourd'hui beaucoup de réjouiſſances au taillement du Calige, & on y a même conſervé quelques unes des anciennes coutumes. Les enfans portent encore aujourd'hui en cette occaſion de petits vaiſſeaux ornés de banderolles, qu'ils ſuſpendent enſuite à l'entrée des maiſons, & de nos jours, comme autrefois, on jette encore de l'orge, du bled, & du pain dans les canaux, lorſque l'eau du Nil y eſt introduite. Ainſi on peut dire que naturellement, & ſans y penſer, on continue en Egypte de faire hommage à ce fleuve d'une petite portion des fruits qu'il produit avec abondance. Mais il faut avouer d'ailleurs que tout ce qui ſe fait ici aujourd'hui ne mérite pas d'entrer en comparaiſon avec ces fêtes brillantes & magnifiques, qui dans les tems éloignés accompagnoient cette cérémonie. La joye & la dépenſe ont diminué à proportion

des richeſſes & de la magnificence, qui régnoient en Egypte du tems des anciens Rois, & de génération en génération, ou pour mieux dire, de domination en domination, ces uſages autrefois ſi reſpéctés ſe ſont abolis. La tyrannie des Bachas, qui ſe mettent peu en peine de ruiner le pays, pourvû qu'ils amaſſent des Bourſes pendant le tems de leur gouvernement, a beaucoup contribué à un changement ſi ſenſible au peuple d'Egypte. Les Bachas, qui dans l'occaſion, dont je parle, repreſentent le Grand Seigneur, & reçoivent tous les ans de la Porte dix mille écus pour les frais de cette cérémonie, n'y en dépenſent pas aujourd'hui cinq cens, & gardent le reſte pour eux. Auſſi les choſes ſont-elles bien différentes de ce qu'elles ont été. La joye qu'on voit encore éclater dans ce tems de fête n'eſt plus guéres excitée que par l'eſpérance.

Voyages & Pelerinages ſur le Nil.

Je ne puis, Monſieur, abandonner le Nil, ſans vous tracer une légére idée des pélerinages, qui ſe faiſoient autrefois, & qui ſe font encore aujourd'hui ſur ce fleuve toujours admirable & toujours fécond en merveilles, des fêtes, & des ſpéctacles, qui s'y donnoient en ces occaſions, & des plaiſirs qui venoient alors s'y offrir en foule. Quoique cette matiére ſemble regarder la religion, & pût par conſéquent être traitée ailleurs, comme ces voyages étoient plutôt des uſages de plaiſir, que des pratiques de dévotion, j'eſpére qu'il me ſera permis d'anticiper la deſcription que j'ai réſolu de vous en faire. Cette matiére a d'ailleurs tant de rapport à celle que je traite, que je ne puis mieux finir cette lettre que par cet article.

Le Nil eſt ſans contredit celui de tous les fleuves du monde ſur lequel la navigation ſoit plus fréquente. Elle l'étoit encore infiniment davantage dans les anciens tems, lorſque ſes bords ſe trouvoient parſemés d'un bout à l'autre de temples & de monumens célébres, & qu'en certains jours de l'année on avoit établi dans tous ces lieux des fêtes & des foires, dont la fréquentation faiſoit la principale paſſion, ou même l'occupation la plus agréable de tous les habitans de l'Egypte. Alors les plaiſirs, les ſpéctacles, l'utilité que l'on trouvoit dans les pelerinages, la commodité avec laquelle on les faiſoit dans des batteaux communs pour le peuple, & dans des gondoles particuliéres pour les gens riches ou diſtingués, le prix très médiocre du loüage de ces batteaux, la viteſſe avec laquelle

ils remontoient le Nil, ſurtout dans le tems de ſon augmentation, & celle avec laquelle ils le deſcendoient, la fraicheur de l'air qu'ils y reſpiroient bien différent de celui de leurs maiſons échauffées pendant le jour par les chaleurs du Soleil, l'envie même de remplir les devoirs de leur religion, qui leur impoſoit des pélerinages & des ſacrifices, tout cela étoit de puiſſans motifs pour les inviter à entreprendre ces ſortes de voyages. D'ailleurs ils avoient l'agrément d'y rencontrer pluſieurs perſonnes de leur connoiſſance, & d'y en faire chaque jour de nouvelles. Il ſe trouvoit, ſelon le rapport d'un Auteur, des gens en Egypte, qui étoient parvenus par le moyen de ces voyages à en connoître preſque tous les habitans. C'étoit ſurtout dans le tems des accroiſſemens du Nil, & dans les mois de Juin, Juillet, Août, & Septembre, que l'on entreprenoit ces ſortes de pélerinages. Les Rois d'Egypte & tous les Seigneurs de leur Cour étoient eux-mêmes ſur le fleuve dans cette ſaiſon; ainſi c'étoit celle de toute l'année, où l'on y rencontroit plus d'agrément. Pluſieurs Auteurs nous ont laiſſé des deſcriptions enchantées des fêtes & des plaiſirs qu'on trouvoit alors ſur le Nil. Ce qui ſe pratique encore aujourd'hui dans la même ſaiſon ſuffit pour nous perſuader, que ce qu'ils en rapportent, tout exagéré qu'il paroît, n'a cependant rien de fabuleux.

Ils nous repreſentent d'abord ce fleuve dans le tems de la floriſſante Egypte bordé d'un bout à l'autre ſur ſes deux rivages c'eſt-àdire pendant l'eſpace de deux cens lieues, de temples, de palais, de maiſons particuliéres, de tombeaux, & d'autres monumens célébres, ſurtout d'auberges fréquentes, de Villes, de villages, & de hameaux mélés d'arbres toujours verds, comme ils le ſont encore en Egypte pendant tout le cours de l'année, n'y ayant d'interruption entre ces lieux habités & ceux qui étoient plantés, qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour laiſſer à la vue des échapées vers les plaines, qui bornent les deux rives du Nil. Ces campagnes n'etoient pas moins diverſifiées par d'autres pareils ouvrages, que l'art avoit joints ſur les bords d'une infinité de canaux de traverſe aux beautés que la nature étalloit dans ces prairies enchantées. Elles ſe terminoient, à la vérité, à des montagnes arides, qui par elles mêmes ne pouvoient offrir aux yeux un ſpéctacle fort agréable. Mais

ſur ces rochers eux-mêmes ſtériles & brûlés, on voyoit s'élever cent autres ſortes d'édifices, qui paroiſſoient n'y avoir été batis que pour la ſatisfaction de ceux, qui voyageoient ſur le fleuve.

Les Rois d'Egypte avoient des palais dans toutes les diverſes provinces qui partageoient ce pays, & ces palais aboutiſſoient tous aux rivages du Nil. A leur exemple, & pour leur faire leur Cour, il n'y avoit point de Seigneur, qui n'eut de même une maiſon de plaiſance dans chaque province. Ces palais étoient tous les plus voiſins qu'il étoit poſſible des maiſons Royales; ce qui procuroit aux Grands l'honneur de recevoir quelquefois chez eux le Roi & toute la famille Royale, qui ne voyageoit pas moins que les particuliers. Car ces Princes zélés pour le bonheur de leur Empire ne manquoient jamais pendant l'augmentation du fleuve de le parcourir d'un bout à l'autre ſuivis de toute leur Cour, viſitant ainſi tous les ans les différentes provinces de leur Etat, reconnoiſſant par eux-mêmes les ordres qu'il convenoit de donner pour le bien de leurs ſujets, & leur adminiſtrant la juſtice en perſonne une fois l'année. Ces divers palais des Rois, & des Grands Officiers ou Seigneurs de leur Cour, étoient toujours meublés & en état de recevoir les maitres. Outre cela il n'y en avoit aucun, qui n'eût pluſieurs maiſons ambulantes faites de bois & poſées ſur des barques dans leſquelles ils voyageoient ſur le fleuve avec autant de commodité, quoique plus à l'étroit, que dans leurs palais même, & ſans augmenter leur dépenſe. Ces chateaux ambulans étoient ſuivis de pluſieurs autres barques communes, qui portoient les domeſtiques, & tous les meubles, dont on pouvoit avoir beſoin dans le voyage. A l'égard des proviſions de bouche, la quantité en étoit réglée par les Officiers du Roi, & s'apportoit tous les matins à la pointe du jour à la vue de ces palais, en quelque lieu que la Cour ſe trouvât. Auſſi avoit-on ſoin de donner avis aux chefs des villes ou bourgades par où elle devoit paſſer, du tems & du jour qu'elle arriveroit, afin qu'ils ne manquaſſent point de fourni à heure marquée ce qui étoit néceſſaire à l'entretien de cette nombreuſe ſuite.

Les palais flottans du Roi avoient ſeuls quatre étages de dix pieds de hauteur chacun. Ils avoient auſſi ſeuls le privi-

lége de pouvoir être entiérement dorés, tant au dehors qu'au dedans, & ornés de toutes les figures, dont la coutume étoit alors de décorer ces habitations de plaiſir. Les Hieroglyphes, les deſſeins admirables de ce tems là, tous les ordres de l'architecture y étoient employés. On y voyoit même des ſtatues & des figures qui répréſentoient leurs Idoles, les Planettes, les ſignes du Zodiaque, & les principales conſtellations. Les grands Officiers de la Cour, les chefs des prêtres & de la juſtice, les Gouverneurs des provinces, les Généraux d'armée, les Princes ou Emirs, pouvoient en avoir de trois étages de neuf pieds de hauteur chacun. Mais ils n'avoient pas droit de les faire entiérement dorer comme ceux du Roi ; il falloit qu'il s'y trouvât de la peinture mêlée à l'or. Il leur étoit déffendu de même d'y faire répréſenter le Dieu Sérapis, dont le Prince ſeul pouvoit mettre la figure dans ſes palais. Les batteaux des Officiers de juſtice, des Prêtres, des Gentils-hommes, & de tous ceux qui étoient de ce rang, pouvoient avoir des maiſons à deux étages de huit pieds de hauteur chacune, décorées ſeulement de peintures Il ne leur étoit cependant pas permis d'y faire entrer la répréſentation d'Iſis & d'Oſiris, qui étoit réſervée pour les palais des Grands. Enfin la quatriéme eſpéce de batteaux, qui ſervoient uniquement à porter les marchandiſes, n'avoient qu'un ſeul étage, & ne pouvoient recevoir aucun autre ornement que celui d'une ſimple couleur.

Le nombre de ces quatre eſpéces de batteaux étoit prodigieux. Il montoit quelquefois, diſent les Auteurs, juſqu'à quatre-vingt mille, qui ſervoient pendant tout le tems que duroit l'accroiſſement du Nil, ſans parler des coches publics, qui étoient encore très nombreux, & ſur leſquels la lie du peuple s'embarquoit pêle mêle, hommes & femmes, juſqu'au nombre de deux cens perſonnes ſur un ſeul. C'étoit en ceux-ci que ſe paſſoit ce que nous liſons à cette occaſion dans les Anciens. Les femmes y jouoient des caſtagnettes, les hommes de la flute, pendant que d'autres chantoient & battoient des mains, danſant au ſon de cette cadence, & prenant différentes autres ſortes de paſſetems. C'étoit au paſſage de ces batteaux les uns auprès des autres, qu'on s'égayoit à ſe dire des injures, Il y avoit le long des canaux traverſiers une

infinité de cabarêts ; il y en avoit ſur les bords du fleuve, & pluſieurs ſur le fleuve même dans des batteaux uniquement deſtinés à cet uſage. Les voyageurs trouvoient dans ces auberges tout ce qui leur étoit néceſſaire, & ils y faiſoient la plus grande chére ſans qu'il leur en coutât beaucoup, parce que tout étoit alors à bon marché en Egypte, & que le prix des vivres étoit réglé pendant tout le cours de ces voyages.

Les batteaux à un ſeul étage, qui étoient ceux des négocians, & des artiſans ou bourgeois, étoient partagés en trois appartemens faits de planches legéres, tels à peu près qu'on en voit dans nos coches d'eau, ou dans ceux qui ſont établis en Flandres & en Hollande pour paſſer d'une Ville à l'autre. On n'entroit des uns aux autres que par des portes bien fermées, & chacun avoit ſes fenêtres. Celles de l'appartement des femmes étoient grillées. Les balcons de ces fenêtres étoient garnis de ces beaux tapis, qui ſe fabriquoient alors en Egypte, & les rideaux, qui les fermoient, étoient de ces riches étoffes qui s'y fabriquent encore aujourd'hui. Les hommes logeoient dans le premier appartement vers la proue ; les femmes occupoient le milieu du batteau, & le troiſiéme appartement étoit deſtiné pour les domeſtiques & pour faire la cuiſine. Au devant du logement des hommes on ménageoit un eſpace vuide couvert d'une tente pour placer les chanteurs, ou joueurs d'inſtrumens. Car de tout tems les Egyptiens ont été paſſionnés pour la muſique. Les batteaux à deux étages en avoient tous ; mais ils la plaçoient dans des barques particuliéres, qui étoient à leur ſuite, & qui étoient deſtinées pour les domeſtiques, pour la cuiſine, & pour remorquer dans l'occaſion le batteau du Maitre. Ceux de trois étages étoient ſuivis d'un grand nombre de ces ſortes de barques. Ils ſe ſervoient auſſi de certaines petites galiottes à rames, qui couroient inceſſamment le fleuve, pour aller porter de leurs nouvelles à d'autres batteaux, ou pour en recevoir. On peut juger par là du nombre prodigieux de batteaux qui devoient être à la ſuite des palais du Roi. Il en avoit pluſieurs pour ſa ſeule perſonne ; il en avoit de particuliers pour ſes femmes. Tous ces petits palais ou chateaux flottans étoient terminés par un balcon, qui environnoit le ſommet abſolument plat, & couvert d'une grande tente de quelque

belle étoffe, ſous laquelle on alloit le ſoir prendre l'air; & jouir de la vue des campagnes. C'étoit ſur cette eſpéce de terraſſe qu'on alloit dormir la nuit à l'abri des moucherons, que le vent en éloignoit plus aiſément que des logemens inférieurs. Pour ſe déffendre de leur perſécution, on tendoit même ſur ces terraſſes des pavillons particuliers, ſous leſquels les Maitres repoſoient.

Ces nuits avoient auſſi leurs agrémens & leurs plaiſirs par le nombre infini de lumiéres, qui les éclairoient, & les rendoient en quelque ſorte auſſi brillantes que le jour. Car il n'y a point de réjouiſſance, point de fête un peu conſidérable en Egypte, qui ne ſoit accompagnée d'illuminations. On s'y ſert pour cela de lampions qu'on met dans un gobelet de verre très long, enſorte que l'huile ne montant jamais qu'à la moitié ou au tiers de ce gobelet, ſes bords plus élevés préſervent la lumiére, & l'empêchent d'être éteinte par le vent. Les Egyptiens ont, je crois, porté cet art au ſouverain degré de perfection. Il n'y a rien qu'ils ne figurent avec des lampes, des tours, des palais, des batailles mêmes. Rien certainement ne produit un effet plus charmant. Les illuminations de toutes les moſquées du Caire pendant toutes les nuits de la Lune du Ramadan, & celles qui précédent les principales fêtes des Mahométans, regardées du haut des terraſſes de la Ville, ſont un des plus beaux aſpects du monde. Elles ne le cédent en rien à celles qui ſe font à Conſtantinople, que quelques voyageurs ont tant vantées, & qu'on découvre de ſi loin.

Un uſage, pour lequel le peuple de l'Egypte a toujours eu tant de paſſion, ne pouvoit donc manquer d'être mis en pratique dans ces voyages de dévotion ou de plaiſir qu'on entreprenoit ſur le Nil; alors tous ces batteaux, dont j'ai parlé, étoient illuminés pendant la nuit, & ſe donnoient les uns aux autres un ſpéctacle magnifique, joint au bruit d'une infinité d'inſtrumens, qui ſe faiſoient entendre de toutes parts. Le nom du Maitre y étoit écrit alors en lettres de feu; il ſe connoiſſoit pendant le jour par la forme de la banniére, qu'il portoit, & par les couleurs qui y étoient employées. Car comme chaque perſonne devoit être ſaluée d'une façon preſcritte ſuivant ſa qualité, chacun avoit ſoin de ſe faire connoitre

connoître de loin, afin qu'on ne manquât pas à lui rendre ce devoir. Les Palais du quartier du Roi étoient tous illuminés de même à quatre ou cinq lieues à la ronde ; enſorte que cette fête n'avoit pas moins de dix lieues d'étendue. C'étoit dans cet eſpace, qu'au rapport des hiſtoriens Arabes, qui ſont exacts dans ces récits, parce qu'ils y peignent leur propre paſſion, il ſe trouvoit en toute ſaiſon, & ſurtout dans le tems de l'accroiſſement du Nil, cinq à ſix cens mille perſonnes, & plus de vingt mille batteaux aſſemblés. Car il y en venoit de tous les quartiers de l'Egypte, attirés par cette fête perpetuelle, qui accompagnoit la Cour, & donnoit lieu à une eſpéce de foire, qui ſe tenoit la nuit comme le jour ; puiſqu'entre l'un & l'autre il n'y avoit aucune différence pour la clarté, à cauſe des illuminations ſi voiſines les unes des autres. Comme il y avoit un très grand nombre de ces batteaux, où l'on vendoit des vivres, de toutes ſortes de fruits & de marchandiſes, comme à une foire, on peut dire qu'il s'en tenoit une éternelle au tour de l'habitation du Roi, où une partie des habitans de l'Egypte ſe trouvoit toujours réunie.

Je ne dois pas oublier ici un uſage aſſez ſingulier, qui ſe pratiquoit réguliérement dans ces ſortes de voyages. Dans tous les lieux, où il y avoit des fêtes, & où les pellerins abordoient toujours par eau, puiſqu'on ne pouvoit y arriver autrement, c'étoit la coutume qu'il ſe livrât une eſpéce de combat entre ceux qui vouloient y débarquer & ceux du lieu, ou les mariniers, qui avoient déja pris terre. Là on ſe mouilloit de part & d'autre ſur le rivage ; on ſe renverſoit les uns & les autres dans la riviére, d'où l'on ſortoit enſuite tout baigné ; on ſe diſoit cependant cent injures, juſqu'à ce qu'enfin après une lutte aſſez longue, où les chemiſes & les caleçons étoient mis en piéces, les derniers venus reſtoient victorieux, comme il arrivoit toujours, de ceux qui s'étoient oppoſés à leur débarquement. Cette pratique généralement obſervée dans tous les endroits de l'Egypte, où il ſe célébroit quelque fête, étoit encore plus particuliérement uſitée à Canope, où on alloit tous les ans viſiter un temple fameux dédié à Serapis. Il ſe trouvoit des troupes entiéres de mariniers, qui s'y rendoient exprès, pour combattre les habitans de cette Ville, & mériter qu'après leur victoire les ſpec-

tateurs leur fiſſent quelques libéralités. Les hiſtoriens aſſurent que de tous les ſpéctacles, qui ſe donnoient à cette fête, ces combats étoient ceux qui faiſoient le plus de plaiſir. Les combattans les plus fameux étoient ordinairement en ſimple caleçon de toile, & ſans chemiſe; enſorte que lorſqu'ils ſe prenoient au corps, ils ſe le déchiroient aiſément les uns aux autres, & reſtoient nuds. Ce ſpéctacle ne manquoit pas d'exciter des huées, qui ne finiſſoient point. Cependant ceux qui étoient demeurés en cet état ſe réfugioient dans l'eau, pour ſe cacher, tandis que leurs adverſaires mettoient de leur côté tout en uſage, pour les obliger d'en ſortir. C'étoit ainſi qu'après des combats aſſez longs ils ſe préſentoient indiſtinctement à tous les aſſiſtans un baſſin à la main. Les femmes y mettoient d'une main une piéce de monnoye, & étoient cenſées ſe boucher les yeux de l'autre. Les hommes en leur donnant d'une main étoient en droit ſuivant la coutume de leur ſangler de l'autre un grand coup de nerf de bœuf, qu'ils avoient exprès pour cet uſage. Ces miſérables en eſſuyoient ſouvent une centaine, pour attraper la valeur de quelques ſols, qu'ils payoient ainſi chérement.

A ces fêtes ont ſuccédé depuis celles de Sidy Ibrahim, de Sidy Hamet Bedouin, & de pluſieurs autres ſantons Turcs, dont les tombeaux ſont encores viſités tous les ans avec le même concours, & à peu près les mêmes cérémonies. Les Oquelles de nos jours ont pris la place des auberges des anciens tems, & à preſent, comme alors, les femmes, qui y danſent, avec les hommes, ſont de la plus baſſe condition. Ainſi on a toujours conſervé l'uſage de paſſer une partie du tems ſur le Nil durant l'augmentation de ſes eaux, & d'y dormir la nuit. Les perſonnes riches ont pour cela des Galiottes, ſur leſquelles ils vont jouir de la fraicheur de l'air & du vent, qui regnent alors ſur le fleuve, & ſe mettre à l abri des chaleurs de leurs maiſons, que le Soleil a tellement échauffées pendant le jour, qu'il n'eſt pas poſſible d'y repoſer tranquillement.

Pour comprendre la paſſion naturelle qu'on a toujours eue en Egypte de paſſer les nuits ſur le fleuve durant les chaleurs brulantes de l'Eté, repreſentons nous le plaiſir qu'on trouve dans la même ſaiſon dans quelques places maritimes de l'Europe à reſpirer ſur la mer, & loin du port, une fraicheur qu'on ne rencontre point dans les villes. Figurons nous encore

que lorſqu'on eſt ſur le Nil, les vents, qui y regnent en cette ſaiſon, donnent aux batteaux un mouvement ſi vif, qu'à la faveur d'une ſeule voile, on peut en remontant le fleuve faire en une heure de tems deux grandes lieues, & que ſi on tient la voile ſerrée, & qu'on ſuive le courant, on eſt emporté vers la mer avec la même viteſſe. Ainſi en cinq ou ſix jours on pourroit aiſément remonter de l'embouchure du Nil à ſes cataractes, ou deſcendre des cataractes juſqu'à la mer, & parcourir ainſi des yeux dans ce court eſpace de tems toutes les campagnes que ce fleuve cotoye dans l'étendue de deux cens lieues; c'eſt-à-dire l'Egypte entiére. Or il eſt aiſé de concevoir combien cette rapidité contribue au plaiſir des voyageurs, ſurtout ſi l'on ſe rappelle ce que j'ai déja dit de la varieté des ſaiſons, qui ſe remarque entre les pays différens que renferme l'Egypte. Les yeux ſont réjouis ſans ceſſe par de nouveaux objets, & ſans ſortir du même pays on change de climat à toute heure. Cette facilité de pouvoir à la faveur de ces maiſons ambulantes ſe tranſporter d'un lieu à un autre avec une extrême promtitude, ſans fatigue, ſans dépenſe, & avec une commodité entiére, eſt ſans doute ce qui a contribué dans tous les tems à nourrir dans les habitans de l'Egypte la paſſion qu'ils ont pour voyager ſur le Nil. Ils trouvent dans ces voyages l'agréable joint à l'utile. C'eſt là qu'ils font preſque tout leur commerce, & rempliſſent en même tems un des devoirs les plus eſſentiels de leur religion. On ſçait que la religion & l'intérêt ont été de tout tems les deux grands mobiles de la plûpart des actions & des inclinations des hommes. Eſt-il donc ſurprenant que dans ces anciens tems, dont j'ai parlé, l'Egypte ait été preſque entiérement ambulante pendant les différentes ſaiſons de l'année, les peuples naturellement ſuperſtitieux & adonnés au commerce trouvant dans ces voyages l'occaſion de ſatisfaire en même tems à leur dévotion & de s'enrichir, en ſe divertiſſant agréablement au milieu de leurs familles? Doit on s'étonner que les Grands fuſſent ravis d'y étaller leur magnificence aux yeux de tout un peuple, dont ils ſe flattoient de s'attirer l'eſtime & la vénération par cet endroit; que leurs femmes fuſſent charmées d'y reſpirer un air de fraicheur qu'elles ne trouvoient point dans leurs Palais; & de jouir de la vue de cette multitude prodigieuſe de bâtimens, dont le Nil ſe trouvoit couvert? qu'enfin les grands &

les petits, les hommes & les femmes, ſe rendant viſite les uns aux autres dans cette ſaiſon, ſuivant la coutume, & trouvant dans ces voyages ſur le fleuve tant d'agrément & de commodité, ſe tranſportaſſent dans ces maiſons ambulantes avec toute leur famille d'un bout de l'Egypte à l'autre auſſi facilement, que s'ils n'euſſent entrepris qu'une partie de plaiſir de quelques lieues, ou que s'il n'eût été queſtion que de monter en carroſſe, pour aller coucher le ſoir même dans une maiſon de campagne d'un de ſes voiſins ?

En effet cette commodité n'eût-elle produit aucun autre avantage, elle contribuoit du moins à reſſerrer entre les habitans de ce charmant pays les nœuds, qui dans la ſociété lient les hommes les uns aux autres. Par ce moyen pour peu que l'on fût parent ou ami, eût on été éloigné de cent cinquante lieues les uns des autres, on ſe rendoit viſite deux fois l'année avec la même exactitude, que ſi on eût habité porte à porte. S'embarquer ſur un de ces chateaux flottans pour ſe tranſporter d'un bout à l'autre de l'Egypte, ou entrer le matin dans une voiture de terre pour aller diner à la campagne chez un de ſes amis, c'étoit la même choſe pour ces peuples. Ils portoient avec eux dans ces voyages ce que la province, où ils habitoient, avoit de rare, ou de bon, & qui ne ſe trouvoit point dans celle où ils devoient ſe rendre. Ces viſites duroient ſept à huit jours, & au bout de trois mois ils recevoient ſurement la contreviſite avec les mêmes préſens. C'eſt ainſi que ſans être à charge les uns aux autres, ſans peine & ſans embarras, les parens & les amis, quelque éloignés qu'ils fuſſent, pouvoient jouir ſouvent du plaiſir de ſe voir & de s'embraſſer. Ce n'étoient pas, dit un Auteur Arabe, les perſonnes, qui s'approchoient ; c'étoient les maiſons mêmes qui s'uniſſoient les unes aux autres. Auſſi peut on dire, continue le même Auteur, qu'on ne comptoit point alors pluſieurs villes en Egypte. Toutes n'en compoſoient qu'une ſeule parſemée de temples fameux, de monumens célébres, de Palais ſomptueux & de maiſons particuliéres, accompagnées de jardins immenſes, & dont les peuples, qui l'habitoient, rapprochés les uns des autres malgré leur éloignement par un vaſte canal, qui les réuniſſoit, pouvoient ſe viſiter avec la même facilité que s'ils euſſent tous été renfermés dans une enceinte d'une aſſez médiocre étendue. Je ſuis, &c. *Au Caire ce....*

LETTRE TROISIEME.

DIVISION

DE L'EGYPTE EN HAUTE ET BASSE,

Où il eſt parlé du Delta & de ſes côtes, des Villes de Damiette & de Roſette, du lac Sirbon, & de quelques autres endroits remarquables, qui ſe rencontrent dans cette partie de l'Egypte.

JE ne vous ai donné juſqu'ici de l'Egypte qu'une idée confuſe & générale. Il eſt tems, Monſieur, que je vous montre ce pays autrefois ſi célébre en détail & par parties, & que vous conduiſant de Province en Province & de Ville en Ville, je vous faſſe obſerver dans chacune ce qu'elle contient de plus digne de votre attention & de votre curioſité. Dans une matiére ſi vaſte & ſi étendue vous ne trouverez pas mauvais ſans doute, que je ſuive quelque méthode. On ſçait ce qu'il en coute à un voyageur peu habile, ou peu ſenſé. Faute de s'être formé d'abord un plan fixe des lieux qu'il a deſſein de parcourir, & des particularités remarquables, qui peuvent mériter ſes regards, il eſt obligé de revenir ſouvent ſur ſes pas, perdant en courſes inutiles un tems précieux, qui ne doit être employé qu'en recherches curieuſes & inſtructives, & après avoir beaucoup vû, ſe trouvant à peu près auſſi avancé, que s'il n'eût voyagé de ſa vie. Une conduite pareille ne ſeroit capable de produire dans votre eſprit qu'un chaos, & un amas confus d'idées mal liées & peu ſuivies. L'ordre & l'arrangement eſt l'ame des détails, & ſurtout de cette exac-

titude ſcrupuleuſe, avec laquelle je me ſuis engagé de vous communiquer mes obſervations ſur l'Egypte. Permettez moi donc, Monſieur, avant que d'entrer dans une deſcription particuliére de tous les lieux connus que renferme cette région charmante, de me former d'abord à moi même un plan régulier de tous les différens ſujets, dont je me propoſe de vous entretenir. En le ſuivant pied à pied j'oſe me flatter de ne vous laiſſer rien à déſirer ſur chaque matiére, & de jetter en même tems ſur toutes les idées que je vous donnerai une lumiere, dont vous me ſçaurez gré dans la ſuite.

Diviſion de l'Egypte.

L'Egypte peut être conſidérée ſous deux points de vue différens; & eu égard à ces différents aſpects, on peut la diviſer de deux maniéres différentes. On peut en effet regarder ce vaſte pays comme une region faiſant partie de ce grand univers, compoſée de certaines provinces, renfermant dans ſon étendue des lacs, des rivieres, des plaines, ou des montagnes, des Villes peuplées, ou des deſerts, & ayant pour limites certaines bornes imaginées par l'art, ou bien formées par la nature même, pour la ſéparer de tous les autres Etats voiſins. On peut auſſi conſidérer ce Royaume comme un corps politique, compoſé d'un Chef & de pluſieurs membres, dont les emplois, les devoirs, & les interêts ſont différens, mais qui tous réunis par le même lien qui eſt le nœud de la ſocieté, doivent tous tendre également au même but, c'eſt-à dire à procurer le bien public, autant que le rang qu'ils tiennent dans la ſocieté le demande, & de la maniére qu'il l'exige. Conſidérée ſous le premier point de vue l'Egypte ſe diviſe naturellement ſelon la poſition naturelle des différentes parties, dont elle eſt compoſée; ſous le ſecond la diviſion de ce pays renferme tous les divers partages, qui en ont été faits ſous les différentes Puiſſances qui l'ont poſſedé, & gouverné ſucceſſivement.

Diviſion civile de l'Egypte ancienne & moderne.

Les Auteurs varient ſur le nombre des provinces, qui partageoient l'Egypte ſous le regne de ſes premiers ſouverains. Les uns, comme Ptolomée, en comptent juſqu'à quarante, d'autres juſqu'à quarante quatre; au contraire quelques uns, du nombre deſquels eſt Hérodote, les réduiſent à vingt huit. Du reſte il eſt certain que dans ces tems reculés ce Royaume étoit diviſé en trente gouvernemens, ayant tous à leur tête

un Officier nommé par le Prince pour y commander, & portant tous le nom de leur principale Ville. C'étoit en quelque ſorte autant de petits Etats particuliers, indépendans les uns des autres, mais relevant tous de la Puiſſance ſouveraine, & ſubordonnés à ſes ordres.

Pluſieurs raiſons avoient introduit dans le gouvernement ce partage des différentes provinces de ce Royaume. La religion y avoit beaucoup de part. Les anciens Egyptiens, comme je le dirai en traitant de la religion de ces peuples, quoique tous réunis dans la même croiance, étoient d'ailleurs fort partagés au ſujet du culte qu'ils rendoient à l'Etre ſuprême. Cette nation, qui croyoit ſe diſtinguer, & qui ſe diſtinguoit en effet par la multiplicité de ſes Dieux, avoit porté ſi loin la ſuperſtition, qu'elle comptoit autant de divinités, que l'Egypte renfermoit de villes, ou même de bourgs & de villages. Tout ce que le Ciel & la terre offrent de plus beau & de plus parfait étoit devenu l'objet de l'idolatrie de ces peuples, qui prodiguoient également leur culte aux êtres les plus vils que la nature ſemble n'avoir produits, que pour être le rebut, ou même l'effroi du genre humain. De là il arrivoit ſouvent, que les uns eſtimoient ſouverainement ce qui étoit un objet d'horreur & d'abomination pour les autres. Non ſeulement toutes les divinités du Ciel partageoient les différentes provinces, les différentes villes de ce Royaume. Les unes adoroient le Soleil, d'autres Mercure; Diane étoit en grande vénération dans la haute Egypte, Jupiter à Thébes, Serapis à Canope; les animaux divers que la nature produit dans cette région étoient auſſi devenus autant d'objets différens de leur culte. Ainſi dans quelques unes le Crocodile paſſoit pour un animal ſacré, tandis qu'à deux pas de là on rendoit des honneurs divins à l'Ichneumon l'ennemi mortel de ce monſtre. L'oiſeau Ibis, le bœuf, les chiens, les chats, les rats, avoient de même leurs partiſans dans ce pays. Je n'entre point ici dans un plus grand détail. Cette multiplicité de Dieux ſe remarquera aſſez par la ſuite de mes Lettres.

On conçoit ſans peine que cette diverſité de culte ne pouvoit que cauſer beaucoup de diviſion dans une nation ſurtout qui n'a jamais été bien unie. Ceux qui étoient à la tête du gouvernement chercherent à y apporter remede. Ce fut,

dit-on, ſous le Roi Seſoſtris, que les miniſtres ſongérent à prévenir les ſchiſmes, les guerres civiles, & les autres ſuites funeſtes, dont cette inclination différente des peuples pour certaines divinités pouvoit être le principe. Le Conſeil de ce Prince, comme de tous les anciens Rois d'Egypte, n'étoit guéres compoſé que des prêtres de la nation. Ce furent ces prêtres qui diviſérent le royaume en trente gouvernemens, à chacun deſquels ils attribuerent leur divinité particuliére. En même tems pour préſenter à leurs compatriotes cette innovation ſous une idée flatteuſe, capable de la leur faire recevoir agréablement, ils leur firent entendre que dans ce partage on avoit eu uniquement en vue d'imiter les anciens Dieux, qui avoient ainſi partagé entr'eux le gouvernement de la terre. Par cette adreſſe on vint à bout de faire recevoir cette nouveauté de toute la nation avec applaudiſſement. Les Egyptiens perſuadés que par ce nouveau partage de leur pays on avoit voulu répréſenter le ſoin que prenoient les Dieux de la conduite de l'univers, s'accoutumérent inſenſiblement à regarder l'Egypte comme le temple & l'abregé de toute la terre. Cependant chaque province commença à révérer ſes Dieux, ſans mépriſer ceux des autres. Ce principe d'averſion & de diviſion ceſſa, & chaque Ville, chaque contrée contente de rendre certains honneurs aux divinités qu'elle adoroit vit ſans indignation, & même avec plaiſir, le culte que ſes voiſins rendoient à d'autres. C'eſt ainſi que la politique ſe ſervit habilement de la religion, pour exécuter des vues utiles au gouvernement. Tant il eſt vrai que pour l'ordinaire la réuſſite de quelque projet que ce ſoit dépend infiniment de l'opinion.

Le gouvernement Egyptien trouvoit encore une autre utilité dans ce partage. Le Nil dans ſes accroiſſemens cauſoit beaucoup de confuſion dans la poſſeſſion des terrains fertiles, dont l'Egypte étoit compoſée, emportant par ſes inondations les bornes des terres, & augmentant les unes de ce qu'il enlevoit aux autres. Chaque particulier étoit obligé d'avoir ſans ceſſe la toiſe à la main, pour pouvoir diſtinguer ce qui lui appartenoit, de ce qui étoit à ſes voiſins. De-là naiſſoient des conteſtations ſans fin également préjudiciables aux particuliers & à l'Etat par la difficulté que cette confuſion apportoit

portoit à lever les tributs impoſés ſur chaque terrain à proportion de ſon étendue. Le nouveau partage remédioit à cet inconvénient autant qu'il étoit poſſible d'y apporter remede. En multipliant le nombre des provinces, & fixant le terrain qui devoit être compris dans le reſſort de chacune, il prévenoit déjà beaucoup de maux, & coupoit pied à une infinité de querelles. La multiplication des gouverneurs, dont un des principaux devoirs étoit de veiller au maintien de ce réglement, achevoit d'arrêter le déſordre.

Cette diviſion de l'Egypte introduite par Seſoſtris dura, diſent les Auteurs, juſqu'à l'invaſion des Grecs, qui ſe rendirent maitres de ce Royaume. Alors les Princes de cette nation qui faiſoient leur réſidence à Alexandrie, trouvant le ſiége de leur empire trop éloigné du reſte de leurs Etats pour pouvoir les gouverner commodément ſans l'aide de pluſieurs Officiers ſubalternes, qui les repréſentaſſent & qui veillaſſent à la tranquilité publique dans ces provinces éloignées, jugérent à propos de multiplier encore l'ancien nombre des gouverneurs & des gouvernemens, qui partageoient auparavant ce vaſte pays. Ils crurent auſſi ſans doute cette multiplication néceſſaire pour le maintien de leur autorité dans une nouvelle conquête, où les peuples inquiets & peu ſoumis, pouvoient aiſément ſe porter à des ſoulévemens, ſur-tout loin de la capitale. Quoiqu'il en ſoit l'Egypte, ſous les Ptolomées fut diviſée en quarante gouvernemens. Elle paſſa depuis en d'autres mains. Enfin devenue la proie des Mahométans elle fut partagée en vingt quatre provinces, ou *Caſſifs*, à la tête deſquels les Princes de cette ſecte mirent vingt quatre Beys, & qu'ils ſubdiviſérent encore en quarante huit ſous gouvernemens, dont quarante huit demi Beys eurent la conduite. Cette diviſion ſubſiſte encore aujourd'hui, & c'eſt ce que j'appelle la diviſion civile, ou politique de l'Egypte.

Diviſion naturelle de l'Egypte.

A l'égard de la diviſion naturelle de cette région, ſa ſituation les bornes que la nature lui a données, nous offrent deux maniéres de faire le partage de ce pays, toutes deux également faciles & exactes. Comme le Nil partage en quelque ſorte toute l'Egypte en deux portions égales, on peut la diviſer en Orientale & en Occidentale ; l'Egypte Orientale contenue entre le Nil & les montagnes de la mer Rouge, & l'Occiden-

tale renfermée entre ce même fleuve & les monts Libyens. Dans cette premiére diviſion le terrain de l'Egypte le plus Septentrional, compris entre les deux bras du Nil, doit être regardé comme faiſant la troiſiéme partie de ce floriſſant Royaume. D'autres diviſent l'Egypte en haute & baſſe. L'Egypte ſupérieure comprend ſelon eux tout le cours du Nil & les terres qu'il arroſe depuis les rochers de la Nubie juſqu'au Caire entre les deux chaines de montagnes, qui bornent ce pays au couchant & au levant. La baſſe commence au Caire, où ce fleuve ſe diviſant en deux branches, va porter ſes eaux à la mer proche de Damiette & de Roſette, & renferme cet eſpace contenu entre les deux bras du Nil. C'eſt ce que l'on appelle le Delta. C'eſt cette derniére diviſion de l'Egypte que j'ai reſolu de ſuivre, comme me paroiſſant la plus ſimple & la plus naturelle. Je parlerai donc d'abord du Delta, de ſes côtes & de ſon étendue, des villes, des lieux, & des monumens les plus remarquables qu'il renferme. De là paſſant à la haute Egypte, je tacherai de donner une idée fidéle & exacte de cette région, qui renferma autrefois des villes ſi puiſſantes, un peuple ſi nombreux, & des monumens ſi célébres.

Du Delta & de ſes côtes.

Le rivage du Delta s'étend par un eſpace d'environ ſoixante lieues depuis les Biquiers juſqu'à la Tour des Arabes, qui ſous le nom de Plinthine étoit autrefois une ville aſſez conſidérable. Il eſt étonnant que dans toute cette côte il ne ſe rencontre aucun port, qui ſoit parfaitement bon, & dont on ne trouve l'entrée difficile & très dangereuſe. Auſſi les embouchures du Nil ne ſont-elles plus aujourd'hui pratiquables, que dans certaines ſaiſons de l'année, & pour d'aſſez petits vaiſſeaux. Ce fleuve y porte avec ſes eaux bourbeuſes un amas de limon & de ſables, que la force des vagues de la Méditerrannée repouſſe, & ſoutient ſans ceſſe. C'eſt de ce combat continuel des eaux limoneuſes du Nil & des flots de la mer, que s'eſt formée aux embouchures de ce fleuve une eſpéce de chaine, ou de digue, qui leur ſert en quelque ſorte de ſéparation & de barriére. Lorſque la mer briſe ſur ces bancs de ſable, elle eſt affreuſe. Ces barres ſe rencontrent ordinairement à l'entrée de toutes les riviéres conſidérables; ce qui les rend néceſſairement difficiles & dangereuſes pour les grands batimens. Ce

ſont ces élévations, qui ſe trouvent aux embouchures du Nil, & qui égalent preſque la hauteur des flots, qu'on appelle *Bogas*. On dit, le Bogas eſt bon, il eſt mauvais. On eſt quelquefois deux mois ſans le pouvoir paſſer, & il n'y a pas d'année qu'il ne périſſe divers batimens ſur les barres de Roſette & de Damiette. Ces barres changent d'une année à l'autre; ſouvent même elles varient du jour au lendemain, comme je l'ai pluſieurs fois obſervé. Le Bogas eſt tantôt plus avancé dans la mer, quelquefois il ſe trouve plus voiſin de l'embouchure du fleuve. Aujourd'hui il eſt bas dans un endroit, & demain dans un autre. La diverſité des vents augmente quelquefois la barre d'un côté tandis que de l'autre elle la diminue. Auſſi tient-on toujours des batteaux aux environs, pour en reconnoitre les endroits les plus bas, & guider les batimens, qui ſortent de la riviére, ou qui ſe preſentent pour y entrer. Ces précautions n'empêchent cependant point ces paſſages d'être fort dangereux. Les Turcs les trouvent ſi redoutables, qu'ils ont coutume de dire, que qui ne craint pas le Bogas, ne craint pas Dieu. Ce n'étoit pas ſans doute autrefois la même choſe, puiſqu'on découvre encore les veſtiges de certaines digues, qui s'avançoient dans la mer, & ſervoient à entretenir en tous tems un paſſage libre. Elles ont été tellement abandonnées, qu'elles ſont à preſent abſolument engagées dans le terrain. Auſſi le Bogas reſte t'il fermé à Damiette pendant trois mois de l'hiver; & on attend quelquefois trente & quarante jours, avant que d'oſer hazarder de le paſſer à Roſette. Ce retardement eſt d'autant plus incommode & deſavantageux, que les canaux du Nil, qui voituroient autrefois toutes les marchandiſes de la haute Egypte à Alexandrie, & qui ſe rendoient dans le lac Mareotis, ſont aujourd'hui, comme je le dirai dans la ſuite, devenus inutiles à la navigation, & ne ſervent plus que dans la hauteur du Nil à conduire de l'eau dans les citernes de cette ville.

De là il eſt aiſé de conclure, que le lit du Nil doit néceſſairement devenir de jour en jour moins profond vers ſon embouchure. C'eſt ce que l'expérience demontre tous les jours. Un vieux Capitaine de Saïque diſoit, que de quinze braſſes d'eau qu'il avoit meſurées il y avoit quinze ans entre le Bogas & Damiette, à peine en trouvoit-on quinze pieds

dans le tems qu'il parloit ; d'où il concluoit, qu'il étoit à craindre qu'un jour la riviére ne fût plus navigable en cet endroit, que pour de ſimples barques. La même choſe eſt arrivée à Roſette. Le Nil depuis ſon embouchure voiſine de cette ville juſqu'à Foua étoit autrefois fort profond. C'eſt pour cela que la douane étoit alors établie en ce dernier lieu ; & elle n'a depuis été tranſportée à Roſette, que parceque les * Saïques ne pouvoient plus monter juſqu'à Foua avec leurs chargemens.

Origine du Delta.

Cette obſervation & quelques autres portent naturellement à croire, que le Delta n'étoit d'abord qu'un grand golphe, dont le fond pouvoit baigner les murs de l'ancienne Memphis, & qui s'étendoit à droite & à gauche du côté de ſon entrée juſqu'aux lieux, où ſont placées aujourd'hui les villes de Damiette & de Roſette. En effet il ne ſeroit pas impoſſible que par une longue ſucceſſion d'années le limon que charie continuellement le Nil eût comblé cet eſpace, & eût enſuite rendu ce terrain fertile. En ce cas rien ne ſeroit plus juſte que l'ingénieuſe fiction, qui fait naître l'Egypte des Amours du Nil & de la belle Memphis.

Un Auteur Copte, dont je ne me rends point le garand, attribue à Joſeph le deſſéchement du Delta. Ce ſaint Patriarche, dit il, fameux par les connoiſſances ſinguliéres que Dieu lui avoit communiquées, illuſtre par ſa ſageſſe & par ſes lumiéres, célébre par les ouvrages immenſes qu'il avoit exécutés pour le bonheur de l'Egypte, avoit excité contre lui l'envie des courtiſans par cela même, qui devoit le leur rendre plus cher & plus eſtimable. Jaloux de ſon crédit & de ſa grandeur les Seigneurs & les Prêtres du pays, miniſtres nés de tous les Rois d'Egypte, ne voyoient qu'à regret un étranger ſans titre & ſans nom, vendu pour eſclave à un des premiers Officiers de la Cour, faiſant profeſſion d'une religion différente de la leur, mépriſant leurs coutumes, deteſtant leurs Dieux, occuper dans l'eſprit du Prince & de la nation un rang qu'ils croyoient leur appartenir, préſider à tous les Conſeils, conduire toutes les entrepriſes, gouverner l'Etat auſſi abſolument que le

* Eſpece de vaiſſeau Turc propre à porter des marchandiſes. Il a des voiles quarrées au mât du milieu. Les Saïques n'ont ni miſaïnne, ni peroquet, ni haubans, mais ſeulement un grand mât avec ſon hunier fort haut, un beaupré, & un artimon. Ces vaiſſeaux ſont ſi legers, que lorſqu'ils ont le vent arriere, il n'eſt pas poſſible de les atteindre.

Souverain, & s'attirer par ſon habileté, ſa prudence, & ſon zéle l'eſtime & la vénération des peuples. L'état floriſſant, où étoit parvenue cette nombreuſe famille qu'il avoit fait venir en Egypte, & que les bénédictions du Ciel ſembloient multiplier à vue d'œil, redoubloit encore leur jalouſie. Non ſeulement ils redoutoient le gouverneur de l'Egypte; ils croyoient même voir dans tous ces étrangers autant de Joſephs, prêts d'occuper le rang du premier, & de leur ravir une place qu'ils eſpéroient du moins reprendre après ſa mort. Tout enfant de Jacob leur paroiſſoit un favori né, un eſprit ſupérieur capable d'en impoſer aux peuples & aux Rois, un maître fait pour leur commander.

Tant que Joſeph fut dans la fleur de l'âge, actif, vigilant, laborieux, infatiguable pour tout ce qui intéreſſoit la gloire de ſon Prince & le bonheur de ſes ſujets, l'envie rongea ſon frein, & dévora ſes murmures dans le ſilence. Il n'y avoit aucun Grand à la Cour, qui fût aſſez hardi pour ſe déclarer l'ennemi d'un homme eſtimé du ſouverain, chéri des peuples, qui paſſoit pour pénétrer d'un coup d'œil les projets les plus cachés, les intentions des cœurs les plus ſecrétes. Mais dès que l'âge commença à faire ſur lui quelque progrès ſes ennemis ſongerent à le ſupplanter, & à le perdre. Ils ne l'attaquerent cependant pas ouvertement; la partie auroit été mal faite & trop déſavantageuſe. Ce grand homme ne donnoit aucune priſe. Sa fidélité pour ſon Prince, ſon zéle pour le bien de la nation, éclatoient dans toute ſa conduite paſſée. Pour le décrier on ſe ſervit du prétexte de ſon grand âge. On fit entendre au Pharaon, qui régnoit alors, que Joſeph étoit déja vieux, & avoit beſoin de repos, après tant de travaux & de fatigues qu'il avoit eſſuyées; qu'il n'étoit plus propre au gouvernement; que ſes lumiéres s'obſcurciſſoient, & que ce ſeroit ménager les intérêts de ſa gloire que de le retirer du maniment des affaires, avant que leur mauvaiſe ſituation fît connoître plus ouvertement la foibleſſe du Miniſtre, & ternît la réputation qu'il s'étoit acquiſe. Dequoi la jalouſie n'eſt elle pas capable! Ne ſembloit-il pas, à l'entendre, que Joſeph dût encore être redevable à ſes ennemis de la perte de ſon honneur & du renverſement de ſa fortune.

Ce grand homme pénétra cette intrigue; il comprit toute

la malice de ſes envieux, & réſolut de la confondre. La baſſe Egypte n'étoit encore alors qu'un pays marécageux & preſque noyé ſous l'eau. Joſeph entreprit de le deſſécher, de le rendre habitable, & capable même d'un grand revenu. Ce furent là les ſeules armes que ce Miniſtre habile & zélé crut devoir oppoſer à la calomnie. Son projet réuſſit comme il avoit eſpéré. A la faveur des ſaignées, des digues & des canaux qu'il fit faire, on gagna inſenſiblement du terrain; les eaux s'écoulerent. Joſeph n'employa que deux ans à ce prodigieux travail; & dans ce court eſpace de tems la baſſe Egypte auparavant couverte des flots ſe trouva dans l'état, où on l'a toujours vuë depuis.

J'ai déja déclaré que je ne prétendois point être garand de cette hiſtoire, quoique le ſçavant pere Kircher Jéſuite ne craigne point de la donner pour indubitable, & cite pour appuyer ſon ſentiment le Rabin *Ben Abed Hakem*. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſi l'Egypte étoit tout autrement cultivée du tems de ſes anciens Rois qu'elle ne l'eſt aujourd'hui, ſi elle ne renfermoit alors aucun terrain inculte, ſi on avoit dans ces tems reculés étendu la fertilité du Nil juſqu'aux deſerts de la Libye, ce pays d'ailleurs ne contenoit point alors tous les terrains fertiles, dont le Delta s'eſt accru depuis. C'eſt un fait dont le témoignage de tous les anciens, & l'expérience de ceux qui ont fait quelque ſejour en Egypte, ne permet nullement de douter. Selon Diodore les premiers habitans de cette partie de l'Egypte l'appelloient un don de Mercure, parceque ce Dieu préſidant au commerce, qui rend cette région la plus floriſſante de tout le pays, ils ne croyoient pas pouvoir attribuer à aucune autre divinité les avantages qu'ils tiroient de cette nouvelle contrée. Le fameux pére Kircher, que j'ai déja cité, ajoute que ces mêmes peuples lui donnoient le nom de *Phium*, terme qui dans l'ancienne langue du pays ſignifie *mer*, & exprime parfaitement ſon origine. On lit d'ailleurs dans le Timée de Platon, dans Pline, & dans Séneque, qu'il falloit aux vaiſſeaux un jour & une nuit, pour arriver de Pharos en Egypte. Cependant cette Iſle communique preſentement à Alexandrie par un pont. Enfin Hérodote nous aſſure, que dans le voyage qu'il fit en Egypte il vit encore aux murs de Memphis des anneaux, aux quels quelques ſiécles auparavant on attachoit les vaiſſeaux, qui abordoient juſqu'au

pied des murailles de cette capitale, dont la mer s'étoit déja éloignée de ſon tems de quelque diſtance. Il ajoute que dans les montagnes voiſines de cette ville il découvrit encore des coquillages de mer attachés aux rochers, d'où il conclud que tout le reſte de la baſſe Egypte eſt un ouvrage tout nouveau de la nature, & un terrain nouvellement ajouté à l'ancien. Il le prouve parceque ce terrain n'a aucune reſſemblance avec celui de toutes les autres provinces voiſines, & paroît parconſéquent avoir été tranſporté de plus loin. En effet celui de la Libye eſt rougeâtre & ſablonneux; celui de l'Arabie & de la Syrie ſe trouve plein d'argile & de pierres; au lieu que celui du Delta eſt noirâtre. Je ſuis donc perſuadé, que c'eſt là le fondement & la raiſon de ce que nous liſons dans les anciens, que ſous le régne de Meris, qui vivoit neuf cens ans avant Hérodote, c'eſt-à-dire environ 1350 ans avant Jeſus-Chriſt, lorſque le Nil croiſſoit de huit coudées il inondoit toute l'Egypte, au lieu que du tems de cet Auteur il falloit pour cela qu'il crût de quinze coudées.

Pour moi, s'il m'eſt permis de joindre mon témoignage à celui des Anciens, je puis aſſurer que ces coquillages qu'Hérodote dit avoir remarqués dans les rochers voiſins de Memphis, je les y ai vus de même en 1692 lorſque j'allai en Egypte; que je les y retrouvai en 1718. lorſque je repaſſai dans ce pays, & que ſans doute ils y ſeront encore dans pluſieurs milliers d'années. On trouve auſſi au Midi du Sphinx, qui ſe voit à l'Orient & à trois cens pas de diſtance de la ſeconde des piramides, un monticule, dont le ſommet eſt tout rempli de ces coquillages; ce qui juſtifie que cette élévation a été autrefois couverte des flots de la mer, qui a baiſſé depuis de cette hauteur juſqu'à ſa ſuperficie préſente. Cette différence eſt au moins de cinquante toiſes. J'ai lu dans le Macriſi, qu'en creuſant un de ces puits, dont je parlerai dans la ſuite, & qu'on trouve taillés dans le roc au pied du Chateau du Caire, on rencontra en arrivant à l'eau une poutre traverſée dans le rocher. C'eſt un exemple entre cent autres qu'on pourroit rapporter pour prouver, que depuis que cette poutre tomba au fond de la mer en cet endroit, tout le ſable, dont la pierre qui la couvroit a été ſurmontée, s'étoit amaſſé ſur cette poutre dans les eaux de la mer même; qu'ainſi la

mer, qui a ſurmonté le monticule dont je viens de parler ; & y a attaché des coquillages, couvroit auſſi cet eſpace dont la profondeur étoit de plus de cent cinquante pieds ; d'où il réſulte en même tems, que tout ce qu'on voit aujourd'hui de terrain découvert depuis cet endroit juſqu'à la mer, eſt une augmentation, qui eſt ſurvenue à l'Egypte.

Il eſt certain que depuis Alexandrie juſqu'au de-là de Damiette, la mer a très peu de fond pendant l'eſpace de quinze ou vingt milles en s'éloignant de la côte ; & comme ce fond eſt d'ailleurs marécageux & plein de vaſe, on ne peut douter que cela ne procéde des terres & des ſables, que le Nil bourbeux emporte avec lui tous les ans dans la mer. D'où il s'enſuit néceſſairement qu'elle s'éloigne chaque jour inſenſiblement de ſes côtes. C'eſt ce qu'on apperçoit ſans peine dans l'eſpace ſeulement de cinquante années. On ſçait par exemple, que Foua étoit encore il n'y a que trois à quatre cens ans à l'embouchure du fleuve du côté de Roſette, aulieu que cette Ville s'en trouve à préſent éloignée de ſept à huit milles. Damiette, dont la mer mouilloit le pied des murailles du tems de Saint Louis, s'en trouve aujourd'hui à dix milles de diſtance. Enfin la fortereſſe de Roſette, qui il n'y a que quatre vingt ans étoit vis-à-vis de la barre du Nil, en eſt à préſent éloignée de près de trois cens pas. J'ai vu moi même qu'en 1692. à mon arrivée en Egypte la mer n'étoit qu'à une demi lieue de cette Ville, aulieu qu'en 1718. je l'en ai trouvée diſtante d'une grande lieue. Par cette viteſſe avec laquelle s'accroit le terrain du Delta, on peut juger de la différence & du changement arrivés dans cette contrée depuis Herodote juſqu'à nous. Je ſuis perſuadé que dans cet eſpace de tems elle s'eſt accrue au moins de la moitié.

De ſon terrain.

Ce terrain à qui les Grecs ont donné le nom de Delta, parce qu'il eſt triangulaire, & reſſemble à la quatriéme lettre de leur alphabet, eſt compris, comme je l'ai dit, entre les deux principaux bras du Nil, & n'a pas moins de cent cinquante lieues de tour. Cette étendue eſt coupée par une infinité de lacs & de canaux ; rien n'y eſt inculte, & on pourroit dire ſans trop outrer l'expreſſion, que ce n'eſt qu'une ſeule Ville qui a de très grands jardins, & des terres attachées aux maiſons qu'elle renferme. En effet depuis Roſette

juſqu'au

juſqu'au Caire, & depuis le Caire juſqu'à Damiette, les bords du Nil ſont couverts de villages, qui ſe touchent preſque les uns les autres, & qui ſont habités de maniére à ne pouvoir le comprendre que par l'expérience. Cependant d'Alexandrie & de Damiette à la pointe du Delta, c'eſt-à-dire à l'endroit où le Nil ſe ſépare en deux branches, on peut compter environ cinquante lieues Françoiſes, quoiqu'il ne dût y en avoir que trente, à ſuivre les meſures que les Anciens nous ont laiſſées. Mais leur maniére de meſurer ces diſtances ne doit point nous arrêter. On ſçait qu'ils ne comptoient que cinq à ſix lieues d'Alexandrie à Canope, aujourd'hui Roſette, tandis qu'il faut une grande journée entiére pour faire ce chemin. Du Caire à Damiette il y avoit au moins quarante lieues, & de Damiette à Roſette le long de la mer plus de ſoixante. Si à cela on ajoute, que le cœur du Delta eſt de même couvert d'habitations, on trouvera que c'eſt avec aſſez de raiſon que j'ai repréſenté ce fameux triangle ſous l'idée d'une Ville immenſe, qui comprend dans ſon enceinte de grands jardins, & de vaſtes campagnes en labour. Tout le terrain du Delta eſt plat & ſans montagnes. Les élévations qu'on y rencontre ſont des ruines des Villes anciennes, ou des ouvrages conſtruits en différens tems pour l'utilité, ſoit publique, ſoit particuliére. Tous ceux qui ont voyagé dans cette partie de l Egypte avec quelque attention en demeurent d'accord.

Le Delta comme je l'ai dit, eſt coupé par un grand nombre de canaux, entre leſquels il y en a de ſi conſidérables, qu'ils portent les eaux du Nil juſqu'à la mer, & pourroient être comptés au nombre des embouchures de ce fleuve. Les Anciens l'ont fait ſans doute; mais aujourd'hui on ne regarde comme vraies bouches du Nil, que celles de Damiette & de Roſette. De ces grands canaux il s'en détache une infinité de petits qui leur ſervent de communication, & croiſent en quelque ſorte de toutes parts les terres du Delta. Par là il n'y en a aucune, qui ne puiſſe être arroſée, & qui ne le ſoit en effet; ce qui eſt la ſource de leur grande fécondité. Outre l'arroſement des terres, la plûpart de ces canaux, comme je le dirai dans la ſuite, ont encore un autre utilité. En effet ils ſervent à tranſporter les marchandiſes & les denrées d'un lieu en un autre. Il eſt vrai qu'ils ne peuvent

être d'uſage pour cela, que dans le tems de l'accroiſſement du Nil. Du reſte ils ont auſſi un troiſiéme avantage, qui n'eſt guéres moins conſidérable, c'eſt qu'ils ſervent à garantir les habitans des effets de l'inimitié qui régne entre eux, & que rien au monde n'eſt capable d'éteindre. Ce ſont autant de remparts, qui mettent réciproquement les villages à l'abri des inſultes de leurs voiſins, & qui les préſervent des courſes & des brigandages des Arabes, en rendant leur cavalerie inutile. Une partie de l'eau de ces canaux par la communication qu'ils ont les uns avec les autres, retombe enfin dans le Nil; ce qui facilite le deſſéchement des terres & leur culture. Quelque fois auſſi elle eſt retenue à deſſein, pour ſervir à les arroſer pendant l'Eté.

De ſes villes.

Comme le Delta eſt un terrain tout nouveau, on conçoit d'abord que ſes Villes ne ſçauroient être auſſi anciennes, que celles qu'on pourroit rencontrer dans l'Egypte ſupérieure. On peut dire en récompenſe qu'il renferme aujourd'hui les plus riches, les plus floriſſantes, & les plus connues, comme les plus entiéres de tout le pays. J'entre dans le détail, & je commence d'abord par les premieres Villes qu'on trouve ſur la côte, je veux dire par Roſette & Damiette.

De Roſette.

De ce que j'ai dit ci-devant de la maniére, dont s'étoit formé & accru le Delta, & dont il s'augmente encore tous les jours, on peut conclure que la côte ſe prolongeant inſenſiblement, l'ancien Canope ſeroit aujourd'hui fort éloigné de la mer, s'il ſubſiſtoit encore; & il y a beaucoup d'apparence que l'endroit, où il étoit ſitué, en eſt préſentement diſtant de pluſieurs milles. Auſſi quelques uns prétendent-ils, qu'il étoit bati dans l'endroit, où ſe trouve à préſent un village, que les gens du pays appellent *Etkou*. Pour moi j'avoue que je ſuis plus porté à croire que Canope étoit ſitué, où ſont aujourd hui les Biquiers, ou la Madie. En effet quoique nous ne retrouvions plus de nos jours cette Ville fameuſe par ſa propre grandeur, par la magnificence de ce temple ſi vanté qu'on y avoit élevé à Serapis, & par le concours prodigieux des pélerins, qui venoient y ſacrifier, & aſſiſter aux fêtes qui s'y célébroient, nous ſçavons cependant à peu près par la préciſion avec laquelle les anciens Auteurs ont marqué la diſtance de Canope à Alexandrie, où cette premiere Ville

devoit être ſituée. Selon eux on comptoit cinq ou ſix lieues de Canope au Phare. Ainſi puiſque les deux endroits, dont je viens de parler ſe trouvent préciſément à la même diſtance, il eſt très probable que cette Ville étoit batie dans le terrain qu'occupent aujourd'hui l'un ou l'autre.

Situation de cette Ville.

De-là il s'enſuivroit néceſſairement que Roſette n'eſt point aujourd'hui ſituée à l'endroit qu'occupoit autrefois l'ancien Canope, puiſqu'on compte dix à douze lieues de Roſette à Alexandrie. Cependant comme j'ai déja averti, qu'on ne doit pas beaucoup s'arrêter aux meſures des Anciens, dont nous n'avons pas une connoiſſance aſſez exacte, il ſe pourroit encore faire que Roſette fût dans la même poſition que Canope, ou du moins qu'elle n'en fût pas fort éloignée Le terrain des environs de cette Ville moderne, qui eſt fort élevé, qui ne paroit point avoir été formé du limon du Nil & qui ſemble auſſi ancien que le monde; la ſituation du lit du Nil, qui vraiſemblablement n'a pas changé, peuvent contribuer à fortifier ce ſentiment.

Son origine.

Il eſt aumoins certain que Roſette eſt une Ville toute nouvelle, & dont la fondation remonte à peine juſqu'à cent ans. Il eſt même probable qu'elle n'a été batie que pour remplacer Foua, parce que cette derniere Ville étoit devenue trop diſtante du Nil, pour que les bâtimens puſſent y aborder. Comme le canal qui va du Nil à Alexandrie, & qui autrefois étoit compté pour une de ſes embouchures, ne ſert plus aujourd'hui qu'à conduire les eaux du fleuve dans cette Ville & dans le lac Mareotis; que depuis vingt cinq ou trente ans il eſt à ſec durant l'Hiver, & qu'il ne porte plus même de batteaux en aucun tems; la néceſſité de charger dans des magazins les marchandiſes qu'on envoye du Caire à Alexandrie, & celles qui paſſent de cette derniere Ville au Caire, a vraiſemblablement beaucoup contribué à l'agrandiſſement de Roſette, & peut-être même à la conſtruction de toute la Ville. En effet il arrive ſouvent que les marchandiſes, qui ſont en deça de la barre, attendent pendant des mois entiers l'occaſion de la pouvoir paſſer pour ſe rendre à Alexandrie. D'un autre côté celles qui viennent de cette Ville, après avoir ſurmonté les difficultés de ce paſſage, ne peuvent être tranſportées au Caire ſur les mêmes bâtimens.. Ainſi il a été abſo-

lument néceſſaire de batir en cet endroit des lieux propres à les mettre à couvert, & d'y tenir des correſpondans & des facteurs.

L'expérience fait voir que Roſette n'a véritablement point eu d'autre origine. Le commerce s'y eſt tellement augmenté, ſurtout depuis trente ans, que cette Ville eſt aujourd'hui une des plus puiſſantes de l'Egypte. Il s'y fait un trafic aſſez conſidérable de marchandiſes, qui ſe tirent des environs même, de celles qu'on y tranſporte du Caire, & de celles qui viennent des Iſles de l'Archipel, d'où les Grecs les amenent ſur des Saïques. Pluſieurs marchands François y ſont établis, & le Roi y tient un Vice-conſul pour la nation.

On a lieu d'être ſurpris, que les Turcs ayent négligé l'uſage du canal, qui paſſe à Alexandrie, puiſqu'il étoit d'une ſi grande utilité, tant pour les étrangers, que pour les Alexandrins mêmes. En effet à la faveur de ce canal on tranſportoit en tout tems en cette Ville les choſes néceſſaires à la ſubſiſtance du peuple, qui ne peut les tirer que par le Nil; aulieu qu'à préſent on eſt quelque fois deux mois, & davantage ſans y pouvoir porter aucunes proviſions. D'ailleurs ce canal ſervoit à l'expédition des bâtimens, qui abordoient à Alexandrie, & qui aujourd'hui ſont ſouvent obligés d'attendre un tems fort conſidérable avant qu'ils puiſſent recevoir leur marchandiſes, & de s'expoſer aux dangers de la barre, qui ne ſont pas médiocres. Comme ce canal eſt encore fort entier, il ſeroit facile de le nétoyer, & d'en rétablir l'uſage.

Ce travail ne demanderoit que très peu de dépenſe; & ſi jamais l'Egypte retournoit ſous le gouvernement d'une Puiſſance moins barbare, ce ſeroit là ſans doute un des premiers objets de ſon attention.

J'ai parcouru les environs de Roſette avec la derniere exactitude, pour reconnoitre ſi je n'y trouverois pas quelques veſtiges de bâtimens anciens; mais je me ſuis donné pour cela beaucoup de peine inutilement. Les montagnes qu'on rencontre au tour de cette Ville, ne ſont compoſées que de ſables mouvants; s'il y a jamais eu quelques édifices dans le voiſinage, ou le tems les a abſolument détruits ou bien ils ſont aujourd'hui enſévelis ſous les ſables. Cependant à quelque diſtance au deſſus de Roſette en remontant le Nil,

on apperçoit une montagne, ſur laquelle ſe voit encore une ancienne tour, & diverſes ruines. Les cimetiéres de la Ville ſont de ce côté là. Cette tour ſert à découvrir les bâtimens, qui abordent à la côte. Lorſqu'on eſt ſur la hauteur, à la pointe de laquelle la tour eſt ſituée du coté de Roſette, on apperçoit que cette élévation, qui forme un demi cercle parfait, renferme un enfoncement, qu'on ne peut guére regarder comme l'effet du hazard. Pour moi je trouve aſſez naturel de penſer, que c'eſt un ouvrage que l'art a ménagé avec un grand travail, pour ſervir d'azile aux vaiſſeaux, qui étoient introduits dans ce demi cercle. Peut-être étoit-ce le port de l'ancien Canope, & l'endroit où mouilloientdu tems des Romains les bâtimens, qui entroient dans le Nil. Je croirois encore aſſez volontiers que cet ouvrage, qui forme une demi lune, répondoit alors par celle de ſes extrémités, qui regarde la mer, à la barre du fleuve aujourd'hui éloignée de cet endroit de plus de trois milles. La Ville pouvoit être bâtie en amphitheâtre au tour de cet enfoncement, & ſur la montagne qu'on voit en deçà du Nil qui paſſe encore aujourd'hui proche de ce demi cercle, ſans cependant le cotoyer abſolument. A l'égard du fond, il s'eſt rempli inſenſiblement faute d'entretien, & il n'eſt reſté que le ſeul lit du fleuve. Cette demi lune, qui d'une de ſes pointes à l'autre a environ ſept à huit cens pas d'étendue, couvroit préciſément les vaiſſeaux du vent le plus dangereux qui ſouffle ſur cette côte, & ils devoient être dans cet enfoncement comme dans un baſſin tranquile. L'opinion des habitans de Roſette ſemble fortifier le ſentiment de ceux qui croyent, qu'autrefois il y avoit eu une Ville bâtie dans cet endroit. En effet ils diſent, que de la tour, dont j'ai parlé, on trouve des conduits ſouterrains, qui menent juſqu'à Alexandrie. Peut-être qu'en creuſant dans divers endroits de ce petit golphe, on pourroit trouver encore quelques reſtes, quelques veſtiges d'anciens édifices, & s'aſſurer ainſi de la verité de cette opinion. Dureſte j'avourai naturellement, que ſuperficiellement il n'en paroit aucune trace

La ville de Damiette, qui eſt le ſecond port de l'Egypte, eſt ſituée à l'extrémité du Delta oppoſée à Roſette, ſur le bras Oriental du Nil, & répond à l'ancienne Péluſe, qui s'avançoit dans la mer l'eſpace d'une demi lieue. La barre eſt beaucoup

De Damiette & de ſa ſituation.

plus éloignée de cette ville qu'à Roſette, d'où l'on pourroit conclure qu'elle eſt beaucoup plus ancienne. En effet on y voit un chateau aſſez vieux, & qui paroît avoir huit cens ans d'antiquité. Il eſt certain que du tems de Saint Louis cette ville étoit proche de la barre du fleuve, quoique, comme je l'ai dit, elle s'en trouve aujourd'hui fort éloignée.

Le nom de Peluſe, que les anciens dérivent de *Palus*; conviendroit encore parfaitement à Damiette, puiſqu'elle ſe trouve ſituée dans un terrain des plus bourbeux du monde. Auſſi eſt-elle de toutes parts environnée de marais, ainſi que preſque toutes les autres villes d'Egypte, qui ſont baties à deſſein dans des cantons que la riviére inonde, & qui après avoir été marais pendant une partie de l'Hiver, deviennent des campagnes de bled au Printems. Ce que Damiette a de particulier, auſſi bien que Roſette, c'eſt que les chaleurs y ſont très médiocres en Eté. Au contraire il y pleut abondamment en Hiver, & dès que ce terrain naturellement gras eſt une fois détrempé par la pluie, il devient boueux à ne pouvoir s'en tirer. Ces deux villes ſont environnées de jardinages & de verdure. La Caſſe de Damiette eſt des plus eſtimées.

Cette ville eſt marchande auſſi bien que Roſette. Il ne ſe paſſe pas d'année qu'on n'y charge près de cent vaiſſeaux, la plûpart en ris. Auſſi les Corſaires Chrétiens ne manquent jamais de roder dans cette mer pour profiter de l'occaſion, ſoit à l'entrée, ſoit à la ſortie des batimens. Les François & les autres Nations ont eu juſqu'ici peu de commerce en cette derniére échelle. Cependant les marchands commencent à s'y établir, & il y a quelque apparence que les choſes vont changer.

J'ai déja dit que le limon & les ſables, que charie le Nil, rempliſſent inſenſiblement ſon canal, enſorte que d'année en année ſon lit devient moins profond à meſure qu'il s'éloigne de ſes embouchures. Auſſi je mets en fait que par la même raiſon, qui a fait abandonner Foua, les Saïques & gros batimens ne pouvant plus remonter le fleuve juſqu'à cet endroit, on ſera de même obligé avant deux cens ans de bâtir une autre ville que Damiette plus voiſine de l'embouchure du Nil, & que dans ſix ou ſept cens ans il faudra de même en conſtruire une nouvelle au deſſous de Roſette, qui alors ſera éloignée

de la bouche du fleuve de dix à douze milles. Il ſemble en effet que dans ces derniers ſiécles le Delta s'accroît à proportion plus conſidérablement, que dans les précédens. Il a fallu ſix cens ans, pour éloigner la ville de Damiette de la mer de huit ou dix milles ; & dans l'eſpace de vingt ſix ans Roſette s'en eſt éloignée d'une demi lieue. La viteſſe de cet accroiſſement eſt aiſée àcomprendre, lorſqu'on ſe repreſente, que les eaux du Nil ſont ſi troubles & ſi bourbeuſes dans le tems de l'augmentation de ce fleuve, que les boues & les ſables ſont au moins la dixiéme partie de ſon volume. C'eſt ce que j'ai déja remarqué ailleurs. On peut ajouter, que ce limon, dont elles ſont chargées, ne s'étend point à plus de douze ou quinze milles de la côte. C'eſt ce qu'on obſerve, lorſque l'on eſt à la mer, où l'on diſtingue parfaitement la qualité des flots, qui conſervent leur pureté juſqu'à cette diſtance des terres, d'avec les eaux du Nil, qui de là au rivage ſont très troubles. Enfin il eſt certain que ſur toute la côte du Delta la mer eſt ſi peu profonde, qu'à un mille du rivage on trouve à peine une braſſe d'eau, deux braſſes à deux milles, & ainſi juſqu'à dix ou douze milles des côtes de l'Egypte. Par là on conçoit facilement que le terrain doit s'augmenter en quelque ſorte à vue d'œil par le rapport continuel que font les vagues de la mer à ſes bords du limon & des ſables, dont elles ſont chargeés.

Du lac Sirbon.

Avant que de m'éloigner des rivages du Delta, & d'abandonner les environs de Damiette, peut être ne ſerez vous pas faché, Monſieur, que je vous diſe un mot du lac Sirbon, dont il eſt tant parlé dans les anciens Auteurs. Ce lac tout fameux qu'il eſt dans l'hiſtoire par ce bitume, qu'on recueilloit ſur ſes eaux dans le tems de ſes ébullitions, qui étoient toujours réglées, & qu'on ſçavoit prévoir, n'eſt pas plus connu en Egypte, que le lieu où il étoit ſitué. Hérodote le place proche du mont Caſius, dont il ne nous reſte aucune connoiſſance. D'autres ſemblent nous donner une notion plus exacte de ſa poſition. Selon eux il étoit ſitué proche de Damiette, & bornoit l'Egypte en partie du côté de l'Eſt. Cependant ces lumiéres ne nous éclairciſſent pas davantage ſur un lieu, dont il ne paroît pas qu'il nous reſte aucun veſtige. Eſt-ce que ce lac ſeroit deſſéché, & que l'eſpace qu'il occupoit

auroit été comblé par les ſables ? Eſt-ce que nous n'aurions pas une connoiſſance aſſez exacte de la côte qui s'étend depuis Damiette juſqu'à la Paleſtine ? Je ne décide point, quoique j'aye beaucoup de diſpoſition à pencher vers le dernier ſentiment. A l'égard du nom, il eſt abſolument effacé ; c'eſt une choſe hors de doute. Parler du lac Sirbon, c'eſt parler Allemand aux Arabes. Peut être n'en eſt-il pas de même de ce lac. On ſçait que les ouvrages de la nature ne périſſent pas auſſi facilement, que ceux de l'art. Cette maxime généralement vraie l'eſt ſurtout dans l'eſpéce, dont il s'agit. Il eſt vrai que Pline * nous aſſure, que de ſon tems ce lac n'avoit plus qu'une étendue peu conſidérable ; doù je conclus que puiſqu'au ſiécle de cet Auteur il avoit déja ſouffert une ſi grande diminution, il ne ſeroit pas impoſſible que pendant l'eſpace, qui s'eſt écoulé depuis Pline juſqu'à nous, il eût été abſolument comblé.

Cependant aux environs, & à l'Orient de Damiette, on trouve deux lacs, ou marais, ſur l'un deſquels on pourroit haſarder quelques conjéctures. Pour moi il me ſembleroit que celui de ces lacs, qui eſt le plus voiſin de cette ville, auroit aſſez de rapport avec l'ancien lac Sirbon. Deux raiſons me confirment dans cette penſée. Premiérement l'étendue de ce lac eſt fort médiocre ; & par là une partie de la deſcription de Pline lui convient parfaitement. Outre cela un Auteur Arabe, que j'ai lû, place dans cet endroit là même un petit lac, d'où autre fois, dit-il, on tiroit du bitume, qui ſervoit à l'embaumement des morts ; & cette circonſtance a encore beaucoup de rapport à ce que les Anciens nous apprennent du lac Sirbon. Je ne ſuis pas ſur, à la vérité, qu'on trouve du bitume dans le marais de Damiette. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on en tire beaucoup de Natron, qui ſert en Egypte à faire lever le pain, & à blanchir le linge. J'avourai encore que ce lac n'a aucune communication avec la mer, quoiqu'il en ſoit très proche, au lieu que le lac Sirbon y étoit joint ; mais après ce que j'ai dit des changemens arrivés dans le Delta, & de la maniére dont le terrain s'eſt prolongé & s'eſt éloigné de la mer dans cette partie de l'Egypte, je ne penſe pas que cette difficulté doive me faire abandonner ma conjecture.

* Dans ſon Hiſtoire naturelle, L. 5. Chap. 14.

On conçoit ſans peine que dans le cours de tant de ſiécles cette jonction, par laquelle le lac Sirbon communiquoit avec la mer, a pû être comblée par les ſables. Cette ſuppoſition n'eſt pas ſans fondement, & expliqueroit fort naturellement la cauſe du déperiſſement de ce lac.

A l'égard de cet autre petit lac qu'on rencontre dans le voiſinage de celui-ci, quoiqu'il ſe décharge dans la mer, il n'a point ſelon moi les mêmes caractéres de reſſemblance avec le lac Sirbon. En effet je ne ſcache point que ce marais porte ni bitume, ni aucune autre matiére ſemblable. D'ailleurs il reçoit les eaux du Nil, & elles y ſont conduites par un canal qui de nos jours porte encore le nom de Tanis ; ce qui prouve que ce marais n'eſt autre choſe que l'ancienne bouche du Nil appellée Tanitique de la ville de Tanis bâtie ſur ſes bords. Enfin on pêche dans ce lac une ſi prodigieuſe quantité de poiſſon, que toute la baſſe Egypte en ſubſiſte pendant les grandes chaleurs. On y trouve juſqu'à du harang fort gros & très bon, qui commence à paroître en Janvier, & dure tout le mois de Février ſuivant, quoi qu'on n'en rencontre en nul autre endroit de la Méditerranée. Ce ſont là ſelon moi des particularités, que les anciens n'auroient eu garde de paſſer ſous ſilence, en parlant du lac Sirbon, dont ils ont tant vanté l'utilité & les avantages. Ainſi puiſqu'ils n'en diſent mot, je crois être en droit de conclure, ou que ce lac ne ſubſiſte plus de nos jours, ou qu'on ne doit point le chercher ailleurs que dans ce premier marais voiſin de Damiette, qui a avec lui tant de reſſemblance.

De Foua.

En s'éloignant de la côte, & remontant le Nil, la premiére ville que l'on rencontre après Damiette & Roſette eſt Foua, connue anciennement ſous le nom, de *Nici*. Cette ville bâtie ſur les bords du Nil à quelques lieues au deſſus de Roſette a été autrefois très floriſſante. C'étoit l'abord de tous les vaiſſeaux d'Europe ; c'étoit en ce lieu que ſe payoient les douanes & les entrées de preſque toutes les marchandiſes, qui abordoient en Egypte de ce côté-là. Mais depuis que le lit du Nil s'en eſt éloigné, & que les gros vaiſſeaux n'ont pû remonter juſqu'à cette ville, Foua eſt beaucoup déchue de ſa premiére grandeur. Roſette, comme je l'ai dit, s'eſt accrue & enrichie de ſes dépouilles. Cette ville eſt cependant encore aujourd'hui

aſſez peuplée. Du reſte ſes rues ſont fort étroites, comme dans toutes les villes bâties dans les pays chauds. Ce que celle ci a de ſingulier eſt un grand fauxbourg, qui eſt la retraite de toutes les jolies femmes. Ces belles y ont le privilége de ſortir le jour comme il leur plaît, & de rentrer la nuit quand bon leur ſemble, ſans que leurs maris y trouvent à redire. Je ne ſçai ſi le commerce avec les Européens n'auroit pas beaucoup contribué à y introduire une coutume ſi contraire à l'uſage établi dans tout le Levant. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Dames ſçavent admirablement profiter de ce droit, ſans que dans ce lieu il arrive cependant à cet égard autant de déſordres, que dans pluſieurs autres villes de l'Egypte, où les femmes ſont gardées beaucoup plus étroitement. Tant il eſt vrai, quoi qu'en diſent les Orientaux, quoique penſent au contraire quelques nations de notre Europe, que les grilles & les verroux ne ſont ni les uniques, ni les plus ſeurs gardiens de la vertu.

De la Mafſoure.

La Maſſoure eſt après Foua une des principales villes de la baſſe Egypte; peut être même eſt-ce la ſeule place du Delta, qui mérite véritablement ce nom. Au moins eſt-ce, comme je l'ai dit ailleurs, le ſeul endroit muré qu'on y rencontre. Du reſte ce lieu n'eſt remarquable que par ſa ſituation, qui eſt une des plus belles de toute l'Egypte. Le peuple même y eſt très different de celui, qui habite les villes & les campagnes circonvoiſines, plus doux, plus affable, plus poli. Tant il eſt vrai, que le Ciel & nos habitations ſont infiniment à nos mœurs! Le nom de Maſſoure, ou de *Manſoura*, eſt Arabe, & ſignifie *victoire*. On prétend qu'il a été donné à cette ville, parceque ce fut en cet endroit, que vaincu par la diſette & la néceſſité plutôt que par les armes de ſes ennemis, * le plus ſaint, & ſans contredit le plus grand de nos Rois, tomba entre les mains des Sarraſins avec tous les Grands & tous les Seigneurs de ſa ſuite. Le Ciel qui dans ce Héros Chrétien vouloit donner aux Princes de la terre un exemple ſublime de toutes les vertus, ne lui avoit ménagé cette diſgrace, que pour faire éclater d'autant mieux ſa réſignation aux ordres de l'Eternel, & la grandeur de ſon courage. Captif, chargé de fers, ce Prince parut au milieu de ces barbares auſſi grand, auſſi ferme, auſſi intrepide, qu'un Roi triomphant a coutume de ſe montrer à des ſujets ſoumis

* S. Louis.

& fidéles. L'Egypte admira dans ſon priſonnier une grandeur d'ame qu'elle n'étoit point accoutumée à reconnoître dans ſes Monarques ; & les fiers Mamelucs envierent au premier trône du monde la poſſeſſion d'un Prince, dont les vertus ſçavoient le rendre reſpectable à ſes propres ennemis, & lui faire autant d'eſclaves de ſes vainqueurs.

De la Maſſoure on va à Foſtat, ou *Fuſtat*. C'eſt une petite ville ſituée ſur les bords du Nil, & bâtie, dit-on, par un des généraux d'Omar, qui fit la conquête de l'Egypte. Cet Officier s'étoit déja rendu maître de toute la côte, & il ſe diſpoſoit à pouſſer plus loin ſes ſuccès. Cependant ſon armée campoit dans l'endroit même, où Foſtat eſt placé aujourd'hui, pour y prendre quelque repos, & ſe préparer à ſoumettre le reſte de ce floriſſant Royaume. Le général Arabe réſolut de s'y fortifier à tout événement, afin d'avoir une retraite ſure en cas de diſgrace. Dans cette vue il fit élever un mur autour de cet eſpace que toutes ſes troupes occupoient ; & par ce qu'elles y avoient habité ſous des tentes, il donna à ce lieu le nom de Foſtat, qui en Arabe ſignifie *Pavillon*. De Foſtat.

De là en remontant toujours le Nil, on trouve à deux cens cinquante pas, ou environ, de la Matarée les traces de l'ancienne Héliopolis, ou ville du Soleil, à qui ce lieu étoit particuliérement conſacré. C'eſt pour cette raiſon qu'on l'appelloit encore l'œil, ou la fontaine du Soleil. Aujourd'hui cette ville eſt abſolument ruinée ; & au travers des triſtes débris qu'elle offre à la curioſité des voyageurs, à peine eſt-il poſſible de reconnoître les moindres veſtiges de tant de monumens célébres, de tant d'édifices fameux qu'elle contenoit. Ainſi envain y chercheroit-on preſentement des traces de ces vaſtes & ſuperbes bâtimens, deſtinés à loger les Pretres nombreux que cette ville entretenoit, & où ſans ceſſe occupés à l'étude ces ſages de l'Egypte employoient utilement leur loiſir à pénétrer les ſecrets les plus cachés de la Philoſophie & de l'Aſtronomie. Les nouvelles découvertes qu'ils avoient faites dans l'une ou l'autre de ces deux Sciences étoient inſérées dans les régiſtres publics, pour ſervir dans la ſuite à l'inſtruction & à l'avantage de leurs compatriotes. A l'égard des étrangers au contraire ces ſçavans gardoient un profond ſecret ſurtout ce que l'étude & l'application leur avoient pû apprendre de Des ruines de l'ancienne Heliopolis.

nouveau. Bien loin de chercher à faire parade à leurs yeux de leur doctrine, & à leur communiquer les connoiſſances qu'ils avoient acquiſes, ils regardoient comme un point de religion de leur en faire myſtére. Ce ne fut qu'après un long ſéjour parmi ces Prêtres, & par beaucoup de complaiſance & d'aſſiduité, que dans ſon voyage en Egypte Platon mérita qu'ils lui fiſſent quelque part de leurs lumiéres. Hors de l'enceinte des murs on avoit élevé pour ces hommes ſçavans un Obſervatoire fameux fourni de tout ce qui leur étoit néceſſaire. C'étoit là qu'occupés nuit & jour à découvrir les diverſes révolutions, qui pouvoient arriver dans le Ciel, ils obſervoient le cours des Aſtres, l'extinction de certaines étoilles, l'apparition de quelques autres, l'immerſion ou l'émerſion des planétes, & que ſur leurs découvertes ils régloient les tems & les ſaiſons, calculoient l'arrivée & la durée des Eclipſes, & enrichiſſoient le public des fruits de leurs veilles & de leurs recherches. Ce ſeroit inutilement, comme je l'ai dit, qu'on croiroit rencontrer aujourd'hui quelques veſtiges de ces ſuperbes édifices. Ce que les ſiécles avoient épargné a été detruit par l'effort des barbares, & dans tout l'eſpace que cette ancienne ville occupoit on ne trouve preſentement que cendre & pouſſiere.

Au milieu de ces ruines informes j'ai découvert cependant une figure de Sphinx aſſez ſemblable à celle qui ſe voit à l'Orient de la ſeconde des Pyramides, dont je parlerai dans la ſuite. Elle eſt placée au pied d'une haute aiguille, qui ſeule de tous ces Anciens monumens ſubſiſte encore aujourd'hui en ſon entier. Cette idole eſt d'une ſeule pierre & d'une groſſeur extraordinaire. Comme c'eſt ici aſſez la coutume de croire qu'il y a partout des tréſors cachés, on s'eſt imaginé ſans doute qu'on en trouveroit ſous cette figure, & on l'a renverſée avec des machines. Ce Sphynx eſt donc à preſent ſur le côté preſque entiérement enſéveli ſous le ſable. Une partie de la tête eſt tombée, ou a été caſſée avec violence. On en voit encore les débris ſur la place. Comme le Nil baigne toute cette pierre dans ſa hauteur, ce qui n'arrivoit point lorſqu'elle étoit encore de bout, elle a été minée inſenſiblement par les eaux. Auſſi a-t-on beſoin d'application pour la reconnoître. Elle ne paroît d'abord qu'une maſſe informe; mais pour peu qu'on s'attache à l'examiner, on ſe convainc d'abord de ce qu'elle eſt vérita-

blement. Elle eſt placée au Nord de l'aiguille, & chargée de caractéres hieroglyphiques, qui ſont encore fort entiers. Aux environs de ce Sphinx on trouve pluſieurs autres pierres d'une ſi prodigieuſe grandeur, qu'on les prendroit pour des rochers ſortant de la terre. Cette circonſtance jointe à la figure du Sphinx, qu'on rencontre au même endroit, me porteroit volontiers à croire, que c'étoit en ce lieu qu'étoit bati le temple conſacré au Soleil. La deſcription que les hiſtoriens nous ont laiſſée de cet ancien édifice ſemble devoir me confirmer dans cette opinion. On en jugera par cette deſcription même. Comme tous les autres temples de l'Egypte étoient à peu près bâtis ſur le plan de celui-ci, on ne ſera pas faché ſans doute de ſçavoir ce que les Auteurs anciens nous en apprennent.

A l'entrée de ce temple on rencontroit d'abord un grand quarré long de la largeur d'environ deux cens pieds, ſur une longueur de ſept à huit cens. Cette eſpéce de cour étoit accompagnée de part & d'autre de deux rangs de Sphinx d'une grandeur proportionnée éloignés entre eux d'environ vingt pieds de diſtance. Ces Sphinx régnoient dans toute la longueur du quarré long, qui dans les autres édifices de cette nature étoit plus ou moins grand ſelon la grandeur du temple même auquel ils ſervoient d'avantcour. L'eſpace vuide que ces figures de Sphinx laiſſoient entre elles étoit rempli par des Obéliſques & des colomnes, qui ſe ſuccédoient réciproquement; en ſorte que cette entrée ne pouvoit manquer de donner d'abord une grande idée du temple qu'elle précédoit. De là on paſſoit dans un grand veſtibule élevé de dix pieds au deſſus du quarré long, & ſoûtenu par des colomnes de marbre de différente eſpéce. Ce veſtibule étoit ſuivi d'un autre, & même d'un troiſiéme; car le nombre n'en étoit point fixé. Il y avoit tel de ces édifices, où l'on en comptoit juſqu'à quatre. Enfin on arrivoit au temple élevé lui même de quelques pieds au deſſus des veſtibules. Ce bâtiment conſiſtoit d'abord en une nef fort longue & fort vaſte, ornée de colomnes de marbre & de porphyre d'une hauteur prodigieuſe. Ces colomnes étoient deſtinées à ſoutenir une voute fort exhauſſée, où l'or, l'aſur, & les peintures brilloient également de toutes parts. Les Auteurs anciens vantent beaucoup la beauté & la magnificence de ces nefs, dont ils font mille éloges; & il eſt certain que les débris, qui dans

certains endroits, ſurtout dans quelques villes de la haute Egypte, ſubſiſtent encore aujourd'hui de ces anciens monumens, ſuffiſent pour prouver que les louanges de ces hiſtoriens ne ſont point outrées. Enfin de cette nef on entroit dans l'intérieur du temple, compoſé d'un ſuperbe Dôme élevé ſur pluſieurs colonnades. C'étoit préciſément ſous ce Dôme qu'étoit placé l'Autel, ſur lequel préſidoit la divinité que l'on adoroit en ce lieu. Elle conſiſtoit ordinairement, diſent les Auteurs, dans la repreſentation de quelque animal; car rarement, ou plutôt jamais on n'y voyoit paroître de figure humaine. Il y avoit même quelques uns de ces temples, où l'on ne rencontroit aucune idole, & dont les murs étoient ſeulement chargés de ces caractéres hieroglyphiques, par le moyen deſquels les Egyptiens s'imaginoient pouvoir éterniſer la mémoire des évenemens conſidérables arrivés dans leur pays. Ce que celui d'Heliopolis avoit de particulier, c'étoit un miroir placé de telle façon, qu'il réflechiſſoit les rayons du Soleil, & illuminoit tout le temple. Le vulgaire ignorant regardoit cet évenement purement naturel, comme un effet de la préſence ſenſible de la divinité qu'il adoroit en ce lieu; & les Prêtres ſeuls dépoſitaires du ſecret profitoient habilement de la crédulité du peuple.

De la Matarée.

Nous approchons du Caire, Monſieur, puiſque nous ſommes enfin arrivés à la Matarée. Ce lieu, que quelques uns croyent être l'Hermopolis des anciens, eſt un gros bourg éloigné de cette capitale de l'Egypte d'environ deux lieues. Le nom de Matarée ſignifie *Eau fraîche*, *Eau nouvelle*. La fontaine, qui le porte, l'a communiqué au jardin dans lequel elle ſe trouve, & enſuite à tout le bourg. C'eſt peut être la ſeule ſource de cette eſpéce, c'eſt-à-dire d'eau courante, qui ſe rencontre dans toute l'étendue de l'Egypte. Il eſt vraiſemblable qu'elle vient d'un lac aſſez voiſin, qui tous les ans eſt inondé par les eaux du canal, dont le Caire eſt traverſé. Quoiqu'il en ſoit, la tradition conſtante du pays eſt que ce lieu ſervit de demeure au Sauveur, lorſque pour éviter la fureur d'Hérode il vint ſe réfugier en Egypte. On voit encore dans ce jardin un mur & une petite fenêtre, qui, dit-on, faiſoient partie du bâtiment, où logeoit la ſainte famille. Les Chrétiens du pays ont bâti ſur ce mur une Egliſe, où les Prêtres Coptes diſent la Meſſe,

& à côté les Turcs auſſi remplis de vénération pour ce lieu que les Chrétiens mêmes, ont élevé une Moſquée, où ils vont faire leurs prieres. On ajoute, que c'étoit à cette fontaine dont j'ai parlé, que la Sainte Vierge alloit laver les langes de l'enfant Jeſus pendant le ſéjour qu'elle fit en Egypte. Cette tradition rend cette petite ſource également recommandable aux Chrétiens & aux Mahométans.

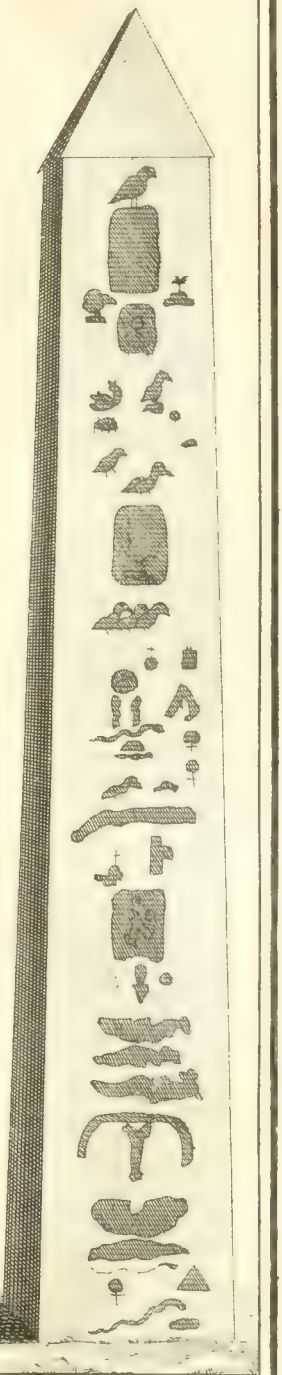
L'envie d'entaſſer merveilles ſur merveilles n'a peut-être pas peu contribué à rendre célébre un Sycomore, qui ſe trouve de même dans ce jardin, & que les habitans croyent avoir ſervi d'aſile à la Sainte famille à ſon arrivée dans ce pays. Pourſuivis, diſent-ils, par leurs ennemis, & parvenus en ce lieu, Jeſus, Marie, & Joſeph, accablés de fatigue & de laſſitude, ne trouvant aucun endroit où ils puſſent ſe cacher, alloient devenir la victime de leurs perſécuteurs, lorſque le Sycomore s'entrouvrit, & leur offrit dans ſon ſein une retraite aſſeurée & inconnue. A peine y furent-ils entrés, que l'arbre ſe referma, pour les dérober aux recherches de ceux, qui les pourſuivoient dans le deſſein de les faire mourir; & il ne s'ouvrit que lorſqu'après beaucoup de perquiſitions inutiles les Miniſtres de la cruauté d'Hérode eurent pris le parti de s'éloigner. C'eſt ſur ce principe que ce Sycomore eſt également en vénération aux Turcs comme aux Chrétiens. Il eſt renfermé dans une enceinte de gazon pour la commodité des dévots. Sa cime eſt encore verte & couverte de feuilles; mais ſon tronc eſt fort dégradé, ſurtout par le bas, d'où on a enlevé toute l'écorce pour en faire des Reliques. Ce qu'il y a de fort ſingulier, & ce que je n'oſerois aſſurer ſans bonne preuve, c'eſt qu'un bâtard, dit-on, ne peut paſſer ſous cet arbre.

C'étoit dans le jardin de la Matarée que croiſſoit le fameux beaume, qui entroit dans la compoſition du Chréme, dont l'Egliſe Copte ſe ſervoit dans le baptême des enfans, & dont l'eſpece eſt aujourd'hui abſolument perdue. Il n'y a cependant pas deux cens ans, qu'on en voyoit encore quelques tiges dans un petit enclos de ce jardin, où un Bacha d'Egypte les avoit fait renfermer, perſuadé que ce précieux arbriſſeau méritoit une attention particuliére. Ces tiges n'avoient pas alors plus d'un pied de hauteur, & étoient à peu près de la groſſeur du pouce. Auſſi dit-on que par tout ailleurs les beaumes ne ſont

jamais plus gros, & que leur hauteur ne paſſe point deux ou trois coudées. De ce foible tronc ſortoient pluſieurs petits rameaux fort gréles, garnis de feuilles d'un très beau verd, à peu près ſemblables à celles de la rue, & qui ſur chaque branche croiſſent toujours en nombre impair. A l'égard du tronc il étoit revêtu d'une double écorce. La premiére étoit d'une couleur rougeâtre, & en couvroit une ſeconde beaucoup plus mince, & parfaitement verte. Ces deux écorces ſembloient au goût tenir beaucoup de l'encens & de la Térébinthe; broyées entre les doigts, elles avoient une odeur preſque ſemblable à celle du Cardamome. Le bois caché ſous ces deux écorces étoit blanc, & n'avoit non plus de goût, ni d'odeur, que celui d'un arbre ordinaire. Ce que cet arbriſſeau avoit de particulier, c'eſt que tous les ans il falloit le tailler comme la vigne. Peut être étoit-ce dans cette ſaiſon qu'on en recueilloit ce ſuc précieux, qui autrefois a été ſi célébre

On voit encore aujourd'hui à la Matarée un ancien Obéliſque planté ſur ſon pied d'eſtal. Cette aiguille n'étoit pas la ſeule, qu'on rencontrât autrefois dans le même endroit. Elle étoit accompagnée d'une ſeconde, qui ſubſiſtoit encore dans le tems que les Arabes firent la conquête de l'Egypte. Ces deux aiguilles étoient de celles, dont on ſe ſervoit pour connoître d'avance la hauteur future de l'accroiſſement du Nil, & qui, comme je l'ai dit, étoient ſurmontées d'une eſpéce de chapiteau d'airain, d'où on avoit le ſecret de faire couler autant de goutes d'eau qu'il étoit néceſſaire, pour entretenir la ſuperſtition du peuple. Elles étoient placées dans une enceinte, qui formoit un quarré long orné d'un grand nombre de ſtatues. Peut être étoit ce l'entrée de quelque ancien temple, qui avoit autrefois ſubſiſté dans cet endroit. Quoiqu'il en ſoit les hiſtoriens Arabes rapportent, que *Mohamed Ebn Toulon*, c'eſt-à-dire fils de Toulon, fit abatre une de ces ſtatues après l'avoir regardée, afin de ſe mocquer d'une tradition, qui étoit alors en vogue parmi les Egyptiens. Elle portoit que jamais Roi d'Egypte n'avoit vû cette figure, ſans perdre enſuite la Couronne. Auſſi, ajoutent ils, Mohamed eut à peine exécuté ſon deſſein qu'il tomba dans une maladie de langueur, qui le conduiſit au tombeau. Je n'ai garde de me rendre le garand de ce fait. On ſçait juſqu'où l'on doit ajouter foi aux Auteurs Arabes; & ſur ce

pied



Beaume de la Mataréé *Aiguille de la Mataréé ?*

pied-là on croira de ce prodige tout ce que l'on voudra.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Mohamed, qui régnoit en Egypte vers * l'an 200. de l'Hegyre, fut le premier des Princes Arabes, qui introduiſit le luxe parmi les peuples de ſa nation. Ce que les Auteurs racontent du nombre de ſes Officiers, ou domeſtiques, de la magnificence de ſa table, du grand nombre d'édifices ſuperbes qu'il fit élever, égale au moins ce que l'Europe fournit de plus ſurprenant à cet égard. Au reſte il eſt à propos d'obſerver, que ce Roi Mahométan, qui vivoit dans un ſiécle peu éloigné de la naiſſance de cette ſécte n'avoit ni pour le vin, ni pour les repreſentations humaines, cette religieuſe averſion que témoignent aujourd'hui pour ces mêmes objets tous les Muſulmans du monde. Au contraire ce Prince avoit fait peindre dans un de ſes Palais ſous mille figures différentes ſa femme la plus chérie, & ſes eſclaves les plus belles. Il buvoit auſſi du vin ſans ſcrupule. Or de là ne pourroit-on point conjecturer que ces deux points de la loi Mahometane n'ont pas toujours obligé ſes Sectateurs comme ils le font aujourd'hui ? Peut être n'eſt ce qu'un rafinement, qui s'eſt inſenſiblement introduit, & que l'uſage a fait paſſer en précepte.

Ce que les mêmes hiſtoriens Arabes nous racontent du fils de ce *Mohamed Ebn Toulon*, qui après la mort de ſon pere monta ſur le trône de l'Egypte, ne tient pas ſeulement du prodige. Il n'y a perſonne qui en le liſant ne ſoit tenté de le regarder comme une fable. En héritant des Etats du Roi ſon pére, ce Prince avoit hérité, diſent-ils, de ſa magnificence, & de ſa généroſité. Outre les quatorze mille perſonnes nourries du ſuperflu des tables, qui ſe ſervoient chaque jour dans le Palais de Mohamed, ſon fils entretenoit encore deux mille Officiers de plus, & huit mille domeſtiques deſtinés à les ſervir, dont il avoit augmenté ſa maiſon depuis ſon avenement à la Couronne. Ce Prince ne portoit jamais un habit qu'un ſeul jour ; il ne montoit jamais deux fois le même cheval, & il n'habitoit un Palais que pendant la premiére année qu'il avoit été bâti. Un habit qu'il avoit porté, ne fût ce que pendant une heure, un cheval de prix qu'il avoit monté pour ſe rendre à la Moſquée, ou pour aller à la promenade, une

* De l'Ere Chrétienne, 812.

maiſon où il avoit logé pendant un an, devenoient auſſi-tôt le partage de ſes Officiers, de ſes favoris, des Grands & des Seigneurs de ſa Cour, auxquels ce Monarque libéral & magnifique en faiſoit préſent. Cependant ces habits, ces maiſons n'étoient pas des objets peu conſidérables. Dix mille hommes étoient occupés ſans ceſſe à travailler les étoffes précieuſes deſtinées à habiller le Prince & les femmes de ſon ſérail. On peut juger par là du nombre prodigieux de ceux, qui étoient employés à la conſtruction de ces ſuperbes & nombreux édifices néceſſaires pour loger un ſi grand Prince. C'étoient autant de vaſtes & ſomptueux Palais, où les marbres les plus recherchés, les dorures les plus brillantes, les peintures les plus exquiſes, les meubles les plus précieux, les pierreries même étoient miſes en œuvre, pour répondre à la magnificence du maître, qui devoit y habiter. Tant de richeſſes ne coutoient rien à donner à ce Prince; & de quelque prix que fût un bijou, il ne le regardoit plus comme étant à lui, dès qu'il en avoit eu la premiére fleur.

Le Sultan d'Egypte ne poſſédoit en propre que deux choſes, dont il n'auroit pas cédé la poſſeſſion pour tous les trônes & pour tous les tréſors du monde. La premiére étoit un Lion, par qui, diſent ces mêmes Auteurs, il étoit gardé nuit & jour. Il avoit les yeux bleus, & tandis que ſon maître repoſoit, il ne permettoit à qui que ce fût d'approcher de ſa perſonne. Ce gardien vigilant & fidéle étoit, ajoutent ils, un preſent d'un fameux magicien, qui l'avoit donné à ce Prince, en l'avertiſſant qu'il étoit menacé d'être un jour aſſaſſiné, & que le ſeul moyen qu'il eût d'éviter ce malheur étoit de n'être jamais ſans cet animal. La ſeconde choſe que ce Prince eſtimoit plus que la poſſeſſion de ſes vaſtes Etats, étoit une épouſe qu'il aimoit tendrement, & qui méritoit en effet toute ſa tendreſſe. Outre les agrémens de l'eſprit & du corps capables de gagner un cœur & de le captiver, elle avoit pour le Roi ſon époux un attachement ſi parfait, que dans les premiéres années de ſon mariage la crainte de n'en être point aimée, ou de lui voir partager ailleurs une tendreſſe qu'elle croyoit mériter toute entiére, lui avoit fait perdre la raiſon. Ce fut à cette occaſion ſans doute que fut bâti au Caire ce fameux hôpital des fous, dont je parlerai dans la ſuite. Cependant

cette Princeſſe étoit revenue en ſon bon ſens, & avoit trouvé dans le Prince tout le retour que pouvoit mériter une preuve ſi marquée de ſa tendreſſe. Quoique le Sultan eût un ſérail nombreux & choiſi, aucune des beautés qu'il renfermoit ne fut plus capable de le toucher, ni de partager une inclination ſur laquelle la Princeſſe avoit acquis un droit entier & légitime.

La jalouſie eſt naturelle à toutes les femmes, lorſqu'elles tendent au même but. Cette paſſion n'eſt point particuliére à une nation, ni à un pays. Chez tous les peuples, dans tous les climats du monde, le ſéxe eſt né jaloux des droits de la beauté; mais on peut dire que dans le Levant ſurtout il porte cette jalouſie à un point, qu'elle y produit ſouvent les effets les plus funeſtes. Là comme le cœur obligé de s'attacher à un ſeul objet ne trouve point à ſe dédommager d'ailleurs, ni à partager des déſirs qui ne peuvent trouver leur repos & leur ſatisfaction que dans un tendre retour, la moindre marque de préférence eſt capable de cauſer dans l'enceinte myſtérieuſe & impénétrable d'un ſérail les Scénes les plus tragiques. Le fi[illegible] ne l'éprouva que trop malheureuſement pour lui. [illegible]ttachement pour ſon épouſe, ſon inſenſibilité pour toute autre que cette Princeſſe, révolterent contre lui toutes ſes femmes. Ce Prince ne ſongeoit pas qu'en faiſant le bonheur d'une ſeule, il réduiſoit peut-être au déſeſpoir deux mille autres que la douleur de ſe voir négligées pouvoit porter aux plus grands excès; qu'animée par la jalouſie une femme eſt capable de ce que dans une ſituation plus tranquile elle n'oſeroit ſans doute imaginer qu'avec effroi; & que rien n'eſt plus redoutable que ce ſéxe timide & craintif, lorſqu'il a une fois à venger les charmes impuiſſans de ſa beauté, & les ſoins inutiles de ſes avances. Auſſi ce Monarque fut-il la victime de ſa tendreſſe, de ſa fidélité, & de ſon peu de prévoyance.

Damas obéiſſoit encore aux Sultans d'Egypte; & par ſes révoltes fréquentes cette ſuperbe ville ne leur faiſoit que trop ſouvent connoître, que ce n'étoit qu'à regret qu'elle ſe voyoit ſoumiſe à leur empire. Elle venoit de le témoigner par un nouveau ſoulévement, où le déchainement des mutins contre le gouvernement avoit éclaté d'une maniére plus marquée que jamais. L'Officier, qui commandoit dans la place pour

le Sultan, avoit été inhumainement maſſacré; on avoit taillé en piéces les troupes qui l'accompagnoient. Le fils de Mohamed fut inſtruit de cette révolte; & il jugea ſagement que ſa preſence ſeule étoit capable de faire rentrer les mutins dans le devoir. Il partit à la tête de ſes troupes, & voulut ſe faire ſuivre par tout ſon ſérail, perſuadé que les rebelles n'oſeroient ſoutenir ſa vue, & regardant ce voyage plutôt comme une partie de plaiſir, que comme une expédition ſanglante & périlleuſe. En effet à ſon arrivée à Damas ſes troupes ne ſe virent point réduites à la néceſſité de tirer l'épée. Tout ſe ſoumit d'abord; tout plia. Au ſeul bruit de la marche du Sultan les Chefs de la révolte intimidés & déja défaits avoient pris le parti de prévenir ſa venue, les uns par la fuite, d'autres en ſe puniſſant eux-mêmes d'une entrepriſe coupable & téméraire, dont ils ne pouvoient éviter le châtiment. L'entrée du Prince dans Damas ne reſſembla point à celle d'un vainqueur furieux, ou d'un Roi irrité, que la terreur & la mort accompagnent. Il fut reçu dans cette ville comme un ſouverain plein de clemence & de bonté pour ſes ſujets aux cris redoublés d'un peuple coupable, mais repentant, qui ſe ſoumettoit aux châtimens qu'il avoit merités, & imploroit la miſéricorde de ſon Prince. La vengeance de cet attentat ſe borna au ſupplice de deux ou trois des plus mutins, qui furent punis pour l'exemple; & après cette exécution Damas fut plus ſoumis & plus tranquile qu'il ne l'étoit avant la révolte.

Cependant pour rétablir parfaitement l'ordre dans cette ville, & prévenir quelque ſoulevement ſemblable, le Sultan jugea à propos de prendre avant ſon départ certains arrangemens, qui lui parurent néceſſaires. Helas, ce Prince ſongeoit à ſe tranquiliſer ſur l'avenir, & il ne ſçavoit pas combien ſon ſéjour à Damas devoit lui être funeſte. Tous les plaiſirs avoient ſuivi ce Prince dans ce voyage. Son ſérail même, comme je l'ai dit, l'avoit accompagné. On n'avoit rien oublié de tout ce qui, pouvoit hâter ſa perte; on n'avoit négligé que ce qui ſeul auroit pû aſſeurer ſa perſonne. Je parle de ce Lion, qui lui avoit été donné pour veiller ſans ceſſe à ſa garde, & qui étoit reſté au Caire. Les femmes du Sultan profiterent de l'abſence de ce gardien fidéle, pour exécuter le coupable deſſein qu'elles méditoient contre lui. Elles l'attaquerent au milieu de ſon

ſommeil, & le maſſacrerent dans ſon lit. L'hiſtoire ne dit point, ni ce que devint le Lion, qui juſqu'à ce moment fatal avoit tenu ſi utilement compagnie à ſon maître, ni de quelle maniére les femmes du Sultan furent punies de cet attentat. A l'égard de la Princeſſe ſon épouſe, elle fut ſi touchée de cette mort, qu'elle retomba dans ſes premiéres erreurs. La perte qu'elle fit de ce Prince fut ſuivie de la perte de ſa raiſon.

Je finirai, Monſieur, par cette hiſtoire ce que j'avois deſſein de vous dire de la baſſe Egypte, ou du Delta; auſſi bien cette contrée ne m'offre t'elle plus d'objets dignes d'amuſer vos regards. Il eſt vrai que pour vous en donner une idée parfaite il me reſteroit à vous entretenir de la fameuſe Aléxandrie & de ſes antiquités, de la Ville du Caire, & des monumens célébres qu'elle renferme. Ces Pyramides ſi vantées, ces Momies, dont tant de relations ont parlé, & dont vous avez pû même voir pluſieurs en Europe, vous paroiſſent auſſi ſans doute faire partie de mes engagemens. J'avoue la dette, Monſieur, & ſur ces différens ſujets j'oſe me flatter d'être en état de vous communiquer des recherches aſſez curieuſes & aſſez neuves. Mais à la fin d'une lettre que pourrois-je faire dans un champ ſi vaſte ? A peine cuelllir quelques fleurs. Permettez-moi donc de remettre la partie à une autre fois. Je crois pouvoir me répondre d'avance que vous me ſçaurez gré d'avoir donné à ces différentes matiéres leur juſte étendue. Je ſuis, &c.

Au Caire ce....

LETTRE QUATRIEME.

DESCRIPTION

De la Ville d'Aléxandrie ancienne & moderne, des monumens qu'elle renferme, & en particulier de la Colomne de Pompée.

JE m'acquitte de ma parole, Monſieur. Après vous avoir promis plus d'une fois de vous donner une idée de la fameuſe Aléxandrie d'Egypte, j'entreprens enfin dans cette lettre de vous faire une deſcription la plus exacte qu'il me ſera poſſible de cette célébre & floriſſante Ville. Peut-être vous plaindrez vous de ce que je vous l'ai fait ſi long tems attendre. Mais je vous prie de vous ſouvenir, qu'un plaiſir différé n'en eſt que plus piquant & plus ſenſible. Que ſi après la léćture de ma lettre vous trouvez que la choſe ne valoit pas la peine de mettre, comme je l'ai fait, votre curioſité à la torture, avant que de la contenter ſur ce ſujet, je m'en conſolerai par l'exemple de mille honnêtes gens, à qui le même malheur eſt arrivé, & qui après s'être fait ſouhaiter long tems, n'ont pas toujours répondu à la haute opinion qu'on avoit conçue de leur mérite.

Vous vous êtes fait ſans doute une idée d'Aléxandrie comme d'une des premiéres Villes du monde, célébre par les grands hommes qu'elle a produits, riche par ſon commerce, ſuperbe par la magnificence de ſes bâtimens, digne enfin de picquer votre curioſité par l'étendue du terrain qu'elle occupoit, par le peuple nombreux dont elle étoit habitée; & plus encore par ces monumens fameux qu'on mit autrefois au nombre de ce peu de merveilles dont l'Univers étoit enrichi. Que penſe-

rez vous, Monſieur, lorſque vous verrez cette montagne n'enfanter qu'une ſouris, & que cette figure gigantesque, que votre imagination prevenue par la lecture des Anciens vous peignoit ſi belle & ſi digne de votre admiration, ſe trouvera réduite ſur ce papier à une petite repreſentation de Pigmée, qui à peine méritera d'arrêter un moment vos regards ? Car je ſuis bien aiſe de vous prévenir d'abord ſur cet article. Non, l'Aléxandrie de nos jours n'eſt plus cette belle, cette floriſſante Ville d'Aléxandrie fondée par un Conquérant fameux, & qui non ſeulement fut regardée à juſte titre comme la premiére Ville d'Afrique après la ruine de Carthage, mais qui, comme le dit Hérodien, pouvoit même ſe vanter d'être la premiére Ville du monde après Rome. De toutes ſes grandeurs paſſées il ne lui reſte plus que ſon ancien nom, qu'elle ſoutient encore à peine, ſemblable à un vieux chêne, qui courbé ſous le poids des illuſtres trophées, dont de fameux guerriers ont enrichi ſon tronc, ſemble gémir d'un honneur, qui commence à lui être à charge, après avoir fait la gloire & l'ornement de ſa jeuneſſe. Un amas confus de ruines informes & ſans nom, des colomnes ſans nombre, les unes encore debout & conſervant quelques traces imperceptibles de leur ancienne deſtination, quelques autres réduites à des uſages bien différens de ceux auxquels leurs premiers maitres les avoient employées, la plûpart éparſes, & renverſées, enſévelies dans le ſable & dans l'oubli, enfin des reſtes de Palais foudroyés par le tems, telle eſt, Monſieur, l'image la plus exacte que vous puiſſiez vous former de cette ancienne Ville, dont vous demandez des nouvelles. Un portrait ſi affreux ſeroit capable ſans doute de vous rebuter. Cependant au milieu de ces triſtes débris, & malgré l'état déplorable où ſe trouve aujourd'hui cette ſuperbe Ville, combien n'y ai-je pas encore démelé de reſtes ſurprenants de ſon ancienne magnificence ! C'eſt de ces recherches que j'ai faites moi même au travers de ces ruines autrefois ſi vantées, que j'entreprens de vous entretenir. J'oſe vous aſſeurer d'avance que vous y trouverez peu de choſe de commun avec ce qui en a été dit juſqu'ici. Un plan, je l'avoue, ſeroit ſeul capable de vous donner une juſte idée de la ſituation preſente de cette Ville. Vous n'en ſerez pas même abſolument privé. Ce que je vous dirai de l'ancienne Aléxandrie ſupplera

à ce deffaut, & ſervira à vous donner une connoiſſance plus exacte de l'Aléxandrie moderne. Ne fût ce qu'en faveur de ce ſeul avantage, vous devriez, Monſieur, me paſſer le parallelle. Je me flatte même que vous me ſçaurez gré de vous avoir rappellé le ſouvenir de ce que fut jadis cette puiſſante Ville, & de vous avoir donné lieu par là d'admirer encore les veſtiges de ſon ancienne ſplendeur;

Et campos ubi Troja fuit.

Origine de l'ancienne Ville d'Aléxandrie.

Aléxandrie eſt ſans contredit la plus ancienne Ville, qui ſubſiſte aujourd'hui en Egypte. Perſonne n'ignore qu'elle doit ſon origine à Aléxandre le Grand. Après ce paſſage du Granique ſi célébré par les anciens Auteurs, & dont * un paſſage encore plus fameux fera à jamais oublier la mémoire, après avoir déja foudroyé une fois dans les campagnes de la Cilicie ces Perſes redoutés, qui depuis ſi long tems faiſoient trembler la Gréce, maître de Tyr & de Sidon, ce Conquérant célébre, qui venoit d'ajouter l'Egypte à ſes victoires, comptant peu ſur les aſſeurances d'une divinité qu'il étoit allé chercher juſqu'au fond des deſerts de la Lybie, ſongea encore à prendre des meſures plus puiſſantes & plus certaines, pour ne pas laiſſer échaper la poſſeſſion d'un ſi floriſſant Royaume. Lorſque ce Prince fit la conquête de l'Egypte ſur les Rois du pays, qui l'avoient gouverné juſqu'alors, leur réſidence & le ſiége de leur empire étoit à Memphis. Cette Ville, comme je le ferai voir dans la ſuite, étoit ſituée ſur la rive gauche du Nil à la diſtance de trente lieues de la mer, & au deſſus des Piramides, lieu de la ſépulture des Rois & des Grands du pays. Par cette poſition cette Capitale partageoit en quelque ſorte tout le terrain de l'Egypte. Elle dominoit également, tant ſur la partie ſupérieure, qui ſur une largeur fort reſſerrée avoit une longueur très conſidérable, que ſur la partie inférieure, qui n'étoit que de trente lieues de longueur depuis Memphis juſqu'à la mer, où elle avoit une largeur aſſez étendue.

Mon deſſein n'eſt point de vous entretenir ici de cette ancienne Capitale de l'Egypte ſi célébre dans les hiſtoires des tems reculés. Un autre ſujet me fournira naturellement l'occa-

* Le paſſage du Rhin par l'armée de France ayant à ſa tête ſon Roi Louis XIV.

ſion

ſion de vous en parler plus en détail dans mes lettres ſuivantes. Je me contenterai d'obſerver, qu'après qu'Aléxandre eut ſoumis ce puiſſant Royaume, dont les habitans, alors tous Egyptiens naturels, étoient innombrables, ce Prince ne crut pouvoir en conſerver la domination ſous un gouverneur, qu'il avoit réſolu d'y laiſſer avec une très petite partie de ſon armée compoſée ſeulement de trente mille hommes, s'il n'établiſſoit la réſidence de ce gouverneur ſur les bords de la mer même. En effet c'étoit l'unique moyen, au cas que l'Egypte vint à ſe révolter, de mettre ſes troupes en état de recevoir par mer de la Macédoine les ſecours, dont elles auroient beſoin pour réſiſter aux rebelles, & maintenir l'empire des Grecs en Afrique. Ce fut dans ces vues politiques, que ce grand Conquérant auſſi prudent, qu'il étoit brave, choiſit vers la marine un lieu convenable à l'abord des vaiſſeaux étrangers, pour en faire le ſéjour des gouverneurs, ou même des Souverains, qui pourroient lui ſuccéder dans la ſuite au gouvernement de cette nouvelle conquête. Il n'en trouva point de plus propre à favoriſer ſon deſſein, que cette partie du rivage de la Méditerranée ſituée à trente, ou trente cinq milles de l'embouchure Occidentale du Nil, qui eſt une des deux principales par où ce fleuve va ſe rendre à la mer. Ce fut donc dans cet endroit que dans la 112. Olympiade, & environ 330. ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt ce Prince fit bâtir la Ville, qui dès lors prit le nom de ce Conquérant, qu'elle a toujours conſervé depuis, puiſque le terme de *Scandaria* ou *Scandarani*, qu'emploient les Arabes pour la déſigner, & celui d'Aléxandrie, dont nous nous ſervons, ont abſolument la même ſignification. Il eſt vrai qu'en vain chercheroit-on aujourd'hui le tombeau de ſon fondateur ſous le nom que lui donnent les anciens Auteurs. S'il eſt vrai que ce tombeau ait jamais exiſté dans ce pays-ci, il n'eſt pas moins certain, que l'endroit où il étoit ſitué, auſſi bien que le tombeau même, reſtent également enſévelis ſous les ruines inconnues de cette floriſſante Ville. Le fameux Dinocrates en fut l'architécte, & l'acheva, dit-on, dans l'eſpace de ſoixante & douze jours. Aléxandre la fit ſurtout fortifier du côté de la terre. Par cette précaution, & par la communication qu'elle avoit toujours libre avec les Etats héréditaires de ce Prince, puiſqu'elle ne pouvoit être interrompue par les Egyptiens, qui

n'avoient alors aucunes forces maritimes, il la mit en état de ſoutenir un ſiége aſſez long, pour attendre les ſecours qui pourroient lui être néceſſaires. Il lui ménagea même une reſſource toujours préſente dans les équipages des vaiſſeaux Grecs & Macédoniens, que la facilité & les avantages du commerce ne pouvoient manquer d'y attirer.

De ſa ſituation & de ſon étendue.

Il faut avouer, que le Conquérant de l'Aſie ne pouvoit guéres choiſir de lieu plus convenable pour le projet qu'il avoit formé. Auſſi cette Ville devenue dans la ſuite la réſidence des Rois ſucceſſeurs de ce Prince, qui de Memphis transférerent le ſiége de leur empire dans cette habitation nouvelle, ſe rendit ſi conſidérable en peu de ſiécles qu'eu égard à la grandeur de ſon étendue, & au nombre de ſes habitans, Aléxandrie pouvoit le diſputer à Rome même. Apeine quatre à cinq cens ans s'étoient écoulés depuis qu'Aléxandre en avoit jetté les fondemens, lorſque les Romains enleverent aux Grecs cette Capitale de leur empire en Egypte. Dès lors ſes fauxbourgs, & les petites Villes aux quelles elle étoit unie, s'étendoient d'un côté vers la Libye juſqu'à la Tour des Arabes, éloignée de ſon fanal de dix milles d'Italie, tandis que du côté oppoſé, & tirant vers l'Orient, elle s'avançoit juſqu'aux Biquiers, qui, comme je l'ai dit, en ſont encore à une diſtance de plus de quinze milles. Ainſi Aléxandrie avec ſes fauxbourgs, les Amphithéâtres, les temples, & autres édifices publics, où particuliers, dont la mer étoit entiérement bordée des Biquiers juſqu'à la Tour des Arabes, & dont cette ſuperbe ville occupoit à peu près le milieu, devoit avoir alors ſept à huit lieues au moins d'étendue. Les Auteurs anciens nous apprennent que la Ville ſeule contenoit une lieue de longueur ſur une largeur à peu près égalle; qu'elle avoit la forme d'une chemiſe de femme, dont les manches ſeroient fort longues & fort larges; que par le bas de la chemiſe elle aboutiſſoit à la mer le long des ports, que nous appellons aujourd'hui le vieux port & le nouveau; que de ce côté-là ce fameux fanal, dont il eſt tant parlé dans les hiſtoires, ſéparoit en quelque ſorte la Ville en deux parties égales; que c'étoit de ce fanal, & non pas des extrémités de la Ville même, qu'on commençoit à compter les diſtances de tous les lieux, dont elle étoit environnée; qu'enfin le haut de la chemiſe, c'eſt-à-dire la partie la plus conſidérable de

cette Ville s'étendoit le long du lac Mareotis, à la diſtance d'une lieue des bords de la mer, à laquelle elle alloit ſe terminer.

Du nombre de ſes habitans.

A l'égard du nombre de ſes habitans, Diodore nous aſſure que de ſon tems on comptoit dans la ſeule enceinte de la Ville d'Aléxandrie juſqu'à trois cens mille perſonnes libres ; ce qui joint aux eſclaves & aux affranchis dépendans de chaque maiſon quelque peu conſidérable, ſuppoſoit plus d'un million d'ames. Cependant la ſplendeur d'Aléxandrie étoit alors déja ſur ſon déclin. Un autre hiſtorien nous apprend, que dans un ſoulévement arrivé dans cette Ville à peu près vers le même tems au ſujet des Juifs, qui y étoient établis, il périt quarante mille perſonnes de cette nation. Si les Juifs y étoient alors ſi nombreux, que doit-on penſer des autres peuples de la terre par qui elle étoit habitée ! Enfin Senéque écrivant à ſon ami Lucilius originaire de la Ville de Lyon déja très vaſte & floriſſante, qui venoit d'être entiérement conſumée par un incendie, & cherchant à le conſoler de la douleur que lui cauſoit la vue de ce grand nombre de ſes concitoyens, qui devoient ſe trouver ſans habitation après la deſtruction de leur patrie, ces habitans, lui dit ce Philoſophe, ſont ils en plus grand nombre que ceux d'Aléxandrie, ou de la Ville d'Ephéſe? expreſſion, d'où l'on peut raiſonnablement conclure, qu'au moins après Rome ces deux Villes étoient les plus peuplées de l'Univers. Cependant il eſt à propos de remarquer, que les habitans d'Aléxandrie ne faiſoient pas naturellement plus du tiers de ce nombre prodigieux d'ames, dont toute la côte de la Méditerranée étoit peuplée, depuis Canope ſitué vis-à vis des Biquiers, juſqu'à la Tour des Arabes. En effet par les dimenſions que je viens de vous donner de cette Ville il eſt conſtant, qu'elle n'occupoit pas plus du tiers du terrain renfermé autour d'elle à droite & à gauche dans toute cette étendue de pays, qui lui appartenoit, & lui étoit propre.

De ſon climat.

C'eſt ce dont il ſera encore plus aiſé de convenir après la deſcription que j'ai entrepris de donner de ces différens endroits ſi fameux dans l'antiquité, dont Aléxandrie étoit environnée. Mais avant que d'entrer dans ce détail, il me paroît néceſſaire de tracer d'abord un plan de la diſpoſition des canaux divers, par où la ſubſiſtance étoit fournie à tous ces peuples, qui

habitoient un ſi long terrain, le plus aride & le plus ſtérile ; que la nature eût formé, contigu d'ailleurs à d'autres provinces également incapables de ſubvenir à ſes beſoins, & très éloigné de toutes celles que leur climat rendoit plus fertiles. Le Ciel, qui ſembloit être de bronze pour cette petite contrée, lui avoit refuſé juſqu'à l'uſage des eaux. Dans toute l'étendue de cette longue côte on ne trouvoit, ni puits, ni fontaines capables de déſaltérer la ſoif des hommes & des animaux, qui l'habitoient. Cependant c'étoit dans ce terrain ingrat, que la nature avoit placé les plus beaux ports de tout le pays, que la ſtérilité de leurs environs rendoit inutiles.

J'ai parlé ailleurs de ces ouvrages immenſes, qu'avant la naiſſance d'Aléxandrie les anciens Rois de l'Egypte avoient fait élever, pour rendre fertile le dedans de leurs Etats, & leur aſſurer une abondance perpétuelle, ſoit en prévenant les ravages que pouvoient cauſer les trop grandes inondations du Nil, ſoit pour répartir ſes eaux à tous les terrains cultivés dans les années même où ſes accroiſſemens étoient le moins conſidérables. L'attention de ces premiers Monarques, dont la puiſſance égaloit la politique & la ſageſſe, ne s'en tint pas uniquement à ces ſoins. Après s'être occupés pendant pluſieurs ſiécles à fertiliſer l'intérieur de ce Royaume, ils crurent devoir s'appliquer auſſi à procurer les commodités de la vie, tant aux étrangers qui viendroient aborder dans ces ports, dont leurs Etats étoient bornés du côté du Nord, qu'à ceux de leur ſujets qui voudroient s'y établir pour les y recevoir, & échanger avec eux les productions ſuperflues à l'Egypte contre les marchandiſes que les autres contrées de la terre pouvoient fournir.

Du lac Mareotis.

Comme cet échange mutuel eſt le lien le plus capable d'unir d'amitié les nations les plus éloignées, en leur procurant reciproquement les commodités, dont elles manquent dans leur propre pays, ces anciens Monarques zélés pour le bonheur des peuples, qui leur étoient ſoumis, jugerent qu'ils ne pouvoient employer plus utilement les richeſſes immenſes, dont leurs tréſors étoient remplis, qu'à quelques nouveaux travaux propres à favoriſer ce commerce. Dans cette vue ils ſe propoſerent de former au deſſus de cette contrée maritime, & au milieu même de cette plaine aride de ſables & de cailloux, dont elle

étoit environnée, un vaſte étang qu'on pût remplir des eaux du Nil, & qui ſervît en quelque ſorte de troiſiéme port à ceux qui viendroient s'établir ſur ce rivage. On examina par leur ordre le terrain le plus favorable pour creuſer ce lac; on nivela tous les environs, afin de choiſir les endroits les plus propres pour y conduire facilement de la haute & de la baſſe Egypte les eaux du Nil, & avec elles tout ce que produit ce pays abondant & fertile, & on travailla enſuite en même tems, tant à l'approfondiſſement de ce vaſte réſervoir, qu'à creuſer deux canaux par où les eaux devoient y être amenées.

Rien n'étoit impoſſible à des Princes, dont les revenus étoient innombrables comme les ſujets ſoumis à leur obéiſſance. Auſſi parvinrent-ils en peu d'années à perfectionner ce grand ouvrage Le lieu choiſi pour ce grand réſervoir à la diſtance d'une lieue des ports de la Méditerranée fut appellé du nom, qu'il porte encore aujourd'hui, le lac Mareotis. On mit en même tems la derniére main à deux canaux, deſtinés à y conduire les eaux du Nil; l'un de la haute Egypte, & l'autre de la baſſe. Le premier avoit ſa ſource dans le lac Meris, ſitué au Midi de la Ville de Memphis, alors capitale de tout le Royaume. Ce lac lui même empruntoit ſes eaux du fleuve à trois ou quatre journées plus haut par un canal, qui y aboutiſſoit, & rendoit ce lac intariſſable, comme il l'eſt encore aujourd'hui à cauſe de l'élévation de ſa ſource. A l'égard du canal, qui du lac Meris, ou de la haute Egypte, conduiſoit les eaux du Nil vers la mer, & au lac Mareotis, il s'avançoit d'abord au Couchant dans la petite province du Fioum, autrement appellée la province Sébennytique, la plus abondante & la plus fertile de tout ce charmant pays. De là ſe recourbant vers le Midi, il traverſoit une plaine inégale de ſables & de rochers, que l'on avoit cependant égalée pour la perfection du canal, ſoit en creuſant dans les rochers lorſqu'on s'y trouvoit obligé, ou en élevant au milieu des ſables lorſque le terrain le demandoit, un lit profond de vingt pieds & de trente de largeur. A la faveur de ces travaux immenſes dignes de la puiſſance des Rois, qui les avoient entrepris, ce canal fut conduit juſqu'à la mer, à la quelle il alloit ſe rendre entre le port nommé *Cibotus* le plus Occidental de l'Egypte, & celui *d Eunoſte*, qui en étoit fort peu éloigné. Ce canal s'appelloit la bouche Tani-

tique du Nil d'un petit village, où l'on bâtit depuis à cette embouchure cette ancienne Ville, dont il eſt parlé dans les Auteurs ſous le nom de *Tanis*.

Cependant avant que d'arriver à la mer, ce canal diſtribuoit ſes eaux à deux autres qu'on avoit tires à ſa droite & à ſa gauche. Celui qu'il avoit ſur ſa gauche, & dont je parlerai dans la ſuite, alloit porter la fertilité du Nil juſques dans les deſerts arides de la Libye. A l'égard de l'autre canal qu'on avoit creuſé ſur ſa droite, il ſervoit à voiturer avec ſes eaux dans le lac Mareotis toutes les denrées & les marchandiſes que la haute Egypte pouvoit fournir, & ce que la province du Fioum avoit de ſuperflu, après que la Ville de Memphis, au devant de laquelle toutes ces proviſions paſſoient ſur le lac Meris, s'étoit pourvue de ce qui lui étoit néceſſaire. Dans la ſuite ce canal devint inutile au lac Mareotis par le comblement de la bouche Tanitique; mais il fut remplacé par un autre qu'on tira en même tems de la baſſe Egypte, & d'un autre embouchure du Nil à la mer, depuis la Ville de *Foua* juſqu'au même lac. Ce canal ſubſiſte encore aujourd'hui, quoiqu'il ne ſerve plus au même uſage, auquel il étoit employé dans ces premiers tems. C'étoit par là qu'on tranſportoit alors au lac Mareotis toutes les denrées & les marchandiſes, qui venoient de la baſſe Egypte, comme par le moyen de celui, dont j'ai parlé, on y voituroit auparavant tout ce que produiſoit la haute. Les eaux de ce dernier canal n'eurent point d'abord d'autre deſtination; dans la ſuite on les fit ſervir à un autre uſage. En effet ce fut de là que par des canaux viſibles, ou ſoûterrains, on tira celles que l'on conduiſit depuis à Canope, & dans tous les autres endroits habités, qui ſe trouvoient en grand nombre depuis cette Ville juſqu'à celle d'Aléxandrie. Les canaux viſibles ſervoient à voiturer d'un lieu à un autre les voyageurs, les marchandiſes, les comeſtibles, en un mot tout ce qui dans ces anciens tems entroit dans l'uſage de la vie & du commerce. Les ſouterrains au contraire étoient deſtinés à conduire les eaux dans les citernes nombreuſes, qu'on avoit bâties dans ces lieux différens, & principalement celles d'Aléxandrie. De là ſe rempliſſoient divers petits lacs creuſés, ou dans ces lieux mêmes, ou aux environs. Au tour de ces nombreux réſervoirs on avoit formé du limon même du grand canal, ou de celui

qui ſe tiroit tous les ans de ces canaux inférieurs que l'on nettoyoit, des jardins embellis d'arbres & de verdure, des champs fertiles, qui portoient des grains & des fruits en abondance. C'eſt ainſi qu'à la faveur de ce limon on avoit trouvé le ſecret de rendre fécond au bout de pluſieurs ſiécles le terrain le plus ſtérile de l'Univers. Enfin du lac Mareotis au port *Eunoſte* on tira encore un nouveau canal, qu'on deſtina de même à deux uſages. Le premier but qu'on ſe propoſa dans cette entrepriſe fut de s'aſſurer une voye toujours ouverte, pour ſoulager ce lac de la trop grande abondance des eaux qui pourroient y être portées par les autres canaux. En même tems on crut par là ſe procurer un moyen ſur pour voiturer commodément à la mer les denrées, qui venoient de la haute & de la baſſe Egypte, & pour en faire venir de même toutes les marchandiſes, qui dans différentes ſaiſons de l'année arrivoient dans les ports de toutes les parties de la Méditerranée.

Il n'eſt pas difficile de comprendre de quel avantage étoient ces différens canaux pour les habitans d'Aléxandrie, & ceux des lieux circonvoiſins. Rien en effet n'étoit plus utile pour eux, que d'approcher de leurs habitations toutes fort éloignées les unes des autres, les choſes, dont ils avoient journellement beſoin, ſans être obligés d'aller au loin les chercher par terre avec des voitures toujours beaucoup plus couteuſes. N'eſt-ce pas par la même raiſon, que dans un certain tems on a ſongé en France à faire paſſer la Marne, ou un bras de la Seine, autour de la Ville de Paris vers le rempart, dont elle eſt environnée du côté des portes Saint Martin & Saint Denis, quoi qu'elles ne ſoient éloignées que d'environ un quart de lieue du cours de la riviére, qui traverſe cette capitale? A combien plus forte raiſon étoit il favorable pour les habitans d'Aléxandrie & des environs de pouvoir ſe fournir par eau, & à leurs portes, de tout ce dont ils avoient beſoin, ſans être obligés de le faire venir par terre par le moyen des voitures toujours lentes, & d'une dépenſe conſidérable, ou de l'aller chercher à la mer, c'eſt-à-dire à une grande lieue de là pour ceux, qui demeuroient aux extrémités de cette Ville, & beaucoup plus loin à proportion pour ceux, qui étoient établis dans le voiſinage? C'eſt pour cette raiſon que le canal du lac Meris au lac Mareotis, & celui du lac Mareotis au port *Eunoſte*, avoient

été creuſés, afin de faciliter le tranſport des denrées & des marchandiſes de la haute Egypte à ce lac, de ce lac aux différens ports, dont Aléxandrie étoit bordée, & réciproquement de ces ports en ce lac ſitué au deſſus de cette Ville.

Ce projet eut un ſi grand ſuccès, qu'en peu de tems le commerce devint beaucoup plus conſidérable au port du lac Mareotis, qu'à celui d'Aléxandrie même. C'étoit là que toute l'Egypte alloit ſe fournir de ce qui lui étoit néceſſaire. Cependant par la ſucceſſion des tems le canal Tanitique s'abolit; comme je l'ai dit plus haut. Il n'en reſte aujourd'hui aucunes traces; & à peine pourrions nous nous aſſurer de ſa ſituation, ſi nous n'apprenions des Anciens, qu'il portoit ſes eaux à la mer entre le port *Cibotus* & celui *d'Eunoſte*, qui ſont contigus. L'autre canal ſubſiſte encore de nos jours par la néceſſité qui oblige de l'entretenir, ſi on ne veut rendre inutiles les deux ports d'Aléxandrie, & certains terrains adjacens, qui payent tribut au Grand Seigneur. Mais comme il reſte preſque toujours à ſec à cauſe de la dépenſe conſidérable qu'il faudroit faire pour le nétoyer à fond, à peine ſert-il à conduire les eaux du Nil à Aléxandrie pendant deux ou trois mois de l'année, c'eſt-à-dire pendant le tems de l'augmentation de ce fleuve. Le peu qu'il en voiture ſuffit du moins pour remplir les citernes de cette Ville, & pour entretenir le lac Mareotis. Ce vaſte réſervoir s'eſt de même aſſez conſervé juſqu'à preſent; mais outre qu'il commence à ſe remplir, au lieu de cette eſpéce de Ville, de ces temples, & de ces Palais, dont il étoit autrefois environné, il n'a pas même aujourd'hui une ſeule maiſon ſur ſes bords. Son commerce jadis ſi floriſſant eſt abſolument détruit, & il ne ſert plus qu'à abbreuver les chameaux de quelques Arabes, qui campent dans les environs, ou à arroſer quelques terres voiſines, du produit deſquelles ils ſubſiſtent.

Après cette idée générale que je viens de donner de la ſituation de l'ancienne Ville d'Aléxandrie, on attend ſans doute que j'entre dans un plus grand détail, & que parcourant ſucceſſivement chacune des parties, qui la compoſoient, j'y faſſe remarquer en paſſant la poſition de ces monumens ſi vantés, qui la rendirent autrefois ſi célébre. Je commence par la partie de cette Ville, qui s'offroit d'abord, lorſqu'on y arrivoit par

la Méditerranée. Voici ce que nous en apprenons des anciens Auteurs, qui en ont parlé.

Du port *Cibotus*.

Le premier port que l'on rencontroit, en abordant en Egypte du côté du Nord & du Ponant, ſe nommoit *Cibotus*. Il étoit ſitué au Levant de la Tour des Arabes dont il n'étoit éloigné que de quatre ou cinq lieues, & précédoit de deux à trois milles au plus le port *Eunoſte*, que nous appellons aujourd'hui le vieux port. C'étoit entre ces deux ports, ainſi que je l'ai déja obſervé, qu'étoit ſituée la petite Ville de Tanis, qui donna ſon nom à cette embouchure du Nil appellée la bouche Tanitique. Ce mot *Cibotus* dérive, à ce que je penſe, du terme Arabe *Sabek*, qui ſignifie précédent, parceque ce port précedoit effectivement celui d'Eunoſte, comme il étoit auſſi antérieur à un troiſiéme que l'on forma depuis au Levant de celui-ci par un retranchement, dont je parlerai dans la ſuite. Ce premier port, qui ſubſiſte encore aujourd'hui, n'eſt nullement bon, parce qu'il eſt expoſé aux vents de Nord & de Nord-Oueſt, qui ſont les traverſiers de la côte. Auſſi n'y mouille t'on que dans une très grande néceſſité, & dans une impoſſibilité abſolue de gagner le port Eunoſte qui eſt à couvert de ces vents par l'Iſle *Antirhodus*.

De l'Iſle *Antirhodus*.

Cette Iſle, qui s'appelle encore aujourd'hui *Rondettin*, terme Arabe, qui ſignifie le *jardin des figues*, & qui ſur une lieue de largeur, ou environ, a une longueur un peu plus conſidérable, tiroit ſans doute ſon ancien nom, ou du mot grec *Rhodos*, qui veut dire *une roſe*, ou de l'Arabe *Roda*, qui ſignifie *jardin*, l'un & l'autre marquant également qu'elle étoit comme l'avant jardin de l'Egypte, ou le premier jardin qu'on y rencontroit, en abordant du côté de l'Europe. Auſſi étoit ce alors un lieu des plus charmans. Les Aléxandrins y avoient bâti un nombre infini de maiſons de plaiſance, dont les unes avoient leur principale façade tournée vers le Nord, pour jouir en Eté de la fraicheur du vent, qui ſouffle de ce côté-là, les autres du côté du port vieux, & vers le Midi, afin de pouvoir y reſpirer en Hiver un air moins piquant & plus doux. Les jardins, dont cette Iſle étoit ornée & embellie d'un bout à l'autre, étoient renouvellés chaque année par le limon que le Nil dans le tems de ſon accroiſſement laiſſoit dans les canaux & les citernes de toute la côte, & portoient les meilleurs fruits de l'Egypte. Les

ſigues ſurtout y étoient admirables, & n'y ſont pas encore aujourd'hui moins délicieuſes. C'eſt dans cette Iſle plus avancée à la mer, que la terre ferme d'Egypte, qu'abordent tous les ans les oiſeaux, qui dans l'Automne viennent des pays froids ſe réfugier en celui-ci, pour y paſſer l'Hiver à l'abri des glaces de l'Europe. Il s'y en prend une ſi grande quantité tous d'eſpéces différentes, qu'après que ces petits oiſeaux ont été dépouillés de leurs plumes, & enſévelis dans des ſables brulans pendant environ un demi quart d'heure, ils ne ſe vendent que deux ſols la livre. On ne nourrit pas alors d'autre viande les équipages des bâtimens, qui dans cette ſaiſon viennent mouiller à Alexandrie. C'eſt dans ce délicieux ſéjour, que fuyant de la bataille d'Actium, vaincu par un rival, dont il redoutoit moins la valeur que la clémence, à charge à ſoi même, l'infortuné Marc Antoine victime d'un amour malheureux avoit bâti ce fameux Palais, qu'il nomma *Timonium* du nom de Timon le miſantrope, parce qu'à l'imitation de ce Philoſophe il avoit réſolu d'y paſſer le reſte de ſes jours avec la belle Cléopatre, ſéparé pour jamais d'un monde ingrat, qui l'avoit abandonné. Auguſte ne lui donna pas le loiſir de jouir d'un projet flatteur que le dépit & l'amour lui avoient fait imaginer. Il le pourſuivit juſqu'en Egypte, & ce malheureux Triumvir vaincu une ſeconde fois par ſon redoutable ennemi, toujours trahi & toujours trop ſenſible, fut obligé de chercher dans ſon propre déſeſpoir la fin de ſa paſſion, de ſes infortunes, & de ſa vie.

Des autres ports d'Alexandrie.

C'eſt entre la pointe Occidentale de cette Iſle & la terre ferme, que ſe trouve l'entrée du port *Eunoſte*, appellé aujourd'hui le vieux port. Cette embouchure eſt aſſez difficile, comme elle l'étoit dès le tems des Romains, parce qu'elle eſt étroite & embaraſſée de rochers; mais dès qu'on l'a paſſée on rencontre un beau & vaſte mouillage de plus d'une lieue de longueur, capable de contenir mille vaiſſeaux. Ce port eſt très ſur, & ſi profond, que les plus gros vaiſſeaux peuvent y aborder la poupe à terre, Il ne faiſoit autrefois qu'un même port avec celui qu'on appelle aujourd'hui le port neuf, qui en étoit alors une ſuite; mais il en fut ſéparé du tems des Grecs par une digue qu'on éleva depuis la terre ferme juſqu'à la pointe Orientale de l'Iſle Antirhodus, laiſſant cependant à cette digue une ouverture pour communiquer d'un port à l'autre.

Du Phare & du Pharillon.

Ce fut au bout de cette digue, qu'on avança dans la mer le plus qu'il fut poſſible, que fut élevé ce Phare ſi fameux, dont il ne reſte plus que quelques débris, qu'on apperçoit encore ſous les eaux, lors que la mer eſt parfaitement calme, mais dont la mémoire vivra à jamais dans les deſcriptions magnifiques que les hiſtoriens nous en ont laiſſées. Ce ſuperbe édifice que les Anciens comptoient entre les ſept merveilles du monde fut l'ouvrage de Soſtrate Gnidien, & fut bâti ſous le régne de Ptolomée Philadelphe, qui y employa, dit-on, des ſommes immenſes. Le premier étage étoit un vaſte corps de logis de marbre blanc agréablement ouvert, & dont toutes les vues, ſoit du côté de la mer, ſoit du côté de la Ville, ou des deux ports, faiſoient un aſpect également amuſant & agréable. Au deſſus de ce Palais s'élevoit une Tour quarrée toute bâtie du même marbre, & d'une hauteur extraordinaire. C'étoit un compoſé de pluſieurs galeries baluſtrées, élevées les unes au deſſus des autres, & ſoutenues par de riches colomnes. C'étoit au haut de ce ſuperbe édifice, que tous les ſoirs on allumoit un fanal, pour guider dans les ténébres de la nuit les vaiſſeaux, qui arrivoient dans le port. On prétend que dans les plus élevées de ces galleries on avoit placé grand nombre de miroirs diſpoſés avec tant d'art, qu'on y voyoit repreſentés tous les bâtimens, qui abordoient à cette rade. On ajoute que cette Tour magnifique étoit d'une hauteur ſi prodigieuſe, que de ſon ſommet on découvroit les vaiſſeaux, qui entroient dans le port de Rhodes éloigné de là de près de deux cens lieues. Cependant on n'avoit point encore alors l'uſage des lunettes d'approche; mais comme le Phare étoit fort élevé, & au contraire la terre d'Aléxandrie très baſſe, comme elle l'eſt encore aujourd'hui, il arrivoit que ceux qui faiſoient le guet au haut de cette Tour découvrant ſur la mer des bâtimens paſſant dans le canal, & tirant vers l'Egypte, & annonçant leur arrivée beaucoup avant qu'on pût les diſtinguer du port, on s'imaginoit que leur vue portoit beaucoup plus loin, qu'elle ne s'étendoit en effet. La digue, au bout de laquelle le Phare avoit été élevé, y étoit jointe par quatre ou cinq arcades, qui faiſoient la communication du port neuf avec le port Eunoſte. Aujourd'hui ce ſuperbe ouvrage ne ſubſiſte plus, comme je l'ai déja dit. L'ancien Phare eſt enſéveli ſous les eaux. Le tems

l'a tellement détruit qu'apeine en reſte-t-il les moindres traces. On voit ſeulement à l'entrée du port neuf une petite fortereſſe bâtie à la moderne, à laquelle on communique encore par des arcades, & qui s'avance moins dans la mer. C'eſt ſur cette eſpéce de château, qu'on a élevé une Tour, d'où l'on fait encore fanal pendant la nuit. Cet ouvrage eſt inconteſtablement du tems des Rois Mahométans, qui après la ruine de l'ancien Phare n'étant pas aſſez puiſſans pour en rebâtir un pareil, firent élever à ſa place cette nouvelle fortereſſe plus voiſine de la terre ferme. C'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui le Pharillon.

A la pointe Orientale de l'Iſle Antirhodus finiſſoit le port Eunoſte, ou le vieux port, & commençoit, comme je l'ai dit, celui que nous appellons le port neuf. Celui-ci avoit deux entrées. La premiére & la plus conſidérable rangeoit le Phare, & ſe terminoit à des rochers, ſur leſquels on avoit bâti une petite fortereſſe, & ſur cette fortereſſe une Tour, qui ſervoit de ſecond fanal. La ſeconde entrée du port neuf commençoit à cette fortereſſe même, & finiſſoit à une autre pointe de rochers nommés *Lochias*, ſur leſquels on avoit élevé de même un troiſiéme fanal qui ne ſubſiſte plus de nos jours. Les vaiſſeaux paſſoient entre ce ſecond & ce troiſiéme fanal; mais comme cette bouche étoit plus étroite, & qu'on y trouvoit moins de fonds que dans la premiére, on ne ſe ſervoit de ce paſſage, comme on le fait encore aujourd'hui, que pour les galéres, & pour d'autres bâtimens de moindre grandeur, ou dans les occaſions où il n'étoit pas poſſible de ſe prévaloir de la premiére entrée. Toutes deux avoient leur bouche tournée vers le Nord, que j'ai dit être le traverſier de cette côte; ce qui rendoit ce port beaucoup moins ſur que le vieux. Cependant comme en y entrant la mer alloit ſe briſer contre les rochers, qui formoient ces deux ouvertures, & qu'après avoir paſſé le Lochias, on rencontroit une ance fort vaſte, ce port ne laiſſoit pas d'être aſſez bon, ſurtout pour les vaiſſeaux qui mouilloient dans l'enfoncement.

C'étoit à la pointe du Lochias qu'étoient bâtis les Palais de ces anciens Rois d'Egypte ſi fameux par leurs richeſſes & par leur puiſſance. Au milieu de ces édifices ſuperbes on diſtinguoit ſurtout le Palais de la Reine Cléopatre, dont les hiſtoriens

nous ont laiſſé des deſcriptions ſi exactes. Cette Princeſſe également galante & magnifique n'avoit rien oublié pour en faire le plus ſomptueux & le plus délicieux ſéjour. De là juſqu'à cet endroit d'Alexandrie, qui lui étoit oppoſé, on avoit pratiqué au travers du port un pont, qui communiquoit à la Ville. Ce pont bati entiérement de pierres de taille étoit élevé ſur deux rangs de colomnes, qui lui ſervoient de pilotis, & qu'on avoit plantées dans le fond de la mer, qui dans ce port n'étoit pas fort profonde. Elles étoient ſi élevées, qu'elles ſurpaſſoient de pluſieurs coudées la ſuperficie des flots. Auſſi les galéres pouvoient elles paſſer ſous ces arcades & entre ces colomnes, lorſqu'elles étoient démâtées; les petits bâtimens franchiſſoient même ce paſſage à la voile. On apperçoit encore quelques unes de ces colomnes renverſées & couchées ſous les eaux dans l'endroit même, où elles avoient été placées; enſorte qu'on peut encore aujourd'hui s'aſſurer de leur ſuite, & de la diſtance qu'il y avoit des unes aux autres. On voit auſſi proche de la grande entrée du port une colomne très grande renverſée ſur un rocher, qui ſe trouve dans cet endroit. Par là il eſt aiſé de reconnoître quelle étoit l'attention des Grecs & des Romains pour la ſureté des vaiſſeaux, qui entroient dans leurs ports, puiſque cette colomne n'avoit été ſans doute élevée dans cet endroit, que pour avertir les pilotes du danger qu'ils devoient éviter. C'eſt dans ce port, qui, comme je l'ai dit, eſt appellé le port neuf, & dont l'entrée n'eſt pas encore aujourd'hui moins difficile, qu'elle le fut autrefois, que tous les vaiſſeaux Chrétiens ſont obligés de mouiller. Les Turcs ne leur permettent point l'accès du premier, que nous nommons le vieux port, & que les anciens appelloient *Eunoſte*, parceque les appartemens de leurs femmes ſont preſque tous tournés de ce côté-là. Cependant comme le port neuf eſt d'un fond très mauvais, & preſque tout comblé par le limon que le Nil y charie, & par les ſables que les vents de Nord & de Nord-Oueſt y pouſſent avec violence pendant l'Eté, il eſt certain qu'avant peu d'années il ſera abſolument impraticable. Alors il faudra néceſſairement que les Turcs permettent à nos bâtimens d'aller mouiller dans le vieux port, ou qu'ils renoncent à notre commerce.

De la Ville même d'Alexandrie.

Cette Ville, dont l'abord étoit ſi magnifique & ſi charmant, n'étoit pas moins célébre par les propres beautés qu'elle conte-

noit, par celles de ſes fauxbourgs & de pluſieurs petites Villes, dont elle étoit accompagnée. Aléxandre, diſent les Auteurs anciens, avoit fait tirer au cordeau toutes les rues de ſa nouvelle Ville. Entr'autres on en remarquoit deux, qui ſe coupoient à Angles droits, & qui avoient chacune cent vingt pieds de large. Elles aboutiſſoient aux quatre extrémités de la Ville, qui ſe trouvoit par là ouverte à tous les vents, & jouiſſoit par conſéquent d'un air fort pur. On y comptoit, ajoutent-ils, cent Palais divers, outre ceux des Rois, & un grand nombre de temples conſacrés à toutes les divinités du Paganiſme. On y rencontroit à chaque pas des monumens ſans nombre également ſuperbes. Tels étoient la colomne de Pompée, les Aiguilles de Cléopatre, le Sérapium, & pluſieurs autres, de quelques uns deſquels il reſte encore aujourd'hui des veſtiges.

C'eſt par là, & par la ſucceſſion des tems que la fameuſe Aléxandrie parvint à être regardée comme une des premiéres & des plus célébres Villes de l'Univers. Il eſt vrai, que ſoit que l'on conſidére l'avantage de ſa ſituation & de ſes ports, les richeſſes de ſon commerce, & la magnificence de ſes bâtimens, ſoit qu'on ait égard à l'état floriſſant où elle ſçut porter les Sciences & les arts, il ſemble qu'elle l'emportoit ſans contredit ſur toutes les autres Villes du monde. Elle fut le ſecond ſiége de la véritable religion ſur la terre, & les anciens Péres l'appelloient le *Paradis*, parceque la Sainteté y étoit comme ſur ſon trône. Du reſte aucun pays ne fut plus fécond en hommes de lettres. On ſçait que parmi les Aſtronomes & les Médecins on ne conſidéroit guéres que ceux qui étoient ſortis de l'Ecole d'Aléxandrie. Pour l'hiſtoire elle a produit un Appien & un Hérodien; elle a été la patrie d'Euclides & d'Origénes. C'eſt là que Philon le Juif s'eſt rendu célébre par ſes écrits; c'eſt-là qu'environ trois cens ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt les ſoixante & douze interprétes envoyés par le grand Prêtre Eleazar au Roi Ptolomée Philadelphe fils de Lagus firent cette fameuſe verſion Grecque de la Bible; ce fut dans cette même Ville, que les Clémens Aléxandrins, les Jéromes, les Baſiles, les Grégoires, firent leurs études dans les Saintes lettres. Enfin l'hiſtoire fera vivre à jamais dans la mémoire des hommes le ſouvenir de cette célébre Bibliotheque raſſemblée à Aléxandrie ſous le régne du même Ptolomée par les ſoins de Démétrius de

Phalére, & compoſée de près de cinq cens mille volumes. Les Romains après la conquête de l'Egypte avoient conſervé tant de vénération pour cette Ville, que les Empereurs accordoient la qualité de citoyen d'Aléxandrie avec beaucoup plus de précaution & de réſerve que celle de citoyen Romain.

Mais ſi cette Ville étoit illuſtre par elle même, ſi elle étoit la plus noble de toutes celles de l'Univers, comme on le lit ſur un * cachet de bronze large de deux doigts, & long de quatre pouces, qui lui ſervit autrefois de Sceau, & dont l'antiquité & la vérité ne peuvent être conteſtées; les fauxbourgs divers & les petites Villes, ainſi que les monumens ſuperbes, dont elle étoit accompagnée à ſa droite juſqu'à la Ville de Canope du côté de l'Orient, & à ſa gauche vers l'Occident juſqu'à la Tour des Arabes, n'étoient pas moins dignes d'admiration.

Du Fauxbourg de Necropolis.

Le premier endroit digne de remarque qu'on rencontroit à la gauche d'Aléxandrie, étoit le fauxbourg de Necropolis, c'eſt à-dire *la Ville*, ou *l'habitation des morts*, qui s'étendoit par l'eſpace d'une grande lieue entre la mer & le lac Mareotis, tirant vers la Tour des Arabes, ſur une largeur à peu près égale. C'étoit en ce lieu que par une louable coutume les Grecs & les Romains avoient ſoin d'enterrer leurs morts. Mais il ne faut pas s'imaginer que cet endroit n'eût rien que de triſte & de lugubre, comme nos cimetieres, dont le ſeul aſpect fait horreur. Mille ſuperbes tombeaux y étoient élevés accompagnés de Chapelles magnifiques, où l'or & le marbre brilloient de toutes parts. De ces Chapelles il n'y en avoit point de conſidérable, à la quelle on n'eût attaché des revenus proportionnés pour l'entretien des Prêtres chargés d'y faire chaque jour certaines priéres, & de tems en tems même des ſacrifices & des aumônes pour l'expiation des fautes de ceux qui y étoient inhumés. Ces Prêtres, qui par le moyen de ces fondations ſe trouvoient en état de vivre à leur aiſe, avoient à côté de ces Chapelles des maiſons accompagnées de jardins, qui répondoient à la magnificence des tombeaux qu'ils deſſervoient. Enfin comme ce grand terrain aboutiſſoit d'un côté à la mer, & du côté oppoſé au lac Mareotis, qui formoient l'une & l'autre des vues

* On trouve ſur ce cachet ces caracteres bien marqués *Alexandrea*. V. G. N. c'eſt-à-dire, *Alexandria Urbs la plus noble de la terre*. L'auteur acheta en Egypte cette antique, qui ſe conſerve dans le cabinet d'un curieux.

charmantes, comme pendant l'Eté on y jouiſſoit du côté de la mer de la fraicheur des vents du Nord, & de l'autre de celle des eaux du lac, à l'exemple de ces Prêtres, divers particuliers d'Alexandrie s'y étoient bâti des maiſons de plaiſance, qui rendoient ce quartier très agréable d'affreux qu'il auroit été, s'il ne s'y fût trouvé que des ſepultures ordinaires.

Du fauxbourg de Nicopolis.

De l'extrémité de ce fauxbourg juſqu'à la Tour des Arabes on rencontroit preſque ſans interruption de gros bourgs, tels que celui de Tanis à l'embouchure de la branche Tanitique du Nil, & divers autres, entre leſquels preſque ſans aucun intervalle ſe trouvoient des maiſons de plaiſance, que la vue & l'air de la mer, qu'on y reſpiroit, y avoit fait bâtir. Quoi que ces habitations fuſſent conſidérablement éloignées du Phare, cependant on s'y rendoit de la Ville d'Aléxandrie en batteau, ou par les voitures de terre, en ſi peu de tems, que cette diſtance étoit comptée preſque pour rien. A l'extrémité du fauxbourg de Necropolis tirant vers l'Orient étoit l'Hyppodrome ſi vanté dans l'hiſtoire, ſitué derriere la Ville; & immédiatement après ce ſuperbe monument, on trouvoit un autre fauxbourg, nommé Nicopolis, c'eſt-à-dire la *Ville de la victoire*, bâti par Auguſte après que dans cet endroit il eut défait les troupes de Marc Antoine. C'étoit principalement en ce lieu que ſe voyoient les plus beaux Palais des Grands, & leurs maiſons de plaiſance, qui avec leurs jardins, & autres dépendances, formoient une ſeconde Ville preſque auſſi vaſte & beaucoup plus gaye, que celle d'Aléxandrie.

Du quartier appellé Rhacotis.

Au bout de ce fauxbourg étoit un quartier, appellé Rhacotis, aſſez conſidérable par ſon étendue, & qui avoit été aſſigné aux Grecs pour faire leur commerce. Ce lieu étoit fort marchand, & renfermoit pluſieurs rues couvertes & très longues, dans leſquelles on pouvoit ſe promener à l'abri des vents & du Soleil. Ces rues, qui ne reçoivent la lumiére que par des fenêtres pratiquées dans la couverture, ſont encore aujourd'hui fort communes à Conſtantinople, & dans diverſes autres grandes Villes de l'Orient. On pouvoit ſe rendre dans ce quartier par un canal, qui partant d'Aléxandrie, traverſoit le fauxbourg de Nicopolis, & venoit aboutir dans ce lieu. C'étoit la promenade ordinaire des Dames de la Ville.

De là tirant toujours vers l'Orient, on entroit dans un autre fauxbourg,

fauxbourg, nommé Bucolis, qui s'étendoit juſqu'à la mer. Ce quartier n'étoit guéres rempli que de maiſons de plaiſance & de cabarets, & comme on pouvoit également s'y rendre, ſoit par mer, ou par le canal, dont je viens de parler, on y trouvoit en tout tems un concours prodigieux de différentes perſonnes, qui d'Aléxandrie venoient ſe réjouir dans ce lieu charmant, & jouir de la vue de la mer & des jardins ſans nombre, dont toutes les maiſons de ce fauxbourg étoient accompagnées. Ce délicieux ſéjour étoit ſuivi d'un autre, qui ne l'étoit pas moins & qui par ſa vaſte étendue ne reſſembloit pas mal à une petite Ville. On l'appelloit Eleuſine. Cette bourgade étoit auſſi fort marchande; & il s'y tenoit pendant l'année pluſieurs foires, qui y attiroient les habitans de tous les lieux circonvoiſins. Quelque nombreux qu'ils fuſſent, ils y trouvoient des logemens commodes, & tous les agrémens de la vie.

Du fauxbourg Bucolis, & du bourg d'Eleuſine.

Du bourg d'Eleuſine on paſſoit dans un autre fauxbourg, nommé Schedis. C'étoit dans cet endroit que ſe payoit la douanne des marchandiſes & des denrées, qui de toute l'Egypte étoient apportées à Aléxandrie. De ce quartier on entroit dans un autre, appellé Tapoſiris, où ſe fabriquoient différentes ſortes d'étoffes, qu'on tranſportoit de là à Aléxandrie, ou ailleurs. On rencontroit enſuite le temple de Venus Arſinoé élevé ſur un Cap, dont la mer baignoit le pied en cet endroit. Ce temple étoit environné d'un bourg aſſez conſidérable. On y trouvoit pluſieurs boutiques, où ſe vendoient des repreſentations de la Déeſſe, & d'autres figures laſcives qu'on employoit dans les ſacrifices, qui ſe faiſoient en ce lieu. Les autres habitations étoient deſtinées à loger les pelerins, que la dévotion y conduiſoit. A une diſtance très peu conſidérable on voyoit les ruines de la petite Ville de Thonis, bâtie anciennement ſur le bord de la mer en un lieu, où il y avoit un port pour les petits bâtimens, & où le raviſſeur d'Heleine aborda, dit-on, avec ſa conquête. Cette Ville étoit déja détruite lorſque les Romains ſe rendirent maîtres de l'Egypte. Enfin après tant de différens endroits contigus, qui formoient une ſuite d'habitations d'environ cinq lieues d'étendue, on arrivoit à la Ville de Canope. Après cette deſcription ne conviendra-t'on pas, que ſi ſur le témoignage de l'antiquité on accorde que tous les lieux, dont je viens de parler, formoient véritablement une

Des Fauxbourgs nommés Schedis & Tapoſiris, & du temple de Venus Arſinoe.

même Ville, je n'ai rien exagéré, en donnant une ſi longue étendue au terrain qu'occupoit l'ancienne Aléxandrie dans les beaux jours de ſa ſplendeur.

Origine de Alexandrie moderne.

Telle fut pendant pluſieurs ſiécles la fameuſe & célébre Aléxandrie. Tant que les Grecs & les Romains reſterent les maîtres de l'Egypte, elle ſoutint toujours ſon ancienne ſplendeur; & elle ne commença à déchoir de ſon premier éclat, que lorſque les Arabes s'emparerent de ce beau Royaume. Comme ces peuples accoutumés à vivre ſous des tentes à la campagne n'avoient aucun goût pour les Villes, qu'ils mépriſoient & regardoient comme des priſons, pour les Palais, & les anciens monumens, dont toute l'Egypte étoit remplie, non ſeulement ils négligerent de les entretenir; ils les détruiſirent même pour en employer les matériaux à élever des Moſquées, & à bâtir de mauvaiſes maiſons, ou plutôt de miſérables cabanes qu'ils préférerent à ces magnifiques Palais. Aléxandrie ſe trouva enveloppée dans le commun naufrage, que cauſa dans ce célébre pays la barbarie de cette nation. Cette grande Ville ſe dépeupla inſenſiblement, & ſe remplit de ruines. Cependant l'étendue de ſes murs étoit ſi grande, qu'il eût fallu des armées entiéres pour les garder. Le peuple qu'elle renfermoit s'étoit déja révolté pluſieurs fois, & il s'en étoit fait des maſſacres prodigieux. Les Princes Mahométans, qui régnoient en Egypte fatigués de ces révoltes réiterées, & des ſoins que leur donnoit la garde de cette grande Ville remplie de cent ruines différentes, ſongerent à ſe mettre à l'abri de ces craintes & de ces ſoulévemens. Dans cette vue ils réſolurent de reduire ſon enceinte au peuple, qui reſtoit, & qu'elle pouvoit contenir.

De ſes murs & de ſes Tours.

Ce fut vers l'an * 600. de l'Hegire que ce deſſein s'executa par un des Rois ſucceſſeurs de Saladin, qui, comme on le voit dans ſon hiſtoire, venoit d'enlever l'Egypte aux Califes de la famille des Fatimiens. On ſe ſervit pour bâtir cette enceinte, qui n'a pas de circuit plus de dix milles d'Italie, ou deux grandes lieues de France, des débris de l'ancienne que l'on abandonnoit. Auſſi les murailles de cette Aléxandrie nouvelle, & les cent tours dont elles ſont flanquées, ſont elles baties d'une infinité de marbres & de colomnes briſées entrelacées avec les pierres; ce qui juſtifie parfaitement, que cette Ville

* De l'Ere Chretienne, 1212.

a été bâtie des ruines de l'ancienne & que ſes murs ne ſont pas de la haute antiquité. Cette nouvelle enceinte eſt double. Un mur extérieur ferme d'abord les avenues, & à environ trente pas de diſtance de celui-ci un ſecond fait face au dedans de la Ville. C'eſt entre ces deux enceintes, que par des voutes, ou arcades, pratiquées au pied des Tours, dont elles ſont accompagnées, les troupes commiſes à la garde de cette Ville pouvoient en faire le tour à couvert des inſultes du dedans & du dehors, dont ce double mur les deffendoit. Ces Tours, dont la moindre eſt une eſpéce de citadelle, débordent conſidérablement en dehors, & ne ſortent pas moins en dedans. Auſſi contiendroient elles aiſément quatre ou cinq cens hommes; enſorte qu'on pourroit y loger une armée de cinquante mille hommes, ſans qu'elle fût à charge aux habitans. Tout y eſt vouté, & on compte dans chacune plus de cent chambres. Au reſte je ſuis aſſez du ſentiment de ceux qui penſent que ces Tours, dont la hauteur eſt prodigieuſe, ont été bâties à deux fois. On diſtingue encore aujourd'hui l'ouvrage du Prince, qui les a fait élever plus qu'elles ne l'étoient d'abord, par le ſoin qu'il a eu de le faire crépir. On remarque auſſi dans le premier foſſé au flanc de chaque Tour des portes par où les troupes pouvoient faire des ſorties. On ne peut nier que cette Ville ne fût très forte en ce tems-là.

Il n'en faut pas, je crois, davantage pour réfuter ceux, qui ont prétendu que ces murs étoient la véritable enceinte de l'ancienne & ſuperbe Aléxandrie. Cette Ville auroit certes été bien petite, & n'auroit pas eu la vingtiéme partie de l'étendue que nous ſçavons qu'elle contenoit, ſi elle eût été reſſerrée dans un eſpace auſſi médiocre. Pour ſe convaincre du contraire, il ſuffit de conſidérer ces murs & ces tours, dont la plus grande partie ſubſiſte encore aujourd'hui en ſon entier. Le moindre connoiſſeur s'apperçoit du premier coup d'œil qu'elles ne ſont dignes de la magnificence ni des Grecs, ni des Romains. Les portes même dont le bois eſt encore entier, après que les lames de fer qui les couvroient ont été conſumées par le tems, prouvent ſeules la fauſſeté de cette opinion, & les inſcriptions Arabes qu'on lit encore aujourd'hui ſur ces portes, achevent de lever tous les doutes ſur l'époque de l'origine de cette Ville.

De ſes antiquités.

Cependant toute moderne qu'elle eſt, elle ne laiſſe pas de renfermer encore des morceaux reſpectables de la plus belle antiquité. Telle eſt cette ſuperbe colomnade, qu'on trouve vers le milieu de cette enceinte. Elle conſiſte en un rang de colomnes encore de bout d'une groſſeur & d'une hauteur extraordinaires, entre leſquelles il s'en remarque une, qui conſerve encore ſon chapiteau. Ces colomnes, qui ſont élevées ſur une même ligne, s'étendent près de cinq cens pas, & ne ſont plus aujourd'hui dans une diſtance égale les unes des autres, parce que la plus grande partie en a été enlevée. Il s'en trouve même pluſieurs de renverſées entre celles qui ſubſiſtent encore aujourd'hui & reſtent debout. De celles ci on en voit quelques unes, qui ne ſont éloignées des autres que de dix à douze pieds; d'où je juge que ſur ce ſeul rang il y avoit près de cent cinquante colomnes. Pour les réduire même à ce nombre, il faut ſuppoſer que la premiére & la derniére des colomnes, qui ſe trouvent ſur cette ligne, en occupoient réellement autrefois, comme elles ſont aujourd'hui, les deux extrémités. Vis-à-vis de ce rang de colomnes on en voit d'autres ſemblables, qui leur ſont oppoſées; & quoi qu'il n'en reſte aujourd'hui ſur pied que trois ou quatre, il eſt viſible cependant par la diſpoſition & par la conformité de l'ordre, de la groſſeur, & de la hauteur des colomnes de ce ſecond rang avec celles, qui compoſent le premier, que ce lieu étoit autrefois une place, dont la figure formoit un quarré long de deux cens pas de large ſur une longueur de cinq cens; ce qui devoit être ſans contredit d'une beauté & d'une magnificence achevée. Un édifice de briques, qu'on voit au milieu de cet eſpace, avec des réſervoirs au deſſus & des baſſins deſtinés à recevoir l'eau, fait connoître qu'il y avoit dans cet endroit une fontaine aſſez ſuperbe, pour répondre à la beauté du lieu qu'elle occupoit. Il eſt naturel de croire, que les plus beaux Palais d'Aléxandrie faiſoient face à cette place, puiſqu'immédiatement derriére les colomnes, ſurtout du premier côté, on voit quantité de murs de briques, les uns renverſés, les autres entiers, qui font encore juger de la grandeur & de la beauté des bâtimens élevés en cet endroit. Peut être même ces Palais s'avançoient-ils juſqu'à ces colomnes, ſur leſquelles les murs antérieurs repoſoient, & qui formoient ainſi des

portiques ſous leſquels on alloit ſe promener. Je ne doute point que ces édifices ſuperbes ne fuſſent l'ouvrage des Romains. Au milieu de ces ruines, qui ſont ſans contredit un des plus beaux reſtes de l'ancienne Alexandrie, on trouve des bains encore preſque entiers. J'y en ai remarqué un ſurtout, dont les murs n'étoient uniquement compoſés que de mortier, mais ſi ferme & ſi dur, qu'il auroit diſputé cette qualité à la pierre même. Les Mores vont chaque jour en détacher quelques morceaux, pour compoſer leurs nouveaux bâtimens, mais comme ces ruines ſont déja preſque entiérement enſévelies ſous le ſable, ils ne ſe donnent pas la peine de creuſer juſqu'au dernier fondement. Il eſt certain, que ſi on riſquoit la dépenſe d'y faire fouiller, on y découvriroit mille belles antiquités.. La plûpart des gens croyent ici, que le Palais du Pere de Sainte Catherine étoit autrefois bâti dans l'endroit, où ces murs de briques paroiſſent le plus élevés; mais comme cette tradition n'a rien de certain, & qu'on n'eſt pas fort ſcrupuleux ici ſur ces ſortes de matiéres, d'autres aſſurent que c'étoient des bains publics. Ceux-ci pourroient bien avoir raiſon; car on y voit encore clairement pluſieurs appartemens voutés, qui ſemblent n'avoir été deſtinés qu'à cet uſage.

Vers le milieu de cette grande colomnade, & du côté où les colomnes ſont plus entiéres, ſubſiſte encore aujourd'hui une Moſquée, qui fut autrefois une Egliſe conſacrée à Saint Athanaſe. C'eſt ſans contredit l'Egliſe la plus belle, comme la plus ancienne, qu'on voye aujourd'hui en Egypte. Au travers des fentes de pluſieurs portes, dont elle eſt percée, on apperçoit que le quarré long, qui la compoſe, eſt environné de quatre rangs de colomnes de porphire parfaitement belles. Ces colomnes ſoutiennent des arcades, que je crois modernes, & faites, ou du moins rebâties par les Turcs. Le milieu de ce vaſte édifice n'eſt qu'une grande cour pavée de marbre; en ſorte que ſi c'étoit là toute l'Egliſe, car on pourroit croire avec fondement, que ce n'en étoit ſeulement que l'entrée, ou le parvis, elle n'étoit compoſée que de collatéraux, à moins qu'elle ne fût couverte d'un dôme, qui ne ſubſiſte plus. Ce qui pourroit confirmer cette opinion, c'eſt que la plûpart des anciennes Egliſes, ainſi que toutes les Moſquées des Turcs, ſont bâties ſur ce modele. On peut dire

que cet uſage eſt très ſalutaire pour ceux, qui vont y faire leurs priéres. L'air qu'on y reſpire y eſt ſans ceſſe renouvellé par le vent, au lieu que celui de nos Egliſes couvertes de voutes & fermées par des portes ſe charge d'une infinité d'exhalaiſons mauvaiſes, ſurtout dans les plus fréquentées, & produit ſouvent plus de maladies qu'on ne s'imagine. Il eſt vrai, que la nature de notre climat ne permettroit pas ſouvent de prier à l'air, même dans les plus belles ſaiſons de l'année. Quoiqu'il en ſoit, l'extérieur de ce bâtiment n'a rien de beau, ni de prévenant. Ce ne ſont que de ſimples murailles; mais s'il étoit permis d'y entrer, je ne doute point qu'on n'y remarquât de belles antiquités, & qu'on ne jugeât beaucoup mieux de ce que ce lieu étoit autrefois. Je ne fis même, alors que je viſitai cet endroit, le peu d'obſervations, que je viens de communiquer, qu'avec beaucoup d'inquiétude, & après avoir diſpoſé mes Janiſſaires & la Nation, qui m'accompagnoit, de maniére à ne pouvoir être ſurpris. Les Turcs plus ſuperſtitieux ici qu'ailleurs ne pardonneroient point une pareille curioſité. On peut dire qu'ils ſont auſſi jaloux de leurs Moſquées que de leurs femmes. Cette Egliſe n'eſt pas la ſeule, qui ſe trouve dans cette enceinte. Quelques Religieux Coptes y ont auſſi une Chapelle, qu'ils prétendent bâtie ſur le lieu, ou étoit élevé le Palais du Pere de Sainte Catherine; & les Religieux de Terre Sainte y en occupent une autre ſituée auprès d'une maiſon où le Conſul Vénitien logeoit autrefois.

Aiguilles de Cleopatre.

Après ce fameux monument ce qu'il y a de plus ancien & de plus curieux dans l'Aléxandrie moderne, ce ſont ces deux Aiguilles, ou Obéliſques, que l'on attribue à Cleopatre, ſans qu'on ſçache trop bien ſur quel fondement. L'une eſt aujourd'hui renverſée, & preſque enſévelie ſous les ſables; l'autre reſte encore debout, & quoi qu'on ne voye point le piedeſtal ſur lequel elle eſt poſée, à cauſe des ſables, qui l'environnent & le couvrent abſolument, il eſt aiſé de connoître en meſurant un des côtés de la baſe de celle, qui eſt renverſée, que ce qu'on ne voit point de celle, qui eſt debout, n'eſt pas fort conſidérable. Les quatre côtés de ces Aiguilles ſont couverts de figures hiéroglyphiques, dont malheureuſement nous avons perdu la connoiſſance, & qui ſans doute renfermoient des myſtéres, qui reſteront toujours ignorés. Du reſte elles ſont

de marbre granite, comme la plûpart de celles qu'on trouve à Aléxandrie, & dans le reſte de l'Egypte.

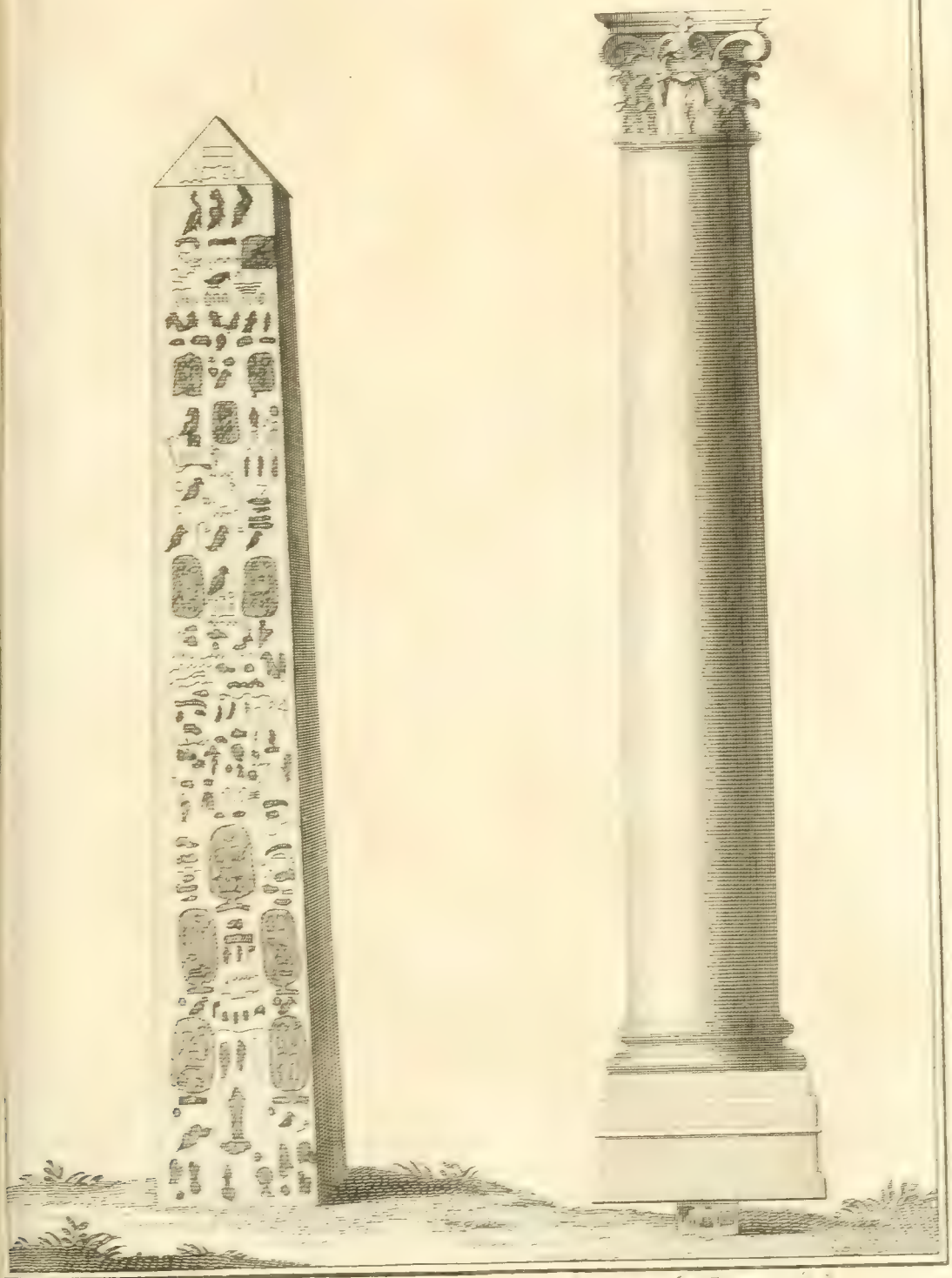
L'Aléxandrie ſouterraine n'eſt pas à beaucoup près ſi maltraitée, que celle que je viens de décrire. De ces citernes, dont j'ai déja parlé, deſtinées à fournir pendant toute l'année de l'eau aux habitans de cette Ville, ſi quelques unes ont été enfoncées, s'il s'en trouve de gâtées, de remplies, de bouchées, enfin ſi celles qui reſtent ne ſont point entretenues avec la même propreté qu'autrefois, il eſt certain du moins par ce qu'on en voit encore aujourd'hui, & par le témoignage de ceux qui y deſcendent tous les jours, qu'il n'y a rien de plus beau, ni de plus entier que leurs voutes, rien de mieux bâti que les ouvertures, par où elles communiquent les unes avec les autres. La plûpart de ces voutes, toutes fort exhauſſées, ſont ſoutenues par des colomnes; enſorte qu'après que les eaux en ont été épuiſées, on peut ſe promener ſpatieuſement dans ces citernes, comme au milieu de pluſieurs ſuperbes colomnades. Les eaux y ſont introduites par ces ouvertures, qui aboutiſſent aux canaux, dont cette enceinte eſt traverſée en differentes façons. Pluſieurs de ces citernes ſont revêtues de marbre; & ſi elles le ſont ſeulement de ciment, il eſt ſi entier, ſoit dans le fond de la citerne, ſoit au mur dont elle eſt environnée, qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer ſa compoſition, & l'art avec lequel il a été employé. Ces citernes ont encore une étendue ſurprenante. Des gens, qui y ſont entrés par un bout de la Ville, en ſont ſortis par l'autre. Cependant cette étendue, quelque conſidérable qu'elle ſoit, eſt encore bien différente de celle que ces vaſtes réſervoirs ont effectivement, & de celle qu'ils avoient autrefois. On trouve une continuation de ces citernes depuis Aléxandrie, en ſuivant le rivage de la mer vers l'Orient juſqu'aux Biquiers, qui en ſont éloignés de cinq grandes lieues; de ſemblables s'étendent juſqu'à deux lieues vers l'Occident. Parmi ces canaux ſouterrains, qui ſervent à porter l'eau dans les citernes, & qui ſont aſſez élevés pour qu'un homme puiſſe s'y promener debout, on en voit encore un preſque entier, qui régne juſqu'aux Biquiers. Il étoit deſtiné à fournir l'eau aux citernes, qui s'avançoient de ce côté là, & il la recevoit comme tous les autres par ce grand canal, dont j'ai parlé plus haut, & qui, comme je l'ai dit,

Des Citernes

ſubſiſte encore aujourd'hui en partie. Il n'y a que vingt cinq ou trente ans, qu'il étoit encore en aſſez bon état, & il ſe trouve d'anciens négocians François, qui par ce canal ont fait voiturer des marchandiſes de leurs maiſons juſqu'au Caire. On m'a aſſuré que ce canal qui a aumoins quinze lieues de longueur, eſt entiérement pavé, & que ſes côtés ſont revêtus & ſoutenus par des murs de briques auſſi entiers qu'ils l'étoient du tems des Romains.

Colomne de pompée.

Il ne me reſte plus qu'à parler d'un des plus beaux morceaux d'antiquité, qui nous ayent été conſervés en Egypte, je veux dire de la colomne de Pompée. De toutes les anciennes magnificences d'Aléxandrie & de ſes environs, dont la grandeur a été enſévelie dans l'enceinte des murailles de l'Aléxandrie moderne, il ne nous reſte guéres de débris auſſi entiers, que cette colomne. Je ne prétens point décider ſi c'eſt avec fondement, ou non, qu'on lui a donné le nom de Pompée. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'au bas de ſon fût du côté de l'Oueſt on trouve une inſcription Grecque, dont je ne crois pas qu'on ait encore tiré de copie. Auſſi eſt il impoſſible de la lire à cauſe de la couleur variée du marbre, qui compoſe cette piéce. Le ſeul moyen de l'avoir, ſeroit, à mon avis, d'en prendre l'empreinte ſur de la cire molle. Quoi qu'il en ſoit, cette colomne, qui autrefois étoit inconteſtablement dans l'enceinte d'Aléxandrie, ſe trouve aujourd'hui à un grand quart de lieue des murs de la nouvelle Ville tirant vers le lac Mareotis, élevée ſur un tertre naturel de pierre ſolide eſcarpé de toutes parts, & de la hauteur de vingt cinq à trente coudées. Il eſt vrai, que ſi ce monument ſubſiſte encore de nos jours, nous en ſommes redevables à l'énormité de ſon poids, qui n'a pas permis aux Arabes d'arracher les pierres, ſur leſquelles ſa baſe eſt poſée. Cependant à force d'attaquer ſes fondemens, dans l'eſpérance ſans doute d'y trouver quelque tréſor, ils ſont parvenus à tirer une pierre d'un coin. Par là ils nous ont donné lieu d'appercevoir ſur celle, qui la ſuit immédiatement, des lettres hiéroglyphiques parfaitement entiéres, & de voir que préciſement au milieu des groſſes pierres, ſur leſquelles s'appuie la baſe de cette colomne énorme, il y a auſſi une eſpéce de colomne, ſur laquelle repoſe toute la peſanteur de l'ouvrage. On découvre de même ſur cette



Aiguille de Cleopatre ?

Colonne de Pompée ?

derniére, qui ſert en quelque ſorte de point d'appui, pluſieurs caractéres hieroglyphiques, qui vraiſemblablement doivent regner à l'entour.

Il ſeroit difficile de dire de quel ordre eſt cette colomne. Pour en parler avec aſſurance, il faudroit au moins en avoir meſuré le fût par le bas. Or on doit s'imaginer que ce n'eſt pas une entrepriſe auſſi facile qu'on pourroit le croire que de porter une Echelle juſques là, & de faire cette opération. Ce que je puis aſſurer, c'eſt que cette colomne n'eſt point Gothique; qu'elle a de très belles proportions; qu'on y obſerve une diminution par les deux bouts, & un renflement dans le milieu; qu'enfin l'œil le plus difficile n'y peut rien trouver à redire. La colomne eſt de trois morceaux. Le Chapiteau en fait un; Le fût & trois pieds de la baſe, qui y ſont joints, ſans doute pour appuyer d'autant mieux la poſition de cet ouvrage prodigieux ſur ſon piédeſtal, forme le ſecond; enfin la baſe même compoſe la troiſiéme piéce. Chacune des faces de cette baſe a quinze pieds au moins de largeur, & autant de hauteur; d'où l'on peut juger du poids énorme de ce quartier de marbre. La colomne poſée ſur ce piédeſtal eſt ſans contredit la plus groſſe & la plus haute, qui ſoit dans l'Univers. Suivant l'eſtime de pluſieurs perſonnes, qui en ont pris les dimenſions avec des inſtrumens de Mathématique, elle a quatre vingt huit pieds entre la baſe & le chapiteau; enſorte que ſans craindre de ſe tromper, on peut lui donner hardiment cent dix pieds d'élévation. Sa groſſeur eſt proportionnée à ſa hauteur, & quatre hommes pourroient à peine l'embraſſer. En un mot il eſt impoſſible de rien voir de plus parfait en ce genre. La baſe eſt auſſi entiére que le premier jour. Le Chapiteau eſt, à la vérité, un peu écaillé, ou plutôt dépoli; mais outre qu'on trouveroit en Egypte deux cens morceaux pareils propres à en faire un nouveau, ce léger défaut n'empêche point qu'on ne voye très diſtinctement les feuillages, dont il eſt orné. Il eſt vrai auſſi, que le cordon & le fût même ſe trouvent endommagés du côté expoſé au Midi, le vent humide, qui ſouffle de ce côté-là, ayant vraiſemblablement produit cet effet; mais ce dommage eſt très léger, puiſque ce qu'il y a de gâté ne s'étend pas à plus de vingt cinq pieds de longueur ſur un pied & demi de large, & ne pénétre pas plus de quatre doigts

dans le vif de la colomne ; défaut peu conſidérable, & qui doit être compté pour rien dans une piéce auſſi prodigieuſe & auſſi antique. D'ailleurs rien ne ſeroit plus facile que de reparer cette entamure, ou ſi l'on veut, cette excoriation, d'une maniére même à n'en pas laiſſer le ſoupçon le plus léger, par le moyen d'un maſtic compoſé du même marbre. Tout le monde ſçait que le marbre n'eſt qu'un aſſemblage de petits cailloux, que la nature réunit par un ciment imperceptible, & qu'en maniant un peu fortement les écailles de cette pierre, que le tems a detachées, elles ſe réduiſent facilement en pouſſiére, qui découvre la compoſition. On trouveroit ſans peine de cette même eſpéce de marbre, c'eſt-à-dire de la même couleur, & de la même fineſſe. Elle n'eſt pas abſolument rare dans ce pays ci. On broyeroit ce marbre, dont on feroit une pâte ; & lorſqu'il s'agiroit de rétablir la colomne, après avoir nétoyé d'abord juſqu'au vif l'endroit dégradé, on le rempliroit d'un bon maſtic mêlé de grains naturels, qu'on auroit ſéparés auparavant ; on appliqueroit enſuite la pâte compoſée de ce même marbre broyé, & on en rempliroit tout l'eſpace gâté en plus grande quantité, que le vuide ne l'exigeroit, afin qu'en poliſſant l'ouvrage, on pût rendre cette addition égale au reſte du corps de la colomne. Je ſuis perſuadé que cette compoſition tiendroit autant que le marbre même ; & qu'il ne ſeroit pas poſſible de s'appercevoir de cette matiére artificielle entée de la ſorte ſur la nature. Peut être auſſi ſeroit il plus à propos de laiſſer au marbre cette difformité, qui ne ſerviroit qu'à mieux prouver l'antiquité de cette piéce. Ce ſont de ces deffauts légers, qui bien loin de défigurer, contribuent au contraire à relever le mérite d'un bel ouvrage.

Le Chapiteau répond au reſte de la piéce, & eſt creuſé par deſſus. Peut être ſoutenoit-il la repreſentation, ou de Pompée même, dont ce monument porte le nom, ou de quelqu'autre Empereur, ou Héros, dont on avoit placé la ſtatue au haut de cette maſſe prodigieuſe. C'eſt ce dont on ne peut être éclairci que par l'inſcription, dont j'ai parlé, & qui ſe trouve au bas du fût. Si ce ſoupçon eſt fondé, il falloit que cette figure fût d'une grandeur extraordinaire, pour répondre à la hauteur de la colomne, & pour être apperçue d'en bas dans une proportion naturelle. Quelques uns ſont d'un autre ſenti-

ment. Comme on apperçoit cette colomne de la mer long tems avant que de découvrir la terre d'Aléxandrie, ils penſent que ce monument peut avoir été deſtiné à ſervir de fanal aux vaiſſeaux, qui y abordoient. Mais comment auroit on porté du feu au haut, puiſque la colomne n'eſt point creuſe, qu'elle a au moins cent dix pieds d'élévation, & qu'on ne fait point d'Echelle de cette hauteur? Il y a quelque tems qu'un danſeur de corde, Arabe de nation, entreprit de monter ſur cette colomne, & en vint à bout. Il attacha une ficelle à une fléche qu'il eut l'adreſſe de faire paſſer dans les jours de la corniche, dont le Chapiteau eſt accompagné. Enſuite par le moyen de la ficelle il y éleva une corde, à la faveur de laquelle il monta réellement ſur le haut de la colomne, portant un ânon ſur ſes épaules. Cela ſe paſſa à la vue de tout le peuple d'Aléxandrie, qui étoit accouru pour jouir de cette nouveauté. C'eſt de cet Arabe que l'on a ſçu, que le Chapiteau étoit creuſé conſidérablement.

Après l'idée que je viens de donner de ce monument, peut on s'empêcher d'avouer, que c'eſt le plus grand dommage du monde, qu'il ſoit entre les mains de gens, qui en connoiſſent ſi peu le mérite? Pour moi je ne puis me détacher d'une idée, qui m'eſt venue naturellement en le conſidérant. Cette magnifique colomne m'a paru digne de ſoutenir une ſtatue du Roi. S'il eſt vrai qu'elle ait porté celle de Pompée, comme la tradition le veut, à quel Héros pourroit-elle être mieux conſacrée? Par où pourroit on mieux conſerver, & même augmenter la gloire de ſa premiére deſtination?

Il ne ſeroit pas auſſi difficile, qu'on le penſe, d'obtenir cette colomne de la Porte. Je ſuis perſuadé même qu'on en viendroit aiſément à bout, en s'y prenant avec adreſſe. La Cour pourroit d'abord la faire demander au Grand Seigneur par l'Ambaſſadeur de France, à qui certainement on ne refuſeroit pas cette grace. On obtiendroit enſuite de S. H. qu'elle chargeât un Capigi Bachi d'un ordre adreſſé au Bacha & aux autres Puiſſances de l'Egypte, par lequel elle déclareroit, qu'étant réſolue de faire venir cette piéce à Conſtantinople, & l'Ambaſſadeur de France ayant bien voulu ſe charger de la faire abattre, & de fournir des vaiſſeaux pour la tranſporter, ſa volonté ſeroit qu'à cette occaſion il fût donné toute ſorte de

ſecours & de protection au Conſul de cette nation réſident au Caire, ſans pouvoir pour ce ſujet rien exiger de lui ſous quelque prétexte que ce fût. Pour prévenir juſqu'au plus léger ſoupçon, il ſeroit encore à propos qu'il fût ordonné au Bacha de faire délivrer au Conſul les ſommes, dont on auroit beſoin pour ſatisfaire aux dépenſes abſolument néceſſaires. On auroit ſoin que ces ſommes fuſſent enſuite remiſes ſecrétement au tréſor de S. H. par l'Ambaſſadeur. Comme il eſt très rare que les ordres du Grand Seigneur trouvent de la réſiſtance, comme d'ailleurs les Turcs & les Arabes ſont trop groſſiers, pour eſtimer de pareilles curioſités, je ne doute point, ſi on s'y conduiſoit de cette ſorte, qu'ils ne s'empreſſaſſent à faciliter eux mêmes l'exécution d'un deſſein, auquel ils ne manqueroient pas de s'oppoſer de toutes leurs forces, s'ils ſçavoient qu'on deſtinât cette piéce à une Puiſſance étrangere. Je ſçai qu'il ſeroit toujours néceſſaire de faire ici quelques libéralités; mais je ſuis en même tems très convaincu, qu'elles n'égaleroient pas à beaucoup près ce qu'il en couteroit, ſi l'on étoit obligé d'obtenir leur conſentement au prix qu'y mettroit infailliblement leur avarice inſatiable. Toute la dépenſe conſiſteroit dans les frais du bâtiment deſtiné pour ce tranſport, & de l'entretien des matelots, qui le monteroient. Du reſte je mets en fait que l'exécution de ce projet ne couteroit pas plus de vingt mille écus au Royaume. La France pourroit ſe vanter alors de poſſéder le plus rare morceau d'antiquité de cette eſpéce, qui ſubſiſte aujourd'hui dans le monde, & le concours d'étrangers, que ce monument fameux y attireroit de toutes les parties de l'Europe, la dédommageroit avec uſure de tout ce qu'il en couteroit.

On prétend que cette colomne, comme toutes les autres qu'on voit dans la baſſe Egypte, ont été tirées des carriéres de la haute, d'où on les amenoit par le Nil. Cette opinion a beaucoup de fondement, comme je le ferai voir en parlant du marbre granite. Mais ce que quelques Auteurs Arabes ajoutent à ce ſujet eſt de la derniére extravagance. Ils diſent que dans ces tems reculés, où l'Egypte ſe vit peuplée de ces monumens célébres, ce pays étoit habité par des hommes d'une taille & d'une force ſi extraordinaires, qu'ils prenoient une de ces colomnes ſous leur bras, & faiſoient gaillardement avec ce

fardeau cent cinquante & deux cens lieues, en paſſant ſeulement de tems en tems cette maſſe énorme d'un côté à l'autre, C'eſt ainſi, continuent-ils, que toutes ces colomnes ont été tranſportées de ſi loin. Pour mieux établir le merveilleux de ce récit ils ajoutent, que le Géant qui ſe chargea de la colomne de Pompée, la plus peſante de toutes, ſe rompit une côte en chemin, peut être en voulant la paſſer de la droite à la gauche; mais que cet accident ne l'empêcha point de continuer ſa route, & d'arriver à Aléxandrie ſon paquet ſous le bras, comme tous les autres. Quel dommage, qu'une race ſi vigoureuſe ſoit manquée! Que de travaux, que de machines n'épargneroit on pas avec un tel ſecours. Il nous faudroit à nous autres foibles Pygmées des années entiéres pour déplacer ſeulement cette colomne.

De l'état preſent d'Alexandrie.

Je finis par une obſervation, qui ſurprendra peut être, mais qui n'en eſt pas moins néceſſaire; C'eſt qu'on ne doit pas croire que cette nouvelle enceinte, dont j'ai parlé, élevée il y a environ ſix cens ans ſur les ruines de l'ancienne Aléxandrie, & que j'ai appellée l'Aléxandrie moderne, ſoit véritablement la Ville d'Aléxandrie, telle qu'elle ſubſiſte aujourd'hui. Je ne crois pas qu'à bien compter tous les Chrétiens, les Turcs, & les Arabes, qui habitent encore cette Aléxandrie prétendue, on trouvât une centaine d'hommes parmi les ruines qu'elle renferme. Elle eſt devenue ſi déſerte, qu'on n'y peut même aller vers le ſoir, ni de grand matin, ſans s'expoſer à un danger manifeſte d'être volé. Ce qui dans cette enceinte ſubſiſtoit de l'Aléxandrie ancienne, étant encore trop étendu pour le peuple, qui l'habitoit, & les ruines des maiſons inhabitées augmentant encore tous les jours, quelques uns ennuiés de demeurer parmi ces ruines ſongerent à ſe procurer un plus agréable ſéjour. Les dehors de cette moderne Aléxandrie leur en offrirent un tel qu'ils pouvoient le ſouhaiter. Au fond du port neuf, ou comme je l'ai déja dit, la terre ſe prolonge tous les jours dans la mer aux depens de l'étendue qu'il devroit avoir, les ſables que le tems y avoit raſſemblés inſenſiblement avoient éloigné de beaucoup la mer des anciens murs, & formé un terrain aſſez conſidérable. Ce fut là que quelques uns de ceux qui avoient leurs maiſons dans l'enceinte de l'Aléxandrie moderne tranſporterent leurs habitations. Dans peu ils furent ſuivis par

d'autres ; & bientôt pour s'approcher de la marine ; on abandonna abſolument la ſeconde Aléxandrie, où l'on n'a guéres conſervé que quelques Moſquées, qu'on entretient encore à cauſe de leur beauté, & des revenus qui y ſont attachés.

Ce nouveau terrain, ou ſi l'on veut, cette troiſiéme Aléxandrie, qu'on doit regarder comme l'Aléxandrie de nos jours, s'eſt ſi fort accru, que la maiſon, où je débarquai en 1692. qui faiſoit alors face à la mer, & n'en étoit pas éloignée de trente pas, s'en trouvoit diſtante en 1718. de plus de ſoixante & dix ; enſorte que de là au rivage on avoit bâti pluſieurs habitations nouvelles. C'eſt un fait, dont j'ai été témoin ; & je ne doute pas que depuis ce tems-là il ne ſoit arrivé encore quelque pareil changement. C'eſt ainſi que la Ville, qui porte aujourd'hui le nom d'ancienne, a ſans doute été conſtruite des ruines de la premiére Aléxandrie, & que la nouvelle s'eſt bâtie, & ſe bâtit encore tous les jours des débris de la ſeconde, autant & mille fois plus inférieure à la véritable Aléxandrie, que celle qui ſubſiſte aujourd'hui l'eſt elle même à cellelà. Il viendra peut être un tems, où les colomnes qui ont été tranſportées dans ce nouveau terrain, confondues avec la pouſſiére des maiſons, feront croire à ceux qui ne l'auront pas vû bâtir comme nous, que la Ville fondée par Aléxandre étoit réellement ſituée dans cet eſpace qu'il occupe, comme quelques uns oſent encore ſoutenir aujourd'hui, que les murs & les tours, dont j'ai parlé plus haut, l'enfermoient autrefois véritablement.

Tel eſt, Monſieur, l'état déplorable, où ſe trouve aujourd'hui cette grande, cette fameuſe Ville d'Aléxandrie, autrefois ſi célébre par toute la terre, & dont l'hiſtoire vous avoit donné ſans doute l'idée la plus haute & la plus magnifique. Au lieu de ce peuple immenſe qui l'habitoit, à peine y compte t'on de nos jours trois ou quatre mille perſonnes réfugiées de différentes provinces de la Turquie. C'eſt à ces maſures, dont elle eſt à preſent compoſée, que ſe ſont réduits ſes grands fauxbourgs, ſes Palais, ſes Amphitéâtres. De tous ces endroits autrefois ſi fameux, de tant de monumens ſi célébres, dont étoit enrichi ce long terrain depuis Canope juſqu'à la Tour des Arabes, il ne reſte plus que quelques monticules, qui par leur

élévation, & par les ruines dont ils ſont couverts, marquent encore juſqu'où Aléxandrie portoit ſon étendue. Car il eſt certain, qu'avec un peu d'attention rien n'eſt plus facile que de diſtinguer les endroits, qui ont été bâtis, de ceux qui ne l'ont point été. A l'excéption de ces triſtes débris, & à quelques monumens près que le tems a reſpectés, & qui ont échappé à la fureur des Arabes, tout eſt cendre & pouſſiére aux environs de cette Ville. On ne rencontre de tous côtés que des monceaux de pierres & de ſables. On trouve dans l'enceinte des murs, dont j'ai parlé, deux montagnes aſſez élevées, qui ne ſont compoſées que de ces débris. C'eſt dans ces ruines informes, ſurtout dans celles qui s'étendent à l'Orient & aux Couchant au dehors d'Aléxandrie, qu'on trouve une infinité de médailles, & de ces pierres gravées, qui étoient ſi communes chez les Romains. On ſçait qu'ils les portoient au doigt en maniére de bagues; peut être pour leur ſervir de cachet; peut être auſſi comme des repreſentations de leurs divinités, des perſonnes célébres par leur vertu, ou de celles qu'ils eſtimoient. Les colomnes répandues, dans tout ce vaſte terrain ſont ſans nombre. Il s'en rencontre quantité dans l'ancienne Ville, les unes debout, d'autres renverſées, la plûpart très groſſes, & qui n'ont pû être enlevées à cauſe de leur peſanteur. Car il eſt certain que les Turcs ſe ſont emparés de toutes celles qu'ils ont pû emporter, ſoit pour bâtir ici leurs maiſons, ou leurs Moſquées, où il s'en trouve un nombre prodigieux, ſoit pour enrichir la Ville de Roſette, où l'on en a de même tranſporté beaucoup. On en voit auſſi pluſieurs à l'entrée de ces arcades pratiquées, comme je l'ai dit, au pied des tours, qui ſont entre les deux murs de la Ville. Il y en a encore en grand nombre au pied de ces mêmes murs dans l'endroit, où ils ſont encore aujourd'hui battus des flots de la mer, ſans parler de celles qu'on a entre-lacées dans l'épaiſſeur de toutes les murailles, & qui y ont été miſes, pour affermir & mieux lier tout l'ouvrage. Enfin de quelque côté qu'on porte ſes regards, on n'apperçoit que colomnes de toutes grandeurs & de toute eſpéce de marbre. Il ſeroit difficile d'imaginer le nombre des monumens illuſtres que l'avarice des Arabes a anéantis dans ces environs. On les a vûs encore de nos jours abattre à la campagne des colomnes ſuperbes, dans la ſeule eſpérance de trouver ſous la baſe

quelques monnoyes d'or, ou d'argent, qu'ils croyoient y être cachées. Il y a quelques années, que dans un tems de peſte la ſuperſtition leur fit briſer dans ces mêmes campagnes une figure de Lion auſſi belle qu'elle étoit ancienne. Combien d'autres ouvrages, qui méritoient d'être reſpectés, ont péri de la même maniere!

Au reſte quand je parle de montagnes de ruines, je ne prétens point entendre par là ces ruines récentes, parmi leſquelles on rencontre encore de groſſes pierres. Je parle de ces ruines de douze ou quinze cens ans, où la poudre des briques & celle des pierres ſe diſtingue ſeulement par quelques petites parties, qui en reſtent. Je ſuis perſuadé, que ſi on ſe donnoit la peine d'approfondir le terrain, on trouveroit des murs, & d'autres ouvrages entiers, qui ont été enſévelis ſous cette pouſſiére, & ſous le ſable que le vent y a mêlé. Je ne doute point encore, qu'en examinant les digues, & les divers autres endroits du port, où il paroît des rochers, on ne découvrît beaucoup d'antiquités, qui y ſont cachées. Le vieux port, par exemple, en eſt certainement environné; mais comme il n'eſt pas permis aux Chrétiens d'en approcher, il ſeroit impoſſible d'en rien dire d'aſſuré. Quoiqu'il en ſoit, il eſt difficile de ne pas convenir, qu'il y a très peu de Villes dans l'Univers, qui après tant de révolutions, puiſſe encore, comme celle-ci, au bout de dix ſept ſiécles laiſſer entrevoir autant de traces de ſa magnificence. Que ſeroit Paris lui même, malgré ſa grandeur preſente, s'il étoit ſeulement abandonné pendant une auſſi longue ſuite d'années? Quels ouvrages y connoiſſons nous capables après un ſi long intervalle de conſerver encore quelques traits de leur grandeur? Avouons le, Monſieur; Nous ne faiſons rien aujourd'hui en édifices publics ni en ſolidité de bâtimens, qui ſoit auſſi grand & auſſi durable que l'étoient les ouvrages des Anciens.

Cependant à force d'admirer l'antiquité je m'apperçois que j'éloigne la fin de ma lettre. Or comme le tems ne me permet pas actuellement de la faire plus longue, peut être auſſi n'auriez vous pas le loiſir d'en lire davantage. Je finis donc en vous aſſurant à mon ordinaire que je ſuis, &c.

Au Caire ce. . . .

LETTRE.

LETTRE CINQUIEME.

DE LA VILLE DU CAIRE

De ſon origine & de ſon climat, de ſes antiquités, ſurtout des greniers & du puits de Joſeph.

APRES vous avoir entretenu de cette célébre Aléxandrie, qui ſous le régne des Grecs & des Romains devint tour à tour le ſiege de l'Empire de ces fameux Conquérans en Egypte, il eſt juſte de vous donner une idée d'une autre Ville, qui ſans avoir la même réputation, tient cependant ici le même rang depuis onze cens ans, ou environ, que les Princes Mahométans ſe ſont rendus maîtres de ce Royaume. Je parle, Monſieur, du grand Caire, de cette Ville aujourd'hui auſſi fameuſe en Europe qu'Aléxandrie l'étoit autrefois par toute la terre; de cette capitale du Royaume de l'Egypte, où les Princes ſucceſſeurs de Mahomet firent éclater leur pouvoir & leur magnificence, tant que ce pays eut ſes Souverains; qui depuis l'invaſion des Turcs eſt encore aujourd'hui le ſéjour de ces fiers Miniſtres de la Porte Ottomane, qui ſans avoir toute l'authorité de ces anciens monarques, en conſervent encore, autant qu'il eſt en eux, toute la grandeur & tout le faſte, & dont tant de relations nous font les deſcriptions les plus magnifiques. Preſque tous les anciens Auteurs ont vanté Aléxandrie comme une des Villes des plus floriſſantes de ſon tems; Aujourd'hui combien de voyageurs n'ont pas parlé du Caire, de ſes richeſſes, de ſes beautés, de tout ce que cette grande Ville peut renfermer de rare & de merveilleux! Après tant de traits tirés ſur le même tableau n'y aura t'il point de l'imprudence ou de la témérité à

moi de prétendre encore retoucher cette peinture ? Je ſens, Monſieur, tout ce que je riſque en formant un pareil deſſein. Le hazard de vous ennuyer eſt le moindre danger que je cours dans cette entrepriſe. Peut être auſſi ma lettre aura t'elle un meilleur ſort. Peut être y remarquerez vous des particularités inconnues à nos voyageurs, des traits qui leur ont échapé, des découvertes dont ils ont négligé de s'inſtruire. Peut être y trouverez vous dequoi réformer pluſieurs de ceux qui avant moi ont traité la même matiére.

Origine de la Ville du Caire.

L'origine du Caire n'eſt preſque pas moins ancienne que celle d'Aléxandrie. A meſure que cette derniere Ville devenoit celebre, l'autre commençoit à ſe former; & comme Aléxandrie s'embellit des débris de tout ce qu'il y avoit de plus riche & de plus puiſſant dans Memphis, le Caire s'accrut & ſe fortifia de ſes reſtes. En effet à peine le ſiege de l'empire Egyptien eut il été tranferé de l'ancienne Memphis à Aléxandrie, que tous les Grands & les Seigneurs du pays abandonnerent cette Capitale, pour aller s'établir dans le nouveau ſéjour de leurs Rois, & auprès de leur perſonne. Bientôt les ſuperbes Palais qu'ils avoient habités, ceux de ces anciens Rois, dont la magnificence eſt ſi célébre dans l'hiſtoire, tant d'autres monumens, dont cette premiére Ville de l'Egypte étoit ornée & enrichie, ceſſant d'être entretenus, tomberent ſous le poids de leur propre grandeur, & devinrent la proïe des injures du tems & des années. Alors les peuples de Memphis ennuyés d'habiter parmi des ruines, qui ne ſervoient qu'à leur rappeller le ſouvenir douloureux de la grandeur paſſée, où ils avoient vû leur patrie, abandonnerent ce triſte ſéjour, pour aller chercher loin de ſes murs des objets moins chagrinans & plus agréables. Ce fut ſur les rives du Nil à quelques lieues de leur premiére habitation en tirant vers le Nord, & dans l'endroit même où le vieux Caire eſt aujourd'hui ſitué; que la plûpart ſe retirerent auprès du Gouverneur que les Princes Grecs tenoient dans cette partie de leur Royaume. Ce lieu déja peuplé par lui même s'accrut ſenſiblement par le concours de ces nouveaux habitans, & devint floriſſant dans la ſuite à meſure que d'un autre côté Aléxandrie commençoit à déchoir de ſon ancienne ſplendeur. C'étoit dans cette Ville, que nous appellons le vieux Caire, que faiſoit ſa réſidence le Gouverneur de l'Egypte pour

les Empereurs de Conſtantinople, à qui ce pays obéiſſoit alors, lorſque * l'an 21. ou 23. de l'Hegire Amrou fils d'Aas l'emporta après un long ſiege. Les Auteurs Arabes diſent qu'elle portoit alors le nom de *Masr*, c'eſt-à-dire *lieu* par excellence, comme Médine eſt appellée Ville par excellence, ou la Ville des Villes. Ce fut, dit-on, la premiére conquête qu'Amrou fit en Egypte. On ajoute que lorſque ce Prince voulut décamper, on trouva qu'une tourterelle avoit fait ſon nid au haut de ſa tente. Amrou averti de cette avanture ordonna que ſa tente reſteroit dans le même lieu; ce qui donna occaſion d'ajouter au nom de *Masr* celui de *Foſtat*, qui en langue Arabe ſignifie *Tente*. Ainſi la Ville s'appella depuis, & s'appelle même encore aujourd'hui parmi les gens du pays *Masr Foſtat*, c'eſt-à-dire, *le lieu des tentes*. D'autres prétendent que ce nom lui fut donné, parceque les ſoldats d'Amrou accoutumés à vivre en pleine campagne aimerent mieux demeurer dans les cabanes, qu'ils avoient élevées autour de la Ville pendant le ſiege, que d'aller habiter les Palais & les maiſons magnifiques, qu'elle renfermoit.

Quoiqu'il en ſoit, bien loin que cette conquête fît rien perdre à cette Ville des avantages qu'elle poſſédoit auparavant, elle n'en devint au contraire que plus riche & plus floriſſante. Depuis cette époque l'Egypte ſoumiſe au joûg de l'Alcoran commença à regarder la Ville de *Masr* comme ſa capitale. Ce fut le ſéjour des Gouverneurs que les Califes ſucceſſeurs de Mahomet tenoient en Egypte; & elle conſerva cette prérogative juſqu'à ** l'an 358. de l'Hegire, que le Calife *Méez ledin allah* de la famille des Fatimiens, qui régnoit alors en Afrique, fit paſſer en Egypte *El Kaied Giauher* Général de ſes armées pour conquérir ce Royaume. Peut être ne ſera t'on pas faché de ſçavoir ſurquoi ce Prince fondoit l'eſpoir de cette conquête.

HISTOIRE

De la conquête de l'Egypte par les Caliſes d'Afrique.

Du tems que Méez-ledin-allah régnoit en Afrique, l'Egypte étoit gouvernée par une Reine, dont l'hiſtoire ne rapporte

* De l'Ere Chrétienne, 633. ou 635.
** De l'Ere Chrétienne, 970.

point le nom, & qui à l'âge de dix huit à vingt ans comptoit au nombre de ſes adorateurs tout ce qu'il y avoit de ſujets ſoumis à ſes ordres, ou de Princes voiſins de ſes Etats. La réputation de ſa beauté traverſant les deſerts arides de la Libye étoit parvenue juſqu'aux rivages de l'Océan Occidental, & Méez-lédin au milieu de ſa puiſſance & de ſa grandeur n'avoit pû reſter inſenſible à ce qu'on lui avoit rapporté de tant d'appas. Ce Prince, qui, outre les Etats qu'il poſſédoit en Afrique ſe voyoit encore le maître de la Sicile & de la Sardaigne ne trouvoit plus, ni dans les reſpects d'une Cour brillante & ſuperbe, dont il étoit adoré, ni dans les délices d'un ſérail nombreux & floriſſant, dont il étoit l'ame, ce plaiſir piquant, qui réſulte naturellement du témoignage ſecret que l'on ſe rend à ſoi même d'être devenu un objet de vénération & de tendreſſe pour tout ce dont on eſt environné. Depuis le portrait charmant qu'on lui avoit fait de la jeune Reine d'Egypte, tout autre plaiſir que celui de s'en occuper lui étoit devenu inſipide. Il en avoit oublié juſqu'aux projets flatteurs d'ambition, que ſon grand cœur ne pouvoit manquer de lui inſpirer. Au milieu des empreſſemens que tous ceux qui l'approchoient faiſoient paroître pour le ſervir & pour lui plaire, uniquement occupé de ſa paſſion naiſſante, le Calife ne ſongeoit qu'aux moyens capables de la ſatisfaire, ou de l'irriter.

Depuis que la Loi de Mahomet avoit proſcrit parmi ſes ſectateurs l'uſage des figures humaines, on ignoroit dans Tremecen l'effet de ces toiles ingénieuſes, qui par des couleurs appliquées avec art & habilement aſſorties ſçavent tracer aux yeux les traits les plus déliés & les plus charmans d'un beau viſage. A peine le pinceau le plus adroit oſoit il même y allier enſemble des roſes & des lys, parceque par leur union ils ſervent à former un beau teint; & ce ne fut qu'avec une admiration mêlée de la ſurpriſe la plus vive, que dans le grand appartement du Palais, dans le Divan même, on vit paroître un matin le portrait de la Reine d'Egypte. Méez-lédin, dont la magnificence égaloit le pouvoir, avoit ſçu par ſes libéralités attirer dans ſa capitale tout ce qu'il y avoit en Europe d'ouvriers les plus excellens en tout genre. Mais les peintres ſurtout avoient la préférence dans ſon eſtime. Il en avoit logé un certain nombre dans ſon Palais, où ils étoient entretenus, & où il les occupoit

à ces ſuperbes moſaïques, dans leſquelles l'or & l'azur, qui y entroient, étoient beaucoup moins eſtimables, que l'art de l'ouvrier, qui ſçavoit les mettre ſi richement en œuvre ſur des colomnes, ou des lambris. C'étoit par le moyen d'un de ces peintres Européens, qui ſous l'habit d'un marchand Africain avoit ſçû s'introduire à la Cour d'Egypte, que Méez-lédin avoit obtenu le portrait, dont je viens de parler; & à peine s'en vit il poſſeſſeur, qu'il en fit tirer pluſieurs copies. Bientôt on vit le portrait de la jeune Princeſſe expoſé en toutes ſortes de grandeurs dans tous les appartemens du Palais, faire l'ornement de ces lieux, où quelque tems auparavant le Prophete même n'auroit pû paroître impunément en peinture. Le Calife lui même portoit cette prétieuſe image repreſentée en petit dans un cartouche de vélin enchaſſée dans une bordure d'émail ornée de Diamans, & pendue à ſon col avec un cordon d'or & de ſoye. Ce ne fut principalement qu'avec la derniére ſurpriſe, qu'on la lui vit porter à la Moſquée, lorſqu'à certains jours de la ſemaine ce Prince, qui ſe piquoit ſurtout de paroître zélé pour ſa religion, y alloit faire ſa priére. C'étoit là l'unique divinité à laquelle s'adreſſoient tous ſes vœux. Mahomet lui même lui eût il abandonné la jouiſſance de ces jardins enchantés, dont il a flatté l'eſpoir de ſes ſéctateurs, ne pouvoit lui procurer un bonheur qu'il n'imaginoit pas pouvoir trouver ailleurs que dans les bonnes graces de ſa Princeſſe.

Des remédes ſi lents au lieu de calmer l'impatience de ce Prince amoureux, ne ſervoient cependant qu'à l'enflammer de plus en plus, & à l'inquiéter davantage. Méez-lédin ſongea à en employer de plus efficaces. Le mal du Calife ſembloit être contagieux, & s'être communiqué à ce Peintre Européen, dont il s'étoit ſervi pour obtenir le portrait de la Reine d'Egypte. Il étoit devenu éperdument épris des charmes d'une des eſclaves de cette Princeſſe, & en rendant compte au Calife de ſa commiſſion, il ne put lui faire un myſtere, ni de ſa paſſion, ni des eſpérances que cette belle perſonne lui avoit données. Ce fut à cet étranger, que Méez-lédin communiqua d'abord le deſſein qu'il avoit formé d'envoyer en Egypte une célébre Ambaſſade, pour offrir à la Reine ſa perſonne & ſes Etats; & il lui fit entendre en même tems que pour en aſſûrer le ſuccès, il ſouhaitoit qu'il fût du voyage. Le Peintre étoit bien-

fait de ſa figure, & d'un âge à pouvoir encore cachêr ſon ſexe ſous un autre habit. Avec des talens ſi conformes à l'uſage que le Calife en vouloit faire, il avoit encore le bonheur d'être François & amoureux. Ne l'eût-il pas été, le caractére ſeul de la nation auroit ſuppléé dans l'occaſion qu'on lui préparoit à une paſſion moins réelle. Méez-lédin concerta avec lui toute la conduite qu'il devoit tenir dans le voyage; & l'amoureux peintre ravi de trouver le moyen de ſervir en même tems ſa tendreſſe & un Prince pour lequel il avoit un véritable attachement, promit tout ce que l'on voulut.

Tout ce que nous liſons dans les hiſtoriens de plus magnifique, au ſujet de ce qui s'eſt pratiqué par quelques Souverains dans des occaſions pareilles, n'approche pas de la ſuperbe Ambaſſade que le Monarque Africain fit alors paſſer en Egypte, pour offrir à la belle Reine de ce pays ſon cœur & ſon Empire. Quarante Seigneurs tous Princes de ſon ſang, ou iſſus des familles les plus diſtinguées de ſes Etats, furent nommés pour ce voyage; & afin de rendre cette députation plus agréable à la jeune Princeſſe, il les choiſit tous parmi ce qu'il y avoit de plus leſte & de plus galant dans la brillante jeuneſſe, qui compoſoit alors la Cour de Trémecen. A la tête de ces jeunes Seigneurs il étoit néceſſaire de mettre un perſonnage d'autorité capable par ſon expérience & par ſa ſageſſe de régler toutes leurs démarches, & de conduire cette négotiation avec cette habileté, qui eſt l'ame de toutes les affaires, & qui décide ordinairement du ſuccès. Méez-lédin jetta les yeux pour un emploi ſi important ſur le fameux Viſir *El kaïed Giauher*, dont l'habileté & l'attachement lui étoient également connus. Le Calife s'ouvrit à ce Miniſtre ſur le choix qu'il avoit fait de ſa perſonne pour une négociation de cette conſéquence. Il lui fit entendre, qu'en le chargeant de cette commiſſion, il remettoit entre ſes mains le bonheur de ſes jours & la tranquillité de ſa vie; il l'inſtruiſit des avantages qu'il pourroit tirer du jeune peintre François deſtiné à l'accompagner, des meſures qu'il avoit priſes avec lui, & des eſpérances qu'il avoit fondées ſur cette intrigue; il lui recommanda les intérêts de ſa gloire, & plus encore ceux de ſon cœur; & que ne lui dit-il pas pour l'attendrir, & l'engager à le ſervir dans

une occaſion ſi importante ! Enfin tous les préparatifs étant faits pour le départ, cette brillante compagnie ayant à ſa tête le général des armées du Calife, traverſa les rues de Trémecen le premier jour de la Lune de Chatan, accompagnée des vœux & des bénédictions de tous les habitans de cette Ville, qui s'étoient raſſemblés ſur ſon paſſage, tandis que d'une des fenêtres de ſon Palais le Calife lui même la conduiſoit des yeux & du cœur. De là elle alla camper à une petite lieue de cette capitale dans une plaine, où elle fut jointe par dix mille hommes des troupes de l'Etat nommés pour l'eſcorter dans ſa route. Elle ne ſe reſſentit en rien des fatigues & des incommodités, qui ont coutume d'accompagner ces ſortes de voyages, où l'on eſt obligé de traverſer une mer de ſables arides brulés par les ardeurs du Soleil. Chaque jour quelques heures avant le départ une eſpéce d'avant garde compoſée de tous les Officiers de ces Seigneurs, & de deux mille hommes deſtinés à eſcorter les équipages, décampoit du lieu où cette petite armée avoit fait alte, & alloit reconnoître au loin les cantons moins ſtériles & les ſituations les plus avantageuſes. Là chaque Seigneur trouvoit à ſon arrivée ſes tentes & ſes pavillons dreſſés dans l'aſpect le plus favorable, pour jouir du repos, & gouter la fraicheur après les chaleurs qu'ils avoient eſſuyées pendant quelques heures. Méez-lédin leur avoit même ménagé à chaque campement tous les agrémens, qu'ils auroient pû trouver dans leurs propres Palais & à la Cour, par les convois nombreux chargés de toutes ſortes de rafraichiſſemens, dont il les avoit fait précéder. Ce fut de cette ſorte qu'après avoir traverſé les deſerts de l'Afrique, les Ambaſſadeurs du Calife arriverent à la vue du Caire, & vinrent camper à une petite lieue de cette Ville.

Méez lédin avoit toutes les raiſons imaginables de ſe promettre un heureux ſuccès de cette Ambaſſade. Ce Prince, qui ſe voyoit alors à la fleur de l'âge, joignoit à une puiſſance fort étendue une magnificence proportionnée. Il avoit de l'eſprit, de la politeſſe & de l'enjouement, de la bravoure, de la prudence, & peut être un peu trop de penchant à la tendreſſe. Il étoit d'ailleurs beau, bienfait, galant, & libéral, adoré de ſes ſujets, redouté de tous ſes voiſins, & en état de n'apprehender lui même aucune des Puiſſances, dont ſes vaſtes Etats étoient

environnés. Avec de telles qualités un cœur, qui s'offre accompagné d'une couronne, ſe trouve rarement expoſé à eſſuyer un refus. Mais l'entrepriſe de Méez-lédin étoit de la nature de celles, à qui un obſtacle invincible ne permettra jamais de réuſſir. Giauher s'en apperçut dès le premier pas qu'il fit dans cette négociation. A peine fut il arrivé ſur les frontiéres de l'Egypte, qu'on commença par le chicaner ſur la qualité de ſon eſcorte. On lui fit même entendre aſſez clairement, qu'on ne lui permettroit jamais de paſſer plus avant avec des troupes ſi nombreuſes. Il eſt vrai, qu'on colora ce refus d'un prétexte aſſez ſpecieux en apparence. On lui dit qu'un parti de mécontens cabaloit à la Cour & dans les provinces, & qu'il étoit à craindre qu'à l'approche de ces troupes étrangéres ils ne priſſent cette occaſion pour éclater. Le général Africain ſentit d'abord l'affront qu'on faiſoit à ſon maître dans la perſonne de ſes Ambaſſadeurs; mais il aima mieux le diſſimuler, & paroître prendre en payement la mauvaiſe défaite qu'on lui donnoit, que de rendre l'outrage plus ſanglant, en éclatant hors de ſaiſon. Dès lors il commença à tirer mauvais augure du ſuccès de ſa négociation. Cependant il paſſa par deſſus ce preſſentiment ſecret dans l'eſpérance de vaincre par ſa patience & ſon habileté des obſtacles, qui n'étoient peut être pas auſſi inſurmontables que cette premiere démarche ſembloit le promettre. Il laiſſa la plus grande partie de ſon eſcorte ſur la frontiere, & s'avança vers la capitale ſuivi ſeulement de deux mille hommes. Mais au lieu d'y faire ſon entrée, auſſi tôt après qu'il y fut arrivé, il alla camper, comme je l'ai dit, à quelque diſtance de ſes murailles, & demanda huit jours de repos pour ſe remettre des fatigues du voyage, avant que de paroître à la Cour. Ce motif, dont le Miniſtre Africain ſe ſervoit pour colorer ce retardement, n'étoit qu'un prétexte, & une adreſſe de ce Viſir pour cacher ſon véritable deſſein. Le déſir de ſervir la paſſion de ſon maître, & la crainte de n'en pas venir à bout, lui firent imaginer que pour y reuſſir, il devoit d'abord travailler à gagner l'inclination des peuples. Il n'ignoroit pas que les Souverains, tout independans qu'ils ſont, ſe voyent ſouvent engagés par leurs ſujets dans des démarches, qu'ils n'auroient jamais faites, ſi la liberté du choix leur eût été abſolument permiſe; que naturellement on ne ſe porte pas

à

à choquer de front le penchant général de toute une nation, & que pour amener un Prince à ce qu'on deſire de lui le moyen le plus ſeur eſt ſouvent de prévenir en faveur du projet, qui lui eſt propoſé, ces mêmes peuples que la nature & le devoir ſoumettent à ſon obéiſſance. Cette maxime parut ſurtout d'uſage à Giauher dans l'occaſion préſente, où le foible gouvernement d'une femme lui donnoit beaucoup davantage de ce côté-là. Il reſolut donc de commencer par prévenir les Egyptiens en ſa faveur ; & comme rien n'eſt plus capable de frapper le peuple, toujours admirateur d'une pompe extérieure, que le brillant & l'éclat, il crut pouvoir venir about de ſon deſſein par ce délai qu'il fit demander à la Cour de la jeune Reine.

En effet il ſeroit difficile de bien exprimer toutes les magnificences, qui pendant ce court intervalle éclaterent dans le camp des Africains, & dans l'entrée qu'ils firent enſuite. Au milieu de cette vaſte enceinte, qu'ils occupoient au pied des murs du Caire, quarante tentes deſtinées à loger les Ambaſſadeurs, & toutes couvertes de brocard, ou d'autres étoffes de prix, formoient un croiſſant, & par la richeſſe de leurs ameublemens offroient un ſpectacle également ſurprenant & agréable. Ces tentes étoient accompagnées de côté & d'autre par celles qu'occupoient les Officiers, les domeſtiques, & les équipages de ces Seigneurs. Ces dernieres formoient des rues tirées au cordeau, où pluſieurs boutiques ouvertes offroient gratuitement aux paſſans des rafraichiſſemens de toutes les ſortes, des fruits, des liqueurs, ſouvent même des marchandiſes de prix. Enfin les troupes, qui avoient ſuivi les Ambaſſadeurs, diſpoſées ſur les aîles fermoient le camp, & ſembloient en deffendre les avenues.

Au centre de ce demi cercle, dont je viens de parler, paroiſſoient trois pavillons beaucoup plus élevés & plus riches que tous les autres. Celui qu'on voyoit à la droite ſervoit de demeure à Giauher, & étoit couvert de brocard d'or. Celui de la gauche étoit de même parure. C'étoit dans ce dernier, que le peintre François deſtiné par le Calife à pénétrer les ſecrettes diſpoſitions de la Cour d'Egypte, & à en profiter pour l'accompliſſement des deſirs de ce Prince, jouoit ſous l'habit d'une eſclave la premiére Scene du nouveau role, dont il avoit

été chargé. C'étoit, diſoit-on, une jeune Européenne de condition qui avoit couté au Calife une ſomme conſidérable, & que ce Prince envoyoit en preſent à la Reine d'Egypte. Sous cet habit emprunté le jeune François jouoit parfaitement ſon perſonnage. Un air de jeuneſſe répandu ſur tout ſon viſage ne laiſſoit pas à l'œil le plus perçant le moindre lieu de ſoupçonner la vérité du déguiſement ; & ſi quelquefois il lui échapoit quelques petites libertés dans ſes manieres capables de trahir le ſecret de ſon ſexe, il étoit aiſé d'attribuer ces écarts peu fréquens aux déffauts d'un pays, où les femmes plus ſages réellement que toutes celles du Levant croyent par là être en droit d'être moins circonſpectes ſur certaines formalités, qu'elles regardent comme de pures bagatelles. Cent femmes que le Calife lui avoit données, & qui ignoroient parfaitement le ſecret de ſon état, étoient ſans ceſſe occupées à le ſervir, & à lui tenir compagnie ; & à l'exception de l'amour & de la jalouſie, qui étoient bannies de ce lieu, on peut dire que ce petit ſérail étoit un abregé de toutes les autres paſſions frivoles dont ceux des grands font leur occupation la plus ordinaire.

Cependant la richeſſe de ces deux Pavillons n'approchoit point encore de la magnificence de celui, qui occupoit le milieu. Ce troiſiéme Pavillon plus haut & plus vaſte encore que les deux autres étoit couvert en dehors d'un velours cramoiſi rehauſſé d'une broderie d'or enrichie de perles & de pierreries, & portoit l'étendart du Calife. Le dedans étoit paré de même d'un velours blanc plus riche encore que celui, qui couvroit le dehors ; & les rideaux de brocard d'or, qui fermoient l'entrée de ce Pavillon, relevés par des agraffes de Diamans, laiſſoient appercevoir au milieu un trône d'argent maſſif, au haut duquel le portrait de la Reine étoit placé. C'étoit au pied de ce trône, que tous les matins le Viſir Giauher, accompagné des autres Ambaſſadeurs aſſis autour de lui ſur de riches couſſins de brocard tout brillans de pierreries, tenoit grand Divan, & ſe donnoit en ſpectacle à un peuple innombrable, que la nouveauté du ſpectacle attiroit, & qui voyoit déja avec plaiſir ces ſuperbes étrangers reconnoître dans ſa Reine leur maitreſſe & leur ſouveraine. Le reſte de la journée ſe paſſoit dans ces agréables divertiſſemens, qui ſont propres à cette nation, & dans leſquels elle excelle plus que toute autre. Ce

n'étoient que Carrouſels, que courſes de bague. On voyoit les Ambaſſadeurs, & leur Chef lui même, à la tête des troupes Africaines s'attaquer, ſe charger, ſe ſéparer, ſe rejoindre & ſe mêler enſuite en mille figures différentes, & repreſenter au milieu de la paix l'image la plus vive de la guerre. Les habitans du Caire ſortis de leurs murailles pour jouir de ces fêtes & de ces divertiſſemens, regardoient avec ſurpriſe ces hommes, qui demandoient du tems pour ſe remettre de leurs fatigues, paroître plus diſpoſés au combat qu'au repos, & ſembloient par leur admiration reſpecter déja ceux, qui devoient un jour être leurs maîtres.

A ces plaiſirs de la journée ſuccedoient ceux de la nuit, qu'une infinité de lumiéres rendoient mille fois plus brillante que le jour même. Outre les courſes de flambeaux, qui ſuccedoient aux courſes de bagues, & étoient un ſpectacle abſolument nouveau en Egypte, tous les Pavillons, toutes les tentes, toutes les rues du camp étoient illuminées en mille manieres différentes. Cependant des joueurs d'inſtrumens, des danſeurs, des troupes de Comédiens, occupoient dans différens quartiers un peuple infini, tandis que dans pluſieurs boutiques répandues dans cette vaſte enceinte, d'autres alloient faire emplette de fruits, de liqueurs, de parfums, & d'autres marchandiſes de toute eſpece, dont les acheteurs n'étoient point obligés de demander le prix, comme les vendeurs n'en demandoient de leur côté d'autre payement que celui de la reconnoiſſance. On ſe retiroit vers la pointe du jour charmé de la généroſité de ces étrangers, & on ne pouvoit s'empêcher d'envier le ſort des peuples, qui avoient le bonheur de vivre ſous la domination d'un Prince, dont la magnificence éclatoit ſi ſenſiblement juſques dans la perſonne de ſes Miniſtres.

Enfin le jour deſtiné à l'entrée des Ambaſſadeurs arriva; & on ne peut exprimer avec quelle ardeur le peuple déja prévenu en faveur du maître qu'ils repreſentoient s'empreſſa à leur marquer ſon zele dans ce jour de cérémonie. Dès le grand matin toutes les rues, par où la cavalcade devoit paſſer, furent couvertes de tapis, & jonchées de fleurs, & les fenêtres de la Ville ornées des étoffes les plus magnifiques embaumoient l'air par l'odeur des parfums précieux qu'on y brûloit. Cependant tout le camp Africain à cheval n'attendoit que le moment du

départ, lorſqu'à l'arrivée de douze Seigneurs de la Cour, nommés par la Reine pour accompagner les Ambaſſadeurs, tout le monde ſe mit en marche.

Douze cens eſclaves à pied tous habillés de neuf, & portant chacun les livrées de leurs maîtres, ouvroient cette ſuperbe entrée. Ils étoient ſuivis de trois cens autres des mieux faits, tous habillés de brocard. Ceux ci étoient de la maiſon de Giauher, & ſembloient marquer par leur contenance fiére, qu'ils ſe ſentoient de la ſupériorité du maître auquel ils appartenoient. Après eux venoient les Officiers de la maiſon des Ambaſſadeurs au nombre de plus de quatre cens, tous montés ſuperbement, & ſuivis d'environ huit cens chameaux portans les équipages de leurs maîtres, & conduits par autant d'eſclaves. On voyoit paroître enſuite les pages du Viſir Giauher au nombre de deux cens, ayant à leur tête le Surintendant de la maiſon de ce Général. Cet Officier, dont la bonne mine étoit encore rehauſſée par un habillement des plus magnifiques, montoit un cheval Arabe, dont la houſſe trainante juſqu'à terre étoit toute brodée de perles. Les pages, qui le ſuivoient n'étoient pas montés moins avantageuſement, & étoient tous habillés de brocard d'or. Il n'étoit pas poſſible d'arracher ſes regards de deſſus cette troupe brillante & leſte. Deux cens joueurs d'inſtrumens marchoient enſuite, & annonçoient par leurs concerts l'arrivée des preſens du Calife. Ils étoient portés par deux cens chameaux eſcortés de huit cens hommes des troupes Africaines, & chargés de tout ce que l'Europe, l'Aſie, & l'Afrique, peuvent produire de plus précieux & de plus rare. Les parfums les plus exquis, les étoffes les plus riches & les plus ſuperbes, l'or même & les pierreries, étoient ce qu'ils renfermoient de moins eſtimable. Une infinité de miracles de l'art, des bijoux ſans nombre & de toute eſpéce, tous plus précieux les uns que les autres, avoient été raſſemblés par l'amoureux Méez-lédin avec des dépenſes immenſes dans le ſeul eſpoir d'en faire un preſent agréable à l'objet, auquel il avoit déja ſacrifié le plus précieux de tous les tréſors, qui étoit ſa liberté. Chacun de ces chameaux couvert d'une houſſe de velours verd rehauſſée d'une broderie d'or & de perles, & portant une aigrette de la même couleur, étoit conduit par deux eſclaves noirs habillés de la même étoffe, & portant un

colier d'argent garni de turquoiſes & d'émeraudes. Enfin paroiſſoient les quarante Ambaſſadeurs Africains conduits par les douze Seigneurs de la Cour d'Egypte, qui étoient allé les recevoir hors des murs de la Ville par ordre de la Princeſſe. L'or & les Diamans étoient ce qui brilloit le moins dans cette ſuperbe troupe. La jeuneſſe de ces Seigneurs, leur bonne mine jointe à certain air de fierté, qui leur étoit inſpiré par leur naiſſance & par la grandeur du maître qu'ils ſervoient, attiroient tous les regards. Il n'y en avoit aucun qu'on ne jugeât digne de gouverner l'Egypte, & mille cris d'allégreſſe pouſſés ſur leur paſſage étoient autant de témoignages non ſuſpects des vœux ſincéres, que faiſoient les peuples pour l'heureux ſuccès de leur voyage. Après eux un nouvel objet attiroit les yeux & l'admiration de tout le monde. C'étoit un char d'argent doré, dont la magnificence ne peut être décrite aſſez dignement. Au haut du char étoit élevé ce trône d'argent maſſif, dont j'ai parlé, ſurmonté du riche Pavillon. Deſſous, & ſur le haut du trône, paroiſſoit le portrait de la Reine enchaſſé dans une bordure de nacre de perles garnie de Diamans, & ſur les divers dégrés du trône brûloient dans des caſſolettes d'or les parfums les plus délicieux de l'Arabie. Au bas du trône étoit aſſis le peintre François ſous l'habit d'une fille eſclave, tout brillant de pierreries, & à ſes pieds les cent femmes deſtinées à le ſervir, habillées de même ſuperbement, ſembloient attendre ſes ordres dans le ſilence. Cent Eunuques noirs couverts de drap d'or environnoient le char le Cimeterre à la main, prêts à donner la mort à tous les téméraires, qui auroient oſé en approcher. Ce ſuperbe équipage étoit traîné par vingt quatre chevaux blancs comme neige, que conduiſoient autant de jeunes eſclaves auſſi beaux que l'Amour, & immédiatement devant le char marchoit ſeul le Viſir Giauher à la ſuite des Ambaſſadeurs ſes collégues. Ce grand homme montoit ce jour là un cheval barbe, dont la ſelle couverte de lames d'or, & la houſſe de velours rouge relevée auſſi en broderie d'or, étoient toutes ſemées de pierreries. Pour lui il ſembloit avoir négligé à deſſein tous les agrémens que ſa perſonne eût pû tirer de la parure. Son habillement étoit à la vérité d'une étoffe précieuſe, mais très ſimple, & ſans ornement. Il portoit ſeulement à ſon bonnet une plume de Héron attachée avec

une roſe de Diamans, & à ſon côté le Cimeterre garni de pierreries, qui étoit un préſent de ſon maître. Mais à l'âge de près de ſoixante ans ce Général fameux par tant d'exploits avoit un air de majeſté & de grandeur, qui le diſtinguoit beaucoup plus, que tous les ornemens extérieurs, dont il eût pû ſe parer. Sa vue rappelloit le ſouvenir de toutes ſes victoires, & juſques dans le ſein des fêtes & des plaiſirs on n'oſoit le regarder qu'avec le même reſpect qu'il inſpiroit au milieu des batailles. Deux eſclaves mis ſuperbement marchoient à ſes côtés, & tenoient les rênes de ſon cheval. Le reſte des troupes Africaines fermoit la marche.

Ce fut en cet ordre que les Ambaſſadeurs Africains traverſant les rues de la Capitale de l'Egypte, arriverent dans la grande Cour du Palais, où quatre mille hommes des gardes de la Reine rangés en haye les attendoient ſous les armes. Là ils mirent pied à terre, & furent receus par les principaux Miniſtres de cette Cour, qui après les avoir fait paſſer au travers de pluſieurs appartemens richement meublés, les introduiſirent enfin à l'audience de la Reine. Je ne m'amuſerai point à décrire toutes les magnificences de cette ſuperbe ſalle, où cette Princeſſe tenoit ſon Divan. Quoiqu'on n'eût épargné pour l'enrichir, ni l'or, ni les marbres les plus précieux, il eſt certain que la Souveraine, qui l'habitoit, n'y voyoit rien de plus beau qu'elle. Auſſi n'y eut il aucun des jeunes Ambaſſadeurs, qui quoique prévenu des charmes de cette Princeſſe, ne ſe fût vû dans ce moment réduit à la tentation délicate de devenir le rival de ſon maître, ſi le reſpect & le devoir ne les euſſent forcés de baiſſer leurs regards, & d'étouffer dans eux mêmes une flamme, que la préſence de tant d'appas cherchoit à allumer dans leur cœur, & à laquelle toutes les loix impoſoient un éternel ſilence. A l'égard de Giauher, au lieu de ces ſentimens d'admiration, ſoit preſſentiment, ſoit que des lumiéres plus perçantes lui fiſſent pénétrer ce qu'il y avoit de plus caché dans les phyſionomies, il ſe trouva à la vue de la Reine ſaiſi d'un certain trouble mêlé d'horreur; qui ſembla lui donner dès-lors les préſages les plus funeſtes pour la réuſſite de ſon entrepriſe. Cette premiére audience ſe paſſa toute entiére en cérémonies & en complimens. Les préſens du Calife paſſerent tous en revue ſous les yeux de la Princeſſe, & ne furent pas reçus auſſi

bien qu'ils le méritoient. L'eſclave Européenne fut le ſeul, dont la Reine parût un peu contente. Un certain air mâle, que ſa phyſionomie offroit néceſſairement, fut pour cette Princeſſe un agrément nouveau qu'elle ne trouvoit point dans toutes les filles, qui étoient à ſon ſervice. Peut être s'imagine-ra-t-on que cette ſympathie étoit un ouvrage de la nature; point du tout. La nature n'inſpire point de tels ſentimens, & ne ſçait point ſe prêter à ce qui la détruit & la deshonore. Quoi qu'il en ſoit, l'eſclave du Calife fut reçue de la Reine d'Egypte avec toutes les careſſes que l'on peut imaginer. Non ſeulement elle la prit à ſon ſervice; elle lui fit encore donner un appartement ſéparé dans ſon Palais tout voiſin de celui qu'elle même habitoit, & outre les femmes, qui l'avoient ſuivie, cette Princeſſe lui en aſſigna encore cent autres, qui eurent ordre de lui obéïr comme à elle même. On offrit auſſi à Giauher & à ſa ſuite des logemens dans le Palais; mais ils s'excuſerent de les accepter ſous prétexte de leur grand nombre, & ſe retirerent dans le camp qu'ils avoient d'abord occupé ſous les murailles de la Ville.

Cette premiére audience fut ſuivie de pluſieurs autres, dans leſquelles ſans s'expliquer ouvertement ſur les prétentions de ſon maître, pour ne pas mettre ſa gloire en compromis, & ſans ſortir des termes généraux d'affection & d'attachement que ce Prince avoit, diſoit-il, pour les intérêts de la Reine, Giauher cherchoit à pénétrer les diſpoſitions ſecretes de cette Princeſſe au ſujet du mariage qu'il avoit ordre de lui propoſer. Mais ces offres de ſervice & ces témoignages d'amitié étoient toujours reçus avec tant de froideur & d'indifférence, que le prudent Viſir n'oſa jamais hazarder une déclaration plus préciſe. Tant de réſerve rompoit toutes ſes meſures, & mettoit about tous les expédiens, que ſon expérience & ſon zele pouvoient lui faire imaginer pour tenter le cœur d'une femme. Envain vantoit-il la puiſſance formidable du Calife, ſa bravoure reconnue, ſa prudence éprouvée en mille occaſions différentes. Quelques Seigneurs de la Cour, quelques unes des femmes favorites de la jeune Reine, que ce Miniſtre avoit déja ſçu mettre dans ſes intérêts par ſes maniéres généreuſes & engageantes, entretenoient ſans ceſſe la Princeſſe des bonnes qualités & du mérite du Monarque Africain, de ſa bonne mine,

de ſon eſprit, des charmes de ſa perſonne, & des magnificences de ſa Cour, dont il donnoit actuellement des témoignages ſi ſenſibles à l'Egypte. Tous ces traits s'émouſſoient contre la dureté d'un cœur, qu'un mur d'airain, ou de Diamant ſembloit mettre à couvert de toutes ces attaques.

Deux mois s'étoient déja écoulés, ſans que les Ambaſſadeurs du Calife ſe viſſent plus avancés dans leur négociation, que le premier jour de leur arrivée. Giauher peu accoutumé à voir traîner en longueur une affaire, dont il étoit chargé, & convaincu que ces retardemens ne pouvoient manquer de cauſer les plus vives inquiétudes à ſon maître, travailloit inutilement à pénétrer un myſtére, qu'il trouvoit chaque jour enveloppé des ténébres les plus épaiſſes. On l'avoit déja aſſuré qu'aucune averſion pour le Calife n'avoit part aux obſtacles qu'il rencontroit à l'exécution de ſon deſſein. Tout ce qu'il apprehendoit, c'étoit qu'un heureux rival n'eût prévenu dans le cœur de la Reine les démarches qu'il avoit faites pour la gagner. Il mit tout en œuvre pour s'en éclaicir, & toutes ſes recherches n'aboutirent qu'à le jetter dans de nouveaux doutes. Toutes les apparences ſembloient condamner ſes ſoupçons. La jeune Reine renfermée dans ſon ſérail, où elle n'avoit d'autre compagnie que ſes femmes, vivoit dans une retraite, qui paroiſſoit devoir fermer la bouche à la médiſance la plus maligne. Sa Cour n'étoit point compoſée d'une jeuneſſe brillante, telle qu'on auroit pû ſe flatter de la trouver auprès d'une Princeſſe, qui ſe voyoit dans la ſaiſon de l'âge la plus charmante & la plus capable de plaire. La Cour d'Egypte n'étoit rien moins que le ſéjour des jeux & des plaiſirs; ou s'ils y paroiſſoient quelque fois, ils étoient renfermés dans le ſecret du Sérail, d'où ils éclatoient rarement au dehors. Tous les Miniſtres & les principaux Officiers de la jeune Reine étoient des gens d'un âge mûr & avancé; encore n'approchoient-ils que rarement de ſa perſonne. Heureuſe, ſi elle les eût du moins quelquefois écoutés pour prendre leurs conſeils ſur le gouvernement de ſes peuples. Mais ces hommes ſages n'avoient pas plus de pouvoir auprès de leur Souveraine, que les derniers de ſes Sujets. Toutes les graces paſſoient par le canal de certaines eſclaves favorites, qui avoient ſeules l'oreille de la Princeſſe, & diſpoſoient de tous les emplois. Les charges de l'Etat les plus importantes, les

gouvernemens

gouvernemens du Royaume les plus conſidérables étoient le prix des ſervices honteux, que des hommes inconnus & ſans talens rendoient à ces eſclaves dominantes. Cependant les perſonnes de mérite, que leur naiſſance ſembloit appeller au gouvernement, vivoient éloignées de la Cour, tandis qu'une jeuneſſe toujours bouillante, qu'on laiſſoit languir dans l'inaction, ſe livroit ſans remords à la molleſſe & à la débauche. Giauher fut témoin d'une partie de ces particularités ; & ce qu'il ne put appercevoir par lui même, il en fut inſtruit par les principaux de cette Cour, dont ſon génie magnifique & généreux lui avoit déja gagné le cœur. Il vit un pays riche & abondant habité par des peuples ſans nombre, mais fort indifférens pour ceux dont ils étoient gouvernés, parce qu'ils ne recevoient aucunes marques de leur attention à faire leur bonheur ; une jeuneſſe floriſſante, mais ſans occupation, & énervée par la débauche & les plaiſirs outrés, auxquels elle ſe livroit ſans meſure ; des Miniſtres ſans pouvoir & ſans emploi ; des Seigneurs mécontens ; des Grands dégoutés d'un gouvernement, qui les retenoit dans l'oubli, confondus avec la multitude ; & à la tête de tout cela une jeune Reine, qui dans le feu de l'âge, dans un rang capable d'allumer les paſſions les plus endormies, paroiſſoit n'avoir aucune inclination pour aucun homme, comme elle pouvoit compter de même de trouver un parfait retour dans le cœur de ſes Sujets, qui n'avoient aucun attachement pour ſa perſonne. Ces lumiéres jetterent le Viſir dans un nouvel embarras. Sur ces connoiſſances il eût plus volontiers entrepris la conquête de l'Egypte, que celle du cœur de la Princeſſe. Mais toutes ſes démarches dépendoient du tems, de l'intrigue, & des ordres de ſon maître.

Cependant depuis l'arrivée de l'eſclave Européenne, le ſérail de la Reine d'Egypte ſembloit avoir pris une toute autre face. Aux plaiſirs qu'il renfermoit auparavant s'étoit joint certain air de vivacité, qui ne contribuoit pas peu à les rendre plus piquans & plus ſenſibles. Les vaſtes & nombreux appartemens qu'il contenoit, les magnifiques & ſuperbes jardins, dont on avoit orné ſon enceinte, étoient marqués chaque jour par quelque nouvelle fête. Au milieu de ces divertiſſemens le peintre François logé, ſervi, honoré comme la Reine même, ne jouiſſoit point de cette félicité, qui a coutume d'être le

fruit d'une ſatisfaction parfaite. Auſſi n'avoit-il ni l'eſprit tranquile, ni le cœur content. Huit jours s'étoient déja écoulés depuis ſon entrée dans ce ſéjour, ſans qu'il lui eût encore été poſſible de joindre l'aimable eſclave, qui étoit l'objet principal de ſon déguiſement. Il l'avoit vue, à la vérité, mais toujours confondue avec les autres femmes, que la Reine trainoit à ſa ſuite dans deux ou trois viſites que cette Princeſſe lui avoit déja rendues. Il s'imaginoit même avoir remarqué à ſa vue dans les yeux & ſur le viſage de cette belle fille certain air de triſteſſe, qu'il ne lui ſembloit pas pouvoir allier avec le plaiſir qu'elle devoit reſſentir naturellement de le ſçavoir ſi proche d'elle. Cette obſervation le jettoit dans des craintes, des ſoupçons, des incertitudes, qui lui cauſoient les inquiétudes les plus mortelles. Tout ce qu'il pouvoit découvrir des ſecrets de ce lieu myſtérieux, où jamais autre homme que lui n'avoit pénetré, ne lui permettoit pas d'appréhender un rival. Il craignoit un malheur mille fois encore plus affreux; c'étoit l'oubli de cette belle perſonne; c'étoit l'inconſtance naturelle à ſon ſéxe. Elle ne m'aime plus, diſoit-il; à peine m'a t'elle vû éloigné, qu'elle m'a cru comme elle capable de changement. Sans cela comment au travers de ce léger déguiſement auroit-elle pû ne me pas reconnoître! Ces voiles, qui me cachent à tout le reſte du monde, peuvent ils dérober à ſon cœur la connoiſſance de ce que je ſuis? Ne nous flattons point, ajoutoit-il; mon idée eſt abſolument bannie de ſon eſprit; ſon cœur ne lui parle plus en ma faveur je ne le reconnois que trop à ſes froideurs & à ſon indifférence.

Rempli de ces idées le triſte Abdelméleck, c'étoit le nom Arabe que Méez-lédin avoit donné au jeune peintre, fut tenté mille fois d'aller découvrir ſon ſéxe à la Reine; de ruiner par cette démarche toutes les eſpérances du Calife, que cette Princeſſe ne manqueroit pas d'accuſer d'avoir voulu deshonorer ſon Palais par cette indigne ſuppoſition, & de s'expoſer lui même par ſon aveu à toute la vengeance de l'un & de l'autre. Il n'imaginoit point de moïen plus infaillible pour mettre fin promtement à une paſſion infortunée, dont les ſuites ne lui promettoient rien que de funeſte. Du reſte il s'étonnoit peu des tourmens auxquels il pourroit par là s'expoſer. Il n'en connoiſſoit point de plus grand que celui d'aimer un objet aimable ſans aucun eſpoir de retour. Quelque lueur d'eſpérance, un reſte

d'attachement pour les intérêts du Calife, peut être même pour la vie, l'empêcherent d'exécuter ce téméraire deſſein. Cependant il erroit ſans ceſſe dans ces divers appartemens, dans ces vaſtes jardins du ſérail, quelquefois ſuivi de quelques unes des femmes que la Princeſſe lui avoit données pour le ſervir, ſouvent ſeul, & n'ayant pour toute compagnie que ſes chagrins, portant partout avec lui le trait empoiſonné qui l'avoit bleſſé.

Un jour ſes rêveries l'avoient conduit dans un cabinet de verdure ſitué au milieu d'une petite Iſle, que l'art & la nature ſembloient avoir ménagée exprès dans ces ſuperbes jardins pour le ſoulagement des Amans malheureux. On l'appelloit l'Iſle des Amours. Deux ruiſſeaux argentés ſortis de la même ſource baignoient ſes bords, & ſe réuniſſant à ſon extrémité, formoient une eſpéce de caſcade naturelle, où leurs eaux par leur ſombre murmure ſembloient ſe plaindre d'être obligées d'abandonner ſitôt ce lieu enchanté. Pluſieurs ponts pratiqués ſur ces deux canaux, & accompagnés de baluſtrades dorées, conduiſoient dans ce délicieux ſéjour, où jamais le Soleil ne troubla par ſes rayons importuns l'agréable ramage d'un nombre prodigieux d'Oiſeaux différens, qui ne ſe laſſoient point de chanter leurs amours à l'ombre du feuillage épais, dont toute l'Iſle étoit couverte. Quelques allées d'un ſable ferme & uni ornées de ſtatues du plus beau marbre, & rafraichies par des jets d'eau ſans nombre, invitoient à la promenade; tandis que pluſieurs ſieges des plus propres & des mieux entendus offroient aux perſonnes fatiguées la commodité de goûter en ce lieu l'air le plus pur & le plus frais. Au milieu de l'Iſle s'élevoit un grand pavillon quarré formé de treillages, & tapiſſé du bas en haut de la plus aimable verdure. Un lit de gazon parſemé de fleurs, & préparé par les mains mêmes de la nature, occupoit une partie de ce délicieux réduit; & un petit ruiſſeau, dont il étoit traverſé, ſortant à gros bouillons d'une ſource pure, ſembloit deſtiné à endormir les ſoins les plus cuiſans, & les plus cruelles inquiétudes.

Uniquement occupé des ſoins de ſa paſſion Abdelméleck entroit, ſans y penſer, dans ce lieu charmant & tranquile, lorſqu'il apperçeut à une de ſes extrémités une jeune perſonne aſſiſe ſur le gazon, qui lui parut plongée dans la mélancholie la plus profonde. Cette vue lui cauſa un trouble inconnu,

dont il ne ſe ſentit pas le maître. Une main plus blanche que l'albâtre & négligemment étendue s'occupoit à cueillir quelques fleurs, tandis que la tête appuyée nonchalamment ſur l'autre, cette belle perſonne ſembloit ne faire uſage de ſes yeux que pour laiſſer couler quelques larmes. Abdelméleck qui ne la voyoit que de côté, ne put d'abord deviner qui elle étoit. Un ſoupir que le ſouvenir de ſes peines lui arracha malgré lui à la vue de ce que ſouffroit cette charmante perſonne, lui ayant fait tourner la tête de ſon côté, il la reconnut pour Datéjan; c'étoit le nom de l'eſclave Géorgienne, à laquelle il avoit ſacrifié ſa liberté. Quelle fut la ſurpriſe de ces deux Amans à une rencontre ſi peu attendue! Le jeune François revint le premier de la ſienne; & ſe jettant aux genoux de ſa maitreſſe, dont il prit la main, qu'il baiſoit tendrement. Je vous rencontre enfin, lui dit-il; & l'amour par ce ſeul préſent qu'il me fait, ſemble vouloir me dédommager de toutes les peines qu'il m'a cauſées. Depuis huit jours que j'erre dans ce Palais, je vous cherche, charmante Datéjan, d'appartemens en appartemens, de boſquets en boſquets, ſans que vous ayez daigné faire un pas pour avoir avec moi un tête à tête. Je vous ai vue tous les jours; & vos yeux ont ſemblé vouloir ſe dérober à mes regards. Expliquez enfin ce myſtére, charmante perſonne, ajouta-t-il en lui ſerrant tendrement la main. Aurois-je perdu par mon éloignement les droits que je croyois avoir ſur ce cœur autrefois ſi ſenſible? ou ſi vous conſervez encore pour l'infortuné Abdelméleck la tendreſſe que vous lui avez jurée, ces voiles ont ils pû le cacher à vos yeux? Auriez vous méconnu cet Amant tendre & paſſionné ſous les habits d'une eſclave du Calife? Ah, Abdelméleck, repartit aſſez vivement cette belle fille, en le regardant tendrement, plût au Ciel que vous m'euſſiez toujours été inconnu, ou que vous le fuſſiez encore dans ces murs déteſtés, qui nous renferment.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le jeune François, qui tout rempli des idées funeſtes, dont il s'occupoit nuit & jour depuis qu'il commençoit à déſeſpérer de joindre l'eſclave Géorgienne, ne put s'empêcher à ce diſcours qu'elle lui tint de ſe regarder comme ſur le point de perdre en même jour ſa maitreſſe, ſon honneur, & ſa vie. Il étoit trop de ſon intérêt d'éclaicir cette intrigue, pour n'en pas preſſer le dénoument.

Auſſi mit il en œuvre les priéres & les inſtances les plus tendres, afin d'en venir about. Quoi, ma belle maitreſſe, s'écria-t-il, en reprenant les mains de Datéjan qu'il avoit quittées, quoi, ſerois-je bien aſſez malheureux, pour que mon ſéjour auprès de vous pût vous cauſer quelque peine & quelque inquiétude? Vous même ſeriez vous aſſez inſenſible pour me voir à regret dans des lieux, où je puis enfin vous dire en liberté que je vous aime & vous adore? Ce retour en Egypte, dont vous ſemblez vous plaindre, & que j'ai ſouhaité avec tant d'ardeur, ce déguiſement qui me parut ſi favorable pour vous convaincre de la vivacité de ma paſſion, & dont vous ſemblez tout apprehender, les ordres du Calife & le ſoin de ſes intérêts y ont eu peu de part; l'amour ſeul que je ſens pour vous en a été le principe. Seroit-il poſſible que je vous euſſe déplu par cet endroit même, qui me paroiſſoit devoir ſervir plus que tout autre à vous prouver mon attachement? Vous repentiriez vous déja des tendres ſentimens que l'amour vous avoit inſpirez en ma faveur? Ou quelque ennemi de notre bonheur en découvrant le ſecret de mon déguiſement, chercheroit-il à y mettre obſtacle? Parlez, charmante Datéjan. Les momens ſont précieux dans une conjoncture, qui doit décider des intérêts de mon cœur, & peut être de celui d'un Monarque puiſſant, qui ſur le ſeul rapport que je lui ai fait de vous, commence déja à s'intéreſſer lui même à votre ſatisfaction. Parlez; expliquez moi l'affreux myſtére que vos paroles ſemblent me laiſſer entrevoir. Pour qui dois je trembler? Que dois-je craindre? De qui faut il que je me défie dans les murs de cet impénétrable ſérail, ſi mon ſecret n'y a été pénetré que de vous? Eſt-ce de ma maitreſſe? Eſt-ce de la Reine? Ah, ce ne ſont pas ſes mauvais traitemens qui ſont le plus à apprehender, reprit avec vivacité la belle eſclave Géorgienne. Jouiſſez, Abdelméleck, jouiſſez, ſi la nature & l'amour le permettent, du ſort heureux qui vous eſt ici préparé. Souvenez vous ſeulement quelquefois dans ces lieux de l'infortunée Datéjan; il eſt plus de votre intérêt, que vous ne penſez, de n'y être connu que d'elle.

Cette belle fille crut en avoir trop dit; elle ſortit bruſquement du cabinet, & allant rejoindre à grands pas ſes compagnes, qu'elle retrouva dans une des allées de ce lieu enchanté, elle

laiſſa ſon Amant dans la ſituation du monde la plus cruelle. Dans le peu de paroles que ſa maitreſſe lui avoit dites il croyoit remarquer une ſecrette jalouſie, dont il ne pouvoit pénétrer la cauſe. Quelquefois une idée flatteuſe lui laiſſoit imaginer pour un moment qu'il n'étoit peut être pas abſolument indifférent à la Reine. Mais comment ſe perſuader qu'une grande Princeſſe recherchée par un puiſſant Monarque, qui lui faiſoit offrir ſon cœur & ſa main, eût daigné abaiſſer ſes regards juſqu'à lui ? Comment d'ailleurs ſe ſeroit-il imaginé qu'elle eût pû ſeule pénétrer le ſecret de ſon ſéxe, qui étoit encore juſques-là un myſtére pour tout le reſte des femmes du ſérail ? Mille idées confuſes de crainte & d'eſpérance ſe croïſoient dans ſon eſprit, & y formoient un chaos qu'il ne lui étoit pas poſſible de debrouiller. Il revint enfin de ſon étonnement & de ſa ſurpriſe ; il courut après Datéjan réſolu d'éclaircir des doutes, qui lui paroiſſoient plus inſupportables que la mort même. Quelle douleur pour lui de ne pouvoir la rejoindre ! Il retourna s'enfermer dans ſon appartement, plus triſte & plus inquiet qu'il ne l'étoit avant cette entrevue. Son chagrin dégenéra bientôt en une noire mélancholie, qui fit tout apprehender pour ſes jours. La Reine qui en fut informée en parut auſſi inquiéte, que ſi de la vie de l'eſclave Européenne eût dépendu la conſervation de ſa couronne. Ses femmes étoient ſans ceſſe occupées par ſon ordre à inventer de nouveaux plaiſirs capables de diſſiper l'eſprit, & d'égayer l'imagination la plus ſombre. Ce n'étoient tous les jours dans le ſérail que concerts charmans propres à exciter à la gayeté, que ſpectacles divertiſſans, que bals, que comédies, que déguiſemens les plus riſibles & les plus groteſques. La jeune Princeſſe aſſiſtoit elle même à toutes ces fêtes, & tachoit par ſon enjouement & par ſes careſſes de diſſiper cette humeur ſombre, dont elle ignoroit le principe. Il ne ſe paſſoit point de jour, qu'elle ne donnât à l'eſclave favorite quelque nouvelle marque de ſon attention par des préſens tous plus magnifiques les uns que les autres. Tantôt c'étoit un habillement ſuperbe & d'un goût nouveau ; tantôt c'étoient des bijoux rares & précieux ; quelque fois elle lui envoyoit un aſſortiſſement de pierreries, dont cette Princeſſe prenoit plaiſir à la parer, juſqu'à vouloir les arranger elle même ſur ſes habits & dans ſa coëffure. Cependant au

milieu de ces empreſſemens la ſanté du triſte Abdelméleck dépériſſoit de jour en jour à vue d'œil ; ſa beauté ſe paſſoit, comme celle d'une tendre fleur qu'un vent de Midi a touchée de ſon ſouffle empoiſonné. Uniquement occupé de ſes inquiétudes & de ſes chagrins, inſenſible à tous les plaiſirs qu'on cherchoit à lui procurer, à peine paroiſſoit-il faire la moindre attention à l'ardeur que la Reine & toute ſa Cour témoignoient à l'envi pour lui plaire.

D'un autre côté le Viſir Giauher toujours attentif aux intérêts de ſon maître, & ennuyé de ne point recevoir de nouvelles du jeune François, le faiſoit preſſer tous les jours de plus en plus de lui fournir des lumiéres, ſur leſquelles il pût regler ſes demarches. Il ſe ſervoit pour ce miniſtére d'une des femmes que le Calife avoit données au jeune peintre pour l'accompagner. Ce Prince ſans découvrir à cette femme le ſecret du déguiſement, lui avoit fortement recommandé ſes intérêts. Elle étoit même ſœur d'un des Seigneurs Africains, qui compoſoient l'Ambaſſade. Cette qualité lui procuroit des diſtinctions dans le ſérail de la Reine d'Egypte, où elle n'étoit point regardée ſur le même pied que les autres femmes. D'ailleurs comme elle n'étoit venue, diſoit-on, que pour tenir compagnie à l'eſclave Européenne juſqu'au départ des Ambaſſadeurs, elle avoit la liberté de ſortir du Palais, & d'aller voir ſon frere au camp toutes les fois qu'elle le ſouhaitoit. C'étoit dans ces entrevues que le Viſir l'avoit chargée d'inſtruire le jeune François du peu de progrès qu'il faiſoit dans ſa négociation, & de le ſolliciter de lui fournir les moyens d'en ſortir à ſon honneur, & à la ſatisfaction de ſon maître.

Au milieu de ſes inquiétudes & de ſes chagrins, devenu inſenſible à tout autre ſoin qu'à celui de ſon amour, Abdelméleck n'avoit point encore perdu le ſouvenir des marques de bonté qu'il avoit reçues du Calife. Il réſolut de ſervir ce Prince ; mais Datéjan ſeule lui paroiſſoit propre à l'aider dans l'exécution de ſon deſſein, & il déſeſpéroit preſque de pouvoir la joindre. Depuis leur derniére entrevue cette belle fille étoit tombée elle même dans un état à faire compaſſion ; la vue des malheurs, dont elle voyoit menacé en même tems ſon Amant & ſon amour, l'avoit jettée dans une langueur, qui lui permettoit à peine de ſortir de la chambre. Abdelméleck ne la voyoit

plus que rarement, & n'imaginoit aucun prétexte pour obtenir de la Reine la permiſſion d'aller lui même lui rendre viſite. Il découvrit ſon embarras à l'Africaine, à qui il marqua en même tems la néceſſité qu'il avoit d'entretenir l'eſclave Géorgienne pour travailler à la ſatisfaction du Viſir; & elle le tira ſur le champ d'inquiétude, en s'offrant elle même à lui ménager un rendez-vous avec cette fille. Elle l'exécuta comme elle l'avoit promis. Elle vit Datéjan, & n'eut pas de peine à l'engager à une entrevue que cette belle fille commençoit elle même à ſouhaiter autant que le jeune François. La triſte ſituation, où elle ſe trouvoit réduite lui avoit fait faire des réflexions, qui l'avoient enfin déterminée à cette démarche. Elle avoit conſideré que par ſon ſilence elle trahiſſoit également ſes intérêts, ceux de ſon Amant, & les eſpérances que le Monarque Africain avoit conçues; que ce Prince méritoit par lui même, par ſa magnificence & ſa libéralité, par l'eſtime qu'il avoit déja conçue pour elle ſur le rapport du jeune François, qu'on ne le laiſſât pas plus long tems dans l'ignorance d'un myſtere, dont la connoiſſance étoit ſi néceſſaire à ſa gloire & à ſon repos; que ſi elle s'obſtinoit davantage à ſe taire, elle riſquoit également les jours de ſon Amant, qui mourroit bientôt d'inquiétude ou de douleur, ou qui depuis les nouveaux ſentimens que la Reine avoit conçus pour lui, ne pourroit cacher encore long tems ſon déguiſement, & ſe verroit bientôt expoſé par là à des traitemens mille fois plus cruels que la mort même. Ces conſidérations lui firent juger qu'elle étoit en droit de trahir le ſecret de ſa maitreſſe. Elle ne ſe crut pas obligée de ménager les intérêts de la gloire de cette Princeſſe aux dépens de ſon propre bonheur & des jours de ſon Amant; & elle ne cherchoit plus qu'une occaſion favorable d'inſtruire Abdelméleck de tout ce qu'il devoit ſçavoir, lorſqu'elle la trouva dans la propoſition que la Dame Africaine vint lui faire de ſa part. Elle accepta donc ſans difficulté l'entrevue qu'on lui demandoit. On convint que le lendemain à certaine heure la belle Géorgienne ſe trouveroit dans un certain réduit du * labyrinthe; qu'Abdelméleck s'y rendroit à la même heure, & que cependant pour leur ménager un plus long entretien, cet Amant

* Il ſera parlé ailleurs de cette partie de l'appartement des femmes, & des raiſons qui lui avoient fait donner ce nom.

avant

avant que de partir pour le rendez-vous feindroit quelque indiſpoſition, qui ne lui permettroit pas de voir perſonne.

On s'imagine facilement que l'heure de cette entrevue fut également attendue de part & d'autre avec impatience. Elle arriva enfin cette heure ſi déſirée, qui devoit mettre fin à tant de peines. Quelques inſtans auparavant le jeune François avoit feint une violente migraine, qui l'obligeoit, diſoit-il, à ſe mettre au lit. On donna ordre auſſitôt à toutes ſes femmes de ſe retirer, & il ne garda auprès de lui que la Dame Africaine, qui reſta pour le ſervir. La Reine fut bientôt inſtruite de ce nouvel accident. Sur le champ elle envoya en ſçavoir des nouvelles, & elle ne ſe tranquiliſa que lorſqu'elle apprit que cette attaque avoit dégenéré en un aſſoupiſſement profond, qui donnoit des eſpérances favorables pour les ſuites. Elle vouloit aller elle même voir comment ſe portoit la malade; & elle n'en fut retenue que par ce qu'on lui dit, qu'elle repoſoit, & que quelque ſatisfaction que pût lui apporter la viſite de S. M. il ſeroit dangereux de troubler un ſommeil, qui dans les circonſtances pouvoit lui être très ſalutaire.

Cependant par quelques iſſues dérobées le jeune François s'étoit rendu au Labyrinthe, où quelques inſtans après il vit arriver ſa charmante maîtreſſe. Elle étoit ſi foible qu'à peine pouvoit elle ſe ſoutenir. Dès qu'il l'apperçut il ſe jetta à ſes genoux, où il lui marquoit par ſon trouble & par quelques larmes la joye qu'il reſſentoit de la revoir, lorſque cette belle fille le prenant par la main, & le faiſant aſſeoir auprès d'elle: Levez vous, cher Abdelméleck, lui dit elle; il n'eſt plus tems de chercher à nous affliger l'un & l'autre; il s'agit de ſonger à aſſurer votre repos & le mien. Il eſt vrai qu'une jalouſie mal entendue, à laquelle j'ai eu la foibleſſe de me livrer, vous a couté quelques ſoins & quelques peines. Que n'ai-je pas ſouffert moi même dans cet intervalle! Croyez vous que je n'aye pas aumoins partagé vos déplaiſirs? Quand je voudrois vous le cacher, la triſte ſituation, où vous me voyez réduite, ſuffiroit ſeule pour vous en convaincre. Mais vous m'aimez, Abdelméleck. Cette aſſurance me dédommage de reſte de tous les chagrins que je me ſuis cauſés à moi même par l'aveuglement funeſte, auquel je me ſuis abandonnée. Oublions le paſſé, & ſongeons à nous mettre en état l'un & l'autre de ne plus

redouter de pareilles traverſes. Songeons à ſervir le Prince généreux, pour lequel vous vous intéreſſez, & à nous procurer à nous mêmes un repos que nous gouterons mieux auprès de lui, que dans l'infâme ſérail de la Reine d'Egypte. Alors elle lui déclara qu'il étoit aimé de cette Princeſſe, & que les ſentimens favorables qu'elle avoit pour lui, étoient le fruit de ſa premiere vue. J'étois à la ſuite de la Reine, ajouta cette belle fille, lorſque le Viſir Giauher vous preſenta à cette Princeſſe. Je ne ſçai ſi je dois me flatter que la joye de vous trouver dans des lieux, où vous comptiez de me revoir, rehauſſât l'éclat de votre bonne mine. Peut être étoit ce uniquement l'effet de votre déguiſement. Quoiqu'il en ſoit, j'en fus auſſi frappée, que ſi je ne vous avois jamais vû. Ma maitreſſe elle même n'y fut que trop ſenſible. Comme je connois parfaitement ſes inclinations, l'attachement que j'avois à vous regarder ne m'empêchoit point d'obſerver avec ſoin toutes ſes maniéres. Je tremblai à la vue d'un coup d'œil qu'elle vous porta. Dès-lors je prédis ſa défaite, & je prévis dans le même moment tous les malheurs, dont nous allions être menacés l'un & l'autre. La ſuite a dû vous faire connoître ſi j'avois tort d'en juger de la ſorte.

En même tems cette belle fille rappella à ſon Amant une infinité de circonſtances, auxquelles juſqu'alors il n'avoit fait aucune attention, & qui toutes rapprochées ne lui laiſſoient aucun lieu de douter de la vérité de ce qu'on lui apprenoit. Il trembla à la vue du précipice qui s'ouvroit ſous ſes pas, & qu'il n'avoit point encore apperçu ; & ce qui acheva de le déconcerter, c'eſt que Datéjan lui déclara, que cet amour n'étoit plus un myſtere ; qu'il étoit déja connu de tout le ſérail, & qu'il ne tarderoit pas à l'être bientôt de toute la Ville. Vous vous troublez à ce récit, continua la belle Georgienne ; Attendez, Abdelméleck, attendez à frémir, que vous ſoyez inſtruit juſqu'où vont vos malheurs & les miens. Je l'avoue ; je vis avec douleur cette paſſion naiſſante, & une ſecrete jalouſie me fit imaginer avec chagrin qu'une autre prétendit à la poſſeſſion d'un cœur que je croyois m'appartenir. Cependant je ſçus me rendre juſtice. Je reconnus tout l'avantage que donnoit à la Reine la ſupériorité d'une Couronne, & plus encore celle de ſes charmes. Si la Reine d'Egypte vous eût

regardé avec les mêmes yeux que l'infortunée Datéjan, ſi elle n'eût eu pour vous que des ſentimens que la nature ne condamne point, & qui ſemblent authoriſés par la foibleſſe de notre ſéxe, je lui aurois cédé, ſinon ſans peine, du moins ſans me plaindre que de mon malheur, une conquête qu'elle me ſembloit mériter mieux que moi. Mais le croirez vous, Abdelméleck, & oſerai-je vous le dire? Ce n'eſt pas vous qu'aime cette malheureuſe Princeſſe; c'eſt dans vous l'eſclave du Calife d'Afrique qu'elle adore.

Datéjan éclaircit enſuite cette Enigme. Elle dit à ſon Amant que ſa maitreſſe avoit eu toute ſa vie une averſion extrême pour les hommes; que c'étoit ce qui juſques-là lui avoit fait rejetter les offres de pluſieurs puiſſans Princes, qui l'avoient déja fait demander en mariage; que c'étoit par la même raiſon, que juſqu'alors elle avoit paru recevoir avec tant d'indifférence les avances du Calife, & que s'il en venoit à une déclaration dans les formes, elle ne doutoit point qu'il ne dût s'attendre, comme tous les autres, à eſſuyer un refus; qu'au reſte cette averſion n'étoit fondée ſur aucune raiſon particuliére qu'eût cette Princeſſe de haïr ce ſéxe; qu'un penchant oppoſé qu'on avoit remarqué en elle dès ſa jeuneſſe en étoit l'unique principe; que c'étoit par ce motif qu'on la voyoit entretenir un ſérail auſſi nombreux, & auſſi choiſi, que pourroit l'avoir le plus voluptueux de tous les Princes; que cette malheureuſe inclination n'avoit déja que trop de fois éclatté aux yeux de toute la Cour, à la honte de cette Princeſſe, qui par là s'étoit attiré la haine & le mépris de tous ſes peuples; que la paſſion qu'elle avoit conçue pour lui étoit de la même nature; qu'elle paroiſſoit même plus violente que toutes celles qu'elle avoit reſſenties juſqu'alors pour quelques eſclaves qu'elle avoit aimées de même; qu'elle lui en donneroit bientôt des marques; & qu'elle ne doutoit point, pour peu qu'il fût d'humeur à flatter ſon inclination, que ce nouvel amour n'éclatât d'une maniére à achever de rendre cette Princeſſe odieuſe. Elle ajouta, que c'étoit ce dont elle avoit voulu l'avertir, lorſque dans le pavillon de l'Iſle des Amours elle lui avoit dit, qu'il étoit de ſon intérêt que le ſecret de ſon déguiſement ne fût connu que d'elle ſeule, puiſque ſi la Reine en étoit inſtruite, il devoit s'attendre à tous

les traitemens les plus cruels & les plus indignes ; qu'elle n'avoit pas voulu alors s'expliquer d'avantage dans l'eſpérance que cette paſſion n'auroit peut être aucunes ſuites ; que depuis elle avoit eu la douleur de s'appercevoir du contraire ; que le chagrin qu'elle en avoit eu l'avoit réduite dans l'état déplorable, où il la voyoit ; qu'au reſte ſon parti étoit déja pris ; que la mort ne l'effrayoit point ; qu'elle l'attendoit avec patience & ſans inquiétude ; qu'elle le prioit ſeulement de prendre ſes meſures ſur les avis qu'elle lui donnoit ; & qu'elle mourroit ſatisfaite, pourvû qu'en expirant elle eût le plaiſir de voir l'honneur & les jours de ſon Amant à couvert.

Cette belle fille finit ce diſcours par un torrent de larmes, qu'Abdelméleck mit toutes les peines du monde à eſſuyer. Ce jeune homme avoit écouté tout ce récit avec des mouvemens fort différens. Ce que ſa maitreſſe lui avoit dit d'abord des ſentimens avantageux, que la Reine avoit pour lui, l'avoit flatté agréablement. Abdelméleck ne ſongeoit point à être infidele ; mais il n'étoit pas exempt de la vanité naturelle à un ſéxe auſſi bien qu'à l'autre ; & ſans ceſſer d'aimer ſa maitreſſe, il n'auroit point été fâché de ſe voir aimé d'une belle Reine. Mais il frémit d'horreur au ſeul récit que lui fit Datéjan de la nature de cette paſſion. La vue des dangers auxquels elle ne pouvoit manquer de l'expoſer le fit trembler ; & il prit dès-lors la réſolution de mettre tout en œuvre, pour ſortir d'un lieu funeſte qu'il commençoit à déteſter. Il la communiqua à ſa maitreſſe, après l'avoir raſſûrée de ſes craintes, & lui avoit juré cent fois de ne jamais l'abandonner ; & ils convinrent entr'eux de donner inceſſamment avis au Viſir de ce qui ſe paſſoit dans le ſérail. Ils conclurent auſſi qu'en attendant les meſures que ce Miniſtre pourroit prendre ſur ces nouvelles, Abdelméleck pour mieux cacher ſon déguiſement ſe conduiroit avec plus de réſerve & de précaution que jamais, ſans cependant rebuter la Princeſſe. Cet Amant, à qui cette entrevue avoit rendu une partie de ſon enjoument, pria même la belle Géorgienne de lui permettre d'avoir quelques complaiſances pour la Reine. Il lui promit en revanche qu'elles ne ſerviroient qu'à faire faire à cette jeune Princeſſe quelque extravagance, dont ils ne manqueroient pas de ſe réjouir. Ces deux Amans ſe ſéparerent de la ſorte, après avoir pris des

meſures pour ſe revoir ſouvent dans le même lieu, & après s'être juré cent fois de s'aimer toujours. Abdelméleck rentra de là dans ſon appartement, d'où il envoya au Viſir un détail de toute cette converſation.

Giauher ne fut pas frappé de cette nouvelle autant que tout autre l'auroit été. Prévenu qu'il etoit déja contre cette Cour par les obſervations qu'il avoit faites, il ne regarda ce récit, que comme l'explication d'une Enigme, qu'il devinoit confuſément, ſans en appercevoir le véritable ſens, & comme une confirmation d'un ſentiment ſecret, qu'il portoit déja dans lui même, & que cette lettre ne faiſoit que développer. Ce n'étoit pas d'ailleurs la premiére fois qu'il avoit entendu parler des inclinations extraordinaires de la Reine d'Egypte. Il eſt vrai, qu'il avoit ajouté peu de foi à tout ce qu'on lui en avoit dit. Il ſçavoit qu'accoutumés à critiquer la conduite de leurs Souverains, les peuples croyent ſe faire un mérite de leur indocilité, en noirciſſant ſouvent ſans ſujet les moindres démarches de ceux, qui les gouvernent. Ce qu'on lui mandoit du ſérail lui parut plus ſérieux, & mériter plus d'attention. Cependant plus l'accuſation étoit grave, plus il crut devoir prendre de précautions avant que d'éclater. Au lieu d'écrire d'abord à ſon maître, il jugea à propos de s'éclaircir auparavant par lui même de la vérité. Il conçut ſagement qu'une paſſion telle, qu'on diſoit être celle, dont la jeune Princeſſe étoit attaquée, ne pouvoit long tems demeurer ſecrette; qu'elle éclateroit bientôt au dehors; & il attendit cet éclat comme une preuve convainquante ſur laquelle il vouloit fonder la vengeance qu'il méditoit.

La Reine ne le laiſſa pas long tems languir dans l'impatience. Cette Princeſſe que la feinte indiſpoſition de l'eſclave Européenne avoit tenue fort inquiéte, ne fut pas plutôt avertie que ſon réveil permettoit de la voir, qu'elle ſe rendit à ſon appartement. La ſituation dans laquelle elle la trouva ſurprit ſi agréablement la jeune Princeſſe, qu'elle ne put s'empêcher de lui en faire compliment. La converſation que le jeune François venoit d'avoir avec ſa maitreſſe avoit rendu en un inſtant à ſon teint cet éclat que depuis deux mois le chagrin avoit effacé. Ses yeux étoient plus vifs qu'à l'ordinaire, ſa converſation plus enjouée. La Reine ne pouvoit ſe laſſer de le

féliciter ſur un mal de tête qui ſembloit être venu exprès pour lui ramener la joye & la ſanté. Elle reſta juſqu'au ſoir dans l'appartement d'Abdelméleck, & ne ſe retira qu'après lui avoir propoſé pour le lendemain une promenade ſur le Nil, que le jeune François accepta avec toutes les marques poſſibles de reconnoiſſance. Ce fut en cette occaſion, que la Princeſſe donna pour la premiére fois à ce jeune homme des marques publiques de ſon attention, & des ſentimens favorables qu'elle avoit pour lui. Non ſeulement elle voulut qu'il fût dans le même batteau, qui la portoit, & auprès de ſa perſonne; elle le fit même manger ſeul à ſa table, & au retour, qui fut fort avant dans la nuit, ſous prétexte qu'il étoit tard, elle ne voulut pas permettre qu'il retournât dans ſon appartement, & le fit coucher dans le ſien.

Quoi qu'on parlât déja beaucoup de ce voyage, dont on racontoit pluſieurs particularités, vraies, ou non, qui n'étoient pas à l'avantage de la Reine, ce ne fut rien en comparaiſon des murmures, qu'excita une partie de chaſſe qu'elle fit quelques jours après, & où elle voulut encore que le jeune François l'accompagnât. Elle ſe conduiſit dans cette occaſion avec ſi peu de réſerve, elle y donna à ce jeune homme des témoignages ſi marqués de ſa paſſion, qu'on ne parloit plus d'autre choſe à la Ville, comme à la Cour. L'hiſtoire des Amours de la Reine & de l'eſclave Européenne faiſoit le ſujet de toutes les converſations. Déja dans toutes les maiſons de la Ville on voyoit courir leur Epithalame compoſé par quelques Poëtes de la nation, qui n'avoient pas manqué de profiter du privilege accordé à la poëſie, pour peindre cette union de toutes les couleurs que leur imagination avoit pû leur fournir. Abdelméleck lui même, que les tendreſſes de la Princeſſe commençoient à allarmer, avoit écrit au Viſir qu'il n'y avoit plus de tems à perdre. Ce Miniſtre bien informé d'ailleurs de toutes les circonſtances de cette intrigue crut qu'il étoit tems enfin d'avoir recours au dernier remede. Il écrivit au Calife Méez-lédin-allah un détail exact & circonſtancié de ſa négociation, & de ce qui ſe paſſoit à la Cour d'Egypte. Il y joignit toutes les lettres que le peintre François lui écrivoit du ſérail, & après avoir fait ſouvenir ce Prince des intérêts de ſa gloire, plus encore que de ceux de ſon amour outragé, il finiſſoit

en lui demandant ſes derniers ordres. Un homme de confiance fut chargé du paquet, & eut ordre de rapporter la réponſe du Calife avec toute la diligence poſſible.

Ce Prince renfermé dans ſon Palais de Trémecen, & uniquement occupé du plaiſir qu'il trouvoit à conſidérer le portrait de la Reine d'Egypte, attendoit avec une tranquilité mêlée d'inquiétude les nouvelles du ſuccès de ſon Ambaſſade. Les premieres qu'il avoit reçues de ſon Viſir ne lui étoient pas à la vérité, favorables ; mais elles étoient ſi peu circonſtanciées, qu'il ne déſeſpéroit pas encore de réuſſir dans ſon deſſein. Si l'amour ne pouvoit fléchir en ſa faveur le cœur de la jeune Princeſſe, il ſe flattoit que du moins la vue de ſes intérêts ne lui permettroit pas de refuſer ſon alliance. Cependant l'impatience qu'il avoit d'apprendre des nouvelles de cette Cour lui avoit fait donner ordre d'arrêter ſur la frontiére tous ceux, qui viendroient de ce côté-là, & de les lui amener. C'eſt ainſi qu'en cherchant à avancer ſon bonheur, on travaille bien ſouvent à le détruire. Un jour ce Prince ſe promenoit dans les jardins de ſon Palais, lorſque ſes Officiers amenerent devant lui un homme, qu'on venoit d'arrêter au port, & qui, diſoit-on, arrivoit d'Egypte. C'étoit un marchand de Trémecen déja âgé, à qui un motif de religion & d'intérêt avoit fait entreprendre le voyage de la Mecque. A ſon retour en Egypte il s'étoit embarqué à Aléxandrie, pour éviter les incommodités inſéparables de la route de terre, & il revoyoit à peine ſa patrie que les Officiers du Calife lui ſignifierent l'ordre de paroître en ſa preſence. A peine Méez-lédin eut jetté les yeux ſur ce veillard, qu'il ſentit un trouble ſecret, dont la cauſe lui étoit inconnue. Il l'interrogea d'abord avec bonté ſur les différentes particularités de ſon pélerinage, ſur les incommodités de la route, ſur les Saints lieux qu'il avoit viſités à la Mecque & à Médine ; enfin il lui demanda ſi dans ſon voyage il n'avoit appris aucunes nouvelles de ce qui ſe paſſoit en Egypte ? J'ai fait ſi peu de ſéjour dans ce Royaume, Seigneur, lui répondit le marchand avec ingénuité, qu'il ſeroit difficile que je pûſſe ſatisfaire votre curioſité ſur cet article. Ce que j'y ai appris, & ce que je n'oſerois avancer, ſi pluſieurs marchands de cette nation ne me l'avoient atteſté comme un fait certain, c'eſt que depuis quelques mois la Reine de ce pays eſt devenue, dit-on,

amoureuſe d'une fille arrivée depuis peu dans ſon ſérail, qu'on appelle, je penſe, l'eſclave Européenne. Il ne me conviendroit pas, Seigneur, de vouloir vous faire le portrait d'une perſonne que je n'ai jamais vue. Je ne vous fatiguerai point non plus du détail d'une infinité de circonſtances qu'on rapporte de cette nouvelle paſſion, & qui pourroient n'être pas exactement vraies. Ce que je puis vous aſſurer, c'eſt que je n'ai appris cette nouvelle qu'avec horreur, & que c'eſt avec toute la ſatisfaction poſſible que je revois aujourd'hui une terre, où j'ai le bonheur de vivre ſous un Prince, qui ne ſouffre point dans ſes Etats de pareils monſtres.

Le vieillard finit ſa relation en cet endroit ; & l'on peut imaginer ſans peine l'impreſſion que ce récit dut faire ſur le cœur amoureux du Calife. Il congédia ſur le champ le marchand, après lui avoir fait délivrer cent ſequins, pour récompenſe de ſa nouvelle. Pour lui il ſe retira dans ſon appartement accablé de mille paſſions différentes, que la confuſion, où il ſe trouvoit, ne lui permettoit pas de développer. Son amour mépriſé, ſa gloire outragée, la nature qui ſembloit lui demander vengeance d'un ſi déteſtable attentat, livroient tour à tour mille combats différens à un reſte de tendreſſe, qui ſoutenue du ſilence du Viſir, travailloit encore à deffendre dans le cœur de ce Prince les intérêts de la Reine d'Egypte. La ſanté du Calife ne put réſiſter long tems à tant d'aſſauts. Il tomba dans un délire ſuivi d'un aſſoupiſſement léthargique, d'où il ne ſe réveilla qu'à l'arrivée du Courrier que lui dépêchoit le Viſir. Je ſçai ce qui vous ameine, lui dit ce Prince d'un air tranquile & aſſuré, dès qu'il le vit entrer dans ſa chambre ; Préparez vous à repartir ſur le champ ; je ne vous donne que le reſte du jour, pour attendre mes derniers ordres. En même tems il fit ouvrir ces lettres, dans leſquelles il trouva les preuves & la conviction du crime ; & il ne crut pas devoir différer plus long tems à ſatisfaire à ce que ſembloient exiger de lui la gloire & la vengeance. Il fit appeller l'envoyé de Giauher ; & lui remettant les ordres qu'il adreſſoit à ce Miniſtre : Portez à mon Viſir, lui dit-il, les ordres émanés du trône Souverain du Roi des Rois. Partez, fidéle envoyé. Que la garde, qui veille nuit & jour ſur le tombeau du Chef des Prophetes, accompagne vos pas, & qu'à votre arrivée tout obéiſſe à mon noble ſigne.

Dans

Dans la lettre que le Calife écrivoit à Giauher, ce Prince après lui avoir donné les éloges que méritoit la prudence, avec laquelle il s'étoit conduit dans cette négociation, lui marquoit, qu'après l'avoir choiſi pour être l'Ambaſſadeur de ſon amour, il le faiſoit l'exécuteur de ſes vengeances; qu'auparavant il avoit été ſous ſes ordres un Nonce de paix; qu'il lui ordonnoit à preſent de devenir pour l'Egypte un foudre de guerre. Je vous mets le fer à la main, diſoit il à ce Miniſtre en finiſſant; La terre & la mer vont ſe couvrir d'hommes ſoumis aux ordres glorieux qu'ils recevront de votre bouche. Purgez la terre des monſtres, dont elle eſt infeſtée. Combattez, honoré Viſir, le bras redouté de l'invincible Empereur, qui commande à tous les Empereurs du monde. L'épée du glorieux Chef des Saints Prophetes marchera devant vous, & le ſouffle du Roi des Rois diſſipera vos ennemis comme la paille. En même tems Méez-lédin ordonna à toutes ſes troupes de ſe tenir prêtes à partir dans trois jours. Au bout de ce terme cent mille hommes embarqués ſur différens vaiſſeaux de toutes grandeurs couvrirent la mer d'Afrique, & firent voiles vers les côtes d'Egypte.

Je ne m'arreterai point à faire un détail ennuyeux de cette fameuſe expédition. Dès que Giauher parut à la tête de cette redoutable armée, & qu'il eut fait entendre le nom du Calife Méez-lédin-allah, tout ſe ſoumit; tout plia; tout baiſſa la tête ſous le joug du vainqueur. Les peuples vinrent à l'envi recevoir les ordres du Général Africain; les Villes lui ouvrirent leurs portes. Après avoir conquis toute la baſſe Egypte ſans avoir perdu un ſeul homme, il alla ſe preſenter devant la Capitale, & campa avec ſes troupes dans le lieu même qu'il avoit occupé peu de mois auparavant avec les Ambaſſadeurs de ſon maître. Cette Ville la plus riche & la plus forte de tout le Royaume ne fit pas plus de réſiſtance que toutes les autres. L'Hiſtoire ne dit point de quelle maniére elle ſe ſoumit, ni ce que devint dans ce renverſement de fortune cette malheureuſe Princeſſe, qui avoit donné lieu à cette révolution. On ſçait ſeulement que maître de la capitale & du Palais Giauher y fit proclamer publiquement Méez-lédin-allah Calife d'Egypte; que le reſte du pays ſuivit bientôt l'exemple de cette Ville; & que pour dédommager le peintre François

des chagrins & des inquiétudes auxquelles ſon déguiſement l'avoit expoſé, ce Général lui permit avec l'agrément du Caliſe d'épouſer la charmante Datéjan, à qui le Monarque Africain étoit en quelque ſorte redevable de ſa conquête.

Origine du nom du Caire.

Cependant comme Giauher connoiſſoit l'averſion naturelle de ſon maître pour le ſéjour des Villes, ce Général en attendant l'arrivée du Calife en Egypte, s'occupa à faire travailler à un mur épais & élevé, qui environnoit cette vaſte plaine où toute ſon armée campoit; afin que ce Prince pût y habiter ſeurement avec tous ſes Généraux, ou ſous des tentes, s'ils le jugeoient à propos, ou dans des maiſons, qu'ils feroient bâtir à leur fantaiſie. Cette enceinte ſe remplit enſuite de Palais, de Moſquées, & forma une grande Ville, qui s'enrichiſſant inſenſiblement des dépouilles de la Ville de Masr, qu'on abandonnoit pour venir habiter ce nouveau ſéjour, devint elle même la Capitale de l'Egypte. Giauher en mémoire de ſa conquête donna à cette nouvelle Ville le nom *d'el Cahera*, terme Arabe, qui ſignifie *la victorieuſe*. C'eſt de là que les Vénitiens & les Florentins, qui ont été les premiers négocians Chrétiens, à qui on a accordé un établiſſement dans cette Capitale, formerent par corruption le nom de *Cairo*, auquel ils ajouterent le terme de grand, à cauſe de ſa beauté & du nombre de ſes habitans; terme que nous avons adopté, en appellant cette Ville le grand Caire. Je ſçai que quelques Auteurs rapportent différemment l'origine de cette Capitale, & du nom qu'elle porte aujourd'hui. Ils diſent que du tems d'un Roi d'Egypte, nommé Mohez, un Seigneur, qui commandoit pour ce Prince dans la Ville de *Masr*, fit bâtir un Château proche de cette Ville, pour la mettre de ce côté-là à couvert de toute inſulte, & qu'il appella cette fortereſſe avancée *Cairet*, du nom de ſon épouſe; que cette petite place s'accrut inſenſiblement, & qu'en devenant dans la ſuite plus conſidérable, elle ne laiſſa pas de conſerver toujours l'ancien nom de *Cairet*, qui lui avoit été donné.

Situation de cette ville

Quoi qu'il en ſoit, la Ville du Caire eſt ſituée au 28e. degré 58. de Latitude Septentrionale. Elle ſe diviſe, comme on le conçoit aiſément par tout ce que j'ai dit, en vieille & en nouvelle Ville. La vieille, qu'on appelle communément le vieux Caire, eſt ſur le bord Oriental du Nil, c'eſt-à-dire à la rive

droite de ce fleuve. Ce lieu, qui eſt aujourd'hui preſque déſert & inhabité, n'a rien de remarquable que les greniers de Joſeph, dont je parlerai dans la ſuite. La nouvelle, qu'on nomme abſolument le Caire, eſt aſſiſe dans une plaine de ſables ſituée à une petite lieue vers le Nord de la vieille Ville, & n'eſt éloignée du Nil, qu'elle a au Couchant, que d'environ un quart de lieue, s'étendant le long de la montagne, ſur laquelle eſt bâti le Château. Il n'y a point de doute, que l'ancienne ſituation ne ſoit infiniment plus belle, plus riante, & plus avantageuſe, que la nouvelle. Le voiſinage de l'eau, la fraicheur de l'air, le plaiſir de la vue, ſont des agrémens que l'on n'a point au Caire, & qui cependant ſont fort à déſirer, principalement dans un pays, où plus de la moitié de l'année le Soleil donne avec tant de force.

Il faut cependant avouer, quoi qu'en diſe Monſieur le Vayer, que le Caire n'eſt pas la Capitale du monde la plus chaude. Je ſçais que cette Ville eſt de tous côtés environnée de ſables; que l'air n'y eſt point tempéré par les pluies, puiſqu'il n'y en tombe point; que les maiſons des particuliers ne ſont pas capables de les deffendre des ardeurs du Soleil; que les montagnes augmentent encore, & qu'on les y ſent quelquefois très vivement. Mais ſi l'on conſidére d'un autre côté, que pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août, c'eſt-à-dire dans la ſaiſon de l'année, où le Soleil a le plus de force, il régne au Caire preſque ſans interruption un vent de Nord aſſez violent, qui rafraichit l'air à un point, que les Grands du pays ne peuvent demeurer dans leurs ſales ſans veſtes fourées; que pendant ces mêmes mois, & même durant une partie de celui de Septembre, la croiſſance du Nil attire des nuages, qui ſe conſervent depuis cinq heures du matin juſqu'à huit, qu'ils ſont entiérement diſſipés; on reconnoîtra, qu'il n'eſt pas ſi difficile d'y ſupporter les chaleurs, que quelques écrivains l'ont avancé. Pour moi, qui n'y ſuis pas moins ſenſible qu'un autre, j'avoue qu'elles ne me paroiſſent pas extrêmes, quoiqu'on m'aſſure qu'il en a plus fait depuis mon arrivée en cette Ville, qu'on n'y en avoit éprouvé depuis dix huit ans. Monſieur le Vayer pouvoit dire avec plus de juſteſſe, que le Caire eſt la Capitale du monde, où l'Hiver ſe fait le moins ſentir, puiſque ceux qui ont voyagé aux Indes, en Ethiopie, en Amérique, & en différentes autres

régions de la terre, conviennent unanimement, que cette Ville & ſes environs ſont le lieu le plus charmant, qui ſe rencontre dans tout le reſte de l'Univers. Non ſeulement on n'y a jamais ſenti la gelée, ni vû tomber de neige; il eſt même rare qu'il y pleuve une demie heure en un an. Il y a à preſent trois ans entiers, qu'il n'y eſt pas tombé une goutte d'eau. Auſſi les maiſons n'y ſont elles pas ordinairement couvertes; ou ſi elles le ſont, c'eſt d'une maniére incapable de réſiſter le moins du monde à la pluie.

Ce que je trouve de plus charmant dans le climat de ce pays, c'eſt qu'on n'y eſt point aſſujetti, comme ailleurs, à l'incommode alternative de la pluie & du beau tems; que les jours y ſont toujours ſemblables; & qu'on peut être ſeur, que le Soleil, qui y luit aujourd'hui, y brillera encore demain. Ajoutez à cet avantage, que les arbres y conſervent toujours leur verdure; qu'au mois de Novembre ſurtout, lorſque le Nil s'eſt retiré dans ſon lit, la campagne n'eſt plus qu'une prairie continuelle, dont la vue enchante, & dont l'odeur embaume. Les fleurs & les fruits y ſont en abondance; en un mot on peut dire que le Printems & l'Automne s'y trouvent parfaitement réunis. Ce qu'il y a d'aſſez ſingulier, c'eſt qu'alors on n'y ſent pas même de vent, tant la nature ſemble s'être efforcée de rendre cette ſaiſon de l'année auſſi agréable que riante en ce pays. Auſſi puis-je aſſurer que rien ne manque pour la rendre charmante, non pas même le gibier, dont la terre ſemble alors toute couverte. A la vue de tant d'avantages n'eſt-on pas forcé de convenir, que ſi l'on a quelque incommodité à ſouffrir des chaleurs brulantes de l'Eté, on en eſt dédommagé de reſte par la ſaiſon, qui lui eſt oppoſée? A l'égard de l'air de cette Ville, il eſt ſans contredit le plus pur & le plus ſain, qu'on puiſſe reſpirer en aucun autre lieu du monde. On n'y voit point de maladies, point de rhumes, point de fluxions, ni aucune autre de ces incommodités ſi ordinaires en Europe. Si pendant l'Eté on s'eſt trop expoſé aux ardeurs du Soleil, & que par là on ait contracté quelque fiévre, on n'y eſt point expoſé aux loix impitoyables de la Saignée & de la Médecine. La diette ſeule au pain & à l'eau chaſſe le mal en moins de rien. Pourroit-on ſouhaiter un reméde plus ſimple, moins dégoutant, & plus ami de la nature?

Le Caire eſt habité par les originaires du pays, c'eſt-à-dire les Coptes, par les Mores, par les Turcs qui s'y ſont retirés de diverſes provinces de l'Empire Ottoman, ſurtout depuis quelques années, qu'on fait état que le nombre s'en eſt accru d'environ trois cens mille perſonnes; enfin par les milices du Grand Seigneur, qui montent encore à un nombre très conſidérable. Je ne ſuis cependant pas de ceux, qui comptent trois à quatre millions d'ames au Caire; & je crois encore moins ce qui ſe dit, que durant le tems de la derniére peſte il mourut ſix cens quarante mille perſonnes dans cette Ville. Le Caire, quoique quelques uns lui donnent juſqu'à vingt deux milles de circuit, n'eſt cependant pas réellement à beaucoup près ſi grand que Paris. Il y a dans la Ville pluſieurs grands lacs, des jardins très fréquens & fort vaſtes, des Moſquées d'une étendue conſidérable. Les maiſons n'y ont que deux ou trois étages; pluſieurs même n'en ont qu'un. Il eſt vrai que les maiſons ordinaires y ſont fort ſerrées, & que même chez les Grands, vingt ou trente perſonnes couchent ſouvent dans une même ſalle. D'ailleurs on ne voit que la moindre partie du monde que renferme le Caire, parce que les femmes ne ſortent que fort rarement, & moins encore les femmes de conſidération que les autres. Je ſçais auſſi qu'il y a telle maiſon, qui renferme juſqu'à trois cens perſonnes, tant hommes que femmes; que toutes les maiſons un peu diſtinguées ont ordinairement vingt ou trente eſclaves; que les moindres en ont trois ou quatre, & que toutes les rues de la Ville ſont fort étroites. Mais tout cela bien apprécié ne peut pas encore, à mon avis, égaler le peuple de Paris, qu'on ſçait être beaucoup inférieur au nombre de trois ou quatre millions de perſonnes. J'avoue que l'ancienne Ville avec Boulac, qui autrefois lui ſervoit de port, que le lieu des tombeaux des Sultans d'Egypte, & les ruines qu'on trouve entre le vieux Caire & la montagne juſqu'où cette Ville s'étendoit autrefois, j'avoue, dis-je, que tout ce terrain eſt encore fort habité, & contient ſans doute beaucoup de monde. Cependant j'eſtime que le tout pris enſemble ne ſurpaſſe point le peuple de Paris; peut être même ne l'égale t'il pas.

Du nombre de ſes habitans.

Le Caire eſt aujourd'hui, comme je l'ai dit, la Capitale de l'Egypte, & le lieu de la réſidence des Bachas, qui y ſont

Du Château du Caire.

envoyés par la Porte. Leur demeure eſt dans le Château, qui fut bâti par Saladin il y a ſix à ſept cens ans. Il eſt ſitué à l'Orient de la Ville, & à mi côte de la fameuſe montagne de Mokatan qui ſe termine en cet endroit, après avoir conſtamment ſuivi le Nil de fort près, & la mer Rouge de fort loin, depuis l'Ethiopie juſques-là. La ſituation du Château n'eſt rien moins qu'avantageuſe. En effet il eſt tellement commandé par la montagne, dont le ſommet le domine, que de là on pourroit facilement y jetter des pierres avec la fronde, & incommoder conſidérablement la garniſon. D'ailleurs il y a dans le Caire une ancienne Moſquée très vaſte & très haute, & qui n'eſt ſéparée du pied de la montagne, ſur le penchant de laquelle le Château eſt bâti, que par une place ſablée, dont la largeur peut être de cent cinquante pas ſur environ mille de longueur. Cette Moſquée peut encore beaucoup nuire dans les ſoulévemens, parceque de là une partie des mécontens empêchera aiſément à coups de fléches, que les deux quartiers oppoſés du Château ayent entr'eux aucune communication, tandis que du ſommet de la montagne, d'où l'on découvre toute la place, l'autre peut y faire pleuvoir une grêle de pierres. Auſſi a t'on vû plus d'une fois la milice bien armée, & ne manquant point de munitions, être forcée de la ſorte par une troupe de mutins ſans diſcipline, qui ſouvent même lui étoient fort inférieurs pour le nombre. Le Château du Caire eſt la ſeule place de deffenſe, qui ſoit en Egypte. Cependant comme les Turcs n'y font aucune réparation, il eſt preſque indubitable, que dans deux ou trois ſiecles, ſi les choſes vont toujours le même train, ce ne ſera plus qu'un amas de ruines. En effet quoique les pierres, dont ſes murs ſont bâtis, ſoient d'une qualité excellente, l'air humide & ſalin de la nuit joint aux ardeurs exceſſives du Soleil pendant le jour les a tellement calcinées, qu'à voir cette fortereſſe, on diroit qu'il y a deux ou trois mille ans qu'elle ſubſiſte.

Ce fut auſſi Saladin, qui dans ce Château fit conſtruire le Palais, où ſe voit ce magnifique Salon environné de douze colomnes de marbre granite d'une hauteur & d'une groſſeur prodigieuſes, ſoutenant un dôme ouvert, ſous lequel ce Prince aſſembloit ſon Conſeil, & rendoit la juſtice à ſes Sujets. Une inſcription, qui régne autour de ce dôme, & dont les caractéres en relief

ſont de bois doré, fixe trop bien l'époque de la conſtruction de ces édifices, pour qu'on puiſſe les attribuer à un autre qu'à ce Conquérant. Elle contient même le récit de quelques unes de ſes belles actions. Ce bel endroit, d'où l'on découvre toute la Ville du Caire, & plus de douze lieues du cours du Nil, avec les plaines fécondes qu'il baigne de ſes eaux, les Pyramides, les Moſquées, les villages, & les jardins, dont ces campagnes ſont en quelque ſorte toutes couvertes, cet édifice ſuperbe n'a pas toujours été la demeure des deſcendans de Saladin, ni de ceux de ſon frére Sirocoë. Pluſieurs de ces Princes aimerent mieux habiter dans le Caire même, & y bâtirent des Palais, dont quelques uns ſubſiſtent encore. Il eſt vrai, que la plûpart tombent en ruines, ou ſont du moins fort dégradés, parcequ'on en a enlevé tous les ornemens, ſurtout les colomnes, qui décoroient les ſales, où s'aſſembloit la Cour, & où ces Souverains tenoient leur Divan avec tant de magnificence.

On voit dans ce même Château un autre Divan, ou ſale des anciens Rois d'Egypte, dont le dôme eſt ſoutenu par trente quatre colomnes de marbre, d'une hauteur & d'une groſſeur extraordinaires. Elles ont au moins quarante cinq pieds entre la baſe & le Chapiteau. Comme il s'en trouve une, dont on n'apperçoit point la baſe, & qui eſt même beaucoup plus haute & plus groſſe que toutes les autres, on juge que ces colomnes ont ſervi ailleurs, & qu'on les a tirées du lieu, où elles étoient, pour les employer à cet édifice. En effet ce Divan eſt un ouvrage conſtruit du tems que les Arabes commandoient en Egypte, & dont par conſéquent l'antiquité ne paſſe pas ſix à ſept cens ans. On remarque au bout de cette ſale, & autour du Dôme, qui eſt ouvert ſelon l'uſage du pays, diverſes inſcriptions Arabes, dont les lettres ſont formées de piéces de bois, ſouvent de la groſſeur du bras, & de la hauteur d'un homme. Il ſeroit aſſez difficile que de tels caractéres ne ſe conſervaſſent pas long tems. Auſſi ſont ils encore aujourd'hui fort entiers; mais on en a preſque perdu l'intelligence, parceque ces lettres ſont entre-lacées d'une maniére ſi biſarre, qu'il eſt très difficile de les déchiffrer. Cette ſale, qui comme toutes celles que l'on voit au Caire, eſt ouverte du côté du Nord, afin de mieux recevoir la fraicheur, ſert preſentement de paſſage, & l'on a bâti à l'entour des boutiques & des maiſons

dans leſquelles quelques unes des colomnes ſe trouvent enfermées. On voit ſur une ou deux des inſcriptions Arabes ; mais elles y ont été miſes après coup, & ſont fort poſtérieures au tems, où l'on tiroit de ces énormes maſſes de pierre des carriéres de la haute Egypte.

Il eſt certain, que depuis la chute de la grandeur & de l'opulence d'Aléxandrie, cet uſage s'eſt abſolument perdu, & que les ruines de cette ſuperbe Ville ont ſeules fourni toutes les colomnes, qu'on voit employées aujourd'hui dans toutes les Moſquées, & dans toutes les maiſons conſidérables du pays. Peut être y en trouveroit-on plus de quarante mille. Il y en a de grands magaſins au Caire, où l'on en voit de toutes les eſpéces à très grand marché. Il y en a de même à Roſette & à Aléxandrie, ſans parler de celles, qui reſtent encore enſévelies dans la terre, ou ſous le ſable. Un Janiſſaire ayant acheté il y a quelque tems un terrain dans le deſſein d'en faire un jardin, trouva dans un monticule qu'il vouloit faire applanir cinq colomnes ſemblables à celles du Divan, dont je viens de parler, & qu'on nomme communément le Divan de Joſeph. Comme elles étoient trop groſſes pour être tranſportées, l'Egypte manquant aujourd'hui de machines propres à mouvoir de grands fardeaux, on les coupa par rouelles pour ſervir de meules de moulin. On ne ſçauroit croire combien on en a briſé pour le même uſage. Tous les moulins du Caire, & même de l'Egypte entiére, ne ſe ſervent point d'autres meules. Or il n'y a point de maiſon conſidérable qui n'ait le ſien. Je ſuis certain que les cinq colomnes qu'on coupa de la ſorte n'ont pas vallu plus de deux cens écus à leur maître, tandis qu'il n'y a point de Prince curieux en Europe, qui ne les eût payées volontiers plus de deux mille. En effet après la colomne de Pompée, qui ſans contredit eſt en ce genre le plus grand & le plus merveilleux ouvrage de l'Univers, on n'en voit nulle part ni de ſi hautes, ni de ſi groſſes, que l'étoient celles-là. C'eſt ainſi que la barbarie gâte & détruit aujourd'hui ſi tranquilement ce que la politeſſe des ſiécles paſſés avoit produit avec tant de ſoin, de peine, & de dépenſe. Que ne coutoient point ces magnifiques ouvrages ! Quelle devoit être cette Aléxandrie, d'où l'on a tiré trente à quarante milliers de colomnes, & d'où l'on en tire encore tous les jours !

On

On trouve encore dans le Château divers autres appartemens anciens. Il y en a quelques uns, dont la voute eſt ſoutenue par deux rangs de colomnes élevés les uns ſur les autres, principalement du côté du Nord & de l'Occident. La plûpart de ces bâtimens malgré leur magnificence ne ſervent aujourd'hui que d'écuries. A l'égard de ce qui eſt habité, il eſt moderne, & ſuivant le goût dominant des Turcs bâti, pour ainſi dire, de boue & de crachat.

On voit auſſi dans la même enceinte un très bel appartement & des Divans admirables, qui ſont face à la grande place appellée le Meydan. Ce bâtiment qui n'a pas moins de ſix cens ans d'antiquité, & dont la beauté eſt ſurprenante, aboutit ſur une terraſſe d'une hauteur prodigieuſe, qu'on a élevée avec un mur terrible contre l'eſcarpement de la roche, qui eſt fort droite & fort haute en cet endroit. Vers le milieu du mur eſt un avancement porté par des arcades à perte de vue, que ſoutiennent des piliers quarrés de trente à quarante pieds de Diametre. Sur cet avancement s'éleve un ſalon percé de tous côtés, ſurtout du côté du Nord, & dont le plafond eſt appuyé ſur des colomnes. De là on découvre tout le Caire; ce qui forme ſans contredit une des plus belles vues du monde. C'étoit dans cet appartement que logeoient autrefois les Bachas; mais depuis qu'un d'entre eux eut le malheur d'y être étranglé, ils l'ont abandonné. Aujourd'hui il n'eſt occupé que par les ouvriers, qu'on employe à broder le magnifique Pavillon, que le Grand Seigneur envoye tous les ans à la Mecque, pour couvrir le *Beit-allah*, ou *Maiſon de Dieu*, dont je parlerai en traitant des Caravanes.

Les Bachas ont aujourd'hui leur logement dans un autre quartier du Château tourné vers le Midi. Il ſe trouve dans cet appartement de très beaux morceaux, mais entre-mêlés de ruines & de miſérables huttes, où logent les Officiers du Gouverneur. Iſmaël Bacha, qui gouvernoit l'Egypte, lorſque j'arrivai dans ce pays, a fait bâtir un appartement fort joli ſur un angle, dont un côté regarde le Midi, & l'autre le Couchant, tirant vers le Nord. Au milieu de ce petit appartement, qui eſt bâti ſur la même ligne que le grand, dont je viens de parler, eſt un jardin, dont l'entretien coute des ſommes conſidérables, & des peines extraordinaires. En effet il faut aller chercher

juſqu'au Nil l'eau, dont on l'arroſe ; & pluſieurs chameaux ſont continuellement employés à ce travail. Ce bâtiment, qui a couté plus de quarante mille écus, eſt aujourd'hui preſque tout ce qu'il y a d'habitable dans le Château ; mais on peut préſumer que dans la ſuite il ne le ſera pas plus que le reſte, parce qu'il eſt extrémement rare que les Bachas s'aviſent d'y faire les moindres réparations. Comme ils ne reſtent jamais en Egypte que quatre années au plus, & ſouvent beaucoup moins, ils ſe regardent comme des paſſagers, à qui le ſoin de ces embelliſſemens doit être fort indifférent, & ne ſongent qu'à conſerver pour eux l'argent qu'ils ont le talent d'amaſſer, ſans s'amuſer à le dépenſer pour la commodité de leurs ſucceſſeurs. Ils n'ont garde d'oublier chaque année de paſſer dans leurs comptes les ſommes deſtinées par le Grand Seigneur pour l'entretien de cette fortereſſe, qui cependant n'en eſt pas dans un état moins pitoyable, mais en récompenſe leur bourſe s'en porte beaucoup mieux ; & c'eſt là leur unique objet.

Il faut avouer cependant que le quartier des Janiſſaires, & celui des Aſaphs ne ſont pas abſolument négligés ; mais ils ſont les ſeuls, & tout le reſte du Château eſt dans un délabrement à faire pitié. Le quartier des Aſaphs eſt plutôt au deſſous du Château, que dans ſon enceinte, étant placé immédiatement ſous l'élévation du grand appartement, ou comme je l'ai dit, on travaille le Pavillon de la Mecque. Celui des Janiſſaires eſt une eſpéce de citadelle bâtie dans le Château même. C'eſt un réduit flanqué de groſſes tours de pierre très fortes. On y trouve quelques mauvaiſes piéces de canon, que ce corps ne manque pas de tourner contre l'appartement du Bacha, ou contre le quartier des Aſaphs, lorſqu'il lui prend fantaiſie de leur faire peur. Les Aſaphs n'ont pas au reſte toujours habité le lieu, où ils logent aujourd'hui. Ils occupoient auparavant un vieux Château ſitué environ à cinq cens pas vers le Nord de celui-ci. Ce Château étoit poſé ſur une roche, & pourroit bien être le lieu, qui du tems des Romains portoit le nom de *Babilon*. Il ne faut que des yeux pour convenir, que ce Château eſt inconteſtablement plus ancien que celui d'aujourd'hui. On y remarque encore des murs aſſez entiers ; mais il n'eſt plus habité que par des malheureux, qui y ont bâti quelques cabanes. Son étendue & ſon élévation n'appro-

chent pas de celles du Château du Caire, d'où à peine peut-on le diſtinguer des autres édifices, lorſque de là on conſidére la Ville, dans laquelle il eſt renfermé.

Fontaine des amoureux.

Au pied de ce vieux Château eſt une fontaine publique, ou comme en beaucoup d'autres endroits, on donne de l'eau gratuitement. La pierre dans laquelle elle tombe étoit autrefois un cerceuil, ou tombeau, ſemblable à quelques autres qu'on trouve encore en divers quartiers de l'Egypte. Cette pierre, qui eſt d'un noir parfait, & d'une extrême dureté, eſt chargée de tous côtés de hieroglyphes très bien travaillés, & encore fort entiers. Sa longueur eſt aumoins de huit pieds, & ſa forme eſt celle d'une caiſſe de Momie; c'eſt-à-dire qu'elle a plus de largeur à un bout qu'à l'autre, ſuivant la proportion qui ſe trouve entre les pieds & les épaules. On ne ſçauroit douter, qu'elle n'ait ſervi à renfermer une de ces caiſſes, & il y a beaucoup d'apparence qu'elle a été trouvée dans quelque Pyramide, d'où on l'a tranſportée enſuite dans le lieu, où on la voit aujourd'hui. Ses bords ont plus d'un pied d'épaiſſeur, & c'eſt ſur leur largeur, comme ſurtout le tour de la pierre, que ſont gravés les hyerogliphes, dont j'ai parlé. C'eſt certainement un fort beau morceau d'antiquité. On appelle cet endroit la fontaine des Amoureux; & le peuple débite à ce ſujet divers contes ridicules, qui n'ont pas même l'ombre du vrai ſemblable.

De quelques antiquités du Caire.

Le Caire renferme auſſi un très grand nombre de ces anciens Palais, qui furent bâtis & habités par des Rois d'Egypte, ou par les principaux Seigneurs de leur Cour, & qui juſques dans leurs ruines conſervent encore les plus beaux reſtes de leur premiére magnificence. Les dorures des lambris en ſont encore ſi éclatantes, qu'on croiroit qu'elles ne viennent que d'y être appliquées. Le grand nombre de colomnes & de piéces de marbre, qu'on y trouve, ne mérite pas moins l'attention d'un voyageur curieux. On remarque à l'entrée d'une ſale, qui répond à la contre-cour d'une de ces maiſons voiſine de celle du Cadilesker, deux colomnes extrémement ſinguliéres. Elles ſont compoſées chacune de trois autres colomnes torſes, qui aux deux extrémités ſe réuniſſent en une ſeule. La hauteur de ces colomnes, jointe à la beauté & à la hardieſſe du travail, rend, à mon gré, ce monument de l'anti-

quité auſſi précieux, qu'il eſt rare. On trouve dans une autre de ces anciennes maiſons peu éloignée de celle-ci une colomne, ou aiguille quarrée de marbre granite, ſur laquelle on meſuroit autrefois la hauteur de l'accroiſſement du Nil. Elle eſt chargée de figures hieroglyphiques; mais comme elle ſe trouve preſentement engagée dans un mur, on n'en découvre qu'une partie. La poſition de cette colomne juſtifie l'antiquité du Caire, puiſque depuis un tems immémorial le canal du Nil ne paſſe plus dans cet endroit.

Des Moſquees. Cependant ce que cette Ville & ſes environs offrent de plus eſtimable, & de plus digne d'attention, ce ſont les Moſquées qu'on y trouve en grand nombre, & dont il n'y a preſqu'aucune qui ne méritât une deſcription particuliére. La plûpart ont été bâties & fondées par les anciens Rois d'Egypte, & portent encore aujourd'hui les noms de leurs fondateurs.

Celles du dehors de la Ville étoient conſtruites dans les fauxbourgs, ſurtout du côté de cet étang d'eau douce, autour duquel s'aſſemble la caravane de la Mecque, c'eſt-à-dire au Nord-Eſt du Caire. Elles ſont aujourd'hui preſque toutes ruinées, auſſi bien que les maiſons, qui les environnoient. C'étoient des édifices ſuperbes, comme leurs ruines le témoignent encore; mais de la maniére dont vont les choſes, je ſuis preſque ſur, que dans cent ans on ſera bien habile, ſi on s'aviſe de ſoupçonner qu'il y ait eu dans ces lieux des monumens auſſi magnifiques. Il n'y a plus que la Moſquée bâtie par Amrou fils d'Aas, qui au milieu de ces ruines ſubſiſte encore en ſon entier. Quand je dis qu'elle ſubſiſte en ſon entier, je n'entens pas que ce ſoit préciſément le même édifice, que ce Prince fit conſtruire après avoir conquis l'Egypte. Je ſçais qu'elle a été rebâtie depuis beaucoup plus magnifiquement, qu'elle ne l'étoit d'abord, & telle qu'on la voit de nos jours. Elle eſt aſſiſe ſur le bord Oriental du Nil, entre le vieux Caire & le nouveau; & on peut dire, qu'à la réſerve de la Moſquée d'Ashar, il n'y en a point qui ſoit plus riche, ni mieux entretenue. Auſſi la regarde-t-on comme la premiére qui ait été élevée, non ſeulement en Egypte, mais même dans toutes l'étendue du Mahométiſme. Elle fut remplie, comme toutes celles qu'on a bâties depuis, d'un grand nombre de colomnes entaſſées les unes ſur les autres ſans choix & ſans proportion,

les unes étant plus hautes, ou plus groſſes que les autres, ſouvent de marbres de différente eſpéce, & ſurtout de granite. On y en remarque auſſi quelques unes de Porphyre, & même de Jaſpe. En un mot on les a placées, ſans y faire trop d'attention, comme elles ſe ſont trouvées ſous la main, après les avoir enlevées des Egliſes Chrétiennes, & des Temples du Paganiſme, où elles étoient certainement diſpoſées avec beaucoup plus d'ordre.

La Moſquée d'Ashar eſt la plus belle, la plus opulente, & la plus ancienne, qu'on voie dans la Ville du Caire. Cet édifice, dont le fondateur eſt inconnu, mérite d'être conſidéré par rapport à ſes Dômes & à ſes minarets. Ce ſont des eſpéces de tourelles fort hautes, dont les Moſquées ſont toujours accompagnées. C'eſt du haut de ces petites tours, que réguliérement cinq fois par jour le peuple eſt averti de l'heure de la priére par des hommes prépoſés pour cette fonction. Ils s'en acquittent en tournant autour des galeries hors d'œuvre, dont ces minarets ſont ornés, & en criant d'une voix tonnante qu'on ait à ſe rendre à la Moſquée. Ces galeries, qui ont leur entrée tournée vers la Mecque, ſont ordinairement au nombre de trois à chaque minaret, où les jours ſolemnels il monte autant de crieurs, qui font en même tems l'invitation à la priére. Comme on compte aumoins trois cens Moſquées au Caire, dont pluſieurs ont juſqu'à ſix minarets, il eſt aiſé d'imaginer le bruit que tant de voix aigües, & les plus fortes qu'on puiſſe trouver, partant toutes en même tems, doivent produire, ſurtout une heure avant la pointe du jour, où tout eſt ordinairement enſéveli dans le ſommeil & le ſilence. A ne ſuppoſer que deux crieurs par Moſquée les jours ordinaires, & quatre dans les grandes fêtes, ce ſeroient toujours ſix cens hommes que l'on entendroit à la fois dans le premier cas, & douze cens dans le ſecond, nombre certainement plus que ſuffiſant pour produire un bruit prodigieux.

Il y avoit dans une Moſquée voiſine de la maiſon Conſulaire un de ces crieurs, dont la voix étoit ſi forte, & ſi ſonore, qu'on pouvoit, je crois, l'entendre de tous les quartiers de la Ville, quoi qu'elle ait plus d'une lieue de Diametre. Il me paroiſſoit être dans ma chambre; & bien loin que je fuſſe faché d'en être éveillé, j'y prenois tant de plaiſir, qu'à mon

gré il finiſſoit toujours trop tôt. La priére, qui devance l'Aurore, s'annonce en ces termes ; *vrais croyans, qui penſez au ſalut, la priere eſt préférable au ſommeil*, &c. N'avoura-t'on pas que cette invitation eſt beaucoup plus expreſſive, que le ſon de nos cloches, & bien plus capable d'exciter à la piété ? On dira ſans doute, que preſque tout le monde étant alors enſéveli dans un profond ſommeil, c'eſt une belle maxime, dont preſque perſonne n'eſt en état de profiter ; outre que le mélange confus de tant de voix ne permet pas d'en pouvoir diſtinguer une ſeule parole. Pour moi, je ne conviens pas abſolument de l'objection ; mais fût elle bien fondée, il reſteroit toujours conſtant, que perſonne n'ignorant cette formule édifiante, on croit l'entendre, parce qu'on la ſçait, & qu'ainſi elle ne produit pas moins ſon effet, quoi qu'on ne l'entende point réellement.

La Moſquée d'Ashar auroit autant de revenu que l'Egypte en rend au Grand Seigneur, ſi tous les legs qu'on lui a faits n'avoient point été diſſipés par les adminiſtrateurs, qui dans tous les tems s'en ſont approprié les fonds par mille moiens différens, que la cupidité ſçait toujours fournir, lorſque rien ne lui fait obſtacle, & que l'impunité la met à ſon aiſe. Dans le tems que l'Egypte avoit ſes propres Rois, cette Moſquée étoit une eſpéce d'Univerſité, où l'on enſeignoit toutes les Sciences. Ces Princes y attiroient de tous les pays ſoumis au Mahométiſme les hommes les plus profonds en Théologie, en Juriſprudence, en Médecine, en Aſtronomie, en Mathématique, en Hiſtoire, & les y retenoient par des penſions conſidérables, & par des diſtinctions encore plus flatteuſes. Pour exciter d'autant plus à l'étude, & pour mettre tout le monde en état de s'y livrer avec facilité, tous les jours à la ſortie des claſſes on diſtribuoit à chaque étudiant certaine quantité de pain, de ris, de viande, & de légumes, plus que ſuffiſantes pour ſa ſubſiſtance. Ainſi la miſére n'éloignoit perſonne des connoiſſances utiles, & ne fourniſſoit point un prétexte pour vivre dans l'ignorance. En un mot l'injuſtice de la fortune ne privoit point l'Etat des ſujets, que la nature avoit formés pour le ſervir. Quatorze mille perſonnes étoient entretenues de ces fondations ; la plûpart même étoient logées. Car à la différence des autres Moſquées, celle-ci a des bâtimens conſidérables, qui répondent aux diverſes rues, dont elle eſt

environnée. Que ces tems ſont changés à tout égard! On n'enſeigne plus dans cette Moſquée qu'à lire, à écrire, & les premiers élémens de la religion. Toutes les autres diſciplines y ſont abſolument abandonnées; & au lieu de quatorze mille perſonnes, qu'elle nourriſſoit autrefois, à peine en entretient elle aujourd'hui quatorze cens. A l'égard de ce qui concerne la Grammaire, il faut avouer qu'on l'y enſeigne encore dans la plus haute perfection, & qu'il n'y a point de lieu au monde, où l'Arabe ſoit ſi pur, ni où l'on s'attache davantage à déterminer la juſte valeur des mots, & à en pénétrer toute la force. Comme c'eſt un crime parmi les Mahométans de prononcer mal un mot de l'Alcoran, ou de le mal écrire, de là vient qu'un des premiers ſoins que prennent ceux, qui dans cet endroit ſont prépoſés à l'inſtruction de la jeuneſſe, eſt d'apprendre à prononcer & à orthographier l'Arabe avec la plus ſcrupuleuſe exactitude. Par là ils conſervent néceſſairement la prononciation primitive dans toute ſa pureté, & ſe préſervent de l'altération ſi ordinaire aux autres langues. Tout le monde convient que l'Arabe de l'Alcoran eſt le plus pur qu'on puiſſe trouver. Ainſi l'attention que par un principe de religion on apporte à le lire & à l'écrire correctement, ne peut manquer de maintenir long tems cette langue. Auſſi voit on que malgré les efforts de pluſieurs ſiécles, celle qu'on parle vulgairement au Caire eſt très peu différente de la litterale.

Les Moſquées ſont preſque toutes bâties ſur le même plan; & ne différent guéres que dans l'étendue. En entrant par la principale porte, on trouve d'abord un grand quarré, ordinairement plus long que large, & toujours à Ciel découvert. Autour de ce quarré bien pavé, qui forme une eſpéce de Cour, régne une gallerie couverte ſoutenue par des colomnes. C'eſt ſous cette gallerie, que ſe fait ordinairement la priére, afin d'être à l'ombre. Il ſe trouve cependant des dévôts, qui par un excès de zele font leurs oraiſons en plein midi au beau milieu de la Moſquée; c'eſt-à-dire ſous un Soleil inſupportable, & qui, je crois, pourroit fondre la cire d'Eſpagne. On trouve quelquefois au bout de la grande Cour un autre quarré couvert d'un Dôme; mais cela eſt rare, & l'on n'entre pas aiſément dans ce lieu, parceque c'eſt preſque toujours la ſépulture du fondateur, où dans ce cas il n'eſt pas permis au peuple d'aller

prier. A côté, & hors de la Cour, qui forme le milieu de la Moſquée, on a pratiqué des lieux particuliers, avec des baſſins pleins d'eau, pour la commodité des ablutions ſi étroitement ordonnées par l'Alcoran. Car on ſçait que la loi des Mahométans leur deffend de faire leurs priéres, avant que de s'être lavé les mains, les bras juſqu'au deſſus du coude, les oreilles, les pieds, & certaines autres parties du corps.

Comme ces endroits ſont les plus ſujets à la mal propreté, il n'eſt pas difficile de s'appercevoir, que pour engager d'une maniére plus forte à en prendre ſoin, Mahomet a fait habilement un précepte de religion d'une choſe ſi néceſſaire à la ſanté & à la propreté, ſurtout dans les climats ardens qu'habitoient les peuples, qu'il avoit projetté de ſoumettre par le moien de ſa doctrine. Cependant comme il ſe rencontre certaines occaſions, où il eſt quelquefois impoſſible d'avoir de l'eau, par exemple lorſqu'on eſt obligé de traverſer des deſerts, & que rien malgré cela ne peut diſpenſer de la priére, quelques Caſuiſtes Mahométans permettent alors, au lieu d'eau de ſe frotter de ſable, pour ſatisfaire au précepte; ce qui produit le même effet, parceque réellement le ſable netoye également les mêmes parties, & les préſerve de la mauvaiſe odeur partout ſi inſupportable, mais plus encore dans les pays chauds.

Ce que les Moſquées ont de plus curieux, ce ſont les Dômes, & les minarets, dont ils ſont accompagnés. Il eſt vrai, qu'on ne peut aſſez admirer la beauté de ces Dômes, leur grace, leur proportion, leur hardieſſe, & ſurtout la grandeur étonnante de quelques uns. Les ornemens intérieurs, qui les embelliſſent, ne ſont pas moins dignes d'être conſiderés. Les uns ſont travaillés en maniére de dentelle; d'autres en compartimens de fleurs; d'autres en forme de parquet; quelques uns enfin en côtes de melon; & ce ſont les plus ordinaires. Tous ces ornemens ſont pris dans les pierres mêmes, qui compoſent le Dôme; & ces pierres ſont ſi bien jointes & ſi bien liées, qu'on n'en voit aucune ſe ſéparer. Quoique l'épaiſſeur de ces Dômes ne ſoit que d'un pied & demi au plus, il n'y en a cependant aucun entre-ouvert, & leur conſtruction eſt ſi parfaite, qu'au bout de ſix ou ſept cens ans ils ſont encore auſſi entiers, que lorſqu'on y mit la derniere main. On en trouve quelques uns revêtus de

plâtre

plâtre en dehors, & dont les filigranes ſont faits de la même matiére ; mais ils ſont modernes, & leur forme decide aſſez de leur âge, pour qu'on ne puiſſe s'y méprendre. Ils n'ont rien de l'élégance que les Anciens ſçavoient donner à leurs ouvrages. On voit en relief ſur la plûpart de ces Dômes de grandes inſcriptions Arabes, qui régnent ſur la circonférence extérieure, & qu'on peut facilement lire d'en bas, auſſi bien que celles du dedans, qui ſont ou ſimplement peintes, ou faites en caractéres de bois doré. C'eſt ordinairement aux coins des Moſquées, que les Dômes ſont conſtruits, & qu'ils forment des eſpéces de Chapelles d'un exhauſſement, qui étonne. Quelquefois il n'y en a qu'un ſeul dans une Moſquée ; ſouvent il y en a deux, & même davantage. Lorſqu'il y en a deux, l'un couvre ordinairement la ſépulture du mari, & l'autre celle de la femme. Ils ſont égaux, & placés réguliérement pour la Symétrie. Outre les deux grands Dômes, on en trouve quelquefois deux autres plus petits, qui occupent les autres angles de la Moſquée ; quelquesfois auſſi il n'y en a point du tout.

Comme ces Dômes ſervent, ainſi que je viens de le dire, à couvrir la ſépulture de ceux qui ont fait bâtir la Moſquée, leur corps repoſe ordinairement dans un petit caveau, au deſſus duquel ſur le pavé du Dôme eſt une élévation d'environ un pied & demi de hauteur, & d'une longueur convenable à la grandeur de la perſonne inhumée. Si c'eſt un homme fait, l'élévation a plus de longueur ; ſi ce n'eſt qu'un enfant, elle en a moins. Ces élevations ſont couvertes d'une eſpéce de cercueil à jour à peu près ſemblable à ces repreſentations mortuaires, dont on ſe ſert dans nos Egliſes ; ſur ce cercueil eſt une eſpéce de drap verd qu'on renouvelle de tems en tems, & ſur lequel on écrit en lettres faites de drap rouge & blanc le nom du Prince, ou du Seigneur, dont le corps repoſe ſous cette repreſentation. Celle-ci eſt quelquefois accompagnée de douze ou quinze autres, qui ſont celles de la femme, des enfans, & même des favoris du deffunt. Ces Chapelles, ou tombeaux pavés de très beau marbre en ſont ordinairement revêtus à huit ou dix pieds de hauteur en forme de lambris, & ornés de diverſes lampes, de quelques Alcorans, & d'autres livres de dévotion, que des gens de Loi gagés pour cet exercice liſent régulierement à certaines heures de la journée. On y trouve auſſi quelquefois

l'Hiſtoire de la fondation de la Moſquée, & même celle du fondateur, dont les inſcriptions des Dômes contiennent très ſouvent l'abregé. Ces Chapelles ſont fermées, & comme je l'ai dit, il n'eſt pas permis à tout le monde d'y aller faire la priére. Cependant je n'ai pas laiſſé d'entrer dans preſque toutes celles, qui ſont hors du Caire. A l'égard des minarets, dont les Moſquées ſont ornées, ce ſont des eſpéces de petits clochers ordinairement travaillés à jour, & dont les dehors ſont accompagnés de deux ou trois galleries. Il y en a de fort curieux au Caire; & lorſqu'ils ſont tous illuminés pendant les nuits de la Lune du Rhamadan, on peut dire qu'ils produiſent un ſpectacle auſſi ſingulier, qu'agréable.

De l'Hopital. Un des plus célébres monumens qu'on voye au Caire en matiere de Moſquées, c'eſt l'Hopital général, qui cependant n'étoit autrefois deſtiné qu'à renfermer les fous. L'évenement, qui donna lieu à ſa fondation, eſt aſſez ſingulier. On dit qu'entre les femmes d'un certain Roi d'Egypte, qui, comme je l'ai dit, étoit fils de *Mohamed Ebn Toulon*, il s'en trouva une, qui avoit pour lui une paſſion ſi violente & ſi jalouſe, que ne pouvant ſupporter qu'il partageât ſa tendreſſe à ſes rivales, elle en perdit enfin l'eſprit; que ce Prince touché du malheur de cette femme qu'il aimoit véritablement, lui fit bâtir un Palais ſéparé du ſien, où elle reſta long-tems enfermée avec des perſonnes pour la ſervir ſuivant ſa qualité, & l'état facheux où elle ſe trouvoit réduite. On ajoute, qu'ayant enfin recouvert ſon bon ſens, ſoit par le ſecours des remédes, ſoit par celui du tems, le Roi la fit revenir auprès de lui, & qu'ayant ſa diſgrace toujours preſente, cette Princeſſe convertit ce Palais en un Hopital, qu'elle dota de revenus conſidérables, en faveur de ceux qui ſeroient affligés de la même maladie, dont elle avoit été attaquée; qu'enfin la mort ayant emporté le Roi ſon époux, la douleur exceſſive qu'elle conçut de cette perte la fit retomber dans ſes premiers égaremens; enſorte qu'on fut obligé de la renfermer une ſeconde fois dans ce lieu, où elle finit ſes jours.

Au-reſte cet Hopital, qui ſuivant cette tradition n'étoit deſtiné d'abord que pour les perſonnes malades de l'eſprit, eſt devenu commun dans la ſuite aux malades de toute eſpéce; & il ſeroit d'une richeſſe immenſe, ſi tous les legs qui lui ont été

faits, ou ceux qu'on y fait encore tous les jours, tournoient entierement à ſon profit. Mais la coutume veut ici, que de tous les ſoins, celui de gouverner les pauvres ſoit le plus propre à faire vivre dans l'opulence ceux qui en ſont chargés.

Cette maiſon ſituée dans une des plus belles rues du Caire a deux Moſquées magnifiques bâties vis-à vis l'une de l'autre, & ſéparées ſeulement par cette rue. A tenant chacune de ces Moſquées on voit de vaſtes bâtimens deſtinés à loger les malades de toute condition. Autrefois ces malades étoient rangés dans différentes ſales, ſuivant la nature de leur maladie. On y trouvoit une Apoticairerie recommandable par l'excellence des remédes qu'on y faiſoit, & la quantité ſurprenante de drogues précieuſes, qui entroient dans leur compoſition. Chaque genre de maladie étoit traité par un medecin particulier, qui avoit paſſé ſa vie à l'étudier, & qui par un grand nombre de cures heureuſes s'étoit acquis la réputation de tirer ordinairement ſes malades d'affaire. Les Medecins de cette eſpéce étoient recherchés avec ſoin de tous côtés, & attirés au Caire, non ſeulement par de groſſes penſions, mais encore par tout ce qui peut rendre la vie commode & agréable. Leur table étoit auſſi délicatement qu'abondamment ſervie; & celle des autres Officiers l'étoit à proportion. La dépenſe de chaque malade étoit fixée à un ducat d'or par jour; & afin qu'ils fuſſent mieux ſoignés, & ſervis plus ponctuellement, ils avoient chacun deux perſonnes prépoſées pour leur fournir tous leurs beſoins. Il y avoit auſſi des Cuiſiniers, des Confiſeurs, & d'autres perſonnes ſemblables, occupées uniquement à leur préparer des ragoûts flatteurs & des boiſſons délicates propres à leur réveiller l'appetit. Ceux qui ne pouvoient jouir des douceurs du ſommeil pendant la nuit étoient placés dans un lieu ſéparé, où ils entendoient une muſique auſſi douce qu'harmonieuſe, qui les amuſoit depuis deux heures du matin juſqu'à trois. Il y avoit des faiſeurs de contes gagés pour le même exercice & comme les malades ſoupirent ordinairement après le retour de l'Aurore, on avoit la précaution, pour les en flatter, d'annoncer de l'une & de l'autre Moſquée le tems de la priére du matin deux heures plutôt que par tout ailleurs. Lorſqu'ils étoient convaleſcens, on les faiſoit paſſer dans un appartement ſéparé, afin qu'ils ne reſpiraſſent plus le même air, & pour hâter davantage le

retour de leur ſanté. On faiſoit jouer devant eux des Comédies; on y danſoit au ſon des inſtrumens ; en un mot on n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit aider la nature à ſe rétablir promptement. Lorſqu'ils étoient en état de ſortir , on leur donnoit cinq ducats d'or, afin qu'ils ne fuſſent pas obligés de reprendre ſur le champ leur profeſſion , & qu'ils euſſent le tems de menager leurs forces. De tant d'attention , de pieté , & de magnificence, il ne ſubſiſte aujourd'hui dans cet Hopital que la ſeule coutume d'annoncer la premiere priére deux heures plutôt que dans les autres Moſquées. Du reſte les malades gueriſſent comme ils peuvent, ſans qu'on s'en mette fort en peine.

Des Tombeaux.

Outre les Moſquées on trouve encore dans la Ville du Caire & aux environs certains lieux de dévotion aſſez conſidérables par leur beauté. Ce ſont divers tombeaux de quelques Docteurs, ou Santons Mahométans, qui ſe ſont le plus diſtingués ou par l'excellence de leur doctrine, ou par la mortification extraordinaire de leur vie. Celui de leur fameux Docteur Chafaï mérite entr'autres d'être remarqué. Il eſt hors de la Ville, ſitué au pied de la montagne de Mokatan dans un lieu appellé *Carafe* , terme Arabe , qui ſignifie *ruines*. Le Macriſi dans ſon Hiſtoire ou deſcription de la Ville & des rues du Caire rapporte un évenement aſſez ſingulier au ſujet de ce Chafaï, qui étoit parent de Mahomet, & Auteur d'une doctrine qu'on regarde parmi les Turcs comme une des quatre Orthodoxes.

Un Calife , dit cet Auteur , ſectateur de Chafaï , & qui commandoit à tous les pays ſoumis alors au Mahométiſme , du nombre deſquels étoit l'Egypte , après avoir bâti dans Babylone , où il tenoit ſa Cour , un ſuperbe College , voulut pour rendre ce lieu plus reſpectable & plus frequenté, y faire transférer le corps de ce fameux Docteur , dont les ſentiments devoient ſervir de matiére aux leçons qu'on y donneroit. Dans cette vue il écrivit au Gouverneur qu'il tenoit en Egypte, de faire exhumer le corps de Chafaï, de le mettre dans un cercueil de bois précieux , & de le lui envoyer. Quoique ce Docteur eût été enterré ſans diſtinction dans un Cimetiere ordinaire , le lieu particulier de ſa ſépulture étoit parfaitement connu , & ſouvent viſité de tous les dévots. Le Gouverneur ſçavoit l'ex-

trême vénération du peuple pour ce prétendu Saint. Ainſi ſous prétexte de faire plus d'honneur aux cendres de ce Docteur ſi eſtimé, mais en effet pour empêcher quelque ſoulevement capable de traverſer l'exécution des ordres du Calife, il ſe rendit au tombeau avec une eſcorte de plus de dix mille hommes. Il étoit encore accompagné de toutes les perſonnes de diſtinction du Caire, que ſuivoit un peuple innombrable attiré par la dévotion, ou par la curioſité, motifs ordinaires des plus grands concours. Dès qu'il fut arrivé, les travailleurs commencerent à ouvrir la terre; mais à peine furent ils arrivés à la profondeur, où le corps repoſoit, qu'il en ſortit une flamme ſi vive & ſi éclatante, qu'ils en demeurerent aveugles pour le reſte de leurs jours. Un prodige ſi nouveau & ſi ſurprenant fit ſuffiſamment connoître, que le Saint ſe trouvoit bien, où il étoit, & qu'il n'y avoit rien de bon à gagner en s'opiniatrant à vouloir l'en tirer de force. Auſſi n'alla-t-on pas plus loin. On remit avec reſpect ſur le ſaint corps la terre qu'on avoit déja ôtée, & ſur le champ on dreſſa un acte, qui contenoit les merveilleuſes circonſtances de cet évenement, dont plus de vingt mille témoins oculaires atteſterent la vérité par leurs ſignatures. Cet acte fut enſuite porté au Calife par un certain nombre de ces mêmes témoins, choiſis entre les plus reſpectables, ſoit par leur rang, ou par leur âge. Dès que ce Prince l'eut reçu, il en fit faire grand nombre de copies revêtues de toute l'authenticité neceſſaire, qu'il envoya dans les diverſes Provinces de ſon Empire, afin d'y répandre la réputation de Chafaï, & d'y faire naître pour ce célébre Docteur la même vénération, dont il étoit pénétré.

Toute extraordinaire, ou pour mieux dire, toute fabuleuſe que paroît cette hiſtoire, il ne ſeroit pas impoſſible qu'avec le ſecours d'un peu d'adreſſe elle ne fût arrivée à peu près de la maniére, dont elle eſt racontée. On ſçait que l'imagination une fois préparée aux prodiges croit en découvrir par tout, & que dans cette diſpoſition l'accident le plus naturel, ou l'artifice le plus groſſier, n'ont pas de peine à lui en impoſer, puiſqu'elle ne cherche alors qu'à être ſeduite. Sur ce principe on ne s'écarteroit peut être pas trop de la vérité, en penſant que le Gouverneur bon politique & bon courtiſan, dans la crainte d'exciter une révolte, & pour entrer en même tems

dans les vues de ſon maître, eût imaginé un ſtratagême propre à ſatisfaire également les ſujets & le ſouverain. Il ſuffiſoit pour y réuſſir d'avoir mis ſecretement autour du corps des matieres combuſtibles, mêlées de quelques phoſphores, capables de s'enflammer dès qu'ils auroient pris l'air, & d'avoir fait venir de loin de veritables aveugles, dont l'Egypte manque moins que tout autre pays, pour les employer à ouvrir la terre. On y avoit joint ſans doute la précaution de les engager, autant par la crainte que par la récompenſe, à publier qu'ils avoient perdu la vue en cette occaſion. On en jugera tout ce que l'on voudra. Ceci n'eſt qu'une conjecture que j'abandonne à la critique. Il eſt ſeulement à propos d'obſerver, que les Turcs & les Arabes croyent difficilemeut aux miracles, & que ſur cet article, comme ſur beaucoup d'autres, ils différent extrémement des Perſans, qui ſont à cet égard les plus credules de tous les hommes. En effet leur hiſtoire, comme celle des Eſpagnols, fourmille d'évenemens ſurnaturels, qu'ils attribuent aux mérites de leurs prétendus ſaints, & l'on ne rencontre aucun lieu de pieté en Perſe, quelque petit & quelque negligé qu'il ſoit, qui ne conſerve de gros régiſtres de toutes les merveilles qu'on dit s'y être opérées. Les beaux recueils d'extravagances! Qu'on trouveroit là d'excellens mémoires, ſi l'on vouloit travailler à l'hiſtoire des égaremens de l'eſprit humain!

Au reſte pour prouver le peu de diſpoſition qu'ont les Arabes à croire les faits extraordinaires, il ſuffira de rapporter un trait du même Macriſi, qui m'a fourni le récit que je viens de faire au ſujet du tombeau de Chafaï. Ce trait renferme même une particularité que l'on ne ſera pas faché d'apprendre. Peu d'années après la mort de Mahomet, dit cet Auteur, un homme, qui paſſoit au Caire pour un grand Saint, alla trouver le Moufti, à qui il déclara, que le Prophéte, qu'il avoit connu particuliérement, lui étoit apparu, & lui avoit ordonné très expreſſément de lui venir reprocher de ſa part, qu'on ne faiſoit aucune mention de lui en annonçant les heures de la priére au peuple; oubli dont il étoit très indigné. Ce reproche frappa le Moufti. Sur le champ il ſtatua, qu'à l'avenir lorſqu'on inviteroit les fidéles à ſe rendre à la Moſquée, on ajouteroit à la formule ordinaire ces paroles; *Que la bénédiction de Dieu ſoit ſur ſon Prophete*, ce qui s'eſt toujours pratiqué depuis dans les lieux,

où la religion Mahométane eſt ſuivie. Mais pour faire voir qu'il ne regarde cette apparition, que comme un conte à endormir les enfans, Quelle folie! continue cet Auteur; les morts peuvent ils revenir de l'autre monde? Auſſi dans ſon hiſtoire d'Egypte, qui contient les annales de ce qui s'eſt paſſé dans ce Royaume pendant ſept à huit cens ans, on ne trouve point qu'il ait cité aucun autre miracle, ou prodige, que les deux que je viens de rapporter & un troiſiéme d'une des parentes de Mahomet douée d'une extraordinaire ſainteté. Cependant les Egyptiens naturels ſont de tous les hommes les plus ſuperſtitieux, comme les plus ignorans. Car comme l'a dit un ſçavant Mahométan, dont Monſieur d'Herbelot rapporte la vie dans ſa Bibliotheque Orientale, la ſuperſtition & l'ignorance ne manquent jamais d'être unies enſemble.

Des Caravanſeras.

On trouve auſſi dans la Ville du Caire de très beaux Caravanſeras toujours remplis de monde & de marchandiſes; ce qui engage les Grands du pays à employer leur argent à élever de ces ſortes d'édifices, parce qu'ils en tirent des revenus très conſidérables. Les Nubiens, les Abyſſins, & les autres nations de l'Afrique, qui abordent au Caire, y ont chacune le leur particulier, où elles ne manquent jamais de loger. Il en eſt de même des marchands d'Alep, de Damas, de Conſtantinople, & des autres Villes de commerce. Ces Caravanſeras ſont des hoſpices ſacrés, où il n'eſt pas permis d'inſulter perſonne, n'y de s'attaquer aux effets, qui y ſont dépoſés. On pouſſe même la précaution & le ſcrupule juſqu'à ne pas ſouffrir, qu'un homme, qui n'eſt point marié y habite. Cet uſage s'obſerve auſſi dans les quartiers de la Ville, où il y a des familles, parceque les Turcs ſont dans la ridicule perſuaſion, qu'un homme qui n'a point de femmes, eſt beaucoup plus dangereux, qu'un autre. Pour moi je m'imagine que la ſeule crainte d'un ſecours trop officieux, qu'ils ne deſirent pas, leur met cette penſée extravagante dans la tête. Au reſte ce n'eſt qu'à l'intérêt des propriétaires de ces eſpeces d'hotelleries, ou de magaſins, qu'on eſt redevable de l'ordre & de la ſureté, qui y régnent; car d'ailleurs les Turcs ne ſont pas gens à ſe piquer de tant de délicateſſe & de probité. Leur avantage eſt toujours pour eux la premiére & la plus reſpectable de toutes les loix.

Des Bains publics.

Les Caravanſeras ne ſont pas les ſeuls édifices, qui produiſent

de bonnes rentes. Il eſt certain qu'un bain public eſt un des meilleurs fonds, qu'on puiſſe poſſéder au Caire. Plus ils ſont magnifiques, & plus ils rendent, à cauſe du grand concours qu'y attire la propreté dont on y eſt ſervi, jointe à l'agrément du lieu. Du reſte ce qu'il en coute pour s'y baigner eſt très modique.

Il y a des bains, qui ſont uniquement deſtinés pour les hommes, d'autres où il n'entre que des femmes; mais ordinairement ils ſervent aux hommes le matin, & aux femmes l'après-diner, ou au contraire. Comme ſuivant la loi de Mahomet beaucoup de choſes peuvent rendre le corps impur, de là vient l'uſage ſi fréquent des bains chez les peuples, qui en font profeſſion. Un mari, par exemple, après avoir rempli les devoirs de ſon état, eſt obligé de ſe baigner, pour ne pas reſter immonde. C'eſt par cette raiſon, que tous les matins à la pointe du jour on voit au Caire une multitude de gens du bas peuple ſe jetter ſans façon dans le canal, dont cette Ville eſt traverſée, n'ayant pas le moien d'aller aux bains publics, qui d'ailleurs ne pourroient pas ſuffire à tant de monde. Mais outre les motifs de religion, ceux de la ſanté, & même du plaiſir, contribuent encore beaucoup à rendre les bains d'une néceſſité indiſpenſable chez les Orientaux. En effet ils ſont perſuadés, que c'eſt un moien des plus efficaces pour reparer les forces trop diſſipées, & pour entretenir la ſoupleſſe & l'agilité du corps. Peut être ne ſe trompent ils pas. D'ailleurs c'eſt pour les femmes un prétexte de ſortir de leur priſon deux fois la ſemaine, & de paſſer plus agréablement que chez elles deux après midi, dont elles ne manquent gueres de tirer tout le parti que l'occaſion leur preſente. Les plus à plaindre, & qui effectivement envient le bonheur des autres, ſont celles dont les maris ſont aſſez riches, pour avoir des bains chez eux. Celles là n'ont de reſſource pour ſe promener que la viſite des tombeaux. Auſſi toute triſte qu'elle eſt, elle ne laiſſe pas de leur paroître charmante. On peut dire, qu'elles ſont redevables aux morts d'une liberté, que ſans eux elles n'obtiendroient certainement pas des vivans.

Des Lacs. Le Caire renferme auſſi divers lacs dans ſon enceinte. Il y en a un tout voiſin de la contrée de France; mais le plus renommé de ces lacs, qu'on appelle *Birques* dans le langage du pays, eſt

eſt celui qu'on avoit aſſez proche du Château. Il peut avoir cinq cens pas de Diametre ; & les plus belles maiſons de la Ville ſont bâties ſur ſes bords. Il faut avouer, que ſi elles lui ſervent d'ornement, il leur procure en récompenſe une vue auſſi charmante que variée. Rien n'eſt plus agréable, que de voir un terrain, qui pendant huit mois de l'année eſt un prodigieux baſſin rempli d'eau, devenu pendant les quatre autres un jardin riant & perpétuel. Tant que ce baſſin reſte inondé, il eſt couvert d'un nombre prodigieux de brigantins & de barques dorées, ſur leſquelles les perſonnes de conſidération ſe promeinent à l'entrée de la nuit avec leurs femmes. Il ne ſe paſſe pas un ſoir qu'on n'y tire un feu d'artifice, & que quelque concert ne s'y faſſe entendre. Les jalouſies, qui regnent tout autour ſont remplies d'une infinité de Dames, qu'on ne laiſſe pas d'entrevoir à la faveur des illuminations, dont toutes les faces des maiſons ſont alors éclairées. Pour moi je trouve que c'eſt un des plus galants ſpectacles que la nuit puiſſe offrir aux yeux, & où la fraicheur, qui lui eſt naturelle, augmentée par celle des eaux de ce vaſte baſſin, fait qu'on ſe dédommage avec délices des chaleurs de la journée.

Il faut convenir, que les Turcs entendent admirablement l'art de ſe préſerver de la chaleur, & de ſe ménager des aſiles, où elle ne pénétre que difficilement. On en a vû pouſſer l'induſtrie & la volupté, juſqu'à ſe conſtruire des retraites au milieu d'une caſcade, dont l'eau tombant ſur un large marbre formoit tout autour une nappe, qui comme une courtine renfermoit leur lit de repos. Il faudroit avoir éprouvé les chaleurs étouffantes, qui régnent en Afrique, ſurtout au mois de Mai, pour bien comprendre les agrémens de la réuſſite d'une pareille invention. Ordinairement les ſales où l'on ſe retire ſont auſſi exhauſſées que nos Egliſes. D'ailleurs elles ſont rafraichies ſans ceſſe par une infinité de jets d'eau, & par des gorges de loup, où le vent de Nord s'engouffre, & rend l'air qu'on reſpire en ces lieux aſſez tempéré.

Un des plus beaux morceaux d'antiquité, & dont je ne crois pas qu'aucun de nos Auteurs ait jamais rien écrit, eſt une porte du Caire appellée *Babel Fetouh*, c'eſt-à-dire, *la porte de l'ouverture*, parce qu'elle fut élevée à l'endroit de la muraille, où un Roi d'Egypte fit faire une breche pour rentrer dans la Ville, dont

Des portes du Caire.

un autre Prince s'étoit emparé pendant ſon abſence. Cette porte eſt d'une architecture, que je n'entreprendrai pas de décrire. Ce que je puis dire, c'eſt que je n'ai rien vû de plus beau, de plus ancien, ni de plus entier, que cette magnifique porte. Elle eſt accompagnée de deux tours, qui en ſont le principal ornement. Ces tours ne ſont pas abſolument rondes; leur figure approche de l'ovale, dont il n'y a que la moitié qui paroiſſe en dehors. Leur conſtruction du reſte eſt ſi admirable, qu'elles ſemblent faites d'une ſeule pierre, tant l'ouvrage eſt achevé. La plus grande partie de ces tours eſt en quelque ſorte couverte d'un écuſſon relevé de trois ou quatre doigts ſeulement du corps de la Tour; & l'on peut dire que l'art s'eſt ſurpaſſé dans la ſimplicité de cet ornement, auſſi bien que dans un autre ouvrage de même nature, dont eſt accompagné le deſſus de la porte, où ſe lit une inſcription Arabe. Du reſte cette porte n'a ni colomnes, ni figures. Sa forme eſt quarrée, comme celle de toutes les autres portes de la Ville.

La porte appellée *Babel Nasr*, nom qui ſignifie *la porte de la victoire*, a été bâtie par un des ſucceſſeurs de Méez-lédin-allah après une bataille qu'il gagna ſur un Prince, qui étoit venu l'aſſiéger. On peut la regarder comme une des plus belles de la Ville. Je puis aſſurer qu'en Europe nous en avons peu qui l'égalent, & aucune qui la ſurpaſſe. Ce fut à la place d'une porte fort commune, par où ce Roi d'Egypte rentra victorieux qu'il fit conſtruire celle, dont je parle, à laquelle le tems a laiſſé ſon nom, & n'a rien fait perdre de ſa premiere beauté. Quoiqu'elle ne puiſſe pas entrer en comparaiſon avec *Babel Fetouh*, dont elle n'eſt pas éloignée, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'elle eſt parfaitement belle. Elle n'eſt gueres moins haute & moins large que celle de Saint Martin à Paris; & les Turcs pour exprimer la quantité de bled, qui ſe conſomme chaque jour au Caire, ont coutume de dire par une exagération fort commune aux Orientaux, qu'on y en débite autant, qu'il pourroit en entrer en un jour par l'ouverture de Babel Nasr. Ce fut au deſſus de cette porte, & en dehors de la Ville, qu'après avoir conquis l'Egypte, & pris le dernier Roi des Mammelucs, le ſultan Selim fit pendre cet infortuné Monarque. Ce Prince eut même enſuite la férocité de faire repreſenter au Caire cette action barbare par des bateleurs en preſence de

ſes femmes & de ſes enfans, afin qu'ils ne fuſſent pas abſolument privés du plaiſir inhumain qu'il avoit pris à cet odieux ſpectacle. Enfin la porte nommée *Babeherie* n'eſt pas moins digne d'admiration ; & tout ce que l'on fait aujourd'hui n'approche certainement point de la nobleſſe de ces anciens monumens.

Des greniers de Joſeph.

Le vieux Caire n'a, comme je l'ai dit, rien de remarquable, que les greniers de Joſeph. Ces greniers au reſte n'ont rien dans leur conſtruction, qui réponde, ni à l'idée que bien des gens s'en forment, ni à la réputation que ce S. Patriarche s'eſt faite en Egypte. Auſſi n'en eſt-il pas l'Auteur. Ils ne conſiſtent que dans l'élévation d'un mur aſſez nouvellement bâti, lequel environne un grand terrain quarré, où l'on dépoſe le bled, l'orge, & les autres grains, que ceux qui poſſédent des terres ſont obligés de fournir tous les ans au Bacha par forme de tribut. Ce que ces greniers ont de veritablement beau, c'eſt la voute, mais elle ne leur eſt pas particuliére, puiſque c'eſt le Ciel même. En effet ils n'ont point d'autre couverture. C'eſt pour cette raiſon que tous les ans on déduit à ceux qui en ont la garde une certaine quantité de meſures de grains, en conſidération de ce que les oiſeaux, qui s'y rendent en très grand nombre, & qu'on n'inquiéte que rarement, peuvent en manger dans le cours de l'année.

On trouve auſſi dans la vieille Ville une aſſez belle Egliſe deſſervie par les Coptes, & qui paroît fort ancienne. Sous la Nef eſt une petite Chapelle dans laquelle on deſcend par huit ou dix degrés. Cette Chapelle eſt ſoutenue par quatre piliers, qui forment de part & d'autre un petit collatéral. Ce lieu pourroit à peine contenir vingt perſonnes. Dans le fond eſt un petit Autel, & derriére cet Autel l'endroit, où ſuivant la tradition, étoit placé le berceau de l'enfant Jeſus dans le tems de ſa fuite en Egypte. Dans le petit collatéral à main droite ſe voit une niche, où il ſe tenoit, ajoute-t-on, lorſqu'il étoit levé.

Du puits de Joſeph.

Je finis par ce qui regarde ce puits ſi fameux, dont parlent toutes les relations des voyageurs, qui ont abordé en Egypte. Il ſe trouve dans le Château du Caire ; & ſe nomme le puits de Joſeph, par un effet de l'extrême vénération qu'ont les Egyptiens pour la mémoire de cet illuſtre Patriarche. Elle eſt encore ſi vive aujourd'hui parmi eux, que tout ce que l'art a

pû inventer de conſidérable à l'avantage du pays, & dont l'établiſſement eſt inconnu au peuple, comme les ponts & les canaux, eſt attribué d'une commune voix à ce Saint homme. Cependant malgré ce préjugé général, il eſt certain que le puits, dont il s'agit, fut creuſé ſous un Roi, qui ſe nommoit Mahamed fils de Calaon, époque qui fait connoître que ſon antiquité ne remonte pas au deſſus de ſix cens ans. Ce fut, ajoute-t-on, l'ouvrage d'un Viſir de ce Prince, appellé Joſeph. Quoiqu'il en ſoit, ce puits eſt taillé dans le roc, & peut avoir deux cens quatre vingt pieds de profondeur. Mais toute cette profondeur n'eſt pas de ſuite, comme on pourroit ſe l'imaginer parceque c'eſt l'ordinaire. Elle ſe partage en deux moitiés à peu près égales, dont la ſeconde ne répond pas préciſément à la premiere. Celle-ci eſt un grand quarré, dont toutes les faces ont chacune dix huit pieds, & autour duquel regne une rampe pratiquée dans le vif du rocher. C'eſt par là qu'on deſcend ſur une plate forme, qui eſt ſituée préciſément au deſſous de l'ouverture. C'eſt ſur cette plate forme que ſont placés des bœufs, qui par le moyen de deux roues, qu'ils font tourner, élevent juſques-là l'eau du ſecond puits, tandis que d'autres bœufs, qui ſont placés en haut, la font monter de la même maniere de cette plateforme juſqu'à la bouche du premier.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cet ouvrage, c'eſt la cloiſon, ou le parapet naturel, qui ſépare le premier puits de l'eſcalier qui l'environne, & qu'on a ménagé dans la matiere avec beaucoup d'art. Ce parapet n'a que ſix pouces d'épaiſſeur, excepté en quelques endroits, où il en a un peu davantage. Cet eſcalier, ou plutôt cette deſcente, puiſqu'il n'y a point de degrés, eſt aſſez large, pour que des bœufs puiſſent y paſſer à l'aiſe, lorſqu'on les fait deſcendre ſur la plate-forme pour y travailler, ou quand on les fait remonter pour en ſubſtituer d'autres en leur place. Elle eſt auſſi aſſez bien éclairée par de petites fenêtres percées de diſtance en diſtance dans la cloiſon, en donnant ſur le puits même, d'où elle tirent leur jour. A l'égard du ſecond puits, il n'eſt pas à beaucoup près ſi large que le premier, à côté duquel il eſt creuſé; mais il a autant de profondeur; c'eſt-à-dire environ cent quarante pieds depuis la plate-forme juſqu'à l'eau.

Il ſe trouve des gens, qui charmés du puits de Joſeph, ne

balancent point à le compter aux Pyramides pour la grandeur du travail. J'avoue pour moi que ce puits eſt un bel ouvrage en ſon genre. Je conſens volontiers, que ſa premiere partie ſeulement ayant cent quarante pieds de hauteur, & ſes côtés étant de dix huit pieds chacun, ces ſommes produiſent une ſurface de dix mille quatre vingt pieds, qu'il a fallu tailler à la pointe du marteau, ſans compter le chemin, qui deſcend depuis l'ouverture juſqu'à la plate forme, & qui eſt encore un ouvrage conſidérable. Cependant je ſuis encore fort éloigné malgré cela d'être de leur ſentiment. En effet je ſuis perſuadé, qu'en moins de vingt ans vingt hommes peuvent creuſer un puits ſemblable à celui-là, le roc dans lequel il eſt taillé étant extrêmement tendre, & par conſequent fort facile à couper. Ainſi il n'y a point, à mon avis, de particulier un peu riche, qui ne pût réuſſir dans une pareille entrepriſe. Il n'en eſt pas de même des Pyramides. Il ſuffit de les voir & de les examiner avec quelque attention, pour comprendre d'abord, qu'il a fallu employer des tréſors immenſes pour les élever, & que des Souverains ſeuls ont pû projetter des ouvrages ſi prodigieux, & les executer.

Une preuve que le puits de Joſeph ne mérite pas autant d'admiration, que les voyageurs veulent le faire croire, peut être parcequ'ils le croyent réellement eux mêmes, c'eſt qu'il n'eſt pas le ſeul de ſon eſpece. J'en ai découvert cinq à peu près ſemblables dans les ruines du vieux Caire au pied des montagnes vers leſquelles la Ville s'élevoit depuis les bords du Nil par un eſpace d'environ trois quarts de lieue. Ils ſont de même creuſés dans le roc, & d'une profondeur étonnante. Ce qu'ils ont de particulier, c'eſt qu'ils ne ſont point partagés en deux, comme celui de Joſeph, & que le fond repond préciſément à l'ouverture, comme dans tous les autres puits du monde. Du reſte ils ſont preſque ſur la même ligne, en tirant vers le Midi, & à côté du Château, dans le lieu qu'on appelle le quartier des domeſtiques d'Ebn Toulon. Il y en a quatre qui ne travaillent plus; & ce ſont les plus profonds; auſſi ſont-ils les plus voiſins de la montagne. Les pierres & la terre qu'on y a jettées les ont à demi comblés. Cependant leur profondeur eſt encore ſi grande, qu'elle éblouit. Leur ouverture n'eſt point un quarré parfait; elle peut avoir dix pieds de longueur ſur huit

de large. A l'égard du cinquiéme, il eſt encore en état de ſervir ; & fournit de l'eau à une ancienne Moſquée, autour de laquelle habitent encore pluſieurs familles dans une eſpece de fortereſſe, qui ſemble être colée contre la montagne. Cette eau eſt douceâtre & fade, comme celle de tous les puits d'Egypte, excepté l'eau du puits de Joſeph, qui au contraire eſt un peu ſalée. Il eſt probable, que ces puits fourniſſoient autrefois de l'eau à une partie du vieux Caire, ſur lequel leur ſituation dominoit. On voit encore proche d'un de ces puits des tuyaux de terre cuite, qui ſervoient à la conduire. On trouve dans le nouveau Caire quelques autres puits creuſés comme ceux-ci dans le roc ; mais ils ſont fort éloignés d'avoir la même profondeur.

Je ne ſçai ce que vous penſerez, Monſieur, de mes obſervations ſur la fameuſe Ville du Caire. Aumoins puis-je vous aſſurer qu'elles ſont fideles & exactes. Je ne vous dis rien des richeſſes de cette Capitale de l'Egypte. Vous en jugerez mieux par ce que j'ai deſſein de vous écrire ſur l'état preſent du commerce dans ce pays. En attendant vous pouvez croire hardiment ſur ma parole, qu'en or, en argent, & en pierreries, il y a peu de Villes au monde, qui ſoient plus riches que celle la. Je ſuis, &c.

Au Caire ce....

LETTRE SIXIEME.

DESCRIPTION

Des fameuſes Pyramides d'Egypte, & en particulier de la plus grande, de ſon intérieur, & des ſecrets qu'elle renferme.

IL n'eſt pas encore tems, Monſieur, de ſortir de la baſſe Egypte. Les environs du Caire vont nous offrir des ſpectacles, qui ne ſont ni moins grands, ni moins dignes de votre curioſité que tout ce que vous avez vû juſqu'ici. Je parle de ces fameuſes Pyramides, qui firent l'admiration de toute l'antiquité, & qui ont été miſes au nombre des ſept merveilles que l'on a comptées dans l'Univers. Je ſçai qu'il s'eſt trouvé, & qu'il ſe trouve encore aujourd'hui, même parmi les perſonnes les plus éclairées, des gens, qui ne regardent ces monumens célébres que comme des maſſes informes de pierres entaſſées les unes ſur les autres ſans beaucoup d'art, capables d'étonner peut être un vulgaire ignorant, qui ne manque jamais de ſe laiſſer prévenir par les choſes grandes, de quelque nature qu'elles puiſſent être, & de faire admirer la puiſſance, ou même la folie des Monarques, qui épuiſerent leurs tréſors pour la conſtruction de ces ouvrages prodigieux, mais peu propres en effet à donner une grande idée du goût & de l'habileté de ceux qui préſiderent au deſſein de ces dépenſes inutiles & inſenſées. Pour moi, qui ai vû de près ces monumens ſuperbes de l'ancienne grandeur, qui rendit autrefois l'Egypte ſi célébre, qui non content d'en parcourir les dehors, ai voulu viſiter avec

ſoin les coins & les recoins les plus cachés de leur intérieur; j'avoue que je n'ai pû m'empêcher d'être frappé de la magnificence & de la grandeur, qui éclattent de toutes parts dans ces édifices ſi vantés, & que je n'ai reconnu qu'avec admiration l'habileté des architectes, qui préſidérent à l'exécution de cette grande entrepriſe. Peut être en dis-je trop; peut être ſur cet aveu m'accuſerez vous de me laiſſer aiſément prévenir en faveur de tout ce qu'un climat éloigné peut offrir d'extraordinaire à la curioſité d'un étranger. Je veux bien vous en faire le juge. La deſcription que je vous envoye vous fera peut être convenir que je n'outre rien; j'eſpére même qu'elle ne vous donnera pas une moindre idée de ces monumens ſi anciens & ſi fameux que celle que j'en ai conçüe moi même.

Du deſſein des Pyramides.

Cependant avant que d'entrer ſur ce ſujet dans un détail, dont j'oſe vous prédire d'avance que vous me ſçaurez quelque gré, permettez moi, Monſieur, de vous faire obſerver d'abord quel fut le but de ces Monarques puiſſans, qui préſiderent à la conſtruction des Pyramides. En effet on ne peut juger ſainement de quelque ouvrage que ce ſoit, ſi l'on ne ſçait premiérement dans quelles vues le projet en a été conçu, & quel but on s'eſt propoſé, lorſqu'on a entrepris de l'exécuter. Bien des gens ont regardé les Pyramides comme l'ouvrage d'une vanité outrée, d'une préſomption aveugle de ces anciens Rois de l'Egypte, qui cherchant à éterniſer leur nom, crurent trouver dans la durée de ces édifices, qu'ils jugerent devoir paſſer celle des tems mêmes, cette immortalité à laquelle ils aſpiroient. Sur ce pied-là ils ont traité cette entrepriſe d'inſenſée, perſuadés que la beauté, l'élégance, & le goût, qui régnent dans quelque ouvrage que ce puiſſe être, ſont plus capables de conſerver à la poſtérité la mémoire du Prince, qui en a formé le deſſein, & celle de l'ouvrier qui l'a exécuté, que la grandeur la plus demeſurée d'un coloſſe, dans laquelle on ne remarque ni délicateſſe, ni agrément. En cela je ſuis de leur ſentiment. Mais ces Monarques ſi ſages & ſi éclairés, qui, lorſqu'il s'agiſſoit de rendre leurs Etats floriſſants, & de procurer le bonheur de leurs ſujets, ſçavoient former, comme vous l'avez vû, des deſſeins ſi grands, ſi utiles, ſi magnifiques, dans ce qui concernoit les intérêts de leur réputation & de leur gloire auroient ils eu des vues ſi bornées & ſi imparfaites? Non, Monſieur,

&

& le peu d'eſtime que quelques ſçavans ont paru avoir pour les Pyramides d'Egypte vient de ce qu'ils en ont ignoré le ſecret, & de ce qu'ils n'ont pas été inſtruits du motif dans lequel elles avoient été bâties. La paſſion favorite des anciens Egyptiens étoit de ſe faire dès leur vivant des ſépultures, où apres leur mort leurs corps fuſſent à couvert, non ſeulement de la corruption, à laquelle nous ſommes tous condamnés par la nature, mais encore de toutes les entrepriſes que la malignité & la témérité des hommes auroient pû former contre ces aziles inviolables. La ſuite de mes lettres, & ſurtout ce que j'ai à vous dire de la Religion des anciens Egyptiens, vous inſtruira des raiſons ſur leſquelles cette inclination étoit fondée. Elle n'étoit pas particuliére au peuple; Elle s'étendoit juſqu'aux Souverains qui plus encore que leurs ſujets étoient intereſſés à ce qu'après leur mort leurs corps ne fuſſent expoſés à aucune inſulte. Les Grands & les Seigneurs de leur Cour, les perſonnes qui partageoient leur eſtime, ou leur faveur, avoient les mêmes intérêts. Auſſi peut on dire que parmi cette nation chacun cherchoit les moyens les plus ſeurs pour ſe conſerver après ſa mort à proportion des honneurs & des plaiſirs, que ſon rang, ſes richeſſes, ſa dignité & ſon emploi, lui procuroient pendant la vie.

De là il eſt aiſé de concevoir que ces fameuſes Pyramides bâties par quelques anciens Rois d'Egypte n'avoient été élevées que pour leur ſervir de tombeaux, & pour être la ſépulture des perſonnes qui leur étoient chéres. On jugera de leur magnificence parce que j'en dirai dans la ſuite. A l'égard du deſſein qu'ils avoient d'y mettre leurs corps à l'abri de toute inſulte, je mets en fait qu'ils ne pouvoient imaginer de moyens plus ſeurs pour y reuſſir, que ceux qu'ils avoient employés dans la conſtruction de ces monumens célébres. La deſcription que je donnerai de l'intérieur de la grande Pyramide juſtifiera ce que j'avance. Peut être contribuera-t-elle à faire revenir certaines perſonnes du faux préjugé qu'elles ont au déſavantage de ces ouvrages ſi vantés.

De leur Auteur.

Il n'eſt pas auſſi aiſé de vous donner des lumiéres certaines ſur l'Auteur des Pyramides, que ſur le deſſein qu'on a eu en les élevant. Les Hiſtoriens Romains, qui ont parlé de ces miracles de l'art, vivoient dans des ſiécles ſi reculés de ceux

auxquels ils avoient été conſtruits, que le nom des grands Rois qui executerent le deſſein de ces célébres ouvrages, étoit déja parfaitement ignoré. Ils nomment cependant au nombre de ces Rois un certain Pſammetichus, ſans rapporter aucune particularité ni du tems de ſon régne, ni de ſes actions. Ce nom même ne fut jamais Egyptien; il eſt Grec, ou Latin; ou dumoins il faut dire qu'il a été accommodé à ces langues. Quelques uns ont attribué à Mercure les trois grandes Pyramides, dont j'ai réſolu de vous entretenir dans cette lettre; comme ſi la conſtruction d'une ſeule n'eût pas ſuffi pour éterniſer la mémoire d'un Monarque, & pour épuiſer les richeſſes d'un long régne. On prétend, & c'eſt une tradition conſtante parmi les Arabes, que ce fut ce fameux Hermès, qui les fit bâtir. Si cette opinion avoit quelque fondement, ne pourroit-on point dire que ce fut l'execution de ce grand deſſein, qui le fit ſurnommer Triſmégiſte, ou trois fois grand? D'autres penſent que la premiere étoit deſtinée à ſervir de tombeau à ce Pharaon, qui en pourſuivant les Iſraëlites fut englouti dans la mer Rouge avec toute ſon armée. Vous ſçavez qu'on attribue la conſtruction de la troiſiéme à cette fameuſe beauté, qui pour prix de ſes faveurs exigeoit de chacun de ſes Amans une pierre de cette Pyramide. Quelques anciens Auteurs rapportent cette hiſtoire autrement. Ils diſent que cette courtiſane, qui par quelques uns eſt appellée Doricha, & à qui d'autres donnent le nom de Rhodope, faiſoit ſon ſéjour dans une Ville d'Egypte aſſez éloignée de la Capitale, & où elle s'étoit attiré par ſes charmes le cœur de toute la jeuneſſe des environs. Elle étoit un jour au bain, ajoutent-ils, lorſqu'un Aigle fondant ſur une fille qui la ſervoit, & qui gardoit ſes habits, lui enleva une des mules de ſa maitreſſe. De là cet oiſeau prit ſon vol vers Memphis, où il arriva dans le tems que le Roi rendoit la juſtice à ſon peuple; & après avoir voltigé quelque tems au deſſus de la tête de ce Prince, il laiſſa enfin tomber doucement cette chauſſure ſur la robe du Monarque. Ce Roi, dont l'hiſtoire ne rapporte point le nom, fut auſſi ſurpris de cette avanture, qu'il devoit l'être naturellement. L'attention avec laquelle il conſidéra cette mule, qui ſembloit lui être venue du Ciel, lui inſpira bientôt d'autres ſentimens. Il en admira la magnificence & la délicateſſe; enſuite à force d'admirer la

mule, il ſouhaita avec paſſion de voir le pied auquel elle avoit ſervi de chauſſure. Ces premiers mouvemens furent ſuivis d'une véritable inclination pour la perſonne, à qui cette mule appartenoit. Ce Prince dépêcha des couriers dans tout ſon Royaume, pour en apprendre des nouvelles. On découvrit enfin cette belle fille, qui fut auſſi-tôt conduite à la Cour. Le Roi l'épouſa; & après ſa mort ce Prince lui deſtina pour tombeau cette Pyramide, qu'il lui fit élever comme un témoignage éternel de ſa tendreſſe.

Je crois que vous me permettrez ſans peine de ne pas ajouter plus de foi à cette tradition, qu'à la premiére. Il falloit que les Rois de ces anciens tems fuſſent bien aiſés à enflammer, pour concevoir une véritable paſſion à la vue ſeule d'une mule. Mais on peut dire auſſi, que les Amans de ce tems-là devoient être bien généreux, pour faire des préſens tels qu'en éxigeoit, dit-on, cette courtiſane. Il ne s'agiſſoit que d'une pierre, il eſt vrai; cependant ſi on conſidére que cette pierre devoit être de marbre granite telle que toutes celles, dont la Pyramide eſt compoſée, & qu'il falloit la faire venir juſques-là de la haute Egypte, c'eſt-à-dire de près de deux cens lieues qu'on compte depuis le Caire juſqu'à la carriere d'où ces marbres étoient tirés, on conviendra, je penſe, aiſément avec moi que peu de perſonnes étoient en état de faire des préſens ſi conſidérables. En tout cas, ſi l'on veut que l'hiſtoire ſoit réelle, à conſidérer le nombre des pierres, qui forment cette Pyramide, on ne pourra s'empêcher de reconnoître, que cette beauté ſi précieuſe n'étoit certainement pas des plus rares. Vous ſentez juſqu'où pourroit m'emporter cette réflexion; je reviens à la matiére que je me ſuis d'abord propoſée.

Il y a pluſieurs Pyramides en Egypte; mais les plus belles, les plus entiéres, les plus grandes, ſont celles qu'on rencontre preſque vis-à-vis, & à l'Eſt de ce que nous appellons le vieux Caire, & à deux ou trois lieues de diſtance de cette ancienne Ville. Ce ſont les plus Septentrionales de toutes celles, qui exiſtent aujourd'hui en Egypte, & les plus voiſines du Delta, dont elles ne ſont éloignées que de cinq lieues. Elles ſont ſituées ſur la rive gauche du Nil, & aſſiſes ſur le penchant d'une colline de pierre ſolide, qui par une pente aſſez douce s'éléve derriére elles à une hauteur très conſidérable; c'eſt-à-dire que

De leur ſituation.

ces montagnes, dont j'ai parlé ailleurs, qui bornent le Nil au Couchant, & ſéparent l'Egypte de la Libye, s'abaiſſent en cet endroit par l'eſpace d'une grande lieue, & que ſur l'extremité de cette pente, à la hauteur d'environ deux cens cinquante pieds que le Nil arroſe de ſes eaux, s'élévent les Pyramides ſur un terrain, qui a été applani à la pointe du marteau, & que l'art des hommes a rendu parallelle à l'horiſon.

C'eſt ce qui ſe remarque principalement à la ſeconde des deux grandes Pyramides, autour de laquelle du côté de l'Oueſt & du Nord paroît un foſſé taillé dans le roc de trente à trente cinq pieds de hauteur. C'eſt l'endroit par où le terrain s'éléve vers la montagne. Il n'en eſt pas de même du côté de l'Eſt & du Sud, qui regarde le Nil & la plaine. On n'y découvre aucune élévation. Au contraire le terrain y va naturellement en baiſſant. Les Pyramides ne ſont pas éloignées de la plaine. Celle qui des trois en eſt la plus voiſine n'eſt pas dans une moindre élévation que les deux autres. Elle s'avance conſidérablement vers la colline, qui eſt fort eſcarpée du côté du Nord & du Delta. C'eſt par cet endroit qu'on l'aborde ordinairement. A peine peut on y grimper contre la roideur de la pente, qui ſe trouve couverte de ſables, de petits morceaux de pierre, de marbre, & de tout ce qui a entré dans la conſtruction de la Pyramide. Le terrain s'étend davantage du côté du Levant, & à ſon extrémité on remarque encore une élévation de groſſes pierres, qui par une pente inſenſible uniſſoit autrefois à la plaine ce monticule eſcarpé auſſi dans cet endroit. C'étoit ſans doute par cette digue, par cette chauſſée, ou, ſi on l'aime mieux, par ce chemin, qu'on abordoit autrefois à la Pyramide. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle ſervoit encore à la conduite des pierres & des marbres néceſſaires à la conſtruction de cet édifice. Ces matériaux étant apportés juſqu'au pied par un canal du Nil, ne pouvoient à cauſe de leur groſſeur prodigieuſe être conduits juſques là que par une route égale & ſolide comme celle-ci. Cette chauſſée ne paroît cependant pas aujourd'hui abſolument droite. Elle ſe recourbe du milieu vers le Nord; mais je ſuis perſuadé qu'elle ſe recourboit de même vers le Sud; c'eſt-à-dire qu'elle étoit beaucoup plus large par celle de ſes extrémités, qui aboutiſſoit au Nil, que par celle qui étoit jointe à la hauteur de la colline. L'utilité & la commo-

dité le demandoient ainſi, puiſque c'étoit en cet endroit qu'on déchargeoit les matériaux étrangers deſtinés à la conſtruction de la Pyramide ; d'où on les conduiſoit enſuite inſenſiblement ſur l'élévation par un chemin, qui ne demandoit plus la même largeur. Si on ne découvre plus aujourd'hui vers le Sud de veſtiges de cette chauſſée, comme il en reſte encore vers le Nord, c'eſt que les eaux du Nil, qui abordent la chauſſée par cet endroit, l'ont plus uſé en ſe briſant contre elle, & ont par une raiſon contraire épargné le côté oppoſé, que celui-ci mettoit à l'abri. C'eſt ce qui pourroit ſe vérifier en creuſant la terre, pour découvrir les fondemens de cette digue ; mais ces recherches ſont ſans doute réſervées à des tems & à des régnes différens de celui-ci. J'ai lû dans un Auteur Arabe un fait, qui me paroît aſſez vraiſemblable ; c'eſt que cette chauſſée étoit pavée de marbre granite. Il ajoute que des colomnes du même marbre élevées des deux côtés de la chauſſée ſoutenoient une voute, qui mettoit à couvert des ardeurs du Soleil ceux qui partoient de l'extrémité de ce ſuperbe portique pour venir viſiter la Pyramide, & le temple, dont je parlerai dans la ſuite. Des deux autres Pyramides tirant vers la plaine, le terrain, ou plutot la roche baiſſe d'elle même inſenſiblement.

Du Sphinx.

Vis-à-vis de la ſeconde Pyramide, & préciſément à l'Orient eſt ce Sphinx ſi fameux, dont toutes les relations ont parlé. Il eſt éloigné de trois cens pas aumoins de la Pyramide, & de là on peut en compter deux cens juſqu'à l'endroit que le Nil vient baigner dans ſa hauteur. C'eſt une tête de femme entée ſur un corps de Lion couché ſur ſon ventre. Cette tête ſeroit encore probablement en ſon entier, ſi les Mahométans ne l'avoient point défigurée. On lui a caſſé le nez. Le corps a été gâté par la longueur des ans ; on en voit ſeulement aujourd hui la figure, dont le bas eſt enſéveli ſous les ſables. C'eſt une tete prodigieuſe qui a plus de trente cinq pieds de tour ſur un corps de plus de trente pas de longueur. Comme pluſieurs Auteurs ont parlé de ce coloſſe, je me contenterai d'ajouter à ce qu'ils en ont dit, que quoi que cette tête ſoit creuſée par deſſus, il n'y a cependant de cette capacité aucune correſpondance à la bouche, ni à aucun autre endroit de l'intérieur de cette figure par où on ait pu la faire parler, comme quelques uns l'ont prétendu. J'ajouterai que cette cavité a très peu de profondeur,

& que bien loin de correſpondre à l'intérieur de la premiére Pyramide, comme on ſe l'eſt fauſſement imaginé, il ſeroit beaucoup plus naturel de croire, s'il étoit vrai que ce canal prétendu eût en effet quelque réalité, qu'il conduiroit au dedans de la ſeconde, à laquelle il correſpond ſi parfaitement par ſa poſition.

Cette idole peut avoir eu pluſieurs deſtinations. Peut être n'a t'on prétendu la faire ſervir qu'à donner de l'admiration par ſa grandeur étonnante. Elle peut avoir été ménagée dans la montagne de pierres que l'on applaniſſoit comme une preuve de ce qui en avoit été enlevé, de la même maniére qu'on laiſſe aujourd'hui des ſignaux dans un terrain que l'on met à l'uni. On peut encore s'être ſervi d'une diſpoſition favorable des lieux, pour tailler dans ce roc une figure, qui ſurprît la poſtérité.

Quelques uns diſent que ce fut un Taliſman, d'autres une idole que l'on adoroit. Ce qu'il y a de plus vraiſemblable, c'eſt que cette union de la tête d'une fille avec un corps de Lion, ſi commune & ſi ordinaire dans les repreſentations fréquentes qu'on en rencontre en Egypte, étoit un ſimbole de ce qui ſe paſſe dans ce pays ſous les ſignes de la Vierge & du Lion. C'eſt en effet dans la ſaiſon que le Soleil les parcourt, que le Nil ſe déborde, & rend par ſon inondation l'Egypte fertile & habitable. Les Rois d'Egypte ne croyoient pas pouvoir mieux témoigner leur reconnoiſſance au Soleil qu'ils révéroient comme l'auteur de leur félicité, que de lui conſacrer cette figure myſtérieuſe.

Pluſieurs ont prétendu, que le Sphinx des Pyramides, ou du moins la tête de ce prodigieux coloſſe, étoit compoſée de pluſieurs pierres placées & bien cimentées les unes ſur les autres. Ce qui leur a pû faire naître cette idée, c'eſt qu'en trois ou quatre endroits de cette maſſe on remarque en effet des veines, qui tournent autour de la tête d'une maniére preſque horiſontale, & que ces veines ſemblent renfermer une eſpece de maſtic d'une couleur différente de la pierre. Pour moi, qui ai examiné ces veines avec attention, je ſuis intimement perſuadé qu'elles ſont naturelles à la pierre. Quand on ne pourroit pas s'en convaincre en les approfondiſſant, quand on ne rencontreroit pas dans ces veines des inégalités parlantes, quand elles ne ſeroient pas de biais en pluſieurs endroits, il ſuffiroit pour ne plus douter

de la vérité, de jetter les yeux ſur quelques petites Pyramides peu éloignées de cette figure, & poſées ſur des plate-formes du même rocher. On y découvre de pareilles veines; ce qui prouve manifeſtement, que celles qu'on remarque dans la tête du Sphinx, comme celles-ci, ne ſont formées que par divers lits de pierres, qui ſont propres à ce terrain. Je crois au reſte que cette idole étoit autrefois couverte par un temple. La preuve que j'en ai, c'eſt que la tête de cette figure eſt encore aujourd'hui auſſi entiére dans tous les endroits, où elle n'a point été violentée par la main des hommes, que ſi elle ſortoit de deſſous le ciſeau. La peinture rougeâtre, dont elle avoit été couverte, y ſubſiſte encore. On remarque d'ailleurs autour de ce coloſſe une eſpéce de circuit, que les ſables, ſous leſquels il eſt enſéveli, tiennent plus élevé que le reſte; & je ne doute pas qu'il ne cache les fondemens & les débris de cet édifice, qui ſervoit de temple à l'idole.

En remontant du Sphinx vers la ſeconde des grandes Pyramides, au devant de laquelle, & préciſément au milieu, le coloſſe ſe trouve placé du côté de l'Eſt, on découvre encore à quatre pas de la Pyramide les reſtes d'un autre temple, qui en occupoit preſque toute la face. Je ſuis ſurpris qu'aucun voyageur, que je ſçache, n'ait parlé de ce monument, dont dans pluſieurs milliers d'années la deſtination ne ſera pas encore douteuſe. On en trouve un pareil en face de la troiſiéme Pyramide, & à même diſtance. Celui-ci eſt encore plus entier que le premier. Il eſt tourné de même du côté du Levant; mais il a ceci de particulier, qu'à commencer de ſon portique, ou de ſon entrée, il eſt accompagné d'une chauſſée, ou chemin en droite ligne, qui ſans doute s'étendoit autrefois d'une pente inſenſible juſqu'au bord de la plaine par un eſpace de mille ou douze cens pas. Il en reſte encore environ trois cens. C'étoit parlà qu'on abordoit le temple. Il eſt à peu près de figure quarrée. On trouve dans ſon intérieur quatre piliers, qui ſans doute ſoutenoient une voute, dont l'Autel de l'idole étoit couvert, & on tournoit autour de ces piliers comme par une eſpece de collatéral. Les pierres, dont ces temples étoient bâtis, ſont prodigieuſes, & ce n'eſt qu'à leur groſſeur énorme que nous ſommes redevables de ce qui nous en reſte aujourd'hui. Ces pierres étoient revêtues de marbre granite. J'en ai trouvé

encore quelques morceaux entiers, qui y étoient collés par des maſtics. Je ne doute point que l'extérieur du temple ne fût également revêtu de ce marbre, comme le dedans. Auſſi auroit-il été ridicule, qu'un édifice élevé au devant d'une Pyramide, qui étoit elle même toute revêtue de ce même marbre, ne fût bâti que de pierres aſſez inégales, & cachât par l'élevation d'une matiére commune, & par un extérieur imparfait une partie de la magnificence du tombeau, dont il étoit accompagné.

De la troiſiéme Pyramide.

Je parle de la troiſiéme Pyramide, c'eſt-à-dire de celle, dont on attribue particuliérement la conſtruction à cette fameuſe beauté, qui, comme je l'ai dit d'abord, mettoit ſes faveurs à un prix ſi extraordinaire. On peut dire que les quartiers de marbre dont elle fut revêtue étoient d'une groſſeur prodigieuſe. C'eſt ce qui ſe voit par quelques unes de ces pierres, qui ſubſiſtent encore en leur entier, ſoit dans les débris qu'on trouve au pied de cet édifice, ſoit même dans leur premiére ſituation, c'eſt à-dire aux mêmes endroits, où elles avoient d'abord été placées dans le revêtiſſement de la Pyramide. Il eſt aiſé de juger par l'état des débris qu'on trouve au pied, & même par certaines pierres, dont une partie eſt reſtée attachée au corps de cet édifice, tandis que l'autre en a été enlevée, que cette Pyramide n'a été déshonorée & dépouillée de ſon revêtiſſement que par violence, & non par la longueur des ans. On a voulu profiter du marbre, dont tout ſon extérieur étoit couvert; & parceque les pierres en étoient trop groſſes pour être enlevées, & trop dures pour être ſéparées par la ſcie, ou par quelque autre art, on a cherché à les briſer, à les fendre, & à les éclater par le moyen des coins de fer. Il ne faut que des yeux, pour ſe convaincre de cette vérité.

De la ſeconde

A l'égard de la ſeconde Pyramide, autour de laquelle regne ce foſſé taillé dans le roc, dont j'ai parlé d'abord, elle n'étoit certainement couverte que de pierres dures. Sa cime en eſt encore toute revêtue. Le reſte a été vraiſemblablement arraché, & l'on n'a épargné les derniéres pierres que par la difficulté & le danger qu'il y avoit à vouloir les ſéparer d'un lieu ſi élevé & ſi eſcarpé. Auſſi n'eſt-il pas peu difficile de monter juſques ſur la pointe de cette Pyramide, parce que ſon revêtiſſement ſubſiſtant encore vers le ſommet à la hauteur de cent pieds,

ou environ, on ne pourroit ſans un péril éminent riſquer de paſſer ſur ces pierres unies & gliſſantes. Pluſieurs Grands du pays y ont ſouvent envoyé des Arabes, & en ont fait rouler des pierres, pour ſatisfaire leur curioſité. Auſſi eſt il aiſé de s'appercevoir que la cime n'eſt pas entiére. Cette Pyramide, non plus que la premiére, dont je viens de parler, n'a point encore été ouverte. Il eſt même probable qu'elles ne le ſeront jamais que par l'ordre de quelque grand Prince, dont les treſors puiſſent fournir aux dépenſes néceſſaires pour l'exécution d'un ſemblable deſſein. Peut être auſſi ne ſera-t-il pas poſſible de les ouvrir, ſans les démolir abſolument. En effet comment réuſſir aujourd'hui, principalement ſur la premiére, ſans une connoiſſance parfaite des ſecrets qu'elle renferme, & qui vrai ſemblablement reſteront toujours ignorés ? Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que le tombeau principal ſe trouve toujours au milieu de la Pyramide. C'eſt ce qui ſe reconnoît par la grande Pyramide que l'on a ouverte proche de la plaine des Momies, dont je parlerai dans la ſuite, par celle dont j'entreprens de donner ici la deſcription, & par quelques autres plus petites, qui de même ont été forcées. On ſçait encore que dans toutes celles, qui ont été ouvertes, l'entrée eſt tournée vers le Nord. Il eſt donc probable qu'on trouveroit auſſi du même côté l'entrée de toutes les autres. Cependant avec ces foibles lumiéres combien d'autres connoiſſances ne ſeroient pas néceſſaires, pour exécuter le deſſein de pénétrer dans leur intérieur ! Que de depenſes! Que de conſtance ne faudroit-il pas, pour y réuſſir! On en jugera par ce que je dirai dans la ſuite de cette lettre.

J'ai lû dans un hiſtorien Arabe au ſujet de cette ſeconde Pyramide une particularité, que je ne crois pas devoir omettre. Il dit qu'à ſon ſommet on avoit élevé une ſtatue d'or de la hauteur de quarante coudées, repreſentant le Prince, dont le corps repoſoit dans ce monument. Il ajoute que de la montagne du Mokatan, qui en eſt à trois lieues de diſtance du côté de l'Eſt, on pouvoit diſtinguer les traits du viſage de cette figure. On penſera de cette tradition tout ce que l'on voudra. Pour moi je crois très vraiſemblable, qu'au ſommet de cette Pyramide on eût élevé une ſtatue de marbre granite de la proportion, dont parle l'Auteur Arabe, puiſque l'on trouve encore en Egypte pluſieurs coloſſes du même marbre, & d'une hauteur

approchante. Cette ſtatue pouvoit être dorée, comme l'eſt celle de la Place des Victoires à Paris. Rien n'étoit auſſi plus propre à terminer d'une maniére convenable ces hautes & ſuperbes Pyramides, que la repreſentation des Princes, dont les corps y étoient enfermés. Il eſt certain que ces ſtatues devoient produire un très bel effet, ſurtout en ſuppoſant qu'elles étoient dorées. Quoiqu'il en ſoit, il n'en ſubſiſte plus aucune de nos jours, parceque plus expoſées à l'air & aux injures du tems, que le corps de la Pyramide, elles ont été conſumées à leur extérieur beaucoup plus vite que les parties inférieures. Il eſt vraiſemblable d'ailleurs, que la religion Mahométane ennemie de toute figure s'etant introduite en Egypte avec les Princes Arabes, qui firent la conquête de ce beau Royaume, & s'y étant maintenue depuis plus de mille ans, toutes les ſtatues qui terminoient ces admirables monumens ont eu le même ſort que beaucoup d'autres. Elles ont été briſées, renverſées, & deshonorées à coups de maſſes, & ſont devenues la victime de l'ignorance, de la ſuperſtition, & de l'avarice de ces barbares

De la grande Pyramide.

Je viens à la derniére des trois grandes Pyramides, qui eſt auſſi la plus groſſe. Pluſieurs Auteurs ont ſoutenu, qu'elle n'avoit jamais été ni fermée, ni couverte; & ſur ce principe ils ſe ſont imaginés qu'elle avoit été bâtie par ce Pharaon Roi d'Egypte, qui pourſuivit les Iſraëlites au travers de la mer Rouge, & qui demeura enſéveli dans ſes flots avec toute ſon armée. Pour moi je ſoutiens au contraire, qu'elle a été achevée, fermée, & revêtue comme les autres. Je vais l'établir d'une maniere ſi invincible, qu'à ce que j'eſpere, la poſtérité me ſçaura gré de l'avoir détrompée des contes imaginaires qu'on a faits à ce ſujet, & dont on n'a orné dans ces derniers tems les relations de quelques voyageurs, que pour ſuppléer au peu d'exactitude avec laquelle ils ont examiné l'extérieur de ce grand monument, auſſi bien que ſon intérieur.

De ſon extérieur.

On a trouvé une Pyramide, dont le revêtiſſement avoit été enlevé; & ſur cette apparence peu ſcrupuleuſement approfondie on a ſuppoſé qu'elle n'avoit jamais été achevée. On a vû une Pyramide ouverte; & il n'en a pas fallu davantage pour faire imaginer d'abord que jamais elle n'avoit été fermée. On a rencontré un tombeau vuide; on a cru qu'il l'avoit toujours été, & ſur ce principe on n'a pas craint d'aſſurer avec confiance

qu'il avoit été deſtiné à renfermer le corps de ce Prince cruel, dont le peuple de Dieu éprouva l'injuſtice, & à qui les flots ſervirent de ſépulture. J'ai peu de choſe à oppoſer à ce ſentiment, qui n'a pour fondement que de pures conjectures. Je me contenterai ſeulement d'avancer d'abord, qu'à examiner avec attention l'extérieur de cette Pyramide, on ne peut diſconvenir qu'elle n'ait été inconteſtablement revêtue.

J'en tire une preuve convainquante de la conſtruction des deux autres Pyramides, qui ſans contredit ont été revêtues, puiſqu'elles le ſont encore aujourd'hui, dumoins en partie. Or on ne peut nier que toutes deux n'ayent été bâties de maniére, que le revêtiſſement a été poſé à meſure que l'ouvrage s'élevoit. En effet les pierres, qui ſont enfoncées, ou entrelacées avec celles, dont le corps de la Pyramide eſt compoſé, font voir manifeſtement qu'elles n'ont point été appliquées après coup, mais qu'elles ont été poſées, liées, & enclavées, à meſure que l'on élevoit le lit de pierres, auquel elles correſpondent. Il eſt donc probable, que la premiere Pyramide a été conſtruite de la même façon. C'eſt ce qui ſe remarque encore par certains enfoncemens, d'où il eſt viſible que l'on a arraché les pieces de marbre, qui y étoient enchaſſées.

L'état preſent, où ſe trouve actuellement cette Pyramide, me fournit encore une ſeconde preuve, qui ne céde en rien à la premiere. A examiner avec attention tout ſon extérieur, il n'y a perſonne qui ne juge qu'il n'y manque que les dernieres pierres, dont elle a dû être couverte. Cela ſuppoſé, qu'on remarque bien tous les degrés de cet édifice, & ſurtout les derniers qui doivent être les plus entiers, comme ils le ſont en effet; qu'on faſſe le tour de chaque degré; on découvrira en mille & mille endroits par le mortier qui y reſte appliqué & empreint de la figure d'une autre pierre, qu'il y en a eu veritablement un autre rang, auquel ce mortier ſervoit de maſtic, & qui en a été arraché; d'où je conclus que la Pyramide a été réellement couverte & revêtue.

La troiſiéme preuve ſur laquelle je fonde mon ſentiment, c'eſt la diſpoſition de l'entrée même de la Pyramide, qui peut encore ſervir à démontrer qu'elle a été véritablement fermée. On voit en effet que cette entrée a été découverte violemment; qu'on en a arraché des pierres prodigieuſes,

dont les éclats de quelques unes ſont encore reſtés dans la place même que ces pierres occupoient auſſi bien que l'empreinte des autres, pour ſervir à la poſtérité de témoignage certain des outrages que ce fameux monument a reçûs.

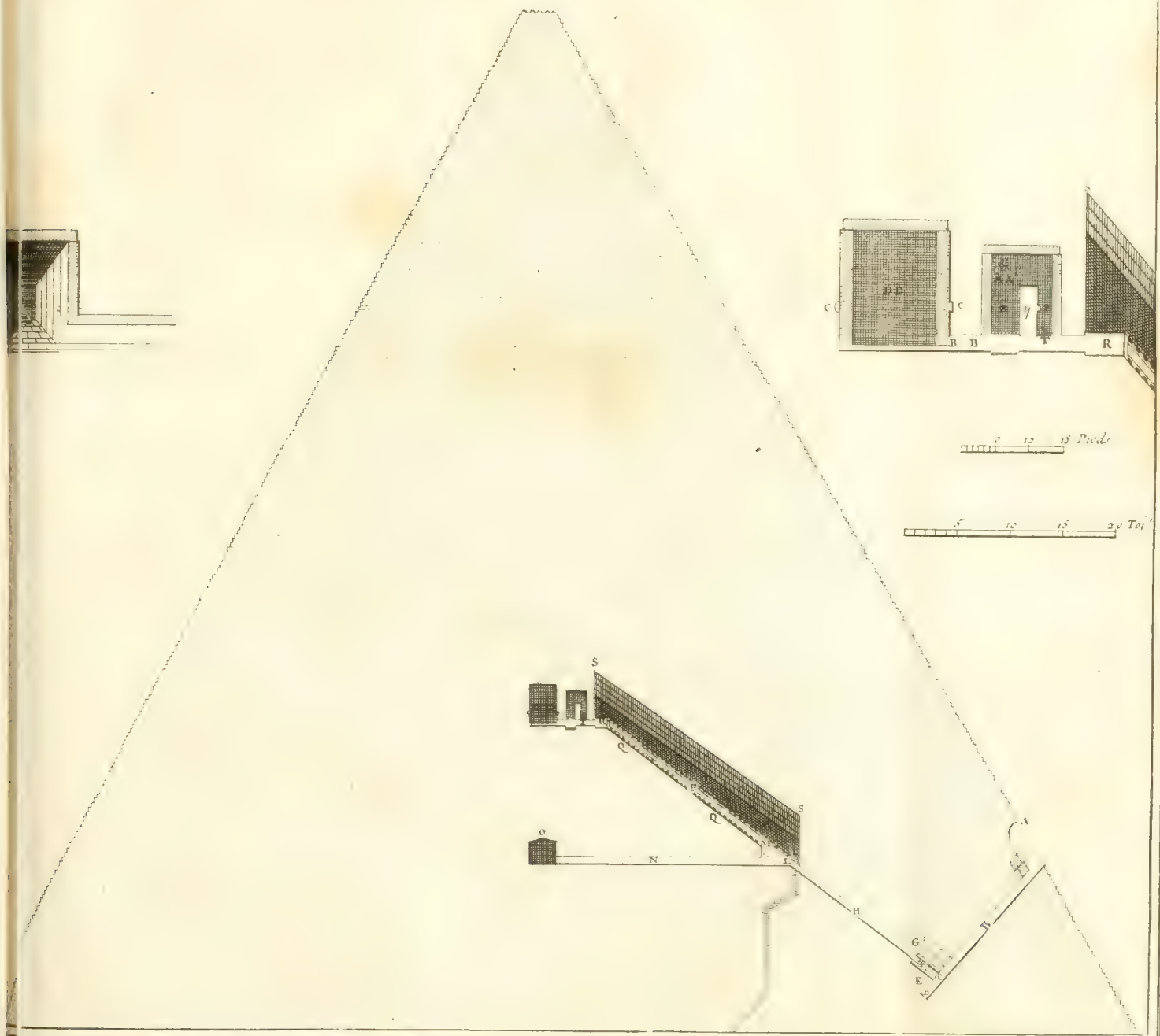
Enfin j'ai une preuve invincible que cette Pyramide fut revêtue de marbre blanc ; & je la tire du ciment même qui ſert de témoin de l'enlevement de cette couverture. En effet il eſt certain que j'ai trouvé pluſieurs éclats de cette pierre mêlés à ce mortier ; d'où je tire cette conſéquence, que la beauté, ou plutôt la rareté de ce marbre en Egypte, a été cauſe que cette Pyramide a été decouverte dans la ſuite par des Princes, qui n'ayant point la même religion que celui, qui étoit renfermé dans ce tombeau, n'ont pas craint de le déshonorer & d'employer le marbre, dont la Pyramide étoit revêtue, à des uſages différens. Je ſçais qu'il ne ſe rencontre en Egypte aucune carriere de marbre blanc ; mais je n'ignore pas auſſi qu'il s'en trouve une ſur les bords de la mer Rouge, & aux environs du mont Sinaï, d'où ce marbre peut avoir été tranſporté en Egypte, & être venu par terre en trois jours de route juſqu'au pied de l'endroit, où cette Pyramide eſt ſituée. D'où proviendroient en effet les éclats de ce marbre, qu'on trouve aux environs de la Pyramide encore mêlés au mortier, dont elle eſt bâtie ? Les eût on apportés de loin pour les incorporer dans ce ciment, tandis que ſur les lieux mêmes on avoit tant d'autres pierres à y employer ? On trouve des ecailles de marbre blanc, & dans le mortier qu'on a employé à élever cet édifice, & dans les debris qui ſe rencontrent aux environs. Si à cette obſervation on ajoute, que la Pyramide a été certainement revêtue, puiſqu'il ne s'en eſt jamais bâti aucune, que le revêtiſſement n'ait été appliqué d'abord à chaque nouvelle couche qu'on vouloit élever ; que cependant il ne reſte aucune pierre de ſon revêtiſſement, quoiqu'on en trouve encore en grand nombre, même en place, de ce marbre granite, dont la troiſieme étoit couverte, on conclura neceſſairement, que la premiere a nonſeulement été revêtue comme toutes les autres, qui ſubſiſtent, mais encore que la matiere, dont on l'a revêtue, étoit ſi précieuſe, qu'on n'en a pas laiſſé une ſeule pierre. Or de là il eſt aiſé d'inferer, que ce devoit être du marbre blanc, qui eſt beaucoup plus précieux en Egypte, que le granite.

Je puis ajouter à tant de raiſons, qu'il auroit été ridicule d'élever cette grande maſſe, ſans y joindre en même tems le revêtiſſement qu'on lui avoit deſtiné. En effet par l'inégalité qui ſe remarque dans les rangs de pierres, dont elle eſt compoſée, & qui auroient dû enſuite recevoir cette derniere couche, ſi elle n'y eût point été appliquée en bâtiſſant l'ouvrage, on auroit été forcé daſſortir les pierres de ce revêtiſſement aux inégalités de celles, qui étoient déja placées. Ces inégalités ne ſont pas peu conſiderables; il y a de ces pierres, qui ont un grand pied & demi de moins que les autres. On conçoit que cette ſujettion auroit infiniment allongé l'ouvrage, & augmenté la dépenſe. Les ouvriers dans ce cas auroient été obligés de trouver des pierres de revêtiſſement, les unes plus longues & plus grandes, les autres plus courtes; au lieu qu'en plaçant d'abord ce revêtiſſement, ils pouvoient librement appliquer en dedans des pierres telles qu'elles ſe rencontroient, & continuer l'ouvrage de cette ſorte, avançant toujours vers le milieu de la Pyramide, où ils n'avoient beſoin que d'une ſeule pierre meſurée, pour unir le total de cette couche. Outre cela on doit ſuppoſer que ce revêtiſſement, qui étoit bâti en talu, ſervoit à l'élevation des pierres ſouvent énormes, dont on avoit beſoin au ſommet de la Pyramide, & qui ſans l'aide d'aucune grüe, ni autre machine, étoient tirées en haut à force de bras à la faveur de ce plan incliné, qu'on pourroit regarder comme une gliſſoire. Enfin Pline nous apprend, que de ſon tems il y avoit des gens ſi adroits, qu'ils pouvoient monter au haut de ces Pyramides. Or il n'y auroit certainement eu en cela aucune adreſſe, ni habileté, ſi elles n'euſſent été revêtues, & toutes bâties en talu. Autrement on y auroit monté ſans peine; comme on fait aujourd'hui ſur celle-ci, à laquelle ſon revêtiſſement a été enlevé. D'ailleurs c'étoit ce revêtiſſement ſeul, qui conſervoit l'interieur de la Pyramide, en le mettant à couvert des injures du tems, qui ſans ce preſervatif auroit pû facilement l'entamer.

Non ſeulement la Pyramide a été revêtue, & rendue parfaite à ſon exterieur, elle a même été fermée, & ouverte enſuite avec violence. C'eſt ce que j'entreprens d'établir d'une maniere à ne laiſſer aucun doute ſur ce ſujet. De l'interieur de cette pyramide.

De ſes canaux.

Cette violence ſe remarque d'abord à l'entrée naturelle de la Pyramide, d'où on a enlevé, comme on peut le remarquer avec un peu d'attention, quelques unes de ces pierres qui la fermoient, & qui étoient d'une grandeur énorme. Ces pierres étoient poſées au deſſus d'un canal, qui par une pente aſſez roide conduit au centre de la Pyramide, & aux ſales, où les corps de ceux qui l'avoient fait conſtruire devoient être depoſés. Ce canal, dont le penchant eſt très rapide, eſt de cent pieds de longueur, & a ſon commencement à cent pieds de la baſe de la Pyramide. On y arrive par une eſpece de montagne de cette hauteur formée des debris de la Pyramide même. Le canal a d'étendue trois pieds trois pouces en quarré, & étoit rempli du haut en bas de pierres fort juſtes du même marbre, dont il eſt compoſé. Au deſſus de l'ouverture par où l'on entre dans ce canal, on remarque dans le corps de la Pyramide une étendue de neuf à dix pieds, d'où l'on a enlevé des pierres d'une grandeur prodigieuſe, comme on le reconnoit par les ſuivantes. Cette ſeule remarque ſuffiroit pour établir que la Pyramide a été fermée, puiſqu'on n'a dû enlever ces pierres, que pour trouver l'ouverture du canal, ou pour ſe faire plus aiſement des priſes ſur celles, qui étoient dans le canal même, & qui avoient une retenue dans celles qu'on a arrachées. C'eſt ce qui peut ſe remarquer à la lettre A. Après avoir enlevé ces pierres prodigieuſes, & celles du canal qui ſe rencontroient au deſſous de ces premieres, il fut facile d'en tirer les autres par une priſe que l'on ſe fit ſur la partie qu'elles preſentoient en dehors. On ſuppoſe que pour rendre l'execution de cette entrepriſe plus difficile, en mettant ces pierres dans le canal, on les avoit enduites d'un ciment très fort, afin qu'elles s'attachaſſent plus étroitement aux parois du canal, & ne fiſſent qu'une même maſſe avec tout le corps de l'édifice. Mais en mettant en œuvre des forces plus puiſſantes, & à la faveur des eaux chaudes qu'on fit couler dans le canal marqué B, on vint à bout d'amortir ce ciment, & de détacher ces pierres, qu'on fit ſortir enſuite avec peu de peine. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on eſt venu à bout de les en retirer, ſans que les pierres mêmes qui forment le canal ayent été déshonorées. En effet elles ſont encore aujourd'hui auſſi polies que le premier jour, excepté ſur le fond du canal, ou dans la ſuite à coups de marteau



Plan de l'intérieur de la grande Pyramide.

on a pratiqué de diſtance en diſtance des creux de deux à trois doigts de profondeur. Cette précaution étoit néceſſaire pour faciliter l'entrée & le retour à ceux qui vont viſiter la Pyramide. On comprend aiſément que ſans ce ſecours il ne ſeroit pas poſſible de deſcendre dans le canal, ſans être entraîné rapidement juſqu'au fond ; & que pour le remonter il ſeroit néceſſaire de s'attacher à des cordes arrêtées à ſon ouverture exterieure.

J'ai inſinué plus haut que ce canal étoit compoſé de marbre. J'ajoute que les pierres, qui forment ſes quatre côtés, ſont en effet de marbre blanc du plus fin, & par conſequent du plus dur. J'avoue qu'il eſt un peu j'aunâtre ; ſans doute parce que par la longueur des ans il a pris cette couleur au dehors. Une de ces pierres prodigieuſes, qui furent enlevées, comme je l'ai dit, au deſſus de l'ouverture du canal, lorſqu'on força la Pyramide, ſe voit encore aujourd'hui à ſon entrée. On a accoutumé de monter & de manger deſſus, lorſqu'on va viſiter cet illuſtre monument. Elle eſt ſans contredit du même marbre, ainſi que toutes celles qui forment les autres canaux. C'eſt ſur ce principe que j'ai avancé, que les pierres qui fermoient le premier canal, dont je viens de parler, & même tous les autres canaux de la Pyramide, étoient auſſi de cette matiere, qu'on aura choiſie ſans doute préférablement à toute autre, à cauſe de ſon extrême dureté. C'eſt ce dont il eſt aiſé de s'éclaircir, en levant la moitié de la pierre qui ſubſiſte encore à l'endroit marqué C, où ſe fait la jonction du canal interieur avec l'exterieur. A l'égard de l'interieur de la Pyramide, il eſt ſi obſcur, & tellement noirci par la fumée des chandelles & des bougies, qu'on y brule depuis pluſieurs ſiecles en l'allant viſiter, qu'il eſt difficile de bien juger de la qualité des pierres, qui compoſent les ſales & autres lieux renfermés dans cette maſſe énorme. On reconnoît ſeulement que leur poliſſure eſt extrême, qu'elles ſont de la derniere dureté, & ſi parfaitement jointes les unes aux autres, que la pointe du couteau ne ſçauroit pénétrer dans l'eſpace qui les ſépare.

On avoit vuidé ce premier canal, & on étoit parvenu à la fin de ce travail pénible, lorſqu'il s'en preſenta un ſecond beaucoup plus conſiderable. Il s'agiſſoit de tirer les pierres dont étoit rempli un autre canal, qui remontoit de celui ci vers le

ſommet de la Pyramide par une route auſſi roide, que la premiere étoit penchante. Il fut d'abord queſtion de deviner dans le canal vuidé l'endroit, où aboutiſſoit par ſon extrémité cet autre canal, qui remontoit vers le haut; & je ſuppoſe qu'on le trouva, quoique la pierre, qui fermoit cette entrée fût ſi juſte, qu'elle ne laiſſoit aucun indice de quelque ouverture que ce fût. On pouvoit remarquer ſeulement qu'elle ne paſſoit point, comme les autres, ſur la ſupériorité du premier canal. C'eſt ce qu'on découvrit en ſondant avec la pointe d'un couteau ou de quelque autre inſtrument, qu'on pouvoit enfoncer aiſément dans le ciment, qui uniſſoit les quatre côtés, dont la ſuperficie de cette pierre étoit compoſée, à celles du canal inferieur, auxquelles elle ſe joignoit, Cette rencontre ſe faiſoit à dix pieds de l'extrémité de ce dernier canal, afin de mieux tromper ceux qui pourroient chercher à découvrir cette ouverture. On attaqua donc d'abord cette pierre; & l'ouvrage n'étoit pas aiſé. Le lieu étoit fort étroit, & il falloit travailler au deſſus de ſa tête couché ſur le dos, ſans pouvoir uſer des forces de ſes bras que très foiblement, au hazard d'être écraſé dans le moment par une lourde maſſe, qui à chaque inſtant pouvoit ſe détacher. C'eſt ce qu'on peut remarquer en jettant les yeux ſur la figure à la lettre C. Cependant après avoir vaincu à la pointe du marteau la reſiſtance qu'on trouva dans cette premiere pierre, qui devoit avoir une retenue dans cet endroit, il en ſucceda une ſeconde, qui coula ſur le fond du canal, & ſur laquelle il fallut travailler d'une autre ſorte. On en vint encore à bout ainſi que de la premiere; mais comme après l'avoir uſée il s'en preſenta d'abord une autre, on jugea que ce travail étoit trop long. On renonça donc à cette voye; & après avoir arrêté la deſcente des pierres qui ſuivoient, & qui bouchoient l'entrée du canal, on ſe fit à l'endroit marqué D dans les pierres qui environnoient le canal inferieur, & qui ſe trouvoient à ſon extrémité, une route forcée de quarante pieds de longueur ſur huit ou dix de largeur & de hauteur. Cette route eſt déſignée dans la figure par la lettre E. Dans quelques endroits elle ſe trouve ſerrée & fort baſſe; dans d'autres elle eſt aſſez élevée pour qu'un homme puiſſe s'y tenir debout. Ce travail couta des peines infinies. Enſuite retournant à gauche vers le canal ſuperieur, on enleva de ſon côté trois ou quatre pierres, qui firent une ouverture de

quinze

quinze à vingt pieds d'étendue dans l'endroit marqué G. Mais avant que de parler de la continuation de cet ouvrage, il eſt à propos d'obſerver, que la veritable pierre, qui fermoit ce canal dans l'endroit, où il faiſoit angle avec le canal inferieur, que cette pierre qui avoit été taillée d'une meſure proportionnée à cet angle, & qui fermoit parfaitement cette entrée, en a réellement été enlevée, comme je l'ai dit. En effet celle dont cette entrée eſt aujourd'hui bouchée n'y eſt point juſte. Au contraire elle laiſſe un vuide de cinq à ſix doigts à la partie ſuperieure, qui devroit être plus longue de cette meſure, que l'inferieure. C'eſt ce qu'on peut remarquer dans la figure à l'endroit marqué F.

Lorſque de l'endroit marqué G. on eut arraché & briſé les trois pierres qui fermoient le côté du canal ſuperieur, il fallut entreprendre d'en vuider toutes les autres pierres, non ſeulement celles qui répondoient à cette ouverture, mais encore celles qui étoient au deſſus dans une étendue non connue. Cette entrepriſe étoit difficile & très longue à executer, puiſqu'il n'y avoit qu'une ſeule perſonne qui pût agir dans une capacité de trois pieds trois pouces en quarré. On ſe doutoit cependant, qu'outre le grand nombre de pierres qu'on pouvoit rencontrer dans le canal, il y auroit peut être au de-là dans un lieu moins ſerré une ſuite encore fort longue de ces mêmes pierres prêtes à remplir ce canal à meſure qu'il ſeroit vuidé. C'étoit en effet une augmentation de travail & de peine, que l'Architecte n'avoit pas manqué de préparer à ceux qui tenteroient de pénétrer par ce paſſage dans le centre de la Pyramide. Ce fut pour s'épargner une partie de ce travail, qu'au lieu de ſonger à briſer ces pierres les unes après les autres dans l'endroit marqué G, où le canal avoit été attaqué & entamé, on prit la réſolution de ſoutenir ces pierres dans le canal même, en arrêtant par le moyen d'un étais, ou autrement, la pierre ſuperieure à celle que l'on avoit deſſein de briſer. On mit donc la main à l'œuvre, & commençant d'attaquer la ſuite de ces pierres que l'on briſoit, & que l'on ſoutenoit à meſure par des étais d'une longueur proportionnée, on continua le même ouvrage de pierre en pierre, & de proche en proche, ſans s'écarter de la capacité du canal, juſqu'à ce qu'on arriva enfin à ſon extrémité, & à un vuide ſuperieur, dont je vais parler.

Au reſte il eſt à propos d'obſerver, que tant que le canal dura, & dans toute ſa longueur, on fut obligé de faire de très grands efforts, pour briſer les pierres, dont il étoit rempli. Les coups de maſſe qu'on y employa, les coups qu'on frapa ſur les coignées, dont on ſe ſervit pour venir à bout de cet ouvrage, déshonorerent de ſorte toutes les parties de ce canal, que de quarré qu'il étoit on le rendit preſque rond; ce qui prouve inconteſtablement qu'on y a travaillé du haut en bas, & que par conſéquent on avoit pris le parti de ſoutenir les pierres dans ſa capacité, pour les y briſer. En effet ſi cet ouvrage ſe fût executé à l'ouverture forcée du canal marquée G, par où il fut attaqué, il n'y auroit que cette partie du canal de déshonorée; le reſte de ce canal de quatre vingt pieds de longueur deſigné dans la figure par la lettre H, d'où les pierres auroient ſeulement gliſſé à l'endroit où le canal avoit été ouvert, ſeroit reſté en ſon entier, & ſe ſeroit conſervé comme dans tous les autres endroits, où il ſubſiſte encore fort net & très parfait juſqu'à la ſale.

De ſa gallerie

Lorſqu'on fut parvenu à l'extrémité de ce canal, on trouva que ſa partie ſuperieure manquoit. On reconnut même qu'il avoit perdu un pied de ſa capacité, puiſqu'il n'avoit plus que deux pieds & demi de profondeur. Cependant cet eſpace s'étendant de part & d'autre de la longueur d'un pied & demi, formoit une capacité de trois pieds, & donnoit à ce vuide une largeur de ſix pieds & demi; ce qui compoſoit de part & d'autre du canal deux élevations, ou banquettes, de deux pieds & demi de hauteur, & d'un pied & demi de large. Elles s'étendoient du bas en haut dans le même ſens que le premier canal par un eſpace de cent vingt quatre pieds de longueur, ſuivant le meſurage que j'en ai fait faire. D'autres leur en donnent juſqu'à cent quarante. A l'extrêmité des banquettes & du canal on rencontre une eſplanade, ou plate-forme, de huit à neuf pieds de profondeur, & qui a ſix pieds & demi de large comme tout le vuide ſuperieur aux banquettes. Cet eſpace eſt marqué par la lettre R dans la figure plus étendue de l'extrémité de cette gallerie, qu'on a donnée à côté de la Pyramide. De deux pieds & demi en deux pieds & demi on a pratiqué dans les banquettes du bas en haut attenant le mur, des ouvertures de la longueur d'un pied, larges de ſix pouces & profondes de huit, taillées

perpendiculairement. J'expliquerai dans la ſuite à quel uſage elles étoient deſtinées. Ces banquettes & ces trous, qui accompagnent le canal marqué P, ſont déſignées dans la figure par la lettre Q.

Les côtés de la gallerie s'élevent au deſſus des banquettes à la hauteur de vingt cinq pieds. D'abord juſqu'à la hauteur de douze pieds le mur eſt parfaitement égal; il eſt enſuite retréci par une pierre, qui avance de trois doigts; à trois pieds au deſſus de celle-là une autre pierre avance d'autant, & eſt ſuivie à la même diſtance d'une troiſiéme, qui avance de même; enfin trois pieds plus haut une quatriéme en fait encore autant. Il ne reſte plus au de-là que quatre pieds du mur juſqu'au ſommet, qui eſt plat, & à peu près de la largeur du canal qui regne au fond de la gallerie; c'eſt-à-dire d'environ trois pieds trois pouces. Toute cette élévation étoit néceſſaire à l'Architecte, pour placer les pierres deſtinées à la fermeture des canaux. Ce que je viens de dire du rétreciſſement de la gallerie à meſure qu'elle s'éleve peut ſe remarquer dans la figure marquée aux deux extrémités par la lettre S.

En ſortant du canal déſigné par la lettre H, & d'abord en entrant dans la gallerie, on trouve à main droite une ouverture pratiquée dans le mur. Elle occupe une partie de la banquette. Ce trou eſt preſque rond, taillé en forme d'une petite porte de la hauteur d'environ trois pieds ſur deux & demi de large. De cette ouverture on deſcend dans un puits, dont je parlerai dans la ſuite, & de l'uſage auquel il étoit deſtiné. On peut remarquer ce trou à la lettre I.

Lorſqu'une fois on fut arrivé dans la gallerie, il ne fut pas difficile de caſſer les pierres, qui rempliſſoient le canal marqué P, tant parcequ'elles étoient ſuperieures d'un pied aux banquettes, que parceque la plus grande largeur de la gallerie laiſſoit la liberté aux ouvriers d'y employer la maſſe, & de frapper à leur aiſe ſur les coins de fer, dont ils ſe ſervoient pour arracher ces pierres & les éclater. Enfin on pouvoit commencer par la derniere, qui etoit encore plus facile à briſer que toutes les autres, parcequ'on pouvoit s'élever ſur ſa hauteur dans le canal, afin d'en venir plus aiſément à bout. Après qu'on eut fini cet ouvrage, & qu'on eut vuidé cet eſpace de tous les débris de ces pierres miſes en pieces, on examina le fond de

la couliſſe, & on remarqua que les premieres pierres, dont ce fond étoit couvert à la diſtance de quatorze à quinze pieds marquée par la lettre L, ne traverſoient point ſous les banquettes. Sur cette découverte il fut aiſé d'enlever ces pierres les unes après les autres. Cet endroit ne fut pas plutôt nétoyé, qu'il laiſſa voir une plate-forme de dix pieds de longeur ſur une hauteur égale, au bout de laquelle on trouvoit une continuation du canal, & qui formoit à l'entrée de la gallerie un triangle de quatorze à quinze pieds d'étendue. En même tems au niveau de la plate-forme, & ſur la gauche de ce canal, qui conduiſoit dans la gallerie, on découvrit une ſuite du canal de trois pieds trois pouces en quarré. Ce nouveau canal étoit couvert auparavant par les pierres qu'on venoit d'ôter. On devina aiſément que cette route devoit conduire néceſſairement dans quelque endroit ſecret de la Pyramide, & on réſolut de s'en éclaircir. Il fut facile de tirer de ce canal marqué dans la figure par la lettre N les pierres, qui ſervoient à le boucher, puiſqu'on avoit de l'eſpace pour travailler commodement, & qu'on les faiſoit ſortir du canal en droite ligne. On les briſa dans ce vuide, qui étoit à ſon entrée. On trouva que ce canal avoit cent dix huit pieds de longueur; & de là on arriva à une chambre voutée.

De la premiere ſale de la Pyramide.

Cette ſale qu'on trouve marquée dans la figure par la lettre O, a dix ſept pieds & demi de longueur, & de largeur quinze pieds dix pouces. Sa voute eſt faite en dos-d'âne. On remarque dans cette ſale du côté de l'Orient une niche enfoncée de trois pieds dans le mur, & de la hauteur de huit ſur trois de largeur. Il y avoit ſans doute dans cette niche une Momie placée les pieds en bas, & la tête en haut, ſuivant l'uſage des Egyptiens. Il eſt probable que c'étoit le corps de la Reine, dont le mari avoit fait bâtir la Pyramide. Je ne doute pas non plus que ce Prince ne fût inhumé dans la ſale ſuperieure à celle-ci, a laquelle elle étoit perpendiculaire, environ à cent pieds d'élevation plus haut, comme on peut le remarquer dans la figure lettres O & DD. En entrant dans cette ſale, la derniere pierre qu'on trouvoit à main droite avoit à ſon extrémité un avancement de trois doigts en talu; ce qui avoit été pratiqué à deſſein, pour empêcher que celle qui devoit ſervir à la fermeture du canal marqué par la lettre N ne pût entrer dans la ſale. On doit croire que cette derniere pierre avoit du même côté un en-

taillement égal, afin qu'elle pût arriver juſte, & joindre le mur de la ſale, qui correſpondoit à cette entrée. Je ne crois pas au reſte devoir m'éloigner de ce lieu, ſans avertir d'une découverte que j'ai faite dans la partie ſuperieure du canal de cent dix huit pieds, qui y conduit. C'eſt que les pierres qui la compoſent ſont fendues de travers dans toute la longueur du canal. Je laiſſe à de plus habiles que moi à décider quelle a été la cauſe de cet accident. Pour moi il me ſemble que ce ne peut être l'effet que de quelque tremblement de terre ; peut être auſſi d'un refoulement de cette maſſe énorme plus peſante d'un côté que de l'autre, ou même moins ſolidement fondée. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je n'ai remarqué un pareil défaut dans aucune autre partie de l'interieur de la Pyramide, quoi que je l'aye viſité avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe. Il n'y a ſurtout aucun endroit de la gallerie, que je n'aye examiné avec le ſoin le plus curieux. Pour ſuppléer au deffaut d'une perche, qu'il n'étoit pas poſſible d'y introduire à travers la route tortueuſe qu'on étoit obligé de tenir pour regagner le canal direct, je faiſois lier enſemble pluſieurs bâtons, au bout deſquels on attachoit des bougies allumées. Je les faiſois élever enſuite le plus proche qu'il étoit poſſible de la voute & du mur, ſans que jamais j'y aye découvert aucun deffaut. J'ai remarqué ſeulement que les côtés étoient défigurés en quelques endroits, & que ſur la droite un morceau du mur avoit été emporté au deſſus du retreciſſement de la gallerie. Cet accident étoit arrivé ſans doute par la chute de quelque pierre, qui dans la fermeture de la Pyramide, dont dans la ſuite je décrirai la maniere, ayant échapé des mains de l'ouvrier, tomba du haut de l'échafaudage, & briſa cet endroit contre lequel elle alla donner.

Je dois encore avertir au ſujet de cette premiere ſale, dont je viens de parler, qu'on s'eſt perſuadé ſans doute qu'il y avoit au deſſous quelque treſor caché. C'eſt ce qui ſe reconnoît par une entrée violente qu'on y a pratiquée, à la faveur de laquelle on peut au travers de pluſieurs pierres inégales pénétrer dans le corps de la Pyramide de la profondeur de vingt ou vingt cinq pas. Les pierres qu'on a briſées & tirées de cet endroit rempliſſent aujourd'hui preſque toute la capacité de la ſale. On a fait la même tentative dans la ſale ſuperieure ; mais il eſt probable que dans l'un & l'autre endroit on n'a eu pour récompenſe des

peines infinies que l'on s'eſt données à gâter de ſi beaux ouvrages que le déplaiſir d'y avoir employé inutilement beaucoup de travail & de tems.

Après avoir découvert le ſecret de cette premiere ſale, il ne reſtoit plus que de pénétrer juſqu'à celle, où le corps du Roi étoit renfermé. On ne doutoit point qu'elle ne ſe rencontrât à la hauteur de cette eſplanade, qui ſe trouvoit, comme je l'ai dit, à l'extrémité ſuperieure de la gallerie ; & on jugeoit avec raiſon qu'elle devoit être ſituée au deſſus, & préciſément au niveau de la premiere. En effet au bout de cette eſplanade, qui dans la figure ajoûtée à celle de la Pyramide ſe trouve déſignée par la lettre R, on remarquoit une ſuite du canal de trois pieds trois pouces parfaitement bouchée. On travailla donc d'abord à la vuider. Cette ſuite de canal eſt marquée dans la même figure par la lettre T. Il eſt probable que la premiere pierre, qui le fermoit, y étoit ſi fortement attachée, qu'on eut toutes les peines du monde à venir à bout de l'arracher. C'eſt ce qui ſe reconnoît par un morceau de la pierre ſuperieure, qui a été caſſée, pour ſe faire ſans doute une priſe ſur l'inferieure qui bouchoit le canal. On l'ôta enfin après bien des efforts, & on vint à bout d'en arracher une ſeconde, qui avec la premiere ouvroit un eſpace de ſept pieds & demi de longueur. On voulut continuer à percer cette extrémité du canal; mais après ces deux pierres on en rencontra une troiſiéme, qui ne pouvoit ſortir, parce qu'elle étoit & plus haute & plus large que l'ouverture. C'étoit le dernier refuge de l'Architecte, pour donner le change à quiconque pourroit parvenir juſques-là, & pour empêcher qu'on ne cherchât plus loin cette ſale myſtérieuſe, qui n'étoit qu'à douze pas de là, où repoſoit le corps du Roi, & où devoient être ſes treſors, au cas qu'on les eût enfermés avec lui. Cependant malgré cette difficulté cette pierre ne fit point prendre le change aux ouvriers, & ne rebuta point ceux qui avoient entrepris la viſite de toute la Pyramide. Ils l'attaquerent à la pointe du marteau; & ils reuſſirent à la briſer après beaucoup de tems & de travail. Auſſi avoit elle ſix pieds de longueur, quatre de largeur, & peut être cinq à ſix de hauteur, puiſqu'en cet endroit on trouvoit une capacité de quinze pieds de haut, qui au bout de huit pieds d'élevation s'élargiſſoit de quatre pieds, ou environ du côté de la gallerie.

Cette extention eſt marquée dans la figure par la lettre &. Elle correſpondoit à une ouverture du canal d'un pied & demi de large, qui étoit anterieure de deux pieds à cette groſſe pierre. Je marquerai dans la ſuite à quel uſage elle étoit deſtinée.

Au haut de ce vuide on voyoit dans le mur, qui de part & d'autre formoit le canal, un enfoncement d'un pied de profondeur, & d'une hauteur à peu près égale. Ces enfoncemens marqués dans la figure par les lettres AA avoient été pratiqués à deſſein. Ils ſervoient à placer de puiſſans leviers, ou bois de traverſe, deſtinés à ſoutenir de fortes cordes, qui par des anneaux de fer attachés à cette grande pierre, dont j'ai parlé, la tenoient ſuſpendue dans ce vuide marqué Z qu'elle rempliſſoit, juſqu'à ce que le tems de la faire tomber ſur le canal marqué BB fût arrivé; c'eſt-à-dire juſqu'à ce que le corps du Roi eût été enfermé dans la ſale. L'ouverture d'un pied & demi pratiquée dans le canal marqué lettre V, & qui précédoit de deux pieds l'eſpace occupé par la grande pierre, avoit été ménagée pour retirer les ouvriers, après qu'ils auroient deſcendu cette pierre énorme. Cette ouverture, lorſqu'ils ſe furent retirés, fut bouchée par une pierre très juſte de deux pieds d'épaiſſeur ſeulement, qui fut amenée ſous cette ouverture, & à laquelle on avoit attaché deux anneaux vers l'extrémité de ſa partie ſuperieure. A ces deux anneaux furent accrochées deux chaines, qui correſpondoient au deſſus d'une autre pierre plus peſante, & pendante ſur le haut de l'ouverture marquée Z occupée par la grande pierre, qui l'avoit laiſſée vuide en tombant ſur le canal. Les cordes, qui ſoutenoient cette pierre énorme, avoient pour point d'appui le pilier marque Y dans la figure. On peſoit cependant ſur la pierre inferieure, tandis que les ouvriers ſe retiroient par ce vuide d'un pied & demi, dont j'ai parlé, & qui reſtoit entre elle & l'ouverture ſuperieure. Enfin lorſqu'ils furent ſortis de cette capacité, on ceſſa de peſer; & la pierre fut enlevée par le contre-poids dans l'endroit qu'elle devoit occuper, où elle fut arretée préciſément par une autre pierre en forme d'écuſſon de trois doigts de large. Cet écuſſon avoit été ménagé à deſſein en taillant la pierre, où il ſe trouve enchaſſé. Il a trois doigts d'épaiſſeur ſur ſix à ſept de largeur, & ſe trouve à hauteur d'homme, lorſqu'en entrant aujourd'hui dans la Pyramide, on s'éleve dans ce vuide marqué

V, qui faiſoit partie du dernier ſecret employé pour garantir la ſale de la violation. Cette eſpece d'écuſſon de trois doigts d'épaiſſeur eſt marqué par la lettre X, & mérite attention.

Le long des murs, qui forment les deux côtés du canal; où étoit renfermée la grande pierre de ſix pieds de longueur & de quatre de largeur, on remarque de part & d'autre des cannelures rondes de trois doigts de profondeur, dont l'extrémité eſt marquée dans la figure. Ces cannelures avoient été pratiquées, afin de deſcendre cette pierre plus facilement & plus juſte dans l'endroit qu'elle devoit occuper. Elles étoient auſſi deſtinées à la rendre plus ferme & plus inebranlable, au cas qu'elle fût attaquée. Toutes ces précautions prouvent les ſoins extrêmes, qui avoient été employés pour mettre le corps du Prince à l'abri de la violation, ſuppoſé qu'il ſe trouvât des hommes aſſez impies & aſſez téméraires, pour l'entreprendre. Que ſi après que la pierre d'un pied & demi de largeur, & de trois pieds & demi de longueur, ce qui faiſoit la meſure de l'ouverture marquée V & pratiquée dans le canal, eut été miſe en place, il reſta encore le moindre jour, il fut rempli avec du ciment. On peut croire auſſi que cette pierre même en fut enduite, avant que de l'introduire du bas en haut dans ce vuide qu'elle devoit fermer; ce qui rendit ſa poſition plus lente, en la retenant contre la force du contre-poids. Quelques coups du manche du marteau ſuffirent pour la nétoyer du ciment qu'elle avoit de trop, & pour la faire arriver à ſa place. Cette pierre ne ſubſiſte plus, ni la grande même qu'on fut obligé de mettre en pieces, pour l'arracher de la place qu'elle occupoit. Cependant il n'y a perſonne, pour peu qu'on examine avec attention la diſpoſition des vuides qu'on vient de décrire, & qui précedent de ſix pieds ſeulement l'entrée de la ſale, où le corps du Roi fut dépoſé, qui ne reſte perſuadé que les choſes ſe ſont executées de la ſorte, & qui dans ce petit eſpace de neuf pieds n'admire l'art & l'habileté de l'Architecte. C'eſt pour en faciliter la connoiſſance, qu'on a fait repreſenter en grand, & ſéparement, ces différens morceaux à côté de la figure qu'on donne de la Pyramide. Les yeux ſerviront encore mieux que le récit à faire comprendre le ſecret.

De la Chambre royal. Après avoir tiré à la pointe du marteau & par morceaux la grande pierre de l'eſpace cannelé, où elle avoit été deſcendue, on

on parvint à la derniere, qui aboutiſſoit à la ſale, & rempliſſoit l'eſpace marqué BB. Celle-ci ne fut pas difficile à tirer. On l'enleva preſque ſans réſiſtance ; après quoi on entra librement dans cette ſale myſterieuſe & ſi bien deffendue. Ce lieu marqué DD dans la figure eſt à voute plate, compoſée de neuf pierres. Les ſept du milieu ont quatre pieds de large ſur plus de ſeize de longueur, puiſqu'elles poſent de part & d'autre ſur les deux murs, qui vont du Levant au Couchant, & qui ſont à ſeize pieds de diſtance l'un de l'autre. Il ne paroît que deux pieds de largeur de chacune des deux autres pierres, qui ſont à côté de celles ci ; le reſte eſt caché par les murs ſur leſquels elles repoſent à leur extremité. Je laiſſe à deviner ce qu'on trouva dans cette ſale. L'hiſtoire, qui ne ſe charge de tranſmettre à la poſtérité que la mémoire des actions louables, ou de celles qu'on doit éviter, ne ſe charge point de perpetuer le ſouvenir des outrages, qui attaquent la nature, parce que par eux mêmes ils ſçavent aſſez ſe faire déteſter. Ainſi en enſeveliſſant dans l'oubli le nom de l'impie, qui porta ſes mains ſacrileges ſur ce tombeau, elle a voulu de même nous laiſſer ignorer le ſecret de ce qui y étoit contenu. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que de tout ce qui pouvoit être renfermé dans cette ſale, on ne trouve aujourd'hui qu'une caiſſe de marbre granite de ſept à huit pieds de longueur ſur quatre de large, & autant de hauteur. Elle a été placée dans ce lieu lorſqu'on le ferma par haut ; & ſi elle ſubſiſte encore de nos jours en ſon entier, c'eſt qu'on n'auroit pû la tirer de l'endroit qu'elle occupe ſans la briſer, & que ſes débris ne pouvoient être d'aucun uſage. Cette caiſſe avoit ſa couverture, comme on le remarque par la façon de ſes bords ; mais elle a été briſée en la remuant, & il n'en reſte plus de veſtiges. C'étoit ſans doute cette caiſſe qui contenoit le corps du Roi renfermé dans deux ou trois caiſſes de bois précieux, ſuivant la coutume qui ſe pratiquoit à l'égard des Grands. Il eſt auſſi très vraiſemblable que cette ſale contenoit beaucoup d'autres caiſſes que celle du Prince, ſurtout celles des perſonnes, qui furent enfermées avec lui dans ce tombeau, pour lui tenir en quelque ſorte compagnie.

En effet que lorſque le corps du Roi, par qui cette Pyramide a été conſtruite, fut dépoſé dans ce ſuperbe mauſolée, on y ait introduit en même tems des perſonnes vivantes deſtinées

à ne jamais en ſortir, & à s'enterrer toutes vives avec ce Prince, c'eſt un fait que je ne puis revoquer en doute, après la preuve convainquante que j'en ai. Voici ſur quel fondement cette opinion eſt appuyée. Préciſément au milieu de cette ſale, qui a trente deux pieds de longueur ſur dix neuf de hauteur, & ſeize de large, on remarque deux trous placés vis-à-vis l'un de l'autre à trois pieds & demi d'élevation au deſſus du pavé. L'un tourné du coté du Nord a un pied de longueur ſur huit pouces de hauteur, & traverſe par une ligne droite juſqu'à l'extérieur de la Pyramide. Ce trou eſt aujourd'hui bouché par des pierres à cinq ou ſix pieds de ſon ouverture. L'autre qu'on a percé du côté du Levant à la même diſtance du plancher, eſt parfaitement rond, & a d'étendue aſſez pour qu'on puiſſe y mettre les deux poings. Il s'élargit d'abord juſqu'à un pied de Diametre, & va en deſcendant ſe perdre vers le bas de la Pyramide. Ces deux trous ſont marqués par la lettre C. Je penſe, & j'eſpere que toute perſonne ſenſée le jugera comme moi, que l'un & l'autre de ces trous n'ont point eu d'autre uſage, que de ſervir aux perſonnes, qui avec le corps du Prince furent enfermées dans ce tombeau. Le premier étoit deſtiné à leur donner de l'air. C'étoit auſſi par là qu'elles recevoient de la nourriture, & tout ce dont elles pouvoient avoir beſoin. Elles avoient ſans doute fait proviſion pour cet uſage d'une longue caſſette proportionnée à la grandeur de ce canal. A cette caſſette étoit attachée pour les perſonnes renfermées dans la Pyramide une longue corde, par le moyen de laquelle elles pouvoient tirer la caſſette à elles; & une autre, qui y tenoit de même, pendoit à l'extérieur, afin que réciproquement on pût retirer la caſſette au dehors. Ce fut vraiſemblablement par ce moyen qu'on fournit le néceſſaire à ceux qui ſe trouvoient renfermés dans cet édifice, tant qu'il reſta entr'eux une perſonne vivante. En y entrant je ſuppoſe que chacune de ces perſonnes s'étoit munie d'une caiſſe, pour y être enſévelie. Elles ſe rendirent toutes ſucceſſivement les unes aux autres ce pieux & dernier devoir juſqu'à la derniere, qui manqua pour cela d'un ſecours, que le reſte de ſa compagnie avoit trouvé dans elle & dans les autres. Le ſecond trou ſervoit à vuider les immondices, qui tomboient dans un réduit profond pratiqué pour cet uſage. J'avois deſſein de faire chercher dans l'extérieur de la Pyramide

à l'endroit, auquel le trou quarré long correſpondoit, & vers lequel on a tiré deux lignes ponctuées dans la figure, qui repreſente l'intérieur de cet édifice. Peut être y auroit on trouvé des preuves nouvelles de ce que j'ai avancé. Mais outre que cette recherche auroit pû donner de l'ombrage aux Puiſſances du pays, qui n'auroient pas manqué de ſe figurer qu'on auroit travaillé à découvrir quelque tréſor, je jugeai que ce trou pourroitſe terminer dans quelque enfoncement de cet extérieur, & j'apprehendai de trouver ſon extrémité totalement bouchée, ou par le corps de la Pyramide, ou dumoins par la pierre de revêtiſſement. Cependant ſur ce que je rapporte d'autres pourront dans la ſuite faire chercher à l'endroit où cette ouverture correſpondoit. Par là on aura une preuve entiere de l'uſage auquel ce trou étoit deſtiné, quoiqu'il ne me paroiſſe point douteux, & qu'il me ſemble impoſſible d'en imaginer d'autre.

Après avoir expliqué le plus nettement que la matiere a pû me le permettre, de quelle maniere & par quels efforts la Pyramide fut forcée & ouverte, il me reſte encore à éclaircir un doute qu'aura fait naître ſans doute la lecture de cette premiere partie. Il s'agit de ſçavoir où étoit placé le magaſin de tant de pierres qu'il fallut employer néceſſairement, pour fermer tous les canaux, dont je viens de parler, & de quelle maniere ils furent bouchés par des ouvriers, qui ſortirent enſuite de cet intérieur. Ce morceau n'eſt pas ſans doute moins curieux que le reſte, & mérite pour le moins autant d'attention.

Du ſecret de la gallerie.

J'ai déja obſervé, que dans les banquettes, dont les deux côtés du canal de cent vingt quatre pieds, qui régnoit au fond de la gallerie, étoient accompagnés, on avoit pratiqué des mortoiſes taillées perpendiculairement de la longueur d'un pied, larges de ſix pouces, & profondes de huit. C'eſt ce qu'on peut remarquer dans la figure à la lettre Q. Ces mortoiſes correſpondoient parfaitement les unes aux autres, & régnoient dans toute la longueur des banquettes à la diſtance de deux pieds & demi. On avoit ménagé ces ouvertures en batiſſant la gallerie, afin de pouvoir placer dans chacune une piece de bois d'un pied en quarré, & de trois ou quatre pieds de longueur, dont on avoit coupé ſix pouces par le bas à la hauteur de huit doigts, ſelon le ſens & la capacité des mortoiſes dans leſquelles ces ſolives devoient entrer. Ces pieces de bois devoient ſervir à

former au deſſus un échafaut deſtiné à ſoutenir les pierres néceſſaires pour remplir tous les canaux, qui reſtoient à boucher dans l'intérieur de la Pyramide, & même ce canal de cent vingt quatre pieds marqué P, qui étoit au fond de la gallerie. Ces ſolives avoient un autre entaillement à leur extrémité ſupérieure; & de longues pieces de bois, dans leſquelles on avoit taillé des mortoiſes pareilles à celles des banquettes, s'appliquant ſur ces pieux, formoient de part & d'autre de la gallerie un repos aſſuré de bas en haut, pour placer des planches de ſix pieds & demi de longueur épaiſſes d'un demi pied, & fort unies, ſur leſquelles on poſa un premier rang de pierres. Les banquettes s'élévoient de deux pieds & demi, comme je l'ai dit, au deſſus du fond de la gallerie. Je ſuppoſe que l'échafaut fût placé à trois pieds de hauteur des banquettes. Ainſi du fond de la gallerie à cet échafaut il y avoit une élévation de cinq pieds & demi, qui étoit ſuffiſante pour que les ouvriers puſſent y paſſer de bout.

J'ai encore remarqué ailleurs, que du fond du canal à la voute de la gallerie il y avoit vingt ſept pieds & demi d'élévation. Du fond du canal juſqu'à l'échafaut on en comptoit ſix; de l'échafaut en haut il en reſtoit donc vingt & un & demi; ainſi en mettant dans cette capacité quatre rangs de pierres de trois pieds & demi de hauteur, telles qu'il en falloit pour remplir les canaux, on avoit encore au deſſus un vuide de ſept pieds & demi d'élévation. Mais je veux ſuppoſer, que du premier rang au ſecond on mit entre les pierres une planche d'environ trois pouces d'épaiſſeur, & une pareille du ſecond au troiſieme, afin qu'il fût plus facile de retirer les pierres, en les faiſant gliſſer ſur ces planches, trois rangs de ces pierres ſuffiſoient pour remplir tous les vuides qu'on avoit à boucher, & qui ſont aujourd'hui ouverts Il pourroit même ſe faire que dans le corps de la Pyramide il y eût encore d'autres canaux bouchés qui n'ont point été ouverts, puiſque dans la gallerie on pouvoit aiſément placer quatre rangs de ces pierres, & même cinq dans un beſoin. On peut s'en convaincre par le calcul que je viens de faire; & il n'eſt pas vraiſemblable qu'on eût exaucé la gallerie au de là du néceſſaire; ce qui auroit affoibli d'autant tout le corps de l'édifice.

Arrêtons nous cependant aux canaux connus, qui ont été

forcés & ouverts ; tenons nous en à la quantité de pierres, qui les rempliſſoient certainement, & qui ont été briſées à la réſerve de trois pieds & demi, ou de quatre pieds de ces mêmes pierres, qui reſtent à l'endroit marqué F dans la figure, & qui bouchent aujourd'hui l'entrée du canal ſuperieur correſpondant au premier. Ce premier canal marqué par la lettre B, je l'appelle le canal extérieur, parce qu'il a été fermé du dehors en dedans, au lieu que les autres ont été remplis de l'intérieur même de la Pyramide, & de ce magaſin placé dans la gallerie. Or je mets en fait que trois rangs de pierres ſuffiſoient pour remplir tous les canaux. C'eſt ce dont il eſt aiſé de ſe convaincre par le détail.

Il falloit d'abord treize pieds & demi de pierre pour remplir le canal, qui conduiſoit à la ſale royale, & qui étoit au niveau de cette plate-forme qu'on rencontroit à l'extrémité ſupérieure de la gallerie. On deſcendit donc d'abord de l'échafaut ſur l'eſplanade marquée R une pierre de ſix pieds, & on la pouſſa dans ce canal juſqu'à l'entrée de la ſale dans l'endroit marqué DD, où elle fut arrêtée par le pavé de la ſale ſupérieur de deux doigts au fond du canal. On fit enſuite tomber ſur ce canal cette pierre de ſix pieds, dont j'ai parlé, ſuſpendue dans le vuide marqué Z. Enfin auſſi-tôt que les ouvriers ſe furent retirés de la capacité qu'elle occupoit par l'ouverture marquée V, & que cette ouverture eût été fermée, on fit deſcendre de l'échafaut deux autres pierres de ſept pieds & demi, par le moyen deſquelles ce canal, qui n'a que dix neuf pieds & demi de longueur, ſe trouva parfaitement rempli.

On doit ſuppoſer, que pour faciliter l'exécution de ces ouvrages, on avoit attaché au mur du fond de la gallerie, qui termine l'eſplanade, & vis-à-vis des pierres rangées ſur l'échafaut, une forte potence de fer, qui portoit une poulie ſolide, à la faveur de laquelle les ouvriers placés ſur la plate-forme pouvoient au moyen d'une bonne corde tirer de deſſus l'échafaut les pierres l'une après l'autre, & les deſcendre ſur la plate-forme même. Qu'enſuite au côté que ces pierres preſentoient aux ouvriers on avoit pratiqué un trou quarré profond de trois à quatre doigts, & plus large par bas que par haut, & que dans cette ouverture quarrée on avoit enfoncé deux pieces de fer, plus épaiſſes par bas que par haut, garnies à

leur extrémité de deux bons anneaux, & ſéparées l'une de l'autre par un coin de fer. A la faveur de ces précautions on avoit une priſe aſſurée pour tirer ces pierres de deſſus l'échafaut avec la corde, qui paſſoit dans les deux anneaux, pour les ſuſpendre au moyen de la poulie, & les poſer enſuite doucement ſur l'eſplanade, ou plate-forme, d'où elles étoient conduites ſans beaucoup de peine à l'endroit de leur deſtination.

Après avoir ainſi rempli le premier canal, on travailla à fermer celui de cent dix huit pieds marqué dans la figure par la lettre N. Ce canal conduiſoit, comme je l'ai dit, à la premiere ſale, où le corps de la Reine avoit probablement été dépoſé. On la trouvera à la lettre O. Il ne fut pas difficile de venir à bout de cet ouvrage; après quoi on tira autant de pierres qu'il étoit néceſſaire, tant pour couvrir l'entrée de ce canal, & égaliſer la couliſſe marquée L, que pour remplir la plate-forme de dix pieds, qui formoit ce triangle, dont j'ai parlé, marqué L M, à l'entrée de la gallerie. On tira encore cent pieds de ces mêmes pierres, pour fermer la capacité du canal marqué H, par où la Pyramide a été forcée, & qui ſe trouve totalement defiguré par un eſpace de quatre vingt pieds de longueur. Enfin on acheva d'en deſcendre cent vingt quatre pieds, au moyen de quoi le canal marqué P, qui régne au fond de la gallerie entre les banquettes, & au deſſus duquel l'échafaut étoit élevé, ſe trouva parfaitement fermé. Cependant il faut obſerver que la derniere pierre, dont ce canal étoit bouché, reſta arrêtée par derriere au moyen d'une élévation de quatre à cinq doigts, qui ſe rencontre à l'extrémité de ce canal comme je l'ai déja remarqué. On ne l'a point oubliée dans la figure.

Ce que je viens de dire de la fermeture de tous les canaux ménagés dans la Pyramide, & de la deſtination de ſa gallerie, paroîtra peut être aſſez nouveau & aſſez hardi, pour que quelque critique oſe le traiter de chimére, ou dumoins de conjectures. Auſſi n'ai-je garde de prétendre exiger qu'on m'en croye abſolument ſur cet article. Dumoins ne pourra-t-on me refuſer l'honneur d'avoir le premier imaginé un ſiſtême très vraiſemblable capable de faire apercevoir du premier coup d'œil des merveilles, qui juſqu'à ce jour étoient reſtées inconnues. Mais je vais plus loin; & j'oſe avancer qu'à quiconque voudra faire attention à la ſuite & à la liaiſon néceſſaire de mes obſer-

vations ſur cette matiere, il ſera impoſſible de ne pas convenir que mes conjectures, s'il plaît aux Critiques de les appeller de ce nom, ſont tellement fondées, qu'on ne peut s'empêcher de les regarder comme des vérités réelles. Pour moi après tant de recherches, après toutes les réflexions que j'ai faites ſur la diſpoſition de l'intérieur de la Pyramide, je déclare hardiment qu'il n'eſt pas poſſible que les choſes ſoient autrement que je l'ai écrit. Je reconnois d'abord qu'il n'a jamais été poſſible après la Pyramide achevée, c'eſt-à-dire après les couliſſes faites, & la gallerie fermée par la voute, de faire entrer aucune pierre dans cette gallerie d'une groſſeur néceſſaire pour boucher les canaux du dedans en dehors. Je vois aucontraire que l'Architecte n'a jamais été occupé que du ſoin, qu'on ne pût jamais en tirer celles qu'il y avoit enfermées pour la clorre un jour d'une maniere à ce qu'il croyoit invincible. J'apperçois le deſſein de ce même Architecte dans cette longue couliſſe, qui regne au fond de la gallerie. Je comprens qu'elle n'avoit été ménagée que pour la conduite des pierres, qui devoient fermer un jour le canal intérieur; & je juge par l'arretement que je trouve à l'extrémité ſupérieure de cette couliſſe, qu'elle devoit elle même être auſſi remplie de pierres, après que le canal auroit été abſolument bouché. La poliſſure extréme de cette couliſſe me confirme dans l'opinion de ce double uſage. Je remarque que ſa longueur eſt proportionnée à celle du canal intérieur. Je vois que ce canal eſt encore fermé en partie, c'eſt-à-dire par l'endroit qui fait angle avec le canal extérieur. Je m'apperçois même qu'on n'a point penetré dans la Pyramide par ce véritable paſſage; qu'au contraire on a été obligé de ſe frayer une fauſſe route, par laquelle rejoignant un des côtés du canal, on a attaqué plus facilement les pierres dont il étoit rempli. Je le trouve depuis cette ouverture forcée défiguré dans toute ſa longueur, ce qui m'apprend qu'on a été obligé d'avoir recours à la violence pour le déboucher. Je conclus donc de ce qu'il ſe trouve ainſi défiguré juſqu'à l'entrée de la gallerie, que les pierres dont il étoit fermé ont été briſées dans le canal même; & que par un eſpace de cent vingt quatre pieds il regnoit dans la couliſſe, & derriere ces mêmes pierres, cent vingt quatre pieds d'autres pierres prêtes a ſucceder continuellement à celles qui ſeroient uſées dans le canal, & à remplir le vuide

qu'elles auroient laiſſé. Je ſoupçonne même que ceux qui forcerent la Pyramide avoient connoiſſance de cette ſuite de pierres renfermées dans la couliſſe. En effet s'ils l'avoient abſolument ignorée, ils ſe ſeroient contentés ſans doute de briſer les pierres, dont le canal étoit rempli, à l'ouverture forcée qu'ils y avoient faite. Cette opération leur auroit été plus facile; & s'ils prirent un autre parti, ce ne fut que ſur la connoiſſance qu'ils avoient des pierres, qui de la couliſſe étoient prêtes à gliſſer dans le canal à meſure qu'il ſeroit vuidé.

J'ai déja inſinué, que dans le corps de la Pyramide il peut y avoir d'autres ouvertures fermées, qui n'ont point encore été découvertes; & ce n'eſt peut être pas ſans fondement qu'on en a fait des recherches. Par malheur on s'eſt mal adreſſé pour les découvrir en fouillant dans le fond des deux ſales. Si outre les canaux déja connus il y en a encore quelque autre dans l'intérieur de la Pyramide, c'eſt ſans contredit entre ces deux ſales qu'on doit le chercher, & ſon entrée ne peut être placée que vers le milieu de la couliſſe.

Je dois avertir auſſi que ces points qu'on voit dans la figure à côté de la lettre M, marquent certains enfoncemens pratiqués à deſſein dès le tems de la conſtruction de la Pyramide. Ces enfoncemens étoient deſtinés à ſervir d'Echelle à ceux, qui du canal de cent dix huit pieds conduiſant à la premiere ſale voudroient monter vers le haut de la couliſſe, qui, comme je l'ai dit, ſe trouve interrompue dans cet endroit, ou qui delà voudroient deſcendre dans ce même canal. J'ai déja obſervé que du fond de la couliſſe un homme pouvoit paſſer debout ſous l'échafaut. Il y avoit ſans doute des deux côtés de la gallerie, & de haut en bas ſous l'échafaut, des cordes attachées d'eſpace en eſpace aux poutres qui le ſoutenoient, afin de donner à ceux, qui voudroient deſcendre ou monter dans la couliſſe, la facilité de le faire ſans gliſſer. Elles ſervirent d'abord aux ouvriers dans la conſtruction de la gallerie & la fermeture des canaux. Ceux qui depuis viſiterent les ſales, ceux qui y tranſporterent le corps du Roi & celui de la Reine, les perſonnes enfin qui monterent dans la chambre royale avec le cercueil du Prince pour mourir auprès de lui, profiterent du même ſecours.

Il n'y a donc aucun doute qu'à la faveur des pierres placées

ſur

ſur l'échafaut on n'ait fermé & rempli tous les canaux pratiqués dans l'intérieur de la Pyramide.

Du puits de la Pyramide.

Après avoir mis la derniere main à tous ces ouvrages, il ne reſta plus aux ouvriers qu'à ſortir de cet intérieur ; à moins qu'on ne ſuppoſe, qu'ils commencerent par briſer l'échafaut & les pieces de bois, dont il étoit compoſé, & qu'ils le mirent dehors par morceaux par le même conduit, qui avoit été pratiqué pour leur ſervir de retraite. Cette ouverture n'étoit autre choſe que ce puits, dont j'ai parlé, qu'on trouve à main droite en entrant dans la gallerie. Ce puits occupe par le bas de ſon entrée une partie de la banquette, & s'éleve à la hauteur de deux pieds dans le mur. Il eſt, comme je l'ai dit, preſque rond, ou ovale. On le trouve marqué dans la figure par la lettre I.

Ce puits deſcend vers le bas de la Pyramide par une ligne perpendiculaire à l'horiſon, qui va cependant un peu en biaiſant, & forme la figure d'une broche, ou d'un Lamed Hebraïque. C'eſt ce qu'on peut remarquer dans le plan que j'ai fait tirer de la Pyramide. Environ à ſoixante pieds de l'ouverture on rencontre dans ce canal une fenêtre quarrée, d'où l'on entre dans une petite grotte taillée dans la montagne, qui en cet endroit n'eſt pas de pierre vive, mais d'une eſpece de gravier, dont les grains ſont fortement attachés les uns aux autres. Cette grotte s'étend d'Orient en Occident, & peut avoir quinze pieds de longueur. On trouve enſuite une autre couliſſe creuſée de même dans le roc, fort penchante, & approchant beaucoup de la perpendiculaire. Elle a de largeur deux pieds quatre pouces ſur deux pieds & demi de hauteur. Elle deſcend en bas par un eſpace de cent vingt trois pieds ; après quoi on ne rencontre plus que des ſables & des pierres, qu'on y a jettées à deſſein, ou qui y ſont tombées d'elles mêmes. Je ſuis convaincu que ce canal n'a jamais eu d'autre deſtination, que de ſervir à la retraite des ouvriers, qui travaillerent à la conſtruction de la Pyramide. La pente de ce conduit, ſa route tortueuſe, ſa petiteſſe, & ſa profondeur, en ſont des preuves certaines. Je ne doute pas même que la ſortie de ce puits, à laquelle on ne parvenoit certainement qu'après beaucoup d'autres détours, peut être même après avoir remonté vers ſon ouverture, je ne doute point, dis-je, que cette ſortie ne fût formée par un

canal, au deſſus duquel pendoit un rang de pierres ; qu'on avoit trouvé le ſecret d'arrêter, & qui tombant du haut en bas dans ce canal par le moyen de quelque reſſort que l'on fit jouer, lorſque tous les ouvriers ſe furent retirés de la Pyramide, fermerent cette entrée pour jamais. En effet nous ne voyons point qu'on ait tenté de forcer cette ouverture, ſoit qu'elle ait toujours été ignorée, ſoit que ſa petiteſſe ne permît point d'y travailler. La Pyramide n'a été attaquée que par la route royale, qui ſervit ſans doute à y introduire le corps du Roi & toutes les perſonnes mortes, ou vivantes, qui devoient y être enſevelies avec lui. Ce fut auſſi certainement par ce chemin que la ſuite des funerailles pénétra juſqu'à l'intérieur de cet édifice, & qu'elle en reſſortit enſuite, après avoir rendu au Prince les derniers devoirs, & avoir dépoſé ſon corps dans le tombeau que lui même s'étoit choiſi.

Il ne faut pas s'imaginer au reſte, que tous ceux qui travaillerent à la conſtruction de ce grand ouvrage, euſſent connoiſſance des ſecrets de l'intérieur, ni même qu'il ſuffit d'y entrer après que la Pyramide fut achevée, & avant qu'elle fût fermée, pour en avoir connoiſſance. Ce myſtére étoit réſervé aux ſeuls Architectes, qui avoient conduit ce ſuperbe édifice, ou du moins à un petit nombre de perſonnes choiſies pour travailler ſous leur direction à fermer tous les canaux, dont j'ai parlé dans la deſcription que je viens de donner de cette Pyramide. Il eſt même très vraiſemblable, que les ouvriers deſtinés à cet emploi n'étoient point des ames venales capables de trahir jamais pour quelque raiſon que ce fût un ſecret de cette nature. C'étoient ſans doute toutes perſonnes choiſies entre ce qu'il y avoit de plus gens de bien & de plus attachés au Roi dans les différens atteliers que ce Prince entretenoit à ſon ſervice, & ſur le zéle, la probité, la reconnoiſſance, & la religion deſquelles on pouvoit compter. Je croirois même volontiers, que pour s'en aſſurer davantage le Prince les auroit nommés lui même avant ſa mort, & leur auroit fondé pour le reſte de leurs jours une retraite commode, tranquile, & honorable, dans ces temples enrichis des dons de ces Souverains, qui ne pouvoient manquer d'accompagner ces ſortes d'édifices, & qui les accompagnoient effectivement, comme je l'ai démontré d'abord.

De ſi grandes précautions employées par ces anciens Rois ;

pour empêcher la violation de leurs tombeaux, n'avoient peut être pas tant pour objet de les mettre à l'abri des outrages de quelques Princes avares, qui employeroient leur authorité & leur puiſſance pour en forcer l'entrée, que de les garantir des efforts d'un voleur, qui oſeroit l'entreprendre ſecretement. En effet tant que leur religion a ſubſiſté, & ils n'en prévoyoient point ſans doute la deſtruction, qui auroit été le Prince aſſez impie, pour former la réſolution de violer le tombeau d'un grand Roi, dans la ſeule eſperance d'en enlever quelques vaſes d'or, ou autres bagatelles, qui pouvoient y avoir été renfermées avec lui? Car je ſuis perſuadé que c'étoit à ces minuties qu'aboutiſſoient ces immenſes tréſors, qu'on ſe figuroit avoir été cachés dans ces ſombres demeures. Auſſi eſt-il indubitable, que ſi cette Pyramide fut ouverte, ce ne fut ni ſous le gouvernement des Ptolomées, & des autres Princes d'origine Grecque, qui régnerent en Egypte depuis la conquête qu'en fit Aléxandre, ni ſous celui des Romains, ou des Empereurs de Conſtantinople. Ces Princes, ſoit Payens, ſoit Chrétiens reſpectoient également les tombeaux, & n'avoient garde d'entreprendre de les violer, ou de le permettre. Ils avoient d'ailleurs une égale attention pour la conſervation des anciens monumens, qui faiſoient une partie de la beauté de leurs Etats, & de leur tems ç'auroit été un crime capital que de ſonger à les déshonorer. Auſſi en parlant des Pyramides, Pline ne nous a t'il point appris que juſqu'à ſon tems il ſe ſoit paſſé rien de pareil en Egypte. Nous n'en trouvons de même nulle trace dans aucun autre Auteur Grec, ou Latin. Mais lorſque les Arabes ſe furent rendus maîtres de ce floriſſant Royaume, leur haine contre les Chrétiens, & contre les Idoles prétendues qu'ils croyoient être l'objet de leur culte, jointe à leur avarice & à leur barbarie, leur fit regarder comme autant d'œuvres méritoires les indignités qu'ils commettoient contre les monumens les plus reſpectables. Dès-lors on ne vit plus en Egypte que figures de toutes les eſpeces briſées & miſes en pieces, que temples détruits, que tombeaux violés & ouverts, ſoit par mépris pour les corps qu'ils renfermoient, ſoit dans l'eſperance d'y trouver quelques petites idoles d'or ou de cuivre, qui étoient un objet pour la pauvreté extrême de ces peuples.

Ce fut donc ſans doute ſous les Princes Mahometans, & par

le Calife Mahmout, qui regnoit à Bagdad, & qui mourut * l'an de l'Egyre 205. ainſi que le rapportent les Auteurs Arabes, que cette impiété fut commiſe. Ce Prince s'étant laiſſé perſuader que cette Pyramide renfermoit de grands tréſors, après des dépenſes conſiderables continuées pendant trois ans pour la faire ouvrir, eut la douleur au lieu de ces richeſſes immenſes qu'on lui avoit promiſes, de n'y trouver que quelques idoles & vaſes d'or, dont le Prince, qui repoſoit dans ce tombeau, ſe ſervoit ſans doute dans ſes ſacrifices. Quelques uns même prétendent qu'il n'y trouva rien du tout que la Momie du Roi avec quelques autres, & ſur les murailles de la ſale cette maxime écrite en lettres d'or, que l'impie ne trouveroit d'autre récompenſe que le déſeſpoir d'avoir commis l'impiété ſans fruit. Mais ce dernier trait ſeul ſuffit pour prouver combien on doit peu ajouter foi à tout le reſte de ce récit, puiſque lorſque la Pyramide fut ouverte, ſelon ces Auteurs, on ignoroit certainement la langue des tems où elle fut bâtie ; que dans ces tems reculés les hiéroglyphes étoient la ſeule écriture en uſage, & que ces caracteres, dont les Anciens Egyptiens croyoient que la connoiſſance dureroit autant que le monde, étant deſtinés à conſerver le ſouvenir de tous les grands évenemens, on n'auroit pas manqué de s'en ſervir en cette occaſion, plutôt que d'avoir recours à des lettres d'or, dont l'origine eſt de plus fraiche datte. Enfin cette tradition eſt démentie par la Pyramide même, & par l'état où ſe trouve aujourd'hui la ſale où dut être dépoſé le corps de ce Roi, quel qu'il fût, puiſqu'on n'y remarque aucune écriture.

Les mêmes Auteurs Arabes prétendent, que ce Prince n'entreprit de faire ouvrir cette Pyramide, que ſur un plan exact de ſon intérieur. Il lui avoit été donné, diſent-ils, par un des deſcendans de l'Architecte, qui avoit préſidé à ſa conſtruction, & le Calife l'en récompenſa liberalement. D'autres Auteurs de la même nation attribuent cette entrepriſe à ce fameux Calife Aaron Alrechid, c'eſt-à-dire en Arabe le conducteur des vrais Croyans, que ſon ſçavoir, & l'amour des Sciences, dont il donna des preuves, en envoyant à Conſtantinople certain nombre de ſes ſujets les plus habiles, pour traduire du Grec & du Latin en Arabe les livres les plus eſtimés, qui ſe

* De l'Ere Chretienne, 817.

trouvoient dans la Bibliotheque des Empereurs d'Orient, rendront à jamais célébre. Quoiqu'il en ſoit, que la Pyramide ait été ouverte par l'un ou l'autre de ces deux Princes, qu'ils ayent eu ou non le plan de ſon intérieur, il eſt certain qu'elle a été forcée, en partie par l'ouverture naturelle, & en partie par la démolition de ſon intérieur. N'eût on eu aucun plan de cet intérieur, on ſçavoit d'ailleurs que toutes les ouvertures naturelles des Pyramides ſont tournées du côté du Nord. Ainſi il n'étoit pas difficile de deviner dumoins l'entrée de celle-ci.

Au reſte je ne ſçai lequel a été le plus conſtant, ou du Prince qui perfectionna un ſi grand ouvrage, ou de celui qui força une entrée, qui paroiſſoit humainement invincible. L'execution de l'un & de l'autre deſſein a certainement quelque choſe de ſingulier. Sans vouloir pénétrer dans le corps de la Pyramide, ſans nous éloigner des canaux connus, il eſt certain qu'ils ſont revêtus tout autour de pierres d'un poids & d'une groſſeur énorme. Celles qui les couvrent ont dix à douze pieds de longueur; leur largeur eſt à peu près égale, & elles ont huit à dix pieds d'épaiſſeur. Une ſeule de ces pierres ſuffiſoit pour contenir dix couverts, & dix perſonnes qui dînoient autour avec moi. Au deſſus de ces pierres on n'apperçoit que des maſſes étonnantes, qui ſoutiennent le ſommet de la Pyramide. Toutes les autres ſont de même d'une grandeur prodigieuſe. Deux cens huit pierres, à l'exception de deux ou trois rangs qui manquent vers le ſommet, compoſent une hauteur de ſix cens pieds. Leur largeur & leur profondeur ſont proportionnées. En un mot en ſuppoſant, comme je l'ai prouvé, que cette Pyramide fût couverte de marbre tiré des carrieres du mont Sinaï, ou de celles qu'on rencontre ſur les frontieres de l'Egypte & de l'Ethiopie, où vingt mille hommes au moins devoient être employés continuellement à cet ouvrage, je ſuis perſuadé qu'un Roi paiſible dans ſes Etats n'a pû executer ce deſſein en moins de vingt ans avec l'aide de cent cinquante mille ouvriers, & qu'il lui en a couté au moins deux cens millions de dépenſe.

D'un autre côté il n'eſt pas moins certain, qu'il n'en eût guéres plus couté au Prince qui entreprit de forcer la grande entrée, de démolir la Pyramide entiere, que de vaincre tous les obſtacles qu'il eut à ſurmonter pour réuſſir dans ſon deſſein.

Il eſt évident que le premier canal, que j'ai appellé le canal extérieur, étoit rempli de pierres proportionnées, & qu'on n'a pu les en tirer qu'avec de très grandes peines. Il n'eſt pas même douteux qu'il ne fût fermé en dehors par des pierres prodigieuſes, couvertes elles mêmes du revêtiſſement de la Pyramide. On voit encore aujourd'hui la place, d'où il a fallu les arracher. Quand ce premier canal fut vuidé, le grand ouvrage reſta encore à faire. Je ſuppoſe qu'on avoit connoiſſance des ſecrets de la Pyramide. J'en juge parce que la pierre, qui répondoit à l'angle des deux canaux, a été enlevée. Il n'en faut pas davantage, pour m'apprendre qu'on avoit entrepris d'abord de forcer le canal intérieur par la droite route; qu'on reconnut enſuite qu'il faudroit bien des années pour en venir à bout, parce que les pierres, dont le canal étoit rempli, ſe ſuccedoient les unes aux autres de la hauteur de toute la couliſſe; c'eſt-à-dire par un eſpace de deux cens vingt quatre pieds; qu'on abandonna donc ce deſſein, & qu'on prit le parti de ſe frayer une autre route. On peut aiſément imaginer combien il en couta pour pénétrer dans l'épaiſſeur du mur, qui ſe rencontroit à droite & à gauche, & pour regagner le canal qu'on avoit abandonné. Combien de peine & de tems n'en couta-t'il pas auſſi pour ſoutenir les pierres & les briſer l'une après l'autre dans l'intérieur de ce canal! On parvint de la ſorte à la gallerie. L'entrée de la premiere ſale quoique précedée d'un canal très long, ne tint pas long tems ſans doute. Mais combien de difficultés n'eut-on pas à ſurmonter pour vaincre celle de la chambre royale! Qu'on ait eu ou non la connoiſſance des routes de la Pyramide, il eſt indubitable qu'il a couté au Prince qui l'a fait ouvrir des ſommes immenſes, & un travail de pluſieurs années.

Le nom du Prince, qui a fait bâtir la Pyramide, eſt parfaitement inconnu, comme je l'ai dit, & ce qu'on en trouve dans les Hiſtoires eſt ſi incertain, qu'on ne peut y faire aucun fondement. Les Auteurs Arabes que j'ai déja cités ſont admirables dans ce qu'ils en racontent. Ils diſent que long tems avant la naiſſance d'Adam le monde etoit habité par des Géans d'une taille & d'une force prodigieuſe. C'eſt là, ſelon eux, comme je l'ai inſinué ailleurs, l'époque de tous ces grands monumens, qui ont rendu l'Egypte ſi fameuſe, & dont les débris attirent encore aujourd'hui notre admiration & notre eſtime. Ce fut,

ajoûtent ces Auteurs, dans ces tems reculés que regna en Egypte un Prince, nommé Gian, fils de Gian Empereur, qui avoit conquis tout le monde. On conçoit ſans peine quelle devoit être la puiſſance & les richeſſes immenſes d'un Prince à qui un ſi bel Etat obéiſſoit. On en rapporte un trait, qui mérite d'avoir place à la fin de cette lettre.

Ce Prince, qui conſervoit un tendre reſpect pour la mémoire de ſes ancêtres, voulut pour s'en rappeller plus vivement le ſouvenir, leur élever un tombeau digne d'eux, où ils fuſſent repreſentés ſi au naturel, qu'il ne pût y entrer ſans les voir tels qu'ils avoient été pendant leur vie. Dans cette vue il fit bâtir un Palais de marbre noir très vaſte, puiſqu'il renfermoit non ſeulement le lieu deſtiné à ſervir de ſépulture à ces Princes, mais encore pluſieurs temples, où chaque jour s'offroient une infinité de ſacrifices à leur intention. Ce Palais contenoit encore un nombre prodigieux d'appartemens, qui ſervoient de logement aux Prêtres, que ce Prince avoit commis pour deſſervir ces temples différens. Au milieu de ces nombreux édifices, tous plus ſuperbes les uns que les autres, s'élevoit un vaſte ſalon de marbre blanc couvert d'un grand Dôme ouvert, où l'or & l'azur aſſortis avec art repreſentoient tout ce que l'on peut admirer de plus beau dans la Moſaïque. Cent colomnes de jaſpe & de porphyre étoient employées à ſoutenir ce magnifique bâtiment, & préciſément ſous le Dôme s'élevoit un trône d'or maſſif ſurmonté d'un Pavillon de brocard d'or tout brillant de pierreries. Ce fut ce ſalon que Gian deſtina à être la ſépulture de ſes ancêtres. Quarante ſtatues de pur or furent commandées par ce Prince, pour renfermer les corps de quarante Rois, ou Empereurs de ſa famille, qui l'avoient précedé; & ces quarante ſtatues furent placées autour du trône, ſur lequel celle de l'Empereur Gian pere du Roi régnant étoit aſſiſe toute couverte de Diamans. On comprendra parce que je dirai en parlant des Momies, comment ces ſtatues pouvoient repreſenter ces Princes morts, tels à peu près qu'ils étoient de leur vivant. Je ne m'arrêterai point non plus à décrire les magnificences de ce tombeau. J'obſerverai ſeulement qu'on voit par cette hiſtoire qu'avant la découverte des mines de Golconde & du Potoſi l'or & les Diamans n'étoient pas une choſe ſi rare.

Ce fut, ſelon ces Auteurs Arabes, ce Roi Gian qui fit bâtir

la fameuſe Pyramide, dont je viens de donner la deſcription? On conçoit aiſément qu'un Prince géant ſervi par des ſujets de même taille vint facilement à bout de ce grand ouvrage. Ceux qu'il employoit à faire venir des environs du mont Sinaï les marbres, dont l'édifice devoit être revêtu, lui épargnerent les voitures. Il n'en coutoit pas plus à un de ces Meſſieurs d'apporter de là ſous ſon bras une table de marbre de vingt cinq ou trente pieds de longueur & d'une épaiſſeur proportionnée, qu'il en coutoit à ſes confreres de prendre ſous leur bras une colomne de cent ou ſix vingt pieds de hauteur, & de s'en venir gaillardement à pied avec ce fardeau de la haute Egypte à Aléxandrie. Ne conviendra t'on pas qu'il vaudroit beaucoup mieux avouer ſon ignorance de bonne foi, que d'avoir recours pour la couvrir à de telles fables?

Au reſte qui que ce ſoit qui ait fait bâtir cette Pyramide; qui eſt la plus Septentrionale de toutes, il eſt vraiſemblable que celui qui en força l'entrée, & la fit ouvrir, n'y trouva rien de fort conſidérable, puiſque ſon ſacrilege ſe termina à la violation de celle-ci, & qu'il n'en attaqua aucune autre. La poſtérité lui a cependant cette obligation, qu'il nous a appris que l'intérieur de cette Pyramide n'étoit pas moins ſuperbe, que dut l'être ſon extérieur ſelon toutes les apparences, quoique comme toutes les autres, qui ont été dépouillées de même de leur revêtiſſement, elle ne preſente aujourd'hui aux yeux qu'une maſſe énorme de pierres, une montagne faite de main d'homme, qui éléve ſa tête juſqu'aux nues. La violation de cet édifice merveilleux nous fait dumoins connoître par la diſpoſition de ſon intérieur, juſqu'où l'Architecte, qui l'entreprit, porta l'art & l'induſtrie pour la conſervation du corps de ce Prince, à qui l'Univers eſt redevable de ce monument fameux. Dumoins apprenons nous par là, que dans ces tems reculés cette Science étoit déja chez les Egyptiens dans la plus haute perfection.

C'eſt à donner une idée juſte & exacte de cet intérieur admirable, & de l'art avec lequel il a été bâti, que je me ſuis appliqué dans cette lettre. Des voyageurs paſſagers n'ont ni la commodité, ni le tems, d'examiner à fond ces myſteres cachés & ſecrets. Ceux qui viennent en Egypte par curioſité ne voyent les Pyramides qu'une ſeule fois; ſouvent même ils

ne

ne ſe donnent pas la peine de viſiter l'intérieur de celle-ci. S'ils y entrent, ils ſont à moitié morts lorſqu'ils parviennent à la gallerie, où ils ne peuvent arriver qu'après s'être trainés le viſage ſur le ſable à l'entrée de cette route forcée, qui communique du canal extérieur à l'intérieur. Elle en eſt preſque abſolument bouchée ; enſorte que ces paſſagers ſont alors obligés de tendre les mains à des Arabes, qui leur ſervent de guides, & qui les tirent en haut avec force ; ce qui leur donne une telle peur, qu'ils s'imaginent devoir étouffer à ce paſſage. Les quarante ou cinquante pieds de ruines qu'ils ſont enſuite obligés de traverſer, ſouvent couchés ſur le ventre, achevent de les épuiſer. Enfin lorſqu'ils ſont parvenus à la gallerie, la chaleur de ce lieu & le deffaut de reſpiration ſont ſeuls capables de les étouffer. On m'avouera ſans peine que ces difficultés jointes à l'apprehenſion du retour les laiſſent peu en état de faire alors ſur cet intérieur les recherches & les raiſonnemens néceſſaires. Auſſi quoique la Pyramide ſoit ouverte peut être depuis plus de mille ans, aucun, je crois, n'a parlé de l'uſage des canaux, de la gallerie, des ſecrets qu'elle renferme, du véritable uſage de ſon puits ; ſouvent même ils ont penſé ſur une idée générale tout au rebours de ce qu'on doit en juger.

Pour moi, à qui ſeize années de ſéjour dans ce pays ont donné du tems & du loiſir pour m'inſtruire, à qui plus de quarante voyages que j'ai faits ſur les lieux, viſitant, l'équerre & le compas à la main, les recoins & les ſecrets les plus cachés de cet édifice, ont facilité des connoiſſances, qui avoient échappé à beaucoup d'autres, j'ai crû être obligé de communiquer les lumieres que mes recherches m'avoient acquiſes. Il eſt vrai que je n'ai jamais fait le voyage de la Pyramide, ſans prendre mes précautions auparavant. Dès la veille je faiſois envoyer par un Bey de mes amis des ordres aux Arabes des environs qu'il commandoit, afin qu'ils euſſent ſoin de vuider les conduits de la Pyramide de tous les ſables, dont ils ſont ordinairement embarraſſés. Le travail de dix ou douze Arabes, qui y mettoient la main, étoit largement payé d'un Sequin que je leur donnois, parce qu'ils n'oſoient me rançonner comme ils auroient fait un paſſager. Je pouvois donc paſſer commodément à genoux l'entrée difficile de cette route forcée, dont j'ai parlé. Je me précautionnois auſſi de tout ce qui pouvoit

être néceſſaire, pour viſiter à l'aiſe, & ſans danger, ce qu'il y avoit de plus ſecret dans l'intérieur de la Pyramide. J'y entrois preſque en chemiſe & en ſimple caleçon, à cauſe de la chaleur extrême qu'on y reſſent, & lorſque j'en ſortois au bout d'une heure ou de deux, j'avois ſoin de me revêtir d'une bonne péliſſe, pour me garantir de la fraicheur du vent du Nord. Je me ſouviens que cette péliſſe, que je quittois enſuite pour en prendre une beaucoup plus légére, me fut volée dans un de ces voyages par ces mêmes Arabes. Ils m'enleverent juſqu'à la batterie de cuiſine, & le linge que j'avois fait porter avec moi. Il eſt vrai que le tout me fut renvoyé le lendemain par le Bey; mais il ne m'en couta pas moins un preſent de dix écus que je fis à ces Arabes, qui diſoient avoir repris ſur d'autres ce qu'ils avoient volé eux mêmes. On peut juger par là du peu de commodité, & même des dangers que rencontrent les voyageurs dans la viſite des Pyramides.

C'eſt à la faveur de ces précautions & de ces ſecours, qu'il m'a été permis plus qu'à aucun autre de contenter l'ardeur que j'avois de pénétrer ce qu'il y avoit de plus myſtérieux dans ces monumens célébres. Si mes ſoins & mes réflexions m'y ont fait faire quelque découverte, dont on doive m'avoir obligation, c'eſt ce dont on jugera par la lecture de ma lettre. J'ai prouvé que cette Pyramide a eu ſon revêtiſſement, & qu'il lui a été enlevé à cauſe de la qualité du marbre rare en Egypte, dont elle étoit en quelque ſorte incruſtée. J'ai fait voir enſuite qu'elle a été fermée, & qu'elle l'eſt même encore par l'extrémité du véritable canal de ſon entrée; que tous ſes canaux ont été remplis; que la gallerie avoit ſervi de magaſin aux pierres néceſſaires à la fermeture de ces canaux; que ces pierres ont été briſées dans le fond de cette gallerie, lorſqu'on y a été arrivé, & qu'on les en a tirées par morceaux, ſans quoi elle n'auroit pû être ouverte. J'ai expliqué le ſecret pratiqué à ſix pieds de la ſale, où le tombeau étoit placé. J'ai montré enfin, que le puits n'avoit été ménagé dans la conſtruction de la Pyramide, que pour faciliter la retraite des ouvriers, après qu'ils auroient diſtribué pour la fermeture des canaux intérieurs toutes les pierres, qui étoient renfermées dans la gallerie, chacune ſuivant ſa deſtination. C'eſt ainſi que la vérité ſe rétablit quelquefois avec le tems, au lieu de s'obſcurcir & de diſpa-

roître. Ces mémoires ne fuſſent ils pas abſolument conformes à la réalité, ſerviront dumoins de guides à la poſtérité pour s'éclaircir dans la ſuite de l'exacte vérité de ces merveilles. J'eſpere, Monſieur, que vous me ſçaurez quelque gré des ſoins que j'ai apportés à vous faire part de mes remarques. Si vous faites attention à la beauté de l'Architecture de l'intérieur, dont je vous envoye en même tems la deſcription & le deſſein, ſi vous voulez rendre juſtice au génie de celui qui a travaillé à cet ouvrage admirable, vous ſerez dumoins forcé d'avouer qu'il n'avoit rien de barbare, & que les Pyramides, ces monumens éternels de la puiſſance des Rois, qui les ont élevées, n'ont mérité rien moins que le mépris qu'un poëte Latin en fait dans ce vers

Barbara Pyramidum ſileant miracula Memphim.

Aux environs de ces Pyramides on en compte encore beaucoup d'autres, qui par leur groſſeur & leur conſtruction pourroient paſſer pour conſidérables, ſi leur beauté n'étoit éclipſée par celles-là. Les unes ont été ouvertes; d'autres ne le ſont pas encore. La derniere des trois grandes en a trois autres à ſon Midi ſur une ligne qui va de l'Eſt à l'Oueſt. Elles ſont entieres, & meritent d'être eſtimées par la grandeur des pierres, qui les compoſent Je crois qu'elles ont été revêtues de marbre granite, ſurtout les deux plus Occidentales. Je le juge par l'inégalité de leur parure, qui n'eſt pas telle dans les Pyramides parfaites. Outre ces Pyramides, mille & mille tombeaux, des ruines ſans nombre qu'on rencontre en ce lieu, témoignent qu'il a été autrefois fort peuplé de ces monumens ſuperbes. On voit en quelques endroits de très grandes Pyramides abſolument raſées, d'autres à moitié démolies. On y trouve des tombeaux quarrés, peu élevés à la vérité, mais bâtis de pierres prodigieuſes; ce qui les a préſervés de la violation. Mille grottes taillées dans la pierre vive découvrent une infinité d'autres ſépultures. Je les ai toutes viſitées. On en rencontre beaucoup à l'Orient de la premiere Pyramide, d'autres au Midi de cette longue chauſſée, dont j'ai parlé. Il y en a auſſi quelques unes au Nord, & je ne doute point que du même côté les débris des Pyramides n'en couvrent beaucoup d'autres, dont pluſieurs

ſans doute n'ont point encore été ouvertes. On voit encore pluſieurs autres ſépultures autour de ce foſſé taillé dans le roc; dont la ſeconde des grandes Pyramides eſt environnée au Nord & à l'Oueſt, & on trouve ſur quelques unes des caracteres hieroglyphiques. L'oiſiveté des Arabes, leur ignorance, leur pauvreté, leur crédulité au ſujet des prétendus tréſors enſévelis ſous tous les anciens monumens, ont produit les deſtructions ſans nombre qu'on remarque dans toute l'étendue de l'Egypte. Combien de temples, de Colomnes, d'Aiguilles, de Pyramides, combien d'autres édifices fameux, qui rendirent autrefois ce pays ſi célébre, ont été gâtés, renverſés, anéantis par ces peuples! S'il y reſte encore des Pyramides entiéres & non violées, c'eſt à leurs maſſes énormes, c'eſt à la difficulté que ces barbares denués de toutes ſortes d'inſtrumens, & craignant la recherche des Turcs, ont trouvée à les ouvrir, que nous en ſommes redevables. Je ſuis, &c.

Au Caire ce....

N

LETTRE SEPTIEME.

DU LIEU DES MOMIES,

Et de la célébre Ville de Memphis.

APRES vous avoir long tems entretenu, Monſieur ; de ces fameuſes Pyramides que l'antiquité a tant vantées, & qui dans le fond méritent notre admiration à ſi juſte titre, je crois devoir encore vous faire part de quelques particularités, qui ont rapport à la même matiére. C'eſt par quelques obſervations ſur l'ancienne Ville de Memphis & ſur la plaine des Momies, que j'entreprens de finir la deſcription que je vous ai promiſe de la baſſe Egypte. Ce que je vous dirai à ce ſujet achevera de vous donner une idée juſte des précautions infinies que prenoient, non ſeulement les anciens Rois d'Egypte, mais tout ce qu'ils avoient de ſujets, pour dérober au reſte des humains la connoiſſance de leurs ſépultures.

Outre les grandes Pyramides, dont j'ai parlé, & que j'ai dit être les plus Septentrionales de l'Egypte, on en trouve encore au Midi de celles-ci pluſieurs autres, qui ne cedent pas beaucoup aux premieres en hauteur, ni peut être en antiquité. J'oſe même croire qu'elles ſont plus anciennes. J'en tire la preuve de leur extérieur, qui, quoi qu'elles ſoient bâties dans un climat plus ſec, eſt cependant beaucoup plus conſumé que celui des fameuſes Pyramides. Celles dont je parle ſont ſituées de même du côté de la Libye, la plûpart ſur le penchant des collines de pierre ſolide, qui bordent le Nil de ce côté-là. Quelques unes ſont aſſiſes dans une vaſte plaine, le long de laquelle regne le même lit de roche ſous un ſable mouvant de cinq à ſix pieds de hauteur. On appelle cette vaſte campagne la plaine des

Momies, parceque c'eſt en cet endroit qu'on a trouvé le plus grand nombre des ſépultures, d'où on a tiré de nos jours ces corps embaumés, qui ſont entrés dans le trafic des hommes. On ne compte que huit ou dix milles des premieres Pyramides aux ſecondes, qui n'en ſont proprement qu'une ſuite.

Cette diſtinction du lieu des Momies & de celui des Pyramides eſt des derniers ſiecles & très impropre. En effet on trouve également des Pyramides dans l'un & dans l'autre de ces deux endroits; & ſi dans le dernier on n'avoit pas fouillé le terrain avec plus d'exactitude, parceque c'étoit ſans doute le lieu des ſépultures les plus prétieuſes, & qui ont le plus tenté l'avarice des hommes, on y trouveroit encore aujourd'hui des Momies comme il s'en rencontre dans le premier. C'eſt ce qui paroît par le grand nombre de ſépultures ouvertes, qui s'y découvrent. Combien n'en reſte-t'il pas encore, qui ne l'ont jamais été? On ne peut douter que les Pyramides, dont pluſieurs n'ont point encore été ouvertes, ne renferment des Momies précieuſes, puiſqu'elles ſont les ſépultures des Grands, comme les caves taillées dans le roc, qu'on rencontre au milieu de ces ouvrages ſurprenants & dans la plaine des Momies, l'étoient ſans contredit des particuliers. Cette diſtinction faite mal à propos a cauſé de même ſur la ſituation de l'ancienne Memphis beaucoup de confuſion & de doutes, qu'il eſt a propos d'éclaircir.

Origine de la Ville de Memphis & de ſon nom.

Les Auteurs parlent differemment de l'origine de cette fameuſe Ville, & de cet ancien nom de Memphis, ſous lequel elle eſt encore connue de nos jours. Quelques uns le font venir du mot Egyptien *Momphta*, qui ſignifie *Eau du Seigneur*. Lorſque les enfans de Cham, diſent-ils, commencerent à peupler l'Egypte, ils établirent d'abord leur demeure ſur les coteaux voiſins de Memphis, parceque le reſte du pays n'étoit alors qu'un vaſte étang. Dans la ſuite les marais ſe deſſecherent inſenſiblement; & Miſraïm fils de Cham bâtit en cet endroit même ſur les bords du Nil une Ville, à laquelle il donna ſon nom. Elle ne le conſerva pas long tems, ajoutent-ils; & comme par le débordement du fleuve le terroir devenoit de jour en jour plus fertile, en reconnoiſſance de ce bienfait, les habitans de la nouvelle Ville peu de tems après ſa fondation lui donnerent le nom de *Momphta*.

Les Arabes rapportent tout autrement l'origine de cette Ville. Si l'on en croit leurs traditions, il y a plus de cinquante mille ans que l'Egypte étoit gouvernée par des Rois, qui avoient le ſiége de leur domination dans la partie ſupérieure de ce Royaume. Ces Princes, diſent-ils, firent d'abord leur réſidence à Syené dont la mer étoit alors fort peu éloignée. Enſuite à meſure qu'elle baiſſa, & qu'elle abandonna certains terrains, ces Monarques abandonnerent de même la haute Egypte pour ſe rapprocher de ſes bords, & tranſporterent proche de ſes rivages leur Cour & le ſiége de leur Empire. Ces traditions ajoutent qu'au bout de quarante mille ans la mer ayant enfin laiſſé à découvert ce vaſte terrain, qui eſt entre l'Egypte ſupérieure & les Pyramides, il ſe forma ſur ſes bords un bourg, ou village, qui fut appellé Memphis, c'eſt-à dire *la demeure des relegués*; Que ce nom lui fut donné, parceque dans ces tems éloignés on y envoyoit en exil, comme dans le lieu le plus reculé de la Capitale du côté de la mer, ceux qu'on vouloit bannir de la Cour; Que ce village s'accrut conſiderablement dans la ſuite, à cauſe de la proximité de la mer, & par le commerce qui ſe faiſoit dans cet endroit; Qu'un Roi par qui l'Egypte étoit alors gouvernée, conſidera que ſa Capitale étoit trop éloignée de la côte, pour profiter des avantages que le commerce de l'Egypte avec les pays étrangers, qui de jour en jour devenoit plus floriſſant, pouvoit apporter à ſes Etats; Qu'il obſerva de même que l'air de la mer étoit beaucoup plus frais, que celui qu'on reſpiroit dans l'intérieur du pays, & que ſur ces reflexions il s'accoutuma à venir paſſer la ſaiſon des chaleurs dans ce village de Memphis; Qu'il s'en trouva ſi bien, qu'il y fit bâtir un Palais; Que les Seigneurs de ſa Cour & les Grands du Royaume y en firent de même élever pluſieurs à ſon exemple; & que dans la ſuite les ſucceſſeurs de ce Prince y transférerent le ſiége de leur domination, & en firent leur Capitale.

Je ſçai que ces traditions ſont contredites par les annales même les plus favorables à l'antiquité des Dynaſties d'Egypte, qui ne leur attribuent que dix ſept mille ans de durée avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Cependant j'ai été bien aiſe de rapporter ce que j'en ai trouvé dans quelques manuſcrits Arabes, afin de faire connoître que la domination des Rois du pays eſt

dumoins extrêmement ancienne. Ce qu'il y a d'inconteſtable ; c'eſt que dans les premiers tems ils ont tenu le ſiege de leur Empire dans les contrées les plus reculées de la haute Egypte. On en trouve des preuves certaines dans les divers temples, qui ſubſiſtent juſques ſous le Tropique, & au de-là, où ils n'auroient pas imaginé de les aller bâtir, ſi leur Capitale en eût été abſolument éloignée. Peut être auſſi pourroit on croire avec aſſez de raiſon & de fondement, que dans les tems les plus reculés l'Egypte étoit partagée entre divers petits ſouverains, qui pendant un grand nombre de ſiecles regnerent en même tems dans les differentes provinces, qui leur étoient ſoumiſes, & qui tous avoient leur Cour particuliere ; Que chacun d'eux travailla pendant le tems de ſon regne à embellir la contrée qui lui obéiſſoit, par des temples & des monumens capables d'éterniſer ſon nom, & propres à attirer chez lui les peuples des Etats voiſins ; Qu'enfin ces diverſes monarchies particulieres furent réunies en une ſeule par celui de ces Princes, qui fut le plus heureux, & vint à bout de ſoumettre tous les autres. Cette opinion, qui n'a rien d'abſurde, leveroit toutes les difficultés de la chronologie Egyptienne. En la poſant pour principe, on ne ſeroit plus ſurpris de voir le ſiége de l'Empire Egyptien, tantôt à Syené, tantôt à Thébes, enſuite à Memphis, & on pourroit, ſans craindre de paſſer pour ridicule, penſer que ce n'eſt qu'en mettant les unes au bout des autres les années du regne de ces divers petits Princes, qui vivoient en même tems, que les Egyptiens ont formé ces Dynaſties ſi anciennes, qu'elles remontent juſques beaucoup au de-là de la création du monde. Quoiqu'il en ſoit, il y avoit certainement un tems prodigieux que Memphis étoit le ſéjour des Rois d'Egypte, lorſqu'Aléxandre en fit la conquête, & y introduiſit la domination Macédoniene.

De ſa ſitua-tion.

Les ſentimens ne ſont pas moins partagés ſur la poſition de cette ancienne Capitale de l'Egypte, qu'au ſujet de ſon origine. Preſque tous les Auteurs des derniers ſiecles veulent qu'elle ait été ſituée au même lieu, où eſt aujourd'hui le vieux Caire ; mais cette opinion inſoutenable par beaucoup d'endroits ſe trouve d'ailleurs abſolument détruite par un texte de Pline. En effet cet Auteur écrivant dans un ſiecle, où l'Egypte étoit parfaitement connue aux Romains, qui en étoient les maîtres,

dit

dit que les Pyramides étoient placées entre la Ville de Memphis & le Delta. * Or il eſt viſible que ſur ce témoignage cette Ville ne peut jamais avoir été ſituée dans le lieu, où eſt aujourd hui le vieux Caire, puiſque cet endroit bien loin d'être au deſſus d'aucune des Pyramides par rapport au Delta, n'eſt pas même ſur une ligne parallelle aux dernieres de toutes. Il devroit ſuivant ce texte être au Midi des Pyramides, puiſque le Delta eſt à leur Nord, & que les Pyramides étoient au milieu, au lieu que le vieux Caire eſt au Levant des dernieres Pyramides, & même quelque peu à leur Nord. Il eſt donc évident que Memphis n'a pû être placée dans le terrain qu'occupe aujourd'hui le vieux Caire.

L'opinion la plus vraiſemblable eſt que cette ſuperbe Ville étoit bâtie à l'entrée de cette vaſte plaine de ſables, qu'on nomme aujourd'hui la plaine des Momies, & au Nord de laquelle ſont placées les Pyramides Les ruines prodigieuſes, qui ſe voyent dans cet endroit, ſeront encore long tems des aſſurances de la grandeur de la Ville, dont elles ſont les débris, & des preuves inconteſtables de ſa véritable poſition. Il eſt certain que les Rois d'Egypte maîtres des cœurs de leurs ſujets ne pouvoient établir leur réſidence dans une ſituation plus avantageuſe, pour leur adminiſtrer la juſtice. Ils ne pouvoient être plus à portée de ſe prévaloir de leur authorité dans toute l'étendue de leur Royaume, & de faire regner l'abondance dans leur Capitale & dans leur Cour, puiſque Memphis ſe trouvoit préciſément au centre de leurs Etats. Car ſi l'Egypte ſuperieure a beaucoup plus de longueur que la baſſe, l'inférieure a en récompenſe beaucoup plus d'étendue que celle ci. Par là Memphis ſituée à quelques heures de chemin de la pointe ſupérieure d'un des angles du Delta étoit également à portée de recevoir de la haute & de la baſſe Egypte tout ce qu'elles produiſoient d'utile & de néceſſaire à la vie. Elle étoit non ſeulement à très peu de diſtance de la rive gauche du Nil, ſi même elle ne s'étendoit pas juſques-là par une de ſes extrémités. Elle avoit encore à ſon Midi un vaſte réſervoir, par où tout ce qui peut ſervir à la commodité & à l'agrément de la vie lui étoit voituré abondamment de toutes les parties de l'Egypte.

* Sitæ ſunt ... inter Memphim oppidum, & quod appellari diximus Delta. *Hiſt. Nat. L.* 5. *Chap.* 16.

Du lac Meris.

Ce lac, qui la terminoit de ce côté-là, & qui s'avançoit même conſidérablement dans la Province du Fioum qu'elle avoit à ſon couchant, étoit d'une ſi grande profondeur, & d'une étendue ſi prodigieuſe, qu'il reſſembloit à une petite mer. Hérodote lui donne juſqu'à deux cens coudées de profondeur, & trois mille ſix cens ſtades de tour. Ce lac, qu'on appelle aujourd'hui *Birque de Caron*, ou lac de Caron, car *Birque* en Arabe ſignifie *lac*, étoit fait de main d'homme; & avoit été creuſé, dit-on, dans cet endroit du tems du Roi Meris, dont on lui donna le nom. Un canal très profond & très large y voituroit de trois à quatre journées plus haut les eaux du Nil, qu'il alloit prendre dans la haute Egypte, tellement ſupérieure à la poſition de ce lac, qu'il ne pouvoit jamais tarir, même dans les années où le fleuve avoit le moins d'eau. Il ſervoit à amener de cette partie du Royaume à la Capitale toutes les proviſions, qui lui étoient néceſſaires, tandis que par un autre canal, dont j'ai déja parlé, tiré de ce lac au lac Mareotis, & à la mer, elle recevoit tout ce que la baſſe Egypte & les pays étrangers pouvoient produire de plus utile.

Les eaux de ce lac ſervoient non ſeulement à porter l'abondance juſques dans le ſein de Memphis; elles contribuoient encore à en rendre le ſéjour plus délicieux. Elles rafraichiſſoient l'air, qui lui venoit du côté du Midi, où le lac étoit ſitué, & l'entretenoient toujours dans une température agréable, même pendant les vents brulans qui durant le Printems & l'Automne ſoufflent de cette partie du monde. C'étoit pour jouir plus à leur aiſe de ces agrémens, que les Rois avoient fait élever un Palais au milieu du lac même. C'eſt-là qu'ils alloient paſſer la ſaiſon des grandes chaleurs; & à leur exemple tous les Grands de leur Cour y avoient chacun leur demeure. Pluſieurs autres particuliers y avoient de même fait bâtir des maiſons, après en avoir obtenu la permiſſion du Prince, qui ne l'accordoit que difficilement, & comme une faveur. Ces édifices formoient une eſpece de ſeconde Memphis, & rendoient en tout tems le ſéjour des Rois très ſuperbe & très magnifique. On avoit auſſi élevé dans ce lac des temples, des Obéliſques, & pluſieurs autres monumens, dont les Egyptiens étoient alors ſi amateurs. Hérodote nous aſſure, que vers le milieu de ce lac on voyoit de ſon tems deux de ces aiguilles

de deux cens coudées de hauteur, ſur le haut deſquelles on avoit élevé deux figures coloſſales, qui paroiſſoient y être aſſiſes comme ſur un trône.

Pour réparer les fondemens de ces différens édifices, ou en bâtir de nouveaux, on avoit trouvé le ſecret d'épuiſer les eaux du lac, & de le mettre à ſec, par le moyen d'un canal, qui portoit ſes eaux dans la province du Fioum, & de là juſqu'à la mer, en tirant vers l'Oueſt. On vuidoit donc le lac à fond tous les trois ans, après avoir eu ſoin de faire amaſſer ſur ſes bords tous les matériaux néceſſaires à la réparation des anciens bâtimens, ou à la conſtruction des nouveaux. Cent mille ouvriers deſtinés à les employer étoient commandés de toutes les parties de l'Egypte pour ſe raſſembler tous ſur le lac à un jour marqué. Ils étoient taxés à un prix ſi médiocre au de-là de la nourriture, que les moins riches, comme les plus puiſſans, ſe trouvoient en état de ſatisfaire l'inclination, que les Egyptiens ont eue de tout tems de ſe bâtir des demeures délicieuſes, & des ſépultures remarquables. L'ouverture des écluſes étoit fixée au mois de Février; & pour ne point deſſécher le lac tout à coup, elles ne s'ouvroient que peu à peu. Dès que les eaux étoient baiſſées d'une toiſe, on publioit une permiſſion générale de pêcher au filet; ce qui dans tout autre tems étoit réſervé au Roi ſeul. Cette pêche duroit un mois entier, & étoit ſi abondante, qu'elle ſuffiſoit à la nourriture du peuple de la plus grande partie de l'Egypte, qui dans cette ſaiſon accouroit à Memphis, pour participer aux plaiſirs, qui faiſoient alors leur ſéjour dans cette Capitale. On employoit enſuite dix jours pour le nétoyement des boues; après quoi pendant deux mois entiers on travailloit à la réparation des anciens bâtimens, & à la conſtruction des nouveaux. Les travaux étoient pouſſés avec tant de diligence, que quelque nombreux & conſidérables que fuſſent ces édifices, leur hauteur ſe trouvoit dans ce terme ſupérieure à la ſuperficie des eaux dans leur plus grande élévation. Enfin après ces deux mois expirés on refermoit les écluſes, & on débouchoit le canal ſupérieur; & comme on étoit alors dans la ſaiſon de l'accroiſſement du Nil, le lac ſe trouvoit totalement rempli en moins de quinze jours. De nouveau poiſſon y étoit ramené en même tems par ces eaux nouvelles. Il s'y multiplioit & groſſiſſoit ſi promptement à la

faveur de ce qui étoit jetté des maiſons bâties ſur le lac, qu'il y croiſſoit à vue d'œil. Ce poiſſon, diſent les hiſtoriens, étoit délicieux, & ſi abondant, que quoi qu'il ne fût permis de pêcher qu'à la ligne, & même à une certaine diſtance des Palais du Roi & des Grands, les habitans de Memphis ne vivoient point d'autre choſe pendant ſix mois entiers de l'année.

Du nombre des habitans de Memphis.

Ce que ces mêmes Auteurs rapportent de la multitude de ces habitans paſſe toute croyance. Il eſt vrai, que ſi ce lac, qui juſqu'aux écluſes avoit ſix lieues & demie de longueur ſur trois de largeur, étoit entierement orné le long de ſes bords, & ſur ſes eaux même, de Palais, de maiſons, & de jardins; ſi ſuivant la tradition la Ville terreſtre de Memphis, qui avoit preſque trois lieues d'étendue le long de ce lac du côté du Septentrion, ſe trouvoit doublée en quelque ſorte par une autre Memphis aquatique, qu'on avoit bâtie dans le lac même, on ne peut douter que le nombre des habitans, dont ces Palais, ces maiſons ces jardins étoient remplis, ne fût immenſe, ſurtout dans un pays auſſi peuplé que l'a toujours été l'Egypte, & dans un ſéjour où tout invitoit à venir s'y établir. L'air plus frais qu'on reſpiroit en Eté dans ce lieu, ſurtout dans la Memphis aquatique, que dans l'Egypte ſupérieure, l'abondance des vivres, qui y étoient voiturés par ordre du Prince de toutes les parties de l'Egypte, & taxés au plus juſte prix, le commerce de tout le Royaume, qui y étoit réuni, & donnoit de l'occupation à tous ſes habitans, la Cour du Souverain, qui ſeule occupoit tant de monde, & en attiroit tant d'autre, l'agrément de pouvoir ſe promener ſur le lac, jouir de la vue de tant de temples fameux, de tant d'édifices d'un extérieur admirable, qui y étoient bâtis, pêcher, paſſer ſur ſes eaux les journées entiéres, & même une partie des nuits dans l'Eté, ſe réjouir dans différens bateaux deſtinés à ſervir de cabarets, où l'on trouvoit en même tems les mets les plus exquis, les liqueurs les plus agréables, & une infinité de concerts de voix & d'inſtrumens, tant de charmes réunis contribuoient ſans doute à rendre ce ſéjour un des plus délicieux du monde, & à attirer dans les murs de cette Capitale tous ceux qui pouvoient être ſenſibles à l'intérêt & au plaiſir.

Après cela ſera t-on ſurpris, que ces mêmes Auteurs, qui

nous ont tranſmis tous ces faits, nous aſſûrent qu'il y avoit perpétuellement cent mille bateaux employés ſur ce lac, tant aux divertiſſemens que le peuple de Memphis venoit prendre ſur ſes eaux, que pour le paſſage de ceux que leurs affaires obligeoient de le traverſer d'un côté à l'autre, ou qui des maiſons qu'ils avoient dans la Ville & ſur ſes bords vouloient ſe rendre à celles qui étoient bâties dans le milieu du lac même? On conçoit ſans peine, que le nombre des bateaux occupés à ces différens emplois devoit être prodigieux. Mais on le comprendra encore mieux, ſi l'on conſidére, que ceux qui mouroient dans cette grande Ville, de quelque côté du lac que ce fût, étoient preſque tous obligés de le traverſer pour arriver au lieu deſtiné à leur ſépulture. En effet les corps de ceux qui habitoient ſur les bords du lac du côté du Nord, devoient néceſſairement être conduits ſur ſes eaux vers la plaine des Momies, s'ils avoient leurs tombeaux dans cet endroit. Ceux qui devoient être inhumés du côté des Pyramides étoient forcés de même de le traverſer, lorſque leurs habitations étoient ſituées à ſon Midi. C'eſt de là ſans doute, comme je le dirai dans la ſuite, que nous liſons dans la fable, qu'il falloit paſſer la barque de Caron avant que d'arriver aux champs Eliſées. Ces hiſtoriens ajoutent, que de ces bateaux il y en avoit de magnifiques & de très ſuperbes, tels que ceux du Roi & des Seigneurs, qui jour & nuit étoient remplis de ſymphonie. Au reſte on étoit auſſi ſurement ſur ce lac que dans ſa propre maiſon, également à l'abri, & des inſultes des voleurs, & des vexations qu'on auroit pû avoir à apprehender de la part des bateliers, ou des cabaretiers ambulans, dont ſes eaux étoient couvertes. Pluſieurs tribunaux fixes & ambulans étoient ouverts nuit & jour pour rendre juſtice aux particuliers ſur les moindres contraventions, qui pouvoient arriver, tant au ſujet de la taxation des vivres, que du tarif dreſſé par ordre du gouvernement pour le ſalaire des bateliers. Ainſi à l'égard de ces deux chefs il s'obſervoit une police admirable, & la juſtice étoit rendue ſur le champ aux frais du Roi, qui étoit indemnisé de cette dépenſe par les tributs qu'il tiroit de ſes ſujets.

Des magnificences de cette Ville.

La Memphis terreſtre étoit peut être moins délicieuſe que l'aquatique; mais elle ne lui cédoit point, peut être même la ſurpaſſoit-elle en magnificence. Je ne parlerai point des Palais

ſomptueux, des monumens célébres, des figures coloſſales de Sphinx, qu'elle contenoit, & qui du tems de Strabon étoient deja enſévelies ſous le ſable. Cent temples, tous plus ſuperbes les uns que les autres, conſacrés à différentes divinités, contribuoient à l'embelliſſement de cette Capitale, & y attiroient de toutes les parties de l'Egypte une infinité de pélerins, qui par curioſité, autant que par dévotion, venoient y apporter leurs offrandes, & faire leurs ſacrifices. Il n'y en avoit point de plus célébre ni de plus fréquenté dans tout le pays, que celui du Dieu Apis, ou Oſiris, qui par ſa magnificence ſurpaſſoit tous les autres que la piété des Rois Egyptiens avoit élevés dans cette Capitale. C'étoit dans ce temple que par les mains des prêtres deſtinés à le deſſervir ſe nourriſſoit ce bœuf, dont il eſt tant parlé dans les Anciens, de couleur noire, & moucheté de blanc, qui étoit la figure de la divinité que l'on adoroit en ce lieu. Je laiſſe à de plus habiles que moi à examiner comment il ſe pouvoit faire, qu'après la mort du Roi regnant, par la bigarrure de la peau de cet animal on connût, * ainſi que Strabon nous l'aſſûre, qui devoit être ſon ſucceſſeur. Je ſuis fort trompé ſi ce ſecret n'étoit reſervé aux prêtres ſeuls, qui en imaginant cette façon ſinguliere de choiſir un ſucceſſeur au Roi deffunt, avoient trouvé moyen de ſe rendre maîtres de la ſucceſſion à la Couronne. Quoi qu'il en ſoit, ce bœuf ſacré étoit logé dans l'appartement du temple le plus magnifique & le plus reculé; & il n'en ſortoit que lorſqu'un concours conſidérable de pélerins méritoit qu'on le leur donnât en ſpectacle. Alors on le faiſoit paroître dans une eſpece d'avant cour environnée de clairvoies, au travers deſquelles on pouvoit le conſidérer. C'étoit dans cette cour qu'on avoit pratiqué un appartement moins magnifique, où on nourriſſoit de même la vache, qui avoit eu le bonheur de mettre au monde cet animal diviniſé. En toute autre occaſion le Dieu Apis étoit inviſible, ou ne ſe montroit dumoins que par une petite fenêtre grillée, où on le faiſoit venir pour ſatisfaire la pieuſe curioſité des dévots attachés à cette divinité.

Proche du temple d'Apis on en voyoit un autre conſacré au Dieu Vulcain, qui ne cédoit au premier ni en grandeur, ni en magnificence. A l'entrée on trouvoit une figure coloſſale

* Quibus ſignis judicant qui ſit ad ſucceſſionem idoneus, *Strabon Lib.* 17.

faite d'un ſeul quartier de marbre d'une hauteur & d'une groſſeur prodigieuſe. On entroit enſuite dans une vaſte cour, qui précédoit le temple, & qui ſuivant la figure ordinaire de ces ſortes d'édifices, dont j'ai parlé ailleurs, formoit un quarré long fort ſpacieux. C'étoit dans cette cour qu'à certains jours ſolemnels on repreſentoit des combats de taureaux. Quelques perſonnes étoient chargées d'élever un certain nombre de ces animaux pour cet uſage, auſſi bien que de les dreſſer. Ces ſpectacles n'étoient pas moins célébres parmi les Egyptiens que les combats de chevaux qui étoient de même fort fréquens chez cette nation.

Cependant au milieu de tant de magnificences, dont la Ville de Memphis étoit ornée & embellie, rien n'étoit plus capable d'attirer l'attention & la curioſité des étrangers, que ce fameux labyrinthe ſi vanté par les Auteurs. Il ne ſeroit pas poſſible de donner une idée nette & exacte d'un ouvrage auſſi ancien, dont il ne reſte de nos jours aucun veſtige, & dont les Hiſtoriens ne nous ont laiſſé que des deſcriptions confuſes, plus capables de piquer notre curioſité, que de la ſatisfaire. Ce ſuperbe édifice étoit compoſé, diſent-ils, de douze cours, accompagnées de douze Palais, & dont chacune étoit environnée de portiques magnifiques ſoutenus par des colomnes de marbre blanc. Le chemin qui conduiſoit à ces cours étoit formé par une infinité de voutes très longues, embarraſſées de détours ſans nombre, dont la route étoit ſi difficile & tellement inconnue, qu'à quiconque ignoroit le ſecret de ce labyrinthe tortueux il étoit impoſſible de jamais pénétrer ſans guide juſqu'à ce Palais myſtérieux, dont les avenues ſembloient couvertes de ténébres impénétrables, ou d'en ſortir lorſqu'il y étoit une fois arrivé. De la premiere cour on entroit dans une ſeconde, qui conduiſoit à une troiſieme, & celle ci à une autre juſqu'à la douzieme, d'où l'on ſortoit à peine, qu'on ſe retrouvoit dans une de ces mêmes cours, ſans pouvoir deviner par où l'on s'y étoit rendu, ni quelle route on devoit tenir pour ſe débarraſſer des détours inconnus de cet inexpliquable Dédale.

Les dedans de ce Palais enchanté n'avoient rien de moins admirable ni de moins étonnant que les dehors. Dans chacune de ces cours un ſuperbe eſcalier compoſé de quatre vingt dix

dégrés du plus beau marbre conduiſoit à un portique magnifique, d'où l'on entroit dans l'interieur, qui offroit mille nouveaux myſteres. D'une ſale on paſſoit dans une chambre, d'une chambre dans un cabinet, de là dans une gallerie, dans des paſſages obſcurs, de vaſtes piéces, qui ramenoient dans celles d'où l'on étoit ſorti. On erroit, & l'on auroit pû errer toute ſa vie de chambre en chambre, d'appartemens en appartemens, de terraſſes en terraſſes, repaſſant mille fois dans les mêmes lieux, ſe retrouvant ſouvent dans les mêmes endroits, ſans pouvoir jamais ſe reconnoître, ni prendre aucun chemin fixe & certain dans les routes incertaines de ce labyrinthe. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que ni le bois, ni aucune autre matiere que la pierre, n'étoit entrée dans la compoſition de ce vaſte édifice, où toutes les divinités qu'on adoroit en Egypte avoient chacune leur temple particulier, & qui renfermoit quinze cens appartemens, ſans parler des ſoûterrains, où l'on en comptoit encore le même nombre. Les murs des voutes, des cours, & des appartemens n'étoient compoſés que de grandes pierres ſolides; des pierres formoient les plafonds & les planchers, & du haut des terraſſes on découvroit une étendue prodigieuſe de bâtimens, qui n'offroit aux regards que des pierres d'une grandeur démeſurée. Les Auteurs ne nous parlent point des ſecrets contenus dans les ſoûterrains de cet édifice merveilleux. C'étoit le ſéjour des tombeaux de ces Rois fameux, qui avoient contribué à la conſtruction de ce labyrinthe. C'étoit dans ces demeures ſoûterraines, qu'on nourriſſoit avec ſoin certains Crocodiles, que le préjugé de la nation faiſoit regarder comme ſacrés; & il n'étoit permis à aucun étranger d'en prétendre pénétrer le myſtere. Mais ce que ces mêmes Auteurs nous rapportent des richeſſes immenſes, & des magnificences, que contenoit l'interieur des appartemens, dont l'entrée étoit permiſe, nous donne de ce Palais l'idée la plus grande & la plus ſuperbe. Ce n'étoit partout que colomnes de porphyre, que ſtatues d'un travail exquis, repreſentant des Rois, ou des divinités. On y trouvoit même, au rapport de Pline, une figure coloſſale du Dieu Sérapis de neuf coudées de hauteur, formée d'une ſeule pierre d'émeraude. Cet édifice étoit terminé par une Pyramide de cent ſoixante coudées de hauteur, & qui avoit la même largeur dans chacune de ſes

quatre

quatre faces. Cette Pyramide étoit toute chargée de figures Hieroglyphiques, & ſervoit de ſépulture à un ancien Roi d'Egypte, nommé *Imandes*, dont le corps, dit on, y avoit été dépoſé par un chemin ſouterrain pratiqué ſans doute exprès pour cet uſage.

Il ſeroit aſſez difficile aujourd'hui de décider dans quel tems, ſous quels Rois, par quels motifs d'ambition, ou d'intérêt, fut bâti cet édifice ſi ſingulier & ſi ſuperbe; & je penſe qu'on n'auroit pas moins de peine à deviner à quel uſage il étoit deſtiné. Hérodote, qui dans ce labyrinthe ne compte que douze cours & douze Palais, prétend que dans des tems fort reculés les Egyptiens aïant recouvré leur liberté après un long & pénible eſclavage, partagerent tout le pays en douze provinces; qu'ils en donnerent le gouvernement à autant de Rois qu'ils choiſirent pour être à leur tête; & que ces Princes, qui tous dans la ſuite furent ſubjugués, & mis à mort par un d'entre eux, appellé Pſammetichus, voulant laiſſer à la poſtérité un monument éternel de cet évenement, qui les avoit élevés ſur le trône, firent conſtruire de concert ce Palais myſterieux comme une marque de leur union & de leur magnificence. D'autres, comme Pline & Strabon, qui font monter le nombre des cours & des Palais, que cet édifice renfermoit, à ſeize, & même à vingt ſept, aſſurent qu'il étoit deſtiné à tenir les Etats du Royaume, lorſque dans certaines occaſions, par exemple quand il s'agiſſoit de rendre graces aux Dieux de quelque faveur ſignalée, qui intéreſſoit tout le corps de l'Etat, ou de prendre l'avis de toute la nation ſur quelque affaire importante, il plaiſoit aux Souverains de l'Egypte de les convoquer. Les députés de chaque province, ou ſi l'on veut, de chaque gouvernement, avoient, diſent ces Auteurs, dans le labyrinthe leur cour & leur Palais particulier, où ils logeoient tant que duroient les Etats, & où ils s'aſſembloient, ſoit pour aſſiſter aux ſacrifices ſolemnels, qui ſe faiſoient dans ces occaſions, ſoit pour prendre des meſures de concert ſur les matieres, qui devoient faire le ſujet de leurs déliberations. Ces ſentimens différens pourroient peut être ſe concilier, & ne paroiſſent pas même abſolument ſans fondement. Cependant comme aucun d'eux n'explique les raiſons des détours myſterieux que renfermoit ce merveilleux Dédale, me ſeroit-il permis de hazarder

ſur ce ſujet une conjecture ? A bien conſiderer les détours embarraſſés de ce labyrinthe tortueux, qui ſans doute n'avoient été pratiqués que par quelque raiſon importante ; à voir l'attention ſcrupuleuſe avec laquelle on avoit cherché à dérober à quiconque en ignoroit le ſecret, la connoiſſance de ſes avenues, ſes ſouterrains myſterieux, ſes routes obſcures & inconnues, ne pourroit on pas croire que cet édifice ſervoit de ſépulture à quelque grand Prince ? Pour moi je ſerois fort tenté de penſer, que c'étoit le tombeau de ce Roi, dont le corps avoit été dépoſé dans la Pyramide, dont j'ai parlé, où il avoit été tranſporté par cette route ſouterraine, qui y communiquoit. Ce Prince quelqu'il ſoit, dont la puiſſance & la grandeur ſont aſſez marquées dans la conſtruction de ce fameux ouvrage, l'avoit ſans doute fait élever, non ſeulement pour lui ſervir de tombeau, mais encore à tous ſes deſcendans, dont les corps repoſoient dans les Palais ſouterrains de cette ſuperbe demeure. Peut être même cet édifice ſi vaſte & ſi magnifique étoit il l'ouvrage de tous ces Monarques enſemble, qui à meſure qu'ils monterent ſur le trône ajouterent un nouveau corps de logis à celui, qui avoit été bâti par leur prédéceſſeur. Ce que je viens de dire dans ma deſcription des Pyramides de la paſſion qu'avoient les anciens Egyptiens de ſe bâtir des ſépultures magnifiques, & du ſoin qu'ils prenoient pour dérober la connoiſſance du lieu véritable où repoſoient leurs corps, ce que je dirai encore dans la ſuite en traitant de la religion de ces peuples, du motif qui les engageoit à tenir cette conduite, ſuffit pour rendre ma conjecture très vraiſemblable.

De ſes ruines

Quoi qu'il en ſoit, de tant de ſuperbes monumens, dont les Villes de Memphis, terreſtre & aquatique, étoient ornées, de tant de temples, de Palais délicieux, d'édifices magnifiques, qui rendoient autrefois cette Capitale ſi célébre, il ne reſte aujourd'hui que des ruines informes de quelques colomnes briſées, de quelques Obéliſques ruinés, & de quelques autres bâtimens détruits qu'on découvre encore dans le fond du lac, lorſque les accroiſſemens du Nil ſont trop peu conſidérables, pour lui fournir les eaux néceſſaires. C'eſt ce qui eſt arrivé deux fois pendant les ſeize années de mon Conſulat, ſurtout en 1697. que la ſurface des eaux du lac baiſſa de cinq ou ſix coudées, & laiſſa voir au fond de ce vaſte réſervoir une eſpece

de Ville, qui donna de l'admiration à tout le monde. Ce lac ne peut plus être deſſéché ni nétoyé comme autrefois, parce qu'on a négligé d'entretenir le canal, qui ſervoit à vuider ſes eaux, en les portant, comme je l'ai dit, dans la province du Fioum; Mais il eſt certain que ſi on pouvoit en venir à bout, on y découvriroit dans les marbres de toute eſpece, dont il eſt rempli, des antiquités des plus curieuſes. On remarque encore quelques petits monticules de ruines dans la plaine de trois lieues de largeur, qui ſépare les Pyramides ſeptentrionales des méridionales, & dans laquelle cette ancienne Ville s'étendoit des bords du lac vers le Nil en tirant à l'Orient. C'eſt à ces foibles veſtiges que tant de grandeurs ſe ſont terminées. C'eſt ainſi que la Ville de Ninive autrefois ſi fameuſe par la multitude de ſon peuple, celle de Troye, celle d'Ephéſe, qui en contenoient de même un ſi grand nombre, ſont aujourd'hui abſolument déſertes, & ſans un ſeul habitant. Tel a été auſſi le ſort de la célébre Alexandrie, qui après avoir herité de l'ancienne gloire de Memphis, ne contient plus à preſent elle même que quelques réfugiés de l'Afrique, ou de la Morée, & quelques Francs auſſi paſſagers que le commerce y attire. De cette Memphis autrefois ſi fameuſe & ſi conſidérable à peine reſte-t'il aſſez de traces, pour pouvoir nous aſſûrer de ſa véritable poſition. Sans les Pyramides que le tems a reſpectées, nous ignorerions aujourd'hui où étoit ſituée cette ancienne Capitale de l'Egypte. On trouve cependant encore vis-à-vis du lieu, où elle a été bâtie, & ſur les bords du Nil, un bourg, ou gros village, qui porte ſon nom, & s'appelle *Manof*, terme compoſé des mêmes lettres Arabes, qui forment celui de Memphis, à la réſerve de l'i & de l's, qu'on a ſupprimés. Ce bourg donne ſa dénomination à tous les lieux circonvoiſins, que nos François appellent la *Menoufie*, ou la province de Manouf, dont celle du Fioum eſt dépendante.

Vis-à-vis ce bourg de Manof, en tirant vers l'Oueſt, eſt ſituée la plaine des Momies, joignant par ſon Nord aux Pyramides méridionales, qui ſont une ſuite du cimetiere que les habitans de Memphis avoient de ce côté-là; plaine fameuſe par le grand nombre des Momies qu'on a tiré dans ces derniers tems des canaux ſouterrains qu'elle contient ſous les ſables, dont elle eſt inondée, & par le nombre encore plus

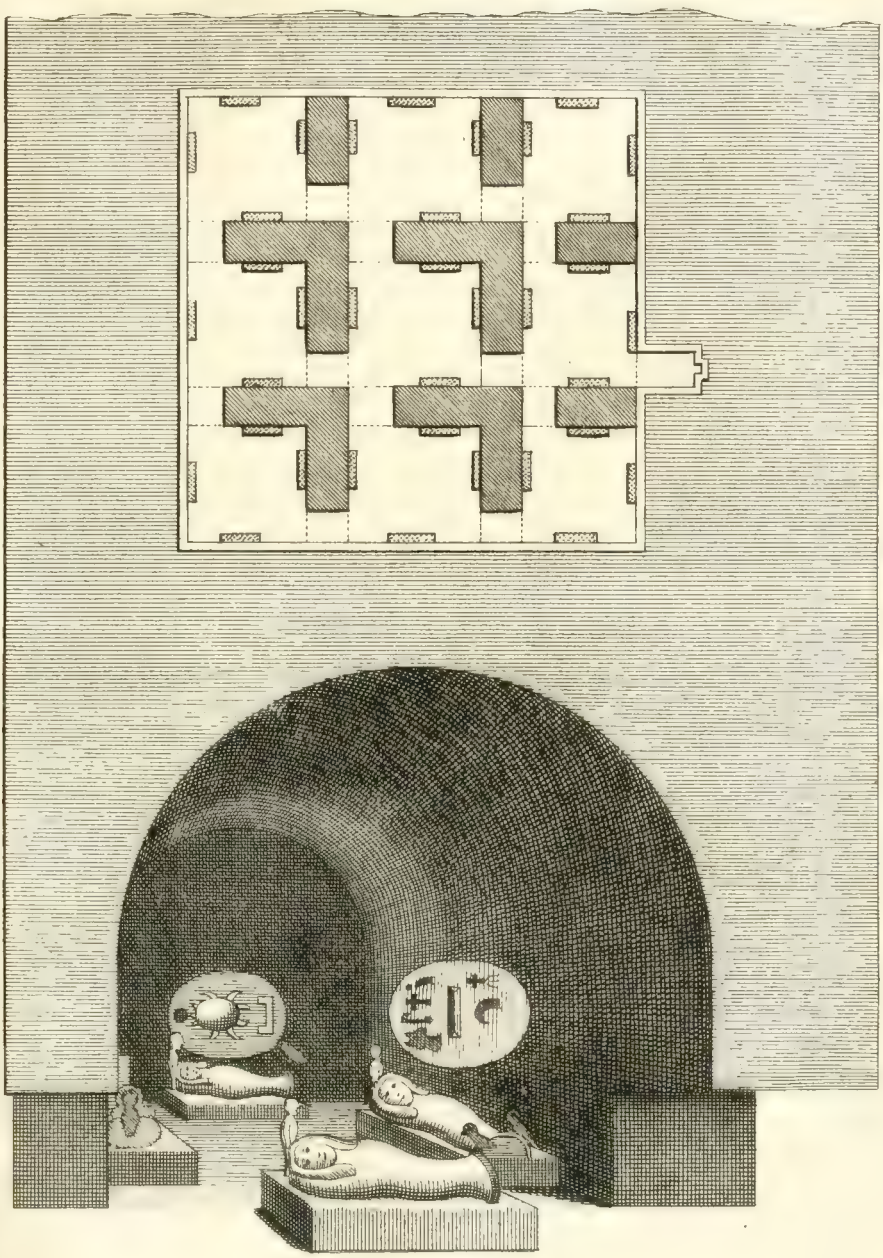
Situation de la plaine des Momies.

grand de ces corps embaumés qu'elle renferme. Cette plaine eſt ronde & platte, & peut avoir quatre grandes lieues de largeur, ou de Diamétre; enſorte qu'on peut aſſurer qu'elle a plus de douze lieues de tour. Son fond eſt un rocher très plat, qui autrefois a été couvert par les flots de la mer, & qui ſe trouve caché aujourd'hui ſous cinq à ſix pieds de ſable.

Des ſepultures qu'elle renferme.

C'eſt dans ce rocher, que ceux qui n'avoient pas le moyen de faire bâtir des Pyramides, pour enfermer leurs corps après leur mort, & s'aſſurer par là un repos, dont nous ſçavons que les anciens Egyptiens faiſoient un ſi grand cas, trouvoient un art moins onereux de ſe faire des aziles, qu'ils ſe perſuadoient pouvoir être à l'abri de la fureur & de l'impieté des hommes; & devoir aſſûrer le retour de leurs ames dans ces mêmes corps, au cas que leurs tombeaux ne fuſſent point violés; comme je le marquerai plus au long, en traitant de la religion de ces peuples. Dans cette vue ils choiſiſſoient d'abord un endroit de cette plaine, d'où il falloit commencer par lever ſept à huit pieds de ſable mouvant; ce qui n'étoit pas un ouvrage peu difficile. Pour en venir à bout, il étoit néceſſaire de ſe ſervir d'une eſpece de cuve ſans fond de ſept à huit pieds de hauteur, qu'on enfonçoit juſqu'au rocher. On vuidoit enſuite tout le ſable, dont la capacité de cette cuve étoit remplie; & pour empêcher qu'il ne retournât en ſa place après qu'on l'en avoit tiré, on ne négligeoit rien pour bien boucher les extrémités de la cuve du côté par ou elle aboutiſſoit au rocher. On comprend ſans peine qu'il falloit ſouvent employer pluſieurs jours à cette ſeule operation, ce ſable étant ſi délié & ſi ſubtil, qu'il s'inſinuoit comme l'eau, & même comme l'air, partout où il trouvoit la moindre ouverture. Enfin après avoir vuidé la place & l'avoir parfaitement nétoyée, on commençoit à creuſer le rocher par un trou d un pied & demi, ou tout au plus de deux pieds de Diamétre; & lorſqu'on étoit parvenu à la profondeur d'environ cinq à ſix pieds, on travailloit à élargir le trou, & à pratiquer une chambre dans la pierre. C'étoit par ce trou qu'on deſcendoit les corps, qui devoient être dépoſés dans ces tombeaux; après quoi on refermoit l'ouverture par une pierre ſi juſte, qu'elle ne laiſſoit aucun jour, ni vuide, par où le ſable pût s'inſinuer.

Dans ces chambres creuſées dans le roc, & d'une étendue



Plan d'un des puits des Momies.

Figure des Momies

aſſez conſidérable, on avoit ménagé pluſieurs niches, dans leſquelles étoient placés les corps des maîtres de la famille, à laquelle ces ſépultures étoient deſtinées. Ces niches ne ſont point pratiquées en longueur, mais en hauteur. Ainſi les corps y étoient debout dans les caiſſes, où on les avoit enfermés; & d'où dans ces derniers tems on en a tiré un ſi grand nombre. Ces caiſſes ſont de bois de Sycomore, qui ne ſe corrompt jamais, & ne ſont compoſées que de deux piéces. La premiere dans laquelle le corps ſe trouve renfermé, eſt très profonde; & creuſée avec beaucoup de travail; la ſeconde ſert de couverture, & eſt parfaitement juſte au cercueil. On a trouvé quelques unes de ces caiſſes avec des yeux de verre, par où ſans ouvrir le cercueil on pouvoit voir le corps de la Momie, qui y étoit renfermée. On en a rencontré d'autres, qui étoient doubles, c'eſt-à-dire où une caiſſe ſe trouvoit renfermée dans une autre; ce qui fait juger que la premiere contenoit ſans doute le corps de quelque perſonne de diſtinction.

Des Momies.

Comme on a vû en France pluſieurs de ces caiſſes, & des Momies qui y étoient renfermées, je ne m'arrêterai point à en faire ici la deſcription. Je remarquerai ſeulement, qu'il eſt très rare qu'on ait jamais eu le corps propre d'une belle caiſſe, parceque les Arabes, qui les découvrent, ne manquent jamais de mettre en piéces ces ſortes de corps, dans l'eſperance d'y trouver quelque petite idole d'or, ce qui en effet leur arrive aſſez ſouvent. Ils remettent enſuite à leur place le corps d'une caiſſe commune, où il ſe trouve rarement des idoles de quelque valeur. Ces belles caiſſes n'ont donc pas ordinairement leur corps propre, & ceux que l'on voit en Europe ſont preſque toujours des communs. Il y a quelque tems que le maître de *Sacara*, village voiſin de la plaine des Momies, fit travailler à l'ouverture de quelques unes de ces ſépultures ſouterraines; & comme il eſt fort de mes amis, il me communiqua diverſes curioſités, grand nombre de Momies, de figures de bois, & d'inſcriptions en caracteres hieroglyphiques & inconnus, qu'on y avoit trouvées. Dans une de ces chambres on trouva, par exemple, la caiſſe & la Momie d'une femme; au devant de laquelle étoit une figure de bois repreſentant un jeune garçon à genoux, portant un doigt ſur ſa bouche, & tenant de l'autre main une eſpece de réchaud poſé ſur ſa tête, &

dans lequel il y avoit ſans doute du parfum. Ce jeune homme portoit ſur l'eſtomac divers caracteres hieroglyphiques. On le mit en piéces, pour voir s'il n'y auroit point de l'or renfermé dans cette figure. On trouva dans la Momie, que l'on ouvrit pareillement par la même raiſon, un petit vaſe de la longueur d'un pied rempli de ce même baume, dont on ſe ſervoit pour préſerver les corps de la corruption. Peut être étoit ce une marque, à laquelle on reconnoiſſoit les perſonnes, qui avoient été employées à ces embaumemens. Je fis rompre une autre Momie qui étoit celle d'une femme, & dont le Sieur Bagarry m'avoit fait preſent. L'ouverture s'en fit dans la maiſon des PP. Capucins de cette Ville; & on eut l'imprudence de couper avec des ciſeaux les bandelettes, dont elle étoit emmaillotée. Ces bandes très longues & d'une largeur aſſez conſidérable étoient non ſeulement chargées d'un bout à l'autre de figures hieroglyphiques; On découvroit encore au deſſous certains caracteres inconnus, tracés de droit à gauche & formant des eſpeces de vers. En effet on remarquoit la même terminaiſon en pluſieurs petites lignes, qui ſe ſuivoient. Ils contenoient ſans doute l'éloge de cette perſonne écrit dans la langue, qui de ſon tems étoit en uſage en Egypte. Quoi qu'il en ſoit, ces bandes miſes en piéces furent pillées ſur le champ par quelques marchands, qui étoient preſens avec moi à l'ouverture que je fis faire de cette Momie. Il ne m'en reſta qu'une très petite partie, que j'ai depuis envoyée en France. On l'a fait graver dans la ſuite; & je ſçai que dans l'ardeur que l'on avoit de découvrir le ſecret de l'écriture, qui étoit deſſus, on en a adreſſé des copies à tous les ſçavans de l'Europe. Mais bien loin qu'aucun ait jamais réuſſi à la déchiffrer, il n'a pas même été poſſible d'en reconnoître le caractere. Cette Momie tenoit la main droite appliquée ſur ſon eſtomac; & ſous cette main on trouva des cordes d'inſtrument parfaitement conſervées. De là je jugeai que c'étoit le corps d'une perſonne, qui avoit accoutumé d'en jouer, ou qui dumoins avoit été adonnée à la Muſique. Je ſuis perſuadé, que ſi l'on examinoit de même avec ſoin chaque Momie, on y rencontreroit également quelque ſigne de cette nature, par où l'on pourroit connoître la qualité de la perſonne. Ce qui me ſurprend, c'eſt que les Grecs & les Romains, qui ſuccederent

depuis à ceux-ci au gouvernement de l'Egypte, nous ayent ſi peu parlé de ces myſtéres ſecrets renfermés dans ces ſépultures. Les morts étoient encore ſans doute dans ces tems-là en plus grande vénération, qu'ils ne ſont aujourd'hui. On trouve de nos jours dans la nation Egyptienne des reſtes de ce profond reſpect que ſes ancêtres avoient pour eux. Nous ſeuls avons pû imaginer le ſecret de les faire entrer dans le commerce; ce qui me paroît auſſi irreligieux, qu'il eſt certainement inutile à la conſervation des vivans.

J'ai fait une autre obſervation, qui ne me ſemble ni moins utile, ni moins curieuſe; c'eſt que dans ces Momies tous les viſages ſont différens. Les uns marquent plus de jeuneſſe; d'autres plus de beauté. Ceux qui ont vû des Momies entiéres ſçavent qu'elles ont toutes un maſque doré compoſé de pluſieurs doubles de toile de ſoye, qui font une eſpece de carton fort ſolide. J'ai jugé de cette diverſité, que les maſques ou cartons chargés de lettres hieroglyphiques, qui marquoient ſans doute l'âge, les actions, les mœurs, & la condition de la perſonne, la repreſentoient de même au naturel, ſoit que dès ſon vivant on eût eu ſoin de tirer ce modele, ſoit qu'on ne l'eût pris ſeulement qu'après la mort, en appliquant ces toiles ſur ſon viſage, à peu près comme on tire encore aujourd'hui la reſſemblance d'un homme mort avec du plâtre, ou de la cire. Par là non ſeulement on conſervoit les corps d'une famille entiere, mais en deſcendant dans ces lieux ſouterrains, où ils étoient dépoſés, on pouvoit ſe repreſenter en un inſtant tous ſes ancêtres depuis pluſieurs milliers d'années, tels à peu près qu'ils étoient de leur vivant. Il faut avouer que rien n'étoit plus capable de rappeller vivement le ſouvenir de leurs vertus & de conſerver leur mémoire & leur amour dans le cœur de leur poſtérité. Dans ces auguſtes familles, que tant d'actions immortelles ont élevées dans notre Europe au gouvernement des peuples, ces familles royales que le Ciel a données au monde pour le conduire, & pour faire ſon bonheur, ſi on remonte juſqu'au troiſieme ou au quatrieme ſiécle, on ne trouve plus d'images de leurs Héros que dans les hiſtoires; au lieu qu'un bon bourgeois de Memphis pouvoit repreſenter celles de ſes ayeux peut être depuis deux ou trois mille ans. N'eſt-on pas forcé d'avouer que jamais paſſion ne fut plus

raiſonnnable ? Et qu'on ne diſe pas que le climat y avoit beaucoup de part. Elle fut commune aux Romains, comme aux Egyptiens, & chez ces maîtres du monde, ſurtout dans les maiſons diſtinguées, on ne manquoit point de conſerver en cire la repreſentation de ceux, qui avoient été de la famille.

Tant de précautions cependant ne ſuffiſoient pas encore, pour ſatisfaire au reſpect & à l'attachement qu'avoient les anciens Egyptiens pour la mémoire des perſonnes, qui leur étoient cheres, ou vénérables. Ils ne ſe contentoient pas ſeulement d'embaumer de la maniere la plus parfaite les corps des perſonnes de grande conſidération, ſurtout ceux des Reines ou des Princeſſes. Pour en conſerver plus ſeurement le ſouvenir, ils en dépoſoient encore la figure en marbre auprès de leur Momie. J'ai une preuve invincible de ce que j'avance dans une antique des plus curieuſes, dont j'ai fait l'acquiſition dans ce pays-ci. C'eſt une figure en trois piéces, repreſentant une femme. La tête & les pieds ſont de pierre de touche noire. Le corps eſt en gaine, & fait de marbre verd antique rayé de blanc. Ces trois piéces réunies forment une figure haute de cinq pieds cinq pouces. Elle eſt fort entiére, & d'une beauté achevée. Un Maubacher, c'eſt-à-dire un de ces Coptes, qui depuis la conquête de l'Egypte par les Arabes ſe ſont mis au ſervice des Grands du pays, auxquels ils ſervent d'écrivains, me la vendit aſſez cherement, & avec beaucoup de peine. Pour l'obtenir de lui, je fus même obligé de lui promettre que je n'en parlerois jamais à perſonne. Ce Maubacher me jura ſur l'Evangile, que cette figure avoit été trouvée dans une Pyramide il y avoit ſept à huit cens ans. Elle avoit, diſoit-il, été ſauvée du briſement auquel le Roi, qui avoit fait faire l'ouverture de la Pyramide, l'avoit condamnée, par un de ſes ancêtres, qui en donna cent Sequins, en aſſurant que c'étoit la repreſentation de la Sainte Vierge. C'eſt certainement une des plus belles antiquités, qui jamais ſoit ſortie d'Egypte. Pour moi je ſuis perſuadé que cette figure eſt la repreſentation de quelque Dame de haute conſidération, peut être même d'une Reine ; & j'oſe dire que par ſa ſingularité elle mériteroit d'avoir place dans le cabinet d'un Grand Prince.

On trouve dans quelques unes de ces chambres dont je parle, pluſieurs niches, les unes grandes, les autres petites ; ſouvent

ſouvent auſſi l'on paſſe d'une chambre dans une autre, d'une ſeconde dans une troiſiéme, & quelquefois même dans une quatriéme. Mais il ne faut pas s'imaginer, que les corps dépoſés dans ces ſombres appartemens fuſſent tous enfermés dans des caiſſes, & placés dans des niches. La plûpart étoient ſimplement embaumés & emmaillotés comme chacun ſçait; après quoi on ſe contentoit de les arranger ainſi ſans façon les uns auprès des autres. Quelques uns même étoient dépoſés dans ces tombeaux ſans être embaumés, ou l'étant ſi légérement, qu'il n'en reſte aujourd'hui que les os parmi les linges qui les enveloppoient, & qui ſe trouvent à moitié pourris. C'eſt de là qu'on voit dans quelques unes de ces chambres des tas d'os mêlés de ces ſortes de linges, qu'on y a laiſſés, après en avoir enlevé les corps, qui s'étoient conſervés entiers, pour leur faire paſſer la mer. Il eſt probable que chaque famille un peu conſidérable avoit pour elle ſeule une de ces ſépultures; que les niches étoient deſtinées à recevoir les corps des chefs de la famille, & que ceux des domeſtiques, & des eſclaves, y étoient placés ſimplement par terre après avoir été embaumés, ou même ſans l'avoir été. C'étoit là auſſi ſans doute ce qui ſe pratiquoit à l'égard des chefs même de famille dans les maiſons les moins diſtinguées. On a même découvert depuis peu dans cette plaine des Momies une maniere juſqu'ici inconnue d'enſévelir les corps. A l'extrémité de cette vaſte campagne, & vers les montagnes, qui la bornent au Couchant, on a trouvé des lits de charbon, ſur leſquels ſont couchés des corps emmaillotés ſeulement de quelques langes, & couverts d'une natte ſur laquelle régnent des ſables de ſept à huit pieds de hauteur.

Cependant on doit obſerver, que ces corps, quoi qu'ils ne fuſſent point embaumés, ou ne le fuſſent que légérement, de même que ceux qu'on avoit négligé de renfermer dans des caiſſes, n'en étoient pas moins à l'abri de la corruption, le terrain ſec & nitreux de l'Egypte ayant en général la propriété de conſerver naturellement les corps en leur entier ſans le ſecours d'aucun art, ſurtout dans les contrées éloignées du Nil. C'eſt un fait, dont l'expérience ne me permet pas de douter. On enterra de mon tems quelques François dans un cimetiere de l'Egliſe Copte, qui eſt au vieux Caire; & ceux

qui deſcendirent dans le caveau trouverent tous les corps des marchands, qui y avoient été auparavant inhumés auſſi entiers que le jour même qu'on les avoit mis dans le cercueil; les habits même d'un Conſul Vénitien, dont le corps avoit été dépoſé dans ce lieu, s'étoient parfaitement conſervés. J'ai viſité de même pluſieurs anciennes Moſquées autrefois célébres, & aujourd'hui abandonnées & tombant en ruines, qu'on trouve ſur le chemin du Caire au Suez. Ces édifices ont ſervi de tombeaux à quelques Rois Mahométans, dont les corps furent dépoſés en ce lieu du tems que l'Egypte étoit ſoumiſe à la domination des Arabes. J'ai entré dans quelques caveaux, qui ſervoient de ſépulture à ces Princes, & je puis aſſurer que j'y ai trouvé pluſieurs corps tellement deſſéchés & ſi légers, que d'une ſeule main, en les prenant par le pied, je pouvois les élever en l'air auſſi facilement que j'aurois fait un baton. Parmi ces cadavres il y en avoit un ſur tout, qui ne peſoit pas quatre livres. J'y vis auſſi une cuiſſe, qui quoi qu'elle parût fort entiere & pleine de chair, avec la jambe & le pied ne peſoit pas une livre. Enfin la même choſe s'obſerve encore tous les jours dans les Caravanes, qui vont à la Mecque. Il n'y a aucun des pélerins, qui ont fait ce voyage, qui ne ſoit en état d'atteſter, que les corps de ceux, qui meurent en faiſant cette route, ſe deſſéchent au point de devenir auſſi légers, que s'ils étoient de paille. Or ſi dans ces différens endroits les corps qu'on y avoit dépoſés ont pû éviter la corruption, à combien plus forte raiſon devoient ils ſe conſerver dans ces ſépultures de la plaine des Momies? Sans parler de la ſolidité de la pierre, qui les couvroit, & qui n'admettoit aucun air, dès que le trou, qui donnoit entrée dans le tombeau, étoit, pour ainſi dire fermé hermétiquement par la pierre qui devoit en boucher l'ouverture, ce rocher étoit encore couvert de ſix à ſept pieds de ſable, ſur lequel la pluie ne tomboit jamais, enſorte qu'il n'étoit pas poſſible que l'air ou l'humidité pénétraſſent dans ces demeures ſoûterraines.

On conçoit de même fort aiſément, que rien ne doit être plus difficile que de découvrir l'ouverture d'un tombeau dans cette vaſte mer de ſables, cette ouverture ſurtout étant ſi petite, que quoiqu'on ſoit ſur le lieu même, on peut encore la manquer. Ceux qui avoient pratiqué ces trous n'avoient

point eu la même peine. Ils avoient choiſi dans cette plaine un endroit tel qu'il leur avoit plû ; ils en avoient d'abord vuidé le ſable juſqu'au rocher ; ils l'avoient creuſé enſuite, après quoi ils avoient travaillé à la conſtruction de la chambre, ou du caveau, où les corps devoient être dépoſés. La difficulté étoit de reconnoître cette ouverture dans les occaſions, où il étoit néceſſaire d'entrer dans le tombeau ; ils ſçavoient la retrouver facilement. Pour cela ils avoient des reconnoiſſances d'un des bouts de la plaine à l'autre ; & c'étoit ſur la ligne, qui conduiſoit directement d'une de ces reconnoiſſances à l'autre, qu'ils retrouvoient ſeurement ces trous à une diſtance meſurée par pieds & pouces d'un de ces deux endroits, d'où ils avoient pris leur ligne de reconnoiſſance, ſur laquelle cette ſépulture étoit placée. Ils gardoient ſoigneuſement la meſure de cette diſtance, & étoient par conſequent toujours en état de retrouver ſans peine l'ouverture qu'ils avoient faite ; mais comme on n'a plus aujourd'hui le même ſecours, il eſt certain que la découverte de ces trous dépend uniquement du hazard, & que pour une centaine, qui ont été reconnus, il y en a peut être cent mille, dont on ne trouvera jamais les moindres traces.

Pour achever de s'en convaincre, il ſuffit d'obſerver que les habitans du village de Sacara, qui comme je l'ai dit, eſt le plus voiſin de cette plaine, & que quelques uns appellent le village des Momies, ont quelquefois travaillé pendant des années entiéres avant que de pouvoir découvrir un ſeul de ces trous, quoi qu'il y en ait certainement une infinité dans ces vaſtes campagnes. Auſſi m'avouera-t'on que rien n'eſt plus difficile, que de lever une quantité de ſable très conſidérable pour découvrir un fond fort étroit ; outre que lorſqu'on y eſt parvenu, on n'a reconnu que deux ou trois pieds de terrain ; enſorte que pour viſiter une étendue de trente pieds en quarré, il faut employer pendant trois ou quatre mois entiers pluſieurs perſonnes. D'ailleurs le moindre vent eſt capable de remplir en un inſtant l'eſpace qu'on a déja nétoyé ; on a beſoin de planches pour parer au retour des ſables, & la moindre ouverture détruit d'abord en un moment l'ouvrage de pluſieurs jours, & même de pluſieurs ſemaines. Auſſi les habitans de ce lieu prenoient ils ordinairement pour s'employer à cet ouvrage,

le tems auquel le Nil inonde les terres des environs, c'eſt-à-dire une ſaiſon pendant laquelle ils ne pouvoient s'occuper à autre choſe. Mais depuis qu'il eſt paſſé en Europe une ſi grande quantité de Momies, qu'il y en a de reſte pour les beſoins de pluſieurs ſiecles, depuis qu'on eſt revenu de cette opinion frivole, que les corps jadis embaumés par les Egyptiens pouvoient être utiles à la ſanté & à la conſervation des vivans, ces païſans ont abandonné ce ſoin. Il leur arriva même il y a quelques années un accident, qui a encore beaucoup contribué à les détourner de cette recherche. Ils avoient découvert un de ces puits, & quelques uns d'entre eux y étoient déja deſcendus; mais ayant négligé d'aſſurer ſolidement les ſables, dont ce trou étoit environné, & qui étoient fort hauts dans cet endroit, deux ou trois hommes, qui étoient entrés dans cette ſépulture, y furent étouffés par leur retour. Les Turcs ne manquerent pas de faire à ce ſujet une avanie aux habitans du village, tant ſur les morts, que ſur les tréſors prétendus, qu'ils avoient dû trouver dans ce caveau, & acheverent de leur ôter l'envie de jamais plus penſer à de telles découvertes.

J'ai vû quelques relations de nos voyageurs, où ils aſſûrent comme un fait certain, que dans cette plaine des Momies on leur a fait voir des tombeaux, où les habitans de Sacara n'étoient jamais entrés. Mais je puis les aſſûrer à mon tour, que s'ils l'ont cru, comme ils le diſent, ils ſe ſont extrêmement trompés. Outre que la découverte de ces trous eſt l'effet d'un hazard fort rare, & qu'il ne faudroit pas moins de trois ou quatre jours à pluſieurs hommes, pour en nétoyer l'entrée & en éloigner les ſables, les gens de ce pays-ci n'auroient garde d'introduire perſonne dans ces ſépultures avant que de les avoir eux mêmes viſitées avec grand ſoin. Ce qu'ils pratiquent en ces occaſions, c'eſt d'amuſer un étranger dans leur village, en lui perſuadant qu'ils vont chercher un de ces trous. Ils lui font accroire enſuite qu'ils ont découvert l'entrée d'un, qui n'a jamais été ouvert, & qu'ils vont travailler pendant la nuit, afin de le lui faire voir le lendemain. Cependant ils portent quelque méchante Momie qu'ils ont chez eux dans un de ces tombeaux qu'ils connoiſſent, & autour duquel ils remuent un peu le ſable, afin qu'il paroiſſe nouvellement levé. Ils conduiſent enſuite l'étranger dans ce caveau, & ils ne manquent

pas de lui proteſter qu'ils ne ſont que de l'ouvrir. Cependant ces ſoins, qui leur coutent peu, ne manquent pas d'être vendus cherement. Pour moi, je puis aſſeurer que j'ai ſouvent promis une ſomme aſſez conſidérable à ceux qui pourroient me découvrir un de ces trous, pourvû qu'on m'y fît deſcendre avant que perſonne y mît le pied. Mais je l'ai promis inutilement. Outre la difficulté de rencontrer une de ces ouvertures, & la peine qu'auroient les gens du pays à y laiſſer deſcendre avant eux un étranger par les raiſons que j'ai déja dites, ils ne croyent pas qu'il leur fût auſſi facile de me tromper qu'un paſſager, & ils craignent, ſi je m'en appercevois, que je ne les fiſſe punir.

La plûpart des corps, qui ſe trouvent dans ces ſouterrains, ſont de femmes; il y en a très peu d'hommes. Les Momies de petits enfans ſont encore plus rares, & les caiſſes, qui les renferment, ſont fort eſtimées. On trouve dans quelques endroits du Caire de ces caiſſes de Momies faites d'une pierre parfaitement noire & fort dure. Elles ſont chargées de tous côtés de caracteres hieroglyphiques. Il eſt vraiſemblable que ces caiſſes, dont je n'ai pas vû le deſſus, en renfermoient d'autres de bois de Sycomore, auxquelles elles ſervoient de niche, & qu'elles ont été tirées de quelque Pyramide détruite, ou d'un ſuperbe tombeau. En effet outre que la pierre eſt fort rare, l'ouvrage qui l'accompagne eſt certainement très beau, & digne de curioſité. On trouve, comme je l'ai dit, une de ces ſortes de pierres au Caire dans l'endroit appellé la fontaine des Amoureux. Il ne vient point d'étranger dans cette Ville, à qui on ne faſſe voir cette curioſité. Il y en a une autre dans la maiſon d'un Kiaïa des Janiſſaires, où elle ſert à abreuver les chevaux. Cette derniere n'eſt pas parfaitement entiére. Je penſe cependant qu'une pareille caiſſe ſeroit fort eſtimée en Europe.

Outre les ſépultures particulieres, qui ſe trouvent dans la plaine des Momies, il y en a une publique digne d'une grande admiration. On l'appelle le labyrinthe, ou la ſépulture des Oiſeaux. On y deſcend par une ouverture à peu près ſemblable à celle des tombeaux ordinaires; mais lorſqu'on eſt une fois dans la capacité de ce lieu ſouterrain, on y rencontre de longues allées aſſez larges correſpondantes les unes aux autres. Du labyrinthe.

& qui s'étendent de tous côtés, & dans ces allées d'autres routes encore à perte de vue, qui par des détours ſans fin raménent aux premieres qu'on a déja parcourues. C'eſt proprement un labyrinthe taillé dans le roc à la pointe du marteau, mais un labyrinthe très vaſte dans lequel on eſt obligé de porter de la ficelle, pour ne ſe point égarer. Les allées de cette ſombre demeure ſont garnies de part & d'autre de pluſieurs petites niches, dans leſquelles on trouve encore pluſieurs vaſes, des caiſſes de pierre, des pots de terre, & dans ces vaſes, ces caiſſes, & ces pots, toutes ſortes d'Oiſeaux embaumés, qui ſe réduiſent en pouſſiere auſſi tôt qu'on y porte la main. Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que leur plumage conſerve encore toute la variété & la vivacité de ſes couleurs. Toutes les niches étoient autrefois remplies de ces pots, ou vaſes. On en a enlevé pluſieurs par curioſité, & les allées ſont ſemées des débris d'une infinité d'autres qu'on a briſés. On en avoit ſans doute trouvé quelques uns, dans leſquels avec les Oiſeaux il y avoit quelques petites idoles d'or, ou d'argent. Ce labyrinthe, qui eſt fort vaſte, & qu'aucun Franc n'a jamais parcouru entiérement, étoit une ſépulture commune à tous ceux qui vouloient y dépoſer les corps des animaux qu'ils aimoient. C'eſt encore aujourd'hui un ouvrage admirable, non ſeulement par la longueur du tems qu'il a fallu employer à le creuſer dans le roc, mais encore parce qu'on a été obligé de vuider toute la matiére qu'on en a tirée par le trou, qui lui ſert d'entrée, & qui eſt la ſeule ouverture par où l'on ait pû la faire ſortir. La pierre dans laquelle il eſt taillé eſt fort dure au commencement; mais à peine a-t-on creuſé trois ou quatre pieds, qu'on rencontre un lit beaucoup plus tendre; ce qui a rendu cet ouvrage plus facile, & y a ſans doute invité les anciens Egyptiens. C'eſt une eſpece de ſable congelé, qui contribue encore à la conſervation des corps qu'on y confie.

Trois petites Pyramides.

J'ai déja obſervé que dans la plaine des Momies il ſe trouve des Pyramides. Comme elles paroiſſent plus uſées que les Pyramides Septentrionales, dont j'ai parlé, j'eſtime qu'elles ont été bâties avant elles. Elles ſont auſſi beaucoup moins ſuperbes. La paſſion pour les monumens croiſſant avec le tems & l'uſage, il ſe trouva des Rois, qui voulurent ſe diſtinguer de leurs prédéceſſeurs, & qui firent élever les derniéres avec

une magnificence, qui effaçoit tout ce qui en cette matiére avoit paru juſqu'alors. Cependant entre les Pyramides des Momies on en remarque une ſurtout, qui cede très peu aux grandes Pyramides en hauteur & en largeur. Elle a été ouverte, mais comme je n'y ſuis pas entré, il ne m'eſt pas poſſible d'en décrire le ſecret. Toutes les Pyramides ne ſont pas bâties ſur le même plan, & n'ont pas la même forme. On en trouve pluſieurs dans la plaine des Momies, qui s'élevent en marches, ou degrés, de vingt, trente, & quarante pieds de hauteur chacun. Ce ſont autant de grands quarrés poſés les uns ſur les autres, & qui vont en diminuant à meſure qu'ils approchent du ſommet de la Pyramide. Il eſt certain que la forme de ces édifices offre un aſpect charmant, ſurtout lorſqu'on les conſidére avec des lunettes d'approche de la hauteur du Château du Caire, d'où on les découvre parfaitement, auſſi bien que les grandes Pyramides. On dit qu'en remontant le Nil juſqu'à l'extrémité de l'Egypte, on trouve de tems en tems de ces Pyramides toutes ſemblables à celles de la plaine des Momies. Elles ſont comme les autres, ſituées du côté de la Libye, & n'ont pas beaucoup d'élévation, d'où je juge qu'elles ſont les plus anciennes de toutes, & les premiers ouvrages par où la paſſion des Egyptiens pour les monumens a commencé à ſe diſtinguer. On trouve auſſi des Momies dans la haute Egypte; mais elles ſont emmaillotées différemment de celles, qui ont été portées en Europe. Il eſt très vraiſemblable que la paſſion de ſe conſerver, & de prolonger ſa vie en quelque ſorte au de là du tombeau, n'a pas été propre aux ſeuls Monarques, qui ont gouverné l'Egypte, & aux habitans de Memphis. C'étoit la paſſion générale de toute la nation; & ſi l'on vouloit faire des recherches exactes, je ſuis perſuadé, qu'on trouveroit de ces corps embaumés tout le long des montagnes, qui bordent cette région au Couchant du côté de la Libye.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt évident par tout ce que j'ai dit, que la plaine des Momies étoit le cimetiére du peuple de Memphis, & peut être même de pluſieurs Grands, qui y avoient leur ſépulture. Il eſt certain qu'ils ne pouvoient guéres choiſir d'endroit plus avantageux que cette plaine, ſoit pour la conſervation des corps en leur entier, puiſque par la nature même du terrain ils y étoient à l'abri de la corruption, ſoit pour les

préſerver d'être jamais violés par un effet de l'avarice, ou de l'impieté des hommes. La difficulté de reconnoître & de découvrir les ouvertures, qui conduiſoient à ces demeures ſouterraines, les mettoit à couvert de cet accident. Il n'en étoit pas de même des corps qu'on dépoſoit dans ces petites Pyramides, qui avoient été bâties du côté du Nord, & autour des grandes, dont j'ai parlé. Soit qu'elles ayent tenté davantage la cupidité, parce qu'on eſpéroit y trouver des dépots plus précieux, ſoit qu'on ait cru pouvoir y pénétrer plus facilement, il y en a peu auxquelles on ne ſe ſoit adreſſé, & qui malgré toutes les précautions qu'on avoit priſes, pour dérober le ſecret de leur entrée à la connoiſſance de tous les hommes, n'ayent enfin été violées.

Cependant quoi que ces Pyramides fuſſent, comme on le voit, infiniment plus expoſées à la violation, il n'y avoit point en Egypte de perſonnes riches & puiſſantes, qui n'euſſent une paſſion extrême pour faire élever de ces édifices, & qui ne ſouhaitaſſent que leurs corps y fuſſent dépoſés après leur mort. La vanité ſeule étoit elle le principe de cette inclination ſi univerſelle ? Non ; elle avoit pour fondement une opinion répandue généralement dans toute la nation. Les Egyptiens étoient perſuadés, que c'étoit un avantage très conſidérable, & un bonheur pour les morts, d'être inhumés dans les lieux, où il ſe faiſoit de fréquens ſacrifices, & des prieres continuelles pour l'expiation des péchés de ceux qui y avoient leurs tombeaux. Ainſi comme au devant des grandes Pyramides on avoit élevé pluſieurs temples, ce qui ſe remarque encore par les veſtiges qui ſubſiſtent de ces pieux édifices ; que dans ces temples on avoit fondé ſans contredit des ſacrifices & des prieres pour le repos de ceux, dont les corps avoient été dépoſés dans ces ſuperbes tombeaux, tous ceux qui avoient le moyen de ſe bâtir de ces ſortes de ſépultures ne manquoient pas d'en faire élever aux environs de ces Pyramides & de ces temples, perſuadés qu'ils devoient participer après leur mort au mérite de toutes les fondations, dont on les avoit enrichis. C'eſt ainſi que les Juifs eſtiment à grand bonheur de mourir & d'être inhumés à Jéruſalem, ou dumoins dans l'étendue de la Terre Sainte. Les Chrétiens Grecs, les Arméniens & les Coptes, ont la même opinion au ſujet des ſaints lieux ; & les Mahométans regardent

regardent également comme une grande marque de prédeſtination de mourir à la Mecque, ou à Medine, ou même dans la route de ce pélerinage. Ces endroits, comme je le dirai dans la ſuite, ſont pour eux les lieux ſaints; & leurs Auteurs ne parlent que de la félicité de ceux, qui ont le bonheur de les viſiter, ou de mourir dans ce voyage, ou qui ne pouvant l'entreprendre par eux mêmes, chargent quelque autre perſonne de le faire en leur place. Il eſt vrai, que cette opinion eſt regardée comme une héréſie par quelques uns de leurs Docteurs plus politiques, qui ſoutiennent que perſonne ne peut être diſpenſé d'un voyage auquel la Loi ſoumet indiſpenſablement quiconque fait profeſſion de ſuivre la Doctrine de l'Alcoran. On comprend ſans peine ce qui leur fait tenir un tel langage. Ce voyage fait par les perſonnes riches renferme trop d'avantage pour les pauvres pélerins, auxquels ces dévots opulens ne manquent pas de faire diſtribuer des vivres & de l'argent, & trop d'utilité pour les Moſquées, auxquelles ils font toujours de grandes libéralités, pour qu'on puiſſe les en diſpenſer. Leur permettre de ſubſtituer en leur place des perſonnes ordinaires & qui font peu de dépenſe, ce ſeroit cauſer aux pauvres & aux Moſquées un préjudice infini, & faire encore un plus grand tort aux Miniſtres, qui deſſervent ces dernieres.

Voilà, Monſieur, ce que j'ai crû devoir ajouter à ce que je vous ai mandé par ma lettre précédente au ſujet des Pyramides d'Egypte. La plaine appellée des Momies, parceque dans le ſiécle précédent on y en a découvert un très grand nombre, m'a paru mériter que je vous en fiſſe dans celle-ci une deſcription particuliére. Cette plaine étoit le tombeau ordinaire des habitans de l'ancienne Memphis. S'il ne nous reſte plus de veſtiges aſſez conſidérables de cette Ville, pour pouvoir y reconnoître quelques traces de ſa premiére ſplendeur, ſi la longueur des ſiécles a anéanti ces grands & ſuperbes monumens, dont cette fameuſe Capitale de l'Egypte & ſes environs étoient embellis, c'eſt qu'ils n'ont pû réſiſter aux efforts du tems, qui a reſpécté les Pyramides. Je ne prétens point me rendre le garand de tout ce que je vous ai rapporté de la magnificence de la Memphis terreſtre & aquatique ſur la foi des traditions Arabes, & de quelques anciens manuſcrits que j'ai parcourus. Si cependant la relation que je vous en ai faite vous paroît

exagérée, jettez les yeux, Monſieur, ſur ces ſuperbes tombeaux, dont quelques uns portoient leurs têtes juſqu'aux nues, & qui ſervoient de ſépulture aux Rois de cette grande Ville. Conſiderez celles que les Grands de leur Cour s'étoient bâties dans le voiſinage de celles-ci; & ſur ces magnifiques monumens imaginez quels devoient être les Palais & les maiſons de plaiſance habitées par de tels Rois, par leurs Courtiſans & leurs Officiers. Si ces Monarques ont fait éclater leur puiſſance d'une maniere ſi merveilleuſe dans la conſtruction de quelques ouvrages, deſtinés à être la demeure des morts, quelle devoit être la magnificence des temples qu'ils avoient bâtis pour ſervir de ſéjour aux divinités, qui étoient l'objet de leur culte! Quelles devoient être l'abondance & les richeſſes d'une Ville honorée de la preſence de ces Princes ſi grands, ſi puiſſans! Que devons nous imaginer du peuple immenſe par qui elle ne pouvoit manquer d'être habitée! C'eſt, Monſieur, ce que j'ai prétendu mettre ſous vos yeux par cette lettre, ſans négliger le ſecours de quelques traditions, qui pourront dumoins vous conduire à une juſte idée de cette grande & délicieuſe Memphis, dont la puiſſance eſt ſi vantée dans les Hiſtoires. Je ſuis, &c.

Au Caire ce....

LETTRE HUITIEME.

DE LA HAUTE EGYPTE,

De ſon climat, de ſes Villes, de ſes richeſſes, & de ſes antiquités, des deſerts de Saint Macaire & de la Thébaide, du fameux Monaſtere de Saint Antoine &c.

SI je ſuivois mon inclination, Monſieur, je ne vous ferois ſortir du ſéjour des morts, que pour vous conduire dans quelque région enchantée, où vous trouveriés à vous dédommager avec les vivans de l'ennui que vous aura cauſé peut-être la matiere lugubre, qui a fait le ſujet de mes deux lettres précédentes. Par malheur le plan que je me ſuis propoſé, & l'engagement que j'ai pris avec vous de vous donner une deſcription ſuivie des differens pays que l'Egypte renferme, s'oppoſe au déſir naturel que j'aurois de ne plus offrir à votre imagination que des objets riants & agréables. Sortons du Delta, Monſieur, & préparons nous à parcourir la haute Egypte. A ce nom vous imaginez ſans doute des deſerts affreux & ſtériles, des montagnes arides & inhabitées, des côtes ſauvages, des ruines ſans nombre; & ſi d'avance vous vous êtes formé cette idée du ſujet, dont j'ai réſolu de vous entretenir dans cette lettre, vous ne vous êtes pas trompé de la moitié. Que ces triſtes objets ne ſoient cependant pas capables de vous rebuter. Songez, Monſieur, que vous ſortez du ſéjour des ténébres; il y auroit ſans doute de l'imprudence à vous expoſer d'abord au grand jour. En quittant la demeure des morts, voudriez vous vous jetter auſſi tôt dans le grand monde?

D'ailleurs n'avez-vous jamais vû aucun tableau, qui vous ait forcé comme malgré vous de vous arrêter avec plaiſir à admirer de belles ruines ?

Il y a ſans doute des ſolitudes enchantées, des ruines charmantes, des deſerts capables d'amuſer l'imagination la moins portée à la mélancholie. Interrogez ſur ce ſujet nos grands peintres. Leur pinceau ne s'eſt jamais ſignalé comme dans la repreſentation de ces objets, que l'uſage & l'éducation nous figurent ſi déſagréables. Je n'oſe me flatter de poſſéder le talent de ces hommes excellens. J'eſpere cependant que la nature ſuppléera d'elle même à la foibleſſe de mon génie. Peut être à la fin de cette lettre ſerez vous forcé d'avouer, que les deſerts les plus affreux produiſent autre choſe que des ronces & des épines.

Au reſte je ſuis bien aiſe de vous avertir d'abord, que peu de voyageurs ont parcouru, dumoins à loiſir, le pays que j'entreprens de vous décrire. Si la haute Egypte étoit auſſi facile à voir, qu'on me la peint merveilleuſe, je ne doute point qu'elle n'attirât mille curieux. Mais outre le péché originel, dont je vous ai dit d'abord que tous les Francs étoient ſoupçonnés dans ce pays-ci, outre qu'on les y regarde comme les plus grands magiciens du monde, juſques-là qu'on s'imagine qu'ils ont découvert un tréſor, dès qu'on les apperçoit obſerver quelque objet que ce ſoit avec attention; on a ici un autre préjugé à leur égard, qui rend le voyage de la haute Egypte très dangéreux par rapport à eux. En effet il n'y a perſonne dans ce pays, qui ne ſoit perſuadé, que les Francs ſont tout couſus d'or; & ſur cette opinion vous concevez combien il peut leur arriver de mauvaiſes affaires dans une région pleine d'Arabes, où l'on ne ſçait à qui ſe fier, & où à cauſe de l'éloignement on ne peut eſpérer aucun ſecours des Puiſſances. Que ſi on vouloit y voyager avec eſcorte, quelle dépenſe ne feroit on pas obligé de faire ! Ce ſont ces raiſons qui juſqu'ici ont empêché la plûpart des voyageurs de paſſer plus loin que le Caire. Cependant n'allez pas, Monſieur, vous imaginer ſur cet aveu, que tout ce que j'ai à vous dire de la haute Egypte ne ſoit fondé que ſur des bruits incertains, ou ſur des relations frivoles. De tous les lieux, dont je vous parlerai, j'en ai viſité pluſieurs par moi même. Tels ſont en-

tr'autres les fameux déſerts de la Thébaïde. A l'égard des endroits plus éloignés, je puis vous proteſter que je n'avancerai rien, dont je ne me ſois aſſuré par le rapport de pluſieurs perſonnes dignes de foi, dont le témoignage & la probité ne ſçauroient être ſuſpects.

De la haute Egypte ; de ſon etenduë, & de ſon climat.

La haute Egypte, à meſurer cette contrée depuis la Ville du Caire, qu'elle a à ſon Nord, juſqu'aux Royaumes de Fungi & de Dongola, qui la bornent au Midi, a plus de deux cens lieues de longueur ſur une largeur aſſez peu conſidérable. En effet reſſerrée qu'elle eſt entre ces deux chaines de montagnes, dont j'ai parlé ailleurs, & qui ne ceſſent de l'accompagner, l'une du côté de l'Eſt, & l'autre au Couchant, depuis les rochers impratiquables de la Nubie, à peine a t'elle dans certains endroits plus d'une journée d'étendue. Dans d'autres les montagnes s'écartent conſidérablement, & laiſſent entre elles des plaines fort vaſtes. Le climat de cette contrée eſt ſec, & plus ſec, que dans le Delta, puiſqu'il n'y pleut preſque jamais. Auſſi eſt elle expoſée à des chaleurs extrêmes. Du reſte ſes campagnes arroſées par les eaux du Nil ne ſont pas moins fécondes que tout le reſte de l'Egypte. Cette région renferme des provinces fertiles & abondantes, des ruines célébres, des montagnes & des déſerts également capables de fixer & d'amuſer agréablement la curioſité de ceux, qui verront toujours avec plaiſir les ouvrages de l'antiquité, lorſqu'ils ſeront véritablement dignes de leur admiration & de leur eſtime.

Du Faoumé.

Au ſortir du Caire, & après avoir traverſé la plaine des Momies tirant vers le Sud-Oueſt, la premiere contrée que l'on trouve en entrant dans la haute Egypte eſt le Faoumé, ou la petite province du Fioum, la plus fertile d'un pays, qui paſſe pour être lui même le plus abondant de toute la terre. Sa Capitale, qui n'eſt aujourd'hui qu'un ſimple bourg, ou un gros village, porte le même nom que la province. C'eſt du limon des eaux de ce grand & long canal, qui du lac Meris alloit, comme je l'ai dit, porter dans la Libye les eaux ſurabondantes de ce vaſte réſervoir, & ſervoit à le deſſécher lorſqu'il en étoit beſoin, que ce petit terrain s'eſt formé. Auſſi eſt-ce, comme je viens de le dire, un pays des plus fertiles que l'on puiſſe imaginer. Il y croît le plus beau lin de toute l'Egypte, dont on fait de très belles toiles. C'eſt de là qu'on lui a donné le

nom de Fioum. On y recueille auſſi du bled, de l'orge, toutes ſorte de grains & de légumes en abondance, ainſi que des figues. On ne voit nulle part ailleurs une quantité ſi prodigieuſe de ce fruit; & on peut dire qu'il n'eſt nulle part ſi délicieux que dans cette Province. Les figuiers y ſont fort bas, & ne rapportent que pendant trois années. On les coupe la quatriéme, & on leur en ſubſtituë d'autres.

On recueille du raiſin dans toute l'Egypte; & il y eſt même bon partout, excepté à Aléxandrie & vers les côtes, où il ne meurit jamais bien. Mais on n'en trouve nulle part qu'en très-petite quantité, & ſeulement en treilles, excepté dans le Faoumé, où il y a beaucoup de vignes, qui rapportent en abondance. C'eſt ce qui me fait penſer, que c'étoit de là que venoit ce vin ſi eſtimé, dont parle Pline, qui paſſoit pour le troiſiéme en bonté, que l'on bût à Rome, & qu'on appelloit Sébennétique, du nom que les Romains donnoient à cette Province de l'Egypte. Les Religieux de Terre-Sainte, qui ont une habitation dans cette contrée, y font encore du vin tous les ans. Que s'il n'eſt plus de la même bonté qu'il avoit du tems des Romains, il faut uniquement s'en prendre à la précipitation avec laquelle on cueille le raiſin, à la mauvaiſe façon qu'on donne au vin, & à la qualité des vaiſſeaux dans leſquels on le renferme, qui ne ſont que de petits vaiſſeaux de terre. Du reſte puiſque la nature n'eſt pas inconſtante dans ſes productions, comme les hommes dans leurs coutumes & dans leurs uſages, que le terroir qui produiſoit ce vin excellent, & le Soleil qui en muriſſoit le raiſin, ſont toujours les mêmes; je ſuis perſuadé que le vin qu'on en tire auroit encore aujourd'hui à peu près la même bonté, ſi on apportoit à le faire & à le conſerver, toutes les précautions néceſſaires. Je dis qu'il auroit à peu près la même bonté, car je n'ai garde d'aſſurer que le terrain du Faoumé ait encore abſolument la même qualité que du tems des Romains. Je ſçai que depuis qu'on a ceſſé d'entretenir avec ſoin le canal, qui du lac Meris portoit les eaux du Nil dans les plaines de la Libye, la fertilité de cette petite Province de l'Egypte eſt fort diminuée. Ses terres dans pluſieurs endroits ont été, ou totalement enſévelies, ou du moins fort gâtées par les ſables, faute de les avoir garanties par des précautions, qui étoient très-faciles & peu coûteuſes;

& je ne doute point que ce changement n'en ait apporté dans la nature du terrain, & conſéquemment dans celle des fruits, qui en ſont les productions.

A quelques journées au deſſus de Faoumé, ce canal, dont je viens de parler, a laiſſé dans quelques plaines du déſert un limon & une humidité, qui ont fertiliſé ces ſables arides. On trouve dans ces terrains, qui dépendent de la Province du Fioum, une infinité de palmiers, qui portent les meilleures dattes de toute l'Egypte. C'eſt ce qui a engagé quelques Arabes à s'y arrêter. Ils y habitent ſous de mauvaiſes tentes, & n'ont point d'autre nourriture que ce fruit, qu'ils font ſécher. Ils en broyent auſſi les noyaux, qui ſervent de même à la nourriture de quelques Chameaux qu'ils entretiennent. Comme il ſeroit impoſſible de rencontrer aucune fontaine au milieu de ces ſables arides, qu'il n'y pleut jamais, & qu'il n'y a dans le voiſinage aucune montagne, d'où puiſſent couler quelques ſources, ces pauvres gens ſont obligés de ſe ſervir de l'eau de quelques mauvais puits, tant pour arroſer les dattiers, que pour déſalterer leur ſoif & celle de leurs Chameaux. Il eſt certain qu'ils vivent dans une miſére affreuſe. Toutes leurs richeſſes conſiſtent dans les fruits qu'ils vont vendre en Egypte, & dans quelques étoffes de laine, qu'ils filent, & dont ils font leurs tentes & leurs habillemens. Comme ils environnent toute la Province du Fioum, ils y font des incurſions fréquentes, ſurtout dans la ſaiſon, où les fruits qu'elle porte en abondance ſont ſur le point de murir. C'eſt pour les dérober à l'avidité de ces Arabes, que les Habitans de cette contrée ont la précaution de les cueillir avant leur maturité. De-là ils les envoyent au Caire, ou quoiqu'ils ſoient encore verds, ils ne laiſſent pas de ſe débiter.

Du deſert de S. Macaire.

C'étoit, comme je l'ai fait obſerver ailleurs, du lac Meris, & de ce canal, qui portoit les eaux du Nil dans la Province du Fioum, qu'avoit été tiré cet autre grand canal, qui au travers des plaines de ſables alloit proche d'Alexandrie ſe rendre à la mer par l'embouchure, qu'on a appellée Tanitique. Ce canal du Fioum ſe partageoit donc en deux branches à une journée au deſſus de la Province, dont il portoit le nom. L'une tirant vers l'Orient alloit ſe rendre dans le lac Mareotis & à la Méditerranée, tandis que l'autre prenant ſon cours à l'Oueſt,

& traverſant les montagnes de la Libye, alloit porter ſes eaux & l'abondance juſques dans les déſerts, où étoit ſitué le Temple fameux de Jupiter Ammon. C'eſt ſur la route de ce canal que ſe trouvoient le déſert de S. Macaire, & cette Vallée nommée *Baharbalaama*, terme Arabe, qui ſignifie *Mer ſans eau*, parce que la mer a autrefois rempli cette contrée. C'eſt ce qui ſe reconnoît encore par la quantité de bâtimens qu'on y trouve pétrifiés avec leurs mâts, & qui probablement y avoient fait naufrage dans le tems que la ſurface de la mer, plus haute qu'elle ne l'eſt aujourd'hui, couvroit de ſes eaux le Golphe, qui porte ce nom de mer ſans eau. Il conſerve encore une autre preuve inconteſtable de cette origine dans les coquilles de mer, dont ſes bords pierreux ſont chargés. C'eſt au milieu de ce déſert affreux & ſtérile, qu'on trouve encore aujourd'hui le Monaſtére de Saint Zacharie, & deux ou trois autres, habités par quelques Religieux Coptes. C'eſt à ce petit nombre que ſont réduits de nos jours ces Monaſtéres fameux, qui peuplerent ces ſolitudes du tems que l'Egypte étoit chrétienne.

Du Temple fameux de Jupiter Ammon.

A l'égard du Temple de Jupiter Ammon, il étoit ſitué au de-là des montagnes, & dans les vaſtes plaines de la Libye, à une diſtance de trois ou quatre journées du lieu que nous appellons la Tour des Arabes. Ce Temple ſi celebre étoit à peu près dans le même éloignement de la Ville du Caire; enſorte que ce lieu, le Caire, & Aléxandrie, formoient les trois angles d'un triangle équilatéral. Cet endroit, qui n'eſt plus habité, ſe nomme encore aujourd'hui en Arabe, *Comt Ammon*, c'eſt-à-dire, *le monticule d'Ammon*. Et il ne faut pas s'imaginer, que ce Temple autrefois ſi fameux fût la ſeule habitation, où au milieu de ces deſerts on pût rencontrer des ames raiſonnables. Les canaux & les acqueducs que les anciens Rois d'Egypte avoient pratiqués, pour faire paſſer les eaux du Nil au delà des montagnes de la Libye, en portant la fertilité dans ces terrains ſtériles, avoient peuplé ces ſolitudes de Villages, de Bourgs, & même de Villes conſiderables. Les ruines fréquentes que l'on rencontre encore aujourd'hui depuis le lieu où ce Temple étoit ſitué, en remontant vers la Nubie juſqu'à la Vallée des Elouah, ſont des preuves certaines de ce fait, qui nous eſt d'ailleurs atteſté par toutes les Traditions Arabes.

Combien

Combien d'autres ſont enſévelies ſous les ſables, ſans qu'il nous en reſte aucun veſtige ! Quoiqu'il en ſoit, à l'exception de quelques ſépultures anciennes, dans leſquelles on trouve encore quelques Momies, il ne ſubſiſte plus aucunes traces de ce Temple jadis ſi fameux qu'Aléxandre viſita, & qui ne mérite plus d'être viſité.

Tout le païs, qui s'étend au-deſſus du Faoumé juſqu'aux montagnes de Nubie, eſt à proprement parler, la haute Egypte. C'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui le *Saïdi*, de l'ancienne Ville de Saïs, autrefois ſi célébre, & qui comme beaucoup d'autres ne ſubſiſte plus aujourd'hui qu'en ruines. Eſſené eſt la capitale de cette province, qui n'a guéres moins d'étenduë que tout le reſte de l'Egypte enſemble. Elle renferme des plaines admirables, qui fourniſſent au Caire la quantité de bled, d'orge, de féves, & d'autres grains ou légumes, dont on remplit tous les ans les magazins du Grand Seigneur, & dont on nourrit le peuple de cette floriſſante ville. Tout ce païs eſt fort peuplé de Mores, d'Arabes, de Turcs, & de Chrétiens ; mais les Arabes y prévalent par le nombre. Ils ſont diviſés ſous pluſieurs Cheics, ou Gouverneurs, tous ennemis les uns des autres ; & c'eſt à la faveur de ces diviſions que les Turcs, qui ne ſont pas nombreux dans cette contrée, tiennent ces petits Seigneurs dans la ſoumiſſion, & les obligent au payement des droits impoſés aux terres qu'ils cultivent. Il y a tel de ces Princes, qui peut mettre ſur pied dix ou douze mille hommes ; & tout cela obéït à une trentaine de Turcs, qui réſident dans le lieu principal de chaque petit canton ſous un Aga, & ſous quelques Officiers des Janiſſaires. Il eſt vrai, qu'aujourd'hui tous les chefs des Arabes de ce quartier-là, & même de pluſieurs autres contrées, ſont reputés Janiſſaires, malgré l'oppoſition invincible, qui ſubſiſtera à jamais entre les uns & les autres. Ces Arabes ont les plus beaux chevaux du monde. C'eſt de là qu'on tire ceux des Bachas, & des autres Grands du païs. Ces chevaux ont tout ce qui peut plaire aux yeux, taille, poil, fierté ; mais comme ils ſont nés & élevés dans un païs plat, & dont le terrain eſt ferme, on prétend, comme je le dirai dans la ſuite, qu'ils n'ont pas la vigueur de ceux qu'on tire d'Alep & de Damas, & qu'ils ne ſont propres, ni aux boües, ni aux montagnes. Cependant ils ne laiſſent pas d'être en gran-

Du Saïdi

de réputation à la Porte, & on ne peut faire de preſent plus agréable à un Miniſtre de cette Cour.

De ſes antiquités.

La haute Egypte renfermoit autrefois de grandes Villes; on y trouvoit des Temples fameux, conſacrés à differentes divinités, des Pyramides ſans nombre, des Idoles prodigieuſes, & quantité d'autres ouvrages des anciens Rois d'Egypte, dont les Hiſtoriens nous ont laiſſé des Deſcriptions ſi magnifiques. Il n'y a perſonne, pour peu qu'il ait lû les anciens Auteurs, qui n'ait conſervé le ſouvenir de la fameuſe Ville d'Arſinoë bâtie dans cette partie de l'Egypte, & du culte que les habitans de tout ce territoire rendoient au crocodile, qu'ils regardoient comme un animal ſacré. Ce culte, tout ridicule, & tout inſenſé qu'il peut paroître d'abord, ne ſurprendra cependant point, ſi l'on fait attention, que la vénération que les anciens Egyptiens paroiſſoient avoit pour certains animaux, dont ils avoient conſacré la figure dans leurs Temples, ne s'adreſſoit point à ces animaux mêmes, ou aux pierres & aux marbres, qui les repreſentoient. Il avoit pour objet la divinité même, qui ſe ſervoit du miniſtére de ces differens animaux, ou pour récompenſer les hommes de leurs vertus par ſes bienfaits, ou pour leur faire reſſentir les effets de ſa colére, lorſque par leur mauvaiſe conduite ils avoient eu le malheur de la mériter. Ainſi par le culte que les Egyptiens rendoient à Apis, ou à Oſiris, repreſenté ſous la figure d'un bœuf, ils rendoient graces à l'Etre ſuprême des avantages & des ſervices qu'ils tiroient de cet animal, comme je l'expliquerai plus au long en parlant de la religion de ces anciens peuples; & par les honneurs qu'ils rendoient au crocodile, ils prétendoient témoigner à cet Etre ſouverain combien ils étoient ſoumis à ſes châtimens. Quoiqu'il en ſoit, ce qui me paroît étonnant, c'eſt ce que Strabon nous raconte au ſujet de cette ancienne Arſinoë, que dans un lac voiſin de cette Ville, on avoit ſoin d'élever un de ces animaux; qu'on l'y nourriſſoit de pain, de vin, & de viande, qui lui étoient portés tous les jours à certaines heures par les Miniſtres conſacrés à cette divinité; & qu'oubliant ſa férocité naturelle, ce crocodile avoit autant de douceur & de complaiſance pour ces Prêtres, que ſi ç'eût été un animal privé & domeſtique. Peut-être pourroit on ſe croire diſpenſé d'ajouter foi à ce rap-

port ſur la parole de cet Auteur, s'il ne nous proteſtoit que lui même a été témoin de tous ces faits qu'il avance. En effet il aſſure, que dans un voyage qu'il fit en cette Ville il eut la curioſité d'aſſiſter lui même à cette cérémonie ; Que dans cette vue il accompagna les Prêtres deſtinés à remplir chaque jour un miniſtere ſi utile & ſi agréable à la divinité qu'ils adoroient ; Qu'il ſe rendit avec eux ſur les bords du lac, où le Crocodile ne manqua pas auſſi de paroître ; Que cependant quelques uns des Prêtres qu'il avoit ſuivis ayant ouvert la gueule de ce monſtre avec autant de tranquilité que ſi c'eût été l'animal le plus traitable, l'un de ces Miniſtres lui fit avaler un pain tout entier, & l'autre un quartier de viande ; Qu'un troiſiéme enfin lui verſa dans la gueule une certaine quantité de vin, & qu'après ce repas complet le monſtre ſatisfait & content traverſa le lac, & ſe retira vers le rivage oppoſé. Je ne ſçai ce que bien des gens penſeront d'un récit ſi étonnant & ſi merveilleux. Pour moi je pourrois croire peut être qu'il y auroit eu ſur la terre des hommes aſſez aveugles & aſſez inſenſés, pour prodiguer leur culte à ce qu'il y a parmi les créatures de plus digne d'horreur & de mépris ; mais j'avoue ingénument qu'il ne m'eſt pas poſſible d'imaginer qu'un homme ſenſé ait prétendu nous donner pour des vérités de pareilles chiméres.

Au deſſus d'Arſinoë en avançant dans la haute Egypte on trouvoit encore Héracleotide, ou la Ville d'Hercule ; & on ſera ſans doute étonné d'apprendre qu'au contraire des habitans d'Arſinoë les peuples de cette derniére contrée avoient un reſpect profond pour l'Ichneumon, l'ennemi mortel du Crocodile. Cependant ſi l'on fait attention à ce que je viens de dire des objets différens auxquels ſe terminoit le culte des anciens Egyptiens, je ſuis perſuadé qu'on ceſſera d'être ſurpris de cette diverſité de divinités ſouvent oppoſées & ennemies les unes des autres, qui dans ces tems reculés partageoient la vénération des différentes provinces de ce Royaume. Après Héracleotide on rencontroit la Ville des Chiens, où Anubis ſous la figure d'un de ces animaux recevoit les honneurs divins, & où l'on avoit pour eux la même attention à laquelle les peuples d'Arſinoë ſe croyoient obligés envers les Crocodiles. C'eſt dommage qu'à cet égard les Egyptiens de nos jours ſoient ſi différens de leurs ancêtres. Les chiens ſans doute ne

s'en trouveroient pas plus mal. Mais aujourd'hui leur gloire eſt paſſée ; & bien loin qu'on rende à ces animaux, qui par leur fidélité & leur attachement meriteroient dumoins quelque attention, des honneurs qui ne ſont dûs qu'à la divinité, bannis & chaſſés de toutes les maiſons à peine dans ce pays-ci peuvent ils trouver le néceſſaire.

De l'ancienne Thebes.

Je ne parlerai point de Ptolemaïs, d'Eléphantine, ni de pluſieurs autres Villes anciennes, qui par leur grandeur & leur magnificence rendirent autrefois la haute Egypte ſi célébre dans tout l'Univers, & dont aujourd'hui à peine rencontre-t-on les moindres traces. De ce nombre eſt la fameuſe Thébes à cent portes, cette Ville ſi vantée dans l'hiſtoire, qui fut, dit-on, pendant un certain tems la Capitale de toute l'Egypte, ou qui dumoins ſervit de ſéjour à un de ces Souverains, par qui dans ces ſiecles reculés une partie de ce Royaume étoit gouvernée. C'eſt de cette ancienne Ville qu'on peut dire de nos jours avec encore plus de vérité, qu'un Poëte Latin ne l'a dit il y a environ dix ſept cens ans, qu'elle eſt à preſent enſévelie ſous le poids de ſa propre grandeur ;

Centum jacet obruta portis.

Thébes, qui portoit auſſi le nom de Dioſpolis, parcequ'elle étoit principalement conſacrée à Jupiter, & que quelques uns diſent avoir été bâtie par Oſiris, étoit ſituée ſur la rive droite du Nil, ayant à l'Oueſt la petite province du Fioum & occupoit dans ſa grande étendue un vaſte terrain au pied de ces montagnes, qui bornent l'Egypte du côté de la mer Rouge. Je ne rappellerai point ici le ſouvenir de ce que les Hiſtoriens nous racontent de ſes richeſſes & de ſa puiſſance, du nombre prodigieux de ſes habitans, de la magnificence de ſes Rois, de ſes Palais, de ſes temples, de tous les monumens ſuperbes & ſurprenans, qui l'on rendue fameuſe. Perſonne n'ignore que c'étoit dans cette Ville, que ſe voyoit cette célébre ſtatue de Memnon, dont il eſt tant parlé dans l'hiſtoire. Cette ſtatue n'étoit autre choſe qu'un coloſſe d'une prodigieuſe grandeur repreſentant un homme aſſis. Les ſentimens ſont aſſez partagés au ſujet du perſonnage, en l'honneur duquel on avoit élevé cette figure. Les uns prétendent que ce fut le

fameux Memnon Roi d'Ethiopie ; d'autres fondés ſur le témoignage des habitans même de la Ville de Thébes diſent que c'étoit un Roi du pays, qu'ils appellent Phaménophés ; quelques uns enfin veulent que ce coloſſe repreſentât le Roi Seſoſtris. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſi l'on en croit la tradition, chaque jour au lever du Soleil cette ſtatue rendoit du côté de ſa baſe un ſon à peu près ſemblable à celui que forme la corde d'un violon, ou de quelque autre inſtrument, lorſqu'elle vient à ſe rompre. Strabon lui même aſſûre qu'il a été témoin de cette merveille, & il apporte pour garands de ce fait pluſieurs perſonnes de conſidération, & un grand nombre de ſoldats Romains, qu'il dit avoir entendu comme lui le même ſon. Il eſt vrai, que cet Auteur ajoute, qu'il n'oſeroit aſſûrer que ce bruit fût parti de la ſtatue même ; qu'aucontraire il ſeroit fort tenté de penſer qu'il avoit été produit par quelqu'un de ceux, qui environnoient ce coloſſe, & que dans l'incertitude il aimoit beaucoup mieux attribuer ce bruit à tout autre principe, que de croire qu'un certain arrangement de pierres fût jamais capable de produire aucun ſon. N'avoura-t'on pas que cet Auteur eſt extrémement retenu & fort ſcrupuleux en cet endroit ? Pour moi je ne m'attendois certainement pas à le trouver ſi réſervé ſur cet article ; & je n'aurois nullement été ſurpris qu'un homme, qui croyoit avoir vû des Crocodiles ſi dociles & ſi privés, eût crû de même entendre réſonner des pierres. Quoi qu'il en ſoit, il ne reſte pas plus de traces aujourd'hui de ce coloſſe, que Cambyſes fit, dit-on, mettre en piéces, lorſque ce Prince ſe rendit maître de l'Egypte, & dont on ne voyoit plus que la baſe du tems même des Romains, que de tous les autres monumens de l'ancienne Thébes. A l'égard de la Fable qu'on raconte de cette ſtatue, après ce que nous ſçavons de la maniere, dont ſe rendoient les anciens oracles, après ce que j'ai dit au ſujet des différens pronoſtics, dont on ſe ſervoit en Egypte dans les premiers tems pour s'aſſûrer de l'accroiſſement futur des eaux du Nil, on conçoit ſans peine qu'elle n'a eu ſans doute pour fondement que l'habileté des Prêtres Egyptiens à profiter de la crédulité des peuples.

Ce trait me rappelle une remarque que font les anciens Auteurs au ſujet des Miniſtres des faux Dieux, qui étoient en

grand nombre dans la Ville de Thébes. Ces prêtres s'étoient rendus fameux par leur habileté, non ſeulement dans la Théologie & la Philoſophie, mais encore dans l'Aſtronomie, dans laquelle ils étoient très verſés. Au lieu de ſe ſervir des années Lunaires, ils ne ſuivoient que le cours du Soleil. Leur année étoit donc compoſée de douze mois de trente jours chacun, auxquels ils ajoutoient à la fin de l'année cinq autres jours, afin de la rendre complette. Cependant comme le cours annuel du Soleil excéde de quelques minutes le nombre de trois cens ſoixante & cinq jours, dont par là leur année ſe trouvoit compoſée, ces Prêtres avoient imaginé l'intercalation & par le moyen de quelques jours qu'ils ajoutoient à ce nombre au bout d'un certain période d'années, ils étoient venu à bout de réctifier & de remettre en quelque ſorte au niveau du cours du Soleil ce que tout calcul de cette nature aura toujours d'imparfait & de défectueux. Or de cette remarque ne pourroit on point conclure, que puiſque les Auteurs anciens obſervent dans les Prêtres de Thébes l'uſage des années ſolaires comme une pratique ſinguliere, qui leur étoit propre, on ne comptoit que par années Lunaires dans tout le reſte de l'Egypte. Je ne propoſe ce doute que comme une ſimple conjecture; mais ſi on ne la jugeoit pas abſolument dépourvue de fondement, je ſuis perſuadé qu'avec ce que j'ai déja dit à ce ſujet en parlant de l'origine de Memphis, elle pourroit jetter une grande lumiere ſur la chronologie Egyptienne.

Au reſte pour donner en peu de mots une juſte idée de l'ancienne grandeur de cette fameuſe Ville, il ſuffit de dire que quoi qu'elle ne ſubſiſte plus depuis plus de deux mille ans, on découvre encore aujourd'hui des traces bien marquées de quelques unes de ſes portes, & d'une partie de ſes murs; qu'il faut trois jours entiers pour faire le tour des ruines, dont elle eſt environnée, & que juſques dans les monceaux de pierres, qui la couvrent, on trouve encore des témoignages frapans de ſon ancienne magnificence. Il eſt certain que malgré tout l'effort des ans, qui a détruit toutes les anciennes Villes de la haute Egypte, il y reſte encore des débris bien curieux de toutes ces antiquités. C'eſt ce qu'en rapportent unanimement tous les Francs, qui ont voyagé de ce côté-là. Ils aſſurent que par l'eſpace de plus de deux cens lieues le Nil eſt bordé de mon-

tagnes de ruines. On y voit en divers endroits des temples preſque entiers, d'autres a demi ruinés, où l'or & l'azur brillent encore dans les voutes. Il y en a où l'on remarque des peintures encore vives de Saints, de Croix, & des autres myſtéres de notre religion, qui a été autrefois ſi floriſſante dans l'Egypte ſupérieure; des colomnes briſées, ou entieres, les unes debout, d'autres renverſées; des idoles, les unes de grandeur humaine, d'autre d'une hauteur prodigieuſe. Il y en a une, dont l'oreille à quinze pieds de Diamétre. Elle eſt renverſée, & enſévelie ſous les ſables juſqu'aux épaules. On trouve encore proche de l'ancienne Thébes deux autres coloſſes aſſis ſur des rochers aſſez bas, au pied deſquels le Nil vient flotter dans ſa crue. L'un eſt aſſis, & tous deux ont rapport ſans doute à l'augmentation de ce fleuve. On rencontre dans quelques autres endroits des allées fort longues bordées de Sphinx, des Aiguilles, des marbres, des pierres d'une grandeur prodigieuſe chargées de caracteres hieroglyphiques. Il n'en eſt pas des ruines d'Egypte comme de celles qu'on rencontre dans tout le reſte de l'Univers. Cent ans font ici moins de deſtruction qu'une ſeule année en Europe. Il n'y géle jamais, & il n'y pleut que très rarement. Le vent & le Soleil peuvent donc ſeuls agir ſur les édifices; & que font le vent & le Soleil en comparaiſon des déluges d'eau, qui viennent fondre ſur des pierres, ou du mortier déja glacé.

Des Villes de la haute Egypte. & de la vallée des Elouahs.

Après ce que je viens de vous dire de l'Egypte ſuperieure, croiriez vous, Monſieur, que cette contrée autrefois ſi peuplée & ſi fameuſe, où l'on trouvoit tant de Villes célébres, n'en renferme pas une aujourd'hui, au moins qui mérite le nom de Ville? Cependant c'eſt un fait certain. Eſſené, qui eſt la Syené des Anciens, & qui comme je l'ai dit, paſſe pour la Capitale de la haute Egypte, n'eſt à proprement parler, qu'un gros bourg ſitué ſous le Tropique. Après Eſſené les lieux les plus conſiderables de cette province ſont Siout, & Manfelout; & je vous aſſûre que c'eſt très peu de choſe. C'eſt aux environs de cette derniere Ville, & à la gauche du Nil, que ſe trouve la vallée des Elouahs. Ce petit canton ſitué au milieu d'une vaſte campagne de ſables arides eſt fertiliſé par les eaux de ce fleuve, qui y ſont portées par un canal, dont l'ouverture eſt à trois journées de là. C'eſt par cette vallée des Elouahs, que les

Caravanes de Nubie abordent en Egypte après treize journées de marche, comme je le dirai dans la ſuite. Elle eſt ſurtout fertile en palmiers, dont le fruit fait la principale récolte, & toute la richeſſe des habitans de cette petite contrée. Cette province & celle du Fioum ſont les ſeules, qui ayent conſervé leur fertilité de toutes celles dans leſquelles les anciens Rois d'Egypte avoient fait paſſer les eaux du Nil au travers des collines, qui de ce côté-là ſeparent l'Egypte de la Libye, parceque dans celles-ci elles étoient conduites par des canaux qui ſe ſont mieux conſervés que les Aqueducs que ces Princes avoient fait conſtruire, pour porter la fécondité dans les autres. J'ai déja parlé de ces fameux ouvrages, qui ſeront à jamais pour la poſtérité des monumens éternels de la puiſſance de ces anciens Souverains, & de leur attention à procurer par toutes ſortes de moyens le bonheur de leurs ſujets. J'ajouterai ſeulement qu'on ne doit pas s'imaginer, que ces maſſes énormes, qui ſoutenoient les eaux du Nil, s'étendiſſent juſqu'au de là des montagnes qu'on trouve entre l'Egypte & les déſerts ſablonneux de la Libye. Lorſque ces Aquéducs avoient joint ces montagnes, ſoit par leur ſommet, ſoit par quelques unes de ces vallées, qui les ſéparent les unes des autres, on leur avoit pratiqué un lit, tantôt entre ces collines mêmes, quelquefois en perçant une montagne, & on leur avoit ainſi creuſé une route aiſée & plate, par où les eaux étoient portées juſques dans ces plaines qu'elles rendoient fécondes. C'eſt dans quelques uns de ces anciens canaux pratiqués dans les montagnes de la Libye, que quelques Religieux de la Propagande ont encore trouvé de l'eau, qui s'y étoit conſervée juſqu'à nos jours.

La derniere place de la haute Egypte, en avançant vers la Nubie, eſt Efrim, qui, comme je l'ai dit, n'eſt qu'un petit château ſitué ſur la rive droite du Nil à quatre ou cinq journées d'Eſſené. Il y a dans cette forteresſe, où l'on relégue ordinairement ceux qu'on veut éloigner du Caire, ſans les bannir abſolument de l'Egypte, quelques habitans fort pauvres & en petit nombre, un Commandant, & avec lui environ une quarantaine de ſoldats. De là juſqu'aux frontieres de la Nubie, qui n'en ſont pas éloignées, on ne rencontre que des montagnes arides & ſtériles, couvertes de ſables brulans, ſur

leſquels

leſquels il n'eſt preſque pas poſſible d'arrêter le pied elles ſont habitées par quelques Arabes, dont toutes les richeſſes conſiſtent en quelques dattes qu'ils recueillent des palmiers, dont les bords du Nil ſont parſemés dans cette contrée, & qu'ils vont vendre en Egypte. De la vente de ces fruits ils achetent un peu de bled, ou d'orge, & quelques toiles & étoffes de laine groſſiéres, dont ils s'habillent, ne vivant d'ailleurs que de leurs dattes & d'un peu de pain. Il eſt certain que la pauvreté de ces peuples eſt extrême; mais on peut dire auſſi que leur charité paſſe encore de beaucoup leur miſére. Ils ſe priveroient plutôt du peu qu'ils ont, que de n'en pas faire part à ceux qui paſſent, lorſqu'ils ſe trouvent dans la néceſſité. Il n'eſt pas même beſoin de leur demander; leur généroſité ſçait épargner ce dégoût à ceux qu'ils obligent. On va ſeulement s'aſſeoir vis-à vis de la porte de leurs cabanes. Ce langage leur eſt connu. Dès que le maître & la maîtreſſe de la cabane apperçoivent quelques étrangers, ils comptent d'abord le nombre de leurs nouveaux hôtes. Ils broyent enſuite entre deux pierres, ſuivant leur coutume, la quantité de bled, ou d'orge, néceſſaire pour régaler ces nouveaux venus. De cette farine on fait un pain qu'on cuit ſous la cendre; on le met au milieu de la cabane avec des dattes; après quoi le maître de la maiſon ſort, & va inviter ces étrangers à venir manger avec lui & avec ſa famille des biens, qu'il tient, dit-il, de la liberalité du Seigneur, & qu'il partage avec eux d'auſſi bon cœur, que s'il avoit des vivres en abondance. Que penſez vous de cette charité, Monſieur? Sont ce là des mœurs qu'on crût pouvoir rencontrer dans des infidéles & des barbares? Ces ſentimens ne feroient ils pas honneur à des nations polies & civiliſées? Trouve-t'on toujours dans des Chrétiens la même charité pour leurs freres? Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que tout pauvres, tout miſérables qu'ils ſont, ces Arabes vivent cependant juſqu'à une extrême vieilleſſe.

Des montagnes de la haute Egypte

Le portrait que je viens de vous faire de la haute Egypte eſt ſi peu avantageux, ſi peu réjouiſſant, que je ne ſçai ſi j'oſerai encore vous propoſer, Monſieur, de faire un tour vers les montagnes, qui l'environnent. Permettez-moi cependant de hazarder encore ce coup de pinceau. Ces monts arides devenus le ſéjour de la ſolitude & de l'horreur vous offriront

peut être des objets capables de vous dédommager de la peine que vous avez prise de parcourir les vastes plaines de cette contrée.

Des montagnes de la Libye.

J'ai déja dit qu'à son entrée en Egypte le cours du Nil se trouve resserré entre deux chaines de montagnes, qui courant, l'une à l'Orient, l'autre du côté de l'Oueſt, l'accompagnent inséparablement jusqu'au Caire, & servent en quelque sorte de barriéres à l'Egypte supérieure, qu'elles bornent de ces deux côtés. Ces deux chaines de montagnes, comme je l'ai insinué alors, sont aussi fort differentes l'une de l'autre. Celle qui sert de bornes à l'Egypte du côté du Couchant, & qui la sépare de la Libye, n'est composée que de plusieurs monticules peu élevés, qui par leurs vallées fréquentes forment des hauts & des bas continuels, tels qu'on en remarque dans nos Dunes ou dans celles d'Angleterre. Ce ne sont proprement que quelques amas de sables congelés, qui comparés avec cette masse énorme de rochers impénétrables & solides, qu'on voit à leur opposite, seroient pris volontiers pour les enfans de cette grande montagne. Ces monticules ont environ deux à trois journées de largeur, & ne contiennent rien de remarquable au de là de ce que j'en ai dit. De l'autre côté sont les vastes plaines & les déserts inhabités de la Libye, qui n'est pas elle même tellement unie, que de tems en tems on n'y rencontre des inégalités peu considérables. C'étoit, comme je l'ai dit, au travers de ces monticules, que du tems des anciens Rois d'Egypte, on avoit trouvé le secret de conduire les eaux du Nil jusques dans ces solitudes brulantes. Il n'avoit pas été possible de pratiquer la même chose de l'autre côté. La hauteur extrême de la montagne, & la solidité d'un rocher perpétuel, auquel aucune vallée ne donne ouverture, étoient des obstacles que tout l'art des hommes n'étoit pas capable de vaincre.

Des montagnes de la mer Rouge.

En effet à considérer cette longue chaine de montagnes, qui du côté de l'Est sépare l'Egypte habitable de la mer Rouge depuis la Nubie jusqu'au Caire, on seroit volontiers tenté de la prendre pour un mur élevé de main d'homme, tant le côté qu'elle presente au Nil est escarpé & uni. Son sommet est aussi très plat & très élevé, & hors dans un seul endroit il ne laisse entrevoir aucune vallée, ni ouverture. C'est vis-à-vis de Coptaïm que se trouve ce passage dangereux, puisqu'il n'est

compoſé que de quelques ſentiers très rudes & fort étroits, par où les chameaux peuvent arriver au ſommet de ces montagnes, & ſe rendre de là au port du Coſſir, qui n'en eſt éloigné que de quatre à cinq journées. C'étoit par cette route, qu'à cauſe des guerres continuelles, qui diviſerent long tems les ſucceſſeurs de Mahomet, & qui interrompirent pendant un nombre d'années conſidérable la voie que prenoient auparavant les Caravanes d'Egypte par l'Arabie pour ſe rendre à la Mecque, que les pélerins traverſant ces montagnes arrivoient d'ici au Coſſir. Là ils s'embarquoient ſur des vaiſſeaux, qui en deux journées les tranſportoient de l'autre côté de la mer Rouge.

C'étoit ſur la route que tenoient ces Caravanes, & au milieu de ces montagnes, que ſe trouvoient autrefois ces émeraudes ſi eſtimées, qui paſſoient pour les plus belles du monde, comme elles étoient auſſi les plus dures. Aujourd'hui le lieu d'où on les tiroit eſt abſolument inconnu. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe rencontre encore beaucoup de ces pierres dans le pays; mais outre que la couleur n'en eſt pas belle, elles ſont tendres, & il n'eſt pas poſſible de les travailler. La maniére, dont s'eſt perdue depuis peu cette ancienne mine ſi précieuſe & ſi vantée eſt très ſinguliére. L'hiſtoire qu'on en raconte ici renferme des incidens, dont ſans doute vous ne ſerez pas fâché d'être inſtruit.

HISTOIRE

De Muley-Haſſin Prince Arabe.

L'amour & l'avarice ſont deux paſſions également capables de porter les hommes aux plus grands excès. Souvent elles ſont l'ame des réſolutions les plus généreuſes, comme on les voit être quelquefois la ſource des crimes les plus noirs & les plus honteux. L'amour véritable dans tous les ſujets qu'il s'eſt ſoumis bannit l'avarice; & l'avarice abſorbe toutes les autres paſſions dans les cœurs malfaits ſur leſquels elle a pris un véritable empire. Ces deux paſſions n'ont point partagé l'Univers. On les retrouve également dans le cœur de tous les peuples & de toutes les nations de la terre. Chez les Turcs & chez les François, dans

le Levant comme en Europe, on aime également tout ce qui eſt aimable ; & là comme ici on ne manque point de mettre au nombre des principaux objets dignes de remplir le cœur de l'homme les richeſſes & la beauté. L'amour, il eſt vrai, ſemble avoir dégénéré chez les Orientaux. Cette paſſion noble & délicate a pris chez ces peuples un petit air brutal, qui approche fort de la barbarie. L'avarice en récompenſe y eſt dans ſon fort. Elle domine, elle triomphe dans ces cœurs avilis par l'amour de l'or, & eſt chez eux le principe de tous les déſordres & de toutes les révolutions que la galanterie a coutume de cauſer parmi des nations plus tendres & plus polies. De là il eſt aiſé de concevoir que l'amour & l'avarice une fois réunis dans le cœur de ces peuples doivent produire les efforts les plus ſinguliers d'injuſtice, ou de grandeur d'ame.

Muley-Haſſein Prince Arabe étoit le dernier de la race de ces anciens Rois, qui avoient autrefois gouverné l'Egypte avec tant de gloire & de magnificence. De tous les droits que ſa naiſſance lui donnoit ſur ce riche & floriſſant Royaume il ne poſſédoit que celui de commander à un petit canton de ce pays ſitué dans cette longue chaine de montagnes, qui le ſéparent de la mer Rouge. C'étoit au milieu de ces rochers arides & eſcarpés, que l'Emir ſe conſoloit de la perte d'un trône ſur lequel il avoit de ſi légitimes prétentions, & de la décadence de ſa famille, autant par la ſoumiſſion & l'attachement qu'il trouvoit dans un petit nombre de ſujets, dont il étoit adoré, que par la poſſeſſion de cette célébre mine d'émeraudes, dont j'ai parlé. Elle étoit ſituée dans ſon petit Etat ; & comme elle étoit l'unique de l'Egypte, & même la plus eſtimée de tout l'Univers, elle ne pouvoit manquer de rendre à ce Prince des ſommes immenſes.

Haſſein vivoit content dans ſes montagnes, aimé de ſes peuples, reſpecté de tous les autres Princes Arabes ſes voiſins, qui, comme lui partageoient la poſſeſſion de la haute Egypte, & qui quoique preſque toujours diviſés entr'eux par des intérêts perſonnels, ſe réuniſſoient tous dans les ſentimens d'eſtime & de déférence qu'ils avoient pour cet Emir. Ils le regardoient comme leur maître ; & il exerçoit ſur eux une eſpéce d'empire volontaire, qui ſembloit le dédommager d'une couronne pour laquelle il étoit né. Ils le conſultoient dans leurs affaires ; ils

prenoient ſon avis ſur toutes leurs entrepriſes. Il étoit l'arbitre de tous leurs différens ; & ſes déciſions étoient reçues avec reſpect par les autres Emirs ſes égaux, ſur leſquels il n'avoit de pouvoir que celui qu'ils lui avoient donné eux mêmes. Auſſi peut-on dire que tant qu'il vêcut il ſçut maintenir la concorde & l'union entre ces Princes indociles. La vénération extrême qu'ils conſervoient pour le ſang de leurs Rois, qu'ils reconnoiſſoient dans Muley-Haſſein, contribuoit beaucoup ſans doute à cette conduite qu'ils tenoient à ſon égard. Les qualités perſonnelles de cet Emir y avoient peut être autant de part, que le privilege de ſa naiſſance.

Haſſein étoit né avec une ame grande, des ſentimens nobles & élevés, un génie vaſte & éclairé, un eſprit vif & dominant, un courage mâle, & capable des plus grandes réſolutions. Il avoit donné plus d'une fois des preuves de ſa valeur contre quelques uns des autres Emirs ſes voiſins, qui dans les premieres années de ſon gouvernement avoient voulu eſſayer leurs forces contre les ſiennes, & qui obligés de céder dès-lors à ſon habileté & à ſa bravoure, avoient éprouvé à leurs dépens qu'il n'étoit pas de leur intérêt d'avoir pour ennemi un Prince de ce caractere. Depuis il avoit ſervi dans les armées que le Grand Seigneur avoit tirées d'Egypte, pour envoyer contre les Perſans ; & dans les campagnes qu'il avoit faites, il s'étoit également diſtingué par ſa généroſité & par ſa bravoure. Aimé des troupes pour ſa douceur, ſon affabilité, ſes manieres aiſées, affables, & populaires, eſtimé de tous les Officiers des armées Ottomanes par ſon grand cœur & ſa magnificence, il s'étoit fait redouter par ſa valeur & ſon habileté de tous les Généraux, qui les avoient commandées, & qui n'avoient vû qu'avec fraieur ces deux qualités éminentes réunies à tant d'autres dans un homme capable d'en faire un jour un uſage ſi contraire à leurs intérêts. Que n'avoient ils pas à apprehender de cet Emir, ſi avec des talens ſi propres à ſe faire craindre & obéir il oſoit profiter de quelque conjoncture favorable pour revendiquer contre eux les droits qu'il avoit ſur l'Egypte ! Auſſi l'avoient ils toujours tenu depuis plus éloigné du gouvernement & des affaires qu'aucun autre des Princes de ſa nation. Mais entr'autres bonnes qualités Haſſein avoit celle d'être fidele à ſon Maître. Si cet Emir n'avoit point fait valoir ſes prétentions ſur un trône

qui ſembloit lui appartenir légitimement, ce n'étoit ni par puſillanimité, ni faute d'ambition, ou de génie. L'amour de la paix joint à l'éloignement naturel qu'il avoit pour répandre le ſang, lui avoit fait faire des réflexions plus capables encore d'arrêter tous les projets d'agrandiſſement que ſa naiſſance auroit pû lui inſpirer. Il avoit conçu, qu'un petit Prince comme lui relégué dans le fond de ſes montagnes, & n'ayant pour tout appui qu'une poignée de ſujets zélés, mais peu aguerris, tenteroit inutilement la conquête d'un pays tel que l'Egypte contre les forces redoutables d'une puiſſance auſſi étendue que celle des Sultans de Conſtantinople; que ſes efforts ne ſerviroient qu'à hâter ſa perte, & la ruine des peuples qui lui étoient attachés; que les grandes révolutions, telles que celle dont il s'agiſſoit, ne naiſſoient que de l'aſſemblage d'une infinité de conjonctures, & que dans la ſituation où ſe trouvoit l'Egypte, il n'y avoit pas lieu d'eſpérer qu'il s'en rencontrât jamais d'aſſez favorables, pour le remettre ſur un trône, dont ſes Ayeux avoient été dépoſſédés depuis tant d'années. La fable du pot de terre & du pot de fer ne lui étoit pas inconnue; il ſçut la mettre à profit. Une poſſeſſion ſi longue ſoutenue d'une puiſſance formidable lui parut un titre contre lequel il n'y avoit plus à revenir. Il préféra une ſoumiſſion néceſſaire & paiſible aux ſoins & aux chagrins inſéparables d'une entrepriſe téméraire & mal fondée, dont il ne voyoit nulle gloire à eſpérer; & on peut dire que dans tous ſes vaſtes Etats le Grand Seigneur n'avoit point de ſujet plus attaché que cet Emir. Heureux, ſi l'avarice & l'amour ne ſe fuſſent pas réunis pour le faire paroître peu ſoumis & infidéle.

On conçoit que Haſſein ne pouvoit être que très riche; puiſqu'il poſſédoit la précieuſe mine d'émeraudes. Auſſi l'étoit il, & par malheur pour lui ſes richeſſes n'étoient que trop connues du Gouverneur d'Egypte & de toutes les autres Puiſſances du pays. On ne parloit que des tréſors de l'Emir. C'en fut aſſez pour inſpirer le deſſein de le rendre coupable aux yeux de S. H. Après cette réſolution priſe il n'y eut rien qu'on ne mît en œuvre, pour tenter la fidélité du Prince Arabe, & pour la pouſſer à bout. A l'inſtigation de ſes ennemis quelques Turcs commirent pluſieurs violences ſur ſes terres, inſultérent ſes ſujets, enleverent leurs chameaux; & comme

malgré ces outrages Haſſein reſtoit toujours fidéle & tranquile, un Aga du voiſinage eut ordre d'entrer dans ſon petit Etat à main armée. L'Emir ſe plaignit modeſtement de l'injure qu'on lui faiſoit. Il repreſenta avec modération le tort que ces troupes cauſoient à ſes ſujets. Ses plaintes furent priſes pour des murmures ; ſes remontrances, toutes modérées qu'elles étoient, furent traitées de révolte. Le Bacha, qui eſpéroit profiter de la dépouille de l'Emir, écrivit ſur le champ à la Porte, où il dépeignit ce Prince avec les plus noires couleurs. Il ſçut ſi bien prendre ſes meſures, qu'il obtint un ordre du Grand Seigneur, pour faire venir Haſſein au Caire. Cet ordre, qui fut auſſi tôt ſignifié à l'Emir, le ſurprit à la vérité ; mais il ne le déconcerta point. Il preſſentit qu'on avoit deſſein de lui jouer un mauvais tour, & demanda un délai, qu'on ne manqua pas de traiter de déſobéiſſance. Il fut déclaré rebelle ; & on commanda des troupes pour marcher contre lui.

Si Haſſein n'eût poſſédé d'autres richeſſes, que celles qu'il retiroit de la mine d'Emeraudes, peut être n'eût-il pas paru ſi coupable aux yeux de ſon ennemi. Un tréſor plus précieux, que l'Arabe conſervoit chérement, excitoit l'avidité du Bacha qui à quelque prix que ce fût avoit réſolu de s'en rendre poſſeſſeur. C'étoit une épouſe que Haſſein aimoit avec paſſion, & dont il étoit tendrement aimé. Cette Princeſſe paſſoit pour une des premiéres beautés de ſon ſiécle ; mais elle étoit encore plus ſage & plus ſpirituelle, qu'elle n'étoit belle. C'étoit avec elle que Haſſein ſe conſoloit de la perte d'un trône. Les plaiſirs & les honneurs que promet une Couronne, ne valent pas les douceurs réelles, & les véritables avantages qu'on trouve dans la poſſeſſion d'un cœur, dont on eſt ſur d'etre le maître. Il ſemble qu'on retrouve un autre ſoi même dans le dernier ; l'autre au contraire ne peut promettre que des flatteurs, ou des eſclaves.

Un voyage que l'Emir avoit fait au Caire avec ſon épouſe & toute ſa maiſon avoit procuré au Bacha une occaſion de voir cette Princeſſe & de l'aimer. Ce Seigneur donnoit une grande fête au Château, & tandis qu'elle dura la magnificence & les plaiſirs furent les mêmes dans l'intérieur du ſérail, que dans les appartemens extérieurs du Palais. C'eſt ce qui y avoit attiré tout ce qu'il y avoit de femmes de conſidération au Caire, ravies de pouvoir jouir des ſpectacles & des divertiſſemens, dont

cette fête étoit accompagnée. La Princeſſe Arabe s'y étoit rendue elle même à la priere de Haſſein. Quoi que ces plaiſirs fuſſent peu de ſon goût, elle n'avoit pû refuſer cette ſatisfaction aux inſtances d'un époux chéri, qui n'avoit pas voulu qu'elle ſe diſtinguât, & qu'elle fût la ſeule à s'abſenter d'un lieu, où les femmes de tous les Grands & de tous les Seigneurs du pays devoient ſe trouver réunies. Ce n'eſt point la coutume que dans ces occaſions un mari, quel qu'il ſoit, mette jamais le pied dans ſon Sérail. Tant que durent ces viſites, l'entrée lui en eſt auſſi étroitement deffendue qu'à tout autre. Soit curioſité ſimple, ſoit témerité & imprudence, le Bacha mépriſa cette Loi ſi religieuſement obſervée dans tout le Levant. Tout le Sérail n'étoit animé que par les jeux & par les plaiſirs, lorſqu'on vint y annoncer l'arrivée du Gouverneur. Cette nouvelle répandit la conſternation dans cette troupe timide de femmes étrangéres, que la curioſité avoit attirées en ce lieu, dans l'eſpérance d'y gouter paiſiblement avec leurs ſemblables des plaiſirs qu'elles n'imaginoient pas devoir être troublés par une viſite de cette nature. Les unes par pudeur, le plus grand nombre par la crainte de riſquer leur réputation, toutes dans la ſurpriſe chercherent à mettre par la fuite leur innocence à couvert de la vue d'un homme. La Princeſſe Arabe fut la ſeule, qui ne put éviter les regards du Bacha. Il l'apperceut lorſque dans le premier trouble, où l'avoit jettée cette arrivée imprévue, elle alloit avec précipitation ſe cacher dans un de ces appartemens, dont étoit accompagné le vaſte ſalon, où d'abord elles étoient toutes aſſemblées. Le Bacha la vit; il l'aima; il la ſuivit, & l'arrêtant tendrement par la main dans le moment qu'elle alloit entrer dans une chambre, où toutes les autres Dames s'étoient réunies; Vous me fuyez, charmante perſonne, lui dit-il; & vous cherchez à cacher à mes regards des appas, qui s'ils étoient connus, devroient être adorés de toute la terre. Ne m'enviez point un bonheur, que le hazard ſeul & ma bonne fortune me procurent en ce jour, & laiſſez moi gouter dumoins un moment un plaiſir, dont la poſſeſſion feroit toute ma félicité, s'il m'étoit permis de jouir plus long tems de votre vue. Pour quoi fuir? Pour quoi m'éviter? Qu'avez vous à apprehender dans un Palais, où dès ce moment vous pouvez commander plus abſolument que moi même? Ah, Seigneur, s'écria avec

tranſport

tranſport la Princeſſe Arabe, en ſe débaraſſant de ſes mains avec aſſez de vivacité, que n'ai-je pas à craindre dans un lieu, où toutes les loix de l'hoſpitalité & de l'honneur ſont ſi hautement violées ! Retirez-vous, & redoutez de ma part un éclat, qui vous couvriroit de honte pour tout le reſte de votre vie. A ces mots elle le quitta bruſquement, & le laiſſa dans la ſituation du monde la plus triſte, pénetré de la paſſion la plus vive pour cette belle perſonne, & du déſeſpoir de pouvoir jamais parvenir à la ſatisfaire. En effet ſur une indiſpoſition prétendue que feignirent quelques unes des principales femmes du Bacha, pour cacher le déſordre qui venoit d'arriver dans le ſérail, les fêtes ceſſerent, toutes les Dames étrangéres ſe retirerent auprès de leurs époux, & Haſſein inſtruit au retour par ſon épouſe de tout ce qui s'étoit paſſé ne tarda pas lui même à abandonner le Caire, pour reprendre le chemin de ſes montagnes.

Telle fut l'origine de la jalouſie, qui anima le Gouverneur d'Egypte contre cet Emir, & de tous les malheurs qui depuis avancerent ſa perte. Le Bacha également avare & amoureux, attiré par l'appas des richeſſes que procuroit à Muley-Haſſein la riche mine, dont il étoit le maître, déſeſpérant d'ailleurs de poſſéder jamais un objet pour lequel il ſentoit la paſſion la plus violente, & qu'il avoit la douleur de voir entre les bras de ce Seigneur, conçut une haine mortelle contre un homme qu'il regardoit comme le raviſſeur de ſon bien. Sur ce principe il prit la réſolution de lui enlever en un même jour ſes tréſors, ſa femme, & la vie. Il ne lui fut pas auſſi facile d'exécuter ce mauvais deſſein contre l'Emir, qu'il lui avoit été aiſé de le noircir, & de le calomnier à la Porte. Au premier avis qu'eut Haſſein de la marche des troupes commandées contre lui, il ne jugea pas à propos de les attendre dans la plaine. Il commença par enlever tous les grains & tous les troupeaux répandus dans la campagne; fit lui même le dégât dans cette partie de ſon petit Etat, & alla enſuite chercher un azile dans ſes montagnes. Les Turcs tenterent inutilement de l'y forcer. L'Arabe par ſa bravoure & ſon activité ſçut réſiſter à toutes leurs attaques. A peine avoient-ils fait un pas vers lui, que tombant ſur eux du haut de ces précipices, qui lui ſervoient de boulevart, il les obligeoit de reculer de dix en arriere. Il leur

enleva pluſieurs convois ; il défit pluſieurs de leurs partis ; & quoiqu'il leur fût beaucoup inférieur en nombre, il ſçut trouver dans l'avantage du lieu qu'il occupoit une ſupériorité, qui les fit long tems languir au pied de ces rochers affreux, au milieu deſquels il s'étoit choiſi une retraite. Le Bacha ſe déſeſpéroit de voir ſi long tems différer ſa vengeance par la réſiſtance d'un ſeul homme, tandis qu'au milieu des ſoins & des fatigues inſéparables d'une guerre ouverte, Haſſein alloit ſe conſoler avec ſon épouſe de la haine impuiſſante de ſes ennemis.

Cette Princeſſe, qui n'ignoroit pas qu'elle étoit en partie la cauſe innocente des malheurs, dont ce Seigneur ſe voyoit menacé, étoit cependant inconſolable. Que je ſuis malheureuſe, lui diſoit elle un jour, en s'entretenant avec lui des triſtes effets de la cupidité du Bacha, & des funeſtes ſuites qu'elle pouvoit avoir. Cette beauté que le Ciel ſembloit m'avoir donnée, pour faire le bonheur d'un époux, cette beauté lui devient fatale, & n'eſt pour lui qu'une ſource de chagrins & de peines. Concevez vous bien comme moi, mon cher Haſſein, quel eſt le malheur de ma deſtinée ? Je vous aime ; & le plus grand de tous mes ſouhaits ſeroit de pouvoir vous rendre heureux aux dépens de mon propre bonheur, aux dépens même de mes jours. Cependant j'ai la douleur de voir la fortune s'oppoſer à mes deſirs, & ſe ſervir impitoyablement de moi même pour vous faire le jouet de ſon inconſtance & de ſes revers. Je répans l'amertume dans votre ſein ; j'empoiſonne tous vos plaiſirs ; je porte le fer & le feu dans vos Etats ; je rends vos ſujets malheureux ; & ſans le vouloir j'expoſe à un danger éminent votre liberté & votre vie. Sans moi vos ennemis n'auroient jamais ſongé à vous calomnier. Sans moi vous ſeriez toujours ſoumis & fidéle aux yeux de cette ſuperbe Porte, qui a réſolu aujourd'hui de vous exterminer comme un traitre & un rebelle. Sans cette malheureuſe beauté, qui m'a attiré les regards du Bacha, & qui a malgré moi allumé dans ſon cœur une paſſion que je déteſte, vous n'auriez pas à preſent le déplaiſir de voir vos campagnes deſertes & déſolées. Beauté funeſte, que tes avantages ſont imaginaires & vains au prix des maux réels, dont tu es la ſource ! Haſſein, que ces diſcours affligeoient véritablement, mettoit toutes les peines du monde à la conſoler. Non, Madame, lui diſoit il, le Bacha ne vous aima

jamais. Vous lui faites trop d'honneur de le croire capable d'une inclination ſi noble. La tendreſſe & l'amour n'entrent point dans le cœur d'un brutal & d'un barbare. S'il eſt animé de quelque paſſion, c'eſt l'amour de l'or, c'eſt l'aveugle cupidité de s'enrichir, qui le ronge & le tyraniſe. C'eſt de mes tréſors, dont il eſt altéré. Cette mine précieuſe, qui fait tout mon bien, & dont il a entendu parler, eſt le ſujet de ſes injuſtices & de ſes violences. Son avarice & ſa cupidité lui repreſentent cet objet comme un bien, qui lui appartient, & dont il prétend ſe mettre en poſſeſſion par la force Mais il eſt encore loin de compte. La force a peu de pouvoir ſur le cœur d'Haſſein; & dans la ſituation où je ſuis on n'a gueres à craindre de ſes ennemis, lorſqu'on ſçait mourir & ſe taire.

Le Bacha de ſon côté n'étoit pas tranquile. Déja ſix mois s'étoient écoulés, depuis que les troupes commandées contre Muley-Haſſein ſe morfondoient au pied de ſes montagnes, ſans que le Gouverneur fût encore en poſſeſſion, ni de la belle, ni des tréſors, qui avoient excité ſa cupidité. Ce retardement mit ſon impatience à bout. Il avoit d'abord compté qu'un ſimple détachement ſuffiroit pour réduire l'Emir, & il avoit oſé ſe flatter que le ſeul bruit de la marche des troupes Turques lui ameneroit ſon ennemi pieds & poings liés. Le Bacha connoiſſoit mal le Prince, auquel il avoit à faire. Il le conçut par ſa réſiſtance opiniâtre. Il comprit qu'un homme auſſi habile & auſſi brave, maître d'un poſte avantageux, ne pouvoit y être forcé que par une armée ſupérieure, & que pour le vaincre il falloit à la tête de ces troupes un Général, qui dans le ſuccès de cette entrepriſe eût les mêmes intérêts que l'Emir. Il ſe repentit d'avoir confié cette expédition à des Officiers ſubalternes, qui n'étant animés que par le déſir de remplir leur devoir, n'agiſſoient que foiblement au gré de ſa paſſion & de ſon impatience. Il réſolut donc de ne s'en plus rapporter qu'à lui même. Dans cette vue il raſſembla tout le reſte des troupes, que le Grand Seigneur entretient dans ce pays. Haſſein fut une ſeconde fois déclaré rebelle & ennemi de S. H. & après avoir fait tous les préparatifs néceſſaires, le Bacha marcha en perſonne contre l'Arabe.

Au premier avis que reçut l'Emir de l'arrivée de ſon ennemi, il ſe jugea perdu ſans reſſource. Toute retraite lui étoit fermée;

& ſes montagnes étoient pour lui un foible azile contre un ennemi puiſſant, ſuivi d'une armée nombreuſe pourvue de tout ce qui étoit néceſſaire pour l'attaque & pour la deffenſe, & animé par les deux plus fortes paſſions, qui ayent coutume d'agiter le cœur de l'homme. Dans cette extrémité Haſſein prit le parti que la néceſſité & ſon grand cœur lui inſpirerent. Il n'y avoit que cinq ou ſix perſonnes, qui euſſent connoiſſance de la ſituation de cette précieuſe mine. L'Emir les fit venir en ſa preſence, & leur montrant l'armée du Bacha, qui s'apprêtoit à marcher contre lui; Ceux que vous voyez devant vous, leur dit-il, ſont vos ennemis, & les ennemis de vos Princes, qu'ils ont cruellement maſſacrés & mis à mort. Moi même triſte reſte de ces anciens Héros à peine ai-je pû échaper au cruel cimeterre des fiers Ottomans. Vous ſçavez ce qui les anime aujourd'hui contre nous. Guidés par l'avarice ils viennent chercher juſques dans nos montagnes des tréſors, que leur avidité leur figure infiniment plus grands encore qu'ils ne le ſont en effet. Dans un moment ils ſont à nous, & ſemblent déja des yeux dévorer leur proye. Fideles dépoſitaires de mon ſecret, ſi vous m'en croyez, ils ſe trouveront bien loin de compte. La mort, qui ſeule peut vous ſouſtraire à leurs traitemens barbares, vous mettra dans l'inſtant même hors d'état de contribuer jamais à ſatisfaire leur cupidité inſatiable. Vous pouvez compter ſur ma parole que je ne ſerai pas long tems à vous ſuivre.

A ces mots d'un coup d'œil, l'Emir leur fit remarquer ſix bourreaux, qui la corde à la main paroiſſoient n'attendre que leur ordre pour exécuter le triſte miniſtere; & ces ſujets zelés courant offrir leur col à la mort, ſembloient ſe plaindre encore de n'avoir qu'une vie à ſacrifier à l'attachement qu'ils avoient pour leur Prince, & à la haine qu'ils portoient à leurs ennemis. Haſſein détourna ſes regards d'un ſpectacle funeſte, qui lui arracha des larmes. De là il courut à la tente de ſon épouſe, & l'abordant d'un air ferme, qui ſous un dehors tranquile cachoit la plus étrange réſolution; Notre ennemi eſt à nous, Madame, lui dit-il; déja ſes étendarts paroiſſent ſur nos montagnes, & nos rochers ſont moins hériſſés de leurs pointes que de ſes lances & de ſes dards. Cependant je ſens couler dans mon ame une douce joye au milieu des triomphes, dont s'applaudit déja

notre ennemi commun. Un fatal cordeau vient de punir d'avance l'avidité des Turcs, en enſéveliſſant dans l'oubli la mémoire des tréſors immenſes, qui l'avoient excitée, avec la vie de ceux qui en avoient connoiſſance, & qui viennent d'être privés du jour. Je me vois à preſent le maître & le ſeul dépoſitaire de mon ſecret ; je vais, Madame, le deffendre juſqu'à la mort. Pour vous, tendre & fidele épouſe, ajouta-t'il en lui tendant la main, comme pour lui dire le dernier adieu, vivez ; à ce mot un tendre ſouvenir l'obligea malgré lui de laiſſer couler quelques larmes ; vivez, chére épouſe, continua-t'il ; & tandis que des torrens de ſang vont inonder ces rochers arides, ſouvenez vous de l'infortuné Haſſein ; ſouvenez vous de ſa tendreſſe.

L'Emir, dont le cœur étoit pénetré de la douleur la plus vive, voulut ſe retirer après ce diſcours. Il ſe ſentoit attendri par la vue de ſon épouſe, & il vouloit lui dérober une partie de ſon trouble & de ſes deſſeins ; mais cette Princeſſe l'arrêtant malgré lui, Attendez, Haſſein, lui dit-elle, il n'eſt pas encore tems de courir à la mort. Car envain prétendez vous me cacher votre funeſte réſolution. Vous allez mourir Haſſein ; Et, cruel, m'avez vous crue indigne de vous accompagner au tombeau ? M'avez vous pû dumoins juger aſſez lâche pour vous ſurvivre ? Apprenez, Haſſein, tous vos malheurs. Vous avez prétendu me donner l'exemple ; & moi j'ai ſçu vous prévenir. Non, cher époux, ajouta-t'elle en lui prenant la main ; un ennemi cruel ne triomphera point de votre tendre & fidele épouſe. Un poiſon favorable va dans peu d'inſtans me mettre à couvert de ſes inſultes. J'ai prévu vos malheurs & les miens ; j'ai vû votre perte certaine, & j'ai ſçu la devancer. Heureuſe d'apprendre dumoins avant ma mort que notre ennemi ne profitera point de nos dépouilles ! Allez, continua-t'elle en s'affoibliſſant ; combattez ; mourez ; mais ſongez dumoins avant que de mourir, que vous avez à venger votre ſang & celui de votre épouſe. A ces mots elle expira entre les bras de l'Emir, qui après avoir donné quelques ordres néceſſaires pour la ſureté du corps de ſon épouſe, alla ſe mettre à la tête de ſes troupes, & fit auſſi tôt ſonner la charge.

On ne peut exprimer tous les exploits par leſquels ce Seigneur ſuivi d'une poignée de ſes ſujets ſe ſignala dans cette

journée. Quoi que les Turcs fuſſent de beaucoup ſuperieurs en nombre, ils avoient en même tems à combattre le déſavantage du terrain, & le déſeſpoir de leurs ennemis, qui tous réſolus à la mort, ne cherchoient qu'à vendre chérement leur vie. Haſſein étoit partout, & partout il donnoit à ſes troupes les plus grands exemples d'intrépidité & de courage. Cependant tandis qu'il ſignaloit ſon bras au milieu du carnage & de la mort, il en vouloit ſurtout à ſon ennemi. Il le découvrit enfin au milieu d'un eſcadron hériſſé de lances, qui ſembloient menacer de mille morts quiconque ſeroit aſſez téméraire pour en approcher. L'intrépide Haſſein l'attaqua; le rompit; & fondant enſuite ſur le Bacha le cimeterre à la main, il le terraſſa, & ne l'abandonna qu'après l'avoir forcé de perdre avec la vie l'eſperance de triompher jamais d'un ennemi auſſi fier & auſſi redoutable que lui. Après avoir ainſi rempli ſa vengeance, ce Prince infortuné ne ſe ménagea plus. En butte à tous les coups il donna mille morts, juſqu'à ce qu'affoibli enfin par le ſang, qui ſortoit de ſes bleſſures, il tomba, & mourut glorieuſement les armes à la main au milieu d'une foule d'ennemis qu'il avoit immolés à ſon reſſentiment & à ſa gloire.

Ainſi s'eſt perdu la connoiſſance de cette précieuſe mine autrefois ſi célébre. Ce n'eſt pas, comme je l'ai déja dit, qu'il ne ſe rencontre encore aujourd'hui beaucoup de mines d'émeraudes en Egypte; mais il s'en faut infiniment que les pierres qu'on en tire n'égalent en beauté celles qui venoient de l'ancienne. Ces eſpeces de cailloux, dont on fait les Diamans du Temple ne manquent pas non plus dans ce pays. Il me ſemble qu'on y en trouvoit autrefois de véritables.

De l'étendue des Montagnes de la mer Rouge.

Au reſte cette chaine de montagnes, dont j'ai commencé de parler, & qui cotoye le Nil à ſa droite, s'étend depuis la Nubie juſqu'à la Ville du Caire, où elle finit abſolument, & où elle eſt connue ſous le nom de montagne du Mokatan. Du Caire à la mer Rouge, ou au Suez, en allant du Couchant au Levant ſa largeur eſt de trois journées. La montagne s'élargit enſuite, entre le fleuve & la mer, en remontant vers l'Ethiopie. Elle a quatre à cinq journées de largeur vis-à-vis de Coptaïm & du Coſſir; elle en a neuf en remontant plus haut; & enfin ſur les frontieres de la Nubie, elle eſt de dix ſept journées de largeur. Comme il ne pleut jamais ſur ces montagnes, on n'y

rencontre aucune véritable ſource, ou fontaine ; on trouve ſeulement une eau aſſez mauvaiſe en quelques endroits lorſque l'on creuſe dans les ſables. C'eſt par la même raiſon que ces rochers ſont abſolument ſtériles, & ne produiſent pas un ſeul brin d'herbe dans toute leur étendue. C'eſt dans ces montagnes comme je le dirai ailleurs, qu'à trois journées au deſſous d'Eſſené ſe trouvent ces carriéres de marbre granite, d'où l'on a tiré cette quantité ſurprenante de colomnes, dont l'Egypte eſt encore aujourd'hui remplie. C'eſt de là qu'eſt venue cette colomne prodigieuſe, dont j'ai parlé, connue ſous le nom de Pompée, qui eſt encore ſur pied. Elle ne tardera pas à tomber. Les Arabes creuſent continuellement deſſous dans l'eſperance d'y trouver quelque tréſor ; & comme elle eſt ſituée ſur une petite éminence, il eſt fort à craindre qu'elle ne ſe caſſe dans ſa chute. Quelle perte pour la poſtérité, qui par cet accident ſe trouvera privée d'un monument ſi ancien & ſi admirable !

Des deſerts de la Thebaïde.

Comme il n'y a point de plus belle vue que celle qu'on a du haut de cette montagne, d'où l'on découvre toute la plaine juſqu'aux monticules de la Libye, les Anachorétes de l'Egypte Chrétienne l'avoient choiſie pour s'y faire une retraite, où loin du monde & du bruit ils puſſent vaquer plus tranquilement aux penſées de l'éternité. A commencer du Château du Caire, qui eſt à la pointe de ces montagnes, juſqu'à la haute Egypte, mille & mille cellules taillées dans la pierre ſe voyent dans les endroits de ces rochers les plus inacceſſibles. Ces ſaints perſonnages n'arrivoient à ces grottes que par des ſentiers fort étroits, ſouvent interrompus par des précipices qu'ils paſſoient ſur de petits ponts de bois, qui retirés de leur côté rendoient l'abord de leurs retraites inacceſſible. C'eſt là ce qu'on appelle la Thébaïde autrefois ſi fameuſe par ce nombre prodigieux d'hermites qu'elle a portés. On apperçoit beaucoup de ces grottes, ou cavernes, des bateaux qui navigent ſur le Nil. Il y en avoit, d'où avec de longues cordes on puiſoit l'eau dans le Nil même, lorſqu'il étoit dans ſa hauteur, ce fleuve venant alors flotter au pied des rochers eſcarpés, dont ſon lit eſt bordé de ce côté-là. Dans cette ſaiſon ces bons Religieux pouvoient faire leur proviſion d'eau, ſans être obligés de deſcendre de ces hautes cavernes. On voit encore les réſervoirs, où ils ſerroient cette eau pour le reſte de l'année.

On trouvoit auſſi dans ces montagnes de célébres Monaſtéres, dont quelques uns ſubſiſtent encore aujourd'hui, tandis que les autres ne ſe remarquent plus que par leurs ruines. J'en ai vû un à ſept ou huit lieues au deſſus du Caire, où il y avoit trois Egliſes élevées les unes au deſſus des autres, & ſi entiéres qu'elles paroiſſoient avoir été bâties tout nouvellement. Le Monaſtere avoit de même trois étages les uns ſur les autres répondans de plein pied à chacune de ces Egliſes, où vraiſemblablement les Pſeaumes de David ſe récitoient jour & nuit ſans interruption. Ce Monaſtére eſt aujourd'hui habité par des Religieux Coptes. Dans le voiſinage j'ai vû les ruines d'un autre Monaſtere, proche duquel étoit la promenade du monde la plus ſinguliére & la plus digne d'admiration. En effet vers le haut de la montagne & à deux ou trois braſſes de ſa ſuperficie, on l'avoit percée de la hauteur de vingt cinq à trente pieds, de la largeur de plus de deux cens pas, & de la longueur de trois cens. La largeur répondoit ſur le Nil tirant du Nord au Sud, & la longueur alloit d'Orient en Occident. La montagne briſoit en cet endroit, & laiſſoit une vue ſupérieure, qui s'étendoit du côté de la mer Rouge. Ce qu'il y avoit de plus ſingulier, c'eſt que cette voute, ou promenade, de deux cens pas de large & de trois cens d'étendue, faite d'une ſeule & unique pierre, n'étoit ſoutenue d'aucun pilier. Deux cens Religieux pouvoient s'y promener à l'aiſe à côté les uns des autres. Ce lieu mérite d'être vû, auſſi bien que le Monaſtére à trois Egliſes, dont je viens de parler. Dans les plus grandes chaleurs de l'Eté il régne ſous cette voute un frais admirable.

Au reſte ces grottes, qui du côté du Nil regnent le long de la montagne, ne ſont pas ſeulement ce qu'on a appellé la Thébaïde. Ces montagnes déſertes & incultes s'étendent, comme je l'ai dit, vers la mer Rouge par l'eſpace de trois à quatre journées; & ce ſont là proprement ces deſerts de la Thébaïde ſi célébres dans l'hiſtoire Eccléſiaſtique des premiers ſiecles. C'eſt là qu'entre le Suez & le Coſſir, à une diſtance de ſix ou ſept heures de la mer, on voit le fameux Monaſtere de Saint Antoine, la grotte de Saint Paul, & diverſes autres retraites ſemblables, conſacrées par la pénitence de ces anciens Anachoretes, qui du reſte n'a rien d'auſſi extraordinaire en ce pays-ci qu'en Europe. En effet nous voyons que de coucher

ſur

ſur la terre eſt en Egypte quelque choſe de fort commun à la campagne, & que du pain très noir avec un peu de lentilles aſſaiſonnées de quelques goutes d'huile de lin eſt encore aujourd'hui l'unique nourriture des Religieux Coptes, qui habitent le Monaſtere de Saint Antoine. Ils ne mangent qu'une fois le jour, excepté les Samedis & les Dimanches. Le Samedi chez tous les Chrétiens Orientaux n'eſt jamais un jour de jeûne, non plus que le Dimanche. Il faut cependant en excepter le Samedi Saint. Ils jeûnent celui-là, par la raiſon que Jeſus-Chriſt étoit alors dans le tombeau.

Du Monaſtere de Saint Antoine.

Le Monaſtere de Saint Antoine eſt habité, comme je viens de le dire, par des Religieux Coptes, auxquels on envoye de tems en tems des proviſions. C'eſt un enclos très vaſte fermé de bons murs aſſés élevés pour mettre ce lieu à couvert des inſultes des Arabes. On n'y entre que par une poulie, à la faveur de laquelle on ſe trouve hincé en haut, & de là transporté dans le Monaſtere. On trouve dans cet enclos beaucoup de palmiers & pluſieurs autres arbres fruitiers, quelques légumes, & un puits, dont l'eau, quoique ſaumâtre, ſert de boiſſon aux Religieux, & à arroſer les plantes de ce jardin. Ils donnent à ce puits le nom de fontaine, ces deux termes, dont la ſignification eſt différente dans notre langue, n'en ayant qu'une même chez les Arabes.

Je ne dois pas oublier, que dans cette chaine de montagnes on trouve les ruines d'une longue & haute muraille bâtie de pierres de taille. Elle court du Nord au Sud, & peut avoir vingt quatre pieds d'épaiſſeur par le bas. Les Arabes l'appellent *le mur du vieux*, parceque, diſent ils, elle fut bâtie par un Roi d'Egypte, qui vêcut très long-tems, & qui vint à bout d'achever un ouvrage ſi immenſe; car ils aſſurent que ce mur environnoit toute l'Egypte. Cependant ce fait me ſemble très difficile à croire, tant parceque Diodore & Hérodote n'auroient pas manqué de parler d'un ouvrage ſi extraordinaire, que parcequ'il eût fallu un tems prodigieux pour venir à bout d'un ſemblable projet. D'ailleurs on ne trouve aucun veſtige de ce mur, ni de l'autre côté du Nil, ni dans les montagnes de la Libye; ce qui, à mon avis, doit déterminer pour la négative. Peut être n'étoit-il deſtiné qu'à deffendre l'Egypte de ce côté-là des incurſions des Arabes, comme nous voyons qu'à la

Chine la grande muraille a été élevée, pour garantir ce pays des invaſions des Tartares. Peut être avoit-on eu deſſein ſeulement d'environner cette précieuſe mine, d'où l'on tiroit les émeraudes, & de la mettre à couvert des pilleries de ce peuple errant. Les anciens Egyptiens, qui ont parlé de ce mur, diſent que dans toute ſon étendue on avoit poſé de diſtance en diſtance des gardes, qui veilloient nuit & jour, & qui par le moyen d'une eſpéce de cloches, qu'ils ſonnoient, faiſoient en très peu de tems paſſer dans toute l'Egypte la nouvelle de l'arrivée des ennemis, de leur nombre, & de l'endroit par où ils paroiſſoient vouloir attaquer la muraille. Ces cloches étoient compoſées de deux longs morceaux de bois très plats, comme le ſont encore aujourd'hui celles, dont ſe ſervent les Prêtres Coptes pour appeller les Chrétiens de ce rit à la priére. Ces deux eſpéces de planches ſont attachées fortement enſemble à un des bouts par des liens de fer, & elles ſont éloignées par l'autre d'un pied & demi, ou de deux pieds; enſorte que quand par le moyen d'une corde que l'on tire, elles viennent à frapper l'une contre l'autre, elles produiſent néceſſairement un bruit, qui doit s'entendre de fort loin. On conçoit ſans peine comment à la faveur de cette machine des gardes poſtés de diſtance en diſtance pouvoient s'avertir ſucceſſivement les uns les autres de l'arrivée des ennemis, & en répandre en peu de tems la nouvelle dans tout le pays. Le nombre des coups deſignoit celui des troupes, dont on annonçoit la venue, & l'intervalle que l'on mettoit entre chaque coup faiſoit connoître à quelle diſtance elles paroiſſoient; enſorte que le peuple des environs, ſurtout les Gouverneurs & Commandans des places, ne manquoient point de s'y rendre.

Des côtes de la mer Rouge.

Avant que d'abandonner abſolument ces montagnes, peut être ne trouverez vous pas mauvais, Monſieur, que je vous diſe un mot des côtes de la mer Rouge, qui en ſont ſi voiſines & des différens ports qui s'y rencontrent. Je vous aſſûre que c'eſt bien le pays du monde le plus abandonné & le plus pauvre. Depuis le Suez juſqu'au détroit de Bebelmandel toute cette contrée eſt déſerte, & ſans le commerce, qui y attire quelques vaiſſeaux, & quelques marchands, peut être n'y rencontreroit-on pas une ſeule ame vivante.

Du port de Suez.

Le Suez ſitué au fond du golphe, & au bout de cette

langue de terre, qui ſépare la mer Rouge de la Méditerranée, eſt aujourd'hui le port le plus frequenté de toute la côte. C'eſt là que vont hyverner les vaiſſeaux que le Grand Seigneur entretient ſur cette mer, & que ſe fait tout le commerce des Indes, de l'Ethiopie, & de l'Arabie. Les marchandiſes y payent dix pour cent de droits; mais l'eſtime de ces marchandiſes eſt toujours faite d'une maniere ſi avantageuſe aux propriétaires, qu'il ne leur en coute preſque jamais la moitié de la ſomme à laquelle cet impôt monteroit naturellement. Je ne doute point que la ſituation avantageuſe de ce port n'ait beaucoup contribué à y attirer le commerce. En effet il n'eſt qu'à deux journées & demi du Caire, dont il n'eſt ſéparé que par une plaine de ſables très fermes, & des plus commodes pour les voitures. Cependant je ſuis preſque aſſuré que dans quelques années on ſera obligé de l'abandonner. Les ſables qui s'amaſſent dans ce port, & qui le comblent inſenſiblement, le rendront bien-tôt impraticable, & alors il n'y aura pas un ſeul port ſur toute cette côte, où les vaiſſeaux puiſſent mouiller.

Du Coſſir.

Au deſſus du Suez tirant vers le détroit on trouve le port du Coſſir, ſitué vis-à-vis, & à cinq journées de diſtance ſeulement de Coptaïm Ville de la Thébaïde habitée par les anciens Arabes nobles, qui ont pour tradition qu'elle a été bâtie par Cham fils de Noë. Ce nom de Coſſir ſignifie petit dans la langue Arabe; auſſi ce port, qui du tems des Romains s'appelloit *Portus muris*, c'eſt-à-dire, *le port du rat*, eſt il réellement tel. C'étoit au Coſſir, comme je l'ai dit plus haut, que ſe rendoient autrefois les pélerins de la Mecque, qui ſur des vaiſſeaux expédiés de Gedda étoient de là tranſportés ſur les côtes de l'Arabie. Ce port eſt peu frequenté aujourd'hui, & preſque deſert. Si on y trouve quelques maiſons, elles y ſont en fort petit nombre. Les vaiſſeaux partis de Gedda y viennent cependant encore hyverner quelquefois, lorſque la contrarieté des vents, les empêche d'arriver au Suez; mais toute cette côte eſt ſi ſtérile, qu'on eſt alors obligé de leur envoyer des proviſions de la haute Egypte.

De Colzim.

A une diſtance médiocre du Coſſir eſt ſitué un autre port, appellé Colzim. Ce lieu étoit autrefois ſi célébre ſous le nom de Colzum, qu'il l'avoit communiqué à toute la mer Rouge. Elle l'a long tems conſervé depuis, & même encore de nos

jours les Arabes ne la deſignent que par ce terme. Ce port étoit le plus frequenté de toute la côte dans le tems que les Mahométans ſe rendirent maîtres de l'Egypte. Aujourd'hui on n'y aborde que très rarement. Je ne ſçai même ſi on y rencontreroit un ſeul habitant, ni une ſeule maiſon.

De Meſſoua & de l'Iſle de Souakem.

Je ne parle point du petit port d'Aïdab ſitué au deſſus de Colzim. C'eſt un lieu deſert & abandonné, dont il n'y a par conſéquent rien à dire. Un peu plus haut, & vis-à-vis de Gedda eſt un petit Pachaly, qui ne conſiſte qu'en deux places, ou pour parler plus juſte, deux méchans bourgs. Le premier, nommé Souakem, eſt ſitué dans une miſérable petite Iſle, aux environs de laquelle ſe fait la pêche des perles. Ce lieu eſt la réſidence d'un Aga, que le Grand Seigneur y tient avec le titre de Bacha, & qui n'eſt établi dans ce poſte, que pour percevoir les droits d'une Caravanne, ou deux, qui y viennent tous les ans d'Ethiopie avec un grand nombre d'eſclaves noirs, qu'elles menent vendre à la Mecque. Ce Gouverneur a la dixiéme partie de ces eſclaves, ainſi que des perles, qui ſe pêchent autour de l'Iſle. C'eſt en cela que conſiſte ſon principal revenu. Au reſte Souakem eſt peut être le lieu du monde, où les chaleurs ſont les plus inſupportables. C'eſt un endroit preſque déſert, où la Porte entretient environ une trentaine de perſonnes pour la conſervation de la place. On n'y trouve que quelques cabanes & la demeure du Bacha ne vaut pas elle même une maiſon d'un païſan un peu aiſé. Il n'y a point d'eau à Souakem; enſorte que les habitans ſont obligés d'en aller chercher à Meſſoua ſitué en terre ferme. C'eſt la ſeconde place dépendante de ce Pachaly.

La ſituation de Souakem, jointe aux liaiſons que l'Aga qui y réſide pour le Grand Seigneur a entretenues pendant quelque tems avec le Roi d'Abyſſinie, m'avoit fait naître autrefois une idée, que je ſuis bien aiſe de vous communiquer ici. Perſonne n'ignore les vues de religion, qui engagerent le Roi Louis XIV. à chercher tous les moyens poſſibles, pour introduire des Miſſionnaires à la Cour d'Ethiopie. Je rendrai compte ailleurs * des différens projets que je propoſai alors, & des meſures que je pris, pour ſeconder les pieux deſſeins de ce Monarque. En attendant, ſouffrez, Monſieur, que je vous

* Dans les Memoires que l'Auteur a compoſés ſur l'Ethiopie.

faſſe part d'avance des premiéres réflexions que je fis à ce ſujet.

Difficulté de pénetrer à la Cour d'Ethiopie.

Rien de plus difficile que de pénétrer à la Cour d'Ethiopie. Le Roi n'admet pas aiſément des inconnus dans ſes Etats, & les en laiſſe ſortir encore plus difficilement. Les avenues en ſont étroitement gardées, & deffendues à toutes ſortes d'étrangers. A peine un Franc ſe préſente t'il ſur les frontiéres, qu'on le viſite exactement de la tête aux pieds, pour voir s'il n'eſt point garni d'armes, ou chargé de quelques effets, qui puiſſent donner de l'ombrage. Cette recherche n'eſt ni longue, ni pénible. On eſt obligé de voyager preſque nud dans ce pays. Le plus riche habillement, dont on puiſſe s'y parer, eſt une chemiſe de toile bleue. Je doute fort qu'il fût permis d'y porter un bonnet. C'eſt un privilége réſervé au Roi ſeul, comme celui de ſe chauſſer. On obſerve ſurtout avec ſoin ſi l'étranger eſt circoncis. C'eſt une précaution que la haine naturelle aux Abyſſins pour la religion Catholique a inſpirée à ces peuples. Les autres ſont un effet de la crainte qu'ils ont d'admettre dans leur pays des eſpions, qui à la faveur de la connoiſſance des lieux pourroient enſuite conduire leurs ennemis à leurs habitations, & les faire eſclaves. Les Abyſſins Coptes portent ſur cet article leur prévoyance au point de ne pas laiſſer la liberté du retour aux étrangers même, qui font profeſſion de leur religion, lorſqu'ils ont une fois mis le pied en Ethiopie. Nous en avons eu un exemple ſingulier dans le dernier Archevêque que ces peuples demanderent au Patriarche des Coptes. Ils n'étoient pas d'abord ſatisfaits de celui qu'on leur avoit envoyé. Ils députerent au Patriarche pour en obtenir un autre. Il leur fut accordé; mais avant qu'il arrivât en Ethiopie, ils s'accommoderent avec le premier, ſans que dans la ſuite ils ayent jamais voulu conſentir à renvoyer le ſecond. Il a été obligé de reſter dans ces contrées, quelques inſtances que le Patriarche ait faites pour ſon retour.

Par ce que je viens de dire, on conçoit ſans peine tous les obſtacles qu'on auroit à ſurmonter, pour pénétrer à la Cour d'Ethiopie. Il ſeroit difficile de décider préciſément ſous quel prétexte, & par quels moyens on pourroit s'y introduire. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'uſage de la langue Ethiopienne, & la couleur olivâtre ſont abſolument néceſſaires, pour y

réuſſir. Il y a cinquante ou ſoixante ans, que des Ethiopiens venus au Caire firent à leur retour un portrait ſi avantageux d'un Capucin qu'ils avoient vû ici, & qu'ils vanterent ſur tout comme un habile Médecin, que le Roi, dont le fils étoit incommodé depuis long tems, fit ſçavoir à ce Religieux, qu'il ſeroit le bien venu dans ſes Etats. En conſéquence ce Pere ſe diſpoſoit à ſe rendre auprès de ce Prince, lorſque quelques Religieux Franciſcains venus au Caire dans le deſſein de faire le voyage d'Abyſſinie ſe perſuaderent que cette aſſurance ne les regardoit pas moins que le Capucin, & partirent en effet pour l'Ethiopie, ſans vouloir attendre le premier. Ils furent reçus avec tout l'accueil poſſible ſur la frontiere. Au premier bruit de leur marche le Roi avoit envoyé des ordres pour leur voyage à la Cour. Mais lorſqu'ils parurent devant ce Prince, & qu'il eut appris de celui de ſes Officiers qui lui avoit ſi fort vanté le mérite du Capucin que ce Religieux n'étoit point du nombre des nouveaux venus, il en fut ſi outré, qu'il ordonna qu'on les fît mourir ſur le champ. Ainſi on perdit par l'imprudence & la précipitation de ces Religieux une occaſion des plus favorables d'introduire de nouveau les Francs à la Cour d'Ethiopie.

Projet pour s'introduire à cette Cour.

C'eſt, comme je l'ai dit, ſur la ſituation de Souakem, & ſur l'accident arrivé à ces Peres, que mes réfléxions m'avoient conduit à imaginer un projet, qui peut être auroit réuſſi, ſi les affaires n'euſſent pas changé de face. L'Iſle de Souakem eſt ſituée ſur les frontiéres du Royaume d'Ethiopie, dans lequel Meſſoua ſe trouve même enclavé. C'eſt par là ſeulement que les Abyſſins font quelque commerce ſur la mer Rouge. Elle n'eſt éloignée de Gondar, la principale demeure du Negus, que de dix à douze journées; & les Bachas que la Porte y entretient, ne manquoient pas autrefois d'envoyer tous les ans des Agas à la Cour d'Abyſſinie. On y avoit alors de la conſidération pour eux, plutôt par égard pour le Grand Seigneur, que par aucun ſujet qu'ayent les Ethiopiens d'apprehender le Gouverneur de Souakem, qui ne réſide dans ce Pachaly que par la bonté qu'ils ont de l'y ſouffrir, & de permettre qu'on lui porte des vivres. Or il m'avoit paru qu'à la faveur de ces Envoyés on pourroit prendre des vues pour des Miſſions plus importantes. En effet on conçoit d'abord qu'un Bacha auquel

on auroit été fortement recommandé, auroit pû en mille maniéres différentes favoriſer l'entrée de quelques Miſſionnaires à la Cour du Roi d'Ethiopie. Il auroit ſuffit qu'à leur arrivée ils n'y euſſent pas été réputés pour Francs. Les Religieux Coptes qui gouvernent cette Cour ont pris un ſoin extrême d'y rendre ce nom odieux. Pour éviter donc de leur donner aucun ombrage, les premiers Miſſionnaires qu'on y auroit envoyés auroient pû paroître d'abord en habit ſéculier, & paſſer pour tout ce qu'ils auroient voulu. L'exemple de ce qui ſe pratique tous les jours en Angleterre, dans le Nord, & dans quelques autres Miſſions éloignées, auroit authoriſé ce déguiſement. Ils auroient commencé par ſe rendre agréables & néceſſaires par l'exercice de la Médecine, ou de la Peinture, que les Abyſſins aiment avec paſſion. Par là ils ſe ſeroient fait quelque réputation à cette Cour; ils auroient vû les choſes de près; & après s'être bien établis dans l'eſprit du Prince & des Grands ils auroient été à portée de profiter des occaſions favorables que le tems auroit pû leur offrir pour parler de religion à ces peuples, & les détromper de leurs erreurs.

Il eſt aiſé de comprendre les avantages, que la religion pourroit retirer de ce projet, ſi les circonſtances préſentes permettoient encore de l'executer. Mais depuis qu'on a reconnu à la Cour d'Ethiopie, qu'un de ces Envoyés du Gouverneur de Souakem cherchoit à découvrir des mines d'or, qui ſont fort communes dans ce pays, le Roi a rompu tout commerce avec le Bacha, & ne permet plus à ces Agas de mettre le pied dans ſon Royaume. Cependant comme c'étoit là l'unique voye par où la Cour ſe fourniſſoit des marchandiſes étrangéres, dont elle avoit beſoin, ce Prince a ſuppléé à ce défaut par l'envoi de pluſieurs de ſes ſujets dans les Indes, la Perſe, l'Arabie, & l'Egypte. Je parlerai dans mes Mémoires ſur l'Ethiopie d'un de ces Envoyés du Negus, nommé Agi Aly, qui vint au Caire en 1698. de l'envoi que je fis à cette occaſion du Sieur Poncet Médecin François à la Cour d'Abyſſinie, des ſuites & du ſuccès de ſon voyage. Je reviens à mon ſujet.

Toute la côte de la mer Rouge, comme je l'ai déja dit, eſt extrêmement aride. On n'y rencontre pas un ſeul brin d'herbe; & le peu d'habitans, qu'on y trouve ne mérite pas d'être compté pour rien en comparaiſon de ſon étendue. Au contraire le côté

des montagnes, qui regarde l'Ethiopie, n'offre à la vue de toutes parts que verdure, que pâturages couverts de beſtiaux, que campagnes fertiles & peuplées. Cette différence, qui ſurprendra ſans doute, eu égard au court intervalle, qui ſépare ces lieux les uns des autres, vient des pluies abondantes de l'Ethiopie, qui arrivent bien juſqu'à cet endroit habité des montagnes, mais qui ne paſſent jamais ce terme. On voit ſur ces hauteurs quelques anciens Monaſteres, dont les uns ſont encore occupés par des Religieux Abyſſins, les autres n'offrent que des ruines, & ne ſervent plus que de retraite au gros & au menu bétail, qui tous les matins deſcend dans la plaine, où il paſſe le jour à paître. Le ſoir il remonte dans ces maſures, où l'air eſt auſſi ſec, qu'il eſt humide dans la campagne.

Telles ſont, Monſieur, les obſervations qu'un long ſéjour dans ce pays, joint à une application conſtante, m'a fait faire ſur l'Egypte en général, & ſur ce que les différens endroits particuliers qu'elle renferme offrent aux yeux de plus remarquable. Je ne ſçai ſi vous les trouverez auſſi curieuſes que je le ſouhaiterois; dumoins puis-je vous aſſurer qu'elles ſont exactes. C'eſt ſurtout de cette exactitude & de cette fidelité à peindre les objets tels qu'ils ſont, plûtôt que comme l'imagination pourroit ſe les figurer, que je me pique. Je vous prie de croire, que j'y joins une inclination ſincére à vous faire part de mes réflexions ſur tout ce qui peut être de votre goût, & contribuer à contenter ce noble deſir de ſçavoir, dont vous faites gloire. Je ſuis, &c.

Au Caire ce....

LETTRE

LETTRE NEUVIÉME.

HISTOIRE NATURELLE DE L'EGYPTE,

Où l'Auteur traite de la fertilité de ce pays, des Arbres, des Plantes, des Fleurs & des Fruits qu'il produit, & des Animaux qui s'y rencontrent.

VOUS m'avez demandé, Monſieur, une deſcription exacte & détaillée de tout ce que produit l'Egypte. Les merveilles de l'art, qu'elle contient plus qu'aucun autre pays du monde, & dont je vous ai donné la relation, n'ont point épuiſé votre curioſité. Satisfait ſur cet article, vous voulez ſçavoir encore ſi ſous un ciel étranger, la nature produit auſſi des prodiges; c'eſt-à-dire, que vous exigez de moi une hiſtoire naturelle de l'Egypte. En me chargeant d'une pareille commiſſion, y avez-vous bien penſé, Monſieur, & avez vous pris un Conſul de France pour un Pline, un Strabon, ou un Herodote? Occupés ici de ſoins abſolument différens de ceux qu'éxigeroit de moi un tel emploi, renfermés dans nos maiſons, & obligés de nous en rapporter ſouvent à mille ignorans, qui pour tout talent n'ont que celui de nous tromper, après s'être trompés, ou avoir été trompés eux-mêmes, il eſt difficile que nous ayons des connoiſſances bien parfaites des productions rares & extraordinaires, que fournit un pays auſſi vaſte que celui dont j'ai entrepris de vous entretenir. N'attendez donc point de moi ſur cet article des deſcriptions fort circonſtanciées. Mon deſſein eſt uniquement de vous donner une idée de ce que vous déſirez ſçavoir. Contentez-vous de ce léger eſſai, & ſçachez-moi gré du moins de quelques connoiſſances que le tems, l'appli-

cation, & plusieurs voyages m'ont fait acquérir.

De la fertilité de l'Egypte.

Ce ne sont point des fables, Monsieur, que ce que les Anciens nous racontent de la fertilité de l'Egypte. L'état florissant où nous voyons encore aujourd'hui ce riche pays, nous assure de la vérité des relations que les Auteurs nous en ont laissées. L'Egypte est toujours de nos jours ce qu'elle étoit du tems des Romains, lorsqu'on l'appelloit à plus juste titre que la Sicile, la mere nourrice de Rome, & qu'elle fournissoit des bleds aux armées formidables qu'entretenoit à son service cette maîtresse de l'Univers. Il est vrai que l'espace cultivé n'a plus à present, à beaucoup près, la même étenduë. La cause d'une différence si désavantageuse à cette fameuse région, ne vient point, comme je l'ai dit ailleurs, de la nature toujours également libérale à l'égard de cet heureux climat. C'est uniquement à la mauvaise politique des Turcs qu'on doit attribuer ce désordre. Le Gouvernement s'est avisé de défendre la sortie des grains, de crainte vraisemblablement que les étrangers n'en enlevassent en trop grande quantité; & cette défense a produit un mal infiniment plus dangereux que celui qu'on a voulu éviter. Les Grands du pays qui possedent toutes les terres, ont cessé de faire cultiver celles, qui étoient le plus éloignées du Fleuve, dès qu'ils n'ont plus eu la facilité de débiter leurs bleds au dehors. Dès-lors on n'a plus ensemencé que les campagnes les plus voisines du Nil, parce qu'il n'en faut pas davantage pour fournir, tant à la consommation qui se fait dans l'intérieur du pays, qu'à la subsistance des villes de la Mecque & de Medine, qui périroient sans ce secours.

De là il est arrivé, comme vous devez l'avoir conçu, un autre inconvénient, qui n'est pas moins désavantageux à l'Egypte. En effet, les digues qui avoient été construites pour empêcher les terres éloignées d'être couvertes par les sables, que le vent y porte sans cesse de la Libye, n'étant plus entretenuës, & les canaux destinés à les arroser ayant été absolument abandonnés, ces campagnes sont devenuës de véritables déserts. C'est ce que l'on reconnoît aisément dans celles qui sont les plus voisines d'ici; c'est-à-dire, qui n'en sont qu'à deux ou trois journées. De-là on peut inférer avec assez de raison que ce qu'il y a de cultivé présentement en Egypte n'arrive peut-être pas à la moitié de ce qui l'étoit autrefois. Mais on auroit

tort d'en conclure au préjudice du reſte, qui comme j'eſpere vous le faire voir par la ſuite de cette lettre, n'a rien perdu de cette fertilité ſurprenante, qui dans les ſiécles paſſés rendoit l'Egypte ſi recommendable.

Origine de cette fécondité.

Au reſte, c'eſt uniquement aux débordemens du Nil qu'elle doit ſa fécondité. Si l'Egypte eſt habitée, ſi on la voit regorger de grains, & produire en abondance des Plantes, des Arbres, des Légumes & des Fruits, elle en eſt ſans doute redevable à ce Fleuve, puiſque dans toute l'étenduë de ce pays brulé des ardeurs du Soleil, il ne ſe rencontre pas une ſeule Fontaine. Tout ce qui n'eſt point arroſé par le Nil à droite & à gauche, ſont des déſerts arides & inhabités, où il ne croit pas le moindre brin d'herbe. Il y a à la vérité quelques vallées, qui ne ſont pas arroſées de ce Fleuve, & où l'on trouve cependant des Palmiers & quelques Cabanes. Mais outre que ces habitations ſont fort rares, on eſt obligé de s'y ſervir d'eau de pluye, tant pour les uſages ordinaires de la vie, que pour humecter le pied des Plantes & des Arbres, que ce terroir ſtérile produit en petite quantité; & ce foible ſecours que la Nature ſemble n'accorder qu'à regret dans ce climat brulant, n'eſt capable tout au plus que d'entretenir quelques miſérables Pâtres, qu'on rencontre diſperſés dans ces ſolitudes.

C'eſt donc au Nil que l'Egypte eſt redevable de la fertilité, comme c'eſt à lui qu'elle doit cette heureuſe commodité de pouvoir paſſer en tout tems de la haute Egypte à la baſſe, & de la baſſe à la haute, avec une viteſſe & une égalité, qui n'eſt pas un des moindres avantages qu'elle tire de cet admirable Fleuve. On ſe perſuade aiſément, qu'il eſt facile de deſcendre les Rivieres, & qu'ainſi on peut ſans peine venir en tout tems de la haute Egypte à la baſſe; ſur tout ſi l'on ſçait que le Nil n'eſt pas fort tortueux, & que ſon cours eſt même aſſez rapide. Ce qu'on n'imagineroit jamais, ſi on ne l'avoit vû, ou ſi l'on n'en étoit inſtruit, c'eſt que ſans le ſecours de la rame, des cordes, & des chevaux, à l'aide d'une ſeule voile les bateaux remontent ce Fleuve avec la même facilité qu'on le deſcend. Pendant plus d'onze mois de l'année il régne ſur le Nil des vents favorables, à la faveur deſquels un vaiſſeau le remonte avec autant de rapidité, que s'il étoit tiré par un nombre de chevaux très-conſiderable. C'eſt ce que je vous ai fait

obſerver dans la lettre que je vous ai adreſſée ſur le Nil. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces vents s'augmentent à proportion que le Fleuve s'accroît vers le milieu de l'Eté ; enſorte qu'on le remonte avec plus de facilité à meſure qu'il eſt plus gros & plus rapide. Alors les bateaux ne touchent plus ; ils ſont emportés ſur les flots avec une viteſſe étonnante. C'eſt à la faveur de ces vents que pendant l'Eté on vient de Roſette au Caire en moins de quarante heures. On compte cependant plus de 80 milles d'une ville à l'autre ; par terre il y en a plus de cent. On y met un peu plus de tems dans les autres ſaiſons, parce que les vents ne ſont pas alors ſi conſtament favorables. A l'égard de la deſcente, elle eſt ordinairement de deux à trois journées. On y en employe quelques fois ſept ou huit, à cauſe de la baſſeſſe du Fleuve. On a vû des bateaux faire cette route en dix-huit heures, lorſque vers le mois d'Octobre les vents de concert avec le cours du Nil, qui eſt encore alors fort enflé, ſoufflent du Midi au Nord, & chaſſent vers ſon embouchure.

J'ai obſervé ailleurs que les rivages du Nil ſont preſque par tout bordés de gros villages, & que le Delta ſur tout eſt toujours couvert d'une verdure, qui rend ce pays un des plus beaux de l'univers. Auſſi eſt-ce avec raiſon qu'en parlant de cette région charmante, Ovide l'appelle riante & délicieuſe ; (a)

Delicias videam, Nile jocoſe, tuas.

Elle l'eſt encore infiniment aujourd'hui ; & elle le fut ſans doute beaucoup plus autrefois, lorſque le pays étoit cultivé par les Arabes. La tyrannie n'empêchoit point encore de ſe loger avec agrément, & d'embellir par l'art les productions volontaires de la nature. A quoi ne réüſſiroit-on pas dans un pays ſi bon & ſi fertile ? On y feroit des choſes enchantées. En Egypte un Arbre croît plus en trois ans, qu'il ne feroit en Europe en dix années. Là, jamais la nature ne languit ; & ſi quelques fois les Arbres s'y dépoüillent de leurs feüilles, c'eſt pour les reprendre quelques jours après. Engraiſſées du limon fécond que leur portent tous les ans les eaux du Nil, qui les arroſent, & cultivées aſſez légerement, les terres y rendoient autrefois juſqu'à 80 pour un ; aujourd'hui elles rapportent encore

(a) Dans ſes Triſtes, Liv. 1. Eleg. 2.

communément 10 pour un ; un grain de bled y produit ordinairement 25 à 30 épics ; & comme ſi cette fertilité ſurprenante n'étoit pas encore capable d'épuiſer les tréſors, dont il a plû à la Nature d'enrichir ces heureux climats, après avoir porté du bled, de l'orge, ou du ris, la terre y donne encore des laituës en abondance, enſuite des melons, ſouvent une quatriéme récolte, & cela ſans diſcontinuation d'une année à l'autre. Les animaux même participent à cette admirable fécondité. Les femelles des Buffles & les Vaches font ordinairement leurs petits deux à deux ; quelques-unes même en portent juſqu'à quatre ; & lorſque quelqu'un des Veaux ou des Buffletins vient à mourir, on l'empaille afin d'obliger la mere à ſe laiſſer téter par les autres, en lui préſentant toujours le même nombre. Les Brebis ne ſont pas moins fécondes, & portent deux fois l'an. Enfin les Chévres donnent auſſi leurs petits deux fois l'année, & en portent ſouvent ſix ou ſept enſemble. Ainſi il n'eſt pas extraordinaire de voir ici une Chévre ſuivie de quatorze Chévreaux, qu'elle aura eû en ſix ou ſept mois. Que ne tireroit-on pas d'un ſi bon pays, s'il étoit en de meilleures mains ! Peut-on ſçavoir mauvais gré à la Fable d'avoir dit que les Dieux l'avoient choiſi pour leur demeure ?

Je vous ai déja parlé des Canaux, ou Caliges, dont tout le terrain du Delta eſt coupé, & qui ſervent à recevoir les eaux du Nil, & à les conſerver pour les beſoins ordinaires. Il y en a pluſieurs où l'eau reſte toute l'année ; & ceux-là dans le tems de l'inondation vont ſe décharger dans la mer. Vous ne ſçauriez croire de quel avantage ſont ces Canaux pour cette partie de l'Egypte. On s'en ſert pour aller commodément par bateau d'une ville à l'autre ; & ne fuſſent-ils bons qu'à faciliter par là le commerce & le tranſport, il n'en faudroit pas davantage pour convenir de leur utilité. Mais ce n'eſt pas le ſeul, ni même le principal uſage auquel ils ſoient deſtinés. Ce Fleuve qui avec ſes eaux porte la fertilité dans tout le pays, le Nil, comme je vous l'ai déja fait remarquer, ne ſe déborde pas toujours avec la même régularité ; & pût-on s'aſſûrer d'un accroiſſement toujours égal & ſuffiſant, les Canaux n'en ſeroient pas moins néceſſaires. Les terres, il eſt vrai, une fois baignées du Nil ſuffiſent à porter du bled & beaucoup d'autres choſes ſans le ſecours de nouvelles eaux ; mais il n'en eſt pas de même

des jardinages, & on ne peut ſe flatter d'y faire une récolte abondante, ſi tous les trois ou quatre jours on ne donne de l'eau aux arbres, aux plantes, & aux diverſes eſpéces de melons, de concombres, & d'autres légumes que l'on y ſéme. On ne peut s'y prendre avec plus d'adreſſe. On commence par partager le terrain en quarrés de quatre ou cinq pieds de diamétre, qui ſont ſéparés les uns des autres par de petites élevations. On travaille enſuite à y introduire les eaux de ces réſervoirs dont je viens de vous entretenir. Mais ces eaux qui portent avec elles le limon le plus fertile de l'Univers, ne ſont plus élevées par des pompes dont l'uſage eſt perdu ici. On les tranſporte dans les lieux deſtinés à l'arroſage, où à force de bras, en les élevant par le moyen de deux ſceaux en équilibre, ou par le moyen de certaines rouës garnies de pots, telles qu'on en voit en France. Pour faire tourner ces rouës on ſe ſert de bœufs. Le nombre de ces animaux employés en Egypte à ce ſeul travail, eſt incroyable. On en compte plus de cinquante mille. Je pourrois ſans exagération en mettre le double. A l'égard des Machines que les bœufs tournent, on les appelle *Afaquié* du mot *Sakas*, qui veut dire abreuver & donner à boire. Dans les endroits où les canaux ne ſont point en uſage, on ſe ſert de grands puits creuſés dans le même deſſein, & qui produiſent le même effet. Après avoir ainſi élevé les eaux dans les lieux deſtinés à les recevoir, on perce ces petites élévations dont je viens de vous parler; on les referme enſuite, & l'on conduit ainſi l'eau de quarré en quarré, tantôt dans un quartier du Jardin, tantôt dans un autre. C'eſt par-là qu'on ſupplée aux inondations & aux accroiſſemens du Nil. Rien ne ſeroit plus aiſé que d'inonder ainſi toutes les campagnes de l'Egypte par des retenuës ou des élévations pareilles; mais ces gens-ci comptent uniquement ſur la nature, & ils ſont ſi heureux qu'elle ne leur manque preſque jamais au beſoin.

Maniere d'enſemencer les terres.

Je ne ſçai ce que vous penſerez, Monſieur, de la courte deſcription que je viens de vous donner de la fertilité de l'Egypte & des cauſes que j'ai apportées de ſa fécondité. Pour moi, je n'imagine pas qu'on puiſſe trouver au monde un meilleur pays, ni plus abondant; enſorte que ſi l'Egypte n'eſt plus aujourd'hui ſi fameuſe par la traite des grains, qu'elle le fut autrefois, je ſuis convaincu qu'outre les raiſons que j'en ai rapportées ailleurs on doit s'en prendre encore à la ſuperſtition & à la pareſſe na-

turelle des peuples qui l'habitent. Il eſt certain que les terres y ſont fort mal cultivées. Il y a ici trois façons de ſémer le grain ; mais de quelque maniere qu'on s'y prenne, la façon qu'on lui donne eſt toujours fort imparfaite. Les uns ſe contentent de jetter le grain ſur la terre avec force, à meſure que les eaux du Nil ſe retirent, & de remuer enſuite cette bouë avec une planche attachée au bout d'un baton. Mais il eſt faux qu'on y envoye des beſtiaux pour l'enfoncer. Il ne leur ſeroit jamais poſſible de ſe tirer de ce limon, où celui qui ſéme enfonce lui-même juſqu'au deſſus des genoux. D'autres attendent que la terre ſoit un peu plus affermie. Alors ils attachent un fer le long de la planche dont j'ai parlé, & en remuant légérement cette terre, qui eſt encore alors un peu molle, ils ſément le grain, & le couvrent du même inſtrument. Ceux-là recüeillent beaucoup plus que les premiers. Enfin la troiſiéme façon la plus utile, comme la plus pénible, eſt de labourer légérement la terre, lorſqu'elle eſt abſolument ferme, & d'y paſſer enſuite la herſe comme en France. A la faveur de ce léger ſecours, les campagnes ſe couvrent de verdure & d'épics ; les grains croiſſent en abondance. L'Egypte fournit de Ris toute la Turquie & la Barbarie ; elle fournit même divers chargemens de Féves & de Lentilles, ſans parler de l'Orge, du Bled & du Lin, dont elle abonde. Que ne retireroit-on pas d'un terroir ſi fertile, s'il étoit mieux cultivé !

De la Moiſſon.

Vous auriez peine à me pardonner, ſi j'oubliois de vous parler du tems de la moiſſon, & de la maniere dont elle ſe fait ici. C'eſt toujours réguliérement à la fin d'Avril, ou dans les premiers jours de Mai, qu'on commence à y travailler à la récolte. Alors on ne s'amuſe point à couper le bled, à le mettre en gerbes, & à le tranſporter dans des lieux deſtinés à le conſerver longtems de la ſorte. Les habitans de l'Egypte ſont plus expéditifs que tout cela. Ils commencent par arracher le grain & l'amaſſent au milieu même des campagnes dans un eſpace préparé pour le recevoir. Là ils le raſſemblent en un monceau de vingt à trente pas de diamétre, ſur lequel on proméne d'abord quelques bœufs afin de l'abaiſſer. On attelle enſuite deux bœufs à une machine faite en forme de chaiſe garnie par deſſous de pierres trenchantes, ou de huit ou dix roüës de fer enfilées dans un eſſieu de bois. De cette machine un homme qui

y eſt aſſis, touche les bœufs, & fait pluſieurs tours ſur cet amas d'Orge ou de Bled, juſqu'à ce que les roues ayent coupé la paille, & en ayent ſéparé le grain, qui reſte cependant encore avec cette paille hachée, que l'on garde pour les beſtiaux, & qui leur tient lieu d'Avoine. Après cette premiére façon, on ſépare la paille d'avec le grain, en la jettant légerement en l'air avec des fourches préparées pour cet uſage. Enfin il vient des Cribleurs, qui avec une adreſſe particuliére ſéparent ſur le champ le grain d'avec la terre; après quoi on le tranſporte dans des greniers. Telle eſt la façon dont on s'y prend ici pour faire la récolte, & voilà toute la peine que l'on a pour recüeillir le plus beau & le meilleur grain du monde.

Maniere de faire le pain.

Tandis que je ſuis ſur cette matiére, on ne ſera peut-être pas fâché de voir ici avec quel ſoin on prépare le Bled dans les maiſons un peu diſtinguées. On l'épluche d'abord grain à grain; on le lave enſuite à pluſieurs eaux, & on le fait ſécher à l'ombre; après quoi on le frotte entre deux linges avant que de le porter au moulin. On peut s'imaginer aiſément de quelle propreté & de quelle délicateſſe doit être le pain que l'on fait d'une telle farine. Après en avoir ſéparé avec le même ſoin juſqu'à la derniere particule de ſon, on fait fondre un peu de maſtic de Scio dans l'eau, dont on pétrit cette farine; ce qui donne au pain un goût admirable. Voilà de quelle maniére les femmes préparent ici le pain dans les maiſons, où l'on peut obſerver en paſſant, qu'on n'en mange jamais que de frais, & du jour même. Le pain ne ſe cuit pas beaucoup en Turquie; mais quand on y eſt fait, on le trouve auſſi bon que s'il l'étoit davantage. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que c'eſt un des plus légers & des plus délicats du monde.

Il y a au reſte une particularité à obſerver au ſujet du grain qu'on fait ſortir de l'Egypte; c'eſt qu'il ne ſe conſerve pas, ſi les vents du Nord n'ont ſoufflé avant ſon embarquement; c'eſt-à-dire, ſi on le tranſporte avant le 15 de Juin, au lieu qu'il eſt rare qu'on voye gâter celui qu'on embarque dans une ſaiſon plus avancée. Je laiſſe aux Phyſiciens à rechercher la cauſe de cette différence. Peut-être vient-elle de ce que le grain qu'on embarque dans la premiére ſaiſon, n'eſt pas encore aſſez ſec, ou qu'ayant été recüeilli de bonne heure, il n'a pas même acquis une maturité parfaite. Quoiqu'il en ſoit, on en voit ici de nouveau

veau dès la fin de Mars, ou au commencement d'Avril, & toutes les maiſons ſont fournies 15 ou 20 jours après Pâques. On apporte alors de toute l'Egypte les rentes qui ſont dûës au Grand-Seigneur, & on les reſſerre au vieux Caire dans ces vaſtes Magaſins, dont je vous ai entretenu, & qu'on appelle les Greniers de Joſeph. Comme le Bled & l'Orge y ſont à découvert, il ne manque jamais de s'y rendre une infinité d'oiſeaux; & ce qu'il mangent eſt ſi conſidérable, que la Porte paſſe tous les ans une diminution de pluſieurs milliers de Septiers en dédommagement du dégât qu'ils y ont fait. Ce ſont ces Greniers qui fourniſſent aux différentes diſtributions, qui ſe font aux troupes & à une infinité d'Officiers. Car ici la plûpart ont des revenus certains en bled & en orge, & le retardement de ces payemens cauſe ſans ceſſe des querelles dans le Divan du Bacha.

C'eſt auſſi de ces endroits qu'on tire une partie des legs, que les Grands-Seigneurs & les Sultanes ont fait à la Mecque. Je dis une partie; car ſi on fourniſſoit le tout, on enverroit la moitié de ce que l'Egypte produit. Les Bachas & les autres Grands du pays profitent de la meilleure partie. Sa Hauteſſe & les Sultanes entretiennent une vingtaine de Vaiſſeaux pour le tranſport des denrées léguées, pendant que les Directeurs profitent du fret des marchandiſes, qu'ils embarquent au lieu des denrées. Depuis la vingt-troiſiéme année de l'Hégire, toute l'Egypte a déja été léguée plus de dix fois à la Mecque, ou à des Moſquées. Ces legs conſiſtent d'abord en terres, qu'on donne à Cens, & qui rendent un revenu fixe & certain à ceux en faveur deſquels ils ont été faits, juſqu'à ce qu'enfin ce Cens s'abolit lui-même par le crédit de quelque homme puiſſant, qui s'empare du fond, ſouvent par la déſertion ou par la chute des bâtimens. Ainſi les rentes à perpétuité n'ont rien de plus ſolide ici qu'en Europe. Les revenus de la grande Moſquée du Caire, qu'on fait monter à vingt mille écus par jour, ceux même de la Mecque, n'auront un jour rien de plus réel, qu'ont aujourd'hui ceux des Temples de la Déeſſe Iſis & du Dieu Serapis fondés par tant de Rois d'Egypte.

Des Légumes.

Après vous avoir inſtruit de la maniére avec laquelle le grain ſe ſéme & ſe recueille en Egypte, vous ſerez ſans doute bien aiſe, Monſieur, que je vous entretienne des Plantes & des Légumes que ce riche pays produit en plus grande abondance qu'au-

cun autre de l'Univers. Pour ſatisfaire votre curioſité, je commencerai par celles qui ſont les plus rares & les moins connuës en Europe.

Du *Picus* des Anciens. J'ai fait toutes les recherches imaginables pour découvrir quel eſt le *Picus* des anciens Egyptiens ; & je vous avouë qu'après tous mes ſoins, il eſt difficile que je vous donne ſur cet article des connoiſſances bien parfaites. Pour moi, je ſerois fort tenté de croire que c'eſt une eſpéce de chicorée ſauvage, qu'on appelle *Ekas* en Arabe. Il eſt certain que je ne trouve point ici de Plante plus conforme à ce que vous m'écrivez du *Picus*.

Du *Cas*. On y voit auſſi une eſpéce de Laituë ſauvage, que les Arabes appellent *Cas*. Elle croît dans la Nubie & la haute Egypte, & les peuples qui habitent ce pays, en tirent une huile, dont ils ſe frottent la tête & le viſage, pour ſe preſerver d'être brulés par les ardeurs du Soleil, inſuportables ſous ce climat. Ceux qui de là viennent ſervir ici en apportent avec eux, & la nomment *Sennaslée*.

Du *Cicus*, ou *Cirika*. Pour ce qui eſt du *Cicus* des Anciens, ſuppoſé que ce ſoit ce que j'imagine, comme j'ai toutes les raiſons de le croire, il n'eſt pas moins utile aujourd'hui qu'il l'étoit autrefois, & le terme Arabe, dont on l'appelle, n'a pas moins de rapport à ſon ancien nom, qu'à celui de Chicorée. Pour comprendre ſur quoi je fonde mon opinion, il faut obſerver qu'il n'y a peut-être point de pays au monde où il ſe conſomme autant d'huile qu'en Egypte. Ce qui rend ici cette conſommation ſi conſidérable, c'eſt outre les illuminations fréquentes, la coutume générale qu'on y obſerve d'entretenir pendant la nuit des lampes allumées dans toutes les chambres habitées des maiſons ; coutume ſi bien établie, que les plus pauvres aimeroient mieux retrancher ſur leur nourriture même que d'y manquer. Cependant l'huile d'olive, qui n'eſt certainement pas rare ici, eſt celle dont on fait le moins d'uſage. On y a une eſpéce de racine nommée *Cirika*, particuliere à ce pays, & qu'on ne trouve, je penſe, dans aucun autre. Elle croît dans les marécages, qui ſe forment des débordemens du Nil ; & c'eſt de cette Plante que l'on tire une aſſez grande quantité d'huile, ou de jus d'aſſez mauvaiſe odeur, qui ſert à l'entretien des lampes. Or c'eſt ſur ce rapport que je ſerois aſſez tenté de croire que cette Plante eſt le *Cicus*, dont les Anciens employoient l'huile aux grandes illuminations de leurs fêtes ſolemnelles, aux uſages domeſtiques, & à éclairer leurs ba-

teaux, lorſqu'ils faiſoient voyage ſur l'eau pendant la nuit. Ce qui pourroit fortifier ma conjecture, c'eſt que l'huile de *Cirika* ſert encore aujourd'hui aux mêmes beſoins, & qu'on a tout lieu de préſumer que les Egyptiens d'aprèſent tiennent cette coutume de leurs ancêtres, qui la leur ont tranſmiſe d'âge en âge. Quoiqu'il en ſoit, le *Cirika* reſſemble beaucoup à notre Chicorée ſauvage, & l'huile qu'on en tire eſt d'une odeur très-déſagréable. Cependant les pauvres gens par néceſſité, & les Juifs par épargne ne laiſſent pas de l'employer dans la préparation de pluſieurs de leurs mets; ce qui doit faire un ragout déteſtable. Il eſt vrai qu'elle ne coute preſque rien. Au reſte la lumiére qu'elle produit n'eſt point auſſi belle que celle de l'huile d'olive. C'eſt pour cela que les gens de condition, ou ceux qui ſans l'être veulent ſe diſtinguer, ne brulent que de cette derniére, & n'en font pas beaucoup plus de dépenſe, parce qu'elle n'eſt pas rare.

A l'égard des Plantes moins rares, & qui ont plus de rapport à celles que produit notre climat, elles croiſſent toutes en Egypte avec une facilité ſurprenante. Rien n'eſt plus charmant que de voir, après que les eaux du Nil ſe ſont retirées, ces plaines & ces campagnes, qui bordent ce Fleuve, & qui peu auparavant ne repréſentoient que l'image d'une vaſte mer, ſe parer tout-à-coup d'une verdure riante & délicieuſe, cauſée par les légumes de toute eſpéce, dont la terre ſe trouve en un moment couverte. Il eſt certain que toutes les herbes & les plantes qu'on voit en France, viendroient avec la même facilité en Egypte, ſi on les y ſémoit, & qu'on en eût quelque ſoin. Le limon que le Nil laiſſe après lui eſt ſi gras, qu'on eſt obligé d'y mêler de la terre ou de la pouſſiere, qu'on tire de la démolition des maiſons, ſoit pour hauſſer les ſemences, ſoit pour rendre la terre plus légére. Un nombre infini de perſonnes eſt employé ſeulement à ſaler les racines qui croiſſent aux environs du Caire, & qu'on tranſporte enſuite dans les campagnes.

Des Melons.

Parmi ces eſpéces différentes de plantes & de légumes, toutes utiles aux beſoins, ou à l'agrément de la vie, que ce pays produit ſi abondamment, le Melon eſt ſans contredit une des plus ſalutaires & des plus communes. On en trouve en Egypte de toutes les eſpéces qu'on a en Europe & dans les Ports de la Méditerranée. Il y en a un outre cela, dont la chair eſt verte & très-délicieuſe. Il croît rond comme une boule, & eſt or-

dinairement d'un goût admirable. On y trouve auſſi des Melons d'eau, d'une grande bonté. Mais on vante ſurtout au Caire & aux environs une eſpéce de Melons pointus par les deux bouts & gros par le milieu, que les gens du pays appellent *Abdelarins*. C'eſt un mot Arabe, qui ſignifie l'*eſclave de la douceur*. En effet on ne peut manger de ces Melons, s'ils ne ſont aſſaiſonnés de ſucre; autrement ils ſont inſipides. Le Macriſi dit que cette derniére eſpéce a été tranſportée autrefois ici par un homme dont elle a pris le nom. Du reſte il n'eſt point de fruit au monde moins malfaiſant que celui-là. On en donne même aux malades auſquels on refuſe l'uſage de tous les autres fruits. L'écorce en eſt fort belle & fort ouvragée; la figure du fruit fort ſinguliére; auſſi-bien que la maniére de le faire meurir, qui conſiſte à appliquer un fer rouge à l'une de ſes extrémités. Les gens du pays le mangent verd comme mur, & de la maniére dont on mange les pommes. Ces Melons d'origine étrangére durent deux mois entiers, & il n'en croît point dans tout le reſte de l'Egypte. On dit qu'on en trouve en Chipre de la même eſpéce.

Des Concombres.

Les Concombres ne ſont pas moins communs ici que les Melons. Il n'eſt pas croyable combien il s'en conſomme au Caire & dans toute l'Egypte. On en recueille deux fois l'année; la premiére immédiatement après que le Nil s'eſt retiré, & l'autre au milieu de l'Eté. Dans l'entre-deux on mange d'une eſpéce de laituë romaine très-douce & très-bonne, dont les campagnes entiéres ſont couvertes.

De la Chicorée & du Pourpier.

Je ne dois pas oublier de dire, qu'il croît en Egypte dans les campagnes une chicorée mille fois plus douce que celle de nos jardins. Elle vient naturellement dans les prairies, ſans que l'art des hommes contribuë en rien à ſon excellence & à ſa bonté. On en trouve ſurtout beaucoup plus du côté de la Matarée, ce lieu conſacré par la demeure qu'y fit le Sauveur, qu'en aucun autre endroit du pays. Il n'y a que les Francs qui la faſſent blanchir comme en Europe. On en ſervoit de la ſorte à nos tables pendant deux à trois mois de l'année. A l'égard du peuple, il la prend telle qu'elle eſt, & il y en a la moitié qui ne ſe nourrit preſque d'autre choſe. Le pourpier eſt de même très-commun ici; mais les laituës pommées & le ſcellery n'y réüſſiſſent pas.

Des Laitues Romaines.

Les laituës romaines commencent en Novembre, & durent juſqu'au mois d'Avril. Elles ſont toutes fort bonnes; mais celles

qu'on ſéme les derniéres l'emportent de beaucoup ſur les autres. Elles ont une douceur ſucrée ſi agréable, qu'on les mange ſans ſel, ſans huile, & ſans vinaigre. C'eſt ce que je fais moi-même, ſans pouvoir dire ſi c'eſt la force de l'exemple qui m'entraine, ou la nature de la choſe qui m'y invite.

Des Féves.

Je mets les Féves au nombre des légumes. Elles viennent admirablement bien en Egypte ; auſſi voit-on ici de vaſtes campagnes, qui en ſont entierement couvertes. La fleur en eſt mille fois plus odoriférente que celle de nos Féves d'Europe, quoique leur parfum nous paroiſſe ſi agréable. Comme on en ſéme beaucoup dans les terres voiſines du Caire, du côté de l'Occident, c'eſt quelque choſe de charmant que l'air embaumé que l'on reſpire le ſoir ſur les Terraſſes, quand le vent d'Ouëſt vient à ſouffler, & y apporte cette odeur admirable. Ce n'eſt pas au reſte ſans raiſon qu'on cultive les Féves en Egypte, & qu'on tâche d'en procurer l'abondance, puiſque c'eſt dans ce pays la nourriture ordinaire des Mules, des Anes, & des Chameaux, qui en font une grande conſommation. Pour les leur faire manger, on les concaſſe, & on les réduit en farine très-groſſiére, dont on fait enſuite des pelotes qu'on leur donne. J'ai remarqué ailleurs que les noyaux de dates ſervent auſſi au même uſage, après avoir été préparés de même maniere.

Des Oignons d'Egypte.

Que vous dirai-je de ces fameux Oignons autrefois ſi chers aux Egyptiens, & que les Iſraëlites regrettoient ſi fort dans le déſert, lorſque ſous la conduite de Moyſe ils eurent paſſé la mer rouge ? Ils n'ont certainement encore rien perdu aujourd'hui de leur bonté, & ils ſont plus doux qu'en aucun autre lieu du monde. On en a quelquefois cent livres peſant pour huit ou dix ſols. On les vend tout cuits au Caire, & il y en a en ſi grande abondance que toutes les ruës en ſont remplies.

De la Melochée.

Les Egyptiens ſont fort amateurs de toutes ces choſes, de Raves, de Carottes d'une eſpéce ſinguliére, dont on conſomme chaque jour au Caire des centaines de charges de Chameau. On voit aux environs de cette Ville certains endroits particuliers, où toutes ces légumes ſont apportées des lieux éloignés, par les payſans & achetées par les habitans du Caire. Ces marchés ſe tiennent tous les jours, & reſſemblent à de grandes Foires qui finiſſent en deux ou trois heures. Là chaque eſpéce de fruit ou de légume, a ſon quartier ſéparé. Mais ce dont on mange le

plus, c'eſt ſur tout d'une certaine herbe, nommée *Melonchée*. Elle rend les ſauſſes & le boüillon, où elle eſt cuite, auſſi épaiſſes que la gelée.

Maniére de manger les feüilles de Vigne.

Croiriez-vous, Monſieur, qu'il n'y a pas juſqu'aux feuilles de Vigne, qui dans leur nouveauté ſont d'un très-grand uſage dans le manger des habitans du pays? Ils uſent beaucoup de viande hachée dans leurs repas. Ils l'enferment par pelotons dans une feuille de Vigne, & entaſſent de la ſorte pelotons ſur pelotons. Ils aſſaiſonnent enſuite le tout à leur mode, & le font cuire. C'eſt un mets très-exquis, & des plus délicieux qu'on ſerve ſur leur table. Ainſi les Treilles rendent en Egypte, non-ſeulement par les raiſins, mais encore par leurs feuilles, & le revenu de ces derniéres eſt même plus conſidérable, que celui qu'on tire des fruits.

Des Fleurs.

Il y a peu de choſe à dire des Fleurs qui croiſſent en Egypte, parce qu'on y en trouve peu de rares. On aſſure en récompenſe qu'elles y ont toutes plus de vertu qu'ailleurs. Il eſt vrai que cent Violettes du Caire, (car on les vend ici à compte) font plus d'effet que mille d'Europe, & qu'il en eſt preſque la même choſe des Roſes. On tire de ces derniéres une eau charmante, dont l'odeur enchantée ne le céde en douceur & en agrément à aucun autre parfum du monde.

De l'Eau de Calaffe.

L'Eau roſe me fait ſouvenir de l'eau de Calaffe. C'eſt un ſudorifique & un cordial excellent, qui ſe tire par la diſtillation des fleurs de l'arbre, qui porte ce nom. On les met dans de l'eau pour les diſtiller; autrement on n'en viendroit pas à bout. Ce reméde, lorſqu'on s'en ſert, ne fait jamais de mal, & produit ſouvent un très-grand bien.

Des Arbres & des Fruits, qui croiſſent en Egypte.

La relation que je viens de vous donner, Monſieur, des plantes & des légumes, qui croiſſent en Egypte, me conduit naturellement à la deſcription des arbres & des fruits que produit ce climat fertile. Ne vous imaginez pas cependant que j'entreprenne de vous entretenir de tous les arbres ſinguliers, qui s'y trouvent. Pline en a compoſé un gros volume; & ſi mes occupations me permettoient de parcourir ce vaſte pays le livre à la main, ou que ſemblable à tant d'autres, je vouluſſe faire une relation ſur la foi de quelques étourdis, ou de quelques ignorans, je pourrois moi-même vous envoyer ſur ce ſujet un gros ouvrage. Mais mon deſſein n'eſt que de vous parler de ce dont je me ſuis

inſtruit à fond. Je ſuis même bien aiſe de vous avertir d'avance qu'en traitant cet article, je ne me propoſe de garder d'autre ordre que celui que me fourniront mes Mémoires.

Du Caffé. On a pluſieurs fois eſſayé de cultiver ici l'arbriſſeau, qui porte le Caffé; mais toujours ſans ſuccès, au lieu qu'il croît en Ethiopie auſſi parfaitement & avec autant de facilité que dans l'Yemen. On prétend même que c'eſt de cette premiére région qu'il a été tranſporté dans l'Arabie. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ſur les lieux on ne fait uſage que de la capſule, qui renferme la féve, & que ſon infuſion paroît meilleure & plus douce au goût des Abiſſins & des Arabes, que celle de la féve même. Lorſque cette féve qui en Arabe ſe nomme *Bien*, eſt rotie, broyée, & réduite en boiſſon, cette liqueur s'appelle *Cahoué*, mot qui ſe prononce en aſpirant fortemant l'*h*. C'eſt ce qui nous a fait confondre deux choſes fort différentes, & donner le nom de l'infuſion, non-ſeulement au fruit qui ſert à la faire, mais encore à l'arbre qui le porte. Je n'eſpére pas que cette remarque faite en paſſant change rien à l'uſage; mais je me flatte du moins que vous me ſçaurez gré de cette réfléxion. Je reviens à mon ſujet.

Des Pêches. Si la nature n'a pas favoriſé l'Egypte, en lui refuſant la facilité de nourrir l'arbriſſeau du Caffé, elle l'en a bien dédommagée d'ailleurs par le nombre infini de fruits de toute eſpéce, dont elle pare ſes jardins & ſes campagnes. On y trouve en effet en tout tems & en abondance, des Pêches & des Abricots, des Poires, des Pommes, des Oranges, des Citrons, des Figues, des Capres, des Olives, du Raiſin & toutes les autres eſpéces de fruits qu'on peut ſouhaiter. Le Pêcher, comme l'Abricotier eſt fort commun dans ce pays, & ſon fruit peut paſſer pour bon. Strabon rapporte que ce fut Cambyſe qui en porta des greffes en Egypte. Quoiqu'il en ſoit, il croît ici une très-grande quantité de Pêches de differentes eſpéces, & elles n'y ſont point ſujettes à la gelée. Cependant il faut avoüer que pour la bonté, elles n'approchent pas de celles de France. Il eſt vrai qu'il en vient d'aſſez belles à Roſette; mais par tout ailleurs elles reſſemblent à nos Pêches de vigne, & ſont par-là fort inférieures à ce beau fruit que nous fourniſſent nos jardins d'Europe.

Des Pommes & des Poires. A l'égard des Pommes & des Poires qu'on recueille ici, elles ſont toutes très-mauvaiſes, & on peut dire que l'Egypte eſt des plus mal partagées à cet égard. On y en apporte de Rhodes & de

Damas, qui elles-mêmes ne ſont pas trop bonnes, & ſe vendent fort cher. On y envoye auſſi quelques Poires du Mont Sinaï ; & c'eſt un régal que l'Archevêque ne manque jamais de faire au Conſul de France. Elles croiſſent dans les Montagnes ſur des arbres ſauvages, & ne ſont pas de mauvais goût. Il eſt aiſé de reconnoître par-là quelle ſeroit leur bonté, ſi les arbres étoient entés, & qu'on en prît ſoin. On voit auſſi dans ce pays un certain arbre d'une hauteur aſſez conſidérable. Ses feuillles ſont menuës, très-vertes & fort agréables, & il porte de petites pommettes de la groſſeur d'une Ceriſe. Ces Pommes ont un noyau & ne ſont pas mauvaiſes.

Des Dattes. Les Dattes ſont le fruit le plus commun de l'Egypte, & les Dattiers ſont les arbres qu'on y eſtime le plus, parce qu'il n'y en a point d'un meilleur revenu. Un bon Dattier rapporte juſqu'à 10 l. par an à ſon maître. Du reſte il ne demande aucune culture ; il croît au milieu des ſables. Les Oliviers réüſſiſſent de même à merveilles dans ce pays, & portent un fruit communément auſſi gros que des noix.

Des Capres. On mange ici des Capres en quantité, qui viennent preſque toutes d'Alexandrie & de Roſette. Celles-là reſſemblent abſolument aux Capres de Genes. Il y en a pourtant d'une autre eſpéce, petites, & longues comme des noyaux d'Olives. Je ne ſçai ſi ce ne ſeroit point de ce fruit, dont Strabon a parlé quelque part. Peut-être auſſi eſt-ce de ces petites pommes à noyau, dont je vous ai fait mention. On en apporte ici une grande quantité de ſéches de la Mecque.

Des Figues. Ce pays produit auſſi pluſieurs eſpéces de Figues. Celles d'Alexandrie ſont admirables. Les autres ſont plus groſſes, & aſſez bonnes. Je ne vous parle point du Figuier d'Adam ; j'aurai lieu de vous en entretenir dans la ſuite ; mais peut-être ſerez-vous ſurpris de ce que je vais vous dire. Il y a ici une eſpéce de Figues, nommées Figues de Pharaon, que porte le Sycomore, non pas à ſes branches, mais au corps & au tronc même de l'arbre. Pour cela on le bat avec de groſſes pierres & des marteaux, & de ces meurtriſſures ſortent ces Figues de la groſſeur, & de la forme à peu près des Figues ordinaires. Ce fruit eſt très-inſipide ; auſſi ne ſert-il de nourriture qu'aux pauvres gens & aux oiſeaux.

Les

Les Citronniers & les Orangers ſont les arbres qu'on voit le plus ordinairement dans les jardins de ce pays ; & quoi qu'on n'en ait aucun autre ſoin que de les arroſer, qu'ils ſoient même ſauvageons & pleins d'épines, leur fruit ne laiſſe pas d'être fort bon. Les Egyptiens mangent les Citrons, comme nous mangeons les Pommes en France. Des Orangers & des Citronniers.

On ne fait point de Vin en Egypte ; car je crois qu'on doit compter pour rien celui que font quelques Coptes pour leur uſage particulier. Ainſi on peut dire que tout le Vin qu'on boit ici vient de dehors. Le meilleur quand on y eſt fait, & le plus facile à conſerver, vient de Chypre. On l'appelle Vin de la Commanderie, parce que le plus eſtimé ſe tire d'un endroit, qui étoit anciennement une Commanderie appartenante aux Chevaliers de ſaint Jean de Jéruſalem, connus aujourd'hui ſous le nom de Chevaliers de Malte. Pour moi je n'en uſe point d'autre, parce que c'eſt celui que je trouve le moins malfaiſant. De la Vigne.

Cependant de ce qu'on ne fait point de vin en Egypte, on ne doit pas conclure que le raiſin y ſoit un fruit rare. Il y eſt au contraire très commun & très abondant. Il n'eſt pas croyable combien rapporte un ſeul pied de vigne. Il y en a un dans la maiſon Conſulaire de France, qui a porté 436 groſſes grapes de raiſin, & qui en donne ordinairement 300. Le raiſin de ce pays-ci eſt fort bon, & comme je l'ai remarqué dans une autre Lettre, on en feroit du vin de même qualité, ſi l'on étudioit ce ce qu'il faudroit obſerver pour y réuſſir, ou que la ſuperſtition des Turcs permît d'y travailler.

On trouve ici diverſes autres ſortes d'arbres, que nous n'avons point en Europe. Dans l'Egypte ſupérieure il en croît un qu'on appelle *Séner*. On s'en ſert à brûler, & il a cela de propre, qu'il fait un très bon feu, ſans laiſſer aucunes cendres, ou ſi peu, qu'à peine en trouve-t'on jamais dans le foyer. De l'Arbre appellé *Séner*.

A quelques journées d'Eſſené dans les déſerts voiſins de la Libye, on trouve une contrée, où croît l'arbre du Sené. Un peuple barbare habitant de ce pays ébranche cet arbre dans une certaine ſaiſon de l'année, & en apporte les branches à Eſſené. C'eſt de là qu'elles ſont envoyées au Caire, où l'on en détache les feüilles, dont vous voyez qu'on ſe ſert dans nos médecines. On y en apporte auſſi des pays voiſins de la Mecque ; & comme ſi l'on avoit craint de ſéparer deux choſes, qui vont ordinairement Du Sené.

enſemble, on y a joint la Caſſe, qui vient de Damiette, comme je l'ai dit ailleurs, pour en faire une Ferme particuliére, dépendante uniquement du Bacha. Ainſi ſon Fermier ſeul a le droit de faire ce commerce, que la trop grande abondance, comme la trop petite quantité, rend également déſavantageux. Il paye ſouvent bien cher le privilége excluſif qu'il a d'acheter ces drogues de la premiére main.

Du Lotus & du Saffranon.

Il me reſte à vous entretenir, Monſieur, de matiéres beaucoup plus embarraſſantes. Votre *Lotus* m'a fait donner la torture à une infinité de perſonnes, & je me la ſuis donnée à moi-même pour trouver ſa convenance, ſans avoir encore pu rien découvrir juſqu'ici, qui fût capable de contenter parfaitement un eſprit raiſonnable comme le votre. Cependant il n'eſt pas poſſible qu'une plante, ou un fruit ſi utile ſe ſoit perdu, & il doit vraiſemblablement ſubſiſter encore en Egypte, puiſque les productions de la nature ne ſont pas comme celles de l'art, ſujettes aux révolutions & aux efforts du temps, qui détruit tout. C'eſt donc à vous de voir s'il n'y a pas moyen de trouver une deſcription plus propre de ce délicieux *Lotus*, que celle que vous m'avez envoyée, & ſi les Auteurs anciens, qui en parlent, ne ſe ſont point mieux expliqués ſur ce ſujet. Selon eux, dites-vous, cette plante reſſemble au pavot, & eſt très bonne à manger; mais vous ajoutez que vous doutez ſi ce n'eſt point le Ris, ou une eſpéce de Féve. Peut-être pourroit-on conjecturer que ce fruit n'eſt autre choſe que la Colocaſſe, qui eſt très commune dans ce pays. Il s'y en trouve quantité, & elle eſt fort bonne à manger, lorſqu'elle eſt bien aprêtée. C'eſt une groſſe racine preſque ronde, & de couleur rougeâtre. Mais la forme de la Colocaſſe ne convient pas à celle du Pavot, & le Ris ne convient pas à l'oignon de la Colocaſſe. D'autres penſent que cette plante n'eſt autre choſe qu'un bled particulier, qui croît dans l'Arabie, & qu'on trouve auſſi en Egypte; on l'appelle *Dourra*. Cependant il faut avouer que dans tout cela on ne voit aucune convenance, je ne dis pas parfaite, mais même apparente avec le *Lotus* des Anciens.

On m'a parlé auſſi d'une plante, qui croît vers les montagnes, & dont les Arabes font ſécher la moëlle pour ſe nourrir. On ajoute que dans une grande diſette, qui arriva en Egypte il y a vingt ans, ces peuples enſeignoient cette plante aux pauvres ha-

bitans du pays, auſquels elle fut d'un grand ſecours. Sur cette conformité imparfaite, on ſeroit tenté peut-être de croire que c'eſt ici le *Lotus*; mais ſans avoir vû la plante même, ſans connoître ſa forme & ſes propriétés, peut-on rien aſſurer de ſolide & qui ſatisfaſſe?

Pour moi, toutes réflexions faites, je ne trouve aucune plante entre celles que produit l'Egypte, qui puiſſe mieux convenir avec le *Lotus* des anciens que le Saffranon. Cette plante pouſſe une tige aſſez haute, du ſommet de laquelle ſort une eſpéce de petite pomme preſque ſemblable à la tête de pavot, & environnée de fleurs, qui ſervent à la teinture. La récolte de ces fleurs eſt ſi conſidérable, que la France en tire quelquefois ſept a huit cens groſſes bales dans une ſeule année, ſans ce qu'on en envoye à Alep, & ailleurs. Cette pomme ou capſule, comme vous voudrez la nommer, renferme une ſemence de la groſſeur d'un petit pois, ou d'une groſſe lentille, qu'on appelle ici graine de Perroquet, parce que ces animaux s'en nourriſſent volontiers. Elle eſt très ſavoureuſe, d'un goût qui approche de celui du chenevis, mais moins huileuſe que cette graine; en ſorte qu'on pourroit aiſément en faire du pain. La même plante croit auſſi en Allemagne; mais ſa fleur n'a pas la même vertu. Il eſt vraiſemblable qu'elle viendroit auſſi parfaitement bien en France, ſi on l'y cultivoit; peut-être même y réuſſiroit-elle mieux, ſurtout dans les Provinces méridionales. Je le répete: je ne trouve point de plante en Egypte, dont la qualité & la forme conviennent ſi bien au *Lotus*. Quelques-uns cependant ſont perſuadés que ce fruit n'eſt autre choſe que le bled de Turquie ou de Barbarie, qui apparemment n'étoit point connu en Europe du tems des Romains; & je ſerois aſſez volontiers de leur ſentiment.

Du Papyrus, ou Figuier d'Adam.

Il ne m'eſt pas moins difficile de vous donner des lumiéres bien nettes ſur ce que c'eſt que le *Papyrus* des Anciens, dont on ſe ſervoit non ſeulement pour écrire, mais dont on faiſoit même des vaſes à boire, & dont on vendoit les feuilles pour ſervir d'aſſiettes & de plats. Je ſerois cependant aſſez porté à croire avec beaucoup d'autres, que ce n'eſt autre choſe que la plante appellée ici Figuier d'Adam, & par les Arabes *Mons*. Elle y a en effet beaucoup de rapport. L'Arbriſſeau qui porte ce nom, & qui eſt fort commun du côté de Damiette, produit une eſpéce de figues, qui viennent en bouquet. Il y en a toujours au

moins une douzaine enſemble. Elles ſont de la groſſeur du pouce, & de la longueur d'un grand doigt. C'eſt un fruit très froid, & à mon goût fort agréable. Auſſi eſt-il fort eſtimé. Du reſte cette plante a la cime lanugineuſe, la tige aſſez haute, & les feuilles de la longueur d'une aulne, & de la largeur de deux pieds. Auſſi ſervent-elles, non ſeulement de plats & d'aſſiettes, mais même de napes dans le beſoin. Les Turcs ont auſſi le ſecret de les tortiller, & d'en faire des cornets, dans leſquels on peut puiſer de l'eau, & boire à ſon aiſe. C'eſt là ſans doute le *Papyrus*, dont il eſt tant parlé dans les Auteurs.

Voilà, Monſieur, tous les éclairciſſemens que je puis vous donner au ſujet du *Lotus* & du *Papyrus*. Si je ne vous en inſtruis pas plus parfaitement, ce n'eſt pas que ces plantes, ſi néceſſaires & ſi vantées, ſe ſoient perduës, pendant que tant d'autres moins utiles ſe ſont conſervées. C'eſt que les Auteurs, qui en ont traité, ou ne les ayant eux-mêmes jamais vûës, & n'en parlant que ſur le rapport d'autrui, ou n'ayant pas voulu ſe donner la peine de nous en laiſſer des deſcriptions exactes, ne nous en ont donné qu'une déſignation fort imparfaite, auſſi-bien que de quelques autres plantes, au ſujet deſquelles par conſéquent je ne vous donnerai pas préſentement toute la ſatisfaction que vous pourriez ſouhaiter. De ce nombre eſt par exemple l'herbe *Agriſis*, dont les Egyptiens ſe ſervoient autrefois dans certaines cérémonies. Pour ſatisfaire pleinement là-deſſus à l'exactitude de vos lumiéres & à votre curioſité, j'aurois beſoin de plus de loiſir, de plus d'étude & d'application que mes occupations ne m'en permettent.

Je ne dois pas oublier de vous dire, en finiſſant cette matiére, que quoi qu'on apporte beaucoup de bois de Conſtantinople en Egypte pour la conſtruction des bateaux & des édifices, on ne doit pas conclure de là qu'elle en manque de propre à cet uſage. Il eſt vrai qu'il n'y croît ni Chêne ni Sapin, parce que la diſpoſition & la nature du terroir n'y ſont pas convenables. Mais en récompenſe elle a le Sycomore, qui peut bien les remplacer. Ce bois eſt excellent pour réſiſter à l'eau auſſi-bien qu'à l'air. Auſſi eſt ce pour cette raiſon, que les Egyptiens s'en ſervoient autrefois à faire les caiſſes, dans lequelles ils renfermoient leurs Momies.

Des animaux. J'entre de là, Monſieur, dans un champ plus vaſte & plus

animé, où l'air, l'eau & la terre vont me fournir également une matiére des plus curieuſes. Je parle de ce qui regarde les animaux différens que produit l'Egypte, & dont la nature de cette Lettre m'oblige de vous entretenir. Pour le faire avec quelque méthode, je diviſe tous les animaux, qui peuplent ou infeſtent ce vaſte pays, en volatiles, en aquatiques, ou poiſſons, & en terreſtres, qui ſe ſubdiviſent eux-mêmes en animaux domeſtiques, ou privés, en bêtes fauves, en reptiles, & en inſectes; & ſur ce pied là, je commence d'abord par les volatiles. maux qu'on voit en Egypte.

Les Oiſeaux qu'on trouve en Egypte mériteroient ſeuls un volume entier. Je ne crois pas qu'il y ait de pays au monde, où on en voye de ſi ſinguliers & de tant de ſortes. Les Damoiſelles de Numidie, les Agobilles, & beaucoup d'autres, qu'on voit & qu'on a vûës dans la Ménagerie du Roy, ſe tirent d'Egypte. Un Oiſeleur de S. M. a actuellement ici un Oiſeau, dont le bec eſt ſi ſingulier, que ſi un Peintre en vouloit repréſenter un d'imagination, & le faire ridicule, il ne pourroit jamais atteindre à la biſarrerie de celui-ci. Des Oiſeaux.

Il eſt vrai que ce pays ne produit ni Perdrix, ni Liévres, ni Lapins, ni de toute cette eſpéce de chaſſe de terre, dont le Levant eſt rempli; mais en récompenſe celle d'eau y eſt très abondante. A peine le froid commence à ſe faire ſentir en Europe, qu'on ne manque ici ni de Canards, ni de Sarcelles, ni de Bécaſſines & de Pluviers, ni même de Cailles & de Tourterelles paſſagéres, qui ſont fort bonnes. A la vérité toutes les eſpéces d'Oiſeaux aquatiques, qui ſont les plus abondans, ne ſe trouvent pas dans tous les endroits du Nil. Les uns s'arrêtent aux embouchures, d'autres au Caire, ou aux environs; il y en a qui remontent juſques dans l'Egypte ſupérieure. Les différens lacs, qui ſe forment dans les campagnes des inondations du Nil, ſervent auſſi de retraite à un grand nombre de ces Oiſeaux, qui vivent du poiſon de ces étangs. Ils en ſont ordinairement tout couverts pendant l'hiver. Mais il faut obſerver, qu'on y en voit beaucoup moins dans les années, où cette ſaiſon n'eſt pas rude dans les pays Septentrionnaux. Il ſemble qu'on pourroit conclure de cette remarque, que la néceſſité bien plus que l'habitude oblige ces animaux à changer de climat, & qu'il n'y a que l'extrême rigueur du froid, qui les force à ſe réfugier comme par degrés dans les lieux où la température de l'air eſt plus conforme à leur nature. Des Oiſeaux aquatiques.

De la Volaille.

La volaille eſt de même fort commune en Egypte, & auſſi bonne que le climat peut le permettre. Ainſi lorſque les hivers ſont froids, & qu'elle eſt bien nourrie, elle eſt fort graſſe & très délicate. Le Pigeonneau de maiſon ſur tout eſt très eſtimé ici, & avec raiſon; car c'eſt un des meilleurs mangers qu'on y ait. On a éprouvé ſi un Poulet éclos ſous la Poule eſt meilleur qu'un autre éclos à la maniére ordinaire du pays, c'eſt-à-dire, dans le four. Pluſieurs tiennent pour le premier; pour moi je crois la choſe fort égale.

Des Oiſeaux de proïe.

Enfin ce pays-ci ne manque point non plus d'Oiſeaux de proïe. Il s'y trouve quantité d'Eperviers, dont on ne fait aucun uſage: on y prend ſeulement une petite eſpéce de Faucons, que l'on nomme *Saer*, dont l'Egypte doit fournir un certain nombre, qu'elle entretient pour la chaſſe du Grand Seigneur. Il y a auſſi d'autres petits Oiſeaux de proïe, qui chaſſent aux Cailles. Enfin ce pays eſt ſur-tout ſi rempli de Milans, que l'air en eſt quelquefois obſcurci. Les Arabes appellent cet Oiſeau *le Pere de l'air*, pour déſigner l'excellence de ſon vol.

De l'Ibis, ou Chapon de Pharaon.

Ce ſeroit ici le lieu de parler de l'*Ibis* des Anciens; mais c'eſt encore un de ces articles ſur leſquels je ne puis guéres donner que des conjectures. En effet, le ſeul caractériſtique, qui dans les Auteurs diſtingue l'*Ibis* des autres Oiſeaux, c'eſt qu'il fait une guerre mortelle aux Serpens, dont le pays eſt infeſté. Or, comme il ſe trouve en Egypte quatre ou cinq ſortes d'Oiſeaux également ennemis des Serpens, & qui les dévorent, & que nous n'avons point d'ailleurs de deſcription fort exacte de l'*Ibis*, il eſt très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de déterminer l'eſpéce, qui peut lui convenir. La Gruë, la Cicogne, l'Epervier, le Milan, le Faucon, donnent tous la chaſſe aux Serpens, & en détruiſent un très-grand nombre. Dans le mois de Mai, lorſque les vents ſoufflent, & que les campagnes ſe ſont découvertes, on voit ces différentes eſpéces d'Oiſeaux deſcendre par troupes de la haute Egypte, d'où ils ſont chaſſés par les pluies, ou ſortir des montagnes de ſables, dont le Nil eſt bordé, & s'approcher des lieux plus frais. C'eſt alors qu'ils rendent au pays ce ſervice, qui a fait regarder l'*Ibis* par les Anciens comme un oiſeau ſacré, & qu'Horace a exprimé par ces vers: *

Nunc in reluctantes Dracones
Egit amor dapis atque pugnæ.

* Dans ſes Odes, Liv. 4. Od. 4.

Mais malgré cela je ne vois point qu'aucun de ces Oiſeaux ait un véritable rapport avec l'*Ibis*, ſuivant la figure que les Hieroglyphes nous en donnent, ou que nous nous imaginons le repréſenter. D'ailleurs la Cicogne & la Grue ne ſont point particuliéres à l'Egypte; elles ne font que paſſer. Les autres Oiſeaux même que je viens de nommer, quoiqu'ils reſtent dans le pays, & lui appartiennent par cet endroit, ſe voyent de même par tout ailleurs. Or l'*Ibis* eſt décrit comme un oiſeau, qui n'eſt propre qu'à l'Egypte *, *avis peculiaris Ægypti.* Cependant il n'eſt pas croyable que cet Oiſeau ſe ſoit perdu. Daper dit même dans ſon Afrique qu'on le trouve entre Roſette & Alexandrie.

Au milieu de ces ténebres épaiſſes me permettriez-vous de hazarder une conjecture? On voit en Egypte un Oiſeau particulier à ce pays, & abſolument inconnu en Europe. On pourroit le comparer à un Chapon pour la forme, excépté qu'il eſt plus gros; auſſi l'appelle-t'on ici *Chapon de Pharaon*, & à Alep *Saphan Bacha.* Il dévore les Serpens comme l'*Ibis*; d'ailleurs il y en a de blancs, & de blancs & de noirs, qui eſt la couleur que Pline donne à cet Oiſeau ſacré. Tout cela ne prouveroit-il point que c'eſt ici l'*Ibis* des Anciens? J'ajoute une particularité, qui peut encore ſervir à fortifier ma penſée; c'eſt que ce Chapon de Pharaon ſuit du Caire pendant plus de cent lieues les Caravannes, qui vont à la Mecque, pour ſe repaître des carcaſſes des animaux, qu'on tuë pendant le voyage, & que dans toute autre ſaiſon on n'en voit aucun ſur cette route. Ne ſeroient-ce point là ces Oiſeaux, ou plutôt ces *Ibis*, que Moyſe mena avec lui dans le déſert, & ne pourroit-on point croire qu'ils auroient ſuivi ſon armée? L'Hiſtoire dit, à la vérité, qu'il les fit porter en cage par un effet de ſa prévoyance; mais ce ne ſeroit pas la premiére fois qu'un Hiſtorien auroit embelli ſa narration en faveur de ſon Héros. Ne peut-il pas ſe faire d'ailleurs que les habitans des lieux, où ces Oiſeaux dévorerent tant de Serpens, n'y en ayant jamais vû auparavant de cette eſpéce, au lieu d'imaginer qu'ils ſuivoient l'armée pour profiter de la proïe qu'ils attendoient, ſe perſuadaſſent qu'on les y avoit apportés, & que cette opinion prévalût enſuite dans l'armée même? Quoi qu'il en ſoit les Auteurs nous ont parlé d'une maniére trop vague au ſujet de l'*Ibis*, pour que nous puiſſions tirer quelque induction cer-

* Pline dans ſon Hiſt. Nat. Liv. 10.

raine de leur rapport ; & pour vous dire naturellement ma penſée, je crois que nous devrions renoncer à les entendre, quand ils ont parlé de maniére à ne vouloir pas être entendus. Tout l'expédient que je trouverois en ceci, ſi l'on permettoit d'en trouver, ce ſeroit de dire, que ſous le nom d'*Ibis*, les Anciens ont compris indiſtinctement tous les Oiſeaux, qui rendoient à l'Egypte le bon office de la purger des dangereux reptiles que ce climat produit en abondance.

Des Abeilles. En vous entretenant des Oiſeaux que produit l'Egypte, je ne dois pas oublier de vous parler des Abeilles ou Mouches à miel. Il y en a une très-grande quantité dans ce pays, & on y conſerve encore aujourd'hui un uſage introduit par les anciens Egytiens de les nourrir d'une maniére très-ſinguliére. Vers la fin d'Octobre, lorſque le Nil, en baiſſant, a laiſſé aux Laboureurs le temps d'enſemencer les terres, la graine de ſainfoin eſt une de celles qu'on ſéme des premiéres, & qui rapporte le plus de profit. Comme la haute Egypte eſt plus chaude que la baſſe, & que les terres y ſont de même plutôt découvertes de l'inondation, le ſainfoin y croit auſſi plutôt. La connoiſſance que l'on en a, fait qu'on y envoye de toutes les parties de l'Egypte les Rûches à miel qui s'y trouvent, afin que les Abeilles joüiſſent de meilleure heure de la richeſſe des fleurs, qui naiſſent dans cette contrée, plutôt qu'en aucun autre endroit du Royaume. Ces Rûches parvenuës à cette extrémité de l'Egypte, y ſont entaſſées en pyramides ſur des batteaux préparés pour les recevoir ; après avoir été toutes numérotées par les particuliers, qui les y dépoſent. Là ces Mouches à miel paiſſent dans les campagnes pendant quelques jours ; enſuite lorſqu'on juge qu'elles ont à peu près moiſſonné le miel & la cire, qui ſe trouvent dans les environs à deux ou trois lieües à la ronde, on fait deſcendre les batteaux qui les portent, deux ou trois autres lieües plus bas, & on les y laiſſe de même à proportion autant de temps qu'il eſt néceſſaire pour moiſſonner les richeſſes de ce canton. Enfin vers le commencement de Février, après avoir parcouru toute l'Egypte, elles arrivent à la mer, d'où l'on repart pour les conduire chacune dans les lieux de leur domicile ordinaire. Car on a ſoin de marquer exactement ſur un regiſtre chaque quartier, d'où partent les Rûches au commencement de la ſaiſon, leur nombre, & les noms des particuliers qui les envoyent, auſſi-bien que les numé-

ro-

ro des batteaux, où elles ont été arrangées relativement à leurs habitations. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'avec la plus grande fidelité de mémoire, qu'on puiſſe imaginer, chacune de ces Abeilles retrouve ſa ruche, & ne ſe méprend jamais à cette reconnoiſſance. Ce qui me paroît plus admirable encore, c'eſt que les anciens Egyptiens ayent été ſi attentifs à tous les avantages qu'ils pouvoient tirer de la ſituation de leur pays; qu'après avoir obſervé que toutes choſes mûriſſoient plutôt dans la haute Egygte, & beaucoup plus tard dans la baſſe, ce qui faiſoit une différence d'une extrémité à l'autre de plus de ſix ſemaines, ils ayent ſongé à faire de ſorte la récolte de la cire & du miel, qu'il ne s'en perdît aucune partie; & qu'ils ayent trouvé cette maniére ingénieuſe de la faire faire par les Abeilles, ſucceſſivement ſuivant la maturité des fleurs, & l'arrangement de la nature.

Des Poiſſons.

Le poiſſon n'eſt pas moins commun ici que le gibier & les autres oiſeaux. Le Nil en fournit en abondance, & de pluſieurs ſortes, & les côtes du Delta ſont également poiſſonneuſes. Il eſt certain qu'il doit y avoir en Egypte une quantité prodigieuſe de poiſſon, puiſqu'on a remarqué que ſur ces lacs, ou étangs, où ſe retire le gibier d'eau, il ſe raſſembloit quelquefois juſqu'à cent mille Agobilles, oiſeau vorace, auquel il faut par jour au moins trois ou quatre livres de poiſſon.

De l'Anguille & du Harang.

Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que dans cette quantité étonnante de poiſſons, il ne ſe trouve guéres que l'Anguille, qui reſſemble à ceux qu'on prend dans nos riviéres d'Europe. Il eſt vrai cependant qu'en Décembre, en Janvier, & en Février, on pêche ici de très bon Harang. Ce qui vous ſurprendra, c'eſt que ce poiſſon ne ſe trouve qu'aux environs du Caire; on n'en prend point à Roſette, & fort peu à Damiette, par où il devroit paſſer pour monter vers cette premiére ville; on n'en voit pas même dans la Méditerranée. Je laiſſe à vos réflexions le ſoin de chercher la cauſe d'une telle biſarrerie de la nature.

Du Boulti.

Il y a auſſi au Caire une eſpéce de poiſſon que l'on appelle *Boulti*, & qui reſſemble beaucoup à la Carpe. Ce poiſſon, ſi l'on en croit le Macriſi, n'a pas toujours été connu en Egypte; & ce n'eſt, ſelon cet Auteur, que depuis quelques ſiécles qu'on en trouve dans le Nil. S'il eſt vrai que l'Egypte ait fait une acquiſition de ce côté là, elle a auſſi beaucoup perdu d'un autre, puiſque, comme je l'ai dit ailleurs, l'arbre du baume ſi célébre

autrefois n'y ſubſiſte plus depuis long-temps. Ce baume étoit ſi recommandable aux Chrétiens du pays, qu'ils auroient douté de la validité de leur baptême, ſi on n'en eût pas mêlé quelques goutes dans l'eau, dont on ſe ſervoit pour cette cérémonie. Au reſte je ne crois pas qu'il fût ſemblable à celui de la Mecque. Ce dernier en effet coule des arbres à la maniére de toutes les réſines, au lieu que celui d'Egypte ſe recueilloit d'une autre façon.

De la Nacre.

On voit encore ici des Nacres de perles, dont les huitres ſont d'un très-bon goût. La pêche s'en fait ſur les côtes de la mer rouge, où elle eſt fort abondante. On trouve ſur cette côte une infinité de poiſſons de différentes eſpéces.

D'un Poiſſon ſingulier.

On y en pêche un entre autres, qui approche de la figure d'une femme, ayant deux bras & deux mains, dont il ſe bat le ſein, lorſqu'il eſt pris, en pouſſant des cris à peu près ſemblables à ceux d'un homme. La peau de ce poiſſon eſt fort épaiſſe, & eſt d'un grand uſage pour les habitans de ce pays. Ils s'en ſervent en guiſe de ſouliers pour ſe garantir de la dureté des roches, & de l'ardeur des ſables, ſur leſquels il n'y a point d'homme, qui puiſſe s'arrêter pieds nuds pendant un quart d'heure.

Des animaux domeſtiques, & du prix des viandes.

Je paſſe aux animaux domeſtiques, que l'Egypte ne produit pas avec moins de fécondité que tous les autres. On y trouve des Bœufs, des Bufles, des Veaux, des Moutons, & des Chévres en quantité. Auſſi la viande y étoit-elle à très-grand marché autrefois; mais les choſes ont beaucoup changé, ſur-tout depuis la peſte & la famine de l'année 1696. La livre de Mouton vaut aujourd'hui quatre ſols, celle de Bœuf deux ſols ſix deniers, la Poule s'y vend huit à dix ſols, la paire de Pigeonneaux ſix ſols, & il n'y a pas d'apparence que les choſes retournent à leur premier état. L'abondance des Piaſtres d'Eſpagne, qui paſſent dans ce pays depuis qu'on en tire des Caſtors pour l'Europe, & qui ſont fort communs, même chez les habitans de la campagne, a contribué ſans doute à cette augmentation. Jamais le Payſan ne fut ſi riche que depuis quelques années.

Des Moutons.

La viande la plus commune chez les Turcs, c'eſt le mouton. Il n'eſt bon en Egypte que pendant la verdure, c'eſt-à-dire, en Décembre, Janvier & Février; dans toute autre ſaiſon, il ſent la laine. On tond les Moutons pour en avoir la toiſon; mais en général, ce n'eſt point l'uſage ici de les couper, comme on le pratique en Europe.

Les Chévres y ſont bonnes, autant qu'elles peuvent l'être; mais elles ſont mille fois plus belles, qu'elles ne ſont bonnes. Leurs oreilles pendantes quelquefois de deux pieds, leur nez aquilin, & leur peau marquetée avec la derniére juſteſſe, rendent cet animal un des plus agréables que l'on puiſſe voir. Des Chévres.

On rencontre ſouvent la même régularité dans les Bœufs; & il y en a d'une ſi grande beauté, que le pinceau ne ſçauroit repréſenter rien de plus flatteur. Toutes les mêmes marquetures, qui ſe voyent d'un côté, ſe trouvent également de l'autre. La chair de cet animal eſt admirable, ſur-tout dans la verdure. Elle ne le céde pas en bonté à celle des Bœufs de Hongrie, ni à aucune autre. Elle a même cela de plus excellent, qu'elle eſt extrêmément nourriſſante. Des Bœufs.

On ne mange point de Veau en Turquie; les Juifs ſeuls en achetent quelques-uns. C'eſt un agrément de moins qu'on a ici; mais les Turcs regardent comme une folie, & même comme un péché, de tuer dans ſa petiteſſe un animal, qui dans ſa juſte grandeur peut être d'une utilité conſidérable. Des Veaux.

En récompenſe, on fait ici une grande conſommation de chair de Buffle. Il y a beaucoup de ces animaux en Egypte, où ils n'ont pas la férocité de ceux d'Europe. Leur lait eſt d'un très-grand uſage; on en fait même du beurre qui eſt excellent, & auſſi bon qu'on en mange en aucun autre pays du monde. La chair de Buffle, & même celle de Bœuf n'eſt que pour le peuple. Les Grands croiroient ſe deshonorer s'ils en faiſoient ſervir ſur leur table. Des Buffles.

Le Cheval eſt par tout un animal ſi utile & ſi eſtimé, que vous ne ſerez pas fâché que je m'étende davantage ſur ce qui le regarde. En général les Chevaux d'Egypte ſont naturellement beaux, & beaucoup plus gras que ceux de Barbarie. Les pâturages abondans qu'ils ont dans ce pays-ci pendant pluſieurs mois de l'année, contribuent à cette différence. Des Chevaux.

Il y a ici de deux ſortes de Chevaux. Les uns ſont Arabes, & s'appellent Chevaux Turcs; les autres ſont des Chevaux du pays. Les premiers ſont les moins beaux, & cependant les plus chers, parce qu'ils ont plus de viteſſe & de feu; qualité que les Turcs eſtiment infiniment dans ces animaux. Les Chevaux d'Egypte au contraire ont beaucoup de mine, de taille, & de fierté; mais ils ſont ordinairement mous, & ſans feu; défaut qui

leur eſt commun avec la plûpart des Chevaux élevés & nourris comme eux dans les plaines, & dans les pays chauds. Ils peuvent paſſer pour de fort beaux Chevaux de parade ; mais ils ne ſont pas de ſervice dans les pays de boües, ou de montagnes. Cependant malgré cette mauvaiſe réputation qu'ils ont en Turquie, on ne laiſſe pas d'en envoyer beaucoup à Conſtantinople, où les Bachas en font paſſer de tems en tems. Iſmaël Bacha en fit préſent d'une trentaine au Grand Seigneur & au Viſir, & celui qui gouverne aujourd'hui, en fait chercher actuellement pour le même ſujet. Je vis les premiers, dont je fus très-peu content. Tous les Officiers de conſidération, que la Porte envoye en Egypte le long d'une année, reçoivent beaucoup de ces Chevaux en préſent, & les emmennent enſuite avec eux, pour en régaler à leur tour leurs Patrons. C'eſt par là que les Chevaux d'Egypte ſont fort connus à Conſtantinople, quoiqu'il y en ait de meilleurs & de plus beaux dans diverſes autres Provinces de l'Empire.

Quoique les Chevaux ſoient très-communs en Egypte, c'eſt peut-être cependant l'endroit du monde, où il eſt plus difficile d'en trouver de paſſables dans l'âge où ils ſont en état de rendre ſervice. De cent Chevaux au-deſſus de cinq ans, je mets en fait qu'il s'en trouve plus de quatre-vingt-dix brûlés ou eſtropiés. Les Chevaux ne ſont pas plutôt entrés dans leur quatriéme année, que les Turcs les montent, & que les pouſſant à toute bride, ſuivant leur mauvaiſe coutume, il les arrêtent par des ſaccades. Tel eſt l'exercice de tous les Turcs, au moins deux fois la ſemaine. Ils ruinent ainſi un Cheval en très-peu de mois. Les jambes leur deviennent enflées, foibles, même tortues & contrefaites. Le reméde dont on uſe pour les guérir, ou les fortifier, eſt de leur bruler les jambes en dedans & en dehors ; en ſorte que l'on voit de beaux Chevaux défigurés & eſtropiés de la plus cruelle maniére du monde. Ceux qui échapent à ces mauvais traitemens, ne laiſſent pas d'être ruinés par ces courſes outrées & continuelles. Les Turcs ont même la précaution, quand ils ont quelques bons & beaux Chevaux, de les défigurer de cette maniére, afin que les Bachas, ou ceux de qui ils dependent, ne les leur demandent point. Souvent auſſi pour prévenir cet inconvenient, ils tiennent leurs Chevaux éloignés du Caire dans des villages, afin de s'en prévaloir auprès des Grands, dont

ils peuvent avoir beſoin, lorſqu'il leur ſurvient quelque affaire. Car les Turcs n'eſtiment rien tant qu'un beau cheval.

Cependant ces Chevaux ainſi défigurés ne laiſſent pas d'être très-chers. Lorſqu'ils ont de l'apparence, & qu'ils conſervent encore quelque vigueur, ils ſe vendent deux & trois cens écus, & juſqu'à cinq cens, lorſqu'ils n'ont point ces deffauts. Les Poulains ſont à proportion à beaucoup meilleur marché. On en a de fort jolis pour deux cens ou deux cens cinquante livres; les plus chers ne paſſent pas trois cens livres, & on en trouve facilement. Peut-être qu'en les tirant du pays de bonne heure, ils s'accoutumeroient plus aiſément aux bouës & au pavé d'Europe.

Il y a ici des Chevaux de tout poil, beaucoup de gris pommelés, d'Aleſans brulés, de parfaitement noirs & blancs. Il s'y en voit quelques-uns d'un mélange fort ſingulier, comme des Iſabelles pommelés de noir, & quelques autres. Les plus beaux ſe tirent de la haute Egypte, autrement du Saïdi, où les paturages ſont plus abondans qu'en aucun autre canton de ce pays.

Des Anes.

Ce qui peut-être paroîtra ſurprenant, c'eſt que les Anes ne ſont gueres moins eſtimés en Egypte que les Chevaux, du moins y ſont-ils d'un très-grand uſage. Les Dames ne ſe ſervent point d'autre monture, & les hommes même s'en accommodent plus volontiers que des chevaux, lorſque leurs emplois le leur permettent. Auſſi faut-il avoüer que ces animaux n'ont rien ici de la pareſſe & de la peſanteur naturelle aux notres. Au-contraire ils ont un feu que les plus longues marches ne ralentiſſent point. Ils fourniſſent ſans difficulté aux longs voyages de la Mecque, & ont un pas ſi vite & en même tems ſi doux, que les Chevaux ne les peuvent ſuivre qu'au trot. Auſſi ne leur ſont-ils guéres inférieurs pour le prix. Quoi qu'ils ſoient ici très-communs, il s'en vend tous les jours juſqu'à deux & trois cens livres.

Des Chats.

Tandis que je ſuis ſur le chapitre des animaux domeſtiques, je ne dois pas oublier de vous parler des Chats. C'eſt à mon ſens avec beaucoup de juſtice que les anciens Egyptiens révéroient cet animal. Outre qu'il eſt le ſymbole de la vigilance, l'utilité & la beauté avoient part ſans doute au culte qu'ils lui rendoient. Les Rats & les Souris ſont ici en ſi grand nombre, que le ſecours des Chats eſt abſolument néceſſaire. On peut ajouter qu'ils y ſont ſi beaux, que jamais la nature ne produiſit

rien de plus charmant. Je ne ſuis pas amateur des Chats, mais toutes les fois que je jette les yeux ſur quelques-uns que j'ai dans ma maiſon, je ne puis m'empêcher d'admirer la varieté, la régularité, la biſarrerie même des couleurs, dont leur peau eſt bigarée. Il n'y a point de Tigre ni de Léopard en Afrique, qui ſoit ſi bien marqueté. Un pareil animal feroit honneur ſans contredit à une Ménagerie royale. Ce que je trouve de ridicule, c'eſt qu'on voit ici des hopitaux deſtinés pour ces ſortes d'animaux, & qu'une dévotion fanatique porte des péres & des méres à y envoyer de la viande & d autres proviſions pour leur entretien.

Des Chiens. Mais ſi les Egyptiens ont tant d'inclination pour les Chats, ils ont en récompenſe pour les Chiens une indifférence qui approche fort de l'averſion. Ces animaux ne ſont pas rares dans ce pays; on en trouve en grand nombre dans toutes les ruës des villes; mais jamais ils n'entrent dans les maiſons, ſi ce n'eſt peut-être à la campagne. Ce qu'il y a de plus ſingulier au ſujet de ces animaux, c'eſt qu'ils ſont, pour ainſi dire, diviſés par peuplades, qui ne ſe mêlent point, chacun reſtant dans le canton où il eſt né. Que ſi quelqu'un s'aviſe de paſſer d'une République à l'autre, il eſt reçu de maniére à lui faire perdre l'envie de revenir. Au Caire on a ſoin de leur donner de l'eau; c'eſt la ſeule attention qu'on daigne avoir pour ces animaux; encore n'eſt-elle pas générale. Par tout ailleurs s'ils en ont beſoin, ils en cherchent.

Des Bêtes fauves. A l'égard des bêtes fauves, elles ſont fort rares en Egypte, parce qu'elles n'y trouvent ni bois ni fontaines, ni même d'autres eaux que celles de ces lacs formés, comme je l'ai dit plus haut, par les débordemens du Nil, & que le pays eſt d'ailleurs ſi peuplé d'habitans & ſi découvert, qu'elles n'y peuvent avoir de retraite. On voit, à la vérité, quelques Renards & un petit nombre de Loups deſcendre pendant la nuit, dans les campagnes; mais ils y font peu de ſéjour, & dès que le jour commence à paroître, ils ne manquent pas de regagner en hâte les ſables & les déſerts.

De la Gazelle. On trouve pourtant vers Aléxandrie des Gazelles en aſſez grand nombre. C'eſt une eſpéce de Chevreüil, dont l'œil vif, grand & perçant a paſſé en proverbe. Pour loüer les yeux des Dames, on dit tous les jours qu'elles ont des yeux de Gazelles. Pour ce qui eſt des Lions, des Tigres, & des Léopards, on n'en

voit aucuns dans toute l'Egypte ; & s'il s'y rencontre quelques Sangliers, ils ſont plus doux que nos Porcs domeſtiques. Il ſeroit même aſſez difficile d'y découvrir quelque difference.

L'ennemi le plus redoutable qu'ayent les habitans de l'Egypte, & ceux qui comme eux vivent ſous ce climat, eſt l'Hippopotame. Cet animal qui prend naiſſance dans l'Ethiopie, & dont la figure a certainement beaucoup plus de rapport à celle du bœuf qu'à celle du cheval, deſcendant par le Nil dans la haute Egypte, porte le ravage dans tous les lieux où il ſe jette. On ne ſçauroit croire combien il eſt dangereux, & pernicieux aux biens de la terre, déſolant les campagnes, & mangeant par tout où il paſſe les épics de bled, ſurtout des bleds de Turquie. Il étouffe les hommes avec ſes jambes, qui ſont fort groſſes & fort courtes ; & en boit ſeulement le ſang. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'il a la peau épaiſſe de deux doigts, & qu'il eſt d'autant plus difficile à tuer, qu'il n'a qu'un très-petit endroit au front, où il puiſſe être bleſſé. Les Nubiens diſent qu'il a la voix terrible, & fait trembler la terre lorſqu'il mugit. Ils ajoutent qu'on n'en a jamais pris en vie. Des valets de cette nation, que j'ai chez moi, m'ont demandé une ſomme très-conſidérable, pour m'en faire venir une peau qui eſt à Sannar, & que quatre chameaux peuvent porter à peine. Un homme de bout dans le ventre de cet animal ne peut toucher avec la main le dos de la bête. Il y a quelques années que proche de Damiette on en prit un dont on conſerve encore la peau. On en apporte de Nubie au Caire, mais par tranches. Je ne connois point l'animal, qui lui eſt oppoſé, & je ne penſe pas qu'il ſoit connu en Egypte, où l'Hippopotame eſt d'ailleurs très-rare. Je ne puis cependant m'imaginer que la nature, qui dans tous les pays du monde a pourvû aux beſoins de chaque climat, & qui nulle part n'a produit le poiſon ſans l'accompagner de ſon remede, ne lui ait pas fait naître un ennemi. L'ignorance où nous ſommes de ſon exiſtence n'eſt pas une raiſon de la combattre. Les choſes les moins connuës, & quelque fois les plus incroyables, ne ſont pas ſouvent les moins certaines.

De l'Hippopotame.

Je joindrai à l'Hippopotame un animal, qui n'eſt pas moins à craindre pour ce pays, & qui étant amphibie, puiſqu'il vit également, & même plus ſur la terre que dans l'eau, peut être mis au nombre des animaux terreſtres. Je parle du Crocodile, cet enne-

Du Crocodille.

mi furieux de tous les pays qui ont le malheur d'en être infeſtés. Cet animal eſt fort commun en Egypte ; mais il ſe trouve ordinairement dans la haute, & il eſt très-rare d'en voir dans le Delta, où il n'y en a aucun, pas même à plus d'une journée au-deſſus du Caire. Il eſt extrémément dangereux, & fait beaucoup de dégât par tout où il ſe rencontre, ſur tout au-deſſus de *Girgey*, qui eſt le lieu de l'ancienne Saïde. On l'a vû emporter des hommes entiers & d'autres animaux, lorſqu'il pouvoit les joindre au bord du Nil. Des perſonnes dignes de foi m'ont aſſuré, que vers Eſſené il s'en voit de ſi prodigieux, qu'ils arrêtent quelquefois de petites Caravanes.

Maniere de le prendre.

La maniére, dont on les prend, eſt différente, & quelquefois aſſez ſinguliére. La plus ordinaire eſt de creuſer le long du Nil de grands foſſés, que l'on couvre de paille, & où cet animal va ſe précipiter. On en prend quelquefois avec des hameçons, en leur mettant pour appas un quartier de cochon, ou de lard, dont ils ſont fort friands. Quelques-uns ſe cachent dans les lieux, où ils ſçavent que cet animal fréquente, & lui tendent quelques piéges. Auſſi-tôt qu'il eſt pris, le Chaſſeur accourt avec de grands cris, & dit au Crocodile d'une voix forte & d'un ton menaçant, *Childraak-Scynche*, c'eſt-à-dire, *léve le bras* ; ce que fait l'animal ; alors le Chaſſeur lui enfonce ſous l'aiſſelle un dard à deux ou trois pointes armé de crochets, & le tuë. Il y a des gens aſſez hardis pour aller au Crocodile, lorſqu'il eſt endormi, & pour lui enfoncer le dard ſans qu'il ſoit pris au piége. D'autres le prennent d'une autre maniére que je ne ſçai pas ; mais certainement ce ne peut être avec des filets, puiſqu'ils ne ſont point ici en uſage.

Un des habitans de la haute Egypte en prit un l'année derniére d'une façon, qui autant par ſa ſingularité que par le danger, auquel cet homme s'expoſoit, mérite de vous être rapportée. Il expoſa un fils fort jeune, qu'il avoit, à l'endroit où le jour précédent cet animal avoit dévoré une fille de quinze ans appartenante au Gouverneur de ce lieu, qui avoit promis une récompenſe à celui qui le lui ameneroit mort ou vif En même tems cet homme s'étoit caché fort près de ſon fils, & tenoit une large planche toute prête pour l'exécution qu'il méditoit. A peine apperçut-il le Crocodile proche de l'enfant, qu'il enfonça ſa planche dans la gueule béante de l'animal. Alors ſes

dents

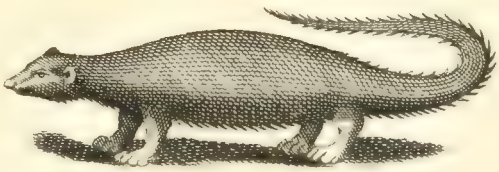


Figure de l'Ichneumon.

Figure de l'Hippopotame.

dents pointuës ſe croiſant les unes ſur les autres, entrérent dans ce morceau de bois, & le ſerrerent avec tant de violence, qu'il lui fut enſuite impoſſible d'ouvrir la gueule. L'homme la lui lia ſur le champ, & gagna ainſi les cinquante écus que le Gouverneur avoit promis à quiconque pourroit prendre cette bête.

Force extraordinaire de cet animal.

Au reſte cet animal eſt ſans contredit d'une force tout-à-fait extraordinaire. Il y a quelques jours qu'on m'en apporta un en vie de la longueur d'un pied & demi ſeulement. Il étoit attaché à une corde. Je lui fis délier le muſeau, & il ſe retourna ſur le champ pour mordre celui qui le tenoit; mais il n'attrapa que ſa propre queuë dans laquelle ſes dents entrerent ſi avant, qu'il fallut ſe ſervir d'un fer pour pouvoir lui ouvrir la gueule. Cet animal n'avoit peut-être pas quinze jours. Que peut faire un Crocodile de vingt pieds de longueur & davantage? J'en vis l'année derniére un de douze pieds, qui n'avoit pas mangé depuis trente-cinq jours, ayant toujours eu pendant ce tems-là la gueule fermée. D'un coup de queuë il renverſa cinq ou ſix hommes & une balle de Caffé, comme je pourrois renverſer ſix pions d'un jeu d'Echets.

Le Crocodile n'a point de langue, & ne mache point, parce que ſes dents entrent les unes dans les autres. Mais il avale ſa proye; & lorſqu'il ne peut avaler un homme entier, il le déchire avec ſes pattes. Il a ſur l'œil entre la paupiére une pellicule tranſparente, qu'il retire au coin de l'œil lorſqu'il ſort de l'eau, & qu'il étend au-contraire lorſqu'il y rentre. Il eſt hors de doute que ſi l'on peut venir à bout de lui jetter de la bouë ſur les yeux, il eſt à demi vaincu. J'ai pluſieurs fois eſſayé d'en élever de petits; mais ils n'ont jamais voulu manger, & ont conſtament rejetté tout ce qui leur a été donné ou fourré dans la gorge.

De l'*Ichneumon*, ou Rat de Pharaon.

A cet animal ſi grand & ſi furieux la nature a oppoſé un ennemi, qui pour être fort petit, n'en eſt pas pour lui moins redoutable. Vous comprenez, Monſieur, que je veux parler de l'*Ichneumon* pour qui les anciens Egyptiens avoient tant de vénération. Je ſçai que quelques-uns prétendent que cet animal n'eſt autre choſe qu'une eſpéce de Tortuë blancheatre, que les Arabes appellent *Cerſé*. Ils diſent que par un inſtinct naturel, elle épie le Cocrodile, lorſqu'il va faire ſes œufs & les enterre dans le ſable, & que dès qu'il eſt retiré, elle va les chercher pour les caſſer & les manger. Ils ajoutent que le Crocodile, qui veille de

ſon côté pour l'en empêcher, la voyant approcher, court auſſitôt à elle pour la dévorer, mais qu'en mordant la Tortuë, & ne trouvant ſous ſes dents qu'une écaille dure & impénétrable, il l'abandonne ſur le champ. Mais ſans parler de la figure que Dapper nous a donnée de l'*Ichneumon*, qui ne convient nullement à la Tortuë, tant de repréſentations en pierre, qui nous reſtent de cet animal, & dont pluſieurs ſont accompagnées de lettres hieroglyfiques, ne laiſſent aucun lieu de douter que ce ne ſoit ce qu'on appelle aujourd'hui *Rat de Pharaon*. C'eſt une eſpéce de petit Cochon ſauvage fort joli, & très-aiſé à apprivoiſer, qui a le poil hériſſé comme un Porc-épic. Il eſt toujours ennemi des autres rats, & ſurtout des Crocodiles, & n'a rien perdu de ſon ardeur naturelle à leur faire la guerre. Non-ſeulement il dévore leurs œufs, dont il ſe nourrit; mais il attaque encore avec courage les petits Crocodiles, dont il ſçait venir à bout en les prenant par le col au deffaut de la tête. J'en ai vû deux fois chez moi l'expérience, & je n'ai pû m'empêcher d'avoüer, que c'étoit avec juſtice que les anciens Egyptiens révéroient un animal ſi utile & ſi ſalutaire. On dit que de quatre cens œufs que le Crocodile pond à la fois, pour en ſauver quelques-uns de la fureur de cet ennemi mortel de ſon eſpéce, il eſt obligé de les tranſporter dans quelques petites Iſles lorſque le Nil s'eſt retiré, afin de donner le tems au Soleil de les faire éclore. On ajoute que lorſque cet animal dort au Soleil la gueule béante, ce qui lui arrive ordinairement, l'Ichneumon qui l'épie, entre dans ſon ventre, d'où il ne ſort qu'après lui avoir rongé les inteſtins; ce qui lui cauſe infailliblement la mort. C'eſt ainſi que la Providence toujours infiniment ſage, ſe ſert d'un petit animal, pour empêcher la multiplication d'un monſtre, qui ſemble n'être né que pour la ruine du genre humain.

Du nom de Pharaon.

A cette occaſion permettez-moi, Monſieur, de vous faire faire en paſſant une obſervation au ſujet du nom de Pharaon. Il eſt vrai que ce nom s'applique ici à de grandes choſes, & renferme quelquefois un éloge; mais il n'eſt pas moins certain que très-ſouvent auſſi c'eſt un terme fort injurieux, qui marque le dernier mépris. *Tu es un Pharaon, ou de race Pharaonique*: Il eſt difficile de pouvoir en Egypte dire pis à un homme. Par-là vous voyez qu'on s'y ſouvient encore de la perſécution que le peuple de Dieu eut à ſouffrir de la part de ce mauvais roi; & cer-

tainement c'eſt avec beaucoup de ſujet, ſi les Couſins & quelques autres inſectes, dont ce pays eſt affligé, nous ſont reſtés de ceux que la colére du Seigneur fit naître pour la punition de ce Prince.

Des Reptiles, ou Serpens.

En liſant ce que je vous ai écrit de l'Ibis & des autres oiſeaux de proïe, qui dévorent ici les ſerpens, peut-être vous êtes-vous imaginé que ces reptiles fourmillent en Egypte. Il ne faut cependant pas croire que cette région en ſoit tellement infeſtée, qu'on ne puiſſe l'habiter ſans riſque. Outre qu'ils ne ſont pas fort venimeux, on ne les voit que quand les chaleurs ſe font ſentir trop vivement dans les déſerts de la Libye, & que les eaux du Nil ſont abſolument retirées. Alors ils deſcendent à la vérité des montagnes pour chercher la fraicheur; mais la guerre continuelle que leur font les oiſeaux, dont je vous ai parlé, en détruit la plus grande partie, & tient ſi bien le reſte dans l'épouvante, qu'on n'en rencontre pas autant que vous pourriez l'imaginer.

De la Vipére & du Scorpion.

Au reſte ſi ces animaux ſont ſi peu à craindre dans ce pays, c'eſt à la bonté du climat qu'on en eſt redevable. Auſſi eſt-il certain que les ſerpens en général, & les autres bêtes venimeuſes, le ſont infiniment moins dans les pays chauds, que ſous les climats expoſés au froid. Ainſi la morſure de Vipére, la piqure de Scorpion, ſont ici très-peu dangereuſes. On les touche avec la même aſſurance que des fleurs; on les prend & on les careſſe avec autant de ſécurité que les animaux les plus doux & les plus tranquiles; on ſe fait un jeu de les porter dans ſa chemiſe. Il eſt admirable de voir ces Arabes tirer de leur ſein ce qui en Europe donneroit la mort à mille perſonnes. Rien n'eſt plus affreux, & rien n'eſt plus capable de cauſer en même tems de la ſurpriſe.

Des Salamandres.

Il faut cependant obſerver qu'on doit excepter de la régle générale les Salamandres. Il s'en voit beaucoup dans la haute Egypte, qui ne différent point des reptiles de cette eſpéce qu'on trouve dans les autres pays. Ainſi je ne m'arréterai point à vous en parler. Je dois ſeulement vous avertir que leur piqure eſt abſolument mortelle.

Des Lézards.

On trouve auſſi dans les montagnes qui ſéparent l'Egypte de la Nubie, une ſorte de Lézard aſſez grand, dont les pattes reſſemblent parfaitement aux pieds & aux mains d'un homme, ayant cinq doigts très-bien formés. La ſeule différence qu'on y re-

marque, c'eſt que ces doigts ſont armés de griffes. Cet animal vient manger avec les Caravanes, & il eſt ſi doux qu'il ne fait jamais de mal. On en voit quelquefois au Caire entre les mains des Bateleurs.

Du Lézard nommé Crocodile de terre.

Il y a encore ici une autre eſpéce de Lézard, qui approche fort du Crocodile. C'eſt ce que les Anciens ont appellé *Crocodile de terre*, dont la chair des reins eſt ſi renommée dans l'Empire de Venus. Divers Nubiens m'ont aſſuré, que les parties du véritable Crocodile ne le ſont pas moins dans leur pays ; qu'on les fait ſécher ; qu'on les pulvériſe ; & qu'on les mêle enſuite avec tout ce qu'il y a de plus chaud. Les Grands de Nubie uſent de cette compoſition, mille fois plus forte que toutes celles, qui ſont en uſage chez le Turcs, & en Europe.

Des Serpens volans.

On voit une eſpéce de Serpent, qui s'élevant ſur ſa queuë, étend de part & d'autre de ſa gorge, une peau, ou cartilage, qui reſſemble aſſez à deux ailerons de la largeur de la main, & un peu plus longs. Ces eſpéces d'aîles ſervent à ſoutenir ce reptile en l'air, lorſqu'il s'élance. C'eſt là ſans doute ce qui a donné lieu à l'hiſtoire qu'on nous fait des Serpens volans, qui inondoient l'Egypte. Il eſt vrai qu'une perſonne digne de foi m'a dit y en avoir vû, qui avoient des pieds & des aîles à peu près ſemblables à celles de la Chauve-ſouris. Pour moi j'avouë naturellement que je n'en ai jamais vû de volans, & j'ajoute que je ne crois pas que jamais perſonne en voye.

Des mangeurs de Serpens.

La Vipére d'Egypte eſt fort eſtimée auſſi-bien que les autres réptiles de ce pays, qui le ſont généralement. Mais vous aurez ſans doute peine à croire qu'il ſe trouve au Caire des gens ſi amateurs de Serpens, qu'ils ſe font un plaiſir de les dévorer, & qu'on les voit pâmer lorſqu'il leur en échape quelqu'un. Rien n'eſt cependant plus véritable. Des François m'ont aſſuré, qu'allant à Suez au devant de M. de Nointel, un de ces gens les accompagna ; & que s'étant arrêtés pour prendre leur repas, cet homme qui apperçut un Serpent, ſe lança auſſi-tôt deſſus avec ardeur. Il le manqua cependant, & il en eut tant de reſſentiment, qu'il s'évanoüit. Le Serpent reparut un moment après, & au bruit que ſa vuë excita, l'Egyptien ayant repris ſes eſprits, ne fit qu'un ſaut juſqu'à cet animal, le ſaiſit, & le dévora dans l'inſtant. On ne manque pas de voir ce ſpectacle au Caire dans les cérémonies du Pavillon du Prophete. Les mangeurs de Serpens donnent

alors ce plaiſir au peuple dans divers endroits de la Ville. Ils ont ordinairement des Serpens preſque de la groſſeur du bras. Ils commencent, ce me ſemble, par la tête, & en emportent encore enſuite quatre ou cinq morceaux, dans leſquels ils mordent à belles dents; alors un autre arrache le Serpent qu'il dévore de même; il lui eſt enlevé par un troiſiéme, qui en fait autant, & cet animal paſſe ainſi de main en main juſqu'à ce qu'il n'en reſte plus le moindre veſtige. Ces gens diſent qu'il eſt beaucoup meilleur en Hiver qu'en Eté, & que dans cette dérniére ſaiſon il échauffe trop.

Des Moucherons.

Entre les animaux nuiſibles que produit l'Egyte, les Moucherons, qu'en France nous nommons Couſins, ne doivent pas être oubliés. Si leur petiteſſe empêche de craindre les grands accidens, leur multitude expoſe à une incommodité, qui n'eſt pas ſupportable. L'eau du Nil, qui ſéjourne dans les canaux & dans les lacs, où elle ſe répand chaque année, produit une ſi prodigieuſe quantité de ces inſéctes, que l'air en eſt ſouvent obſcurci. La nuit eſt le tems où l'on a le plus à ſouffrir de leur piqure; & c'eſt pour s'en garantir, qu'on ne dort guerres ici que ſur le haut des maiſons, qui ſont toutes couvertes en terraſſes. Ces terraſſes ſont pavées de carreaux de pierre fort minces; & comme dans ce pays on n'a ni pluies ni brouillars à craindre, on y place tous les ſoirs ſon lit, afin de repoſer plus tranquilement & plus fraichement, qu'on ne pourroit faire partout ailleurs. Il eſt certain que les Couſins s'élévent rarement juſques-là. L'agitation de l'air, qui régne à cette hauteur, eſt trop forte pour eux; ils ne peuvent la ſoutenir. Cependant pour plus grande précaution les perſonnes un peu diſtinguées ne manquent pas de faire dreſſer ſur ces terraſſes une Tente, au milieu de laquelle eſt ſuſpendu un Pavillon de toille fine, ou de gaze, qui tombe juſqu'à terre, & environne les matelas. A l'abri de ce Pavillon que les gens du pays appellent *Namouſié* du mot *Namous*, qui en leur langue ſignifie Moucheron, on eſt en ſureté contre ces inſéctes, non-ſeulement ſur les Terraſſes, mais en tout autre endroit. Si on en faiſoit uſage en Europe, je ne doute pas que les perſonnes qui dorment le jour, & ſurtout les malades, ne s'en trouvaſſent bien; car il faut avouer qu'en Eté les Mouches, qui s'inſinuent par tout, ſont bien inſuportables pour les gens qui repoſent, & plus encore pour ceux qui ſouffrent.

La coutume que la néceſſité a introduite ici, de coucher à découvert ſur le haut des maiſons, eſt cauſe qu'on exige par ſerment des Officiers, qu'on reçoit dans les Moſquées pour appeller le peuple à la priére, qu'ils fermeront les yeux en faiſant leur fonction, & qu'ils s'en acquitteront avec toute la diligence poſſible. Il eſt vrai que cette précaution eſt abſolument néceſſaire & dans les régles de la bienſéance; autrement, comme pour faire leur cri ces ſortes de gens montent dès la pointe du jour au haut des Minarets, qui accompagnent les Moſquées, perſonne ne pourroit s'aſſurer de n'être jamais apperçu d'eux que dans une ſituation décente; ce qui donneroit beaucoup d'inquiétude aux femmes, & peut-être encore davantage aux maris.

Des rareretés de l'Egypte.

Cette matiére m'a conduit ſi loin, qu'il me ſemble, Monſieur, que j'ai déja paſſé de beaucoup les bornes d'une juſte lettre. Il me reſteroit cependant encore à vous parler des foſſiles, & des autres curioſités que l'Egypte peut renfermer dans ſon ſein. Mais cette région ſi féconde en tout le reſte eſt fort ſtérile ſur cet article. Elle ne renferme en effet ni or, ni mineraux, ni pierres précieuſes, ni aucune autre de ces raretés, qui méritent l'attention des Sçavans & des Curieux; & tout ce que j'ai à vous dire ſur ce ſujet ſe réduit à un très-petit nombre d'obſervations ſi courtes, qu'elles ne vous donneront pas le tems de vous ennuyer.

Médailles & Pierres gravées.

On tire de l'Egypte un aſſez grand nombre de Médailles; mais il y en a peu de bonnes. Dans certains tems, elles ſe trouvent abondament. Il y en a d'autres au contraire où l'on n'en voit point du tout. On trouve auſſi à Alexandrie, ſurtout en hiver lorſqu'il a plu, certaines pierres gravées repréſentant diverſes figures de femmes & d'animaux. Si j'avois pu recouvrer des unes ou des autres, je n'aurois pas manqué de vous les envoyer; & je ſuis perſuadé qu'elles auroient occupé agréablement, peut-être même avec utilité, le loiſir de nos Sçavans d'Europe. Mais comme il n'eſt pas tombé d'eau ici depuis un an, on n'y voit aujourd'hui ni pierres gravées, ni médailles.

Idoles des anciens Egyptiens.

Les Idoles des anciens Egyptiens étoient auſſi très-communes autrefois. L'accident ſurvenu à un Arabe nous a encore privé de cet agrément. Il étoit entré dans une de ces ſépultures anciennes, où ſe trouvoient ces monumens, lorſqu'il y fut enſéveli par les ſables; & les Turcs prirent de là occaſion d'exiger des

ſommes conſiderables du village dont il étoit. Depuis ce tems-là on ne voit plus ici d'idoles, & les Arabes ont abandonné la recherche des Tombeaux.

Des Marbres d'Egypte.

Le marbre peut encore être mis avec juſtice au nombre des productions rares que fournit l'Egypte. Au travers de cette chaine de montagnes, qui bornent cette région au couchant, & qui régnent le long du Nil du côté de la Libye, l'art a frayé un chemin étroit & uni pour entrer dans l'Ethiopie. Des Voyageurs qui ont fait cette route, & que j'ai interrogés ſur cet article, m'ont aſſuré qu'à quelques journées de là on trouve diverſes montagnes de toute ſorte de marbre, ſur tout du granite. On y voit encore, diſent-ils, des colomnes à demi taillées, & d'autres piéces de marbre prêtes à être détachées des carriéres. Sur l'une de ces montagnes on trouve cinq puits creuſés dans le roc, & au milieu un vaſte baſſin dans lequel par des canaux, qui partent de chaque puits, on fait couler les eaux qu'on tire pour le ſecours des Caravanes qui font cette route. Il eſt vrai-ſemblable que ces puits & ce baſſin ſervoient autrefois à l'uſage des ouvriers, qui étoient employés dans ces carriéres, d'où l'on amenoit ſans doute le marbre vers le Nil par ce chemin étroit & uni, dont je viens de parler. On m'a promis de m'apporter du marbre de toutes ces montagnes, d'où on en a tiré autrefois, & je pourrai m'inſtruire par là de la nature de ces carriéres. Il eſt certain que du côté du Mont Sinaï il y a des carriéres de ce marbre granite, qui paſſe pour avoir été fondu, & que ſur les bords même de la mer rouge on trouve des montagnes entiéres du plus beau marbre blanc qu'on puiſſe tirer de l'Aſie.

Il n'en faudroit pas davantage ſans doute pour détruire l'opinion de ceux qui ſoutiennent que ce marbre granite, qui a ſervi à élever en Egypte tant de Coloſſes, tant de Sphinx, tant de Colomnes, tant de Monumens ſuperbes, qui feront à jamais l'admiration de la poſtérité, n'étoit autre choſe qu'une pierre fonduë, & compoſée de cailloutages de différentes couleurs. Leur opinion eſt fondée ſur ce que cette pierre ſe trouve plus fine dans certains ouvrages que dans d'autres, ſur ce qu'elle ſe broye aiſément dans la main, & ſe ſépare en petits morceaux rouges & blancs, entre leſquels on découvre une matiére brillante comme le diamant, mélée d'un peu de noir; ce qu'ils regardent comme le maſtic qui ſervoit à lier ces cailloutages. Ils ajoutent que ces

cailloux étant plus ou moins gros, ſont la cauſe de la fineſſe ou de la groſſiereté du grain qu'on remarque dans cette pierre, & que quand les anciens Egyptiens vouloient des colomnes ou des obéliſques de cette compoſition, ils broioient plus ou moins les cailloux qu'ils y faiſoient entrer, ſelon qu'ils avoient réſolu de faire l'ouvrage plus ou moins beau. Enfin ils alléguent pour fortifier leur ſentiment, que dans le monde entier, il ne ſe trouve pas aujourd'hui de carriéres où l'on voye de pareille pierre, & que quand bien même il s'en rencontreroit, il ſeroit impoſſible d'en tirer, par exemple, une piéce de la grandeur de la colomne de Pompée, dont j'ai parlé ailleurs, & plus impoſſible encore de la tranſporter.

Ces raiſons ſont ſpécieuſes ſans doute, & peut-être trouverez-vous, qu'après les avoir bien examinées, il eſt difficile de ne ſe pas laiſſer perſuader. Envain pour affoiblir cette opinion, diroit-on que ſi ces colomnes & tant d'autres ouvrages, que nous ne regardons qu'avec étonnement, avoient été fondus, on auroit pu par conſéquent en fondre encore de plus hautes & de plus maſſives; qu'il auroit même été facile de faire des maiſons entiéres d'une ſeule pierre, auſſi bien qu'une infinité d'autres ouvrages plus ſurprenans que ne le ſont ceux qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, & que nous admirons avec tant de juſtice. L'expérience ſeule ſuffit pour détruire cette opinion. C'eſt elle qui nous apprend, qu'avec le bronze & d'autres matiéres fuſibles il eſt impoſſible, par exemple, de fondre des Canons vingt fois plus longs & plus gros que les plus conſidérables que nous ayons en France. Cette Colomne de Pompée eſt peut-être de même le dernier effort que l'art ait pu produire de cette nature. Auſſi dois-je vous avoüer que j'ai été long-tems du ſentiment de ceux, qui n'ont regardé ce marbre que comme une compoſition & une pierre factice, qui étoit plutôt l'ouvrage de l'art que de la nature. Mais après les aſſurances certaines que j'ai euës, que dans la haute Egypte il ſe trouvoit encore des carriérés entiéres de ce même marbre, après le témoignage de l'Archevêque même du Mont Sinaï, qui m'a atteſté que ces carriéres n'étoient pas uniques, & qu'on en voyoit encore aujourd'hui de ſemblables dans ſes montagnes, la néceſſité où je me ſuis vû réduit d'abandonner cette opinion m'a porté naturellement à faire quelques réfléxions, qui m'ont forcé depuis à la regarder comme inſoutenable.

En

En effet, quand on ne connoitroit pas les carriéres d'où ce marbre a été tiré, & où il s'en voit encore aujourd'hui des blocs tout prêts à être ſéparés, ne ſeroit-on pas obligé de convenir, à la vuë de la quantité prodigieuſe de ce marbre que renferme l'Egypte, qu'il n'a pu être formé que des mains de la nature, & tiré du ſein du pays même ? L'Egypte entiére remplie de monumens fameux, tous formés de ce même marbre, des colomnes d'une hauteur prodigieuſe & ſans nombre, des obéliſques à l'infini, des coloſſes de figure giganteſque & nombreux, tous compoſés de cette même pierre, les pyramides même, ces merveilles du monde, incruſtées dans toute leur largeur & leur hauteur prodigieuſe de cette même matiére, comme je crois l'avoir aſſez prouvé ; tout cela ne démontre-il pas, que l'art n'a pu fournir à ces ſources inépuiſables que tous les ſiécles, qui compoſent la durée du monde, n'auroient pu empêcher de tarir ? N'eſt-on pas obligé d'avoüer que la nature, toujours également féconde & diverſe dans ſes productions, a ſeule enfanté ces prodiges ? D'ailleurs outre ces témoignages invincibles, puiſqu'ils parlent aux yeux, je demanderois volontiers à ceux, qui ſont d'un ſentiment contraire ; quel étoit donc ce marbre ſi vanté, qui ſe tiroit d'Egypte, & que Sénéque dit dans ſes ouvrages, avoir été ſi eſtimé à Rome, auſſi-bien que celui de la Libye.

J'avouë que le marbre granite n'a pas toujours le même grain ; il ſe broye aiſément entre les mains, il eſt vrai, & ſe réduit alors en cailloutages de pluſieurs couleurs différentes. Mais cette circonſtance en démontrant que ce marbre eſt un ouvrage, ce qui n'étoit déja nullement douteux, eſt-elle capable de démontrer qu'il ſoit plutôt ſorti des mains de l'art, que de celles de la nature ? Ces montagnes, d'où cette pierre a été tirée, ne ſe ſont-elles pas formées par la ſucceſſion des tems, comme toutes les autres montagnes du monde, de graviers, les uns plus gros, les autres plus petits, que la mer battant encore au pied de ces rochers y avoit amenés, & qui s'uniſſant les uns aux autres par l'humidité & le ſel de ſes eaux, ſe ſont enſuite coagulés & endurcis dans ces carriéres par le long repos dont ils y ont joüi ? A ces graviers plus groſſiers, ou plus fins, ſelon que le hazard les a raſſemblés, à ces cailloux & autres morceaux de pierre plus gros ou plus menus, que les eaux de la mer rouloient avec elles dans ces endroits, les ſables & les vaſes, dont ils étoient couverts par

les flots, ont ſans doute ſervi de ciment. Ces matiéres différentes ainſi réünies, ont compoſé depuis dans différentes carriéres ces lits de marbre, ou de pierres cailloutées, qui ſervent aujourd'hui d'ornement à nos Egliſes & à nos maiſons, où on les met en œuvre pour former des colomnes, des incruſtations, des tables, ou des cheminées. De-là il eſt aiſé de concevoir pourquoi ce marbre eſt friable, & ſe réduit entre les mains en cailloutages. Au-contraire ſi cette pierre étoit fonduë, elle formeroit une pâte ſolide, qui ne pourroit ſe réduire en grain, ainſi que fait le marbre granite, lorſque la longueur du tems, les ardeurs du ſoleil, la gelée, les vents, & l'humidité, ont affoibli ce maſtic naturel aux eaux de la mer, qui ſervoit à réunir les différentes parties, dont cette eſpéce de pierre eſt compoſée.

C'eſt là, Monſieur, tout ce que mes Mémoires me fourniſſent de particulier ſur la nature & ſur les différentes productions de l'Egypte. En vous faiſant part de mes obſervations ſur ce ſujet, mon deſſein a été uniquement de vous inſtruire de ce qu'il y avoit de plus rare & de plus curieux à dire ſur cette matiére ſans prétendre entrer dans des détails de choſes communes, que tout le monde ſçait; ou qu'on trouve dans tous les Auteurs. Je crois qu'on peut ſe paſſer fort aiſément de ces redites. Je n'oſe me flatter cependant qu'il ne me ſoit rien échapé de tout ce que ce pays renferme de curieux ſurtout au ſujet des plantes & des foſſiles. Si beaucoup de curioſité, jointe à un peu d'étude & de travail peut dans la ſuite me faire découvrir encore quelques nouvelles particularités ſur cet article, je ne manquerai pas de vous les communiquer. Je ſuis, &c.

Au Caire ce . . .

LETTRE DIXIÉME.

DE LA RELIGION DES EGYPTIENS,

tant anciens que modernes, & de leurs principales Cérémonies.

JUSQU'ICI, Monſieur, je ne vous ai guéres repréſenté l'Egypte, que par ce qu'elle a d'inſenſible, ou d'inanimé. Vous avez regardé ce riche & charmant pays avec les mêmes yeux qu'on verroit un beau corps, dont par le moyen des couleurs un habile & léger pinceau auroit tracé tous les traits avec cette juſte proportion, que l'art ingénieux a dérobée à la nature. Votre imagination vous l'a repréſenté comme une belle ſtatue muette, dont le ciſeau auroit ſçu faire un chef-d'œuvre de l'art, digne d'immortaliſer la main de l'ouvrier, qui la forma, ſans pouvoir cependant lui communiquer ce ſouffle divin & intérieur, qui ſeul ſeroit capable de la perfectionner en lui donnant l'ame & la vie. Vous avez parcouru en eſprit une vaſte contrée, quoiqu'aſſez reſerrée, eu égard à ſa puiſſance ancienne, & même à l'état floriſſant, où elle ſe trouve encore de nos jours; favoriſée de tous les dons de la nature, & auſſi célébre par la bonté de ſon climat, par ſon abondance & ſa fertilité, que par les villes fameuſes, qui la rendirent ſi puiſſante autrefois, & dont les reſtes foudroyés par le tems, font encore aujourd'hui une partie de ſa grandeur. Vous avez vû avec admiration l'origine, & le cours de ce fleuve ſi vanté, que la Providence ſemble avoir ménagé exprès en faveur de cette région, d'elle-même ſtérile & aride, pour lui communiquer ſa fécondité. Tant d'ouvrages ſurprenans, tant de monumens ſuperbes, dont les ſiécles à ve-

nir admireront la magnificence juſques dans les veſtiges qui nous en reſtent, tant d'autres merveilles, que l'Egypte a juſqu'ici étalées à vos yeux, ont bien pu, pour quelques inſtans, fixer peut-être quelqu'un de vos regards; mais elles ne ſont pas capables d'épuiſer votre curioſité naturelle. Au milieu de ce pays enchanté, vous cherchez encore à connoître des Eſtres raiſonnables, qui l'habitent. Des Villes & des Palais, des Temples ou des Moſquées, des colomnes & des pyramides, peuvent bien ſervir, ſelon vous, à repréſenter un pays fort décoré; mais elles ne vont point au-delà, & après tant de deſcriptions magnifiques, on n'a encore qu'une idée fort imparfaite de la puiſſance & des richeſſes de quelque Royaume que ce ſoit, ſi on n'eſt inſtruit outre cela de la Religion & du Gouvernement, des uſages & des coutumes, c'eſt-à-dire du génie & du caractére des Peuples par qui il eſt habité. Ce n'eſt donc plus aujourd'hui l'Egypte, ce ſont les Egyptiens mêmes que vous cherchez à connoître. Ces peuples, tout étrangers qu'ils ſont à notre égard, & quoique ſéparés de nous par une vaſte étendue de terres & de mers, ne vous paroiſſent pas indignes de votre curioſité. Il ſuffit qu'ils ſoient hommes, pour mériter votre attention, & vous pouvez dire à cet égard dans un ſens différent du Comique Latin. *

Homo ſum, humani nihil à me alienum puto.

Je loüe, ſans doute, Monſieur, cette inclination, qui eſt véritablement loüable. Il me reſte ſeulement de travailler à la ſatisfaire. Mais je ſuis bien aiſe de vous avertir par avance, que juſqu'ici vous avez vû l'Egypte du beau côté. L'idée que je vous ai donnée de ce charmant pays, ne vous a préſenté que roſes & que fleurs; j'ai tout lieu de craindre que le portrait que j'entreprens de vous tracer des peuples par qui il eſt habité, n'offre à vos regards que ronces & qu'épines. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſi la comparaiſon que vous avez pu faire de l'état floriſſant où l'Egypte étoit autrefois, avec ſa ſituation préſente, a pu vous occaſionner quelques réflexions ſur la viciſcitude des choſes humaines, le parallelle des Egyptiens anciens & des modernes doit vous forcer de convenir, que le génie même & le caractére des Nations n'eſt pas moins ſujet aux grandes révolutions, que les villes & les Royaumes.

* Térence dans ſon Heautontimorumenos, Act. 1. ſc. 1.

De la religion des anciens Egyptiens.

Il y a peu de pays au monde, ſur tout de ceux où les Sciences ont fleuri, qui n'ayent reconnu qu'un Eſtre ſuprême avoit été l'Auteur de ces choſes admirables que l'univers renferme, de ces mouvemens réguliers que nous voyons rouler au-deſſus de nos têtes, & qui en conſéquence n'ayent établi un culte pour le réverer. Les Egyptiens, qui ont été les plus éclairés de tous les peuples de la terre, & les premiers à ſortir des ténébres de l'ignorance, reconnurent auſſi avant tous les autres cette vérité, & révérerent cet Eſtre ſouverain dans ſes principaux ouvrages, tels que le Soleil, la Lune, & les autres Planettes, auſquelles ils avoient élevé des Temples. La politique en régla le culte, & forma ces opinions, dont je vais parler, ſi favorables aux Légiſlateurs & aux Souverains, & ſi flatteuſes pour les peuples. Il n'y a peut-être point d'endroit où le caractére des Nations ſe peigne mieux, que dans la religion qu'elles profeſſent. Ainſi j'eſpére qu'en vous entretenant de celle des Egyptiens, tant anciens que modernes, ce que je vous en dirai ne contribuera pas peu à vous donner d'abord une idée de la différence de leur génie.

Leur opinion ſur l'immortalité de l'Ame.

Rien n'eſt plus naturel à l'homme que ce déſir ſecret de l'immortalité, qui, la révelation à part, fait une des plus fortes preuves de l'immortalité de notre ame; rien n'eſt plus flatteur pour lui, que l'eſpoir d'y parvenir. Né mortel, & convaincu également par l'expérience, comme par le ſentiment intérieur qu'il a de ſa deſtruction future, qu'il ne doit pas vivre toujours, il n'y a rien qu'il ne mette en uſage pour prévenir, ou retarder du moins ce terme fatal, qui ne lui offre rien que de funeſte; ſçachant bien qu'il ne peut l'éviter, il prend du moins toutes les meſures, qu'il peut imaginer, pour vivre encore juſqu'au de-là du tombeau. C'eſt dans la vûe de parvenir à ce but important de leurs déſirs, que preſque tous les hommes travaillent pendant leur vie. Tous tendent ordinairement à cet objet, mais par des routes différentes. L'un penſe à s'immortaliſer par les grands biens qu'il amaſſe. Les ſubſtitutions qu'il en fait en faveur de ſes enfans, ſon nom qu'il fait porter à des étrangers, lorſqu'il n'a point de poſtérité propre, les Charges qu'il obtient ou qu'il achete, les fondations même qu'il laiſſe par ſon Teſtament, quoiqu'il y reconnoiſſe qu'il ne doute point de ſa deſtruction, ſont autant de moyens qu'employe l'amour propre, pour s'aſſurer cette flatteuſe immortalité. D'autres penſent à éterniſer leur

nom par les talens de l'eſprit, ou du cœur. Les uns ſous ombre de ſe rendre utiles au Public par les ſçavans ouvrages, qui ſortent de leur plume, trouvent dans ce prétexte même un appas ſecret & imperceptible, par lequel ils s'aſſurent qu'à la faveur du bien public, ils pourront échaper des ténébres de l'oubli. Quelques-uns ſe diſtinguent dans la Robe; d'autres ſe rendent illuſtres dans l'Epée. Les premiers deviennent de grands Magiſtrats, célébres par leurs lumiéres & leur intégrité; les autres ſont de grands Guerriers, qui défendent l'Etat au prix de leur ſang, & qu'on compte au nombre des Héros pour leur habileté & leur bravoure. Tous par des chemins différens ont cependant pour objet d'arriver au même but, c'eſt-à-dire, à ſe rendre immortels dans la mémoire des hommes. La vertu elle-même n'eſt pas à l'abri de cette tentation délicate; & lorſqu'on déſeſpére de pouvoir parvenir à cette immortalité par des actions véritablement loüables, on ſe flate du moins de l'obtenir par les grands crimes. Eroſtrate, ce fameux ſcélérat, n'eût jamais penſé à mettre le feu à ce Temple célébre conſacré à Diane dans la ville d'Ephéſe, s'il ne ſe fût imaginé que cette action pourroit immortaliſer un nom, qui ſans cet attentat ſeroit reſté enſeveli dans les ténébres. Enfin après avoir mis tout en œuvre pour ſe rendre immortel ſur la terre, l'homme ſe flate du moins de le devenir après ſa mort, & ne ſe conſole de ſa deſtruction que par l'aſſurance qu'il a d'une vie future.

C'eſt ſur cette idée ſi flatteuſe pour lui, que dans tous les tems, comme dans tous les pays, les Légiſlateurs habiles, qui connoiſſoient le cœur humain, bâtirent tous leurs ſiſtêmes de Religion, perſuadés qu'en prenant les hommes, par ce puiſſant motif, il n'y avoit rien qu'on ne dût attendre de leur ſoumiſſion, rien qu'on ne pût obtenir de leur liberalité. C'eſt ſur cette eſpérance charmante, que ceux qui donnerent des Loix à l'Egypte établirent le fondement des opinions qu'ils débiterent. Car ſi les Grecs empruntérent des Egyptiens les ſciences, qui depuis les rendirent ſi célébres, les Prêtres de l'Egypte, qui en étoient les dépoſitaires, ou même les inventeurs, n'étoient pas moins habiles dans la Religion, que dans les autres branches de la ſageſſe humaine. Triſmégiſte, qui fut un des principaux de ces Prêtres, mérita, comme on ſçait, le nom de trois fois Grand parmi les Sages même de ce pays ſçavant & éclairé; grand dans l'Aſtro-

mie, grand dans leur Théologie, grand dans les Loix qu'il leur compoſa; d'où le nom de trois fois Grand lui fut donné, pour marquer la réputation qu'il s'acquit dans ces trois importantes matiéres.

Ce furent ces Prêtres & ces Sages de l'Egypte, qui les premiers de tous les Légiſlateurs humains oſerent aſſurer leurs compatriotes de cette douce immortalité, à laquelle ils aſpiroient. Dans cette vûe ils leur enſeignerent qu'après un certain nombre de ſiécles, qu'ils faiſoient monter à trente ou quarante mille ans, & auquel ils fixoient l'époque de la grande révolution, ou l'univers devoit ſe retrouver au même point d'où il avoit commencé à ſa naiſſance, leurs ames retourneroient dans les mêmes corps qu'elles avoient d'abord habités, & recommenceroient à les habiter de nouveau. Mais pour arriver après la mort à cette immortalité ſouhaitée, deux choſes, également favorables aux Prêtres Egyptiens, & qui devoient leur procurer une infinité d'avantages temporels, ſur leſquels ils comptoient beaucoup plus, que ſur les éternels qu'ils promettoient aux autres, étoient, diſoient-ils, abſolument néceſſaires. En effet pour parvenir à cette eſpéce de réſurrection promiſe, il falloit que ces corps privés des ames, qui les avoient d'abord animés, fuſſent ſoigneuſement préſervés de la corruption, & aſſez conſervés pour qu'elles puſſent y habiter une ſeconde fois, après cependant que dans ce long eſpace d'années, elles auroient par une pénitence proportionnée & par de nombreux ſacrifices, ou bien fondés par elles-mêmes, ou offerts à leur intention par leurs parens & leurs amis, expié les fautes qu'elles auroient commiſes dans le tems de leur premiére habitation ſur la terre. A ces conditions éxactement obſervées, ces ames ſéparées de leurs corps devoient y rentrer à l'arrivée de cette grande révolution qu'ils attendoient; ſe ſouvenir de tout ce qui s'étoit paſſé pendant le tems de leur premiére demeure dans ces corps, & les rendre immortels comme elles-mêmes. Elles auroient encore, ajoûtoit-on, le privilége de communiquer ce même bonheur aux animaux qu'elles avoient chéri, pourvû que leurs corps renfermés avec le leur dans le même tombeau, s'y fuſſent également conſervés. C'eſt de là que dans le labyrinthe dont j'ai parlé, & dans pluſieurs autres tombeaux des anciens, on trouve tant d'oiſeaux, de chats, & d'autres animaux

embaumés preſque avec autant de ſoin, que les corps mêmes, qui y avoient été dépoſés, parce qu'ils s'imaginoient devoir les retrouver à cette réſurrection future. C'étoit là l'idée du bonheur parfait, dont ils eſpéroient joüir dans cette nouvelle vie. Dans l'attente de cette réſurrection, les ames habitoient cependant les airs les plus voiſins des demeures, ou repoſoient les corps qu'elles avoient animés. Cependant il pouvoit arriver que faute d'une expiation proportionnée, ou par la deſtruction totale de leurs premiers corps, ſouvent même parce que les tombeaux, qui les renfermoient, auroient été violés & ruinés avant ce retour, il ne leur fût plus permis de ſe flatter de la douce eſpérance de reprendre leur propre corps. Dans ces cas malheureux ces ames de nature immortelle devoient rentrer dans des corps étrangers, & dans cette nouvelle habitation courrir les mêmes riſques, auſquels elles avoient été expoſées dans la premiére.

Je n'examinerai point ſi la création d'un nouveau corps ne ſeroit pas infiniment plus naturelle, que la réſurrection d'un cadavre, qui auroit été embaumé, auquel on auroit arraché les entrailles, & fondu de la poix dans le cerveau. La Religion en impoſant ſilence à la raiſon humaine ſur cet article, peut bien ſervir à nous convaincre que l'un n'eſt pas plus impoſſible que l'autre à cet Eſtre tout-puiſſant, qui a formé & régit l'univers; mais elle ne ſauve pas à cet égard l'abſurdité du ſentiment que ſoutenoient les anciens Egyptiens, qui ſans le ſecours de la révelation avoient imaginé cette réſurrection future. Quoiqu'il en ſoit, cette opinion, toute ridicule qu'elle étoit en elle-même, avoit cependant prévalu parmi une nation ſi éclairée. Les Grecs l'emprunterent des Egyptiens, & y ajouterent du leur divers points qu'ils attribuerent à ces peuples, comme s'ils euſſent fait partie de leur ſentiment véritable. Ainſi ils ſoutinrent que cette Métempſycoſe auroit perpetuellement lieu d'un corps à un autre à proportion des actions bonnes ou mauvaiſes, auſquelles les ames ſe ſeroient occupées pendant le tems de leur habitation dans le premier. *Truculentos injicit Urſis*, dit un Poëte Latin, en rapportant leur ſentiment ſur cet article. Or il eſt évident que l'opinion d'une Métempſycoſe ſans fin étoit fort éloignée de ce que penſoient les Egyptiens ſur le retour des ames dans leurs premiers corps, qu'ils ne conſervoient

voient avec tant de ſoin, & dont ils n'aſſuroient le repos avec tant de précaution, que pour ne ſe point priver du retour que leurs ames y devoient faire. D'ailleurs les Sacrifices continuels, où ils étoient occupés pendant leur vie en expiation des péchés de leurs parens & amis, ou des leurs propres, les fondations qu'ils faiſoient à leur mort dans la même vûë, ſont une preuve inconteſtable qu'ils ne croyoient point que leurs ames, au ſortir de leurs corps, fuſſent introduites dans d'autres, nobles, ou abjects, en récompenſe, ou en punition des bonnes ou mauvaiſes actions qu'ils avoient faites. S'ils avoient eu cette opinion, ils n'auroient pas ſongé à expier par avance leurs propres fautes, non plus que celles de leurs parens & de leurs amis, puiſque cette tranſmigration ordonnée par la divinité, portoit par elle-même dans les méchans la punition de leurs crimes, & étoit pour les bons la récompenſe promiſe à leurs vertus.

Les Légiſlateurs Egyptiens étoient de même trop habiles, pour avoir enſeigné au peuple une doctrine, qui leur auroit été ſi déſavantageuſe à eux-mêmes. Car par ce que je viens de dire, on découvre du premier coup d'œil tout l'avantage qui revenoit aux Prêtres Egyptiens de la croyance où étoient leurs compatriotes au ſujet de leur immortalité. En effet on conçoit aiſément, que ces expiations néceſſaires, pour pouvoir eſperer d'y parvenir un jour, étoient pour eux une ſource intariſſable de ſacrifices, d'offrandes & de fondations qui ſe faiſoient continuellement dans les Temples par les particuliers. Tous étoient également intereſſés, non ſeulement à obtenir de la divinité la rémiſſion des fautes qu'ils avoient commiſes, eux & leurs parens, ou amis, mais encore à lui demander la grace de conſerver leurs corps, & de les préſerver du malheur de ceux, qui parce qu'on auroit violé leurs tombeaux, ſe trouveroient expoſés à une tranſmigration nouvelle. Quelle ample récolte ne produiſoit pas d'ailleurs à ces Prêtres la néceſſité de préſerver ſoigneuſement ces mêmes corps de la corruption, & par conſéquent de les embaumer! Cet emploi regardoit encore ces mêmes Prêtres, qui employoient à cette cérémonie pluſieurs pratiques myſtérieuſes. Cependant cet avantage, quelque conſidérable qu'on ſe le figure, n'étoit rien en comparaiſon de celui qui leur revenoit de la garde des tombeaux. Comme dans le ſyſtême de Religion qu'ils avoient imaginé, il étoit ſur-tout important

d'empêcher que ces demeures des morts ne fuſſent ou détruites par les injures des tems, ou violées par les efforts des hommes, chacun penſoit non-ſeulement à ſe bâtir un tombeau conſtruit de la façon qu'il imaginoit la plus durable & la plus aſſurée contre les entrepriſes de quiconque auroit oſé tenter d'en découvrir les ſecrets, mais encore ce qui avoit été le but principal du Légiſlateur, à y établir des Gardiens perpétuels, qui veillaſſent à leur conſervation, & y fiſſent les réparations néceſſaires. Dans cette vûë on y attachoit des revenus conſidérables, qui devoient être le partage des Prêtres. De-là vinrent tant de monumens célébres, que cette nation éleva dans toute l'étendue de l'Egypte; tant de tombeaux ſuperbes, de Temples qui ne l'étoient pas moins, tous dotés de revenus proportionnés à leur grandeur,& aux charges des fondations. De-là ces figures coloſſalles répandues dans toute cette région fameuſe, ces collomnes, ces obéliſques d'une prodigieuſe hauteur; de-là cent autres monumens dignes d'admiration, que les particuliers, à la ſollicitation de ces Miniſtres, avoient fait bâtir proche de leurs tombeaux, afin d'attirer le peuple en certaines ſaiſons de l'année à des fêtes qui s'y célébroient à certains jours marqués, & d'y faire tenir des foires. C'étoient ces aſſemblées qui enrichiſſoient les habitans des lieux, ſur leſquels les revenus des Prêtres étoient aſſignés, & qui rendoient les pélerinages ſi fréquens, & l'on peut dire ſi utiles à ceux qui deſſervoient ces Temples, ces Monumens, & ces Tombeaux. Il falloit que le produit de ces offrandes faites dans les Temples & au voiſinage des Tombeaux, celui des penſions que les Prêtres tiroient tous les ans de la garde de ceux-ci, & des priéres qu'ils y faiſoient pour les morts, fût bien conſidérable, ainſi que leur droit d'aſſiſtance dans les embaumemens & la dépoſition des corps, puiſqu'il ſuffiſoit à l'entretien de plus de cent mille Prêtres. C'eſt ainſi que l'aſſurent pluſieurs Hiſtoires & traditions manuſcrites, qui exiſtent encore de nos jours en Egypte.

Cette opinion ne s'accordoit pas moins avec la politique & les interêts du Souverain, qu'elle étoit avantageuſe au Clergé. En inſpirant aux particuliers la paſſion de préſerver leurs corps des vers & de la pourriture, elle les engageoit à ſacrifier une partie de leurs biens à la conſtruction de ces monumens célébres, dans leſquels ils devoient être dépoſés. Ces ouvrages employoient les

Ouvriers deſtinés aux bâtimens, & comme ils étoient fort nombreux en Egypte, en leur donnant le moyen d'y ſubſiſter, ils contribuoient à faire valoir les revenus du Prince. Un Auteur Arabe dit qu'il y avoit un million d'hommes de divers arts, qui ſervoient à l'élevation de ces bâtimens. Enfin ce ſentiment occaſionnoit une infinité de Fêtes attachées à chacun de ces Temples, ou monumens. Pendant ces Fêtes, qui duroient ordinairement pluſieurs jours, il ſe tenoit dans ces ſortes d'endroits des Foires conſidérables, où il ſe faiſoit un grand concours de peuple, qui y accouroit de toutes les parties de l'Egypte, pour prendre part aux divertiſſemens, qu'on trouvoit réunis dans ces lieux d'aſſemblée, & par conſéquent un débit infini de toutes les ſortes de denrées, que ce pays produit dans une Province plutôt que dans un autre. Le Prince tiroit certains droits ſur toutes ces marchandiſes, & quoi qu'ils fuſſent très-modiques, & preſque inſenſibles, ils ne laiſſoient pas de lui produire des revenus immenſes à cauſe de la grande conſommation.

Une Religion ſi flatteuſe n'avoit pas beſoin, ſans doute, d'être autoriſée par des prodiges & des révélations de la Divinité. Cependant un des Légiſlateurs de cette Nation, qui régnoit en Egypte quelque tems après le fameux Triſmegiſte, voulant donner encore plus d'autorité aux opinions & aux Loix que ce prétendu Sage avoit preſcrites au ſujet de la Religion, auſſi-bien qu'à celles qu'il jugea à propos d'y ajouter lui-même, crut devoir employer la voye des preſtiges, qui lui étoit connue, pour en imprimer plus fortement la croyance & l'amour dans le cœur de ſes ſujets. En effet nous liſons dans l'Hiſtoire de ces peuples, que ce Prince paroiſſoit ſouvent à leurs yeux s'élever vers le Ciel, où il reſtoit un aſſez long eſpace de tems caché dans des nuages, qui le déroboient à la vûe de ſes Sujets, & qu'à ſon retour il leur dictoit des préceptes & des Loix, qu'il diſoit avoir reçues de la Divinité même. Un jour, ajoutent ces Hiſtoriens, ce Prince étant ſur le point de quitter encore une fois la terre, déclara à tout ſon peuple aſſemblé, qu'il alloit l'abandonner pour quelque tems, au bout duquel il viendroit le revoir & le conſoler. En effet, diſent-ils, après pluſieurs mois d'abſence, ce Prince reparut aux yeux de ſes Sujets, le jour même que le Soleil entroit dans le ſigne du Bélier. Alors toute la Nation étoit aſſemblée dans un Temple fameux, où tous les ans on ſolemni-

ſoit une Fête célébre à pareil jour. Là ce Prince ſe montrant aux yeux de ſon peuple, environné de lumiére, & tout brillant de la gloire, dont il étoit accompagné, après l'avoir exhorté de nouveau à l'obſervation des Loix qu'il lui avoit données, & lui avoir promis à ce prix, de la part de Dieu même, une heureuſe immortalité, déclara à tous les aſſiſtans qu'il alloit leur être enlevé pour toujours. A ces mots le Temple ſe remplit d'un épais nuage, qui enveloppa le Prince, & le déroba aux yeux de tous ſes Sujets, ſans que jamais depuis il ait reparu ſur la terre.

Je ſerois fort tenté de regarder cette Hiſtoire comme une fable inventée à plaiſir par les Auteurs Arabes, auſquels les Livres de Moyſe n'étoient pas inconnus, non plus que les Ecrits des Apôtres. On ſçait que pour jetter du merveilleux ſur l'origine de leur Religion, les Hiſtoriens profanes n'ont pas craint de faire honneur à leurs Héros de ce qu'il y a de plus reſpectable dans les Livres ſaints, après l'avoir habillé à leur mode. Mais en ſuppoſant même la réalité de ce fait, il ſeroit ridicule à l'incrédulité de prétendre en tirer aucune conſéquence raiſonnable. Perſonne n'ignore juſqu'à quel point Dieu avoit permis au démon d'étendre ſon pouvoir parmi les Nations infidéles; & que dans les pays idolâtres cet eſprit de ténébres fut toujours le ſinge de la Divinité. Il ne ſeroit donc pas étonnant que pour rendre au peuple Egyptien la Doctrine qu'il lui avoit enſeignée plus reſpectable, & afin de l'y attacher davantage, ce Prince, dont on vient de parler, eût pu employer les apparences d'une révélation divine. A ſon exemple Meris, autre Roi d'Egypte, preſcrivit des Loix, qu'il feignit avoir été compoſées par le Dieu Mercure; & ce fut par la même adreſſe que Minos, Cecrops, Numa Pompilius, Sertorius & divers autres Légiſlateurs humains, firent recevoir par les peuples, qu'ils avoient infatués de leur ſainteté, la Doctrine qu'ils leur enſeignerent.

De leurs Temples.

De tout ce que je viens de dire, il eſt aiſé de conclure, que l'Egypte devoit contenir un nombre prodigieux de Temples. Sans compter les monumens & les Tombeaux bâtis hors des villes, il n'y en avoit aucune des vingt mille qu'on comptoit autrefois dans ce pays, qui ne contint pluſieurs Temples célébres, ou s'offroient continuellement des ſacrifices. J'ai lû dans un vieux manuſcrit Arabe, que l'Auteur aſſuroit n'être que la copie

d'un autre beaucoup plus ancien écrit en langue Copte, qu'il y en avoit cinquante mille grands ou petits renommés dans toute l'Egypte, qui ſe viſitoient, ou par des motifs de religion & de pieté, ou par curioſité & par plaiſir, & qu'il ne s'en trouvoit aucun, où les Pélerins ne laiſſaſſent quelque marque de leur libéralité. Un autre Hiſtorien ajoute, que le nombre des Fêtes, qui ſe célébroient dans ces Temples pendant tout le cours de l'année, étoit ſi conſidérable, qu'il y avoit peu de perſonnes en Egypte, quand elles auroient voyagé toute leur vie, qui puſſent ſe vanter d'avoir aſſiſté à toutes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on rencontre ici à chaque pas des ruines de ces anciens monumens. Les Hiſtoriens nous ont conſervé le nom de pluſieurs Villes, où l'on avoit élevé de ces Temples, & celui des Divinités qui y étoient adorées. Il en ſubſiſte encore quelques-uns, malgré tant de ſiécles qui ſe ſont écoulés depuis leur conſtruction. Depuis peu on en a démoli un à Daënien, qui étoit très-conſidérable, & dont les murs étoient d'un bout à l'autre couverts en dedans de lettre Hiéroglyphiques. On en voit encore un fort entier à Dendera dans la haute Egypte, & un autre dans la ville d'Aſſouan, à deux journées au-deſſus d'Eſſené. Mais on ignore l'endroit même où étoit bâti dans Alexandrie, il n'y a guéres que quinze cens ans, celui qui étoit dédié à Auguſte. On ne connoît pas davantage le Sérapium, ce Temple autrefois ſi fameux, celui de Venus Arſinoë, qui ne l'étoit pas moins, & qu'on trouvoit entre Aléxandrie & Canope, celui qui étoit conſacré au Dieu Sérapis dans Canope même, tant d'autres, dont il ne nous reſte que le nom que l'Hiſtoire nous a tranſmis. On a vû dans ma Lettre ſur les Pyramides, que j'ai découvert les ruines de deux de ces Temples encore aſſez entiers à l'Eſt des deux petites Pyramides, qui n'ont point été ouvertes. Si l'on viſitoit exactement toutes les ruines de l'Egypte, je ſuis ſûr qu'on y en trouveroit encore beaucoup d'autres.

Tous les évenemens conſiderables qui ſe paſſoient dans le Ciel, ou ſur la terre, & qui parvenoient à la connoiſſance des Egyptiens, l'extenſion de certaines étoiles, l'apparition de quelques autres, qui n'avoient point encore été découvertes, le paſſage des Cométes, les grands déluges, les ſechereſſes extraordinaires, les peſtes, les guerres conſidérables, les actions des grands Rois, les changemens de domination, les faits des

hommes illuſtres, des grands Capitaines qui avoient défendu, ou étendu les limites du Royaume, des Sages qui leur avoient donné des Loix, ces Loix même, la vie de ces hommes fameux, le tems de la durée de leur vie, & leur mort, les ſecrets les plus utiles de la Médecine, en un mot tout ce dont il convenoit de perpétuer la mémoire, étoit tous les ans écrit dans ces Temples en lettres Hiéroglyphiques, dont ils eſpéroient que l'uſage & la ſignification ſeroit auſſi durable, que le monde même; en ſorte qu'ils ſe flattoient par la ſolidité de ces Temples, & avec le ſecours de ces caractéres ineffaçables, perpétuer à jamais la mémoire des évenemens remarquables, qui arrivoient dans leur pays. Mais l'intelligence de ces Lettres s'eſt perdue avant même que ces Temples ayent été détruits, & ces Temples enfin, malgré l'énorme groſſeur, & la dureté de leurs marbres, ſont eux-mêmes tombés en ruine. Tant il eſt vrai que toute la ſageſſe & tous les projets des hommes ne ſont pas moins bornés & périſſables, que ces hommes mêmes.

La plus grande occupation des Rois, & même des perſonnes riches, étoit de faire batir de ces Temples, & de s'élever des Tombeaux magnifiques, ou leurs corps devoient être dépoſés après leur mort. Ils avoient ſurtout la paſſion de conſacrer des Temples aux Divinités, au culte deſquelles ils étoient attachés, & ſous la protection deſquelles ils s'imaginoient être. Ils en avoient encore une autre pour les pélerinages. Cette inclination, dont j'ai parlé ailleurs, dérivoit de la premiére. Ils croioient par ces pratiques ſe rendre propices les divinités ſubalternes à la toute-puiſſante, & c'étoit par celles-là, comme par une infinité de choſes créées, qu'ils alloient à cet Etre ſuprême.

De leur Culte.

Car il ne faut pas s'imaginer, Monſieur, qu'une Nation auſſi éclairée, & chez qui toutes les autres ſont allées puiſer leurs connoiſſances, adorât des Crocodiles, des Ibis, des Ichneumons, des Serpens, des Rats, des Bœufs, ou des Oignons, parce qu'ils en conſacroient des figures dans leurs Temples, des Oiſeaux, ou des Chats, parce qu'ils en faiſoient embaumer & renfermer dans leurs ſépultures. Les lumiéres de ce peuple ſçavant n'étoient point aſſez bornées, pour croire que des choſes ſi viles fuſſent adorables, ni que le corps du Soleil même, de la Lune, ou des autres Planettes, fuſſent autant de Dieux capables de lui nuire, ou de lui faire quelque bien. Les Egyptiens n'adoroient comme

nous qu'un Dieu unique & inviſible ; mais comme les Romains, ils l'adoroient ſous des noms & des figures convenables aux attributs différents, qu'ils croioient inſéparables de la Divinité ſouveraine, & par leſquels elle ſe communiquoit aux hommes. Ils l'adoroient ſous le nom de Jupiter, lorſqu'ils le conſideroient comme le vengeur des crimes ; & en cette qualité ils le repréſentoient le foudre à la main, pour marquer qu'il foudroioit, ou pouvoit foudroier quiconque ſe rendoit digne de ſa colére par ſes injuſtices & ſon impieté. Ils révéroient l'Etre ſuprême, comme les Romains, ſous le nom d'Eſculape, & lui offroient des ſacrifices pour ſe le rendre propice dans une maladie, dont eux, leurs amis, ou leurs enfans étoient attaqués, ou dont ils avoient guéri par le ſecours de cette Divinité. Ils lui ſacrifioient donc pour le recouvrement de leur ſanté, pour ſa durée ou ſon augmentation, lorſqu'ils ſe trouvoient dans un état de foibleſſe. Ils avoient recours à lui ſous le nom de Venus, pour ſe le rendre propice dans leurs mariages, lorſqu'ils ne pouvoient avoir de poſtérité, pour obtenir par ſon moyen les bonnes graces d'une perſonne qu'ils aimoient, ſouvent pour être délivrés de quelque foibleſſe, ou de quelque jalouſie. En un mot ces choſes viles, dont ils conſacroient les repréſentations dans leurs Temples, étoient autant d'objets par leſquels leur adoration étoit portée à la divinité même, & par leſquels elle s'étoit manifeſtée à nous, ſoit en nous communiquant ſes bienfaits, ſoit en exerçant ſur nous des punitions que nous nous étions attirées. Ils reconnoiſſoient les bienfaits de cet Etre ſouverain répandus ſur nous par le Bœuf, qui ſervoit à cultiver leurs terres, par la Vache, qui les nouriſſoit de ſon lait ; & le Dieu Sérapis, qui repréſentoit toute l'eſpéce par ſa figure, recevoit dans le Temple de Canope l'hommage de leur reconnoiſſance pour un Dieu bienfaiſant & inviſible. Il en étoit de même d'Iſis & d'Oſiris, qui dans les Temples conſacrés à ces divinités figuroient à ces peuples les faveurs que la bonté ſouveraine répandoit par les inondations du Nil, déſigné ſous le nom d'Oſiris, ſur leurs terres repréſentées ſous celui d'Iſis. Enfin toutes les choſes utiles, ou néceſſaires à la vie, leur ſervoient au même but. Les Oignons ſi délicieux en Egypte, le bled porté dans les cérémonies publiques, & enſuite jetté dans le Nil, l'Ibis qui les préſervoit des Serpens, l'Ichneumon qui exterminoit les Crocodiles ; en un mot tout ce qui

contribuoit à leur félicité devenoit pour eux un ſujet de reconnoître de plus en plus les graces qu'ils recevoient ſans ceſſe de la main libérale de l'Eternel. Ils ne conſacroient pas moins les choſes, qui leur étoient nuiſibles. La figure des Serpens, celle des Crocodiles, & de tant d'autres animaux par leſquels la divinité les chatioit des fautes qu'ils avoient commiſes, étoient autant de témoignages de leur ſoumiſſion à ſa volonté, & de l'acceptation de ſes chatimens. Par-là ils eſpéroient pouvoir venir à bout de fléchir ſa colére, & d'empêcher la continuation des maux qu'ils recevoient d'elle par le miniſtére de ces animaux.

Il eſt vrai que le petit peuple, toujours ſuperſtitieux & groſſier, & moins inſtruit de ces myſtéres, s'imaginoit au-contraire, que le culte, qui s'adreſſoit à la divinité dans les Temples, où ces repréſentations étoient expoſées, n'avoit pour objet que de ſe rendre propices les animaux mêmes qu'elles figuroient. Ainſi il croioit que les Serpens révérés dans leur figure, qui dans certains Temples ſervoit d'anſes aux vaſes dans leſquels on ſacrifioit, préſervoient de la morſure de ces Serpens, & blamoit fort ceux qui révéroient la figure de l'Ichneumon, parce qu'il détruiſoit les œufs du Crocodile. Cette conduite étoit fondée ſur ce que le Crocodile pouvoit, diſoient ces ignorans, leur faire beaucoup plus de mal, que l'Ichneumon ne pouvoit leur faire de bien. Par la même raiſon ils honoroient plutôt les Serpens que l'Ibis, parce que les Serpens étoient capables de leur faire plus de tort que l'Ibis ne pouvoit leur procurer d'avantage. Ces opinions diverſes partageoient le peuple de l'Egypte; enſorte que dans certains cantons, dans certaines villes ou bourgades, on étoit paſſionné pour la figure du Crocodile, ou des Serpens, & dans d'autres pour celle de l'Ibis & de l'Ichneumon. Ces ſentimens différens tenoient le peuple diviſé, & lui inſpiroient de la vénération pour certains Temples, tandis qu'il n'avoit que de l'averſion pour d'autres, ſelon qu'il étoit bien ou mal prévenu à l'égard des objets, qui y étoient révérés.

De leurs Sacrifices.

Les ſujets pour leſquels on ſacrifioit dans ces Temples, étoient infinis, comme les beſoins de ceux qui les fréquentoient. On faiſoit des ſacrifices, comme je l'ai dit, pour l'expiation des fautes qui avoient été commiſes, pour obtenir de la divinité la conſervation des corps qu'on dépoſoit dans les Tombeaux, la guériſon d'une maladie, dont on étoit attaqué, pour lui marquer ſa recon-

noiſſance au retour d'un voyage périlleux & étranger, après le ſuccès de quelque entrepriſe. Chaque eſpéce d'affaire avoit ſa divinité particuliére qu'on croioit être plus favorable dans certains Temples que dans d'autres ; & toute l'étude des Miniſtres, qui les deſſervoient, étoit d'étendre la réputation de ceux auſquels ils étoient attachés au préjudice des autres. Le Dieu Mercure préſidoit au négoce, & Saturne paſſoit pour guérir de la mélancolie, dont il étoit le diſtributeur. Les Temples de ces deux divinités étoient des plus fréquentés de l'Egypte. Auſſi n'y a-t'il point de nation au monde plus amatrice du gain & du commerce, & plus ſujette à la mélancolie, que l'Egyptienne. Les ſacrifices qu'on offroit à Mercure, pour obtenir de lui des richeſſes & un ſuccès heureux dans les affaires du commerce, étoient de tous les plus couteux aux particuliers, & les plus agréables aux Miniſtres de ces Temples. En effet on n'y offroit que de riches étoffes & d'autres marchandiſes, qui convenoient fort aux Prêtres de ce Dieu. A l'égard des Temples conſacrés à Saturne, on les avoit bâtis exprès aux deux extrémités de l'Egypte, afin que ceux qui étoient attaqués de la ſombre maladie, à laquelle cette divinité préſidoit, euſſent occaſion en allant viſiter ces Temples de ſoulager leur mélancolie par les fêtes qu'ils rencontroient ſur leur route, & enſuite par celles qui ſe célébroient dans les villes, où ce Dieu étoit révéré. Car quoiqu'il préſidât à l'humeur mélancolique, les lieux où il étoit imploré n'étoient remplis que de tout ce qu'on peut imaginer de plus capable de la diſſiper. On n'y voyoit que des jeux de toutes les ſortes, des repréſentations agréables, des Comédies capables de faire rire ceux qui y étoient le moins diſpoſés, des lieux de plaiſir où l'on paſſoit le tems à manger & à boire, des danſes groteſques, des muſiques gayes, des hommes & des femmes qui chantoient des chanſons capables de réjoüir & de diſſiper. L'allégreſſe & la joye ſembloient faire leur ſéjour dans ces lieux ; enſorte, dit un Auteur, que ſi l'humeur mélancolique n'y trouvoit pas de remède, les malades y révoient du moins agréablement à la vûë de tant de ſpectacles réjoüiſſans, & au ſon de tant d'inſtrumens & de voix mélodieuſes, & dépenſoient leur argent avec plaiſir.

Cependant il faut avoüer que les Temples les plus fréquentés etoient ceux de la déeſſe Vénus. Là les hommes attaqués de jalouſie, & qui croioient n'être point aimés de leurs épouſes, ceux

qui n'avoient point de poſtérité, & qui ſouhaitoient de ſe voir des enfans, les vieillards, tous ceux en un mot qui s'imaginoient avoir beſoin du ſecours de cette divinité, ſoit que leur maladie procédât du corps, ſoit qu'elle vînt de l'eſprit, étoient occupés ſans ceſſe à implorer ſa protection par leurs vœux & leurs ſacrifices. Il y avoit de ces Temples pour les hommes; il y en avoit de même de particuliers pour les femmes; & les uns & les autres étoient plus ou moins fameux, ſelon que les Miniſtres de cette Déeſſe étoient plus ou moins habiles à faire valoir le lieu, auquel ils étoient attachés, & à répandre au loin le bruit des prodiges, qui s'y opéroient, ou qu'ils diſoient s'y opérer. Comme ils étoïent ſans doute meilleurs Médecins qu'habiles Sacrificateurs, ils emploioient à la guériſon des particuliers, qui ſe préſentoient à eux, des pratiques & des remédes qui convenoient à leurs maladies. Outre qu'on ne voyoit dans ces Temples que des nudités, les malades, qui s'y rendoient, étoient nourris pendant l'eſpace de neuf à dix jours que duroit leur ſacrifice, de mets propres à corriger la nature & à la fortifier. Ils ne mangeoient que du pain pétri avec du miel & de la poudre de vipére, des œufs frais, de petits oiſeaux, des poulles nourries de chair de vipére, certains ragouts où il entroit des aromates & de l'ambre gris. Leur boiſſon au tems de la vendange étoit du jus nouvellement exprimé du raiſin. Dans ce deſſein les Prêtres en conſervoient de frais le plus long-tems qu'il leur étoit poſſible; & lorſqu'ils en manquoient, ils faiſoient boire à leurs malades un vin compoſé de miel, c'eſt-à-dire une eſpece d'hydromel. On les revêtoit cependant de chemiſes & d'habits parfumés d'un certain parfum; on leur couvroit ſoir & matin la tête d'un long voile myſtérieux; en cet état on leur faiſoit faire une proceſſion au tour du Temple; après quoi on leur faiſoit baiſer des nudités, dont on leur pendoit même une image au col. On les introduiſoit enſuite dans des bains préparés, après leur avoir fait prononcer certaines paroles myſtérieuſes, & avoir imprimé certains caractéres ſur différens endroits de leurs corps. On les faiſoit baigner, & tandis que cette cérémonie duroit, un des Miniſtres récitoit certaines priéres aſſez longues, dit un Auteur Arabe, qui nous en a laiſſé le détail. On les faiſoit auſſi coucher dans des lits odoriférans, comme étoient leurs habits, & on repréſentoit devant eux deux à trois fois le jour des danſes laſcives

d'hommes ou de femmes, qui ſe faiſoient ſous les fenêtres de leurs appartemens. Le reſte du jour ſe paſſoit à écouter des conteurs ou des conteuſes d'Hiſtoires amoureuſes & galantes; & on peut dire que le talent de la narration eſt naturellement propre aux Egytiens, qui accompagnent ce qu'ils diſent très-éloquemment avec certains geſtes, dont les graces ſont inimitables Les malades ainſi traités étoient renvoyés chez eux parfumés de nouveau, après qu'on leur avoit donné de petites repréſentations des nudités qu'ils avoient révérées; & comme il étoit difficile après toutes ces opérations, qu'ils n'euſſent tiré quelque avantage de leur ſacrifice, les guériſons, ou les ſoulagemens qui en procédoient, étoient écrits dans les Regiſtres du Temple, comme des miracles produits par la Divinité qui y étoit adorée. On ne manquoit pas d'en publier enſuite la relation dans toutes les grandes Fêtes qui s'y célébroient.

De leurs uſages.

Telle fut la ſituation de la Religion en Egypte, juſqu'à l'avénement du Meſſie, à la venue duquel tout l'Univers changea de face. Alors l'Evangile, prêché dans cette région, produiſit de ſi grands fruits, qu'il fit un peuple Chrétien d'une Nation juſqu'alors idolâtre. Alors fleurirent, à la ſuite des Apôtres du Sauveur ſur le fameux Siége Patriarchal d'Alexandrie, les Athanaſes & les Cyrilles. Dioſcore leur Diſciple & leur ſucceſſeur, en voulant ſe frayer une route différente de celle qu'ils avoient ſuivie, infecta depuis ce pays de ſes erreurs. Il fut enſuite livré en proie aux viſions du Mahométiſme; en ſorte que de cette Egliſe, autrefois ſi floriſſante ſous les Empereurs de Conſtantinople, à peine reconnoit-on aujourd'hui quelques veſtiges, triſtes reſtes de ce qu'elle fut jadis, qui ne ſervent qu'à nous faire deplorer l'état où nous la voyons réduite, en nous rappellant le ſouvenir de ce qu'elle a été.

Des Proceſſions.

Cependant vous ne ſçauriez croire, Monſieur, combien on rencontre encore aujourd'hui en Egypte de traces de cette ancienne Religion, qui y ſubſiſta pendant tant de ſiécles. En effet ſans parler de la paſſion pour les Pélerinages, qui pour avoir changé d'objet, n'en eſt cependant pas moins la même, les Egyptiens ont encore aujourd'hui le même goût pour les Proceſſions, qu'on remarquoit dans leurs ancêtres. Il n'y a peut-être point de pays au monde, où elles ſoient plus fréquentes que dans celui-ci. Toute la différence que j'y trouve, c'eſt que les Anciens

les faiſoient en l'honneur de leurs Idoles, & que les Egytiens de nos jours ont en vûe dans ces pratiques d'honorer leurs Santons, ou Saints, qui ne valent pas beaucoup mieux. Au reſte il n'y a rien de réglé, ni pour la marche, ni pour les vêtemens, dans ces ſortes de cérémonies. Chacun s'habille à ſa façon; mais les plus groteſques & les plus ridicules, ſont toujours les plus eſtimées. Les uns danſent; d'autres ſautent; quelques-uns hurlent; en un mot c'eſt à qui fera le plus de folies dans ces extravagantes maſcarades. Plus ils en font, plus ils ſe croyent poſſedés de l'eſprit de leur Prophéte. Ceux qui ſont à leur aiſe font porter dans ces Proceſſions de quoi donner à manger aux pauvres, comme du blé cuit, qu'ils nomment *Ferik*, des féves, des lentilles, & autres choſes ſemblables. Ainſi la charité ne laiſſe pas de trouver ſon compte, au milieu même de la plus ridicule ſuperſtition.

Des Ablutions. On peut dire auſſi que l'uſage de ſe dépiler & de ſe laver pluſieurs fois le jour, uſage ſi exactement obſervé par les anciens Prêtres de l'Egypte, ne s'y eſt pas moins conſervé. Le lavement du corps eſt ſi commun & ſi fréquent chez tous les Orientaux, ſur-tout parmi les Turcs, qu'ils regarderoient comme un péché conſidérable de faire leurs priéres ſans s'être lavés auparavant. Il eſt certain que ces ablutions faites avec de l'eau froide, ne contribuent pas moins à la ſanté, qu'à la propreté, & à empêcher les mauvaiſes odeurs du coprs, qui ſont fort ordinaires dans les pays chauds. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Chrétiens Coptes, pratiquent auſſi ce lavement des pieds, des mains, & du viſage, avant leurs cérémonies. S'ils ſe trouvent même alors dans quelque lieu voiſin du fleuve, ils ne manquent pas d'aller s'y laver tout le corps, & de s'y plonger trois fois juſques par deſſus la tête, comme les Turcs.

Des Vœux. Outre ce que je viens de dire, il ſe pratique encore ici, comme autrefois, de faire des vœux pour la convaleſcence des enfans malades. Il eſt vrai que l'uſage de leur couper alors les cheveux, & d'offrir un poids égal d'argent, eſt abſolument aboli. On ſe contente en pareil cas de fonder une fontaine publique dans la ville, ou ſur le grand chemin, pour déſaltérer les paſſans & les chiens, de faire diſtribuer chaque jour une certaine quantité de pain à ces animaux, des foyes & des cœurs d'animaux aux chats & aux milans, du bled aux oiſeaux. En un mot ces ſortes de libéralités religieuſes ſont plus ou moins conſidé-

rables, ſuivant la condition, l'opulence, ou la tendreſſe des perſonnes qui font le vœu. Je ne dois pas oublier de vous dire à ce ſujet, qu'il y a ici des Moſquées ſur le ſommet deſquelles on voit des vaſes de cuivre faits en forme de bateaux, qui, ſelon l'intention des Fondateurs, devroient être remplis de bled, les uns tous les jours, les autres toutes les ſemaines. Mais comme une longue ſuite d'années eſt ordinairement fatale aux legs pieux, ceux-ci ont été ſupprimés il y a déja long-tems par les Adminiſtrateurs des revenus de ces Moſquées.

Les Chrétiens dans ces occaſions vouent ordinairement de l'huile ou des cierges, qu'ils portent à l'Egliſe de ſaint George. Ce qui vous paroitra ſingulier, c'eſt que les Turcs y portent auſſi les mêmes choſes, & à la même intention, & que ſouvent ils ſont plus fidéles à acquitter leurs vœux que les Chrétiens même. Les Turcs offrent auſſi de la cire & de l'huile aux Moſquées de leurs Santons, qu'ils appellent *Chaïes*; & par repréſailles les Coptes, qui à la campagne ſur-tout, vivent avec eux, & comme eux à peu de choſe près, portent auſſi aux tombeaux de ces Santons les mêmes offrandes. La premiére fois que l'on raſe les enfans, c'eſt toujours avec cérémonie, & la plupart des Chrétiens, ſur-tout les Grecs, vont à l'Egliſe à cette occaſion. Cette cérémonie eſt toujours ſuivie d'un feſtin.

On ne fait pas ſeulement des vœux pour la convaleſcence des enfans malades; ils ſont encore en uſage pour obtenir la guériſon de quelque perſonne que ce ſoit, pour l'heureux retour de ceux qui ſont en voyage, ſur-tout de ceux qui entreprennent celui de la Mecque. Les expiations étoient auſſi fort connues des Anciens. Ils faiſoient d'abord pluſieurs imprécations ſur la tête d'un animal; ils l'aſſommoient enſuite, & jettoient ſa tête dans la riviére, où la vendoient à des étrangers. Cette cérémonie, qui ſe pratiquoit de même parmi les Juifs, & qu'ils avoient priſe, ſans doute, des Egyptiens, chez leſquels ils étoient nés, n'eſt plus en uſage aujourd'hui dans ce pays. Mais tant les Chrétiens que les Turcs ont encore la coutume dans leurs beſoins ou afflictions, d'égorger quelques animaux, bœufs, vaches, ou moutons, qu'ils diſtribuent enſuite aux pauvres. Cette cérémonie, pour laquelle ils choiſiſſent aſſez ſouvent l'Egliſe de ſaint George, où il y a un Hôpital, ſe nomme *Dabah*, c'eſt-à-dire *Sacrifice*.

Avanture d'un Magicien prétendu.

Enfin comme la ſuperſtition eſt une corruption de la Religion, qu'elle outrage en la dégradant, je dois vous aſſurer ici que les Egyptiens de nos jours, ne ſont pas moins ſuperſtitieux que les Anciens, & que la Magie eſt toujours ici un art fort eſtimé & très-célébre. Comme la crédulité produit ordinairement l'impoſture, ou lui donne au moins la hardieſſe de ſe montrer, il n'eſt pas ſurprenant qu'on trouve dans ce pays beaucoup de gens qui ſe donnent pour Magiciens, parce que le peuple, qui ne demande par tout qu'à être dupé, les en croit ſur leur parole, & qu'on eſt communément perſuadé que l'Egypte fourmille de Sorciers. L'avanture qui m'eſt arrivée à moi-même, à l'occaſion d'un de ces fourbes, eſt aſſez ſinguliére, pour mériter que je vous en faſſe part.

Un Effendi de conſidération & homme d'eſprit, m'avoit invité à l'aller voir, & pour m'y engager, il m'avoit promis en riant de me faire parler au Diable, au cas que je fuſſe curieux d'une pareille converſation. Je n'eus garde de manquer une occaſion de cette nature, & je me rendis chez l'Effendi ſuivi de toute la Nation, qui ayant été informée de ce qui devoit ſe paſſer, m'avoit prié de permettre qu'elle m'accompagnât. Le Magicien, qu'on diſoit être le Maître des Diables, & le Sorcier le plus ſorcier qui fût en Egypte, ne tarda guéres à paroître. Il portoit à la main un vieux livre, une petite baguette, & quelques morceaux de papier. A tout cela il joignit une graine qu'il tira de ſa poche. Avec ce bel attirail, & une mine très-magicienne, cet homme me fit demander d'abord dans quelle perſonne de la compagnie je voulois qu'il fît paſſer le Diable. Je jettai auſſi-tôt les yeux ſur un jeune Eſclave de la maiſon, qui s'offrit lui-même de fort bonne grace, mais la conjuration n'ayant produit aucun effet ſur lui, je priai le Magicien de s'adreſſer à un autre Eſclave encore plus jeune, que je lui indiquai.

L'Egyptien obéit, & prenant la main de l'enfant, il commença, comme il avoit fait au premier, par y tracer quelques figures. Enſuite il lui ordonna de la tenir ſur un réchaut plein de feu, où il jettoit de tems en tems de ſa graine & des parfums. Après ces préparatifs, il poſa ſa main ſur la tête de l'enfant, & commença à marmoter d'un air terrible certaines paroles, qu'il prononçoit en ſe frottant les dents avec ſa baguette, & faiſant

des grimaces, capables de donner l'épouvante au Diable même, qu'il prétendoit évoquer. On m'a rapporté depuis, car il parloit Arabe, qu'il diſoit au Diable, *Es-tu Muſulman? je te conjure par Mahomet, & par la ſuite de ſes Saints. Es-tu Juif? je te conjure par Moyſe, par Aaron, &c. Es-tu Chrétien? je te conjure par Jeſus, par Marie, & par les autres Saints de ſa croyance.* Après cela il ſe mit à marcher ſur les mains, & s'approcha de l'enfant, qui ennuié par la longeur de cette cérémonie, s'étoit aſſoupi ſous le linge, dont on l'avoit couvert. Là il lui dit quelques paroles à l'oreille. Enfin pour ne point vous fatiguer du récit de cent autres impertinences pareilles, vous ſçaurez que le Diable ne voulut jamais obéir au prétendu Magicien, qui crut ſe tirer habilement d'affaire, en nous diſant que le Démon de la nuit du Mercredi étoit extrêmement obſtiné; car vous remarquerez que cette ſcene ſe paſſa un Mardi au ſoir. Il ajouta qu'il y avoit dans l'aſſemblée des perſonnes, qui ſentoient le vin, odeur, diſoit il, que cet eſprit haïſſoit par deſſus toutes choſes. Nous voulumes bien paroître prendre cette excuſe en payement, & nous cherchames ſur le champ à nous dédommager par quelque agrément plus réel du mauvais paſſe-tems, que l'opiniâtreté du Diable nous avoit donné.

De l'état préſent de la Religion en Egypte.

Mais je m'apperçois, Monſieur, que vous commencez à ſouhaiter qu'après avoir ſi long-tems arrêté vos regards ſur l'Antiquité, je penſe auſſi à vous entretenir de l'état préſent de la Religion en Egypte. Il eſt juſte de ſatisfaire votre curioſité ſur cet article; & c'eſt à moi de vous mettre en état de faire le parallelle, dont je vous ai répondu au commencent de cette lettre. Deux Sectes puiſſantes partagent aujourd'hui toute l'Egypte, la Mahométane, & celle des Coptes. La premiére a pour Diſciples ces fiers Conquérans, par qui ce riche pays a été ſubjugué; l'autre ne compte au nombre de ſes Sectateurs, que des lâches & des Eſclaves. La Religion des Turcs eſt trop connue, pour que je m'arrête à en parler. Celle des Coptes ne l'eſt peut-être pas tant; & c'eſt pour cette raiſon que j'ai réſolu de vous entretenir à fond de leurs opinions, de leurs cérémonies & de leurs pratiques. En traitant de celles qui peuvent leur être communes avec les Turcs, peut-être trouverai-je l'occaſion de vous entretenir de quelques particularités, qui regardent le culte de ces derniers, & qui pourront vous amuſer agréablement.

Des Coptes. Les Coptes, cette Nation la plus ancienne qui ſoit en Egypte, & qu'on doit regarder comme les reſtes de ces anciens Egyptiens, dont je viens de vous entretenir, ſont encore très-nombreux, dans ce Royaume. On y en compte plus de trente mille, & ils ont différentes Egliſes au Caire, & dans quelques autres Provinces. Autrefois ils en avoient un bien plus grand nombre. Ce ſont eux qui ſont encore aujourd'hui les dépoſitaires des Regiſtres de toutes les terres labourables, qui ſe trouvent dans l'étendue de l'Egypte. C'eſt preſque là le ſeul bien qui leur reſte de ce charmant pays, qu'ils ont autrefois poſſedé. Il n'y a point de Seigneur qui n'ait un Ecrivain Copte dans ſa maiſon, avec un regiſtre détaillé, & copié des anciens, de toutes les terres dont il jouit. C'eſt là preſque la ſeule occupation & l'unique revenu de ces peuples.

Cette Nation, qui ſuit la Doctrine d'Eutychès, eſt gouvernée pour le ſpirituel par un Patriarche, qui fait ſa réſidence au Caire. Du reſte ce ſont bien les peuples les plus groſſiers & les plus obſtinés dans leurs erreurs, qu'on puiſſe voir au monde. Auſſi n'y a-t'il pas lieu d'eſpérer que les Miſſionnaires les plus habiles & les plus zélés, qu'on envoye dans ce pays, viennent jamais à bout de rien gagner ſur leur eſprit. Je ſuis bien aiſe de vous communiquer ſur cet article ce que ſeize années de ſéjour en Egypte, joint à l'attention la plus ſérieuſe, m'ont acquis de connoiſſances. Comme pendant une ſi longue réſidence, j'ai eu des liaiſons aſſez étroites avec le Patriarche des Grecs, homme ſçavant & de mérite, & avec l'Archevêque du mont Sinaï, j'ai eu ſouvent occaſion de m'inſtruire à fond de ce qui concerne cette matiére; auſſi je puis dire que j'ai tiré de leur converſation, & de celle de leurs Religieux, des lumiéres ſûres pour traiter ce ſujet avec exactitude. Si vous joignez à cela les entretiens fréquens que j'ai eus avec les principaux d'entre les Coptes, & les rapports que m'ont faits divers Miſſionnaires de différens Ordres, ſoit par néceſſité, ſoit par obligation, ou par confiance, j'eſpere que vous demeurerez convaincu que je ſuis en état, autant que perſonne de vous parler juſte ſur le caractére des Schiſmatiques, ſur leurs diſpoſitions à ſe convertir, & ſur les moyens de les gagner à la Foi, au cas qu'il y ait véritablement quelques moyens d'en venir à bout, & que Dieu n'ait pas réſervé cet événement à ſa toute puiſſance ſeule.

Perſonne

Perſonne n'ignore quel eſt l'attachement de tous les hommes pour les opinions, qu'ils ont ſucées avec le lait, & dont ils ſont prévenus dès leur naiſſance. On ſçait de même que cette prévention, qui doit ordinairement ſa force moins à la réflexion qu'à l'habitude, n'eſt en aucune matiére plus invincible que dans ce qui concerne la Religion. Mais toute l'idée qu'on pourroit en avoir, n'approche certainement pas de celle qu'il faudroit prendre, pour ſe bien repréſenter juſqu'où les Schiſmatiques portent ici l'opiniâtreté à cet égard. En Europe on cultive les Sciences; les livres ſont entre les mains de tout le monde; on apprend à douter, & on cherche à s'éclaircir & à s'inſtruire. Ce ſont autant de ſecours que l'art fournit contre l'erreur. En Egypte au contraire, on n'aime ni à s'inſtruire, ni à être inſtruit. On évite toute diſpute, autant pour n'être pas obligé de changer de ſentiment, que par incapacité de le ſoutenir. La raiſon ſouveraine, c'eſt l'uſage de chaque Egliſe. Ce qu'ils appellent Canon, ne ſignifie autre choſe que la coutume. Les opinions de leurs Evêques & de leurs Prêtres, ſont l'unique régle qu'ils veuillent ſuivre. Sommes-nous, diſent-ils, lorſqu'on veut leur faire ſentir leur égarement, ſommes-nous plus ſages que nos péres? Ils ont cru ce que nous croyons; pourquoi voudrions-nous ne les pas imiter? Rien n'eſt capable de les tirer de-là, ni de forcer ce retranchement. C'eſt un bouclier impénétrable à tous les traits du raiſonnement; c'eſt un écueil contre lequel échouent tout le zéle & la charité la plus infatiguable de nos Miſſionnaires.

De leur obſtination dans l'erreur.

Il eſt vrai que leur perſévérance & leur douceur les inſinuent dans l'eſprit de ces peuples, & leur facilitent un libre accès dans leurs maiſons. Mais comment ne ſeroient-ils pas bien reçus, puiſqu'ils portent par tout des conſolations pour l'eſprit, & des ſoulagemens pour le corps? Ils rétabliſſent le calme dans une famille affligée, par leurs ſages conſeils & leurs pieuſes exhortations, ſouvent même par leurs aumônes. Ils donnent à ceux qui en ont beſoin des médicamens, dont ils n'exigent aucune retribution. Des maniéres ſi génereuſes & ſi bien-faiſantes, ne peuvent manquer de les rendre par tout eſtimables. Ils ſont reſpectés pour leur zéle & leur deſintéreſſement. Mais il faut pourtant l'avouer; tout cela ne convertit point, & l'expérience apprend, que les converſions, lorſqu'il s'en fait, ſont ſi peu ſincé-

res, qu'elles ceſſent auſſi-tôt que le motif de l'intérêt & de l'eſpérance, qui en étoit le fondement, vient à diſparoître. Les prétendus convertis répondent nettement, lorſqu'on leur reproche leur déſertion, *Point d'argent, point d'Egliſe, Maphis Fellou, Maphis Queniſſe.* Ils ne s'en échauffent pas davantage. On a vû ici l'Egliſe des Péres de Terre-Sainte remplie de nouveaux Chrétiens dans un tems, où l'on donnoit aſſez largement aux pauvres, qui s'y rendoient. Il vint un nouveau Supérieur, qui par épargne, ou par néceſſité, retrancha toutes ces aumônes. L'Egliſe fut auſſi-tôt déſerte, & le nombre des Fidéles ſe réduiſit à un petit nombre de Catholiques, nés de parens qui l'étoient déja, ou qui avoient été nourris dès leur enfance dans les ſentimens de l'Egliſe Romaine. Telle eſt la véritable idée qu'on doit avoir de la nouvelle Egliſe, qui ſubſiſte aujourd'hui en Egypte.

On s'efforce cependant d'entretenir le petit troupeau que l'on a formé avec beaucoup de tems, de travail, & de dépenſe. On tâche de l'étendre par la voye des mariages, des Ecoles, & des inſtructions que l'on donne à la jeuneſſe. Mais malgré tant de ſoins & de précautions, ſi l'on y regarde de près, & ſans prévention, on s'apperçoit aiſément que l'on ne tient preſque rien. Le fruit de tant de peines ſe réduit ordinairement à préſerver quelques anciens Catholiques de la dangereuſe contagion de l'éxemple général.

Des perſonnes éclairées, mais peu informées du véritable caractére des Hérétiques de ce pays, ſe ſont imaginées, & s'imaginent peut-être encore, que la multiplication de ces Ecoles, dont je viens de parler, ſeroit un moyen preſque infaillible pour faire un grand nombre de Proſélytes. J'avoue que cette idée a quelque choſe de fort plauſible, & qui prévient d'abord. J'ai été long-tems moi-même dans cette opinion.

En effet, n'eſt-il pas naturel de penſer, qu'en attirant la jeuneſſe dans ces lieux d'inſtruction, ſous prétexte de lui apprendre à lire & à écrire, il ſeroit facile, à la faveur de quelques entretiens journaliers, d'inſinuer preſque imperceptiblement la ſaine Doctrine dans des eſprits encore tout neufs, que le préjugé n'a point aſſujettis, & de faire germer le bon grain, où l'yvroie n'a pas encore pris racine. C'eſt encore un papier blanc, ſur lequel il eſt aiſé de tracer toutes ſortes de vérités; c'eſt une cire molle, à qui

on peut facilement faire prendre toutes ſortes de figures. Il ne ſeroit pas même impoſſible de les attirer à ces Ecoles, à la faveur de quelques libéralités faites, ſoit aux enfans, ſoit aux parens même. Car je ne crois pas qu'il y ait nulle part des Chrétiens plus pauvres que ceux d'Egypte. La plûpart ſont preſque nuds. Auſſi une chemiſe, un mauvais caleçon ſont pour eux une eſpéce de fortune. Cette miſére extrême les rend d'une ſoupleſſe étonnante, pour tous ceux qui les ſoulagent. Il n'y a pas de pére ni de mére, qui ne donnât ſes enfans au prix de la moindre douceur; ils ſe donneroient bien eux-mêmes. Mais ils ne donneroient que l'apparence, prêts à vous manquer, comme je l'ai déja obſervé, dès que vous diſcontinuëriez de les acheter par vos libéralités.

On croiroit peut-être qu'en élevant parmi nous quelques enfans Coptes, cette méthode pourroit avoir des ſuites avantageuſes pour la Religion. Je veux bien auſſi le croire de même. Cependant l'expérience fait aſſez connoître le contraire. On ſçait qu'il y a pluſieurs Colléges à Rome, où on entretient un grand nombre de jeunes gens de toutes les Nations Schiſmatiques de l'Orient, dans la vûe de les employer un jour à la converſion de leur Patrie. Rien n'eſt plus religieux que ces établiſſemens, & on ne peut trop louer le zéle & la pieté de ceux à qui on en eſt redevable. Mais après tout, qu'en réſulte-t'il? c'eſt que les ſujets qu'on éleve dans ces Seminaires, de retour dans leur pays, n'y font aucun fruit. Ils ſçavent à la vérité former quelques argumens, & ſoutenir vivement une diſpute; mais ils ne font rien de plus, & c'eſt à ce qu'il y a de plus frivole, que ſe borne tout l'avantage que l'Egliſe retire du ſoin de leur éducation, & des penſions dont ils jouiſſent.

Enfin en ſuppoſant qu'il n'en fût pas de même des enfans Coptes, peut-on ſe flatter, que de retour dans leur pays, ils conſervaſſent long-tems les ſentimens qu'on leur auroit inſpirés, ſur-tout ſi l'on fait attention à la haine & au mépris qu'ont les Coptes, pour nous & pour notre Religion? Quelle apparence que de jeunes gens, qui ne ſont entretenus que de diſcours à notre déſavantage, & auſquels on n'inſpire que des ſentimens odieux de notre Religion & de nos mœurs, préferent la foi que des étrangers leur ont enſeignée, à celle de leurs compatriotes & de leurs ancêtres? Car l'averſion que ces peuples ont pour nous,

eſt ſi violente, que quand ils veulent mettre le comble à l'inſulte qu'ils font à un homme, ils l'appellent *Franguis*. Par là le mépris eſt exprimé, ſelon eux, dans toute ſon étenduë.

De leur ignorance.

Joignez à cette obſtination & à l'averſion qu'ils ont pour nous, une ignorance la plus profonde, & vous aurez une idée parfaite des Coptes. Il leur eſt impoſſible de comprendre qu'il y ait deux natures en Jeſus-Chriſt, ils confondent toujours cette queſtion avec la Trinité. Quand on leur demande ſi Jeſus-Chriſt étoit homme parfait, ils répondent oui, ſans balancer; s'il étoit Dieu parfait, ils répondent encore oui, avec la même franchiſe; mais lorſqu'on les preſſe, & que de-là on veut tirer cette conſéquence néceſſaire, il y avoit donc deux natures en Jeſus-Chriſt, ah, Dieu garde, s'écrient-ils auſſi-tôt, *Stacfaralla*; c'eſt le terme dont ils ſe ſervent.

De leur maniére de ſe confeſſer.

Les Coptes ont conſervé la Confeſſion; mais leur maniére de s'en ſervir eſt différente de la notre. Ils s'accuſent en général d'être pécheurs de penſée, de paroles, & d'action; mais ils ne s'expliquent pas davantage, & lorſqu'il eſt arrivé à nos François, dont quelques-uns ne ſont que trop libertins pour un pays comme celui-ci, de demander à quelques femmes Coptes, ſi elles ſe confeſſoient des infidélités qu'elles faiſoient à leurs maris, ah! Dieu garde, ont-elles toujours répondu ſans héſiter, que nous nous deshonorions ainſi nous-mêmes, & que nous ayons la ſimplicité d'aller réveler des fautes ſecrétes, dont la connoiſſance pourroit troubler la paix de nos familles. Au reſte ils ont un tems preſcrit dans l'année pour ſe confeſſer; & comme ils le font aſſez cavaliérement, leurs Prêtres leur donnent l'abſolution de même par ce peu de mots, *Dieu te pardonne*, *Allahieramac*, ſans y joindre ni conſeils, ni remontrances. Il faut avoüer que rien n'eſt ſi abregé que cette formule, & que ſi les Pénitens ne font guéres de façon pour s'accuſer, les Confeſſeurs en font encore moins pour les abſoudre.

De leurs Jeunes.

Si les Coptes ſont ſi peu ſcrupuleux ſur la Confeſſion, ils le ſont en récompenſe infiniment ſur le jeune. Ils l'obſervent avec l'exactitude la plus rigoureuſe, ne mangeant, tant qu'il dure, ni poiſſon, ni œufs, ni beurre, ni huile, & ne buvant jamais que de l'eau. Leur premier repas, & le ſeul qu'ils faſſent chaque jour, eſt quelque tems avant le coucher du Soleil. Ils obligent même leurs malades à jeuner, & quand ils ſeroient au lit

de la mort, on ne les diſpenſeroit pas plus du précepte. Jamais ils ne jeunent le Samedi, & trouvent fort mauvais que nous en uſions autrement, parce que, diſent-ils, cela eſt défendu par les ſaints Canons. Enfin leur régularité à l'égard du jeune, s'étend également ſur le boire & ſur le manger; l'un ne leur eſt pas plus permis que l'autre. Les Arméniens pouſſent même le ſcrupule encore plus loin, & ils s'abſtiennent de leurs femmes pendant tout le Carême. Cette conduite, eû égard à l'épuiſement où doit les réduire la façon dont ils vivent alors, me ſemble pour le moins auſſi prudente qu'auſtére.

Les Turcs ne ſont pas moins rigides ſur le jeune que les Coptes, ni moins continens que les Arméniens pendant ce tems de pénitence. C'eſt un ſpectacle pitoyable que de les voir tous vers le ſoir dans le tems de leur Ramadan. Leur abbattement eſt extrême, & tel en un mot que doivent l'éprouver des gens, qui ont paſſé tout le jour dans le travail & à la plus grande ardeur du Soleil, ſans s'être ſeulement rafraichis d'une goutte d'eau.

De leurs principales cérémonies.

Il me reſte, Monſieur, à vous entretenir de certains uſages qui dans tout pays ſont regardés comme des pratiques de Religion, & qui chez les Coptes, comme parmi toute autre Nation, ont leurs cérémonies particuliéres. Tels ſont le baptême des enfans, le mariage des adultes, & ce qui s'obſerve à l'égard des morts dans les funerailles. Peut-être ne ſerez-vous pas fâché d'être inſtruit auſſi de ce que les Turcs du pays pratiquent dans ces occaſions. La diverſité de ces uſages différens ſervira du moins à vous donner une idée du génie différent des peuples par qui l'Egypte eſt aujourd'hui habitée.

Vous devez obſerver d'abord qu'avant le baptême des enfans, & immédiatement après leur naiſſance, il ſe pratique dans tout l'Orient une certaine cérémonie, dont l'origine eſt aſſez inconnue. On choiſit ordinairement pour cela le ſeptiéme jour après la venue de l'enfant. Ce jour là toutes les parentes, les voiſines, & les amies s'aſſemblent au logis de l'accouchée, où la Sage-femme ne manque pas auſſi de ſe rendre. C'eſt la maîtreſſe & la conductrice de toute la cérémonie. L'heure marquée étant venue, on prépare d'abord dans un grand baſſin différentes graines de fruits ſeparées les unes des autres, ſelon leur eſpece différente, & au milieu on place un mortier avec ſon pilon. Enſuite la Sage-femme donne une chandelle de cire à chacune

des assistantes, & prenant l'enfant entre ses bras, elle leur fait faire une procession autour de la chambre, en jettant en l'air quelques-unes de ces graines. Elle en prend encore lorsqu'elle est de retour au bassin, dans lequel elle en laisse retomber une partie, & jette le reste au visage des autres femmes, en criant du même ton qu'une poule appelle ses poussins, pour leur faire prendre de la nourriture. Après cette ridicule cérémonie, la mére reçoit l'enfant, à l'oreille duquel la Sage-femme porte le mortier, qu'elle frappe assez fort par trois différentes fois. De toutes ces impertinentes simagrées, il n'y a que la cérémonie du mortier, dont j'aye pu tirer d'eux quelque raison; & quelle raison encore! Ils disent que c'est pour ouvrir par ce bruit l'oreille de l'enfant, & empêcher qu'il ne soit sourd. Le reméde n'est-il pas admirable, & ingénieusement imaginé?

Du Baptême.

A l'égard du baptême, la nécessité de ce Sacrement n'est pas regardée du même œil par tous les Chrétiens du Levant. Les Grecs & les Arméniens y sont assez attentifs, & comme les Francs, ils baptisent à la maison en cas de nécessité, mais toujours par immersion, suivant la pratique de toutes les Eglises d'Orient. Les Coptes au contraire sont si blâmables à cet égard, & si peu attentifs à administrer le baptême à leurs enfans, qu'on en voit périr une infinité privés de la grace de la régénération. Ils ont pour maxime de ne baptiser jamais les garçons qu'après quarante jours, & les filles au bout de quatre-vingt, observant en cela le tems prescrit dans l'ancienne Loi, pour la purification des méres, qui doivent assister à la cérémonie, & qui y assistent toujours en effet. Mais les enfans seroient encore trop heureux, si après ce terme expiré on leur procuroit la grace du baptême, n'y ayant presque point de Copte, qui soit fidéle à faire baptiser ses enfans après un si long délai. Au contraire la plûpart les laissent en cet état dangereux six mois, huit mois, souvent des années entiéres, sans en avoir la moindre inquiétude. J'en ai vû plusieurs de trois & quatre ans, qui n'étoient pas encore Chrétiens. On en trouve même de huit & dix ans, qui sont encore purement les enfans d'Adam chargés de la dette de leur premier pére.

Le péché que les Coptes encourent par une négligence si criminelle, n'est pas tant à imputer au peuple, qu'aux Prêtres mêmes, & au Patriarche. Je me souviens qu'ayant eu un jour une

conférence avec lui ſur cette matiére, & lui ayant repréſenté qu'il étoit la cauſe qu'une infinité d'ames périſſoient tous les jours, & ſe trouvoient fruſtrées du bonheur éternel ſans qu'elles ſe fuſſent attiré ce châtiment par aucune faute perſonnelle, il me répondit, qu'à l'égard du Baptême nous étions trop faciles, & que nous ne conférions pas ce Sacrement avec aſſez de majeſté, permettant qu'on l'adminiſtrât dans nos maiſons, & que les femmes même baptiſaſſent : Que non-ſeulement parmi eux les Canons défendoient de baptiſer à la maiſon, mais que bien loin de permettre aux femmes d'adminiſtrer ce Sacrement, les Diacres eux-mêmes n'avoient pas ce pouvoir, qui étoit uniquement réſervé aux Prêtres. Je le priai à cette occaſion de me dire quelle cérémonie ſaint Pierre apporta, lorſqu'il baptiſa trois mille hommes à la fois, & s'il eſt dit qu'il les mena pour cela à l'Egliſe? Avec quelle majeſté ſaint Philippe adminiſtra le Baptême à l'Eunuque de la Reine Candace, lorſqu'il le fit Chrétien dans un grand chemin, & non pas dans un Temple? Enfin je le conjurai de faire attention à la néceſſité de ce Sacrement, qui nous eſt marquée ſi autentiquement dans l'Evangile, & à l'impuiſſance de tant de petites créatures, qui périſſoient malheureuſement privées de cette grace, pour ne pouvoir ſe la procurer elles-mêmes. A tout ce diſcours je n'eus d'autre réponſe de cet indigne Patriarche, ou plutôt de ce tyran des ames, qui ne ſont coupables que du péché qu'elles n'ont pas commis, ſinon qu'il valloit mieux qu'une ame périt, que de tranſgreſſer les Canons. Peut-on concevoir un aveuglement plus déplorable que de préferer à la néceſſité qui nous a été impoſée par le Sauveur de recevoir ce Sacrement, celle d'obſerver quelques ſtatuts, qui n'ont été faits que par des Hérétiques.

Ce qui paroîtra plus déplorable encore, c'eſt que ces peuples ignorans & groſſiers, obſervent également la Circonciſion comme le Baptême. Ils étendent même cette cérémonie juſqu'aux filles. En 1689. on vit ici un des principaux d'entr'eux refuſer d'épouſer une fille de quinze à ſeize ans, qui lui avoit été accordée, parce que cette formalité lui manquoit. Le mariage ne ſe fit qu'après que les Prêtres, entre les mains deſquels les parens furent obligés de remettre cette malheureuſe victime de la coutume, eurent accompli cette cérémonie extravagante.

Au reſte il eſt encore à propos d'obſerver que les Coptes ne

différent ſouvent le Baptême de leurs enfans, que par une vanité ridicule. Ils attendent qu'ils ſoient en état de les bien vêtir, afin de ſe faire plus d'honneur, & ſouvent ils n'attendent que trop long-tems.

De la Circonciſion des Turcs.

Les Turcs ne font de même circonciſe leurs enfans qu'avec le plus d'appareil & d'éclat, qu'il leur eſt poſſible; & ceux qui n'ont pas le moyen de le faire de la ſorte, attendent que quelqu'un de leurs parens, amis, ou voiſins, faſſe la cérémonie pour ſes enfans propres, afin d'y joindre les leurs. Les enfans que l'on circoncit ſont donc plus ou moins âgés. Il y en a de cinq ans, de ſix, de huit, quelquefois de dix & davantage; ce qui fait voir que l'Alcoran ne preſcrit point aux Mahométans de tems fixe pour la Circonciſion, comme il étoit déterminé dans l'ancienne Loi.

Les enfans que l'on circoncit ſont vêtus le plus magnifiquement qu'il eſt poſſible, & montés ſur des chevaux richement parés. Ceux des Grands ou des perſonnes aiſées ſont précedés par une troupe de Janiſſaires, devant leſquels marchent quelques Prêtres Mahométans, dont les uns chantent, & les autres hurlent. Cette cérémonie ſe fait ordinairement aux flambeaux; cependant ce n'eſt pas une régle. Après l'enfant viennent les tambours, les fifres, & les trompettes, ſuivis d'une multitude de canailles, qui n'abandonnent le cortége qu'à la maiſon, dans l'eſpérance d'y trouver quelques rafraichiſſemens, qu'on ne manque guéres de diſtribuer abondamment en ces occaſions.

Pour donner ici une idée des magnificences, dont ces ſortes de cérémonies ſont quelquefois accompagnées, je crois ne pouvoir mieux faire que de décrire une de ces Fêtes, dont j'ai été témoin moi-même.

DESCRIPTION

Des cérémonies obſervées à la Circonciſion d'Ibrahim Bey, fils d'Iſmaël Viſir Bacha d'Egypte.

En l'année 1696, l'Egypte étoit gouvernée par Iſmaël Viſir, un des Miniſtres des plus magnifiques, que la Porte ait envoyés dans ce pays. Ce Bacha ayant réſolu de faire circoncire ſon fils unique,

unique alors âgé de quinze à seize ans, on commença dès les premiers jours du mois d'Octobre à travailler aux préparatifs de cette cérémonie. On fit sçavoir à tous les Grands, qui se trouvoient dans les différentes Provinces du Royaume, que le Bacha souhaitoit qu'ils honorassent cette solemnité de leur présence ; & on publia partout qu'il en useroit avec eux selon leur condition, & gratifieroit tout ceux qui se feroient circoncire avec son fils.

Cette fête, qui dura dix jours, fut précédée de divers spectacles, dont on jugea à propos d'amuser l'impatience d'un peuple infini, qui sur le bruit de cette magnifique cérémonie, avoit quitté la campagne pour accourir au Caire. On vit donc tandis qu'on travailloit aux véritables préparatifs, plusieurs combats d'animaux, des courses de chevaux, & divers tours dont des danseurs de corde amusoient tous les jours les habitans de cette grande Ville. Un de ces danseurs venu exprès de Damas pour assister à cette fête fit le dernier jour des prépapatifs un tour des plus surprenans. De la place du Meidan située au pied d'un rocher escarpé, sur lequel le Château est bâti, il monta sur le haut du minaret d'une Mosquée assise dans le Château même. La corde principale avoit près de quatre cens toises de longueur, & outre qu'elle étoit tenduë par elle-même, autant que son poids pouvoit le permettre, on l'avoit encore affermie par les côtés de plusieurs autres cordes, qui servoient à la soutenir dans sa longueur extraordinaire. Ismaël assista à ce spectacle accompagné de son fils, & fit en cette occasion, aussi bien que les jours précédens, de très grandes libéralités au peuple.

Le lendemain 23 de Novembre les Beys, qui sont au nombre de vingt quatre, les demi-Beys, qui sont au nombre de quarante-huit, tous les Officiers du Royaume conservés par l'Empereur Selim, qui fit la conquête de l'Egypte, les chefs & les soûcommandants des sept milices, que le Grand-Seigneur entretient dans ce pays, les principaux Agas, les Noirs de Constantinople, qui font presque tous ici des figures de Princes, le Cadilesquer, & les aînés de la famille des Aboubeeres, qui sont les descendans du beau pere de Mahomet, en un mot toutes les personnes de condition se rendirent avec des suites nombreuses & magnifiques au logis du Bacha, où ils furent reçûs au bruit

d'une triple décharge de toute l'artillerie du Château, d'une infinité de timballes, de trompettes, de tambours, & d'autres sortes d'instrumens. La grande cour du Château, qui peut contenir environ deux mille chevaux, en étoit si remplie, que plusieurs furent obligés de mettre pied à terre dans les cours antérieures. Les harnois dont plusieurs étoient garnis de pierreries, & dont les moins riches etoient de vermeil, paroient les plus beaux chevaux du Pays, tous couverts de housses brodées d'or trait, & trainantes presque à terre; ensorte que les yeux trouvoient dans cette vaste cour un spectacle, qui surprenoit & rejoüissoit également. Au milieu de cette magnificence, on remarquoit deux tentes du Bacha dressées au milieu de la Cour, & dignes toutes deux de la grandeur & de l'ostentation que les Turcs affectent aussi-bien en ceci, que dans les harnois & les chevaux. L'une étoit destinée pour des danseurs & des joueurs d'instrumens; sous l'autre étoient les trompettes, les timballes, & les tambours du Bacha. A chaque personne de consideration, qui entroit, les trompettes & les timballes annonçoient son arrivée. Les instrumens joüoient aussi durant tout le tems qu'on circonciſoit les enfans, ce qui se faisoit tous les matins dans une cour particuliére, qui répondoit à celle-ci.

Ce jour-là, qui fut le premier de la cérémonie, toute la maison du Bacha parut vétüe de neuf, & mise superbement. Ce Seigneur avoit fait distribuer à chacun de ses domestiques deux vestes de satin de différente couleur, une de drap d'Angleterre avec la culotte de même, & une fourrure de renard de Moscovie. Le moindre de ses Esclaves étoit habillé de la sorte, & coëffé d'une seste avec quatre doigts d'or au bout sur un bonnet de velours, ou de drap d'Angleterre. Les Pages, ou Ichoglans, avoient des culottes larges de velours verd, & des vestes courtes de brocard d'or. Ses principaux Officiers, & ceux qui approchoient de son fils, avoient tous des vestes doublées du plus beau samour, & il n'y en eut pas un seul, qui ne changeât deux ou trois fois d'habits durant la fête.

Ibrahim Bey fils du Bacha parut cette même matinée vêtu d'une demi-veste de drap blanc fourrée d'un riche samour sur un Doliman d'une étoffe d'or de Venise, & sur sa demi-veste il en avoit une longue de camelot couleur de feu doublée d'un tabis verd. Cette veste, ou *Quiriqui*, étoit couverte d'une infini-

té de perles d'une groſſeur conſidérable, & fermoit par-devant avec une agraffe de gros diamans. Son *Caouſt*, ou bonnet, étoit auſſi couvert de perles, & portoit au devant de la feſte un bouquet de plumes noires de Héron attaché avec une roſe des plus beaux diamans. Tant que cette fete dura, ce jeune Seigneur changea d'habits trois ou quatre fois par jour, & on ne lui vit jamais le même, à la reſerve du *Quiriqui* brodé de perles, qu'il porta à trois ou quatre repriſes.

Son appartement n'avoit rien de moins magnifique que ſa perſonne. Pluſieurs ſalles parées de ſuperbes tapis de Perſe, où le mélange de cent couleurs & de mille fleurs différentes ſembloient diſputer le prix à l'or, dont ils étoient enrichis, ces ſalles ainſi ornées, & garnies tout au tour de carreaux d'étoffe à fond d'or, précédoient la chambre du jeune Bey. Là ſur des tapis encore plus beaux, & ſur un ſopha d'un pied de hauteur au deſſus du plancher, s'élevoit un ſuperbe Divan, où l'or laiſſoit appercevoir à peine le velours cramoiſi, dont les couſſins étoient couverts. Un lit d'Ange du même velours occupoit le milieu de cet appartement. Ce lit étoit tout couvert en dehors d'une broderie des Indes, & le ſatin verd, dont il étoit doublé, n'étoit pas travaillé moins richement. Une frange d'or de quatre doigts regnoit tout autour des rideaux, qui étoient retrouſſés avec des agraffes de rubis & d'émeraudes. Au devant du lit, dans l'endroit où les rideaux ſe partageoient, paroiſſoit un grand croiſſant de ſatin blanc ſemé d'étoilles d'or, qui faiſoit un fort bel effet, & autour de ce lit poſé ſur une toilette blanche travaillée d'or & de ſoye, qui débordoit de trois à quatre pieds, étoient pluſieurs carreaux de même etoffe que ceux du reſte de la chambre. Ainſi le Divan étoit partagé en deux par ce lit magnifique, où le jeune Bey ne coucha qu'après ſa circonciſion.

Pendant que dura la fête les danſeurs, qui étoient au nombre de cent, furent vêtus chaque jour d'habits différens, dont la plupart étoient d'étoffe d'or. Ceux qui ont voyagé en Turquie ſçavent aſſez que les danſes & les attitudes de ces baladins ſont un des principaux divertiſſemens que les Grands aiment a prendre. Ces danſeurs jouent auſſi des eſpéces de comedies; & quoiqu'ils n'ayent aucun role certain, ils ne laiſſent pas de repreſenter à peu près les diverſes intrigues de galanterie que l'on expoſe ſur nos théatres. Ces gens-là joüoient & la nuit & le jour en différentes

ſalles du Chateau, ſe relayant les uns les autres, de maniére qu'il n'y avoit aucun vuide.

Ces plaiſirs étoient mélés pendant le jour de divers combats à la Turque, où l'ardeur fut ſouvent ſi grande, que les ordres réitérés du Bacha pouvoient à peine ſeparer les combattans, & empêcher le jeu de devenir trop ſérieux. On voyoit dans la place, qui eſt au pied du Chateau, les Eſclaves des Beys partagés en deux partis ſe diſputer l'adreſſe, le courage, & la magnificence. Ils s'y portoient, avec d'autant plus de chaleur, qu'outre l'animoſité qui régne entre les deux factions, dont l'Egypte eſt partagée, comme je le dirai dans la ſuite, ils avoient les yeux du Bacha & de ſon fils pour témoins de leur valeur.

Les illuminations chaſſoient preſque la nuit de ces lieux. Cent mille lampes, par le moyen deſquelles on formoit chaque jour mille figures différentes, l'éclairoient de ſorte, qu'elle paroiſſoit toute en feu. On admira ſurtout la repreſentation d'un palmier, avec ces mots formés de ces mêmes lampes, & exprimés en Turc & en Arabe, *Je ne m'éleve que par la Circoncision.* La coupe annuelle des branches du palmier étant le ſeul moyen de faire croître cet arbre, rendoit cette deviſe auſſi ingénieuſe, qu'elle étoit convenable au ſujet de la fête. On voyoit écrit en d'autres endroits auſſi en caractéres de feu, *Que le nom d'Iſmaël Bacha ſoit toujours glorieux; qu'Ibrahim ſon fils ſoit auſſi grand que lui.* On tiroit chaque ſoir un nouveau feu d'artifice. Celui qui fut trouvé le plus beau repreſentoit deux galéres, qui parurent voguer le long de la cour du Chateau. Ces ſpectacles étoient accompagnés d'une infinité de fuſées, pendant que pluſieurs ſortes d'Animaux, couverts auſſi d'artifice, étoient lachés parmi le peuple, & ſembloient réveiller le plaiſir par les allarmes paſſagéres qu'ils portoient par tout avec eux, ſans avoir jamais cauſé d'autre mal.

Les portes du Chateau, & ſur-tout celles de l'appartement du Bacha & du Bey, étoient gardées par un grand nombre de Janiſſaires mitrés, que ce Corps avoit habillés ſuperbement, pour faire plus d'honneur à la fête. Quatre Kiaïas des Janiſſaires, qui tiennent ici le même rang que nos Colonels d'infanterie en France, firent pendant les dix jours les fonctions de maîtres d'hôtel, & eurent ſoin du ſervice des tables, où l'on admira également l'ordre, la propreté, & l'abondance la plus

prodigieuſe. Celle du Bey fut ſervie ſoir & matin à trois cens plats ; celle du Bacha à ſept cens, & celle du commun à trois mille, ce qui paroitra preſque incroïable. Cette derniere fut ſervie dans la grande ſalle du Divan, qui eſt de la longeur de la ſalle du Palais à Paris, & de la largeur d'une de ſes ailes. Cette table qui étoit à terre ſur des tapis couverts de napes, repréſentoit tantôt une fléche, quelquefois un vaſe ; en un mot elle avoit chaque jour une figure toujours nouvelle. Les plats en beaucoup d'endroits y étoient en piles les uns ſur les autres, de la hauteur d'un homme, enſorte que les viandes n'en étoient pas touchées toutes en même temps. Dès qu'un rang de perſonnes étoit ſorti de table, on levoit auſſi un rang de plats, & le même ſervice, qui avoit été deſſus, ſe trouvoit de même au deſſous. Ainſi on pouvoit dire qu'il y avoit dix ou douze tables les unes ſur les autres. Ce qui reſtoit de chaque ſervice étoit ſur le champ porté au peuple dans la cour ; enſorte qu'après avoir nourri trois ou quatre mille perſonnes dans une ſalle, on en raſſaſioit encore dix mille dans des lieux différens. Ceux qui ont vû les tables, qui furent ſervies lors de la Circonciſion du Sultan Muſtapha, avoüent qu'elles n'approcherent pas de celles-ci, & qu'il ne s'eſt jamais fait une ſi grande profuſion accompagnée d'un ſi bel ordre. Les confitures, les ſorbets, les eaux de canelle, les parfums, furent donnés liberalement, & ſans exception, à tous ceux qui en voulurent. Outre une infinité de perſonnes, qui en ſervoient de tous côtés, il y avoit divers offices ouverts, où chacun pouvoit ſe préſenter librement, ſans appréhender de refus.

On peut dire que la profuſion n'a jamais été portée plus loin que dans cette Fête. Il n'y eut, pour ainſi dire, point d'heures pendant les dix journées qu'elle dura, que le Bacha, ou ſon fils, ne fiſſent cent ſortes de largeſſes. Quelque petits préſens de fleurs, de fruits, ou d'autres bagatelles que l'on apportoit au jeune Bey, un ſpectacle nouveau, le moindre tour d'adreſſe, chaque nouvelle danſe, tout cela étoit récompenſé liberalement de la propre main de ce jeune Seigneur, avec une grace qui augmentoit encore le prix de la récompenſe. Iſmaël Bacha d'un autre côté répandoit à pleines mains les ſequins dont il avoit toujours un ſac à ſes côtés, qu'on rempliſſoit dès qu'il étoit vuide, outre beaucoup de petite monoye qu'on jettoit au peuple par ſon ordre.

On compte que pendant cette Fête, on circoncit par jour cinq cens enfans, qui furent tous vêtus de neuf ſuivant leurs condition aux dépens du Bacha, & aumoindre deſquels on donna un ſequin. Cette ſeule dépenſe monta à plus de quarante mille écus.

Ibrahim Bey fut circoncis le dernier. Il partit du Chateau le premier jour de Décembre, accompagné de toute la maiſon de ſon pére, & de tout ce qu'il y avoit de Grands en Egypte, & ſe rendit à une ancienne Moſquée, qui eſt entre le vieux Caire & le nouveau. Il l'avoit choiſie pour cette cérémonie préférablement à la principale, pour ne pas s'engager dans les ruës, où un peuple infini l'attendoit. Les magnificences qui furent étallées ce jour là, ne ſe peuvent décrire que fort imparfaitement. Ainſi vous ne devez regarder ce que je vous en rapporte que comme une légére ébauche, où il faut que votre imagination mette la derniére main. Outre l'aigrette dont j'ai parlé, le jeune Bey portoit ce jour-là à côté de ſon Turban une autre plume, que le Bacha y plaça de ſa propre main, & qu'il attacha ſur ſa veſte avec une ceinture de pierreries. Sa veſte de Samour étoit un peu relevée par derriére, afin de laiſſer voir la richeſſe de ſon Doliman. Il étoit précédé de douze Pages à pied vêtus de drap d'or, qui conduiſoient douze chevaux de main d'une blancheur parfaite, & parés ſuperbement. Deux autres étoient chargés d'or & d'argent, qui fut répandu dans la marche & dans le retour. Un peuple infini étoit accouru ſur le paſſage pour voir ce jeune Seigneur, & ne laiſſoit dans une vaſte plaine qu'un chemin fort étroit que l'on avoit ſemé de mille fleurs, plus abondantes en Egypte dans cette ſaiſon, qu'en aucune autre de l'année. L'air retentiſſoit cependant d'acclamations, de bénédictions, & de cris de joie. On peut dire que jamais journée ne fut plus brillante.

Le Bacha, d'une des fenêtres de ſon appartement, qui domine ſur cette campagne, regardoit cette ſuperbe marche, & goûtoit à longs traits une ſatisfaction qu'il avoit ſi juſtement méritée. Il ne fut pas poſſible ce jour là de retenir une ſeule femme dans les maiſons. On dit que pluſieurs d'entre elles profitant d'une occaſion ſi rare & ſi favorable, ſe choiſirent des demeures plus agréables, que celles qu'elles venoient d'abandonner.

Tous les Criminels, qui ſe trouverent alors dans les priſons du Château, eurent leur grace, & le Bacha paya les dettes de ceux, qui n'y étoient retenus que pour cette ſeule raiſon. Ibrahim ne put être circoncis ce jour-là, parce qu'il ſe trouva un peu fatigué de cette cavalcade. La cérémonie ne s'accomplit que le lendemain vers les quatre heures du ſoir, & on circoncit avec lui le fils d'un Bey & ſix Eſclaves.

Dès que la circonciſion, à laquelle Iſmaël aſſiſta, fut conſommée, on porta Ibrahim avec le fils du Bey & les ſix Eſclaves dans une même chambre, où on leur avoit préparé un lit à chacun, afin qu'ils tinſſent compagnie à ce jeune Seigneur. En même tems le Bacha fit à chacun de ſes Officiers & de ſes Domeſtiques, à proportion de leurs emplois la diſtribution d'une paye journaliere, dont ils doivent joüir le reſte de leur vie. Ainſi il n'y en a aucun aujourd'hui, qui n'ait dequoi vivre ſelon ſon état, quand même ils viendroient à perdre un ſi bon maître.

On aſſure que la dépenſe, qui fut faite en même tems dans les appartemens des femmes du Bacha, ne fut guéres moins conſidérable que celle à laquelle le public eut part, y ayant eu les mêmes libéralités, les mêmes plaiſirs, la même abondance & la même magnificence qu'au dehors. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que quoique la coutume des Turcs ſoit de recevoir des préſens de tout le monde en ces occaſions, le Bacha n'en voulut accepter aucun. Il eſt sur qu'il en auroit eu au moins pour la valeur de trois cens bourſes, * qu'il dépenſa à cette cerémonie, chacun s'étant préparé à lui en faire ſuivant ſon rang & ſa qualité. Il n'y eut que le mien, qu'il eut la politeſſe de recevoir. C'étoit un miroir octogone d'un pied de diamétre garni d'or & enrichi de pierreries avec ſon manche de criſtal de roche. Cette piéce étoit ſortie du Sérail dans les derniéres révolutions. Le Bacha dit aux Drogmans, qui le lui préſenterent de ma part, qu'il auroit voulu ne rien accepter de perſonne ; mais qu'il ne pouvoit refuſer cette marque d'amitié du Conſul de France, pour lequel la ſienne étoit des plus ſinceres.

* Chaque bourſe eſt de 1500 livres, ainſi trois cens bourſes font une ſomme de 150000 écus.

Des Mariages.

Je ne ſcais, Monſieur, ce que vous penſerez de toutes ces fêtes & de ces magnificences. Je me flatte du moins que la relation que je viens de vous en donner ne vous aura pas été ennuyeuſe. Je viens à preſent à ce qui regarde les mariages, & la maniere dont on les traite dans ce pays-ci. Il eſt certain qu'elle eſt toute différente de celle, qui s'obſerve à cet égard dans tous les Royaumes Chrétiens de l'Europe, & particulierement en France. Là on tient pour maxime, qu'il faut connoître avant que d'aimer, c'eſt-à-dire, que comme le mariage eſt un lien, qui n'eſt diſſoluble que par la mort, on doit faire de ſérieuſes réflexions avant que de s'y engager, & que n'admettant, ni noviciat, ni apprentiſſage, il eſt de la derniere importance de prendre des meſures ſi juſtes, qu'on n'ait point à ſe repentir d'un pas, où quand il eſt une fois fait, il n'y a plus à reculer. Dans cette vûe on conſidére avant toutes choſes l'égalité des conditions, la proportion des biens, & la convenance des humeurs entre les perſonnes, qu'on a deſſein d'allier enſemble; & c'eſt pour s'en aſſurer, qu'on permet qu'elles ſe voyent, & qu'elles ſe pratiquent quelque tems avant que de les unir.

En Egypte au contraire on n'a égard à aucune de ces trois choſes. Les Arabes ſont à la verité, aſſez reguliers à ne s'allier que dans leurs Tribus, & quoique parmi eux les Grands, ſurtout ceux qui reſident dans les Villes, ne laiſſent pas d'avoir quelques Eſclaves blanches, les enfans, qui proviennent de ces commerces, ne ſont jamais regardés comme légitimes. Mais les Turcs ont un uſage tout différent. Parmi eux la coutume des Grands eſt d'acheter de jeunes filles, qu'ils deſtinent à leurs fils dès leur enfance, & qu'ils prennent dès l'âge de huit à neuf ans, afin de pouvoir s'aſſurer de leur ſageſſe. Ils les font élever chez eux, & lorſqu'ils le jugent à propos, ils leur donnent un appartement ſéparé, où elles reſtent renfermées avec ceux qu'on leur deſtine pour époux, qui n'en ſortent que très rarement. Les peres en uſent de cette maniére, pour empêcher que leurs enfans ne ſe livrent à la débauche ſous un climat, où les diſpoſitions au libertinage le plus honteux ſont auſſi grandes, que les mauvais exemples ſont fréquens. Ces jeunes Eſclaves ſont réputées libres & femmes légitimes de leur maitre, dès qu'elles ont

ont mis au monde un garçon. Alors le mari commence à ſe laiſſer croître la barbe. Car il eſt bon d'obſerver que la barbe eſt ici une grande marque d'honneur, & que les femmes de ce pays ne l'eſtiment pas moins que celles de France en ont d'horreur. Tant la coutume & l'habitude ont d empire ſur l'imagination ! En général, les perſonnes de conſidération, ſurtout, marient très-rarement leurs enfans, garçons ou filles, à des perſonnes d'une condition égale, parce qu'on ne peut prendre ſur elles la même autorité, que celle que l'on conſerve ſur des eſclaves. Ainſi de la maniere dont ils aſſortiſſent leurs fils, ils marient auſſi leurs filles, en choiſiſſant parmi leurs domeſtiques celui qui leur plaît le plus, pour en faire leur gendre. Par cette conduite les femmes conſervent ſur leurs maris l'empire abſolu que leurs péres ont eu ſur eux avant elles, & dont ils n'oſeroient ſe ſouſtraire, ſans mettre leur vie en danger. Par le même arrangement un homme qui épouſe une eſclave de ſa maiſon, ne riſque jamais d'être aſſujetti. Il arrive même aſſez ſouvent qu'une perſonne marie ſes propres femmes à ſes eſclaves, quoiqu'il en ait eu des enfans ; & c'eſt auſſi une choſe fort ordinaire, qu'après la mort des maîtres leurs eſclaves épouſent leurs femmes. Il eſt vrai que cet uſage ne paroît pas ſans inconvénient, puiſque pour changer un vieillard uſé contre un jeune homme vigoureux & jouir du privilége de la coutume, on hâte ſouvent la mort du ſexagénaire. Je ne parle point de ce que pratiquent les Coptes à cet égard. Ils ſont ſi mépriſés ici, qu'il leur ſeroit difficile de s'allier ailleurs que dans leur nation.

On a encore dans ce pays-ci moins d égard au bien qu'à l'égalité des conditions. En France il faut qu'un pére donne de l'argent pour mettre ſa fille hors de chez lui ; en Egypte au contraire, il faut que celui qui recherche une fille lui faſſe une dot, & donne encore une ſomme au pére. Ainſi on peut dire avec raiſon, qu'on achette une femme, ou pour parler plus juſte une eſclave. En effet, la femme porte toutes les marques de l'eſclavage par les bracelets faits en forme de chaînes, dont elle ſe charge les bras, & les anneaux qu'elle ſe met aux pieds. C'eſt le mari qui lui en fait préſent, en l'acceptant pour épouſe. Ces chaînes, il eſt vrai, ſont d'or ou d'argent, au lieu que celles des eſclaves ſont de fer ; mais elles n'en marquent pas moins la dépendance.

Enfin ſi en France, avant que d'unir deux perſonnes, on leur permet des viſites & des converſations honnêtes, ici celui qui veut épouſer une fille ne la voit jamais avant le mariage. Au contraire, c'eſt lorſqu'elle eſt promiſe qu'elle ſe cache avec le plus de ſoin aux yeux de tout le monde, & ſur-tout de celui qui la recherche.

Uſage de la repudiation.

Cette biſarrerie de s'unir ſans façon à des perſonnes d'un rang & d'une condition ſouvent peu ſortable, & dont on ne connoît, ni le caractére, ni l'humeur, ne ſurprendra point, ſi l'on fait attention à la facilité que la loi de la répudiation apporte dans ce pays, à la diſſolution des mariages. Il eſt aiſé de comprendre en effet, que tant de précautions, qu'on prend par tout ailleurs, ne doivent guéres embarraſſer ici, puiſqu'on y ſépare ſans ſcrupule des perſonnes qui ſont unies depuis long-temps, qui ont même eu des enfans enſemble, & qu'on les marie tranquilement à d'autres. Le mari en eſt quitte en ce cas, s'il n'eſt pas content de ſa femme, pour lui rendre ce qu'elle a apporté, & pour lui payer la ſomme dont il eſt convenu pour ſa dot. A ce prix il eſt libre de la renvoyer. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que cette malheureuſe coutume n'eſt pas ſeulement en uſage chez les ſectateurs de l'Alcoran; elle eſt encore fort ordinaire parmi les diſciples de l'Evangile. Elle eſt ſi commune & ſi permiſe chez les Coptes, qu'il ſuffit qu'un homme témoigne au Patriarche qu'il n'eſt pas content de ſa femme, ou qu'une femme lui faſſe entendre qu'elle ne s'accommode point de ſon mari, pour qu'il leur permette la répudiation. S'il arrive qu'il leur en refuſe la permiſſion, ils s'en paſſent, & la prennent eux-mêmes; ce qui l'engage à ne pas ſe rendre trop difficile ſur cet article. D'ailleurs, il lui revient toujours de ces permiſſions quelque petite rétribution, dont il craindroit de ſe priver par une réſiſtance trop opiniâtre. Lorſqu'on lui reproche ſa tolérance ſur ce ſujet, il répond qu'il eſt obligé de ſouffrir cet abus, pour prévenir de plus grands déſordres. C'eſt pourquoi on n'excommunie point ceux qui ont des femmes *à la caſſe*, c'eſt-à-dire, tant tenu, tant payé, comme la loi des Turcs le permet.

Des fiançailles.

La différence des Religions qui ſont ſuivies en Egypte par les différens peuples qu'on compte au nombre de ſes habitans, cauſe auſſi de la différence dans les cérémonies, qui s'obſervent à la célébration des mariages. Les Chrétiens, qui y ſont de quatre

ou cinq rits, conviennent cependant aſſez pour les fiançailles. Dès que les parens de l'époux & de l'épouſe ſont d'accord, car ce ſont eux qui font le mariage, on appelle un Prêtre au logis de l'épouſe, où tout le monde eſt aſſemblé. Là, après quelques prières, qui précédent la cérémonie, le garçon prend un anneau, & le met au doigt de la fille, qui cependant ſe tient bien voilée, & qui découvre à peine la main pour recevoir l'anneau. C'eſt-là tout ce que l'Egliſe exige à cet égard avant la cérémonie des épouſailles. A l'égard des publications de bancs, qui ſont en uſage dans la Chrétienté, on ne ſçait ce que c'eſt dans le Levant. Auſſi n'y appréhende-t'on point les oppoſitions. On n'y fait de même aucune difficulté de rompre les fiançailles; on n'y en fait pas, comme on vient de le voir, de caſſer les mariages mêmes.

Trois jours avant celui qui a été fixé pour les épouſailles, l'épouſe eſt conduite aux bains, & pour peu que ſes parents ſoient à leur aiſe, on l'y méne au ſon des tambours & des fifres. C'eſt pour eux un point eſſentiel à la cérémonie. Ces bains durent quatre ou cinq heures; & pendant ce tems-là, il ſe fait pluſieurs maſcarades. Les Turcs ſont ſur ce point encore plus fous que les Chrétiens, comme je le dirai dans la ſuite.

Du mariage des Chrétiens.

Le jour de la célebration du mariage étant arrivé, l'époux & l'épouſe ſont conduits à l'Egliſe par le parrain & la marraine qu'on leur a choiſis, & qu'on nomme ici *Chebin*, & *Chebine*. Ce ſont ſouvent eux qui préſentent au baptême tous les enfans de la maiſon, ſuppoſé qu'on prenne pour cela un parrain & une marraine. Mais les Coptes ne ſe ſervent ordinairement que d'un parrain; ils n'y font pas tant de façon. La cérémonie du mariage, qui dure quatre ou cinq heures, ſe fait preſque toujours après minuit, à la Meſſe qui ſe dit alors. Les Arméniens ſurtout, ménent leurs mariées à l'Egliſe au ſon des tambours & des fifres, qui les accompagnent de même dans le retour.

Ces peuples obſervent après les nôces quelques cérémonies aſſez ridicules. Une des plus ſingulières, c'eſt que le mari reſte cinq jours ſans voir ſa femme, que l'on tient cependant ſéparée de lui fort ſcrupuleuſement. Enfin au bout de ce terme on leur laiſſe la liberté de ſe voir & de ſe parler; mais ce que l'on ne doit pas oublier, c'eſt que la nouvelle mariée obſerve alors à peu près, ce qu'on fait pratiquer aux jeunes novices par rapport

au ſilence, ne parlant jamais qu'à ſon pére, à ſa mére, & à ſon mari; ce qu'elle fait même d'une voix ſi baſſe, qu'à peine peut-on l'entendre. Il s'en trouve qui gardent ce ſilence une ou deux années de ſuite; & ſi pendant ce tems-là on vient leur rendre viſite, on a beau leur adreſſer la parole, elles ne répondent que par ſignes, ſouvent même le pére ou la mére répondent en leur place. Enfin plus elles ont la vertu de garder ce ſilence, & plus elles ſe font eſtimer dans leur nation. Franchement cette eſtime ne me paroît pas abſolument gratuite, & tout le monde conviendra avec moi quelle doit coûter de grands efforts à celles, qui ont aſſez de conſtance pour la mériter.

Les Coptes, qui ſont groſſiers en tout, ne font pas tant de myſtéres que les Arméniens. Il eſt vrai qu'il s'en trouve quelques-uns de plus retenus, qui ne couchent pas avec leurs épouſes dès la premiére nuit de leurs noces, & qui attendent que le Prêtre, qui les a mariés, vienne le lendemain, ſuivant la coutume, leur ôter une eſpéce de lien, nommé *Zennar*, qu'il paſſe lui-même au col de l'époux en forme de croix devant & derriére, dans la célébration du mariage. La ſuppreſſion de cette eſpéce de jacolle eſt regardée en effet comme la permiſſion de conſommer le mariage. Cependant la plûpart n'attendent pas ſouvent que l'Egliſe leur donne cette liberté, & ils la prennent d'eux-mêmes, ſans pourtant ſe débaraſſer du *Zennar*, qui ne peut être ôté que par le Prêtre.

Les Grecs obſervent aſſez de ne célébrer leurs mariages qu'à la meſſe, ſurtout lorſque ce ſont des perſonnes riches. A l'égard des pauvres, toutes les heures leur ſont bonnes. Cependant ils choiſiſſent ordinairement l'entrée de la nuit, & pour donner du moins à cette action quelque air de cérémonie, ils portent des cierges allumés dans les rües en allant à l'Egliſe & à leur retour. Voici ce que cette nation pratique en Egypte dans ces occaſions.

Lorſque les deux époux ſont arrivés au Parvis, le Prêtre fait ſur eux certaines priéres aſſez longues, & bon nombre de bénédictions; après quoi il met une bague au doigt de l'époux, & une autre à celui de l'épouſe. Enſuite le *Chebin*, ou parrain, leur couvrant les mains d'un voile, change par trois fois ces bagues du doigt de l'un à celui de l'autre. Après ces préliminaires le Prêtre met la main de l'époux dans celle de l'épouſe, & les tenant toutes deux dans la ſienne, il conduit ainſi les deux époux au

milieu de l'Egliſe vis-à-vis d'un pupitre, ſur lequel eſt le livre des Evangiles, & ſur ce livre deux couronnes, qui ſont de telle matiére que l'on veut, de fleurs, d'étoffe, ou de clinquant. Là il continüe ſes bénédictions & ſes priéres, où il mêle tous les Patriarches de l'Ancien Teſtament. Il met enſuite ces couronnes, l'une ſur la tête de l'époux, & l'autre ſur celle de l'épouſe, & les couvre tous deux d'un voile. Alors le *Chebin* change par trois fois ces couronnes pardeſſous le voile, comme il a fait les bagues. Le Prêtre cependant pourſuit ſes priéres, après leſquelles on lui apporte un vaſe plein de vin. Au deſſus nagent trois morceaux de pain de la longueur du doigt, que le Prêtre prend l'un après l'autre; il en mange, & en donne à manger aux deux époux, à leurs péres & méres, & au *Chebin*. Il en fait de même du vin, dont il boit d'abord; après quoi il en preſente aux mêmes perſonnes, & jette enſuite le verre contre le mur. Après cette cérémonie le Prêtre prend la main droite de l'époux, celles de l'épouſe, & du *Chebin*, & leur fait faire trois tours autour du pupitre. Enfin il leur ôte leurs couronnes, & après quelques autres priéres il les congédie.

Il faut obſerver à l'égard des degrés de parenté, que les Arméniens ne ſe marient jamais à leurs parens, non pas même à ceux avec les parens deſquels ils ont quelque affinité ſpirituelle. Les Coptes au contraire ont pour pratique, comme les Turcs, de marier leurs enfans à ceux de leurs freres & ſœurs, ſans demander pour cela aucune diſpenſe. Pour ce qui eſt des Grecs, ils ſuivent à peu près les mêmes uſages que nous à cet égard.

Des Cérémonies obſervées par les Turcs dans ces occaſions.

Je viens aux cérémonies que les Turcs obſervent dans leurs mariages. Perſonne n'ignore que l'Alcoran leur permet d'épouſer juſqu'à quatre femmes légitimes, & d'avoir enſuite autant d'eſclaves qu'ils en peuvent nourrir. Pour tirer ces femmes de la maiſon de leur pére, ou de leurs parens, ils font venir d'abord le juge, en preſence duquel ils conviennent des conditions auxquelles ils les prennent; c'eſt-à-dire qu'on régle devant lui ce que le mari s'engage de donner à ſa future épouſe, tant pour ſa dot, que pour ſes habillemens, joyaux, dorures, &c. Le Cadi, ou juge, en preſence duquel ſe dreſſe cet accord, & qui en paſſe l'acte, tient lieu également de Prêtre & de Notaire; après cette cérémonie il ne reſte plus que de mener l'épouſe aux bains avec plus ou moins d'appareil, ſelon les facultés de ſes parens.

Ce tems des bains, qui dure cinq ou ſix heures, eſt ſouvent le plus agréable que l'épouſe ait dans tout le reſte de ſa vie. Là on la divertit par toutes ſortes de maſcarades. On l'habille tantôt en Juge, tantôt en Soldat, quelquefois en Payſan, enſuite en Prince & en Viſir. Quand on n'a omis aucune de ces ſottiſes, on dit que la mariée a eu les grands bains. On la reconduit enſuite à ſon logis avec les mêmes cérémonies qu'elle en étoit ſortie, c'eſt-à-dire avec les fifres & les tambourins, ſi les parens ont le moyen de les lui donner. Au moins faut-il qu'elle ſoit accompagnée de quelque inſtrument, ne fût-ce que de quelques fragmens de pots caſſés, qu'un miſérable remüe dans ſes mains avec une ſorte de cadence, qui n'eſt pas toujours ſans adreſſe. Ce bruit ridicule eſt ordinairement accompagné du ſon de quelque vieux tambour, & d'un méchant haut-bois de Village. Cette muſique n'eſt au reſte que pour la lie du peuple, qui ne ſe croiroit pas marié ſans cela. A l'égard des gens riches, & ſurtout des Grands, ils ménent leur mariée aux bains au ſon des trompettes, des fifres, & des gros tambours, & ſont précédés d'un gros de Janiſſaires plus ou moins conſidérable, à proportion de leur rang & de leurs richeſſes.

Le quatriéme jour après les bains on conduit la mariée du logis de ſon pére à celui de ſon époux. Cette cérémonie eſt accompagnée de plus de magnificence encore que celle des bains. On porte à découvert devant la jeune épouſe tout ce qu'elle emporte de la maiſon paternelle, tapis, couſſins, matelats, couvertures, pignates, plats, baſſins, pierreries, joyaux, perles, ceintures, argenterie, juſqu'à des ſoques de bois qu'on nomme *cobcal*, & qui ſont travaillées avec de la nacre de perles; & par oſtentation on ne manque pas de charger ſur quatre ou cinq chevaux ce qu'un ſeul porteroit facilement. A l'égard des pierreries, des bijoux, & autres choſes de prix, on met de même dans quinze plats ce qu'on porteroit aiſément ſur une aſſiete. Souvent même il arrive que pour paroître davantage les parens empruntent de leurs amis de quoi faire honneur à leur fille dans cette marche, n'ayant pas par eux-mêmes de quoi fournir ſuffiſamment au faſte qu'exige l'uſage, ſur-tout lorſqu'ils ont la réputation d'être plus à leur aiſe, qu'ils ne le ſont effectivement.

Je ne dois pas oublier de vous parler d'un uſage dont nous

trouvons des traces dans l'Hiſtoire Sacrée, & qui s'obſerve encore aujourd'hui parmi les Turcs. Lorſqu'une femme de cette nation ne peut avoir d'enfans de ſon mari, elle lui donne ſon eſclave, ou lui en achete une, & lorſqu'il en naît des enfans, ils ſont regardés comme les enfans de la maîtreſſe. Elle les tient pour tels, & les éléve ſur ce pied. Souvent auſſi, lorſqu'un Turc ne peut avoir d'enfans, il adopte un jeune homme ou une jeune fille de ſes eſclaves. Alors l'enfant adoptif eſt réputé enfant de la maiſon, & le maître eſt obligé de le pourvoir. Auſſi n'y manque-t'il jamais.

Des Funerailles.

Il me reſte, Monſieur, à vous entretenir des cérémonies, qui s'obſervent ici à l'égard des morts. Je ne vous parlerai point de ce que pratiquoient les anciens Egyptiens à cet égard; des folies que faiſoient les femmes en ces occaſions; de la maniére dont on embaumoit les corps; des drogues dont on ſe ſervoit pour cela, ni de tant d'autres uſages qui ont cependant ſervi de fondement aux fables que les Grecs ont publiées ſur le Styx, ſur la barque de Caron, ſur Minos, & les champs Elyſées. En effet, ſuppoſe que l'ancienne Memphis fût ſituée ſur les bords de ce Lac, qu'on appelle aujourd'hui *Birque de Caron*, comme je crois l'avoir prouvé; il falloit vrai-ſemblablement paſſer ce Lac, pour porter les corps dans cette vaſte plaine des momies, dont je vous ai entretenu; & je ne doute pas que ce paſſage n'ait donné occaſion aux fables du Stix & de la Barque. Il pouvoit de même y avoir de l'autre côté du Lac un Juge auquel on préſentoit les corps, afin qu'il en tint un regiſtre, auſſi-bien que des certificats qu'on lui remettoit de la bonne conduite des défunts. Auſſi quelques Hiſtoriens anciens rapportent-ils qu'on expoſoit les corps des perſonnes mortes, afin d'avoir le témoignage du peuple ſur leur bonne ou mauvaiſe vie; & ce Juge eſt ſans doute le Minos des anciens. Vous concevez d'abord que toutes ces pratiques ne ſubſiſtent plus, non plus que l'uſage d'embaumer les corps. Les drogues dont on ſe ſervoit pour cela, ſont même aujourd'hui abſolument inconnües. La ſuite vous fera voir cependant que les Egyptiens de nos jours conſervent encore quelques traces des coutumes, que les anciens obſervoient dans les funérailles.

La maniére dont on rend aujourd'hui en Egypte les derniers devoirs aux défunts, n'eſt pas abſolument uniforme.

Elle varie ſuivant la diverſité des lieux, & des Nations qui l'habitent. Voici à peu près ce qui s'obſerve généralement à cet égard.

L'uſage d'ouvrir l'eſtomac des perſonnes mortes, de leur ôter les entrailles, ou de les conſumer par le moyen de la poix liquide & brulante mêlée de quelques aromates qu'on verſoit deſſus, d'en infuſer enſuite dans le cerveau du mort par les narines, de lui boucher toutes les ouvertures avec des linges imbus de la même liqueur, de laver après cela le corps avec de l'eau-roſe, ou du jaſmin, & de l'emmailloter de la tête aux pieds avec des bandelettes parfumées & préparées avec des aromates; en un mot l'ancienne coutume d'embaumer les corps ne ſe pratique plus aujourd'hui dans ce pays, comme je l'ai déja obſervé. Cependant elle n'eſt pas abſolument abolie, ſur-tout pour les perſonnes riches. Dès que ces ſortes de gens ſont morts, on lave le corps pluſieurs fois avec de l'eau-roſe; on le parfume enſuite avec de l'encens, de l'aloës, & quantité d'autres odeurs qu'on n'épargne pas; & on a ſoin de boucher avec du coton auſſi parfumé toutes les ouvertures naturelles. Après cela on enſevelit le corps dans une étoffe mouillée, moitié ſoie, moitié coton; on couvre cette étoffe d'une autre, qui eſt ſimplement de coton, & quelques-uns même y en ajoutent une troiſiéme. On donne auſſi au mort un de ſes plus beaux vêtemens. Les femmes particuliérement emportent toujours avec elles le plus riche de leurs habits. La dépenſe eſt fort grande en ces occaſions; cependant elle n'approche pas de ce qu'il en coutoit autrefois pour les véritables embaumemens.

Maniére de pleurer les morts.

Alors dès que quelqu'un venoit à mourir, les femmes de la maiſon ſe couvroient de boüe la tête & le viſage, & laiſſant le cadavre au logis, elles couroient par la ville le ſein découvert, ſe frappant la poitrine, & pouſſant les hauts cris. Les hommes en faiſoient autant de leur côté. Aujourd'hui tout cela ſe pratique encore en tout, ou du moins en partie. Pendant que le mort eſt dans la maiſon, les parentes & les amies de la perſonne défunte, outre les cris de déſeſpérées qu'elles pouſſent autour du corps, s'égratignent & ſe frappent le viſage ſi rudement, qu'elles ſe le rendent tout ſanglant & tout livide. Les diſcours ridicules qu'elles tiennent au cadavre, qui ſouvent reſte pendant ce tems-là la face découverte, & les impertinentes queſtions qu'elle

qu'elles lui font, comme ſi elles en étoient entendües, ne contribuent pas moins que le reſte à les faire croire hors du ſens. Tout cela cependant n'eſt qu'une cérémonie, ou pour mieux dire, une pure grimace, & un tribut qu'on paie plutôt à l'uſage qu'à la douleur.

Pour rendre le tintamarre plus parfait, & faire plus d'honneur au mort, qu'ils s'imaginent apparemment grand amateur du bruit, les gens de baſſe condition ont coutume d'appeller en ces occaſions certaines joüeuſes de tambours de baſques, dont la profeſſion eſt de chanter des airs lugubres, qu'elles accompagnent du bruit de cet inſtrument, & de mille contorſions auſſi épouventables que celles des Démoniaques. Ces femmes conduiſent le corps à la ſepulture mêlées avec les parentes & les amies de la perſonne morte, qui toutes ont ordinairement les cheveux épars comme des Bacchantes, la tête couverte de pouſſiére, le viſage barbouillé d'indigo, ou ſimplement frotté de boüe, & hurlent comme des enragées. Cet uſage de pleurer les morts eſt paſſé juſqu'aux Chrétiens du pays. Pour moi j'ay vû ici une fille Catholique ayant perdu ſa mére, qui demeuroit dans la contrée des François, envoyer chercher pour la pleurer ces joüeuſes de tambours de baſques. A peine les Péres Capucins purent-ils venir à bout de chaſſer ces baladines Mahométanes. Chez les Arabes lorſqu'un homme vient à mourir, un déclamateur marche à la tête du convoi, portant les armes du deffunt, & montant le cheval, dont il ſe ſervoit, & publie les belles actions qu'a fait ſon Héros ou plutôt, comme parmi nous, celles qu'il auroit dû faire.

J'ai appris depuis peu une pratique des habitans de Dongola à l'égard de leurs morts, qui mérite que je vous en faſſe part, tandis que je ſuis ſur cette matiére. Lorſque dans cette Ville, ou dans les environs, il meurt une perſonne fort âgée, ou après une longue & pénible maladie, au lieu de pleurer ſa perte, on ſe réjouit dans toute la famille. Il n'en eſt pas de même de ceux qui meurent dans une autre âge, & d'une mort ordinaire. On viſite alors la perſonne affligée, qu'on n'abandonne plus depuis le moment du trépas. Les hommes ſont avec les hommes, & les femmes de même dans leur particulier. Ce deuil dure quarante jours & quarante nuits. Pendant les trois premiers jours on ne fait que pleurer & gémir avec la perſonne à qui on tient compagnie. On ne s'entretient alors que du mérite & des actions de la

perſonne décédée. Le deuil diminüe enſuite, & les trente-ſept jours, qui reſtent, ſont uniquement deſtinés à tenir compagnie à l'affligé, de peur qu'il ne s'abandonne à ſa douleur. Chaque jour un parent, ou un ami, fait venir à manger au logis du mort, parce que la triſteſſe, qui y regne ne permet pas de ſonger à la cuiſine. Il y fait porter en même tems ſon lit, & tous ceux qu'il invite, ou qui viennent de leur pur mouvement en uſent de même, & ne quittent point ainſi, ni jour, ni nuit. Enfin au bout des quarante jours le maître, ou la maitreſſe de la maiſon donnent un grand repas à tous ceux qui l'ont nourri & viſité pendant ce tems-là; après quoi chacun ſe retire.

Il faut obſerver, qu'en Egypte, lorſqu'un malade eſt près d'expirer, ſi c'eſt un Chrétien, on lui tourne le viſage vers l'Orient; mais ſi c'eſt un Mahometan, on le lui tourne vers la Mecque. Les Turcs ont ſoin de donner cette même diſpoſition à leurs morts dans le tombeau, où après les avoir placés, ils délient vers la tête le bout du ſuaire, afin que le mort ſoit plus libre pour répondre aux deux Anges, qui viennent l'interroger ſur ſa religion. Pour être prêts à ſatisfaire à ces deux Anges, les Turcs pendant leur vie apprennent avec ſoin ce qu'ils doivent leur dire après leur mort. C'eſt ce qu'ils appellent leur confeſſion de foi, contenüe dans ce peu de mots, *El eſlam dinj, oua Mahamet Nabij, oua ell Kabé Kebletj*; c'eſt-à-dire, *La religion des Turcs eſt la mienne; Mahomet eſt mon Prophéte & la Mecque eſt mon midi.* Ceux qui ne font pas cette réponſe, ſoit que par malheur pour eux ils l'ayent oubliée, ou autrement, ſont furieuſement maltraités par ces Anges, nommés *El Naker*, & *El Nakir*, qui ſelon les Turcs uſent de la même rigueur envers les Juifs & les Chétiens. J'oubliois d'avertir, qu'encore aujourd'hui il ſe paye certains droits par ceux, qui preſentent le cadavre dans les lieux, où il doit être inhumé. C'eſt là ſans doute le droit de paſſage, dont il eſt tant parlé dans les Fables. Les Egyptiens de nos jours ont encore conſervé cet uſage de leurs Ancêtres.

La perte d'un mari eſt tout autrement célébrée ici qu'en Europe. Là on ſe contente de pleurer, ſi on en a envie, & une femme n'eſt obligée ſur cela qu'à ce que bon lui ſemble. En Egypte les choſes vont tout d'un autre air, & l'uſage veut qu'une veuve pleure ſon époux deffunt tant que dure ſon veuva-

ge. Les repriſes de ce lugubre manége ſont fixées à deux fois au moins chaque ſemaine, ſans préjudice cependant des occaſions extraordinaires. Ainſi toutes les fois que les parens, ou les amies de la veuve, viennent lui rendre viſite, la bienſéance demande qu'elle les régale d'une longue tirade de ſanglots accompagnés de larmes, qu'elle doit toujours avoir prêtes au beſoin, & dont en effet elle ne manque jamais. Plus une femme s'acquite abondamment de ce devoir, plus elle eſt eſtimée; & quand elle eſt encore jeune, cela ne lui ſert pas peu à retrouver facilement un mari. En effet peut-on ne pas regarder comme une choſe très engageante & infiniment flatteuſe, l'eſpoir d'être régulièrement & ſi long-tems pleuré après ſa mort?

De la viſite des tombeaux.

Les femmes vont ici prier & pleurer ſur les ſépultures des morts, au moins deux jours de la ſemaine; & la coutume eſt de jetter alors ſur les tombeaux une ſorte d'herbe que les Arabes appellent *Rihan*, & qui eſt notre Baſilic. On les couvre auſſi de feuilles de palmier. Cette verdure n'eſt pas au reſte, comme on pourroit peut-être le penſer, une offrande faite aux morts. Le motif de cet uſage eſt encore plus ridicule, puiſque par là on cherche à ſoulager les défunts, qu'on croit rafraichir, en leur procurant de l'ombrage.

Il eſt certain que la tendreſſe des Egyptiens pour les perſonnes décédées, a quelque choſe d'humain & de pieux, qui me paroit infiniment louable. Toutes ces pratiques ne fuſſent-elles que de pures cérémonies, comme nos complimens & la plûpart de nos viſites, cela vaudroit toujours mieux que le religieux oubli auquel nous condamnons tous nos morts. Ici on va conſtamment tous les Samedis verſer des larmes ſur les tombeaux; on y fait dire beaucoup de prieres, & on répand de grandes aumônes à l'intention des défunts. Outre cela, on s'aſſemble toutes les années le jour de la mort d'une perſonne; on va dans l'Egliſe où elle eſt inhumée, pour la pleurer, & là le deuil dure deux ou trois jours de ſuite, ſans qu'on quitte la place. La mémoire des morts n'eſt guéres moins précieuſe en Egypte aux Turcs qu'aux Chrétiens. Ils leur ſont toujours chers, & les aumônes qu'ils font en leur honneur, ſont ordinairement fort abondantes. Il y a au vieux Caire un cimetiére qu'ils ont enlevé aux Chrétiens, où tous les ans ils s'aſſemblent régulièrement en un nombre

preſque infini, le lendemain de l'Aſcenſion. La cauſe d'un ſi grand concours eſt l'opinion ridicule dont ils ſont prévenus, que là non-ſeulement on voit remuer les os, mais même reſuſciter les corps. Ce qu'on a peine à comprendre, c'eſt l'entêtement prodigieux qu'ils ont pour cette chimére, la plus abſurde qui puiſſe tomber dans l'eſprit, malgré l'expérience, qui chaque année leur prouve le contraire. Mais quand une fois le peuple s'eſt mis une ſottiſe dans la tête, rien n'eſt capable de la lui ôter de l'eſprit. Il aime mieux reſter dans l'erreur & conſerver cherement ſon idole, que de penſer un moment qu'il a pû ſe tromper, & par-là courir riſque de la perdre.

Etat des Egliſes Grecque & Latine en Egypte.

Je ne puis finir cette lettre, ſans ajouter quelques obſervations à ce que j'ai déja dit en paſſant de l'etat préſent de l'Egliſe Grecque & Latine en Egypte. Les Grecs ſont en très-petit nombre en ce pays. Il ne s'en trouve qu'au Caire, à Damiette, à Roſette, & à Alexandrie, où le commerce les attire, & ils n'ont dans toute l'Egypte, qu'une ſeule petite Egliſe à Alexandrie. Le nombre n'en monte pas en tout à cinq cens. Ceux-ci ont leur Patriarche qui fait ſa réſidence à Alexandrie, & qui leur eſt envoyé de Conſtantinople. Outre ce corps de Grecs, il y a au Caire une maiſon de Religieux de la même nation, qui ne dépendent point du Patriarche & qui relevent immédiatement de l'Abbé, ou Evêque du Mont Sinaï, qui lui-même eſt indépendant. Ces deux maiſons ne font qu'un ſeul corps, & ne ſubſiſtent que des aumônes que quelques-uns de ces Religieux vont recueillir, tant dans la Turquie & la Moſcovie, que dans les autres pays qui ſuivent comme ceux-ci le rit Grec.

Il y a au Caire deux ſortes de Religieux Italiens de l'Ordre de ſaint François, réſidans en une ſeule maiſon. & ayant deux Supérieurs différens. Les uns dépendent de la Cuſtodie de Jeruſalem, & ſont les Curés nés de tous les Francs qui ſont en Egypte. Les autres ſont des Religieux de la Propagande. Leur Supérieur eſt nommé par cette Congrégation, ainſi que les Religieux, & leur deſtination eſt d'inſtruire les Schiſmatiques, & de travailler à les ramener au ſein de l'Egliſe Romaine. Outre ces Religieux Italiens, il y a ici des Capucins & des Jéſuites François. Les premiers ſont établis au Caire depuis plus de cent ans, & y ont une maiſon aſſez jolie, à laquelle j'ai fait travailler moi-même, ainſi qu'à leur Egliſe. Cette entrepriſe m'occaſionna

même une affaire auprès du Bacha Cara Mehemet, qui gouvernoit alors l'Egypte, & qui par bonheur étoit de mes amis. On m'accuſoit d'avoir bâti une Egliſe à ces Peres, ſur la ſépulture d'un Turc, qui paſſoit pour Saint. Mais quoique cette affaire eût été entrepriſe par des Seigneurs d'authorité, qui allerent à la tête de cinq à ſix mille hommes demander au Bacha juſtice de cet attentat, j'eus le bonheur de m'en tirer avec honneur, & de faire recevoir à mes accuſateurs les affronts les plus cruels. Les chefs furent chaſſés à coups de poing de l'appartement du Bacha, après qu'il leur eut dit mille duretés; & ceux qui étoient dans la cour du Château eurent encore pis, puiſqu'ils ne reçûrent que des coups de bâton pour leur peine. Depuis ce tems-là les Peres Capucins ſont reſtés paiſibles poſſeſſeurs de leur Egliſe. A l'égard des Jéſuites, leur établiſſement ici eſt très-récent, & a pris commencement ſous mon Conſulat. La nation charmée du zéle infatigable de ces Peres, acheta, à ma ſollicitation, une maiſon qui avoit été léguée aux Peres de Terre-Sainte, & en fit préſent aux premiers; ce qui déplut fort à ceux-ci, lorſqu'ils furent informés de ſa deſtination. Auſſi m'en voulurent-ils beaucoup de mal. Ces differens Religieux s'occupent ici au ſoin des Miſſions, avec beaucoup plus de zéle que de fruit. Rien n'eſt ſi rare que de pouvoir faire comprendre à un Copte, qu'il eſt dans l'erreur.

Il arriva pendant mon Conſulat que mon Chappelain, qui eſt nommé par le Gardien de Jéruſalem, & qui eſt indépendant de tout autre que de lui pour les fonctions de la Cure Françoiſe, ſe fit Turc, & répara enſuite cette faute très-glorieuſement. La relation de cette avanture ne vous ſera peut-être pas déſagréable.

RELATION

De l'Apoſtaſie & du Martyre du P. Clement Recollet, Curé de la Nation Françoiſe au Caire.

Rien ne prouve mieux combien les reſſorts ſecrets que la providence emploie pour parvenir à ſes fins, & procurer ſa gloire, ſont impénétrables, que la chute du P. Clement, & le repentir qui l'a ſuivie. Les Turcs croient encore aujourd'hui communément, que

ce Pére n'avoit feint d'embraſſer leur religion, que pour ramener un jeune débauché qui s'étoit fait Turc à Alexandrie, & qui étoit alors auprès du Bacha. Je pourrois faire honneur au Pére Clement de ce motif, qui ſeroit toujours fort indiſcret; mais j'aime mieux reconnoître, comme il eſt vrai, que la fuite de ce ligieux de la maiſon Conſulaire, le 23 d'Avril de l'année 1703 n'eut pour principe que l'idée qu'il avoit conçuë, qu'on prétendoit le renvoier en France, & flétrir ſa réputation. Pendant le tems de Pâques il étoit allé diſtribuer quelques aumônes dans les maiſons chrétiennes. Cette démarche, toute innocente qu'elle étoit, fut interprétée en mauvaiſe part par quelques imprudens, qui lui dirent qu'on lui feroit des affaires. Le P. Clement étoit naturellement timide. Ces avis l'allarmerent; il prit ſur le champ ſa réſolution; & s'imaginant être à la veille de ſe voir deshonnoré, il ſe rendit au Château, où il déclara qu'il étoit prêt à ſe faire Mahometan. La lettre que je lui fis tenir le lendemain de ſon évaſion & ſa réponſe, ſont des preuves inconteſtables de ce que j'avance. Voici ce que je lui avois écrit.

MON CHER PERE,

» Nous ſommes tous ici dans un accablement inconcevable.
» Notre cher Paſteur, eſt-il poſſible qu'un enfant de ſaint Fran-
» çois, après nous avoir ſi bien prêché la parole de Dieu, &
» donné de ſi bons exemples; après nous avoir remontré ſi
» ſouvent que nous ſommes dans un monde qui paſſe comme
» un éclair, & toujours à la veille des jugemens de Dieu,
» nous abandonne tout-à-coup? Que ſur des ſoupçons frivoles,
» ſur l'opinion qu'il a conçüe mal-à-propos qu'on le calomnie,
» ou qu'on ne veut pas lui rendre juſtice, ſur l'idée chimérique
» qu'il a, que tout ce que l'on dit attaque ſon honneur, il
» prenne une réſolution, dont nous ſçavons tous qu'il ſeroit
» incapable, s'il n'étoit aveuglé par cet ennemi mortel de nos
» ames, qui ne cherche qu'à nous perdre. Au nom de Dieu,
» au nom de ce Jeſus crucifié, dont vous nous prêchiez les
» ſouffrances & la mort il n y a encore que peu de jours; au
» nom de vos fréres à qui vous avez plongé le poignard dans
» le cœur; au nom de tous nos ſaints Religieux, qui vous en
» conjurent, & qui ſont proſternés devant Dieu pour le prier

» qu'il uſe envers vous de ſes miſéricordes : revenez, Mon
» très-cher Pére, revenez de cette tentation. Il en eſt encore
» tems aujourd'hui. Vous pouvez dire que votre tête étoit dé-
» rangée par la boiſſon, & que vous ne ſçaviez ce que vous
» faiſiez. A ce prix je vous aſſure que je vous retirerai des
» mains auſquelles vous vous êtes livré. Qu'un malheureux
» point d'honneur ne vous empêche pas de revenir à Jeſus-
» Chriſt. Saint Pierre n'eſt-il pas le premier des Apôtres ?
» Vous ſerez plus honoré & aimé parmi nous, ſi vous y voulez
» reſter, que vous ne le fûtes jamais. Je punirai ſévérement
» ceux que vous penſez avoir attaqué votre honneur, quoiqu'ils
» offrent de ſe rétracter en pleine aſſemblée. Je vous donne
» ma parole avec eux, que nous ferons pour votre juſtification
» tel écrit qu'il vous plaira ; & que jamais il ne ſera parlé de
» ce qui ſe paſſa hier. Si vous voulez demeurer parmi nous,
» vous en ſerez le maître. Si au contraire vous ſouhaitez paſſer
» à Jéruſalem, en Italie, en quelque lieu, & à quelque con-
» dition qu'il vous plaira, je m'engage foi de Magiſtrat, à rem-
» plir vos déſirs, & à vous donner des paſſeports & des lettres
» de recommendation pour les pays où vous vous retirerez. Je
» promets de vous accorder ſi abondamment tout ce qui vous
» ſera néceſſaire, que jamais vous n'aurez beſoin de rien. En-
» core une fois, revenez à vous, Mon cher Pére, revenez
» à vos fréres, à vos ſaintes réſolutions que vous avez priſes
» au pied des autels. C'eſt la voix de Jeſus-Chriſt même que
» vous entendez encore, & qui plus d'une fois a déja frappé à
» la porte de votre cœur. Si vous refuſez de l'écouter, je vous
» prédis que vous éprouverez bientôt la rigueur de ſes juge-
» mens, non-ſeulement pour l'avoir abandonné, mais pour
» l'avoir deshonoré, pour avoir détruit l'ouvrage de tant de
» ſaints Miſſionnaires, qui travaillent depuis tant d'années à
» relever ici ſes Autels. C'eſt ce bon Paſteur, dont vous nous
» liſiez encore Dimanche dernier la parabole dans ſon Saint
» Evangile. Le connoiſſez-vous encore, Mon cher Pére ? Il
» ne vous reſte plus qu'un moment. Courage, Mon cher Pa-
» ſteur. Ne vous laiſſez pas ſéduire à un *Qu'en dira-t'on*. Une
» bonne réſolution vous rend à nous. Ne nous faites pas le des-
» honneur & le déplaiſir de vous voir plus long-tems ſéparé de
» vos fréres & de Jeſus-Chriſt. »

Telle fut la lettre que je fis tenir à ce Pére. Voici ce qu'il me répondit le même jour.

MONSIEUR,

» Je vous remercie de tout mon cœur. Laiſſez moi faire. » La pierre à la vérité eſt jettée ; mais tout ira bien. Ne vous » mêlez de rien. Je m'expliquerai un jour à vous par lettre » plus amplement, & vous ſerez conſolé. On m'a deſhonoré ; » je me ſuis déshonoré moi-même à l'extérieur ; car dans le » fond les choſes ne ſont pas ce qu'elles paroiſſent. Je vois bien » qu'en quelque lieu que ce ſoit je ne puis plus paſſer en hon- » nête homme ; il eſt juſte que je répare tout ; mais le tems » n'eſt pas encore venu. Ne dites rien du tout, ni les uns, ni » les autres.

On voit par-là quels étoient les ſentimens du P. Clément dès le lendemain de ſa fuite, & ſi on peut l'attribuer aux motifs que les Turcs lui ont donnés. Au moins eſt-il très certain, qu'il n'eut jamais aucun deſſein de renier Jeſus Chriſt, & qu'il n'entra dans ſa foibleſſe aucune idée d'honneurs, de richeſſes, ou de plaiſirs, qui ont ſéduit tant de faux Chrétiens. En effet il laiſſa en partant un billet, où tout plein de l'injuſtice qu'il croyoit lui avoir été faite, il diſoit que ſon ſang crieroit vengeance contre ſes ennemis juſqu'à l'Occident. Il penſoit donc dès le moment de ſa fuite qu'il devoit répandre ſon ſang à cette occaſion ; & c'étoit avec cette idée qu'il ſe ſéparoit de nous. Auſſi n'eut-il pas plutôt receu ma lettre & écrit ſa réponſe, qu'il parut un autre homme. Dès lors il ne s'occupa plus que du ſoin de réparer ſon erreur ; & ce fut de ce moment qu'il ſongea véritablement à ramener ce jeune François, dont j'ai parlé, aux réſolutions qu'il avoit déja priſes lui-même. C'eſt-là ce qui donna lieu à cette opinion ſi glorieuſe pour notre religion, dans laquelle tous les Turcs ſont encore aujourd'hui, que ce Religieux n'étoit paſſé vers eux, que dans la vûe de travailler plus efficacement à la converſion de ce jeune homme.

Cependant au lieu de profiter des ſages exhortations du Pére, ce malheureux alla d'abord tout déclarer au Bacha. Sur cet avis ce Seigneur fit venir devant lui le Pére Clément, & lui demanda s'il étoit véritable, que bien loin d'être de leur religion, il travaillât

travaillât au contraire à débaucher ceux qui l'avoient embraſſée ; car c'eſt ainſi qu'il qualifioit le pieux deſſein du Pére. Mais à cette queſtion ce religieux prenant un air de fermeté, répondit hautement qu'il avoit le bonheur d'être né Chrétien, & qu'il le ſeroit juſqu'à la mort. Cette réponſe fut un coup de foudre pour le Bacha. Sur le champ il ordonna qu'on fît retirer le Pére, & chargea tous ſes gens de lui faire plus de careſſes que jamais. Cela ſe paſſa le 25 d'Avril. Cependant comme on rapporta au Bacha que ce Religieux perſiſtoit dans ſes premiers ſentimens de Chriſtianiſme, il le fit revenir devant lui le 26, & pour ſçavoir de lui-même, & ſans interpréte, ce qu'il avoit véritablement dans le cœur ; il fit apporter avant l'arrivée du Pére le ſaint habit, qu'on lui avoit fait quitter, & qu'on plaça par ſon ordre dans un endroit, d'où il pût aiſément être apperceu de ce Religieux. Auſſi-tôt que le Pére Clement parut, & que cet objet vint frapper ſes regards, on ne peut exprimer quels furent ſes tranſports à cette vüe. Il ſe jetta à l'inſtant ſur ſon habit, l'embraſſant, le baiſant, fondant en larmes ; en ſorte que le Bacha convaincu par ſes propres yeux des ſentimens de ce Pére, fit appeller ſur le champ l'Officier des Janiſſaires, qui le lui avoit amené, & lui faiſant remettre ce Religieux, je vous rends, lui dit-il, homme de peu de jugement, un autre homme qui vous reſſemble. Vous m'amenez un Religieux que vous m'aſſurez vouloir vivre ſelon notre loi, & je reconnois qu'il eſt véritablement Chrétien. Allez ; retirez-vous, & ne paroiſſez plus tous les deux en ma préſence.

Pour bien exprimer toutes les duretés, les affronts, & les coups, que le Pére Clement conſigné à cet Officier des Janiſſaires eut à ſouffrir dans ſa priſon, il ſeroit néceſſaire de faire un recueil de tout ce que nous liſons de plus affreux dans la vie des Saints Martyrs. Le 28 ce miſérable le fit circoncire par force, & malgré les cris de ce Religieux, qui cependant proteſtoit hautement qu'il étoit Chrétien, dans la perſuaſion ou étoit ce furieux, que le Pére ſe voyant circoncis pourroit ſe déterminer plus aiſément à embraſſer leur religion. En même tems il le fit tirer de la priſon, lui donna un appartement magnifiquement meublé, & lui aſſigna deux eſclaves avec un gros revenu. On promit à ce Pére de lui faire avoir une charge conſidérable, de le marier à de belles femmes. Mais ce Religieux ayant mépriſé toutes ces

offres, & jetté par terre un turban, qu'on lui préſenta, & qu'il foula aux pieds, on recommença à le charger de coups; après quoi on le traîna de nouveau en priſon à demi mort. Là on ſçait par ceux qui le ſervoient, que pendant plus de quinze jours, qu'il y reſta, il fut toujours en priéres & en pleurs, la nuit comme le jour, retiré dans un réduit obſcur, ou l'on enferme les plus grands criminels, ne vivant que d'un peu de pain & de fromage, & refuſant toute autre nourriture. Quoiqu'il fût reſſerré très étroitement, je trouvai moien cependant de lui faire tenir une lettre, où j'offrois de le retirer des mains des Turcs, & je lui envoiai de l'encre & du papier. Mais ce bon religieux refuſa abſolument mes offres. Au contraire il me pria de lui laiſſer réparer ſa faute par une mort publique, & de m'employer ſeulement pour qu'on ne le fît pas mourir à petit feu, comme on l'aſſuroit qu'il avoit été réſolu.

J'avois reçu ce billet le 8 de May. Le lendemain on tira le Pére Clément du cachot, où les douleurs d'une circonciſion mal ſoignée, la penſée d'une mort prochaine, l'infection du lieu, le peu de nourriture qu'il avoit pris, auroient dû l'avoir entierement défiguré. Plus de vingt mille perſonnes attendoient ſa ſortie & ſon execution; lui-même s'imaginoit qu'on l'alloit conduire au ſupplice. Il ſortit la tête nue, & n'étant ſimplement couvert que d'une chemiſe; mais avec quel air? Avec le viſage d'un Ange brillant de lumiere, majeſtueux, charmant. Je ne vous cite pas pour témoins plus de deux cens Chrétiens de toutes nations, mais vingt mille Turcs, qui le virent & qui en furent également éblouis & effrayés. On ne parloit d'autre choſe dans toute la ville, & pluſieurs Juifs en furent ſi touchés qu'ils rapporterent enſuite à ceux de leur nation qu'ils n'avoient jamais vû un viſage ſi frappant ni ſi lumineux, & qu'il devoit ſans doute y avoir en cela du ſurnaturel. Auſſi étoit-ce certainement un rayon de cette lumiere, avec laquelle il s'entretenoit dans l'obſcurité de ſa priſon, qui brilloit ſur ſon viſage, & qui ce jour là frappa d'une maniere ſi differente le cœur des Chrétiens & celui de Turcs.

En cet état le Pére Clement fut conduit au Divan, où ſe trouva le Bacha accompagné du Cadileſquer. On lui demanda d'abord quelle étoit ſa religion; & ce Pére ayant répondu ſur le champ, l'unique & la véritable: mais quelle eſt cette vérita-

ble, ajoûta le Cadileſquer ? Celle de Jeſus-Chriſt crucifié, repartit le Pére, pour lequel je ſuis prêt à mourir de quelque genre de mort que ce ſoit. A ces mots l'Officier des Janiſſaires, qui l'avoit ſi fort maltraité auparavant, dit tout haut qu'il falloit lui chercher un ſupplice qui durât quatre ou cinq jours, & qu'il offroit de lui couper un morceau de ſes membres à chaque quart d'heure. Mais le Cadileſquer lui impoſa ſilence, en l'avertiſſant qu'il ne lui appartenoit pas de juger perſonne. Il ordonna enſuite que le Pére Clement fût reconduit en priſon, où il reſteroit pendant trois jours, durant leſquels un homme iroit ſoir & matin lui demander s'il vouloit ſe faire Mahométant, après quoi il ſeroit de nouveau preſenté au Divan, & jugé ſur ſa déclaration.

Ce fut le 17. de May jour de l'Aſcenſion, que fut rendu ce jugement, & qu'il fut executé. Ce jour-là le Pére Clement fut conduit au travers d'une multitude inconcevable de peuple de la priſon au Divan, plus lumineux & plus majeſtueux encore qu'il n'y avoit été le 9. Il n'eſt pas poſſible de vous exprimer ici la fureur du peuple & l'étonnement de tout le Divan. Heureux ſont le peu de Chrétiens, qui s'étant déguiſés ce jour là, virent de leurs yeux la ſplendeur, dont ce Pére étoit environné. Il parut tel qu'un heros victorieux de cent peuples divers ſe montre au jour de ſon triomphe dans un char couronné de gloire. Il ne fut pas néceſſaire de l'interroger. Je ſuis Chrétien, s'écria-t-il ; en même tems il ſe jetta à genoux & prononça ces paroles d'une voix forte : *Je vous remercie, ô Jeſus, de la grace que vous me faites de pouvoir vous confeſſer en préſence de tous ces ennemis de votre ſaint nom que j'avois ſi mal édifiés. Faites que la mort que je vais ſouffrir pour votre ſainte foi, ſerve à leur converſion, & dans la ſuite à la converſion d'un pays, où tant de ſaints hermites ont eu le bonheur de vous ſervir.* En achevant ces paroles on le tira du Divan par ordre du Cadileſquer, qui l'avoit condamné à avoir la tête trenchée, & on le conduiſit dans le Carameidan. Le Bacha, qui n'avoit rien épargné pour le ſauver, voulut bien encore charger le Vaivode, ou grand Prevôt, qui alloit exécuter cet ordre, d'empêcher que le corps ne tombât entre les mains de la populace, qui l'eût brûlé. C'eſt chez les Turcs une eſpece d'injure faite à la nation, dont les ſujets reçoivent ce

traitement, & le Bacha vouloit l'épargner à la notre.

Le Pére Clement devoit être executé dans la grande place de la Romelle ; mais comme un peuple innombrable l'y attendoit, le Vaivode fit faire l'éxecution dans le Carameidan. Avant que d'arriver à cette place, il fit mettre le Pére Clement à genoux, les mains liées derriere le dos, & ſans bandeau. Dans cet état après que ce Pére eut fait ſa priére, & qu'à trois demandes conſecutives, qui lui furent faites, s'il étoit Turc, ou Chrétien, il eut toujours répondu d'une voix aſſurée & pleine de conſolation, je ſuis Chrétien, & prêt à donner ma vie pour le témoigner, le bourreau lui ſépara la tête du corps d'un ſeul coup. Son corps fut en même tems enlevé par ordre du Vaivode, qui le fit enſevelir. On trouva en le dépouillant un papier ſur ſon cœur, qui contenoit une priére. Ce fut ſans doute celle qu'il recita au moment que ſon ame alloit ſe rejoindre à ſon créateur. Voici comment elle étoit conçüe.

» Je me confeſſerai à vous, Seigneur, puiſque votre juſtice » permet qu'en ce dernier jour de ma vie je ne puiſſe reconnoî- » tre aux pieds d'un de vos Miniſtres l'énormité des péchés, » dont j'ai eu le malheur de me rendre coupable. Vous m'a- » viez fait naître, ô mon Dieu, de parens, qui n'avoient rien » oublié, pour m'inſpirer votre ſainte crainte. Vous m'aviez » appellé à vous dès le matin, & ſéparé de ce monde, pour me » préſerver de ſa corruption. Combien de fois, Seigneur, m'a- » vez-vous fait ſentir vos ſaintes graces dans les bons exemples » de mes freres, dans les livres compoſés en votre honneur, » dans les exhortations ſalutaires de mes maitres & de mes ſu- » perieurs ! Fortifié de ces ſecours divins j'aurois penſé comme » un autre Pierre que je ne vous renirois jamais, quand j'en de- » vrois perdre la vie ; mais, ô foibleſſe humaine ! une vaine » idée, une crainte frivole de me voir deshonoré m'a fait com- » mettre le plus grand des crimes. Je vous ai renié Seigneur, & » je vous ai renié à la face de mes freres, de ma nation, & de tou- » tes les nations chrétiennes, à la face des ennemis de votre nom, » qui en triomphent, & qui de-là prennent occaſion de perſiſter » dans leur erreur & leur infidelité. Qui a mieux que moi, ô » mon Dieu, mérité votre colere & votre réprobation ! Cepen- » dant au milieu de mes égaremens il vous plaît de tourner les » yeux vers moi, & de me rappeller à vous. Vous ne ſouffrez pas

» que j'acheve mon crime. Je ſens, oui je ſens, Seigneur, la force
» de ces regards, & je conçois toute la grandeur de ma faute.
» Soutenez moi, ô mon Dieu. Que je ſorte de ces miſerables
» lieux, où je me ſuis perdu ! Que je pleure amérement, que
» je lave de mes larmes cette tache, dont j'ai couvert le ſaint
» nom, dont vous m'aviez honoré, le ſaint habit dont j'avois
» eu le bonheur d'être revêtu ! Que mon troupeau, que ma
» patrie, témoins de ma déſertion, le ſoient auſſi de mon retour
» vers vous ! Que j'efface ce ſcandale ! Que je devienne pour
» mes freres un ſujet d'inſtruction ! Que ſi l'un d'eux, ô mon
» Dieu, a imité dans ſon cœur la publicité de mon crime, il
» puiſſe profiter de mes larmes & de mon repentir ! Que mon
» ſang, dont je vais le ſceller, puiſſe, Seigneur, ſatisfaire à
» votre juſtice pour tous les péchés que j'ai commis contre votre
» Majeſté adorable, ſur tout pour cette derniére tache, dont
» j'ai flétri le caractere de miniſtre de vos autels, & la ſainteté
» de mon habit !

» Vous connoiſſez tous mes péchés, Seigneur, puiſque
» rien ne vous eſt caché. Vous ſçavez que mon déſir ſeroit de
» ſatisfaire en ce dernier moment à vos ſaints commande-
» mens, & de faire l'aveu de toutes mes fautes, non-ſeulement
» aux pieds d'un de vos miniſtres, mais encore à la face de
» toutes les nations de la terre, pour en obtenir de vous plus
» aiſément le pardon. Recevez, mon Dieu, cette diſpoſition de
» mon cœur, recevez une vie qu'il vous a plu de me donner ;
» recevez l'amer repentir de mes égaremens en ſatisfaction de
» toutes mes fautes, & ſur tout de la derniere de ma vie. Qu'il
» vous plaiſe me recevoir aujourd'hui en votre ſaint Paradis !
» vous l'accordates, Seigneur, à celui qui vous pria à l'arbre
» de la croix de lui faire miſéricorde. Je vous ai mille fois plus
» offenſé que lui ; mais je ſçai que cette miſéricorde eſt in-
» finie. Jeſus miſéricordieux, Jeſus, qui avez promis de ne
» point rejetter ceux qui reviendroient à vous, me voici pro-
» ſterné au pied du trône, d'où vous m'allez juger dans un
» moment. Ne m'imputez pas, ô doux Jeſus, les ignorances
» & les foibleſſes de ma jeuneſſe. N'entrez pas avec moi en
» jugement. Pardonnez-moi ſelon la grandeur de vos miſéri-
» cordes. Pardonnez à ceux qui ſont la cauſe innocente de
» ma chute, comme je leur pardonne de tout mon cœur. Oui,

» mon Dieu, j'eſpere en votre miſéricorde, & ſi je n'ai pas
» été aſſez heureux pour répandre mon ſang pour l'honneur
» de votre ſaint nom, comme je l'aurois dû faire mille fois
» plutôt que de le nier, recevez le au moins en ſatisfaction de
» mon égarement. Je vous le preſente, Seigneur, tout ce ſang
» juſqu'à la derniére goutte. Je le répans de tout mon cœur.
» Qu'il entraîne avec lui toutes les ſouillures de mon ame!
» Recevez-la, Seigneur, entre vos ſaintes mains, & que réunie
» à vous elle vous loüe & vous glorifie durant toute l'éternité.
» Ainſi-ſoit-il.

Il faut obſerver, que la veille de ſa mort le Pére Clement avoit reçû du R. P. Irénée de Bourge Supérieur des RR. PP. Capucins, qui avoit eu la permiſſion de le voir, l'abſolution de ſes pechés, après une confeſſion qu'il n'eut pas le tems d'achever. Il dit à ce Pére que ma lettre avoit beaucoup contribué à le rappeller à ſon devoir. En même tems il le chargea de me demander en ſon nom, à tous les religieux, & en general à tous les François, pardon du mauvais exemple qu'il leur avoit donné, & de nous prier de ne point travailler à lui ôter la conſolation de laver ſon crime, en répandant ſon ſang, comme il le ſouhaitoit.

Ainſi mourut le Pére François Clement Récolet de la province de Lyon, après avoir réſiſté pendant vingt jours avec une généroſité incroyable à tous les mauvais traitemens, & à toutes les promeſſes, qui lui furent faites alternativement. La derniere circonſtance de ſa mort eſt remarquable; car quoiqu'on eût réſolu de le faire executer le 15. ſon ſupplice fut différé juſqu'au 17 jour de l'Aſcenſion du Sauveur, & arriva, comme on l'a obſervé, au moment même qu'on liſoit à la Meſſe l'endroit de l'Evangile, ou ce myſtére eſt rapporté. On chanta le *Te Deum* dans nos Egliſes en action de graces, & je reçus à ce ſujet des complimens de toutes parts. L'Egliſe Grecque avoit jeûné durant trois jours, & les Coptes n'avoient pas témoigné moins de douleur, lorſque cet accident arriva. Auſſi à la mort du Pére Clement ils ne manquerent pas les uns & les autres, auſſi bien que les Arméniens, de faire de grandes réjouiſſances. Le corps de ce glorieux martyr de la foi me fut rendu, & je le fis inhumer avec honneur dans le cimetiére des Chrétiens, qu'on nomme *Kandac*. On eut ſoin de graver ſur

ſon tombeau toutes les particularités que je viens de rapporter. A l'égard de ſa tête, elle fut remiſe aux RR. PP. Capucins, qui l'inhumerent dans leur Egliſe.

Cette matiere, Monſieur, ouvre un vaſte champ à vos réflexions; & comme un pareil ſujet ne peut en fournir que de ſalutaires, je ſerois faché de les troubler, en cherchant à allonger ma lettre, qui n'eſt déja que trop étenduë. Je finis donc à l'ordinaire en vous aſſurant que je ſuis, &c.

Au Caire ce ....

LETTRE ONZIÉME.

DES MOEURS DES HABITANS DE L'EGYPTE,

Avec un parallele de leurs Coutumes anciennes & modernes.

AVOUEZ, Monſieur, que vous n'aviez pas encore bien compris ce que c'étoit que cet aſſemblage confus de Nations différentes, qui habitent aujourd'hui l'Egypte; & que ce n'eſt que depuis ma derniére Lettre, que vous commencez à les connoître. En effet, l'idée de la religion d'un peuple, conduit naturellement à la connoiſſance de ſon caractére & de ſon génie. Celui des Turcs eſt à la vérité aſſez connu; mais les Turcs ceſſent de l'être, dès qu'ils ont fait quelque ſéjour dans ce pays. C'eſt un monſtre enchanteur, qui transforme en lui-même tout ce qui l'approche. Turc, Grec, ou Arménien, ici tout cela eſt égal; tous ces peuples deviennent Egyptiens naturels, dès qu'ils ont paſſé quelque tems en Egypte. Il n'y a peut-être que les Arabes qui ayent trouvé le ſecret de ſe ſauver de ce naufrage général, par qui le caractére de toutes les autres nations eſt abſorbé. Je parle des Arabes errans, qu'on nomme Bedouins. Du reſte on retrouve dans tous les autres, qui ont fixé leur demeure dans ce pays, le vrai génie Egyptien, je veux dire beaucoup d'ignorance & de molleſſe, ſoutenuës d'un faſte outré, & d'un penchant invincible pour la magnificence & pour le plaiſir. C'eſt ce que vous aurez apperçû ſans doute, en liſant ce que je vous ai écrit de l'état préſent de la religion en Egypte. Donnons un dernier coup de pinceau à ce portrait; & en vous traçant ici une légére

légére image des mœurs, des coutumes, & des uſages qui s'obſervent parmi les peuples habitans de ce délicieux pays, achevons de peindre leur véritable caractére.

Quelques révolutions que la longueur des tems ait cauſé dans le gouvernement de l'Egypte par les divers paſſages d'une domination à une autre, il eſt certain cependant qu'en conſidérant les évenemens par rapport à la multitude des ſiécles dans leſquels ils ſont arrivés, & en comparant ce qui s'eſt paſſé en Egypte aux viciſſitudes que les autres parties du monde ont éprouvées, il n'y en a aucune où il ſe ſoit fait moins de changemens, ſur-tout dans les coutumes, les mœurs, & les inclinations de ſes peuples. Aucun Prince ne l'a attaquée, qu'il ne s'en ſoit rendu le maître. Quatre ou cinq Conquérans de l'Aſie l'ont ſubjuguée ſi facilement, qu'à peine lui ont-ils laiſſé le loiſir de s'appercevoir de la guerre. Alexandre s'en empara de même. Ses ſucceſſeurs y régnerent long-tems, & juſqu'à ce que les Romains l'euſſent ſoumiſe à leur empire. Elle devint depuis le partage de ces Princes qui établirent le ſiége de leur domination à Conſtantinople. Ce fut ſous un de ces Empereurs que les ſucceſſeurs de Mahomet ſe rendirent maîtres de ce charmant pays. Il eſſuya depuis pluſieurs révolutions différentes, juſqu'à ce que le Sultan Selim *, un des Empereurs Ottomans, le conquit il y a environ deux cens ans en une ſeule bataille; car je ne compte pas celle qui fut donnée hors du royaume. Depuis ce tems-là il a toujours été gouverné par les Turcs. Ce qui mérite d'être obſervé, c'eſt que Selim ſe voyant, pour ainſi dire, en un jour le maître d'une ſi belle contrée, ne voulut pas qu'on fît le moindre deſordre dans un pays dont la conquête lui avoit couté ſi peu. Il en confirma toutes les Loix & toutes les Coutumes; enſorte que cette derniere révolution, non plus que les précédentes, n'apporta que très-peu de changement dans celles qui étoient déja établies.

Cela ſuppoſé, vous ne devez pas être ſurpris ſi ce paſſage ſi fréquent d'une domination à une autre; cette innondation de peuples divers entés ſucceſſivement les uns ſur les autres, tous d'inclinations & de coutumes différentes, n'ont pu abolir celles qui

Des mœurs des Egyptiens de nos jours.

* Ce fut en 1517. un Mardi 27. de Janvier, que Selim I. ſe rendit maître de la Ville du Caire. Tomumpay, dernier Sultan d'Egypte, que les Mammelucs avoient mis ſur le trône, fut trouvé dans cette occaſion caché dans un marais, ou les Arabes le croyoient en ſureté, & fut pendu par ordre de Selim.

étoient propres aux anciens Egyptiens. La nature & le climat les avoient formées ; & la nature reprend facilement ſes droits. Auſſi retrouvons-nous encore dans les Egyptiens d'aujourd'hui à peu près le même génie, preſque toutes les mêmes coutumes des anciens. Je n'entrerai point ici dans un grand détail à ce ſujet ; la ſuite de cette lettre ſervira de preuve à ce que j'avance. Je vous prie ſeulement d'obſerver, que quoiqu'il n'y ait rien de plus oppoſé au caractére ſérieux des Turcs, que l'humeur enjouée des Egyptiens naturels, cette gravité s'humaniſe cependant chez les premiers, dès qu'ils ont fait quelque ſéjour en Egypte, & ſe perd enfin totalement dans leurs enfans ; que quoique les Turcs ſoient naturellement braves, leurs enfans deviennent de même ici des poltrons & des lâches, comme les naturels de ce pays l'ont toujours été. C'eſt une vérité ſi conſtante, que par une loi de l'Etat aucun de ces enfans ne peut poſſéder quelque charge que ce ſoit dans ce Royaume, ni paſſer le grade de ſimple ſoldat. C'eſt auſſi à cette occaſion que Saladin montant un jour de la Ville du Caire au Château qu'il avoit fait bâtir, & faiſant remarquer à ſon frere Sirocoé, qui l'accompagnoit, les ouvrages & les bâtimens dont on avoit orné, ou revêtu cette Fortereſſe : Ce Château, lui dit-il, & l'Egypte entiere, ſeront un jour le partage de vos enfans. Sur quoi Sirocoé ayant répondu à ce Prince qu'il avoit tort de lui parler de la ſorte, puiſque le ciel lui avoit donné à lui-même des enfans capables de ſuccéder un jour à ſa couronne ; Mes enfans, repartit Saladin, ſont nés en Egypte, ou les hommes dégénérent & manquent d'eſprit & de bravoure ; mais les votres ſont nés dans les montagnes de la Circaſſie, d'un homme qui a la férocité des Ours & leur courage en partage. L'évenement juſtifia cette prédiction, & la poſtérité de Saladin ne régna que peu d'années en Egypte après ce grand Prince.

Auſſi une des plus fortes raiſons qui oblige aujourd'hui les Turcs à mêler plus volontiers leur ſang à celui des étrangers, qu'avec celui des gens du pays, outre celles que j'ai déja rapportées dans ma lettre précédente, c'eſt que l'expérience apprend que les hommes s'abbatardiſſent en Egypte, d'une génération à l'autre. En effet, dans les perſonnes de diſtinction ſur-tout, on ne voit ni vertu, ni cœur, ni eſprit. C'eſt un fait ſi univerſellement reconnu, que la plus forte expreſſion de mépris qu'on puiſſe

emploier contre une perſonne, comme je l'ai remarqué ailleurs, c'eſt de l'appeller *Eclaque*, ou enfant du pays. Tant il eſt vrai que le climat contribue beaucoup aux bonnes & aux mauvaiſes inclinations des hommes, & que l'Egypte autrefois peu heureuſe dans ſes ſujets, ne l'eſt pas encore aujourd'hui davantage. Le ſang étranger y a toujours régné, même du tems qu'elle avoit ſes Rois propres. On ſçait que ſous le régne des Mammelucs, les Princes étoient tirés de ce même corps, qui n'étoit compoſé que d'eſclaves. C'étoient preſque tous des Géorgiens & des Circaſſiens, qu'on amenoit jeunes en Egypte, & qui étoient enſuite initiés dans la milice, ainſi que le ſont aujourd'hui les eſclaves des Turcs, dont les troupes que le Grand Seigneur entretient dans ce pays ſont preſque toutes compoſées.

Ce ne ſont pas les hommes ſeulement qui dégénérent en Egypte. Les animaux même, qui des pays étrangers paſſent dans cette région charmante, y ſont ſujets à la même altération. Les chevaux Arabes y perdent inſenſiblement leur vigueur, en acquérant plus de beauté; les Lions y oublient leur courage; les Lévriers leur viteſſe; les Eperviers n'y ſont point auſſi bons que dans les pays de montagnes, comme dans la Caramanie, ni les Aigles ſi forts. C'eſt un fait conſtant dont il n'eſt pas permis de douter. Ils s'énervent comme les hommes dans un pays gras, fertile, abondant, délicieux. Ils y ſont également enclins au repos & à la molleſſe, qui de tout tems furent le partage & le caractére des Egyptiens.

De leur paſſion pour les plaiſirs.

Attendez-vous donc, Monſieur, à retrouver aujourd'hui dans ces peuples la même paſſion pour les voyages ſur le Nil, le même goût pour la muſique, la même inclination pour les proceſſions, les fêtes, les ſpectacles, qu'on remarquoit dans les Anciens. Quoique l'Egypte ne ſoit plus de nos jours que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois, il n'y eſt encore arrivé aucun changement à cet égard, ſi ce n'eſt peut-être du plus au moins. Le Caire ſeul renferme encore à préſent une image de ce qui ſe paſſoit jadis dans toutes les autres Villes de l'Egypte du tems des anciens Rois, lorſqu'on étoit continuellement en fêtes & en réjouiſſances. Il n'y a pas de jour qu'on n'y voie au moins une cinquantaine de ces fêtes, toutes accompagnées d'inſtrumens, de chanteurs, de danſeurs, & d'illuminations. Il en eſt de même dans toutes les autres Villes, & elles ne ſont pas moins fréquentes

dans les Villages. Tant il eſt vrai que les coutumes, qui ont rapport à la joie & au plaiſir, ſont ordinairement celles qui ſe conſervent le mieux, ſur tout chez les nations qui y ſont naturellement portées, & que cette paſſion de ſe réjouir a toujours fait le caractére dominant des Egyptiens.

De leur ſobrieté.

Jamais on n'imagineroit ſans doute que des hommes naturellement ſi vifs ſur la joye & ſur le plaiſir, fuſſent en même-temps les peuples du monde les plus ſobres. C'eſt cependant une vérité qu'on ne peut révoquer en doute pour peu qu'on ait de connoiſſance de l'Egypte. Je ne parle point des Bedouins ou Arabes du déſert. Ces peuples portent la frugalité à un point qui n'eſt preſque pas concevable. Un peu de bled qu'ils recueillent, ou qu'ils achetent, moulu entre deux pierres & réduit en farine groſſiére, dont ils font une pâte aſſez claire, cuit enſuite ſous la cendre chaude, & trempé dans un peu de lait; telle eſt leur plus délicieuſe nourriture au milieu de ces vaſtes ſolitudes qu'ils habitent. Ceux qui ont fait le voiage du Mont Sinaï ont dû remarquer cette maniére de cuire le pain, parmi les peuples qui habitent aux environs de cette montagne; ils n'en pratiquent point d'autre. Au reſte il eſt bon d'obſerver que ces Arabes, quoiqu'habitans de l'Egypte, n'ont point les mœurs auſſi corrompuës, que toutes les autres nations que renferme ce célébre pays. Tant il eſt vrai que l'innocence ſe conſerve toujours mieux dans les campagnes que dans les villes!

Cependant on peut dire qu'en général tous les peuples de l'Egypte ne ſont pas moins ſobres que les Arabes. Perſonne n'ignore combien ces anciens Anachorétes à qui l'amour de la retraite avoit fait choiſir un azile dans ces rochers & ces déſerts arides, dont ce pays eſt environné, ſont encore aujourd'hui célebres par les jeunes & les abſtinences qu'ils pratiquoient, & qui leur étoient propres privativement à tous les autres hommes du monde. C'eſt encore par ces mêmes diſpoſitions à la ſobriété, que les habitans de l'Egypte peuvent y vivre en beaucoup plus grand nombre, que ne feroient tous les autres peuples de la terre. Le pain & les moindres légumes ſuffiſent pour les contenter. Si le fromage fait de lait de vache ou de buffle, ou quelqu'autre mets ſemblable vient s'y joindre, alors la chére eſt complette, & rarement ſouhaitent-ils davantage. Il eſt vrai que ce n'eſt pas la même choſe des perſonnes riches. Celles-là jouiſſent pleine-

ment de l'abondance que la nature ſemble avoir prodiguée à ce délicieux pays, & que tous les ſiécles ont ſi juſtement célébrée. Mais l'exception de quelques particuliers, dont les uſages peuvent être avec raiſon regardés comme des abus, ne préjudicie point au caractére général de la nation. D'ailleurs les tables les plus ſplendides que l'on voie ici, ſont encore ſi éloignées du luxe & de la délicateſſe qui régnent en Europe, qu'on peut avec juſtice regarder comme très-ſobres & très-modérés des peuples qui n'ont pas imaginé que dans cette matiére la magnificence pût aller plus loin.

De leur nourriture & de leurs repas.

Puiſque je ſuis ſur ce ſujet, je ne puis me diſpenſer de vous dire un mot de la maniére de vivre des Egyptiens de nos jours & des uſages, qui leur ſont particuliers à cet égard. Ce que je puis vous aſſurer, c'eſt qu'ils ſont encore aujourd'hui tous les mêmes qu'ils étoient dans les tems les plus reculés. On y prépare encore le pain de la même maniére que les Anciens, comme vous avez pû l'obſerver dans une autre de mes lettres. On y fait toujours auſſi une conſommation prodigieuſe de ces légumes & de ces fruits délicieux que l'Egypte produit en abondance. Les viandes y ſont enfin toujours les mêmes. Le bœuf & le buffle s'y ſervent encore aujourd'hui ſur les tables des gens du commun; les perſonnes riches où diſtinguées ne ſouffrent au contraire ſur leur table que du mouton & de la volaille. Enfin la chair de pourceau n'y eſt pas encore aujourd'hui regardée avec moins d'horreur que du tems des anciens Egyptiens. Ce n'eſt pas chez les Turcs & les Juifs ſeulement que cet animal eſt réputé immonde. Pluſieurs Chrétiens, ſurtout les Coptes, ſont auſſi dans la même idée, & s'abſtiennent fort ſcrupuleuſement d'en manger. Il eſt vrai que cette erreur n'eſt pas générale; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que ceux qui n'y tombent pas, donnent dans une autre extravagance auſſi ridicule. Ils croyent l'uſage de la chair de cet animal ſi eſſentiel au Chriſtianiſme, que c'eſt n'en point faire profeſſion que de n'en pas manger.

Il s'eſt encore conſervé ici une autre coutume très ancienne, adoptée depuis par les Mahométans même, auſſi-bien que par les Chrétiens & autres nations, qui habitent en Egypte. C'eſt que pendant deux mois entiers de l'année, Avril & May, on ne vit que de poiſſon, & on ne mange aucune viande. Ce

poiſſon eſt de deux ſortes. Il y en a de frais & d'autre ſéché au Soleil, qui ſe tire ordinairement de la mer rouge, & vient de Damiette où il eſt préparé. On le nomme *Chebaych*. On en mange auſſi en quantité d'une autre eſpece cuit dans l'eau ſimple avec un peu de ſel. C'eſt une ſorte de petites moules aſſez ſemblables à celles de France. On appelle ici ce poiſſon *Feſſey*. Les Grands eux-mêmes n'ont point dans cette ſaiſon d'autre nourriture. Les grandes chaleurs donnent du dégoût pour la viande, & on peut conclure de la conſervation de cet uſage, que les hommes de ce tems-ci ne ſont pas conſtitués differemment de ceux qui vivoient autrefois, puiſqu'encore aujourd'hui ils reſſentent pendant les grandes chaleurs, qui eſt la ſaiſon de cette abſtinence, le même dégoût pour la viande qu'éprouvoient les Anciens, & qu'ils y renoncent avec plaiſir, pour ne ſe nourrir alors que de poiſſon, qu'ils mangent avec plus d'appetit. Du reſte je ne doute point que ce dégoût ne ſoit cauſé par ces vents de midi, qui comme je l'ai inſinué ailleurs, ne manquent jamais de ſouffler au commencement de l'accroiſſement du Nil. Il eſt de même aſſez vrai ſemblable, que cette frugalité paſſagere eſt une des principales cauſes de la ſanté & de la longue vie des habitans de l'Egypte.

Le Ris eſt une nourriture fort commune dans tout le Levant, & qui ne l'eſt pas moins en ce pays-ci. Je ne vous parlerai point des manieres differentes de l'apprêter. Tant de gens en ont écrit, qu'il ſeroit inutile de m'étendre ſur cette matiere. J'obſerverai ſeulement en paſſant, que c'eſt une nourriture fort légére, lorſqu'il eſt préparé avec de bon bouillon & de bonne graiſſe, même avec du beure, au lieu qu'il eſt très-peſant & très-indigeſte, lorſqu'il eſt fait avec du lait, comme on le pratique en France. C'eſt la nourriture ordinaire des armées Turques, des Caravanes, & en general de tout le monde; nourriture aiſée à porter, qui ſoutient, & ne charge point. On peut ſe paſſer de pain avec le ris, au lieu qu'il en faut avec les autres alimens. Soixante perſonnes feront un juſte repas avec vingt-cinq livres de ris & un mouton. C'eſt de-là ſorte qu'on traverſe des deſerts de pluſieurs journées, & qu'on ſuffit à la route de la Mecque, ſur laquelle on ne trouve point de vivres pendant plus de quatre-vingt jours qu'on employe à ce voyage. On y rencontre ſeulement quelques moutons & des poules, qui ſe vendent au poids de l'or.

A l'égard de la boiſſon, elle eſt la même en Egypte que dans tout l'Orient. Le caffe, le ſorbet, les eaux de fleurs d'orange ou de canelle, ſont les liqueurs dont on y fait le plus d'uſage. L'eau du Nil elle-même ſi délicieuſe, & ſi agréable à boire, eſt un ragoût pour les habitans de ce pays. Ils ſe ſervent cependant encore d'un breuvage anciennement appellé *Lithus*, & qu'on nomme aujourd'hui *Bouza*, qui enivre comme le vin. Il eſt fait avec de la farine d'orge détrempée dans de l'eau; & on y mêle quelque drogue qui entête. Cette boiſſon eſt ici fort en uſage, ſur tout parmi la canaille. C'eſt ce que les Eſpagnols appellent *Celia*, ou *Ceria*. De leur boiſſon.

Tant de relations parlent des coutumes, qui ſont en uſage dans les repas des Turcs & des autres Orientaux, que je ne crois pas devoir m'arrêter à vous en faire la deſcription, puiſqu'elles ſont auſſi les mêmes en Egypte. Je ne puis cependant finir cet article, ſans vous rappeller le ſouvenir d'une cérémonie, que les anciens Egyptiens ne manquoient jamais de pratiquer à la fin de tous leurs grands repas. C'étoit alors la coutume de preſenter aux conviés la repreſentation d'un mort pour retracer dans leur eſprit l'idée du tribut que tous les hommes doivent à la nature. La loi Mahométanne a interdit à ſes ſectateurs toutes les figures, & cet ancien uſage ſe trouve aujourd'hui aboli. Cependant comme les Egyptiens ſont naturellement grands moraliſtes, on obſerve encore dans les occaſions des réjouiſſances de prendre ſujet des plaiſirs même, pour réfléchir ſur ce terme fatal, auquel nous devons tous aboutir, & ces peuples ont entre eux certa ns proverbes propres à exciter ces ſentimens & ces réflexions. Il ſemble même qu'il ſe ſoit conſervé quelques veſtiges de cette ancienne coutume parmi les Turcs, qui en toute occaſion ont ces mots à la bouche, *Dieu ſeul eſt immortel & immuable, & tout ce qui eſt dans le monde paſſe auſſi promtement que l'éclair.* Il eſt vrai que cette belle penſée ne leur ſert ſouvent qu'à s'exciter les uns les autres a jouir agréablement du preſent, & que cette réflexion ſalutaire n'eſt que trop ſouvent ſuivie de cette malheureuſe conſéquence qu'un Auteur Latin des plus polis & des moins ſages fait tirer à un débauché d'un pareil ſujet;

*Ergo vivamus, dum licet esse bene.**

De la propreté naturelle aux Egyptiens.

La propreté n'eſt pas moins particuliere aux Egyptiens, que la ſobrieté. Ils ont encore hérité cette qualité de leurs ancêtres, qui dans tous les tems éviterent avec tant de ſoin les mauvaiſes odeurs du corps ſi ordinaires dans les pays chauds. C'eſt cette raiſon, qui a rendu autrefois, & qui rend encore aujourd'hui l'uſage des bains ſi commun parmi ces peuples. C'eſt dans cette vuë qu'ils ne chauſſoient jamais leurs pieds, hommes ni femmes, & qu'ils le pratiquent encore apreſent, marchant dans les ruës les jambes nuës, ſur tout les hommes, & n'ayant pour toute chauſſure que de ſimples ſouliers. Chez eux les uns & les autres ne ſe ſervent que d'une eſpece de pantoufles, qu'ils quittent dès qu'ils ſont aſſis. Cet uſage, qui ſeroit très-impoli en Europe, ne l'eſt en aucune maniére parmi cette nation, où on a grand ſoin de ſe laver les pieds beaucoup plus ſouvent, que nous ne lavons nos mains en France.

De l'habillement des femmes d'Egypte.

Les femmes ſurtout auſſi délicates en Egypte ſur cet article que dans tout autre pays du monde, portent cette attention ſi loin, que pour ne point ſuer & contracter par-là de mauvaiſes odeurs, elles ne portent dans les maiſons, & ſouvent dans les ruës, qu'une ſimple chemiſe avec un caleçon de toile. Il faut avouer que leur propreté ne trouve rien à quoi elle puiſſe être comparée, qu'à elle même. Les bains, les eaux odoriferantes, & les parfums, ſont des choſes dont perſonne ne fait uſage plus frequemment & en même tems plus à propos qu'elles. Je ne vous ferai point ici une deſcription exacte de leur habillement. On en a vu aſſez de repreſentations en Europe, pour que je puiſſe m'en diſpenſer. Je vous dirai ſeulement en général, que leur parure eſt beaucoup plus riche & plus magnifique que tout ce que l'on voit parmi nous. Elle conſiſte en quantité de perles & de pierreries, en étoffes de prix, & en fourures très-cheres. Leurs chemiſes ſeules reviennent à ſix & ſept piſtoles. En un mot on pourroit en France équiper honnêtement trois demoiſelles pour ce que coute ici un habit ordinaire. Il y a au reſte l'habillement du pays, & l'habillement Turc. L'un & l'autre a ſes agrémens. L'un eſt plus bizarre; l'autre eſt plus commode. Les femmes uſent

* Petrone, dans ſon feſtin de Trimalcion.

de

de tous les deux ſuivant l'occaſion, & ſçavent s'en ſervir avec avantage. Leur maniere de s'habiller a toujours quelque choſe de grand & de majeſtueux ; leur coëffure eſt noble & enchantée ; en un mot comme elles ſont ſouvent en habit très-léger, on peut dire que rien n'eſt plus fripon ni plus engageant que leur ajuſtement. J'ajoute que l'orſqu'elles ſortent elles ſont beaucoup moins parées que dans leurs appartemens. Vous voiez combien cet uſage eſt différent de celui des femmes d'Europe, qui reſervent ce qu'elles ont de plus beau pour le dehors, & ſe mettent chez elles en déshabillé. Mais cette oppoſition vient probablement de celle des vuës.

L'uſage étoit autrefois pour les femmes & les enfans de ne ſortir jamais du logis, ſans porter un linge, qui leur couvroit le viſage & leur ſoutenoit le menton. On pourroit faire une diſſertation aſſez longue ſur les raiſons de cette pratique. A l'égard des enfans, il eſt certain qu'on ne leur cachoit ainſi le viſage, que parce que les anciens Egyptiens étoient perſuadés, que certaines perſonnes qui n'avoient point d'enfans, ou qui n'en avoient que de laids, regardant ceux des autres avec un œil d'envie, les rendoient malades par leurs ſeuls regards, & les privoient de leur beauté, quelquefois même de la vie. Cette opinion regne encore en Egypte, & ſur tout au Caire ; mais on n'obſerve plus de couvrir le viſage des enfans, pour les préſerver de ce danger. On a ſubſtitué à cette pratique un autre uſage, qu'on croit également capable de produire le même effet. C'eſt d'attacher à leur bonnet quelque vieux haillon mal-propre & déchiré, quelquefois une vieille ſemelle de ſoulier. Les gens de ce pays ci s'imaginent qu'il n'en faut pas d'avantage pour fixer les regards des paſſants, & pour détourner en même tems de leurs enfans les effets qu'ils appréhendent.

Quoiqu'il en ſoit les femmes conſervent encore ici l'ancien uſage, & lorſqu'elles vont par la ville, elle ont le menton couvert d'un linge qui fait partie du voile, qui leur cache le viſage. Car il eſt bon de remarquer qu'elles ont le viſage abſolument couvert, premierement par une eſpece de bandeau appliqué ſur le front, & qui tombe juſqu'au yeux, enſuite par ce morceau de toile qui tombant des yeux en bas, embraſſe le menton & cache le nés. Comme elle eſt très fine, elle

n'intercepte point la reſpiration qui ſe fait librement au travers de ce linge, ſurtout lorſqu'on y eſt accoutumé. D'ailleurs elle n'eſt point attachée par bas, & ſe leve par conſequent lorſque l'on veut. Ce voile inferieur eſt ordinairement de couleur rouge pour les filles. Par deſſus elles s'enveloppent d'un grand linceul de toile de Coton très-fine, qu'on nomme dans le pays *Izaar-abiad*. Il faut convenir cependant qu'il n'y a que les femmes, qui ſont à leur aiſe, ou qui ſe piquent de garder toutes les bienſéances, chez qui ce grand voile ſoit en uſage. Les autres n'y font pas tant de myſtere. Elles ſe contentent d'un ſimple morceau de toile, ſouvent même d'une chemiſe qu'elles jettent ſur leur tête, & ſortent ſans façon dans ce burleſque équipage.

Cette matiere m'engage naturellement à vous entretenir de ce qui concerne les femmes de ce pays, de leur beauté, de leurs inclinations, de leurs maniéres, & des uſages qui s'obſervent à leur occaſion. Cet article ne ſera peut-être pas un des moins curieux de cette lettre.

De leur beauté.

Les femmes originaires de l'Egypte ſont généralement aſſez belles. Cependant le mépris que les Turcs ont pour les naturels du pays fait qu'ils n'en épouſent guéres, qui ne viennent de Circaſſie, de Mingrelie, de Georgie, & des autres pays, où le ſang eſt le plus charmant. Il ſe trouve ici une infinité de ces femmes. Cependant ces peuples eſtiment par deſſus toutes les Abyſſines, dont le teint eſt, à la verité, un peu baſané, ou pour parler plus exactement, de couleur de bronze nouvellement fondu, mais dont les traits du viſage, auſſi bien que le reſte du corps, ſont admirables. Ils diſent qu'elles ſont toujours fraiches, même dans les plus grandes chaleurs de l'Eté & qu'on trouve en elles une egalité d'agrémens, que les autres ne ſçavent pas ſoutenir. La caravanne de Sannar doit m'amener inceſſamment deux de ces Ethiopiennes, qui depuis un an attendent cette occaſion à Dongola, & qu'on dit être belles comme des ſoleils. J'ai preſque envie de vous les envoyer, quand ce ne ſeroit que pour vous donner un échantillon de ce genre de beauté, & pour ſervir de preuve de ce que j'avance. Apres tout les idées que nous avons à cet égard dépendent peut-être plus qu'on ne penſe de l'habitude des yeux, & le préjugé pourroit bien avoir plus de part que le diſcer-

nement à nos déciſions ſur ce ſujet. Vous n'ignorez pas que la Venus noire d'Athenes n'avoit pas moins de partiſans que la blanche, Nous-mêmes ſerions-nous moins de cas d'une belle ſtatue de bronze, que d'une autre également achevée, qui ſeroit du marbre le plus blanc? Les ouvrages de la nature doivent-ils avoir moins de privilege que ceux de l'art? Quoi qu'il en ſoit, je puis vous aſſurer qu'il y a des Abyſſines infiniment aimables, & qui n'auroient pas grande peine à ſe faire aimer des plus délicats.

De leur penchant pour la galanterie.

Il y a peu de pays au monde, ou le ſexe ſoit plus étroitement gardé que dans celui-ci, ſoit par la coutume généralement obſervée dans tout l'Orient d'enfermer les femmes, ſoit parce que la jalouſie regne en Egypte à un point qu'elle l'emporte ſur celle de tous les autres peuples de la terre. Elles ne ſortent que très-rarement, & jamais ſans être accompagnées ou par des Eunuques, ou par des filles eſclaves, ou du moins par quelques jeunes garçons qui ſont à leur ſuite. Qui ne croiroit qu'avec toutes ces précautions les maris ſont fort en ſeureté, & qu'ils n'ont rien à craindre de la legereté de leurs femmes? Cependant il n'y a peut-être pas de lieu au monde, ou elles ſoient plus infidelles. On peut dire d'abord en general. qu'il n'y en a aucune dont l'intention ne ſoit des meilleures à cet égard. La paſſion dominante de tous les Egyptiens eſt l'amour de la volupté & du plaiſir; pourroit-on ſe flatter avec juſtice qu'un ſexe naturellement tendre, & ſi aiſé à ſurmonter, triompheroit d'un penchant ſi général & ſi violent? Les Auteurs Arabes qui ont parlé de l'Egypte, & qui ont du mieux connoître que perſonne les inclinations d'un peuple au milieu duquel ils vivoient, ont été ſi généralement perſuadés que leur tempérament étoit porté à l'amour au deſſus de toutes les autres nations du monde, que ſe copiant les uns les autres, ils ont tous repreſenté la terre ſous la figure d'un oiſeau, dont l'Egypte ſeroit la partie naturelle. En effet la puberté y eſt plus avancée dans l'un & l'autre ſexe, qu'en aucune autre region de la terre, comme la paſſion du plaiſir y eſt ſans contredit généralement plus forte.

Cela ſuppoſé il ne doit point paroître étonnant que les femmes ſoient ici naturellement ſenſibles. D'ailleurs le peu d'éducation qu'elles ont eu dès leur enfance, la vie oiſive qu'el-

les menent, les commodités dont elles jouiſſent, les converſations qu'elles ont entre elles, & où il ne régne ni pudeur, ni retenuë, le peu d'attachement que les maris ont pour elles, ſuite neceſſaire de la pluralité des femmes introduite par la loi de Mahomet, le malheureux penchant qu'ils ont d'ailleurs pour un ſexe oppoſé, & que les femmes n'ignorent point; vice, qui n'eſt en général que trop commun parmi les Turcs, & ſur tout dans ce pays-ci, tout cela joint à l'ardeur du climat, où l'on ne reſpire qu'un air embraſé qui paſſe aiſément juſqu'au cœur, rend le ſexe extrêmement diſpoſé à l'amour, & auſſi entreprenant qu'il eſt tendre. Les François qui ſont ici pourroient en parler aſſez ſçavamment, & les Turcs mêmes n'ignorent pas une partie des avantures galantes, dont ces étrangers ont été les héros. Un jardin qui s'étend de la contrée de France à une autre oppoſée, eſt l'endroit qui favoriſe ordinairement les rendez-vous amoureux. On aſſure qu'il y venoit il n'y a pas encore long-tems des femmes de Beys, ou princes du pays, & que c'étoit pour les grandes Dames du Caire le plus délicieux réduit de l'Egypte. Mais ſoit qu'un jardinier avare, qui ſervoit de miniſtre à ces entrevuës ſecrettes, eût en effet tué la femme d'un Bey, dans la vûe de lui voler pour dix mille écus de pierreries qu'elle portoit ſur elle, comme on en fit courir le bruit, ſoit que les Turcs ayent adroitement imaginé ce conte, pour intimider les femmes, & les rendre plus retenuës, il eſt certain qu'il y en a beaucoup, qui n'oſent plus ſe haſarder à ces rendez-vous, & que les bonnes fortunes ſont aujourd'hui plus rares que jamais. Il dépendoit ſouvent du jardinier de favoriſer un François plutôt qu'un autre, puiſque ordinairement la paſſion de ces Dames n'avoit rien de certain ni de fixe. Quelque fois auſſi elles avoient un objet déterminé; & il falloit alors leur faire paſſer la nation en revuë, pour leur donner moyen de reconnoître celui dont elles avoient été le plus frappées.

Je n'entreprendrai point de vous décrire exactement la maniere, dont l'amour ſe traite en ce pays-ci. J'en ignore les circonſtances les plus rafinées & les plus délicates. Tout ce que je puis vous dire à ce ſujet, c'eſt que les femmes, qui ſe chargent abſolument de la conduite de l'intrigue, ont une fertilité admirable pour inventer les moyens les plus propres à

réuſſir. Tantôt elles ſe dérobent adroitement aux yeux de leurs Argus ; tantôt elles ſe débaraſſent de l'incommode vigilance des Eunuques, qui veillent ſur leurs démarches, par des libéralités proportionnées à l'avarice de ces ſortes de monſtres; quelquefois elles entrent aux bains avec leurs habits ordinaires, & après y en avoir pris d'autres qu'elles y ont fait porter ſecrettement, elles en ſortent ſans pouvoir être reconnues, & vont où le plaiſir les appelle, malgré mille obſtacles que la vivacité de leur paſſion leur fait aiſément ſurmonter. En un mot elles ſe donnent tant de mouvement, elles ſe tournent de tant de côtés, qu'elles parviennent enfin à ſe ſatisfaire.

Ce qui vous paroîtra nouveau, c'eſt la maniere qu'elles ont imaginée de ſuppléer à nos billets galants & de ſe faire entendre auſſi clairement d'un homme qu'elles n'auront jamais entretenu, que ſi elles lui euſſent parlé à lui-même. On peut dire qu'à cet égard l'uſage des lettres hieroglyfiques, qui ne ſont plus connuës aujourd'hui en Egypte, s'eſt encore conſervé en quelque ſorte parmi elles. Il y a un langage muet de ce ſexe au nôtre, qui conſiſte en diverſes choſes miſes ſéparément dans un mouchoir, comme du ſel, de la paille, du froment, un petit morceau de pain, du bois, & d'autres ſemblables bagatelles. Chaque choſe à ſa ſignification particuliere, auſſi-bien que chaque maniere differente de les nouer dans le mouchoir. Par-là une femme donne auſſi ſurement un rendez-vous, & fait une déclaration auſſi nettement, que ſi elle mettoit la main à la plume.

Puiſque le ſujet ſemble m'y conduire, je vais vous faire part d'une avanture galante arrivée depuis peu au Caire, & dont les incidens me paroiſſent aſſez ſinguliers pour vous amuſer un moment. Je ne crois pas devoir vous avertir que je ne chercherai point à embellir mon récit par des circonſtances extraordinaires & imaginées à plaiſir. J'eſpére que la ſimplicité de ma narration vous perſuadera ſuffiſamment de la vérité des faits que je rapporterai.

HISTOIRE
DE HASSAN ET DE FATIME.

L'amour régne également ſur toutes les contrées de la terre ; mais il eſt certain d'ailleurs que c'eſt avec autant de varieté qu'il

ſe trouve de différence dans le génie & dans les mœurs des divers peuples qui l'habitent. L'amour eſt galand en Europe, & ſur-tout en France, parce qu'il y trouve des eſprits aiſés & polis. Là cette paſſion ſe conduit ordinairement avec délicateſſe. Les ſoins empreſſés, les égards étudiés, les maniéres tendres, l'accompagnent toujours, & ſemblent même en faire la partie la plus eſſentielle. En Aſie au contraire, & ſur-tout chez les Turcs, tous ces jolis préliminaires ſont regardés comme autant d'inutilités, qui ne ſervent qu'à écarter du but. Chez ces peuples l'amour eſt tout effectif; & s'il arrive quelquefois qu'on le traite d'une maniére circonſpecte & galante, c'eſt une eſpece de prodige qu'on doit attribuer uniquement à la force du naturel, qui a ſçû triompher également de l'éducation & de l'exemple.

Haſſan étoit Kiaïa des Aſaphs dans la Ville du Caire, c'eſt-à-dire Colonel de quatre à cinq mille hommes d'infanterie, que le Grand Seigneur entretient ſous ce nom en Egypte. Cet Officier avoit épouſé la fille du fameux Kamel, Kiaïa du même Corps, & dont Haſſan avoit été eſclave. Kamel ſelon l'uſage du pays lui avoit donné une de ſes filles en mariage, & lui avoit laiſſé en mourant une partie des grands biens qu'il avoit amaſſés durant le cours d'une vie longue & heureuſe. L'épouſe retenoit donc ſur ſon mari les droits communs à tous les enfans d'une maiſon, ſur les eſclaves qui ont été affranchis par leur pére. Un de ces droits défend à l'eſclave marié à la fille de ſon maître, de la répudier jamais. Par cette loi il ne peut pas non plus en épouſer d'autres, ou même avoir aucune eſclave à ſa diſpoſition, que ce ne ſoit du conſentement de ſon épouſe.

Fatime (c'eſt le nom de cette Dame) joignoit à une grande beauté tous les charmes capables de fixer le cœur d'un mari, ſi tant eſt qu'un époux puiſſe trouver dans l'attachement d'une épouſe tendre & digne d'être aimée, un remede à ſon inconſtance. Outre qu'elle étoit ſortie d'un pére qui étoit un des hommes des mieux faits de l'Empire, elle avoit eu pour mére une eſclave qui avoit coûté quatre mille écus à Kamel, & qui avoit paſſé pour la premiére beauté de ſon ſiécle. Une ſi belle origine n'avoit pas dégénéré dans Fatime. La régularité de ſes traits, la douceur de ſes regards, les agrémens de ſon eſprit naturellement enjoué, auroient pû triompher de l'inſenſibilité de tout

autre que d'un mari ; mais ni les graces de cette aimable épouſe, toutes puiſſantes qu'elles étoient, ni les obligations infinies qu'avoit Haſſan au pére & à la fille, n'avoient pas été capables d'allumer dans le cœur de cet heureux époux, s'il eût ſçû profiter de ſon bonheur, une paſſion qu'en Turquie, comme ailleurs, le caprice conduit ſouvent beaucoup plus que la reconnoiſſance & la raiſon. C'étoit peut-être parce que Fatime étoit la fille de ſon maître, que Haſſan ne l'aimoit point, l'idée de la ſujettion & de la contrainte n'étant guére propre à inſpirer de l'amour ; peut-être étoit-ce auſſi parce qu'il en étoit trop tendrement aimé, & qu'elle vouloit exiger avec trop de rigueur les retours que la grandeur de ſon attachement lui ſembloit devoir mériter. Indépendamment de tout cela il étoit époux ; en falloit-il davantage pour que Fatime l'éprouvât inſenſible ?

Quoiqu'il en ſoit, le trop aimé Haſſan devint éperduement amoureux d'une des eſclaves de ſon épouſe. Auſſi faut-il avoüer que Gémile (c'étoit le nom que portoit cette fille) n'étoit point inférieure en beauté à Fatime. Avec la régularité des traits, la fraîcheur éclatante du teint, & la vivacité des yeux, qui rendent la nation Circaſſienne, dont cette eſclave tiroit ſa naiſſance, ſi fameuſe parmi les Turcs, elle avoit encore le piquant mérite de n'être point ſa femme. En falloit-il davantage pour triompher de l'inſenſibilité d'un cœur, qui n'étant rempli d'aucun objet, ne cherchoit qu'à devenir la conquête de deux beaux yeux. Haſſan vit Gémile ; il l'aima. Cependant comme cette paſſion eût pû devenir funeſte à l'un & à l'autre, ſi elle fût venüe à la connoiſſance de Fatime, elle demeura long-tems ſecrete. Si elle eût éclaté, le moindre mal qui en eût pu arriver, c'eſt que l'épouſe de Haſſan ſe ſeroit défaite de ſon eſclave. Le prudent Haſſan qui auroit regardé cette ſéparation comme le plus grand de tous les malheurs, diſſimula long-tems ſes feux, ſans que la Circaſſienne s'en apperçût, ou parût du moins s'en appercevoir. Le haſard ſeul, ou l'adreſſe, & peut-être tous les deux enſemble, firent naître entre ces deux amans l'occaſion ſuivante d'un tête à tête.

Fatime étoit allée ſe promener un jour avec ſes filles du côté des fameuſes Pyramides, & Haſſan s'y étoit auſſi rendu dans le même deſſein, accompagné de ſes eſclaves. Comme ce n'eſt point la coutume en Turquie que les hommes & les femmes ſe

mêlent jamais dans les promenades, la tente d'Haſſan étoit dreſſée à l'un des angles de la grande Pyramide, & ſon épouſe avoit fait placer la ſienne à l'angle oppoſé. Auſſi-tôt que Haſſan eut diné, il prit avec lui un ſeul de ſes eſclaves, Polonois de nation, & ſe rendit en cotoyant la Pyramide à la tente de Fatime, où il entra ſeul. Après quelques diſcours généraux entre ces deux époux ſur l'uſage des Pyramides, ſur leur antiquité, & ſur l'hiſtoire de ceux qui les avoient bâties : Croiriez-vous, Madame, dit Haſſan à ſon épouſe, que cette Pyramide au pied de laquelle nous nous trouvons, a ſix cens pieds de hauteur, & même que chacune de ſes quatre faces n'en a pas moins ? Non certainement, répondit Fatime, puiſque les deux que je découvre d'ici, ne me paroiſſent pas en avoir chacune trois cens. Autant que j'en puis juger, la Pyramide n'eſt pas plus élevée qu'un de ſes côtés a d'étendüe. Je doute même que ſes quatre côtés ſoient parfaitement égaux. Il eſt aiſé de vous en éclaircir, repartit Haſſan avec d'autant plus de vivacité, que l'opinion où il voïoit ſon épouſe lui préſentoit une occaſion favorable aux intérets de ſon cœur. Vous n'avez pour cela qu'à meſurer vous-même en vous promenant l'un des deux côtés de la Pyramide que nous découvrons d'ici, tandis qu'une de vos filles meſurera l'autre. Moi & le Polonois de retour à ma tente, nous en ferons autant des deux autres côtés que nous ne pouvons appercevoir du lieu où nous ſommes, & nous nous rencontrerons néceſſairement vous & moi à l'un des angles, pendant que le Polonois & votre fille ſe rencontreront à l'autre. De cette maniére nous ſçaurons en un moment la juſte meſure des quatre faces.

Fatime accepta le parti & choiſit Gémile pour meſurer un des côtés de la Pyramide, tandis qu'elle ſuivroit elle-même celui qui y venoit aboutir. C'étoit juſtement ce que Haſſan avoit eſpéré. Cet amant charmé de ce premier ſuccès retournoit cependant à grands pas à ſa tente ſuivi de l'eſclave Polonois ; & il ne fut pas plutôt arrivé, qu'au lieu de tourner vers l'angle, où il ſçavoit devoir trouver ſon épouſe, il y envoïa le Polonois, & prit lui-même le chemin de l'angle oppoſé, où il étoit ſûr de rencontrer ſa chére Gémile. Vous êtes bien occupée de votre commiſſion, lui dit-il, en l'abordant à l'angle où il l'avoit devancée ; je ne trouve pas en vous la même attention pour des choſes beaucoup plus eſſentielles. Je vous aime, charmante Gémile ; je n'oublie

blie rien chaque jour pour vous donner des marques de l'amour que je reſſens pour vous. Cependant vous n'avez jamais daigné me fournir la moindre occaſion de vous en entretenir ; & voici la premiére où il me ſoit enfin permis de vous dire en liberté que je vous adore, & qu'il ne m'eſt plus poſſible de ſupporter votre indifférence. Ah ! que me dites-vous là, Seigneur, repartit cette belle fille, en reprenant à grands pas le chemin de la tente de ſa maîtreſſe ? Vous avez la plus belle & la plus tendre épouſe de l'Egypte ; vous lui êtes d'ailleurs redevable de tout ce que vous êtes, voudriez-vous lui faire l'injure de lui manquer de fidélité, & de vous abaiſſer juſqu'à moi ? Si ces conſidérations ne ſont pas capables de vous en détourner, ſongez du-moins au danger auquel expoſeroit ſans doute votre vie & la mienne un amour malheureux, que votre épouſe découvriroit infailliblement, & dont elle ne manqueroit pas de tirer vengeance. Au nom de cet amour, Seigneur, ceſſez de m'aimer, & d'eſpérer que je réponde jamais à votre paſſion. Banniſſez-la de votre cœur, & faites enſorte qu'il n'en paroiſſe jamais rien aux yeux de tant de perſonnes, dont vous & moi ſommes toujours environnés. En diſant ces mots d'un air effraïé, Gémile s'empreſſoit de rejoindre la tente de ſa maîtreſſe où étoient les autres filles. Haſſan fit d'inutiles efforts pour la retenir. A peine eut-il le loiſir de lui faire entendre que par cette indifférence elle ſeroit cauſe elle-même que ſa paſſion éclateroit davantage ; que ne pouvant vivre ſans être aſſuré de ſon amour, il étoit réſolu de chercher avec moins de ménagement que jamais les occaſions de la joindre ; au lieu que ces occaſions pourroient demeurer ſecretes, ſi elle prenoit ſoin de ſon côté de ne les pas éviter, & de concourir avec lui pour trouver les moïens & les momens de ſe rencontrer tête à tête en certains endroits du labyrinthe, où Fatime étoit logée.

C'eſt le nom que Haſſan donnoit à l'appartement de ſon épouſe ; & avec aſſez de raiſon, puiſque ſemblable à ceux de tout ce qu'il y a de Dames de conſidération en Turquie, il étoit plein de mille détours. Cette conſtruction biſarre eſt moins imaginée pour la commodité que pour ces ſortes de rendez-vous, qui ſont toute l'étude des maris, & peut-être encore plus ſouvent celle des Dames. Auſſi ſçavent-elles ſe prévaloir admirablement de cette diſpoſition, ſoit en faveur des eſclaves mêmes de leurs

époux, ſoit avec de jeunes garçons déguiſés en filles, qu'on introduit dans leur ſérail. Elles les y font venir ordinairement à la ſuite de quelque amie dont elles reçoivent des viſites de deux ou trois jours. Pendant ce tems-là il n'eſt pas permis aux maris d'entrer dans les appartemens de leurs femmes; enſorte qu'ils ſont obligés de s'en rapporter pour ce qui s'y paſſe au témoignage des filles & des Eunuques qui y ſont enfermés, & qui gagnés par les libéralités de leurs maîtreſſes, n'ont garde de rien découvrir qui puiſſe les en priver. Ces appartemens ordinairement peu vaſtes, ont toujours cinq ou ſix petits eſcaliers dérobés qui n'ont point d'iſſüe au-dehors, & ne ſervent que de dégagement & de communication à des hauts & des bas continuels, entremêlés de coins & de recoins, & de tems en tems de quelques petites chambres. Diverſes portes qu'on y rencontre ferment un endroit en même-tems qu'ils en ouvrent un autre. Il s'y trouve auſſi quelques allées ſombres; & tout cela répond par les eſcaliers à diverſes terraſſes, qui d'ailleurs communiquent toutes les unes aux autres. C'eſt au milieu de ces nombreux détours que l'art a ménagé certains endroits myſtérieux, où on entend de fort loin le moindre bruit d'une perſonne qui en approche, quoique de ces mêmes réduits on ne puiſſe être entendu que de fort près. Par-là un rendez-vous y eſt preſque toujours à couvert de ſurpriſe; puiſque les amans avertis de bonne-heure, ont chacun diverſes routes à choiſir, & divers aziles où ſe retirer, pour éviter les perſonnes qu'ils entendent venir à eux.

L'intention de Gémile, qui cependant rejoignit ſa maîtreſſe, & retourna fort triſte à la Ville, n'étoit pas de ſe prévaloir en faveur de Haſſan de la diſpoſition des appartemens où elle vivoit doucement auprès de Fatime, ni de s'en ſervir pour la tromper. Elle avoit pour ſa maîtreſſe un véritable attachement, & ne ſentoit d'ailleurs aucune inclination pour ſon maître. La triſteſſe qu'elle avoit rapportée de la Pyramide augmenta encore lorſqu'elle s'apperçut que Haſſan, au lieu de faire attention à ce qu'elle lui avoit recommandé, cherchoit réellement avec moins de ménagement que jamais les occaſions de la joindre & de l'entretenir. Effraïée des ſuites que pouvoit avoir une paſſion ſi peu meſurée, après s'être long-tems conſultée elle-même, elle ne trouva point de parti plus ſûr & plus honnête, que de déclarer à ſa maîtreſſe la diſpoſition de ſon cœur, & les

ſollicitations continuelles de ſon mari. Elle le fit ; & Fatime charmée de la ſageſſe & de la fidélité de ſon eſclave ne ſe contenta pas de lui donner mille louanges. Non-ſeulement elle lui promit de ne la point vendre, comme Gémile l'appréhendoit ; elle s'engagea même à lui accorder au plutôt la liberté, & à la marier avantageuſement. Cependant elle attacha une condition à cette grace ; ce fut que cette fille continueroit à l'avertir exactement de toutes les démarches de Haſſan, qu'elle lui ordonna de ne pas trop rebuter. Gémile le lui promit avec ſerment, & l'executa avec fidélité, lui rendant compte chaque jour de ce que Haſſan faiſoit pour lui plaire, & pour venir about de l'entretenir. Fatime qui ne s'occupoit ſans ceſſe que de cet amour outrageant, s'imagina enfin le pouvoir mettre à profit. Pour y parvenir, elle commanda à Gémile de paroître enfin touchée de la perſévérance de ſon maître, & de lui accorder pour la nuit ſuivante, un peu après minuit, un rendez-vous dans la chambre même où elle couchoit avec une autre fille de ſa maîtreſſe.

Au milieu de ces labyrinthes, dont je viens de parler, l'art a ménagé une grande ſalle, qui fait toute la beauté de l'appartement des femmes, & où l'on reçoit les étrangers. Ces ſalles fort exhauſſées & fort vaſtes en Egypte, où l'on ſçait que cette diſpoſition contribue beaucoup à la fraîcheur, ſont bâties à peu près ſur le même plan que nos Egliſes, avec un dôme percé de pluſieurs fenêtres tournées au Nord, qui augmentent le jour & le frais des appartemens. Les lambris & les dômes ſont dorés dans toutes les maiſons des perſonnes riches ; dans les autres ils ſont aumoins peints à l'Arabeſque ; ce qui produit un effet très-agréable. Sous ce dôme eſt un grand baſſin pavé en compartiment de marbre de différentes couleurs, du milieu duquel ſortent pluſieurs jets d'eau qu'on entretient jour & nuit pendant tout l'Eté. Autour de ce vaſte baſſin ſont placés d'eſpace en eſpaces des vaſes remplis de fleurs que produit la ſaiſon. Le reſte de la ſalle eſt auſſi pavé de marbre en compartiment ; & les murs en ſont également revêtus juſqu'à la hauteur de dix à douze pieds. Ce revêtiſſement eſt terminé par une corniche quelquefois de bronze doré, chargée de porcelaines très-fines, ou de bijoux de prix, dont l'aſpect eſt auſſi agréable que magnifique. Lorſque les ſalles ont une croiſée, comme il arrive preſque toujours dans les maiſons du premier ordre, on y voit trois Sofas,

dont le plus considérable est placé à l'opposite de la principale porte, ayant ses fenêtres sur un jardin, sur la cour du logis, ou enfin sur la rüe, suivant la disposition du bâtiment. Les deux autres qui se regardent, occupent les deux extrémités du croison. Sur ces Sofas relevés de sept à huit doigts du pavé de la salle, sont étendus de précieux tapis, & le long du mur sont placés de petits matelats de trois pieds de largeur, qu'on couvre d'une riche étoffe de soie & or, ou d'un drap fin de couleur garni d'une frange d'or. Enfin de riches coussins sont posés sur ces petits matelats, & garnissent le mur. C'est sur ces matelats que les Dames assises les jambes croisées, & nonchalamment appuiées sur une pile de carreaux, passent une grande partie de la journée à s'entretenir de leurs avantures passées, & plus souvent encore à imaginer les moïens de s'en procurer de nouvelles. On voit aumoins ce qui se passe au dehors, les fenêtres n'étant qu'à hauteur d'appui. Autour de cette salle sont diverses petites chambres; dans la principale couchent le maître & la maîtresse en deux lits séparés, suivant la pratique des Turcs, qui ne dorment jamais avec leurs femmes. Les autres chambres sont destinées pour les principales esclaves qui y couchent plusieurs ensemble, quoique sur des matelats différens, afin qu'elles puissent se garder réciproquement durant le silence & l'obscurité de la nuit. Les esclaves noires avec les filles de service couchent dans des endroits plus reculés; & les Eunuques sont logés proche de la porte qui communique de l'appartement des femmes à celui des hommes.

Gémile avoit fort recommandé à Hassan, suivant les instructions de sa maîtresse, d'aborder sa chambrette sans faire le moindre bruit, & sans proférer une seule parole, de crainte que sa compagne, dont le sommeil étoit, disoit-elle, fort léger, ne l'entendît, & ne découvrît tout le mystere. Elle l'avoit encore averti qu'elle se trouveroit à la porte de sa chambre, qui comme toutes les autres répondant à la salle, n'étoit fermée que d'un simple tapis en guise de portiére. C'est une précaution dont on ne manque jamais d'user dans ces sortes d'appartemens, afin que lorsqu'on est obligé de se lever pendant la nuit pour des nécessités ausquelles il n'est pas permis en Turquie de substituer d'autres lieux que ceux qui leur sont destinés, on puisse éviter le bruit des portes qui interromproit le sommeil des personnes

qui repoſent, ſur-tout du maître & de la maîtreſſe. Fatime avoit exprès choiſi pour le rendez-vous l'heure à laquelle elle ſçavoit que ſon mari avoit accoutumé de s'éveiller après avoir dormi profondément, afin de ménager ſon repos, & pour lui épargner les inquiétudes que lui auroit cauſé infailliblement une trop longue attente dans la chambre de Gémile. Cependant quelque temps avant l'heure du rendez-vous, elle alla occuper la place de cette fille, tandis que cette fidéle eſclave paſſa dans la chambre de ſa maîtreſſe.

Enfin l'inſtant fatal étant arrivé, l'amoureux Haſſan guidé par ſa tendreſſe au travers des ténébres de la nuit ne manqua pas de ſe rendre avec le plus de viteſſe & le moins de bruit qu'il lui fut poſſible à la porte de Gémile, où il trouva en levant le tapis une main favorable, qui l'introduiſit, & le mena droit au coin de la chambre, où étoit le lit de cette fille. Là ſon préjugé lui fit paſſer deux heures, qui lui parurent les plus charmantes de ſa vie. Son bonheur n'étoit altéré que par la contrainte, où il ſe trouvoit, de ne pouvoir exprimer ſa joie & ſes tranſports que par des embraſſemens redoublés; langage muet, à la vérité, mais toujours énergique, & bien plus perſuaſif que tout autre. Sa félicité fut encore renouvellée le lendemain, lorſqu'il apperçut dans les yeux & ſur le viſage de Gémile un trouble & une confuſion qu'elle reſſentit auſſi vivement à la vuë de Haſſan, que ſi elle ſe fût véritablement abandonnée à ſa paſſion.

Ce rendez-vous fut ſuivi de pluſieurs autres. Cependant Gémile, qui ſe trouvoit dans une liberté entiere, & qui perſuadée par l'exemple croyoit être en droit d'employer à ſa ſatisfaction quelques-uns de ces précieux momens qu'elle ménageoit à celle de ſon maître & de ſa maîtreſſe, ſe haſarda de donner elle-même un rendez-vous au Polonois eſclave de Haſſan, qui le jour de la promenade avoit aidé à meſurer la Pyramide. Le choix de cette belle fille n'étoit point l'effet d'une paſſion aveugle, qui n'eût pour but que la volupté. L'amour avoit enfin triomphé du cœur de l'inſenſible Gémile, & l'avoit rendu l'eſclave du Polonois. Il étoit beau, bienfait, & pour ſurcroît d'agrément il étoit eſclave comme elle. Peut-être ne dut-il ſon bon-heur qu'à ce rapport. L'amour n'aime pas toujours à égaler les conditions; il ſe plaît quelquefois davan-

tage à réunir celles qui déja ſont égales, & l'infortuné Haſſan ne dut peut-être les froideurs de la belle Circaſſienne qu'à cette qualité de maître, qui ſembloit lui donner droit d'exiger ce que ce Dieu badin aime ſeulement à laiſſer prendre. Depuis longtems le Polonois aimoit Gémile. Il lui avoit déja rendu même mille petits ſoins par l'entremiſe des jeunes garçons, qui étoient élevés dans la maiſon d'Haſſan. C'eſt la mode d'en élever en Turquie dans toutes celles des Grands, qui achetent les eſclaves fort jeunes, afin de leur inſpirer plus aiſément les ſentimens de la religion, & les attacher inſenſiblement aux interêts de leurs maîtres, dont la maiſon leur devient par ce moyen plus chere que la paternelle même. C'étoit par ces jeunes gens, qui juſqu'à un certain âge paſſent librement de l'appartement des hommes à celui des femmes, que cet amant avoit ſouvent fait tenir à l'eſclave Circaſſienne divers petits préſens accompagnés de mouchoirs brodés, dans leſquels il lui expliquoit l'état de ſon cœur. Tel eſt comme je l'ai dit, le langage conſacré en Turquie au myſtere amoureux. Les Dames, dont il y en a très peu qui ſachent lire & écrire, n'en connoiſſent point de plus énergique.

Gémile avoit non ſeulement reçu ces meſſages; elle y avoit même quelquefois répondu. Ce fut par un de ces mouchoirs qu'elle inſtruiſit ſon amant du progrès qu'il avoit fait dans ſon cœur; & pour l'en convaincre, elle lui marqua qu'elle l'attendroit le même ſoir à l'entrée de l'appartement de Fatime. Jamais ordre ne fut mieux reçu, ni executé plus fidélement. Le Polonois ſe trouva au rendez-vous, & ces deux amans s'en tinrent pour la premiere nuit à quelques momens de converſation à la porte de la chambre de Fatime. Gémile haſarda enſuite de faire entrer ſon amant dans un lieu plus avancé. Enfin comme le ſuccès en amour, auſſi-bien qu'en toute autre choſe anime le courage & augmente la hardieſſe, elle l'introduiſit par degrés juſques dans la chambre, & même dans le lit de ſa maîtreſſe. Ils régloient le tems qu'ils avoient à paſſer enſemble ſur celui qu'ils ſçavoient qu'Haſſan & Fatime employoient ordinairement de leur côté; enſorte que nulle inquiétude ne venoit ſe mêler à la douceur de leurs plaiſirs.

Ce double commerce avoit déja heureuſement duré quatre ou cinq mois, ſans avoir été troublé par le moindre revers, lorſque la fortune laſſée de la proſperité de ces amans s'aviſa

de découvrir tout le myſtere. Le Polonois ſortoit une nuit de la chambre de ſon maître, il venoit de donner le bon jour à Gémile, & levoit déja la portiére pour entrer dans la ſale, lorſqu'il rencontra juſtement Haſſan, qui en faiſoit autant de ſon côté. Cet accident fut pour lui un coup de foudre. Cependant la crainte d'être reconnu & arrêté, l'envie de ſe procurer une promte fuite, lui firent prendre ſon parti ſur le champ. Il pouſſa ſi rudement ſon maître, qu'il le renverſa par terre. De-là il gagna la porte de l'appartement, qui étoit reſtée ouverte, & la tira bruſquement ſur lui. Cependant au cri que fit Haſſan en tombant, toutes les Eſclaves s'étant réveillées, accoururent à la voix de leur maître. Gémile & Fatime bien éveillées, comme on peut ſe l'imaginer, ne furent pas des dernieres à ſe rendre auprès de lui, ſans que dans la confuſion des perſonnes ſortant de toutes ces petites chambres, qui regnoient autour de la ſale, il fût poſſible de remarquer d'où elles etoient parties. Haſſan ſoutint que retournant de la garderobe dans ſa chambre, il avoit été pouſſé avec violence par un homme, qui en ſortoit, & qu'il avoit même entendu fermer la porte de l'appartement. Fatime traitoit au contraire tout ce rapport de viſion, & pour mieux convaincre ſon mari de ſon erreur, elle fit venir les Eunuques, qui couchoient à la porte. En effet tous aſſurerent unanimement que perſonne n'étoit ſorti de l'appartement. Ce témoignage ne fut cependant pas capable d'arrêter les plaintes & les murmures de Haſſan. Sa chute étoit pour lui un témoin qu'il ne lui étoit pas poſſible de récuſer. Cependant il fut obligé de prendre ſon parti, & de s'aller recoucher; ce qu'il fit fort en colere. Fatime ne douta pas un moment que la perſonne, par qui ſon mari avoit été ſi rudement pouſſé, ne fût Gemile, qui s'étoit trop hâtée de ſortir de ſa chambre. Ainſi quoiqu'elle prévit mille obſtacles, que cette avanture devoit naturellement apporter à la ſuite de ſon commerce, elle s'endormit profondément ſur cette opinion.

Le ſommeil de Haſſan ne fut pas ſi tranquille, & des qu'il fut éveillé, il recommença ſes plaintes, ſes reproches, & ſes menaces. Fatime qui de ſon côté déſeſperoit preſque de pouvoir plus long-tems continuer ces rendez-vous, & qui ſe trouvoit enceinte de quelques mois, ſans que ſon mari crût avoir couché avec elle depuis près d'une année, eſtima que le moment

étoit venu de lui expliquer tout le myſtere. Il eſt inutile de vous réſiſter davantage, Haſſan; vous ne vous êtes point trompé, lui dit-elle en riant; il eſt vrai que depuis cinq ou ſix mois j'ai reçu dans mon lit un homme, qui m'a témoigné autant d'ardeur & de tendreſſe, que vous m'en avez peu marqué. Je vous avouerai même que j'ai paſſé avec lui des momens ſi doux & ſi agréables, que toute ma crainte eſt que vous ne me donniez lieu de les regretter. Mais il y a encore plus, puiſqu'il faut vous dire tout; c'eſt que je ſuis groſſe de quelques mois. Quoi, Madame repartit vivement Haſſan, que ce récit avoit mis hors de lui-même, & qui en jettant les yeux ſur ſon épouſe s'étoit apperçu qu'elle étoit véritablement enceinte, quoi ce n'eſt pas aſſez pour vous de m'avoir outragé juſqu'à ce point? vous oſez encore me le conter d'un air ſatisfait & enjoüé? Fatime ſoutint encore quelque tems la converſation ſur le même ton, ajoutant, qu'elle ſe flattoit qu'il adopteroit pour ſon heritier l'enfant qu'elle avoit eu de l'amant, ne pouvant l'avoir du mari. Enfin lorſqu'elle crut avoir mis ſa patience à bout; & lui avoir donné toutes les allarmes, dont elle prétendoit venger l'infidelité qu'il avoit compté lui faire, elle reprit ſon ſerieux, & après mille juſtes reproches ſur ſon ingratitude & ſon indifference, elle lui raconta la maniere dont elle s'y étoit priſe, pour jouir malgré lui-même d'un bien, qui lui appartenoit ſi légitimement, & dont il avoit voulu la priver avec tant d'injuſtice. Elle lui rappella certaines circonſtances, qui acheverent de le raſſurer. Cependant il lui reſtoit encore quelque embarras au ſujet de la perſonne, qui l'avoit pouſſé ſi rudement. Haſſan ſoutenoit conſtamment que ce ne pouvoit être Gémile, qui n'auroit point eu la force de le renverſer & qui ne ſe ſeroit pas ſauvée du côté de la porte de l'appartement, dont il avoit même entendu le bruit. Comme il n'y avoit pas moyen de calmer ſes ſoupçons à cet égard, Fatime fit venir Gémile, & lui ordonna de déclarer en preſence de ſon mari tout ce qui s'étoit paſſé, ſans en omettre la moindre circonſtance.

Cet ordre fut un coup de foudre pour l'infortunée Gémile. Elle ſe jetta aux pieds de ſa maitreſſe, dont elle embraſſa tendrement les genoux, & les arroſant de ſes larmes, elle lui dit que véritablement elle avoit abuſé de ſes bontés, & qu'elle meritoit

meritoit les châtimens les plus rigoureux. Oui, je vous ai offenſée, ma chere maîtreſſe, ajoûta t'elle. J'ai été aſſez malheureuſe pour ſuccomber à des déſirs qu'a fait naître en moi l'idée trop forte des rendez-vous, dont il vous a plu que je fuſſe l'inſtrument. L'occaſion trop favorable, que m'offroit continuellement votre abſence, a été le principe de ma chute. J'ai appris par vos amours à connoître les charmes de cette paſſion,& j'ai été aſſez foible, pour répondre à celle qu'un des eſclaves de mon maître avoit depuis long-tems pour moi. Je l'ai introduit dans votre appartement,& même juſques dans votre lit. L'état où je me trouve ne me permet pas de vous rien diſſimuler. A ces mots elle fit connoître, en abaiſſant ſur elle-même les yeux qu'elle avoit élevés vers ceux de ſa maitreſſe, qu'elle ſe trouvoit enceinte. Mais continua t'elle, prenez ma vie; elle eſt en vos mains. Je ſuis prête de la donner à l'inſtant, pour réparer cet outrage, & ſatisfaire votre reſſentiment, ſi mon ſang peut être capable de l'appaiſer. En achevant ces paroles, elle s'évanouit.

Cependant Fatime pleine d'étonnement & de couroux ne pouvant dans le premier mouvement de ſon tranſport ſupporter la vûë d'une fille, dont elle venoit d'entendre un récit ſi outrageant, ſortit bruſquement de la chambre outrée de dépit & de colere. Gémile revenuë de ſa foibleſſe fut extrêmement ſurpriſe de ne plus trouver auprès d'elle que Haſſan. Elle jetta les yeux de tous côtés, & s'étant convaincuë qu'elle étoit abſolument ſeule avec ſon maître, Vous avez entendu, mon cher maître, lui dit-elle en lui prenant la main, & la lui baiſant tendrement, vous avez entendu le triſte aveu que je viens de faire à ma maitreſſe. Tout ce que je lui ai dit eſt véritable; mais il y a des particularités dans mon avanture que je ne lui avourai jamais, parce qu'elles intéreſſent trop la délicateſſe & l'amour, que je lui connois pour vous. Vous pouvez vous ſouvenir, qu'en concertant avec vous les premiers rendez-vous que vous eutes avec ma maitreſſe, je vous priai inſtamment de ne venir jamais dans ma chambre que je ne vous en euſſe marqué l'heure. Vous ne laiſſates cependant pas, Seigneur, ajoûta t'elle en rougiſſant, de vous y rendre dans le commencement, pendant trois nuits differentes, ſans que je vous en euſſe indiqué le moment. Je me trouvai ainſi ſurpriſe, & dans la neceſſité de me livrer à vous, ou de trahir

le ſecret de ma maitreſſe par un éclairciſſement, qui l'auroit privée d'un commerce, qui lui étoit ſi doux. Je balançai long-tems ; je voulus m'écrier ; je fus même ſur le point de le faire. Je vous réſiſtai enfin. Vous futes plus fort que moi, Seigneur, vous triomphates de ma foibleſſe, & je me trouvai vaincue avant que de pouvoir me bien reconnoître. Je me plaignis à vous le lendemain de ce que vous étiez venu dans ma chambre ſans ma permiſſion ; j'en fis de même les nuits ſuivantes ; & vous pouvez vous en ſouvenir. Cependant je me trouvai enceinte, & l'envie de cacher à ma maitreſſe ce qui s'étoit paſſé entre vous & moi me rendit facile à la paſſion d'un de vos eſclaves, auquel j'avois reſiſté juſqu'alors. C'eſt vous, Seigneur, qui avez fait mon crime ; j'eſpere qu'inſtruit de cette particularité vous voudrez bien remettre à votre eſclave une faute, dont vous voyez que je ſuis plus coupable que lui ; & intercéder auprès de ma maitreſſe pour en obtenir mon pardon.

A ce diſcours Haſſan revint du dépit & de la douleur, où l'avoit d'abord jetté la penſée de n'avoir pas poſſedé une fille qu'il avoit aimée avec tant de paſſion. Il ſe ſouvint parfaitement des trois rendez vous, dont Gémile lui parloit, & même de diverſes circonſtances qu'il n'avoit point trouvées dans les autres ; & il reſta pleinement convaincu qu'il avoit eu les premieres faveurs de Gémile. Touché d'une idée ſi flateuſe & ſi chere, il la releva tendrement de l'état humilié où elle étoit, & lui promit dans les termes les plus paſſionnés de pardonner à l'eſclave, qu'il ne connoiſſoit pas encore. Auſſi n'en apprit-il le nom de la bouche de Gémile, qu'après pluſieurs ſermens réiterés de tenir ſa parole, & de ne s'en point vanger. Il s'engagea encore à faire tout ce qui dépendroit de lui, pour appaiſer la colere de Fatime, & pour obtenir qu'en lui pardonnant elle conſentît à la marier avec le Polonois, de la fortune duquel il lui jura de prendre un ſoin particulier.

Il ne fut pas fort difficile à Haſſan d'obtenir de Fatime la grace de Gémile, après que tranſporté de joie de ce qu'il venoit d'entendre de cette fille & de ſon épouſe, dont il ſouhaitoit depuis long-tems d'avoir un héritier, il lui eut demandé lui-même cent fois pardon de ſon erreur, qu'il nomma autant de fois heureuſe, & qu'il lui eut juré d'avoir déſormais pour elle l'attachement le plus fidelle & le plus tendre. Fatime avoit réel-

lement obligation à cette fille ; & ſi elle en avoit été offenſée, elle ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'elle-même en avoit été l'occaſion. Ainſi après s'être beaucoup fait prier, pour faire mieux valoir la choſe, elle accorda enfin à Haſſan le pardon de la Circaſſienne, & conſentit même que le Polonois l'épouſât. Elle accompagna encore ce pardon & ce conſentement de la liberté, qu'elle donna à cette eſclave, & y ajouta des preſens conſiderables. Haſſan ſous prétexte de la joie que lui cauſoit la groſſeſſe de ſon épouſe, dont il diſoit être redevable à Gémile, lui en fit d'autres de ſon côté, & affranchit pareillement le Polonois. Le mariage de ce jeune homme avec Gémile s'accomplit à quelques jours de-là avec beaucoup de ſolemnité. On leur aſſigna même un quartier ſéparé dans la maiſon, où ils logerent. Le Polonois eut ſoin des affaires de ſon maître, & la belle Circaſſienne devint la confidente de ſa maitreſſe, qui n'avoit pas depuis de compagnie plus agréable que la ſienne.

L'hiſtoire critique du Caire ajoutoit à cette avanture, que dans le cours de cette intrigue Gémile avoit eu pour le Polonois la complaiſance de l'introduire diverſes fois auprès de ſa maitreſſe pendant des nuits, où elle avoit feint à Fatime d'avoir donné rendez-vous à Haſſan, quoi qu'il n'en fut rien ; Que Fatime à laquelle ces nuits avoient paru fort differentes des autres, & qui en avoit conſervé un ſouvenir flateur, s'etoit doutée de la ſupercherie, après que Gémile eut avoué ſes amours avec le Polonois ; Quelle avoit interrogé cette fille là deſſus, & l'avoit ſi fort preſſée, que Gémile n'avoit pu ſe défendre d'en convenir ; Que Fatime en avoit d'abord témoigné beaucoup de colere, qui s'étoit cependant terminée à recommander fortement le ſecret à la Circaſſienne ; Enfin que la neceſſité d'engager cette fille au ſilence n'avoit pas peu contribué au retour de ſon amitié pour elle, & au bien qu'elle y avoit ajoûté. Mais un confident du Polonois, de qui je tiens les differentes particularités de cette hiſtoire, m'a aſſuré que jamais ſon ami ne lui avoit parlé de cette anecdote ; ajoutant en ſouriant, que ce qui avoit contribué ſans doute à cette médiſance, c'étoit que Fatime, après être reſtée cinq ou ſix ans ſtérile depuis ſon mariage, étoit devenuë groſſe dans le cours de cette intrigue, & que s'il arrivoit par haſard qu'elle n'eût

plus d'enfans dans la ſuite, il n'y auroit perſonne au Caire, qui ne tînt le fait pour certain; qu'aureste quand il ſeroit vrai, l'honneur & la chaſteté de Fatime n'y ſeroient point intéreſſés, puiſqu'elle étoit dans la bonne foi, & que ſon conſentement n'avoit qu'Haſſan pour objet.

Quoiqu'il en ſoit (car je ne prétens pas décider cette queſtion, qui pourroit fournir matiére à beaucoup de raiſonnemens pour & contre) on ne doit pas s'imaginer que les Francs ſoient les ſeuls que les femmes de ce pays-ci favoriſent de leurs careſſes. Je puis aſſurer au contraire qu'en général elles ne ſont nullement délicates ſur cet article, & qu'un homme quel qu'il ſoit, eſt toujours un homme pour elles. Ces maniéres ne s'accordent pas ſans doute avec la délicateſſe Françoiſe; mais qu'on change de côté, on comprendra ſans peine que dans un pays, où l'on n'a pas la liberté du choix, où l'uſage ne permet point au cœur la ſatisfaction de ne ſe rendre qu'aux charmes du mérite & de l'aſſiduité, où enfin les deſirs ſont violens, les occaſions rares, & par conſéquent les momens toujours précieux, l'amour ſi ſouvent aveugle parmi les nations les plus polies doit l'être encore infiniment davantage.

Aureste ſi les femmes en Egypte franchiſſent ſi légérement les bornes de la pudeur & du devoir, par une eſpece de compenſation, les filles y conſervent leur chaſteté ſouvent plus régulierement, qu'elles ne le font en Europe. J'avoue que de fortes raiſons les y engagent. Outre qu'elles ne trouveroient point à ſe marier, s'il leur arrivoit un accident, elles ſeroient encore très rigoureuſement punies. D'ailleurs la coutume veut que le premier jour de leurs noces elles donnent un ſigne viſible de leur virginité, ſans quoi elles ſont expoſées à perdre la vie par la main même de leurs parens. Auſſi eſt-il ici d'uſage que le lendemain des noces on porte en triomphe dans les ruës ces ſignes de chaſteté, à peu près comme on le pratiquoit autrefois chez les Juifs.

Il eſt aiſé de juger par la maniére, dont les Turcs ſe gouvernent dans leurs familles, que la jalouſie eſt une paſſion, qui doit régner ſouverainement dans les appartemens des femmes. Elle y regne en effet avec tout l'empire imaginable. Pour vous en convaincre, je vais vous faire part d'une avanture tragique arrivée depuis peu dans cette ville. Une Dame des plus

diſtinguées du Caire avoit une jeune eſclave fort jolie, que le patron s'aviſa de trouver à ſon gré. Il ne ſe contraignit pas trop à cet égard, ſuivant les maximes Orientales, & donna à cette fille en quelques occaſions des marques de tendreſſe, & même de préférence, dont la maîtreſſe fut ſi outrée, qu'elle alla juſqu'à la maltraiter. La jeune eſclave, qui croioit avoir ſur le cœur de ſon maître des droits auſſi bien fondés que perſonne, conçut un ſi violent deſir de tirer raiſon des mauvais traitemens qu'elle avoit reçus, que pour aſſurer ſa vengeance, elle s'empoiſonna elle-même afin d'empoiſonner ſa maîtreſſe, qu'elle ne pouvoit faire périr que par ce moyen.

Ces déſordres ſeroient beaucoup plus fréquens ſans doute, & même iroient plus loin, ſi les femmes avoient la liberté d'acheter du poiſon; mais on a la ſage précaution de n'en vendre qu'aux hommes, qui n'ont pas tant d'intérêt à s'en ſervir. Pluſieurs François m'ont aſſuré qu'ils en avoient refuſé à plus d'une femme, qui leur en avoit demandé avec la derniere inſtance. Il n'eſt cependant pas facile aux femmes d'empoiſonner leurs maris, puiſqu'elles ne mangent jamais avec eux. Il n'y a que le caffé, ou un vaſe à mettre de l'eau, dans quoi elles puiſſent leur donner du poiſon. Auſſi eſt-il fort ordinaire aujourd'hui d'empoiſonner dans le caffé, ou le ſorbet. A la vérité on n'a pas le déſagrément de languir, lorſqu'on eſt empoiſonné de cette ſorte. En deux heures de tems tout au plus le poiſon a produit ſon effet. Le Bacha prédeceſſeur de celui qui gouverne aujourd'hui ſe débaraſſa de la ſorte d'un Grand du pays, dont il ne pouvoit ſe défaire autrement. Pendant qu'il recevoit la viſite de ce Seigneur, il ſe fit apporter une taſſe de caffé, comme ſi ç'eût été pour lui-même. A l'inſtant un homme qui avoit le mot, fut introduit, & préſenta une Requête. Le Bacha feignant d'être fort occupé à lire ce papier, pria ce Seigneur de prendre le caffé en ſa place; & celui-ci qui ne pouvoit raiſonnablement ſe défier d'un piége tendu ſi finement, obéit ſans balancer. Il expira le même jour.

Sérails des Eunuques.

Qui croiroit que les Eunuques euſſent eux-mêmes des Sérails? Rien n'eſt cependant plus certain, & je puis même ajouter qu'ils ont ordinairement les plus belles femmes. Elles ſont libres à la mort de leur patron & s'indemniſent alors de leur mieux du triſte eſclavage de leur priſon précedente. Ces Eunu-

ques ont de grands privileges dans ce pays-ci, & il s'y en trouve d'extrêmement riches.

Je ne dois pas oublier de vous faire ſouvenir d'une ancienne coutume, qui a encore rapport à la matiere que je traite, & dont il eſt parlé dans Hérodote. Cet auteur aſſure que de ſon tems les femmes faiſoient le commerce en Egypte. Les hiſtoriens Arabes nous apprennent plus préciſément en quoi conſiſtoit ce commerce. Selon eux il étoit borné à l'achat & à la vente des étoffes de ſoye, d'or & d'argent, de ſoie pure, de cotton, de cotton mêlé de fil, ou de ſimples toiles, ſoit qu'elles ſe fabriquaſſent dans le pays, ou qu'elles vinſſent du dehors. Les femmes étoient prépoſées de même à vendre en détail dans les boutiques des fruits, & mille autres denrées ſemblables, qui ſont d'un uſage journalier dans la vie civile. A l'égard du commerce, qui ſe faiſoit de l'Egypte aux pays étrangers, & des pays étrangers en Egypte; du commerce en gros du bled, de l'orge, du ris, & des autres grains, ou légumes, que la terre produit dans cette région, il étoit réſervé aux hommes ſeuls. Ainſi les femmes partageoient avec leurs maris, & les maris avec leurs femmes, l'occupation la plus ordinaire & la plus utile des peuples de ces anciens tems. Aujourd'hui les femmes Arabes, qui habitent dans les montagnes & à la campagne, partagent encore avec leurs maris le même commerce, & l'ancien uſage s'eſt conſervé parmi elles juſqu'à nos jours; mais il eſt abſolument aboli parmi toutes les autres femmes de ce pays, & on ne les voit plus ſe mêler du commerce, c'eſt-à-dire vendre dans les boutiques, & tenir des Bazars, ou marchés conſiderables. Il ne ſe trouve que quelques pauvres femmes, qui preſſées par la miſére, vont elles-mêmes porter au marché, ou dans les ruës du fil, du coton filé, & d'autres ſemblables bagatelles de leur façon, pour ſubvenir à leur neceſſité.

De l'attachement des Egyptiens pour leur pays.

Enfin pour vous donner une idée parfaite du génie des Egyptiens, je dois vous avertir, qu'ils ont ſi peu de curioſité pour le pays étranger, & tant d'attachement pour le leur, qu'il n'eſt pas poſſible de les en tirer. L'avanture, qui m'eſt arrivée à moi-même à ce ſujet, vous en fera convenir.

Au mois de Septembre 1699. je reçus ordre du Roi de choiſir trois enfans Coptes pour envoier en France, afin de les y faire élever de la même maniere qu'on y en éleve de quelques

autres nations Orientales. La Cour ſouhaitoit que ces enfans fuſſent d'honnête famille, & appartinſſent à des parens aiſés. Pour me mettre en état d'obéir plus ſurement, je conſultai d'abord les Peres Jéſuites, & nous convinmes que perſonne n'étoit plus à portée de m'aider à remplir les intentions de S. M. que les Peres de Terre Sainte, ou les Péres Capucins, qui depuis long-tems exercent la miſſion en Egypte, où ils ont même des écoles publiques. J'envoiai chercher auſſi-tôt les Superieurs de ces miſſions qui me promirent tous de travailler avec zele au ſuccès de cette négociation. Pour y mieux réuſſir, nous réſolumes qu'on ne découvriroit point la véritable deſtination de ces enfans, & qu'on diroit ſeulement que c'étoit pour enſeigner l'Arabe au fils d'une de mes ſœurs, qui m'avoit prié de lui procurer cette ſatisfaction. Que d'ailleurs on promettroit de les renvoyer dans trois ans, & de leur faire apprendre pendant ce tems-là telle profeſſion que les péres & méres auroient plus agréable.

Toutes choſes ainſi concertées, ces bons Religieux n'oublierent rien de ce qui pouvoit ſervir à les acquitter de leur promeſſe; mais ce fut fort inutilement. Bien loin de réuſſir à déterminer des gens aiſés à donner de leurs enfans, ils n'en purent même obtenir des plus accablés de miſére, quelque nombreuſes que fuſſent leurs familles. Les choſes allerent même juſqu'à une eſpece d'émotion. On vit la plupart des péres & des méres dans la crainte qu'on ne leur enlevât leurs enfans malgré eux, les retirer des écoles des Miſſionnaires, & renoncer volontairement aux aumônes qu'ils en recevoient, quoi qu'ils en euſſent un beſoin extrême. Les religieux Italiens de la Propagande, qui ſont au Caire, & qui ont d'étroites liaiſons avec le Patriarche, auſſi-bien qu'avec un grand nombre de familles Coptes, ne réuſſirent pas mieux dans l'execution des ordres qu'ils avoient reçus de la Congrégation d'envoyer cinq ou ſix enfans à Rome, pour y être élevés. Juſqu'apreſent ils n'ont encore pu en obtenir aucun.

Pluſieurs raiſons peuvent porter les Coptes à empêcher le paſſage de leurs enfans en Europe. La tendreſſe exceſſive qu'ils ont pour eux, la facilité extrême qu'ils trouvent à les nourrir, & à les entretenir dans un pays, où un ſol, ou dix-huit deniers de pain par jour, avec une chemiſe pour tout le cours d'une

année, ſuffit pour la nourriture & le vêtement de chacun, la coutume qui ne permet point qu'on expoſe les enfans à paſſer au-delà des mers, enfin ce qui eſt encore plus fort que tout le reſte, l'eſpoir qu'ils ont de trouver un jour dans le travail de ces mêmes enfans des ſecours contre la néceſſité & la miſére, dont leur vieilleſſe n'eſt que trop ordinairement environnée, ſont autant de motifs généraux, qui leur ſont également communs, comme à tous les autres peuples de la terre, & qui les engagent à ne pas ſouffrir que leurs enfans ſortent de leurs familles. Mais on peut ajouter que cette conduite eſt fondée inconteſtablement ſur une raiſon plus puiſſante encore, & qui leur eſt particuliére; c'eſt l'eſtime & l'attachement infini qu'ils ont pour leur patrie. Rien n'eſt dans leur eſprit comparable à l'Egypte, & ils n'ont pas abſolument tort. Pourroit-on les blamer d'aimer un pays, qui, comme je l'ai dit ailleurs, paſſe même chez les étrangers pour le paradis de ce monde?

Sur cette courte relation vous pouvez juger, Monſieur, de la vérité de ce qu'on a oſé avancer dans la relation hiſtorique d'Ethiopie du P. de Lobo, que le Patriarche des Coptes avoit permis aux Péres Miſſionnaires Italiens d'emmener avec eux à Rome des enfans Coptes, qu'on avoit deſſein d'y faire élever, afin de les inſtruire de bonne heure de la Religion Catholique.

Des préſens. Il n'y a point de nation au monde, où les préſens ſoient plus en uſage, que parmi celle-ci, ſurtout dans les occaſions de mort, ou de mariage. Comme une perſonne affligée de la mort d'un de ſes parens eſt cenſée n'être point en état de ſe préparer, ou de ſe faire préparer à manger, ſes domeſtiques participans eux-mêmes à la douleur de leur maître, ſa maiſon pendant huit à neuf jours ne manque jamais d'être fournie de toutes ſortes de vivres. Ces proviſions ſervent en même tems à nourrir ceux, qui viennent tenir compagnie à l'affligé, & pleurer avec lui la perte qu'il a faite. Le même uſage s'obſerve dans les mariages des Chrétiens du pays comme des Mahométans, dans les pélerinages qu'ils font à Jeruſalem, où à la Mecque, & ſur-tout au retour de ces voyages On le pratique encore dans le batême des Chrétiens & dans la circonciſion des Turcs, qui ſont les principales cérémonies des deux religions. Il eſt vrai que dans ces differentes occaſions il n'y a point de deshonneur à recevoir de ces préſens, parce qu'ils ne manquent jamais d'être rendus

rendus en pareille rencontre. Enfin cette coutume s'obſerve principalement dans les viſites fréquentes qu'on ſe fait les uns aux autres pendant le cours de l'année, & qui ſont toujours précédées de préſens de poules, de moutons, de ris, de caffé, & d'autres proviſions ſemblables de différente eſpece.

Des viſites. Ces viſites que les parens & les amis ſe rendent réguliérement les uns aux autres, étoient déja en uſage chez les anciens Egyptiens, & quoiqu'elles ſe faſſent ſouvent ſans ſortir d'une même ville, elles ne manquent guéres de durer trois & quatre jours, quelquefois même juſqu'à huit. On méne alors toute ſa famille avec ſoi, ſi on en a; & l'uſage eſt, comme je viens de le dire, de ſe faire précéder par des préſens proportionnés au rang que l'on tient, & à la ſuite dont on eſt accompagné. Le premier repas & le dernier ſont des feſtins de cérémonie; on y donne le parfum, & on y obſerve toutes les autres pratiques, qui dans ces occaſions ſont en uſage dans le Levant. Le reſte du tems ſe paſſe dans la plus grande liberté. Les hommes couchent avec les hommes, les femmes avec les femmes. Les Divans ſervent à cet uſage. Ils n'ont pas, à la vérité, la propreté de nos lits; mais ils ſont commodes, ſoit pour être aſſis, ſoit pour ſe coucher, ſoit enfin pour manger à ſon aiſe; car ils ſont également communs à ces trois choſes. C'eſt un déshonneur pour une honnête femme de chanter dans ces occaſions. La converſation roule principalement ſur les habillemens, ſur les bains, & ſur les connoiſſances. On peut rêver & dormir même dans ces viſites, ſans craindre de paſſer pour incivil & pour impoli.

De la maniére de ſe ſaluer. La maniére de ſe ſaluer, telle qu'elle ſe pratique par les Egyptiens d'aujourd'hui, n'eſt pas moins ancienne. La coutume ordinaire lorſqu'on ne s'aborde point, eſt encore, comme autrefois, d'abaiſſer la main juſqu'aux genoux, & de la porter enſuite ſur la poitrine. C'eſt ainſi qu'on marque ſon dévoüement envers la perſonne que l'on ſalue par l'abaiſſement de la main, comme en la relevant & la portant ſur le cœur, on lui témoigne ſon affection. Lorſqu'on s'aborde enſuite, on ſe prend les mains l'un à l'autre en ſigne d'amitié. Ce qu'il y a de fort plaiſant, c'eſt de voir les gens de la campagne ſe frapper réciproquement de grands coups dans la main, vingt ou trente fois de ſuite en s'abordant, ſans ſe dire autre choſe que *Salamat aiche halcom*; c'eſt-à-dire, *comment te portes-tu? je te ſouhaite une bonne*

ſanté. Il faut avoüer que ſi cette formule de compliment eſt ſimple, elle eſt en même-tems bien affectueuſe. Peut-être marque-t'elle mieux la bonne diſpoſition du cœur, que toutes les frâſes étudiées dont on ſe ſert parmi nous, & que la politeſſe emploie preſque toujours aux dépens de la ſincérité. Après ce premier compliment on ſe fait pluſieurs interrogations d'amitié, d'abord ſur la ſanté de la famille, en nommant chacun des enfans, dont les noms ſont connus. On s'informe enſuite comment ſe porte la mére de ces enfans, ſans jamais la nommer elle-même. Ce ſeroit ici une impoliteſſe de demander à un homme des nouvelles de la ſanté de ſa femme. On y fait plus de façons; on demande comment ſe porte la mére de Muſtapha, par exemple, ou de Mehemet, qui ſont leurs enfans communs. On ſe fait enſuite pluſieurs queſtions ſur l'état des chameaux, des bœufs, des moutons, des grains; s'ils ſont prêts à couper, ſi la recolte eſt faite, & ſi elle a été abondante? Si la converſation s'allonge, après avoir parlé d'autres matiéres, on en revient de part & d'autre aux mêmes interrogations, comme s'il n'en eût point encore été queſtion. Cette répétition paroîtra ſans doute ridicule. Cependant peut-on s'empêcher de reconnoître que le même défaut ne régne pas moins parmi nous, puiſqu'il nous arrive ſouvent dans des converſations pareilles, de répéter pluſieurs fois les aſſurances de très-humble ſerviteur? L'habitude ſeule met de la différence entre les maniéres des diverſes nations. Du reſte, il y auroit de la témérité à vouloir condamner les unes plutôt que les autres, puiſque toutes ſont également conſacrées & autoriſées par l'uſage.

De l'uſage de la Médecine parmi ces peuples.

L'attachement que les hommes ont pour la vie, rend la Médecine recommandable dans tous les pays du monde; mais on peut dire qu'elle n'eſt nulle part ailleurs plus eſtimée qu'en Egypte. Un Médecin, pour peu qu'il ſoit habile, y eſt fort recherché, & gagne beaucoup. Mais ici comme par-tout ailleurs, il eſt fort rare d'en trouver de cette eſpéce. Ils ne ſçavent ordinairement que quelques recettes qu'ils ont appriſes dans les Livres. Ils ſe les rendent enſuite familiéres par la pratique, & elles réuſſiſſent plus ou moins heureuſement, ſelon la complaiſance de la nature à s'y prêter. Une proviſion ſi légere de connoiſſances les oblige à ne s'attacher qu'à une eſpece de maladies. Ainſi on peut dire aſſez exactement, qu'encore aujourd'hui, comme chez

les anciens Egyptiens, il y a ici un Médecin particulier pour chaque infirmité, ou plutôt quelqu'un qui fait profeſſion d'y remedier. C'eſt ainſi qu'on voit parmi nous des Médecins d'une plus grande réputation que d'autres, dans les maladies des yeux, dans celles des oreilles, dans les deſcentes, dans l'hydropiſie, dans les petites verolles; quoiqu'en effet il n'y en ait aucun qui ne ſe croïe en état de traiter toutes ſortes de maux, & que bien des gens ſe le perſuadent de même. Car il n'y a point de matiéres où les hommes s'en faſſent plus accroire, & où les autres deviennent plus aiſément leurs dupes, que dans celles où il eſt le plus de leur intérêt de ne ſe point laiſſer tromper.

Il eſt donc certain que dans ce pays-ci, comme en Europe, on trouve des Médecins qui ſe piquent de guérir toutes les maladies. Mais la confiance de ceux-ci, comme celle de ceux-là, eſt la ſeule choſe ſur laquelle on puiſſe compter raiſonnablement. Ceux qui ſe mêlent de traiter le mal des yeux, ſont les plus occupés, parce qu'il eſt ici très-fréquent, comme je l'ai dit en parlant du climat de l'Egypte en général. La plûpart des gens y ſont borgnes, aveugles, ou du moins fort incommodés de la vüe.

A l'égard des drogues, qu'on emploie ici à purger, elles ſont en grand nombre, & toutes inconnües aux Européans. L'uſage des vomitifs étoit autrefois très-commun chez les Egyptiens; & les Arabes qui ont le plus retenu des anciennes coutumes, & qui ont le plus écrit ſur la médecine, obſervent encore de ſe purger avec des herbes, qui excitent au vomiſſement. Quoiqu'il en ſoit, il y a beaucoup d'apparence que les drogues dont on ſe ſert ici dans les remedes, ſont très-deſagréables, quoique les habitans du pays les prennent ſans aucune répugnance, puiſque nos médecines les plus dégoutantes, ſont pour eux un vrai régal, & un breuvage délicieux qu'ils ſavourent voluptueuſement.

Je finis, Monſieur, par une réflexion bien naturelle, & que vous aurez déja faite, ſans doute, à la lecture de cette lettre & de la précédente; c'eſt que ſi quelques anciens uſages ſe ſont inſenſiblement abolis en Egypte, il s'en eſt cependant conſervé encore un très-grand nombre, malgré les Puiſſances différentes, & les diverſes religions qui ſe ſont ſuccédées les unes aux autres dans ce pays. On reconnoît ſur-tout, que ces ſortes de prati-

ques que la dévotion des peuples y avoit introduites, n'ont preſque reçu aucune altération. L'Egypte qui a toujours porté des hommes enclins à la joie & aux plaiſirs, a ſçu corriger avec le tems l'auſtére gravité & l'indolence naturelle des Turcs, & a triomphé de ces fiers Conquérans, en leur inſpirant l'amour des fêtes & des ſpectacles, pour leſquels ils n'avoient aucun gout. Ces proceſſions, ces pélerinages, ces voiages de plaiſir, ces illuminations, ces fêtes continuelles, & cent autres pratiques propres aux premiers habitans de ce charmant pays, ſont encore ici en uſage, & nous parlent encore vivement de ces peuples fameux, dont le ſouvenir ne périra jamais dans l'hiſtoire.

Ces inclinations des premiers ſiecles que je regarde comme une eſpéce d'hiſtoire de la nature dans le ſujet le plus parfait, qui eſt l'homme; ces inclinations qui n'ont point changé en lui, ſe trouvent encore dans les animaux de ce pays, telles qu'elles étoient alors, comme vous avez pû le remarquer dans la ſuite de mes lettres. Ainſi on voit encore le noble Ibis oppoſé aux ſerpens, comme il l'étoit il y a trois à quatre mille ans; l'Hippopotame eſt toujours très-dangereux; & l'Ichneumon ne fait pas moins vivement qu'autrefois une guerre declarée au Crocodile. Tant il eſt vrai, comme je l'ai avancé d'abord, qu'à peu de choſe près l'Egypte eſt encore aujourd'hui la même qu'elle étoit dans les tems les plus reculés. S'il eſt arrivé quelques changemens dans ſes uſages, ce n'eſt, comme je l'ai dit, que du plus au moins. Elle en a toujours conſervé des traces que tout l'effort du tems n'a pas été capable d'effacer. Juſques dans ſa caducité elle produit encore dans tous les êtres vivans qui l'habitent, à peu près le même génie, les mêmes inclinations, & le même caractére.

De la poſte aux Pigeons.

Cette penſée me fait ſouvenir d'un uſage qui s'obſervoit du tems des anciens Rois d'Egypte. Il n'eſt pas même encore abſolument aboli dans l'Orient, & il mérite ſans doute que je finiſſe par là cette lettre. Je parle de la poſte aux Pigeons, dont nous trouvons tant de veſtiges dans les hiſtoriens anciens & modernes. On ne peut certainement trop loüer la ſage prévoiance des Princes de l'Europe, qui par le moien des differentes poſtes établies dans l'étendüe de leurs Etats, facilitent à leurs ſujets le commerce & l'union qui ſert à l'entretien de la ſociété civile, & ſe procurent à eux-mêmes une voie ſûre pour être promptement

informés de tout ce qui les intéreſſe dans leur empire. Cependant il faut avoüer que cet établiſſement ſi utile & ſi avantageux n'eſt pas comparable à celui qu'avoient imaginé ces anciens Souverains, à la puiſſance deſquels l'Egypte rendra à jamais témoignage, puiſque dans un eſpace de tems infiniment plus court, ils pouvoient être inſtruits par le moien des pigeons de tout ce qui ſe paſſoit dans les parties différentes de leur vaſte domination.

Voici de quelle maniére ces poſtes étoient établies. On avoit bâti des Tours de douze lieües en douze lieües depuis le Château du Caire juſqu'à Diarbekir, paſſant par Damas, par Jéruſalem, & par Alep. Le lieu où ces tours étoient conſtruites, s'appelloit *Berid*, mot Arabe qui a la même ſignification que le terme de *Poſte* en notre langue; & il eſt bon d'obſerver que quoique la poſte partît du Caire, il n'y avoit point de ces Tours depuis cette ville juſqu'à Roſette, à Alexandrie, & à Damiette; les pigeons faiſoient ce trajet d'un ſeul vol. Des hommes gagés pour cela étoient poſtés jour & nuit au haut de ces tours, pour recevoir les lettres qui étoient apportées par ces pigeons; car ces oiſeaux voyageoient nuit & jour, & les gardes s'en appercevoient dans l'obſcurité, aux cris de joie qu'ils pouſſoient à leur arrivée. Lorſqu'on vouloit donner un promt avis de quelque affaire importante, ſoit des Provinces à la Cour, ou de la Cour dans les différentes Provinces du Royaume, on prenoit un de ces couriers qu'on avoit apporté du *Berid* le plus voiſin de la ville d'où partoit l'avis; enſuite après lui avoir attaché au col avec un lacet une petite boëtte d'or, qui étoit auſſi mince que du papier, & dans laquelle on mettoit la lettre qu'on vouloit envoier, on lui donnoit l'eſſor. Cette boëtte d'or large d'un pouce & longue d'un pouce & demi s'appelloit en Arabe *Pataca*, d'où eſt venu, ſelon toute apparence, notre terme de paquet. On marquoit ſur la dépêche l'heure où le courier avoit été expedié, & ſucceſſivement à chaque *Berid*, celle à laquelle il étoit arrivé. On avoit la même attention pour un *duplicata* du même paquet, qu'on ne manquoit jamais de faire partir deux heures après pour plus grande ſureté.

Ces pigeons ne s'expédioient que pour le Roi, & lui ſeul avoit droit d'ouvrir les paquets dont ils étoient chargés. Ainſi lorſqu'il en arrivoit quelqu'un, ſi le Prince repoſoit, ou qu'il fût à

la chaſſe, on étoit obligé d'attendre ſon réveil, ou ſon retour au Palais, pour faire l'ouverture de la boëte. L'hiſtoire des Croiſades nous apprend que ce fut par un de ces pigeons, qui fut tué en paſſant à Saint Jean d'Acre, que l'armée Chrétienne, qui faiſoit le ſiége de cette place, fut inſtruite du ſecours que les Infidéles préparoient, & du jour qu'il devoit arriver; ce qui donna lieu à la victoire mémorable que les Croiſés, qui avoient eu le tems de ſe diſpoſer à recevoir leurs ennemis, remporterent en cette occaſion. Nous liſons de même dans l'hiſtoire d'Egypte, que la ville d'Aléxandrie s'étant révoltée contre ſon Gouverneur, la nouvelle en fut mandée au Roi, qui faiſoit alors ſa réſidence au Caire, au moment même. Ce qui paroîtra incroiable, c'eſt que le ſecours, qui en conſéquence de cet avis fut commandé pour aller réprimer cette ſédition, arriva, ajoute-t'on, vingt quatre heures après qu'elle eut commencé. Enfin tout le monde ſçait qu'il n'y a pas encore long-tems qu'on nourriſſoit à Aléxandrette de ces ſortes de pigeons, dont on ſe ſervoit pour donner avis à Alep de l'arrivée des vaiſſeaux marchands. On prétend même qu'un Négociant ayant tué par haſard un de ces meſſagers à la chaſſe, fit ſa fortune, & gagna dix mille écus, en profitant de l'avis qu'on donnoit par ce pigeon d'acheter des noix de gales, dont on ſe ſert pour la teinture, & qui, diſoit-on, étoient devenües fort chéres en Angleterre. Je ſuis perſuadé qu'on parviendroit par cette voie à faire paſſer promptement des nouvelles juſqu'aux extrémités du monde, ſi on prenoit les ſoins néceſſaires pour y réüſſir. On accoutumeroit d'abord les pigeons à faire ces courſes de proche en proche, & même à traverſer quelque bras de mer, tel que le pas de Calais, & on réuſſiroit enſuite inſenſiblement à les faire retourner à leur colombier des lieux-mêmes les plus éloignés.

J'ai trouvé dans les hiſtoriens Arabes quatre vers dignes d'Anacréon, adreſſés par une Dame à un de ces pigeons, qu'elle avoit chargé d'une lettre pour ſon amant. Quoique la langue Arabe ne ſoit pas fort connüe, je ſuis bien aiſe de vous les envoier. Ils vous apprendront du moins que les Arabes emploient comme nous la rime dans leur poëſie; & la traduction de cette petite piéce vous forcera peut-être de convenir, que la galanterie n'eſt pas propre à la nation Françoiſe à l'excluſion de toutes les autres.

Kod ia tair del Ketab menni rouh ouaddi
Ef od genahak alei men tel la ïedi
Ana ouanik ia tair Lemma touſſel el ouadi
Bous oua cabbel aiedi cabl teddi.

TRADUCTION.

Recevez ce billet; allez, beau meſſager,
A mon amant abſent porter de mes nouvelles;
Et ſur ce cher dépôt étendez bien vos aîles,
Pour que l'humidité ne puiſſe le gâter.
Quand vous ſerez devant cet objet qui m'enchante,
Careſſez-lui les mains de ce bec amoureux,
Et puis d'une façon & gentille & galante,
Vous lui préſenterez ce gage de mes feux.

Au reſte ces courriers n'étoient pas exempts d'erreur. Ils ſe méprenoient quelquefois de lieu, & paſſoient celui de leur deſtination. On voit à dix ou douze lieües au-delà d'Alep, un Château dont la figure & la ſituation approchent fort de celle du Château même de cette ville, & pluſieurs pigeons expédiés d'Alexandrette y ont été trompés. Dix lieües de plus pour un pigeon qui eſt en route, ne le retardent pas d'une demie heure. Pour ſe convaincre de cette vérité, il s'agit ſeulement de faire attention à un fait, dont j'ai moi-même été pluſieurs fois témoin dans ce pays-ci; c'eſt qu'un milan très-élevé dans l'air joint & attrape un rat paſſant d'une ouverture de la terre à une autre, qui ſouvent ne ſera pas diſtante de dix pieds de la premiére; en ſorte que ce milan chargé de beaucoup de plumes, qui diminuent la rapidité de ſon vol, fait cependant une route de trois a quatre cens pieds, tandis qu'un rat allant fort vite ne peut en faire une de dix.

On raconte à cette occaſion une hiſtoire qui paſſe pour conſtante à Alep. Un marchand de cette ville qui croïoit avoir le pigeon du monde le plus ſûr & le plus vite, gagea, dit-on, un jour une ſomme conſidérable contre un autre commerçant, qui en avoit auſſi un, que ſon pigeon arriveroit à Alexandrette de quinze minutes plutôt que le ſien. Mais ce malheureux pigeon s'étant tellement élevé dans l'air, qu'il apperçut la mer de Bal-

ſora, la prit pour la Méditerranée. Il dirigea donc ſa courſe de ce côté-là, & ne trouvant point Alexandrette qu'il cherchoit inutilement dans ce pays, il paſſa juſqu'aux Indes, d'où il ne revint à Alep qu'au bout de trois jours. Son maître outré de la perte qu'il lui avoit cauſée lui donna à ſon arrivée un coup dont il le tua. On l'ouvrit enſuite & on trouva dans ſon jabot des clous de gérofle tout verds qu'il ne pouvoit avoir mangés qu'aux Indes. On ajoute que ce marchand fut ſi touché de cette découverte par laquelle il étoit prouvé que cet oiſeau avoit fait trois mille lieües en trois jours, puiſqu'on en compte autant d'Alep à l'Iſle de Ceilan, qui eſt le premier endroit des Indes ou croiſſe le clou de gérofle, qu'il mourut lui-même de douleur d'avoir tué cet animal.

Outre ces preuves inconteſtables de la viteſſe & de la rapidité du vol de ces pigeons, on ſçait que tous les oiſeaux, juſqu'aux plus petits, traverſent la mer Méditerranée d'Europe en Afrique pendant l'Automne; & d'Afrique en Europe dans le Printems. Or ce trajet doit ſe faire dans un jour, autrement ils ſeroient obligés de dormir à la Mer, ce qui même ne prolongeroit leur courſe que d'une nuit, puiſque leurs forces ne leur permettroient pas de la continuer plus long-tems. Ne liſons-nous pas d'ailleurs dans notre hiſtoire, qu'un jour un faucon s'étant perdu aux environs de Paris dans une chaſſe d'un de nos Rois, il fut pris à Malthe le même jour à deux heures après midi; & qu'après avoir été reconnu, il fut renvoié à Paris avec un certificat du jour auquel on l'avoit pris? Enfin nous ſçavons qu'en Amérique, & du côté du Canada, il ſe trouve un oiſeau qui vient faire ſa chaſſe & déjeuner à cent lieües en mer, retourne enſuite à terre, & revient vers le midi pêcher au même endroit; ce qu'il réitere encore vers les trois heures après midi. Ce fait eſt ſi conſtant, que lorſqu'on découvre cet oiſeau en allant au Canada, on ſçait ſûrement qu'on eſt à cent lieües de terre. Or perſonne n'ignore aujourd'hui qu'il ne ſe repoſe point ſur la mer, comme beaucoup d'autres oiſeaux; d'où il faut conclure que chaque jour il fait au moins ſix cens lieües pour vivre. Delà on peut comprendre que le pigeon parti d'Alep a pu aiſément ſe rendre dans le jour même à l'Iſle de Ceilan, y reſter le lendemain pour ſe repoſer d'une ſi longue courſe, & retourner le jour ſuivant à Alep. A une certaine hauteur de la terre, l'air eſt dépouillé

pouillé de la peſanteur & de la groſſiereté de celui dont nous ſommes environnés, & n'apporte point aux oiſeaux qui font route, l'obſtacle qu'ils rencontrent dans une région plus baſſe.

Adieu, Monſieur, je ſuis las de vous entretenir de merveilles & de faits, que quelques-uns pourroient regarder comme incroiables. Je finis donc par un compliment très-commun, & que vous trouverez ſûrement moins extraordinaire, puiſqu'il s'agit ſeulement de vous aſſurer que je ſuis, &c.

Au Caire, ce . . .

LETTRE DOUZIÉME.

QUI TRAITE DU GOUVERNEMENT DE L'EGYPTE, & des différens Corps de Milices prépoſés à la garde de ce roiaume.

APRES avoir connu l'Egypte avec ſes habitans, leur religion & leurs coutumes, leurs uſages & leur génie, peut-être attendez-vous, Monſieur, que je vous donne auſſi une idée du gouvernement de ces peuples. Rien ne ſeroit en effet plus naturel, puiſque rien ne ſert davantage à fixer le caractére de chaque nation, que de ſçavoir ſous quelle forme eſt réunie la ſocieté, qui la compoſe, & quelles ſont les loix par leſquelles elle ſe gouverne. Que de matiéres toutes intereſſantes ſont renfermées dans un ſujet ſi important ! Les richeſſes, les forces, & la puiſſance du Souverain par qui un Etat eſt gouverné, la ſplendeur de ſa Cour, le nombre & la qualité des troupes qu'il entretient, celui des armées qu'il peut mettre ſur pied, leur maniére de faire la guerre, ſoit qu'il faille attaquer ou ſe défendre, leurs armes, la diſcipline qu'elles obſervent, enfin l'état des finances du Prince & de ſes revenus, les loix & les tribunaux à l'abri deſquels la juſtice & l'innocence ſont à couvert de la violence & de la véxation, tout cela eſt compris ſous cette idée générale de gouvernement, dont vous vous flattez que je vais vous faire une analyſe, en entrant dans un détail exact de ce qui concerne chacun de ces articles par rapport au ſujet que je traite. Vous allez donc être fort ſurpris, Monſieur, d'apprendre que mon deſſein n'eſt nullement d'entrer dans cette diſcuſſion, & que tout ce que j'ai à vous dire ſur le gouvernement de l'Egypte ſe réduit à quelques réflexions peu nombreuſes & aſſez courtes.

En effet vous n'eſperez pas ſans doute, que je vous faſſe ici une hiſtoire entiere de l'Egypte; que je vous donne une ſuite de ces anciens Rois qui depuis la plus reculée de ſes Dynaſties, juſqu'à la conquête qu'en firent les Turcs, gouvernerent ce floriſſant Etat, & que je vous inſtruiſe de leurs exploits & de toutes les actions memorables, qui peuvent les rendre célébres. L'hiſtoire chargée par ſon caractere de conſerver aux ſiécles avenir la mémoire des grands évenemens ne permet point à une ſimple relation de s'élever juſqu'à des matiéres ſi importantes. Ainſi vous devez déja me regarder comme quitte à votre égard de tout ce qui concerne l'ancien gouvernement de l'Egypte. A l'égard du gouvernement preſent & de la forme qu'elle a priſe depuis que le Sultan Selim la ſoumit à ſon empire, il ſeroit inutile de m'amuſer beaucoup à vous en entretenir. Tant d'hiſtoires, tant de relations ont parlé du gouvernement des Turcs, qu'il ſuffit de dire que l'Egypte gémit aujourd'hui ſous le joug de ces fiers conquérans, pour qu'on conçoive d'abord la nature de ſon eſclavage, & la maniére dont elle eſt adminiſtrée par ces maîtres durs & impitoyables. L'Egypte, ce roiaume autrefois ſi redoutable & ſi puiſſant eſt aujourd'hui une ſimple Province tributaire des ſuperbes Sultans de Conſtantinople. Cette ſeule connoiſſance ſuffit pour vous donner d'abord une idée parfaite de tout ce qui la concerne par rapport au ſujet que je traite. La puiſſance Ottomane a abſorbé cette ancienne monarchie. La police des Turcs a pris la place des loix reſpectables, qui rendirent autrefois ce roiaume ſi floriſſant; leur politique a englouti ſes forces & ſes armées. A ces connoiſſances joignons quelques réfléxions ſur le pouvoir & le revenu des Bachas, qui gouvernent ce charmant pays, ſur les Corps différens de milices que le Grand-Seigneur y entretient; & vous aurez une idée parfaite de ſon gouvernement. Peut-être me permettrez-vous quelques écarts ſur la magnificence de ſes anciens Rois, & ſur le caractére des differens Gouverneurs que j'y ai connus pendant la longue réſidence que j'y ai faite. Je puis vous promettre d'avance, que du moins ces traits ſeront neufs, & qu'ils ne vous paroitront, ni des moins curieux, ni des moins inſtructifs de cette lettre.

Du gouvernement ancien de l'Egypte.

L'empire de l'Egypte ne fut pas toujours réuni ſous la domination d'un ſeul ſouverain. Si nous en croions les Hiſtoriens Arabes, divers Seigneurs, ou Princes en partageoient d'abord entre eux

le gouvernement. Les plus foibles étoient alors unis enſemble contre les plus puiſſans, & ſubſiſterent pendant pluſieurs ſiécles à la faveur de cette politique. Ce fut dans ces tems éloignés, qu'à l'exemple les uns des autres, ils commencerent à élever dans l'étenduë de leur petite domination des temples & d'autres monumens, afin d'y attirer les peuples des Etats voiſins, & le commerce avec eux, par des pratiques religieuſes, des fêtes, des ſpectacles réjouiſſans, des foires intereſſantes par les marchandiſes, dont on y trafiquoit. Ce concours des peuples faiſoit valoir les revenus de ces différens petits Princes, enrichiſſoit leurs ſujets, & leur procuroit avec ces richeſſes les commodités & les agrémens de la vie. Dans la ſuite l'Egypte entiére ſe vit réunie ſous le gouvernement d'un ſeul Monarque; mais ces dévotions, ces fêtes, & ces foires ne laiſſerent pas de ſubſiſter. Les Princes, qui auparavant régnoient en propre dans les diverſes provinces de cet Empire, devinrent les officiers de cette ſouveraine puiſſance, & augmenterent la ſplendeur de ſa Cour. Soutenüe de toutes ces forces réunies, l'Egypte devint une Monarchie floriſſante, célébre par ſes richeſſes, ſa puiſſance, & le nombre de ſes habitans. C'eſt-là ce qu'on peut regarder comme le ſiécle d'or de cette région fortunée.

Des révolutions qui y ſont arrivées.

Telle fut pendant un grand nombre de ſiécles la ſituation de cette Monarchie. Elle devint depuis la proie des Perſans. Les Macédoniens regnerent enſuite ſur ce charmant pays pendant plus de trois cens ans. Les Romains leur ſuccéderent pendant pluſieurs ſiécles. Ils furent enfin chaſſés par les Arabes. Ce fut en l'année 21 ou 23 de l'Hegire, qu'Amrou fils d'Aas fit la conquête de l'Egypte. Cette couronne paſſa depuis à ſes deſcendans, qui la conſerverent juſqu'à l'an de l'Hegire * 358 que Giauher Général des armées du Calife *Meez lédin allah* qui régnoit en Afrique, & faiſoit ſa réſidence à Trémecen, ville ſituée à deux ou trois journées au deſſus d'Oran du côté du Midi, ſoumit ce roiaume à l'empire de ſon maître. Dès que ce Prince fut informé de cette conquête, il fit fondre tout ſon or en lingots, & emportant avec lui ce qu'il avoit de plus précieux, ſurtout les corps de ſes Ancêtres auprès deſquels il vouloit être inhumé, il quitta l'Afrique, pour aller faire ſa réſidence en Egypte. Meez lédin étoit le quatriéme de ſa race, qui régnoit en Afrique ſous le titre de Calife. Outre ce roiaume, ces Princes poſſédoient encore la Sicile & la Sardaigne, dont ils s'étoient emparés. Ce Calife quitta Trémc-

* De l'Ere Chrétienne 970.

en l'an * 362 de l'Hegire, & vint établir le ſiége de ſon Califat en Egypte; où lui & ſa poſterité régnerent juſqu'en l'année de l'Hegire ** 590, au nombre de onze Princes.

Particularités du régne des Arabes dans ce pays.

Je n'entreprendrai point, comme je l'ai déclaré d'abord, de donner ici l'hiſtoire de ces différens Souverains. On peut, ſi on en eſt curieux, conſulter divers Hiſtoriens, qui ont travaillé à les faire connoître. Je me contenterai ſeulement de rapporter un beau mot de *Méez lédin allah*. Ce Calife étant un jour à cheval à la tête de ſon armée, un homme eut la témérité de lui demander quelle étoit ſon origine & ſa famille. A cette queſtion ce Prince auſſi ſage que brave, mais qui étoit ſans extraction, portant la main à ſon cimeterre, voila mon origine, lui dit-il; & montrant enſuite ſon armée, & voila, ajouta-t-il, quelle eſt ma famille. Son petit fils, nommé *El hakem beaner allah*, fut auſſi fol, que ſon ayeul étoit ſage. Il voulut paſſer pour l'aſſocié de Dieu, & il avoit fait dreſſer une liſte de ſix mille perſonnes, qui le reconnoiſſoient en cette qualité. Entr'autres folies, il avoit défendu aux femmes de ſortir jamais en public, & par conſéquent aux Cordonniers de leur faire des ſouliers. Il avoit ordonné aux Juifs de porter au col la figure d'un veau, à cauſe de celui qu'ils avoient adoré dans le deſert, & aux Chrétiens une grande Croix, parce qu'il s'imaginoit que c'étoit là l'objet de leur culte. Il ordonna auſſi que toutes les maiſons & boutiques du Caire fuſſent ouvertes & éclairées toutes les nuits. Il fit bruler la moitié de cette ville, & piller l'autre par ſes ſoldats. Il fit de même démolir à Jéruſalem l'Egliſe de la Reſurrection, & celle du Calvaire; après quoi il les fit rebatir. Il eut des opinions, dans ſa propre religion des plus extravagantes qu'on puiſſe imaginer. Enfin comme ſes folies augmentoient chaque jour, ſa ſœur le fit aſſaſſiner un matin avant le lever du Soleil ſur la montagne du Mokatan; où il ne manquoit pas de ſe rendre preſque tous les jours, pour perſuader à ſes ſujets qu'il avoit dans ce lieu des entretiens ſecrets avec la divinité. Il ne fut jamais poſſible de découvrir ce que ſon corps étoit devenu après cet aſſaſſinat. Le peu de monde qui l'avoit accompagné, diſparut de même; & on publia par dériſion, que les hommes n'étant pas dignes de poſſéder un ſi ſaint Roi, Dieu le leur avoit enlevé pour en jouir lui-même.

Le dernier de ces onze Princes deſcendans de *Méez lédin allah* dont j'ai parlé, ſe nommoit *Adhed*, & fut dépoſé par Sala-

* De l'Ere Chrétienne 974. ** De l'Ere Chrétienne 1202.

din, qui ſe rendit maître de l'Egypte. Ce Conquérant n'oſa cependant s'en déclarer le Souverain, parce que Nouredin, qui régnoit à Damas, & dont il commandoit les armées, vivoit encore. Mais il fit déclarer *Adhed* déchû du Califat & du roiaume à cauſe de ſes vices, & remit l'Egypte ſous la domination des Abaſſides; c'eſt-à-dire qu'il laiſſa au Calife de Bagdad le titre de Souverain de l'Egypte, dont il conſerva toute la puiſſance pour lui-même. Il fit enfermer Adhed avec ſes enfans & tous les Princes de la maiſon des Fatimiens dans un palais, où on leur fourniſſoit abondamment par ſon ordre tout ce qui pouvoit les conſoler de leur triſte ſort. Ce fut-là qu'ils moururent tous juſqu'au dernier.

De leur Magnificence.

Les Hiſtoriens Arabes ne tariſſent point, lorſqu'ils nous font la deſcription des magnificences, dont brilloit la Cour d'Egypte du tems de ces anciens Rois de leur nation. Lorſque ces Princes avoient remporté perſonnellement quelque avantage ſur leurs ennemis, lorſqu'ils retournoient de Damas, ou d'Alep, dans le tems que ces villes étoient ſoumiſes à leur domination, ou qu'ils viſitoient les provinces éloignées du ſiége de leur empire, qui étoit alors le Caire, leur coutume étoit de ne rentrer jamais dans cette ville qu'avec le plus de pompe & d'éclat. Tous les Grands du roiaume ſortoient à leur rencontre, & alloient les joindre ſous des tentes magnifiques, où ces Princes paſſoient trois jours avant que de faire leur entrée dans leur Capitale. Ces tentes étoient dreſſées dans une vaſte plaine, ſituée du côté de la Matarée, au Levant du Caire. Rien n'étoit plus brillant que la marche du Prince, lorſqu'il abandonnoit la campagne pour reprendre le chemin du Chateau, où le Palais étoit ſitué. Le nombre prodigieux des Grands du pays, tous habillés ſuperbement, & montés ainſi que leur ſuite, tous les Officiers de la maiſon du Roi, & le Roi lui-même ſur les plus beaux chevaux de l'Egypte couverts de houſſes magnifiques & de harnois d'argent doré, ſouvent même garnis de pierreries, faiſoient un ſpectacle également digne d'admiration & de ſurpriſe. Le Prince portoit à côté de ſon turban une aigrette attachée avec une roſe de diamans d'un prix ineſtimable. Cent chevaux de main le precedoient, ſans parler de ceux dont on lui avoit fait preſent, & étoient encore plus magnifiquement parés que tous les autres A ſes côtés marchoient à pied cent Pages tous habillés d'étoffes d'or, ou

d'argent. Les ruës bordées d'une double haye de ſoldats depuis l'entrée du Caire juſqu'au Chateau, étoient jonchées de fleurs, & couvertes d'étoffes très riches, ſur leſquelles on marchoit, tandis que des fenêtres de la ville toutes ornées de ſuperbes tapis mille parfums & une infinité d'eaux odoriférentes répanduës ſur cette magnifique cavalcade embaumoient l'air des environs. Avant que de ſe rendre au Palais, le Roi avec toute ſa ſuite alloit d'abord mettre pied à terre à la principale Moſquée, pour y faire ſa priere, & rendre grace à Dieu de ſon heureux retour. Delà il étoit conduit avec la même cérémonie au lieu où repoſoient les corps de ſes Ancêtres, & qui ſouvent devoit lui ſervir à lui-même de tombeau. C'eſt ainſi qu'au milieu des grandeurs, dans le ſein des honneurs & de la magnificence, on avoit ſoin de faire ſouvenir ces Princes, que ce monde n'eſt qu'une ombre qui paſſe, & que tout ce vain éclat, qui l'environne, doit enfin comme eux être enſeveli dans ces ſombres demeures, qui ſervent de retraite à la pouſſiére & à la mort. L'habitude avoit ſans doute fait de cet uſage une ſimple cérémonie; mais on ne peut diſconvenir d'ailleurs qu'il n'eût été établi dans une vûe extrêmement ſage, & qui mérite de grands éloges. En effet qu'y a-t-il de plus propre à moderer la fougue de nos paſſions, & à nous détacher de ce vuide pompeux du monde, dont nous ſommes preſque toujours tyranniſés, que la conſidération du néant dans lequel chaque inſtant peut nous réduire?

Ces occaſions n'étoient pas les ſeules, où les Rois d'Egypte ſe fiſſent voir en public dans tout l'éclat de leur magnificence. Elle n'éclatoit pas moins lorſque ces Souverains tenoient leur Divan, & que dans ces vaſtes ſalles, dont j'ai parlé ailleurs, capables de contenir toute leur Cour, ils donnoient audience à leurs ſujets avec une grandeur & une majeſté preſque auſſi difficiles à imaginer qu'à décrire. Ces appartemens qui étoient toujours le lieu le plus orné des Palais des Rois, ne le cédoient point à nos Egliſes pour l'élévation, ni pour l'étendüe. Leur figure étoit de même ordinairement celle d'une croix, dont le milieu portoit un dôme ouvert du côté du Nord, & tout revêtu de marbre précieux. Préciſément ſous ce dôme étoit un large baſſin, d'où s'élevoient pluſieurs jets d'eau, qui entretenoient une fraîcheur continuelle dans toute l'étendüe de ces ſalles, & ſervoient encore à arroſer les orangers, les citronniers, & les autres plan-

tes odoriférentes que contenoient les vaſes de marbre, ou de bronze doré, dont ce baſſin étoit environné.

Les quatre nefs qui répondoient au dôme, n'étoient pas moins ornées que les murs, ou les colomnes qui les ſoutenoient. Dans celle de ces nefs qui ſervoit d'entrée, on voioit rangés debout, & les mains croiſées modeſtement ſur la poitrine, les Officiers du Roi, attendant dans un reſpectueux ſilence les ordres de leur maître. Ce Prince étoit aſſis au fond de la nef oppoſée à celle-ci ſur de magnifiques couſſins brodés d'or, & relevés de perles, ſouvent auſſi enrichis de pierreries, poſés ſur un ſuperbe tapis de Perſe tiſſu d'or, de la longueur & de la largeur de toute la ſalle. A quelque diſtance du Prince ſon Viſir, ou premier Miniſtre, & après lui tous les grands Officiers de la Couronne ſe tenoient debout, & les bras croiſés. En certains jours marqués on voioit parmi eux le chef de la Juſtice, qui la rendoit aux peuples en préſence même du Souverain. Les deux autres nefs étoient auſſi meublées de tapis de Perſe tiſſus d'or, moins beaux & moins riches cependant, que ceux qui paroient la nef où étoit le Roi. Des matelats de trois doigts d'épaiſſeur, & d'environ quatre pieds de large, ſuivoient les murs à l'endroit où ſe terminoient les tapis, & ſoutenoient de longs couſſins de brocard d'or & d'argent. C'étoit-là que le reſte des Grands ſe tenoit. Comme la vûe du Prince ne pouvoit porter juſques dans ces nefs de traverſe, ceux-là n'étoient point obligés de reſter debout, & ils avoient la liberté de s'aſſeoir.

Lorſque le Souverain appelloit quelques-uns de ces Seigneurs en ſa préſence, ils s'avançoient plus ou moins vers lui, ſuivant leur naiſſance, leur dignité, ou le degré de faveur dans lequel ils étoient. A l'égard des particuliers qui venoient demander juſtice, ils ne paſſoient point l'entrée de la nef du Roi, & s'arrêtoient à une baluſtrade qui la fermoit. Ils préſentoient de là leur requête à un Officier, qui la recevoit, & la remettoit enſuite au Viſir, ou au chef de la Juſtice, lorſqu'il étoit préſent. Ce Miniſtre étoit aſſis aux pieds du Roi à trois pas de diſtance, & lui faiſoit la lecture des requêtes, au bas deſquelles il écrivoit lui-même l'arrêt qui avoit été prononcé; après quoi il y appoſoit le ſceau du Souverain, qui pour marquer qu'il l'approuvoit, y mettoit enſuite de ſa propre main une lettre, qui ſignifioit *Bon*, ou *Vû*. Le ſeul Moufti, ou Cadilesker chef de la Juſtice, avoit

avoit le privilége d'être assis en présence du Roi dans le Divan, lorsqu'il ne s'agissoit que de juger les affaires des particuliers. Mais lorsqu'il etoit question de traiter des intérets de l'Etat, alors le Prince permettoit à son Visir & aux autres Seigneurs, qui avoient l'honneur d'entrer dans son Conseil, de s'asseoir autour de son Divan, tant à cause de la longueur des seances, qu'afin qu'étant plus à leur aise, ils fussent mieux en état de penser à donner de bons avis.

Malgré leur fierté, les Rois d'Egypte ne laissoient pas de se communiquer quelquefois, & de descendre du faîte de cette grandeur incommode qu'ils affectoient avec tant de soin, pour se raprocher de leurs sujets. Il y avoit certains jours marqués dans l'année où ils mangeoient en public avec leur Visir & les autres Grands du Roïaume, qui les accompagnoient ensuite aux Mosquées, où ils alloient faire leurs prières. Rien n'étoit plus magnifique & plus pompeux que ces sortes de marches. Les principales se faisoient aux fêtes du grand & du petit Beïram. Après la priére publique, ces Princes entendoient un discours moral, prononcé par l'Orateur qui avoit le plus de réputation. Ces sermons sont appellés en Arabe *Avertissement*, ou *Conseils sur les moiens de faire son salut*, & c'est presque toujours un texte de l'Alcoran qui en fournit la matiére. Les Prédicateurs Mahométans, non plus que les Orateurs Chrétiens, ne manquent jamais lorsqu'ils prêchent devant les Princes, de les complimenter & de faire leur éloge. Celui qui prêcha à Damas en présence du Sultan Selim, lorsqu'après la conquête de l'Egypte, ce Prince passoit par cette ville pour retourner à Constantinople, après avoir fait l'énumération de tous les titres fastueux dont aiment à se parer les Empereurs Ottomans : Tous ces titres ensemble, quelque éclatans qu'ils soient, Grand Empereur, continua-t'il en lui adressant la parole, n'aprochent pas de celui dont vous tirez votre plus solide gloire ; & c'est d'être de tous vos sujets le serviteur le plus dévoué aux deux lieux saints, pour lesquels vous avez un respect si profond, & un zéle si religieux. Ces deux lieux saints sont la Mecque & Médine, que les Mahométans nomment ainsi par excellence, comme nous appellons absolument les saints lieux, les endroits qui ont été honorés de la présence du Sauveur, & où les mystéres de notre rédemption se sont opérés. Cette louange fut si agréable au Sultan,

que lorſque le Prédicateur eut fini ſon diſcours, & deſcendit de chaire, ce Prince ſe leva pour lui faire honneur, & déclara hautement qu'il acceptoit à jamais ce nouveau titre pour lui & pour ſes ſucceſſeurs, qui en effet l'ont toujours porté depuis. En même-tems il ôta la magnifique péliſſe qu'il portoit ce jour-là, & en revêtit ſur le champ le Prédicateur, auquel il aſſigna pour le reſte de ſa vie une penſion conſidérable.

Dans ces feſtins publics, où les Rois d'Egypte admettoient à leur table les grands Officiers de leur Cour, les plus conſidérables de ces Seigneurs étoient aſſis autour du Prince & ſur ſon propre Sofa. Ceux d'un ordre inférieur étoient placés plus bas; les uns aux environs du baſſin, qui occupoit le milieu de la ſalle, & les autres dans les nefs qui y répondoient, chacun ſelon le rang qu'il tenoit auprès du Prince par ſes emplois, ou par ſon mérite.

La deſcription de ces feſtins n'a point été oubliée par les Auteurs Arabes. Ce qu'on lit dans leurs ouvrages de *Mohamed Ebn Toulon*, c'eſt-à-dire, fils de Toulon, auquel il avoit ſuccedé, & qui à cet égard, a ſurpaſſé tous les autres Rois d'Egypte, a quelque choſe de ſurprenant. Ce Prince faiſoit ſervir un ſi grand nombre de tables dans ſon Palais, que ce qui en ſortoit ſuffiſoit à nourrir chaque jour quatorze mille perſonnes, qui étoient au ſervice des différens Officiers de ſa maiſon. Le nombre des quintaux de farine, de beurre, de ſucre, qu'on emploioit par jour pour la ſeule patiſſerie, & dont ces hiſtoriens donnent une liſte exacte, paroit incroïable. Il en eſt de même de la quantité de moutons, de poulets, de pigeons, & d'épiceries diverſes, qui ſe conſommoient tous les jours dans les cuiſines. A l'égard des bœufs, il n'en eſt point parlé, parce que comme je l'ai dit ailleurs, la chair de cet animal ne paroît jamais ici ſur la table des gens de condition. Auſſi quand j'en ai invité quelques-uns à manger chez moi, ils m'ont toujours témoigné qu'ils étoient ſurpris de voir ſervir une viande ſi groſſiére, chez le repréſentant d'un Prince auſſi grand que le Roi de France.

Ces quatorze mille perſonnes qui vivoient du ſuperflu des tables de *Mohamed Ebn Toulon*, étoient logées autour de ſon Palais, ſitué au pied de la montagne, ſur laquelle le Château du Caire fut enſuite bâti. Ce quartier habité par ces bas Officiers, fut appellé le quartier des domeſtiques d'*Ebn Toulon*, & con-

ſerve encore aujourd'hui le nom qui lui fut donné alors, quoiqu'il n'en reſte plus que quelques méchantes maſures, & quatre ou cinq puits extrêmement profonds taillés dans le roc à la pointe du marteau. Il eſt certain que les tables des Turcs ne ſont pas délicates. Je l'ai déja dit dans ma lettre précédente ; & rien n'eſt plus conſtant. Ils ne mangent que pour le beſoin, & nullement pour la volupté, qu'ils font conſiſter en toute autre choſe que dans les plaiſirs de la table, & qui au fond ne perd rien avec eux. A la délicateſſe, ils ont ſoin de ſubſtituer l'abondance ; & il eſt ordinaire qu'une table ſervie pour un Seigneur & huit ou dix perſonnes de ſa maiſon, ſuffiſe à en nourrir cent autres, qui s'y placent ſucceſſivement aſſiſes à terre, & les jambes croiſées comme nos Tailleurs. Ainſi avec une douzaine de ces tables dreſſées en divers endroits du même logis, & ſervies preſque en même-tems, il eſt facile de nourrir mille ou douze cens perſonnes, qu'un Bey, ou autre grand Seigneur du pays, entretient ordinairement à ſa ſuite.

Le Macriſi rapporte au ſujet d'un de ces anciens Rois des Mammelucs, un fait digne de votre attention. Il arriva un jour, dit cet Auteur, que ce Prince eut envie d'aller manger des Ceriſes à Damas ; car il faut obſerver que ce fruit ne croît point en Egypte. Cependant comme il n'oſoit déclarer à ſon Viſir le ſujet d'un voiage dont le motif lui paroiſſoit à lui-même aſſez biſarre, il ſe contenta de lui commander de préparer toutes choſes pour le départ. En vain ce Miniſtre repreſenta à ce Prince qu'il n'avoit aucune affaire qui demandât ſa préſence à Damas ; envain mit-il tout en uſage pour l'engager a épargner à ſon tréſor la dépenſe d'un voiage qui paroiſſoit abſolument inutile, & qui couteroit des ſommes conſidérables. Car les Rois d'Egypte, comme on peut le remarquer en paſſant, ne voiageoient jamais qu'ils ne ſe fiſſent ſuivre d'une partie de leur armée. Malgré ces remontrances & ces avis, le Roi perſiſta dans ſon deſſein, & ſans s'expliquer davantage, il répondit ſeulement, qu'il étoit inutile de vouloir le détourner de ce voiage, & qu'il avoit réſolu de le faire. Le Viſir étoit ſage & pénétrant. Cet entêtement du Prince joint à quelques paroles qu'il laiſſa échapper, lui donna d'abord quelque ſoupçon de la vérité. Il chercha à l'approfondir, & apprit enfin que ces grands préparatifs, dont on le chargeoit, n'étoient ordonnés que pour aller manger

des ceriſes. On peut juger de la joie que lui cauſa une découverte de cette importance. Sur le champ il alla aſſurer le Roi que dans un certain tems tout ſeroit prêt pour le départ. Cependant dès le lendemain il fit publier au Caire une ordonnance, par laquelle il étoit enjoint à tous ceux qui avoient des pigeons dans cette capitale, de porter à ce Miniſtre le mâle ou la femelle, avec promeſſe de les paier, au cas que dans trois ſemaines ils ne fuſſent pas remis aux propriétaires.

Cet ordre fut promptement exécuté ; en ſorte que dès le jour même le Viſir ſe vit le maître d'un nombre de pigeons très-conſidérable. Alors il les fit mettre dans deux cens grandes cages découvertes avec du grain pour quinze jours ; & après avoir fait charger ces cages ſur deux cens chameaux, il ordonna aux conducteurs de prendre la route de Damas. Cette petite caravanne, qui ne marchoit que pendant le jour, arriva le dixiéme de ſon départ au lieu de ſa deſtination, avec ordre au Gouverneur de Damas, de faire choiſir toutes les plus belles ceriſes doubles, qu'il ſeroit poſſible de trouver dans les environs ; d'attacher enſuite au col de chaque pigeon une de ces queües à deux ceriſes, & de leur donner la liberté. Ceux qui ſçavent avec quel reſpect les ordres des Rois de l'Orient ſont reçus de leurs Miniſtres, comprendront ſans peine que celui-ci fut exécuté avec toute la diligence poſſible. Après avoir donné à chacun de ces oiſeaux la charge preſcrite par l'ordre du Viſir, on leur fit prendre l'eſſor dès le grand matin ; & tous, à la réſerve d'un très-petit nombre, arriverent au Caire le même jour. On avoit cependant publié dans cette ville un commandement à tous ceux qui avoient des pigeons, d'apporter au Viſir au moment même de leur arrivée, toutes les ceriſes dont ils ſeroient chargés, avec promeſſe de les paier cinq ſols la piéce ; enſorte qu'au retour de ces oiſeaux, ce Miniſtre compoſa quatre grands baſſins de ce fruit, qu'il couvrit de riches étoffes, & qu'il alla préſenter au Roi, auſſi-tôt qu'il fut aſſis dans ſon Divan. Ce Prince fut ſi charmé du plaiſir qu'il imagina à pouvoir ſe contenter de ceriſes, & de l'eſprit de ſon Viſir qui le lui procuroit, que ſur le champ il fit un préſent conſidérable à ce Miniſtre. Du reſte il mangea tant de ceriſes pendant deux ou trois jours, qu'il perdit abſolument l'envie de faire le voiage de Damas, comme le Viſir l'avoit eſpéré.

L'Egypte accoutumée à changer de maitre ne reſta pas plus long-tems ſous la domination des Arabes, que ſous celle des autres nations, qui tour à tour l'avoient auparavant poſſédée. Après pluſieurs années d'un gouvernement aſſez paiſible, elle ſe vit engloutie par ce torrent impétueux, qui après avoir inondé la Paleſtine, l'Aſie mineure, & même une partie de l'Europe, alla porter ſes ravages juſqu'en Afrique. Je parle des Princes Ottomans, qui enleverent enfin aux deſcendans de Saladin ce grand & floriſſant roïaume. Vous ſçavez de quelle maniére le Sultan Sélim en fit la conquête. Cette époque fut le dernier terme de la gloire de l'Egypte. Depuis ce tems-là elle a perdu ſes Rois; ſes Princes ſont devenus les eſclaves de la Porte; ſes peuples gémiſſans ſous un joug barbare, ne peuvent pas même compter la vie au nombre des biens qui leur ſont reſtés; & ce pays autrefois ſi célébre, après avoir donné à l'Orient les plus grands & les plus puiſſans Monarques, dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire, eſt enfin devenu une Province tributaire de l'Empire Ottoman.

Du gouvernement préſent de l'Egypte.

L'Egypte eſt donc aujourd'hui gouvernée par un Bacha, que le Grand Seigneur y envoie. Ses proviſions ne ſont jamais que pour un an; cependant il eſt ordinairement continué juſqu'à trois années. Il y a même eu des Bachas qui l'ont été juſqu'à quatre. Il eſt vrai que d'autres n'ont joui qu'un an ou deux de ce Pachaly. Ce gouvernement eſt un des plus conſidérables de l'Empire; auſſi ne s'obtient-il qu'à force d'argent. Il faut qu'un Bacha, qui vient en Egypte, compte ſur une dépenſe de quatre à cinq cens mille écus, avant que d'arriver au Caire, lieu ordinaire de ſa réſidence. Il n'y a point d'année de continuation, qu'il n'achete outre cela par des préſens de plus de cent mille écus.

Du Bacha d'Egypte.

Les charges de ce gouvernement ſont de même très-conſidérables. Un Bacha eſt obligé de paier tous les ans ſix cens mille écus au Grand Seigneur. Ce tréſor qu'on nomme *Haſna*, eſt conduit à Conſtantinople par terre aux dépens du Bacha, & coute infiniment à voiturer. Il faut auſſi qu'il envoie chaque année au ſerail, des proviſions de ſucre, de caffé, de ſorbet, de ris, & de beaucoup d'autres denrées, qui ne ſçauroient de même lui couter beaucoup moins de ſix cens mille écus & qu'il paie toujours en argent. Enfin il doit encore faire la dépenſe du

pavillon que le Grand Seigneur envoie tous les ans à la Mecque, & fournit outre cela cent mille écus pour le même lieu, & cent mille autre pour Damas, où ils ſont envoiés tous les ans, pour fournir aux frais de la Caravanne qui part de cette ville pour l'Arabie.

Ses revenus. Au moien de toutes ces dépenſes, & du payement des troupes, que la Porte entretient dans ce pays, le Bacha jouit de tous les revenus du Grand Seigneur en Egypte, qui ſont infiniment conſidérables. Ils pourroient outre l'entretien des troupes rapporter encore plus de douze millions, s'ils étoient ménagés avec œconomie. Delà il eſt aiſé de concevoir que le gouvernement de l'Egypte vaut ſouvent plus au Bacha, qu'il ne produit au Grand Seigneur, ſurtout lorſqu'il arrive une peſte. Alors en trois ou quatre mois que la contagion a accoutumé de durer, le Gouverneur amaſſe des richeſſes immenſes. Un ſeul jour peut lui valoir deux à trois cens mille écus par le decès de ceux qui poſſedent des villages. Comme par les loix de l'Etat ces fonds retournent en ces occaſions au Grand Seigneur, le Bacha, qui en profite en ſon nom, en tire des ſommes prodigieuſes. Il y a des ſemaines, où il vend trois ou quatre fois le même bien, qui lui revient ainſi rapidement par la mort ſucceſſive de ceux qui l'ont acheté.

Son Divan. Quoique l'Egypte ait perdu ſes Rois, on peut dire cependant qu'elle conſerve encore dans ces Bachas une légére idée de cette ancienne grandeur, qui accompagnoit ces Monarques. Lorſque le Bacha tient grand Divan, ce qui arrive deux fois la ſemaine, le Dimanche & le Mardi, la Cour qui précéde la ſale du Conſeil, & qui eſt pour le moins égale à la moitié du jardin des Thuilleries, ſe trouve remplie des chevaux des Beys & des autres Officiers de conſidération, qui cependant ne menent alors avec eux que trois ou quatre de leurs eſclaves. Je puis aſſurer, pour l'avoir vû plus d'une fois, que l'aſſemblage de tous ces chevaux couverts de riches harnois, & de houſſes magnifiques, produit un ſpéctacle qui étonne, & qui éblouit par l'éclat de tant d'or & d'argent, ſouvent même de pierreries expoſées aux raions du Soleil, qui s'offrent alors à la vûe de toutes parts. On aſſure que le Divan même du Grand Seigneur à Conſtantinople n'a rien qui approche de celui du Bacha du Caire. Ce fut, ajoute-t'on, par cette raiſon même, que le Sultan Selim ayant tenu le ſien dans la ſuperbe ſale du Chateau de cette ville, où les anciens rois avoient

accoutumé d'aſſembler leur conſeil, & s'appercevant de cette différence, défendit expreſſément au Gouverneur qu'il laiſſa en ce pays, & à ceux qui lui ſuccederoient, de tenir leur Divan dans cet appartement magnifique. Il appréhenda qu'à la vûe de tant de ſplendeur & d'opulence ſoumiſes à leur commandement il ne prît envie à ces Bachas de s'en rendre les maîtres abſolus, & que placés ſur le trône même des Rois d'Egypte, accompagnés de tous les Officiers de ces anciens Princes, dont les emplois ſubſiſtent encore aujourd'hui, & qui par-là ſont devenus les leurs propres, ils ne s'imaginaſſent en avoir toute l'autorité.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la ſale, où les Bachas aſſemblent leur Conſeil & tiennent leur Cour, n'eſt point celle des Rois d'Egypte. Elle eſt à la vérité fort longue & fort large, régnant tout le long de cette vaſte cour, dont je viens de parler; mais elle eſt d'ailleurs ſans aucun ornement. Tout ce qu'on y voit de remarquable, ce ſont ſept planches épaiſſes chacune d'un demi-pouce, dont la premiére eſt de ſapin, & que le Sultan Selim perça d'une fléche, qui les tient attachées les unes aux autres. On les a ſuſpendües proche de l'endroit même où ſe place le Bacha, comme un monument célébre de la force prodigieuſe de ce Prince. On rapporte que le plus robuſte de ceux, qui eurent l'honneur de tirer au blanc avec lui ce jour-là, n'en put percer que trois, quoiqu'il paſſât pour avoir un bras d'une force extraordinaire. La merveille n'eſt peut-être pas ſi grande que penſent les Turcs, & celui qui laiſſa à ſon Souverain la gloire d'un ſi beau coup, pouvoit bien avoir préferé ſagement la faveur de ſon maître au dangereux honneur de paroître plus fort que lui.

C'eſt dans cette ſale, que j'ai vu une fois un Divan extraordinaire, ce qui arrive rarement à un Conſul. J'y avois été appellé au ſujet d'un commandement du Grand Seigneur expédié contre le Bacha même, qui nous avoit fait enlever dix-ſept balles de draps à la doüanne d'Alexandrie. Il y parut en ſuppliant auſſi bien que moi, devant le Cadilesker nommé pour decider de cette affaire. Il y avoit dans cette ſale plus de quatre mille perſonnes, au nombre deſquelles on comptoit tous les chefs des Moſquées. J'avoue que je n'ai jamais rien vu de plus terrible, que lorſqu'après la lecture du commandement du Grand Seigneur, & la juſtification du Bacha, cette nombreuſe aſſemblée, où ſe trouvoient tous les Grands du pays, s'écria tout d'une voix, qu'on en avoit impoſé à S. H. & qu'ils vouloient lui faire des

repréſentations à ce ſujet. Mes Drogmans & les marchands, qui m'accompagnoient, frémirent à ces cris redoublés, & ſe crurent perdus. Mais le Bacha avec qui j'avois tout concerté avant l'aſſemblée, & dont le but étoit uniquement de juſtifier ſa conduite à la Porte, n'avoit garde de permettre qu'on nous fit aucune violence. Il ſe ſeroit attiré par-là une affaire infiniment plus mauvaiſe, que celle dont il cherchoit à ſortir. On accomoda notre différend, de maniére que toutes les parties furent ſatisfaites.

Des différens Corps de milices, qui ſont en Égypte.

Les milices ſont une partie eſſentielle du gouvernement. Sans elles les Souverains ne pourroient, ni ſe faire reſpecter des Puiſſances voiſines, ni ſe faire obéir par leurs ſujets. Ainſi après avoir parlé du Bacha, qui gouverne l'Égypte, il eſt naturel que je diſe un mot des troupes deſtinées à défendre ce roiaume, & y entretenir l'ordre & la tranquilité. Ces forces conſiſtent en cinq Corps.

Des Muſtapharagas.

La premiére & la plus noble de ces milices, mais en même tems la moins eſtimée & la plus inutile, eſt celle des *Muſtapharagas*, qui ont le Bacha à leur tête. C'eſt une eſpéce de Nobleſſe à cheval, dont le nombre peut aller à mille, ou deux mille hommes, tout au plus. Ce Corps eſt compoſé des Beys, d'une partie de la maiſon du Bacha, de quelques riches Marchands, qui ſont ſous ſa protection, & de gens que la crainte, ou d'autres raiſons, ont engagés à ſe retirer des autres Corps. Mais on ne peut faire aucun fond ſur cette troupe, parce que la plûpart de ceux qui la forment ignorent la guerre, & n'ont jamais ſervi.

Des Aſaphs.

Le Corps des Aſaphs eſt à pied, & ſe gouverne à peu près comme les Janiſſaires, excepté que les Kiaïas, qui ſont à ſa tête, reſtent en charge trois ou quatre années. Le nombre des effectifs peut être de trois à quatre mille; celui des fauſſes payes n'eſt pas moins conſidérable. Le Bacha n'a aucun pouvoir ſur ce Corps, non plus que ſur les Janiſſaires. Au reſte ces deux troupes ſont toujours oppoſées entr'elles, & nouriſſent une haine irréconſiliable l'une pour l'autre.

Des Spahis.

Les Spahis, ou Cavaliers, compoſent la troiſiéme eſpéce de milice. Ils ſont au nombre de trois mille hommes toujours complets, & indépendans du Bacha, comme les Aſaphs. Leur Kiaïa a peu de pouvoir. Ce Corps eſt diviſé en trois troupes ſous trois banniéres différentes, la verte, la jaune, & la rouge. Toutes les trois n'ont pas moins d'averſion pour les Janiſſaires, que pour les Aſaphs.

Il y a une quatriéme milice, dont les ſoldats s'appellent *Bachaouch*. C'eſt une eſpéce d'infanterie. Ils ne ſont pas plus de cinq cens, & ils ſe gouvernent comme les Janiſſaires & les Aſaphs. On peut regarder encore comme faiſant partie de ce même corps deux autres petites troupes à peu près de même nombre, dans leſquelles ſont compriſes les femmes, dont les maris ſont morts au ſervice. Des Bachaouchs.

Enfin les Janiſſaires forment la cinquiéme eſpéce de troupes, & doivent être regardés comme le Corps le plus redoutable & le plus puiſſant, que la Porte entretienne en Egypte. Les effectifs peuvent monter à ſix ou huit mille. Le ſurplus, qui n'eſt pas moins conſidérable, n'eſt compoſé que de gens du pays, de riches marchands, par exemple, ou d'artiſans, qui ne s'enrôlent dans ce Corps que pour obtenir ſa protection, & jouir des priviléges qui y ſont attachés. Mais leur paie eſt ordinairement mangée, comme ils diſent, par les véritables Janiſſaires, & quand il s'agit d'aller à la guerre, ou lorſqu'ils meurent, les effectifs en tirent des ſommes conſidérables qu'ils repartiſſent entre eux. Des Janiſſaires.

Les Janiſſaires ne dépendent en aucune ſorte du Bacha. Ils ont dans le Château du Caire leur quartier ſéparé du ſien, où ils ſont commandés par un Kiaïa ou Lieutenant général, qu'ils font & qu'ils dépoſent eux-mêmes quand bon leur ſemble, ſans la participation du Bacha. Ce Corps eſt ſi conſidérable & ſi indépendant, que le Grand Seigneur lui-même n'a pas le pouvoir de faire mourir un Janiſſaire, ſi le Kiaïa & les autres Officiers refuſent d'y conſentir. Autrefois ces Kiaïas ſe conſervoient pluſieurs années dans cette charge; mais depuis quelque tems ils font beaucoup, quand ils peuvent s'y maintenir ſeulement un an. Lorſqu'ils ſont dépoſés, ils conſervent toujours la qualité de Kiaïas, & compoſent le Conſeil de ce Corps, avec le Commandant qui entre en charge. Les Janiſſaires ont leur Avocat pour aſſiſter au Divan du Bacha, & empêcher qu'il n'y ſoit fait aucun tort à ceux qui ſont ſous leur protection. Leur gouvernement.

Ce Corps poſſede de très-grands revenus en Egypte; & pour s'enrichir encore chaque jour, il n'y a point de moiens qu'il n'imagine, & ne mette en uſage. Depuis peu ces Janiſſaires ont trouvé le ſecret d'entrer dans les différends des Cheics, ou Princes Arabes, qui habitent la haute Egypte, & ils en tirent tous Leur puiſſance.

les ans des ſommes conſidérables, ſous prétexte de protection. Ils s'emparent auſſi ſous la même couleur de tout leur bien, ou du moins de la plus grande partie, lorſqu'ils viennent à mourir. C'eſt de cette ſorte qu'ils en uſent envers tout ce qu'il y a de riches marchands en Egypte. Ils trouvent le moïen de les épuiſer pendant leur vie, en les enrôlant dans leur Corps, & de s'emparer à leur mort du reſte de leur ſucceſſion. Une des loix de cette eſpéce de milice, eſt à peu près ſemblable à celle qui s'obſerve dans l'Ordre de Malthe. Les biens des ſujets décédés retournent toujours au Corps, & le Corps ſe réduit ſans faute aux principaux, qui partagent ces biens entr'eux, ſans s'embarraſſer des autres. Lorſqu'un homme riche, quelqu'il ſoit, vient à mourir, & qu'il ne paroît pas viſiblement avoir été dans aucune des milices que le Grand Seigneur entretient dans le pays, ils ne manquent jamais de faire voir par des actes ſuppoſés, dont ils ont une pratique fréquente, que ce particulier étoit Janiſſaire. Si le Bacha, que l'affaire intéreſſe, paroît vouloir s'oppoſer à cette uſurpation, ils s'accommodent, & partagent la ſucceſſion avec lui. Ce n'eſt pas que la plus grande partie des biens ne ſoit ordinairement conſervée aux enfans ou aux eſclaves du mort, ſelon la deſtination qu'il en a faite; mais ce qu'il y a de plus liquide devient toujours le partage des Janiſſaires, qui ſouvent même donnent une certaine ſomme aux enfans, & ſe mettent en poſſeſſion de tout. Delà il eſt aiſé de conclure que ce Corps poſſédera un jour infailliblement tous les biens & tous les revenus de l'Egypte. En effet, ils ſont ſans ceſſe occupés à ſucer le peuple; les biens de ceux qui meurent parmi eux ſe repartiſſent entre les vivans, & rien de ce qu'ils ont une fois acquis ne rentre jamais dans le commerce; ainſi ils ne peuvent manquer de ſe voir dans la ſuite les maîtres de tout.

Il n'étoit pas permis autrefois aux Janiſſaires de poſſéder dans le pays aucunes terres, ni aucun village. Cette loi ſi ſage établie dès le tems des anciens Rois d'Egypte pour toutes les milices du roïaume, avoit paſſé à leurs ſucceſſeurs, & le Sultan Selim l'avoit conſervée & même confirmée de nouveau. Ces Princes n'avoient pas jugé qu'il fût de leur intérêt de mettre les gens de guerre en poſſeſſion des terres de l'Etat, chargées envers eux de redevances, qu'il ſeroit difficile à leurs fermiers d'exiger de

gens, qui pourroient leur en diſputer le payement les armes à la main. Mais depuis environ vingt ans, un réglement ſi ſalutaire au public, eſt abſolument aboli. Delà on voit naitre tous les jours une infinité de conteſtations entre le corps des Janiſſaires & les Bachas, qui ne peuvent les obliger à paier les droits appartenans au Grand Seigneur, ſur les terres dont ils ſont en poſſeſſion. La Porte n'ignore pas ces déſordres; mais elle ne peut y remédier que dans une profonde paix; encore faudroit-il, pour y réuſſir, qu'un Sultan ſe tranſportât lui-même en Egypte. Les autres Corps balancent la puiſſance des Janiſſaires, & exercent beaucoup moins de tyrannies. Cependant on peut dire qu'ils ne ſont ſans ceſſe occupés comme eux, que du ſoin de s'enrichir des biens des particuliers. On y tient tous les jours Divan, ou Conſeil ſur les moïens d'y réuſſir; & il n'y en a aucun qui échappe à la vivacité de leur paſſion. Chez les Janiſſaires, ſur-tout, on tient un rôle exact de tout ce qu'il y a d'états, de profeſſions, de perſonnes riches, ou pauvres dans le Caire, & même dans toute l'Egypte. Le tems & la maniére, dont on en a déja tiré des préſens, y eſt marqué fidellement, avec la qualité de ce qu'on en a reçu. Si les mêmes voies manquent lorſque leur tour revient après un certain intervalle de tranquillité qu'on leur a laiſſé, on en invente de nouvelles. On leur ſuſcite ſous main quelque affaire. Quelques-uns des ſoldats du Corps, ou de ſes Officiers, ont ordre de les inſulter. Ces malheureux portent d'abord leurs plaintes aux Chefs, qui les rebutent, & leur diſent qu'ils ne ſe ſouviennent d'eux que dans les occaſions preſſantes où ils ont beſoin de leur protection. Cependant on ne paroit jamais les mains vuides devant ces premiers Officiers. Enfin après quelque feinte réſiſtance, ils promettent de châtier les coupables; & ce châtiment imaginaire eſt encore paié par de nouveaux préſens, proportionnés à l'état des perſonnes qui ſe plaignent. On fait ſemblant d'empriſonner les auteurs de l'inſulte; on feint de leur avoir fait donner la baſtonnade, ou de les avoir exilés; cependant ils s'abſentent & diſparoiſſent pour quelques jours, & on reçoit des ſommes très-reelles pour ces punitions apparentes.

Les Officiers de ce Corps ont de même pluſieurs moïens dont ils ſe ſervent alternativement, lorſqu'ils ſouhaitent tirer quelque preſent des François. Ils les attaquent d'abord ſur leur habille-

ment, qu'ils diſent être conforme au leur; en quoi ils ne ſe trompent que d'un filet de ſoie, dont la feſte eſt traverſée. Ils prétendent que par la loi Mahométane il leur eſt défendu de s'en ſervir, & font publier en conſéquence des commandemens, qu'on ne rend inutiles qu'à force d'argent. Ou bien ils les font menacer par quelqu'un d'entr'eux de les obliger à deſcendre de leur monture, lorſqu'ils ſe rencontreront dans la rüe. Quelquefois auſſi ils leur font entendre qu'on épiera les femmes qui vont la nuit dans leur quartier. Ils ſçavent que ce ſont là les endroits ſenſibles d'une Nation fiére & glorieuſe, naturellement tendre pour le beau ſexe, & à qui l'inſulte eſt plus inſupportable, que la perte de tous les biens du monde. Auſſi par ces pratiques étoient-ils venus à bout de tirer une eſpéce de tribut de nos François. Ce n'eſt que depuis les ordres que la Cour informée de ces prétextes, qu'on prenoit pour les vexer, a donné de renoncer à l'uſage des habillemens conformes aux leurs, & depuis que les Négocians eux-mêmes ont jugé à propos de renoncer au commerce avec les Dames du pays, qu'on eſt délivré de ces avanies ſouvent ruineuſes, & toujours fort déſagréables.

Au reſte il faut avoüer qu'on ne trouve nulle part ailleurs de voleurs plus traitables, ni de meilleure compoſition. Tout eſt bien reçu d'eux dès que c'eſt un préſent, ne fût-ce qu'une livre de caffé; & l'on peut s'aſſûrer qu'ils n'ont jamais les mains fermées que pour donner. Ils ont un proverbe à ce ſujet, qui exprime parfaitement leur caractére intéreſſé. Ils prétendent que ce n'eſt pas la conſéquence du préſent que l'on conſidére, mais le tems auquel il eſt fait, & le cœur dont on l'offre. *L'œuf du jour*, diſent-ils, *vaut mieux que le poulet du lendemain.* Ils veulent être careſſés ſouvent, & à propos; mais on n'en eſt pas quitte pour des careſſes, lorſqu'il ſurvient quelque affaire. Alors on paie encore bien chérement les plaiſirs qu'ils font, & même ceux qu'ils témoignent s'empreſſer de faire. Rien au reſte ne leur eſt plus avantageux, que d'entrer dans tous les différends qui viennent à leur connoiſſance, puiſque c'eſt le moïen de tirer des préſens des deux parties. L'un donne pour obtenir ce qu'il demande, & l'autre pour ne point paier. Entre ces deux prétentions oppoſées, ils ſçavent toujours ſe ménager avec tant d'adreſſe, que les uns & les autres reſtent également perſuadés qu'ils ont obtenu leur faveur.

Si on inſulte quelqu'un qui ſoit ſous leur protection, il a d'abord recours à eux. Un riche marchand d'Alger, qui eſt de ce nombre, eut un jour un différend avec mes Janiſſaires ſur certains petits droits qu'ils touchent des marchandiſes qui ſe levent dans la contrée de France. Il ne s'agiſſoit que de dix à douze ſo's, & mes Janiſſaires avoient raiſon. Auſſi maltraiterent-i's fort cet homme, mais de paroles ſeulement. Il vint à moi fort échauffé me demander de les chaſſer. Je lui promis de les punir. Je fis plus; je les envoiay prendre ſur le champ; je les grondai; je condamnai leur conduite, & je les menaçai de les congédier, ſi jamais pareille choſe leur arrivoit. Mais ce marchand plein de reſſentiment & de colere, ne ſe contenta pas de cette réparation. Il s'imagina que je n'en faiſois pas aſſez, & ſortant de chez moi bruſquement, il alla à la Porte des Janiſſaires, où trouvant le Kiaïa, qui étoit fort de mes amis, il lui fit ſa plainte. Cet Officier feignit de s'emporter contre mes Janiſſaires, déſaprouva mon procédé, & dit qu'il vouloit faire mourir ces inſolens ſous le bâton. En effet il les envoia prendre ſur le champ, & on les empriſonna en préſence de cet homme. Il ſe retira alors fort content; mais à peine étoit-il ſorti, qu'on les remit en liberté, & qu'on me les renvoia. Le lendemain le Kiaïa fit ſçavoir au marchand qu'il les avoit fait rouer de coups, malgré l'amitié qui étoit entre nous; que cependant il n'avoit pas voulu les ôter de ma porte, pour ne pas paroître pouſſer les choſes à l'extrêmité. L'Algérien vint auſſi-tôt trouver le Kiaïa avec une farde de caffé, qui vaut ici 200 livres, & lui fit de grands remercimens, qui furent reçus comme ſi on les eût bien mérités. Je ris beaucoup avec cet Officier d'une avanture qui lui avoit été ſi utile, & il me pria fort de lui en procurer ſouvent de pareilles. C'eſt ainſi qu'en mille maniéres ce Corps travaille ſans ceſſe à ſon avantage, ſous prétexte de ne point ſouffrir qu'il ſe faſſe d'injuſtices dans les pays du Grand Seigneur.

Avanture arrivée a un Marchand d'Alger.

Peut-être ſeriez-vous bien aiſe de ſçavoir à quoi monte l'entretien de ces différens Corps de troupes. Je vous aſſure, Monſieur, que ſans le ſçavoir, il ne vous ſeroit pas même poſſible de l'imaginer, puiſque toutes les idées que vous pouvez avoir là-deſſus, ne conviennent nullement à ce qui ſe pratique en Europe à ce ſujet. Toutes les troupes ſont paiées de trois mois en trois mois par leur Tréſorier, qui va recevoir la paie au Château, &

Entretien de ces troupes.

qui la diſtribue enſuite aux ſoldats. Mais il faut obſerver qu'ici cette diſtribution ne ſe fait pas également comme en France. Un ſoldat ne peut pas avoir en Egypte moins de trois ſols de paie par jour ; mais il eſt libre à chacun de l'augmenter & de la faire croître d'un ſol, en donnant une certaine ſomme, de deux en donnant le double, & ainſi tant que l'on veut. De cette ſorte tel aura cent ſols par jour, tandis qu'on n'en donne que quatre ou cinq à ſon camarade. Un maître veut-il établir ſon eſclave ? Il lui achete une paie de vingt, trente, quarante, ou cinquante ſols par jour. Si cet eſclave a outre cela amaſſé quelque argent, il peut encore groſſir ſa paie, & ſe faire un petit revenu à la faveur duquel, & d'un peu de conduite, il monte inſenſiblement aux charges, & arrive enfin à ſon tour à la tête de ſon Corps.

Il n'y a au reſte aucune proportion entre le principal qu'on doit paier pour ces ſortes de penſions, & l'intérêt qu'on en retire. En donnant par exemple 3000 livres, on augmente ſa paie de mille livres par an, & on retire ainſi le capital en trois années. Le Bacha reçoit la ſomme par précaution, & ſouvent ſon ſucceſſeur en paie l'interêt. Un autre abus conſidérable, qui ſe commet en cette matiére, c'eſt que lorſqu'il meurt un ſoldat dont la paie eſt forte, on ſubſtitue à ſon nom celui d'un de ſes camarades qui n'a qu'une paie médiocre, & qui n'en retire cependant pas davantage ; enſorte que la haute paie ſe continue toujours au profit de tout le corps. Delà on peut juger du mauvais ordre qui régne en Turquie, & de l'impoſſibilité qu'il y a que le Grand Seigneur tire des pays de ſon obéiſſance les ſecours qu'il en pourroit eſpérer, s'ils étoient mieux adminiſtrés.

Les femmes ont ici leur paie, comme les hommes, & il eſt permis à tout mari engagé dans le ſervice d'acheter trois ſols & demi de paie par jour pour ſa femme. Cette ſomme ſe paie tous les mois ſur un billet, qui non ſeulement ſe renouvelle autant de fois qu'il en eſt beſoin, mais qui peut auſſi ſe vendre ; enſorte qu'une même paie paſſe quelquefois à la cinquiéme & ſixiéme génération, & ne s'éteint preſque jamais. Ainſi les charges de ce roiaume, bien loin de diminuer, augmentent au contraire chaque jour.

Du gouvernement de la Campagne.

A l'égard du gouvernement de la campagne, il eſt partagé entre pluſieurs Beys, ou Princes, dont le nombre eſt fixé à vingt-

quatre, mais qui eſt rarement complet. Ces Beys ſont nommés par le Grand Seigneur, & ont en cette qualité cinq cens écus de gages par mois. Lorſqu'ils vont à la guerre ils ont le double, & quoiqu'elle finiſſe, leur paie reſte ſur le même pied pendant leur vie. Le pouvoir que le Bacha a ſur eux eſt ſi abſolu, qu'il peut les faire mourir, & le fait réellement quelquefois ſur le moindre prétexte; afin de profiter de leur dépouille. Ces Beys ne ſont, à parler proprement, que les fermiers des droits, que paient les territoires commis à leurs ſoins, & dont le Bacha tire tous les ans une certaine ſomme. Ils ſont obligés outre cela de défendre leur gouvernement contre les Arabes, qui de tems en tems font des courſes dans ce pays à deſſein de le piller. Dans ces occaſions les Beys aſſemblent leurs milices. Ce ſont à la verité, de fort mauvaiſes troupes; cependant elles ſuffiſent ordinairement à diſſiper les troupes vagabondes de cette nation, qui quoiqu'elle puiſſe mettre ſur pied des dix à douze mille hommes ſous un ſeul Chef, n'eſt à craindre que par ſon impétuoſité, & dont l'ardeur ſe rallentit à la moindre réſiſtance.

C'eſt une choſe étonnante, que la ſplendeur avec laquelle vivent en Egypte ces petits Souverains. J'ai vû le Bey chef, ou Prince de la Caravane de la Mecque, entretenir quatre cens perſonnes, qui lui appartenoient, & qui vivoient à ſes dépens. Il pouvoit ſortir les jours de cérémonie ſuivi de trois cens Cavaliers, tous ſes eſclaves, montés ſur des chevaux de prix tirés de ſes écuries, & couverts de harnois de vermeil doré avec des houſſes brodées d'or & d'argent traînantes juſqu'à terre. Les moindres de ces harnois coutent deux cens écus avec la houſſe; il y en a même pluſieurs qui en valent au moins cinq cens.

Il eſt vrai que c'eſt en eſclaves, en chevaux, & en harnois, que les Turcs affectent le plus d'étaler leur faſte & leur grandeur. Les meubles de leurs logis ſont peu conſidérables, excepté ceux de l'appartement des femmes, qui ordinairement ſont aſſez beaux. Cette magnificence extérieure, dont l'éclat éblouit les yeux du peuple qui régle toujours ſon reſpect & ſa vénération ſur le brillant des apparences, n'eſt point inutile à ceux qui peuvent la mettre en uſage. Quoique ces Seigneurs ayent de grands revenus en bled, en orge, & en cent autres effets ſemblables, & que les gages que leur donne le Grand Seigneur ſoient, comme on l'a vû, très conſidérables, les préſens qu'ils reçoivent conti-

nuellement de ceux, qui en mille occaſions differentes ont recours à leur protection leur produiſent des ſommes, qui égalent, & même ſurpaſſent ſouvent tout ce qu'ils peuvent tirer d'ailleurs. Il y a un grand nombre de ces Grands au Caire, & il s'en trouve peu, qui ne ſortent au moins le Mercredi & le Samedi, jours deſtinés à la promenade. On n'en voit point alors qui ne ſoient accompagnés de huit ou dix eſclaves, quelquefois même de vingt-cinq, ou trente. Ces diverſes troupes qui parcourent les environs du Caire juſqu'à cinq heures du ſoir, ou environ, qu'elles rentrent dans la ville, font un effet ſi beau & ſi ſingulier dans cette campagne, que les étrangers ne peuvent s'empêcher d'en être frappés, & de l'admirer. A parler naturellement & ſans prévention, quoique le train des Grands en Europe ſoit quelquefois aſſez conſidérable, il s'en faut beaucoup qu'il ſoit comparable à celui d'un Bey dans les ſorties ordinaires. Pour s'en convaincre, qu'on ſe repréſente ce Bey à cheval, ſuperbement vêtu, & ſuivi de trente ou quarante jeunes gens bien faits, habillés eux-mêmes comme des Seigneurs, & montés ſur des chevaux auſſi beaux que magnifiquement parés. Qu'on juge ſi un caroſſe, quelque bien doré qu'il ſoit, avec deux ou trois laquais derriére, feroit une auſſi forte impreſſion, & captiveroit de même l'attention du peuple.

Lorſqu'un Bey a ſujet de craindre pour ſa vie, il ne manque pas de ſe mettre ſous la protection, ſoit des Janiſſaires, ſoit des Aſaphs, ou enfin des Spahis, ſouvent même ſous celle de ces trois Corps enſemble. Rien n'eſt plus facile que de l'obtenir, pourvû qu'on ſoit en état d'en faire la dépenſe. Car il ne faut pas s'imaginer que les chefs de ces différens Corps ſe piquent d'accorder leur crédit gratuitement, & dans la ſeule vûe d'arréter la violence & l'injuſtice. Alors le Bacha qui n'a nulle authorité ſur ces milices, & qui au contraire a tout à craindre d'elles, ſe trouve les mains liées, & n'oſe paſſer plus avant. Cependant lorſqu'un Gouverneur ſçait profiter habilement de la diviſion qui regne entre ces divers Corps, & qu'il eſt attentif à profiter de toutes les occaſions qui ſe preſentent de l'augmenter, il peut exécuter beaucoup de choſes au delà de ſon pouvoir ordinaire.

Toute l'adreſſe d'un Bacha conſiſte donc à maintenir la meſintelligence & la jalouſie entre ces différentes milices, ſur leſquelles

quelles il n'a aucun pouvoir. Comme c'eſt la ſeule puiſſance capable de balancer ſon authorité, ſon principal intérêt eſt de travailler à l'affoiblir, en mettant la diviſion entre les differends Corps qui la compoſent. Il lui eſt d'autant plus aiſé d'y réüſſir, que depuis environ trois cens ans toute l'Egypte ſe trouve diviſée elle-même en deux factions, comme le fut autrefois l'Italie par celles des Guelfes & des Gibelins. L'un de ces partis ſe nomme *Sada*, c'eſt-à-dire *Grace*; l'autre s'appelle *Haram*, qui ſignifie *Péché*. Leur origine eſt auſſi incertaine que la haine qu'ils ſe portent l'un à l'autre eſt irréconciliable & héréditaire. Elle ne manque jamais de paſſer du pére aux enfans, & même des maîtres aux eſclaves. C'eſt en ménageant adroitement cet eſprit d'oppoſition, qui ſe rencontre entre les peuples qui compoſent cette nation, qu'un Bacha peut réuſſir à ſe rendre maître également des uns & des autres. Il eſt vrai qu'en cherchant à mettre à profit cette diſpoſition générale, il doit extrêmement meſurer ſa conduite, & prendre garde en voulant affoiblir une faction l'une par l'autre, à ne pas pouſſer les choſes trop loin. Alors les deux partis ne tardent guéres à ſe réunir pour leur commune ſureté, & faiſant tréve pour quelque temps à l'animoſité qui les partage, ils tournent infailliblement toute leur averſion contre le Bacha même. C'eſt ce que j'ai vû arriver en 1697. à Iſmaël Bacha, un des plus honnêtes hommes & des meilleures têtes de l'Empire Ottoman. Les milices que ſa conduite, quoique ſage, avoit allarmées, l'obligerent honteuſement à quitter le Pachaly, & établirent un Lieutenant à ſa place, en attendant que la Porte eut diſpoſé de ce gouvernement.

Les bontés que ce Seigneur a toujours eües pour moi, & l'amitié conſtante dont il m'a honoré, m'obligent par reconnoiſſance, autant que par équité, à faire ici le portrait de ſa perſonne, de ſon caractére, & de ſa fortune. Je dirai auſſi un mot à cette occaſion de quelques Bachas qui lui ont ſuccédé. J'eſpére que cette digreſſion ne paroîtra pas abſolument étrangére à mon ſujet. D'ailleurs elle ſervira à faire voir que les Turcs ne ſont pas tous de l'humeur dont on ſe les figure parmi nous. On apprendra par là que la nature, qui ne diſtingue pas plus le climat que la condition, produit en Turquie, comme ailleurs, des ames élevées, ſur leſquelles les préjugés de l'éducation, &

même ceux de la religion, qui ſont les plus forts, n'exercent pas toujours la tyrannie de leur empire.

Caractére d'Iſmaël Bacha.

Iſmaël Bacha fait Gouverneur d'Egypte à l'âge de cinquante ans, eſt originaire de Macédoine, & a toute la magnificence & la valeur de ces anciens Rois, qui poſſéderent autrefois cet Etat célébre. Il étoit déja Bacha à deux queuës, lorſque les Allemans aſſiégerent & prirent * la ville de Bude. Il s'y trouva enfermé avec les troupes qu'il commandoit, & contribua beaucoup à la belle défenſe que fit cette place. A la priſe de cette ville, il devint avec ſon fils priſonnier de M. l'Electeur de Baviere, & ſon bonheur voulut qu'un Chirurgien François empêcha qu'on ne lui coupât le bras droit, qu'il avoit eu fracaſſé en cette occaſion d'un coup de mouſquet. Il ſe trouva depuis en diverſes batailles, où il donna toujours des marques de ſa valeur & de ſon intrépidité. Il fut Janiſſaire Aga, qui eſt la ſeconde charge de l'Empire. Il remplit depuis le Pachaly de Scio, enſuite celui de Seyde, & enfin celui de Damas, d'où il eſt venu commander en Egypte. Ce fut à Seyde qu'il eut la douleur de perdre ſon fils aîné, dont je viens de parler, qui fut malheureuſement tué d'un coup de géride par un de ſes eſclaves qu'il avoit forcé de joüer avec lui. Iſmaël qui l'aimoit non-ſeulement comme ſon fils, & comme un Seigneur d'une grande eſpérance, mais encore comme le compagnon de ſon eſclavage, lui fit élever un ſuperbe tombeau, qu'il accompagna de pluſieurs fondations. Sa généroſité ne parut pas moins à Damas, où il fit de très-beaux bâtimens. Il en a fait auſſi de magnifiques ici, à la différence de ſes prédéceſſeurs.

Ce Seigneur m'a ſouvent dit qu'il étoit fort pauvre, lorſqu'il retourna d'Allemagne; que depuis il n'a pas ſongé un moment à amaſſer, & que cependant il n'a jamais manqué de rien. Le Grand Seigneur lui fit pendant qu'il étoit encore en charge beaucoup de demandes, auſquelles il ſatisfit avec dignité, en diſant, qu'il n'avoit rien qui n'appartînt à S. H. & qu'il étoit ſeulement mortifié de la maniére dont on en uſoit, pour extorquer de l'argent de lui. Celui qu'il a gagné en Egypte eſt une pure libéralité de la fortune, qui ſemble avoir pris plaiſir à lui réſerver les biens d'un grand nombre de riches vieillards, qui

* Ce fut en 1686. que les Impériaux commandés par le Duc Charles de Lorraine, ſe rendirent maîtres de cette Ville.

ſont morts dans la premiére année de ſon gouvernement. Les Bachas d'Egypte héritent, comme je l'ai déja dit, au nom du Grand Seigneur, de tous ceux qui meurent ſans enfans, ou qui n'ont pas diſpoſé avant leur mort des biens inſcrits en leur nom, dans les regiſtres des revenus de S. H. Toutes les terres d'Egypte & les pays des mines, ſont de cette nature. Un homme peut les vendre ou les réſigner à un autre, pourvû qu'il vive quarante jours après en avoir diſpoſé. C'eſt de ces ſortes de biens qu'Iſmaël a profité. Cependant il ne lui en eſt jamais tombé aucun, qu'il n'en ait fait part généreuſement à ceux qui lui en ont donné la nouvelle, ou qui auroient eu quelque droit à ces héritages, ſi les propriétaires en euſſent diſpoſé. Auſſi peut-on dire que malgré ces avantages, il n'a fait rien moins que s'enrichir dans ſon gouvernement. Depuis ſa dépoſition il eſt reſté au Caire redevable de huit cens cinquante mille écus, qu'il n'eſt pas en état de paier. Il n'a rien a craindre pour ſa vie; mais il aura beaucoup à ſouffrir; après quoi on lui rendra un Pachaly, afin de le mettre en état de paier ſes dettes. La Porte a ſes uſages, & ils ne ſont pas auſſi barbares qu'on pourroit l'imaginer.

Iſmaël Bacha, à qui le gouvernement de l'Egypte a donné pour le reſte de ſa vie le titre de Viſir, eſt bon Mahométan, ſans être ni ſuperſtitieux, ni ennemi des Chretiens. Pendant ſa réſidence à Damas, il eut ordre de la Porte de dépoſſéder le Roi de la Mecque, & d'en établir un autre en ſa place. Il ne craignit point d'aſſiéger cette ville ſi reſpectée par les ſectateurs de l'Alcoran, & de faire tirer le canon ſur elle. Il eſt vrai que cette action fut regardée par les zélés comme un crime impardonnable; pour lui, il le crut beaucoup moindre que celui de la déſobéiſſance, & ne s'en mit nullement en peine.

Au reſte, ce Seigneur eſt de grande taille, & de très-bonne mine. Il a l'eſprit ſubtil & toujours préſent; un tempéramment vif le rend quelquefois ſujet à la colere; hors de là c'eſt le meilleur Seigneur de tout l'Empire. Il aime l'éclat & la magnificence, moins par oſtentation, que par inclination naturelle. Sa valeur l'a fait également craindre & reſpecter des Grands, qui ne l'ont pas vû ſans jalouſie dans le tems de ſon élévation, comme il s'eſt fait alors adorer du peuple par ſes maniéres humaines & libérales. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſa mémoire ne

mourra jamais en Egypte, & qu'elle ne ſera point avantageuſe à ceux qui lui ſuccederont dans ce gouvernement.

Caractére de Ramy Mehemet.

Celui que la Porte nomma pour le remplacer, ſans avoir ſon mérite, ne manquoit cependant pas de pluſieurs belles qualités. Ce fut le fameux Ramy Mehemet qui étoit Grand Viſir, lorſqu'arriva la révolution, qui couta le trône au Sultan * Muſtapha. On croit avec aſſez de vrai-ſemblance, que ce ſoulevement fut pratiqué par Ramy lui-même, dans la vûe de perdre le Moufti, ſans prétendre paſſer plus avant. Mais l'obſtination du Sultan à ne point ſacrifier ce chef de la religion, conduiſit les choſes à un point, que le Viſir ne s'en voiant plus le maitre, fut obligé lui-même, pour mériter ſa grace, d'abandonner ce Prince au moment qu'il eût dû combattre pour ſa défenſe. Un de ſes Officiers me vanta fort un jour cette démarche de ſon maître, qui par ſa ſageſſe avoit alors épargné, diſoit-il, le ſang d'un nombre conſiderable de fidelles. Je ne ſçai trop ce que l'on penſera de cette eſpece de mérite; pour moi, je ſuis bien informé qu'il n'y a pas un Turc qui aime ſon Seigneur. C'eſt une vilaine nation par cet endroit. Ils n'ont, ou ne paroiſſent avoir d'attachement que pour leur religion.

Ramy Bacha ſe rendit donc au Caire par des avantures, qui ſeroient longues à raconter. Ce fut lui, qui fit la paix avec les Princes Chrétiens. Il eſt grand politique, & paſſe pour la meilleure tête de l'Empire, fort fier, peu magnifique, & n'aïant jamais eu pendant le tems de ſon gouvernement qu'une ſuite très médiocre. Il aime les ſciences, & en parle volontiers, même de Médecine, de Philoſophie, & de Réligion. Auſſi aimoit-il à diſputer de ces matiéres avec un medecin Raguſois, qui étoit à ſon ſervice, & pour lequel il avoit de la conſidération. Je n'ai pas eu avec ce Bacha les mêmes liaiſons qu'avec ſon prédéceſſeur; mais je le connois aſſez pour pouvoir aſſurer qu'il y a peu de Turcs, qui ſçachent autant que lui. Ramy Mehemet ne fut pas plus heureux qu'Iſmaël. Au mois de Septembre 1707, un revers l'obligea

* Ce Prince étoit fils de Mahomet III. & frére d'Achmet, & fut détroné pour la premiére fois en 1617. deux mois après être monté ſur le trône. Sa priſon ne fut pas de longue durée. Il en fut retiré en 1622. & remis ſur le trône par les Janiſſaires. Le jour ſuivant il fit mourir Oſman ſon neveu. Enfin après ſeize mois de régne, il fut détrôné pour la ſeconde fois en 1623. & confiné dans une priſon perpetuelle. C'eſt de cette derniére révolution, dont il eſt parlé ici. Amurat neveu de Muſtapha, & frére d'Oſman, lui ſucceda à l'Empire.

de céder ſon gouvernement à un autre, & pour ſurcroît de mortification, il eut le déſagrément de voir monter à ſa place le plus grand de ſes ennemis.

Caractere d'Aly Bacha.

Ce ſucceſſeur fut Aly Bacha de Temeſwar La fortune de ce Seigneur eſt ſinguliere, comme celle de la plupart des Turcs. Il ſervoit dans un bain de Conſtantinople, où le hazard conduiſit le Grand Doüannier. Ce garçon, qui étoit beau & bien fait, lui plut. Il le tira de cette vile condition, le prit chez lui, & l'avança juſqu'à le faire Doüannier de Smyrne & d'Alep. Il devint enſuite lui-même Grand Doüannier de Conſtantinople. Dans le cours de cette fortune il eut le bonheur de plaire à une fort riche héritiére qu'il épouſa, & qui lui apporta de grands biens. De Grand Doüannier il fut fait Kiaia du fameux Huſſein Grand-Viſir, auquel Altaban ſuccéda. Altaban eut pour ſucceſſeur Ramy Mehemet, dont je viens de parler, qui choiſit auſſi Aly pour ſon Kiaia; mais dans la ſuite en ayant pris quelque ombrage, il le fit Aga des Janiſſaires. Dans ce nouvel emploi Aly devint encore ſuſpect à Ramy par une liberalité qu'il fit à tout le corps des Janiſſaires, & par les correſpondances qu'il entretenoit avec le Moufti & ſon parti. Pour ſe délivrer d'un homme, dont il redoutoit les deſſeins, & l'éloigner de la Cour, le Viſir lui donna le gouvernement de Temeſwar, & le fit partir pour cet emploi avec tant de diligence, qu'il perdit ſa femme dans la route. C'eſt cet Aly que le Grand Viſir ennemi de Ramy choiſit préférablement à tout autre pour lui ſuccéder dans le Pachaly du Caire, perſuadé que c'étoit-là la plus grande mortification qu'il pût donner à ce Gouverneur.

Aly Bacha n'avoit pas plus de quarante-cinq ans, lorſqu'il fut nommé au gouvernement de l'Egypte. C'eſt un homme de bonne mine, qui a beaucoup d'ambition & de vanité. Il arriva en Egypte avec une ſuite de plus de douze cens perſonnes, & y fit une entrée ſuperbe. Mais outre qu'il a trouvé dans les adverſaires de ſon prédéceſſeur des gens également diſpoſés à lui tenir tête & à abaiſſer ſon orgueil, le Pachali du Caire eſt aujourd'hui ſi ſurchargé de dépenſes, qu'il eſt difficile à un Bacha de s'y enrichir. Il ne produit que huit cens bourſes de fixe & de certain, & un Bacha eſt obligé d'en dépenſer plus de ſeize cens, ſans parler du revenu du Grand Seigneur, pour lequel toutes les charges du roiaume acquittées, il doit encore païer, comme je l'ai dit, douze cens bourſes.

De tout ce que j'ai dit il eſt facile de conclure, que malgré l'éloignement où eſt l'Egypte de Conſtantinople, l'averſion des peuples qui l'habitent pour le gouvernement preſent, le défaut de troupes & de places de défenſe (car je compte pour rien le Chateau du Caire, puiſqu'il tombe en ruines, & eſt hors d'état de réſiſter au canon,) il n'y a cependant peut-être pas de province dans toute l'étendüe des Etats du Grand Seigneur, dont la poſſeſſion tranquile lui ſoit plus aſſurée. En effet il n'y a rien à apprehender de la part des Bachas, dont le pouvoir eſt trop balancé par celui des milices, pour qu'ils oſent rien entreprendre. Le danger n'eſt pas plus à craindre de la part des Puiſſances étrangéres. La mer d'une part, & des deſerts affreux partout ailleurs, mettent l'Egypte à couvert de toute ſurpriſe. Enfin à l'égard de l'intérieur du pays, la ſureté n'eſt certainement pas moins grande. Comment des troupes diviſées entr'elles, & nouriſſant une haine mortelle les unes pour les autres, éclairées ſans ceſſe par un Gouverneur, qui les craint autant qu'il en eſt redouté, pourroient-elles ſe réunir pour conjurer contre leur Souverain? Comment un peuple réduit à l'eſclavage le plus affreux & tellement occupé de ſes diſſentions domeſtiques, que les habitans d'un même village ſe font ſouvent les uns aux autres une guerre continuelle, pourroit-il jamais penſer à la révolte? S'il oſoit par hazard en former le projet, comment s'y prendroit-il pour l'éxécuter?

Mon deſſein étoit de finir ici ma lettre, & quoiqu'elle ne ſoit pas d'une longueur auſſi conſidérable que quelques autres, je ſuis perſuadé, Monſieur, que vous m'auriez ſçu gré du peu de remarques que je vous ai fait faire ſur le gouvernement preſent de l'Egypte, & des éclairciſſemens que je vous ai donnés à ce ſujet. Cependant en vous entretenant de ce charmant pays, je vous ai ſi ſouvent parlé des eſclaves, des bontés que leurs maitres ont pour eux, des ſoins qu'ils prennent de leur établiſſement & de leur fortune, que je ſuis bien aiſe puiſque le tems me le permet, d'entrer ici dans un plus grand détail ſur cette matiére. En liſant cet article, vous avouerez que je ne m'écarte pas trop de mon ſujet, & peut-être y trouverez-vous des particularités, dont votre curioſité ſera ſatisfaite.

De l'Eſclavage.

Ce n'eſt point un déshonneur parmi les Turcs d'avoir été eſclave. La profeſſion de la loi qu'ils ont embraſſée efface avantageuſement, ſelon eux, les idées de la ſervitude. C'eſt également une grande marque de richeſſe & de magnificence parmi les per-

ſonnes élevées, que d'avoir grand nombre d'eſclaves. Il y a telle maiſon, qui en poſſede des deux ſexes pour la valeur de vingt & trente mille écus; & lorſqu'une peſte en emporte la plus grande partie, comme il arrive aſſez ſouvent, ce n'eſt qu'avec beaucoup de dépenſe que cette perte ſe répare. Chaque perſonne de conſidération a ſon cimetiére ſéparé pour elles & pour ſes domeſtiques. La ſépulture des hommes y eſt toujours diſtinguée de celle des femmes par certains ſignes particuliers. Un Seigneur qui vivra long-tems, ce qui n'eſt pas extraordinaire, puiſque généralement parlant il arrive en Turquie, que les maîtres ſont moins attaqués du mal contagieux, que les gens de leur maiſon, un Seigneur, dis-je, dont la vie ſera longue, verra ſouvent des trois à quatre cens eſclaves l'avoir précédé dans le tombeau. Les eſclaves Abyſſins de l'un & de l'autre ſéxe ne ſont pas moins eſtimés ici que les blancs. Les Ethiopiens ne ſont pas abſolument noirs, comme je l'ai dit; ils ont plutôt le teint de couleur de bronze. Ils n'ont point les levres groſſes. Leurs yeux ſont admirables, & tous les traits de leur viſage ſont parfaits. Ils ont même cet avantage par deſſus les blancs, que leur beauté ne ſe fanne pas ſi aiſément dans les pays chauds. C'eſt pour cette raiſon que les femmes Abyſſines ſont infiniment eſtimées ici & à la Mecque. On aſſure auſſi qu'elles n'ont pas la bizarrerie & la ridicule malignité des noires, qui quelquefois ſe laiſſent mourir de faim, pour faire de la peine à leurs maîtres. Il eſt permis aux Chrétiens, & même aux Juifs, d'avoir des noirs pour eſclaves; mais on ne permet point qu'ils les faſſent ſortir du roiaume, de peur qu'ils ne les obligent à changer de religion. Cependant la plupart des noirs, qui appartiennent aux Juifs, ſuivent la religion de leurs maîtres. Il eſt vrai que ce n'eſt qu'en ſecret.

Un des préſens des plus agréables qu'on puiſſe faire aux Grands, c'eſt de leur offrir des eſclaves de l'un ou de l'autre ſexe. Ainſi on envoie à un Bacha quelques jeunes garçons bien faits & bien vêtus, ſi l'on remarque que ſa maiſon ne ſoit pas nombreuſe, ou qu'il ſe plaiſe à avoir de beau monde, ce qui ne manque guéres de lui donner du crédit, ou d'augmenter la conſidération qu'on a déja pour lui. Quand on voit à l'audience d'un Bacha cent ou deux cens eſclaves plus beaux les uns que les autres, & tous couverts de longues veſtes de ſatin, ou lorſqu'ils ſortent avec lui à la campagne montés ſur des chevaux de

prix, dont les harnois répondent à la richeſſe de leur habillement, cette ſuite a certainement un air de grandeur, dont on ne peut s'empêcher d'être frappé. On enverra auſſi quelquefois à un Gouverneur une fille bien faite avec quelques autres eſclaves pour la ſervir. Ce cortege eſt toujours habillé à proportion des richeſſes de celui qui fait le préſent, & des ſervices qu'il peut attendre du Bacha.

Bonté des maîtres à leur égard.

Il eſt difficile d'exprimer les bontés que les Turcs ont pour leurs eſclaves, ſur-tout lorſqu'ils les ont élevés, & qu'ils ont renoncé au Chriſtianiſme. Chaque maiſon a un maître gagé pour les inſtruire. On leur apprend à lire, à écrire, à faire leurs exercices; en général on leur enſeigne tout ce qui eſt capable de les former. Les maîtres ne manquent jamais de penſer enſuite à leur établiſſement. Ils achetent des terres en leur nom, quelfois des villages entiers. Il les marient & les gardent cependant chez eux, où s'ils en ſont mécontens, ils ne les congédient qu'en leur laiſſant les revenus qu'ils leur ont achetés. Ils en placent quelques-uns dans le Corps des Janiſſaires, d'autres dans celui des Aſaphs, & leur achetent toujours une paie proportionnée à l'amitié qu'ils ont pour eux. Ils les pouſſent enſuite dans ces mêmes Corps: enſorte qu'un maître aura ſouvent deux ou trois eſclaves, qui ſe trouveront tous à la tête de ces milices. Les Turcs ne ſe piquent de rien davantage que d'élever & d'agrandir ainſi leurs eſclaves. Il y a ici un Eunuque, qui a fait trois Beys de ſa maiſon, c'eſt-à-dire trois Princes du pays, & il ſe trouve tel homme au Caire, de la maiſon duquel ſont ſorties cinq ou ſix des premiéres Puiſſances du roiaume.

Belle réponſe d'un Bey à ce ſujet.

Je ne puis m'empêcher de rapporter à cette occaſion une belle réponſe d'un de ces Beys à un autre Seigneur de la même qualité auquel il étoit allé rendre viſite. Ce dernier faiſoit alors bâtir une maiſon ſuperbe, quoiqu'il en eût déja deux ou trois, dont il retiroit un revenu conſidérable. Le premier au contraire étoit très-mal logé, n'avoit aucun goût pour les bâtimens, & n'avoit jamais travaillé qu'à l'avancement de ſes domeſtiques. Il avoit alors cinq ou ſix de ſes eſclaves tous Beys comme lui, ou Chefs des Janiſſaires & des Spahis. La converſation étant tombée ſur les bâtimens, comme il étoit aſſez naturel, ſon ami lui demanda, pourquoi étant fort riche & très-mal logé, il n'élevoit point comme lui quelque palais, qui lui fît honneur? J'ai beaucoup bâti,

bati, répondit ce Bey, & les batimens, auxquels j'ai travaillé, me font beaucoup plus de plaiſir & d'honneur, que ne vous en feront jamais ceux à la conſtruction deſquels vous vous occupez. Auſſi ne ſont-ils pas ſujets de même à l'injure du tems. Ce ſont, ajouta-t'il, tels & tels qu'il lui nomma. Voila quels ſont ces édifices ſuperbes à l'élévation deſquels j'ai travaillé toute ma vie. Je les ai tirés de l'eſclavage; & ils ſe voient aujourd'hui les plus Grands Seigneurs de l'Egypte. Avouez que mes batimens ſont bien plus dignes que les votres de l'ambition d'un honnête homme. Que penſez-vous de ces ſentimens, Monſieur? Sont-ils d'un Barbare, ou d'un Turc, que nous comptons au nombre des Barbares? Pouvez-vous diſconvenir qu'ils ne fiſſent honneur aux Nations les plus civiliſées & les plus polies?

Lorſqu'un eſclave vient à s'élever & ſort d'une maiſon, il eſt toujours ſurnommé fils de ſon patron. Ainſi on dit Muſtapha fils d'Aly, ou de la maiſon d'Aly. On dit auſſi une telle maiſon a fait tant de Beys, tant de Kiahias; il en eſt ſorti tant de perſonnes de conſidération. Rien ne fait plus d'honneur aux Turcs, que d'avoir ainſi élevé un grand nombre de leurs eſclaves aux premiéres dignités de l'Empire. Ce qu'il y a d'extrêmement louable en ces jeunes gens, que la fortune éleve ainſi ſouvent à des charges même plus honorables que celles de leurs patrons, c'eſt que la proſperité ne les porte jamais à s'oublier. On les voit encore dans le faſte & la magnificence ſe faire un honneur d'aller durant le cours de l'année, ſurtout aux grandes fêtes, rendre à leurs maîtres les hommages de leurs anciennes ſervitudes avec une ſoumiſſion, qui n'a rien de différent de celle qu'ils avoient en leur préſence du tems de leur eſclavage. De même lorſqu'il leur arrive de rencontrer dans les ruës leurs patrons, qui ſouvent ſont beaucoup moins qu'eux, ils ne manquent jamais de mettre pied à terre, & d'aller leur baiſer la main, ou la veſte. Il eſt certain que jamais reconnoiſſance ne mérita mieux de ſervir d'exemple aux nations, qui ſe croient fort ſupérieures à celle-ci en matiére de ſentimens.

Cette conduite des Turcs envers leurs Eſclaves en faiſant le bonheur de ceux-ci, eſt cauſe en même tems que les maîtres ſont toujours bien ſervis par leurs domeſtiques. D'ailleurs quelques reſpects qu'ils éxigent d'eux, il les font toujours manger à leurs tables. Les Turcs croient que le manger eſt une choſe com-

mune, comme l'air. Auſſi n'en refuſent-ils à perſonne. Lorſqu'un étranger ſe trouve chez eux dans le tems de leur repas, ils ne manquent jamais de lui dire *Beſmellé*, terme qui ſignifie *volontiers*, & ce n'eſt point un compliment comme en Europe; ils le penſent comme ils le diſent, & on ne peut leur faire de plus grand plaiſir, que de reſter.

Telle eſt, Monſieur, l'idée que vous devez vous former de la ſituation des eſclaves en Egypte. Comme c'eſt de ces eſclaves, que ſont preſque tous compoſés les différens Corps de milices que la Porte entretient dans ce pays, l'obligation que je m'étois impoſée de vous entretenir du gouvernement de l'Egypte m'a conduit naturellement à vous parler de cette matiére. Par ce que je vous en ai dit il vous ſera aiſé de comprendre, comment ces différens corps, où l'on ne reçoit perſonne du pays qu'à titre de protection, ſe maintiennent & ſe conſervent de façon, que ſans être obligé de faire paſſer des Turcs dans ce pays-ci, le Grand Seigneur y a toujours des troupes complettes telles qu'il les deſire, & que la bonne politique le demande. Je ſuis, &c.

Au Caire ce.....

LETTRE TREIZIÉME.

DE L'ETAT PRÉSENT DES ARTS ET DU COMMERCE EN EGYPTE;

Avec un projet pour la jonction du Commerce de l'Europe avec celui d'Aſie, par le moïen de la Mer Rouge.

LEs paralelles ſont de mon goût, Monſieur. Vous devez vous en être apperçu par toutes mes Lettres précédentes ; & j'ai trop bonne opinion de votre diſcernement, pour ne pas penſer que vous en connoiſſez tous les avantages. L'eſprit de comparaiſon eſt, ſelon moi, l'eſprit de réflexion. Peut-être en dis-je trop peu, & l'on pourroit ajouter ſans doute que c'eſt l'eſprit univerſel, puiſque toutes nos connoiſſances viennent de là, & que nous n'avons de véritable idée des choſes, qu'autant que nous ſçavons les rapprocher les unes des autres.

Permettez-moi donc, Monſieur, dans la matiére que j'entreprens de traiter aujourd'hui, de ſuivre encore la même methode. Mon deſſein eſt de vous entretenir dans cette lettre du Commerce de l'Egypte. C'eſt en effet par le commerce que fleuriſſent les Etats ; c'eſt le commerce qui fait leur force & leur puiſſance, comme il fait la richeſſe du Prince, & le bonheur de ſes ſujets. De-là il eſt aiſé de conclure qu'on ne peut avoir d'un pays qu'une connoiſſance fort imparfaite, ſi on ignore quels ſont les reſſorts qui comme autant de véhicules y portent l'abondance & la proſpérité, & que pour connoître parfaitement l'Egypte, il faut avoir une idée de l'état préſent de ſon commerce. Mais comme les Sciences & les Arts en font une partie

eſſentielle, ſans laquelle l'autre ne pourroit ſubſiſter, trouvez bon auſſi, Monſieur, que je commence d'abord par vous inſtruire de la ſituation où les unes & les autres ſe trouvent aujourd'hui dans ce pays-ci, & que reprenant les choſes d'un peu loin, je vous conduiſe pas à pas, & comme inſenſiblement, à la connoiſſance de ce que vous déſirez ſçavoir. Je remonterai juſqu'à la naiſſance de l'Egypte, puiſque c'eſt ce que je puis préſenter à vos regards de plus intéreſſant & de plus curieux; paſſant enſuite à l'état préſent où elle eſt réduite, je vous ferai voir les ronces croître au milieu des fleurs, & du ſein de la nation la plus éclairée & la plus polie de l'univers, naître l'ignorance & la barbarie.

Origine des Sciences & des Arts chez les Egyptiens.

Si les Egyptiens ne ſont point les premiers peuples du monde, comme ils l'ont prétendu contre les Ethiopiens, qui ſe vantoient également d'avoir été produits du limon même de leur pays; ſi ces prétentions n'ont rien de réel; ſi ce ſont de pures chimères, comme nous devons le croire malgré tant d'hiſtoires, où ces faits ſont atteſtés, ces peuples ſont au moins les premiers inventeurs des Sciences & des Arts; c'eſt inconteſtablement chez eux que les Grecs allerent les puiſer, comme elles ont paſſé de la Gréce à toutes les autres parties du monde. Cette nation, de quelque endroit qu'elle fût venüe en Egypte, reſta long-tems renfermée dans ſon propre pays, ſéparée de toute autre, ou par des déſerts impénétrables, aumoins à des armées capables de la ſubjuguer, ou par des mers que l'ignorance de la navigation rendoit alors impraticables. La mer couvroit encore alors tout le terrain qui paroît aujourd'hui entre la mer Rouge & la Méditerrannée, & n'en faiſoit qu'une ſeule; ce qui rendoit l'Afrique iſolée, tandis que l'Egypte ſe trouvoit d'ailleurs ſéparée du reſte de l'Afrique par des déſerts & des montagnes inſurmontables aux autres peuples qui l'habitoient.

C'eſt dans ces tems ſi reculés & ſi éloignés de ceux-ci que la nation Egyptienne ignorée du reſte du monde, & ignorant également elle-même tous les autres peuples de l'univers, n'étoit occupée qu'à ſe prévaloir des diſpoſitions heureuſes pour l'invention des Sciences & des Arts, que le climat & une terre également favorables à ſa félicité, avoient mis dans le génie des peuples qui habitoient alors ce pays enchanté. Ce fut cette nation qui la premiere trouva l'art de cultiver la terre, des fruits

de laquelle elle avoit beſoin pour ſa ſubſiſtance. Elle ſe multiplia cependant au point que ce qu'il y avoit de terres cultivables ſur le bord du Nil, n'avoit plus aſſez d'étendüe pour fournir au grand nombre de peuples dont elle étoit compoſée, ce qui étoit néceſſaire à ſa nourriture, ſur-tout dans les années où la nature étoit dérangée de ſes productions ordinaires par une trop grande ou trop foible augmentation des eaux du Nil. Elle trouva le moïen de remédier à ce défaut, & d'étendre même la fertilité de cette contrée au de-là des bornes naturelles des terrains cultivables, qui juſqu'alors avoient été attachés au ſeul cours de cet admirable fleuve. Ce fut donc la néceſſité qui lui fit inventer l'Architecture pour la conſtruction des ponts, qui pendant que les inondations duroient devoient ſervir à la communication. Elle lui enſeigna l'art de bâtir ces ouvrages immortels, dont tout l'effort des tems n'a pu encore abolir la mémoire. Cette même maîtreſſe des arts apprit encore à ces peuples à faire des bateaux, pour paſſer d'un côté du Nil à l'autre. Les inondations de ce fleuve, qui confondoient tous les héritages, leur firent imaginer de même la Géométrie, pour faire la ſéparation des biens, lorſque les eaux étoient retirées, & rendre à chacun ce qui lui appartenoit. Ce fut d'abord par quelques eſſais foibles & imparfaits, que les principaux arts prirent naiſſance parmi eux. Dans la ſuite chacun profita des idées de ceux qui l'avoient précédé; & les deſcendans de ces premiers inventeurs des arts ajoutant leurs propres lumiéres aux connoiſſances qu'ils avoient déja, les porterent à ce point de perfection, qui rendra les Sages de l'Egypte ſi fameux dans tous les ſiécles.

Comme une ſcience conduit naturellement à une autre, après avoir pourvû à ſes beſoins les plus preſſans, cette nation s'occupa enſuite à ſe procurer l'agréable. Elle ſongea d'abord à s'habiller plus magnifiquement qu'elle ne l'avoit été juſques-là; à ſe bâtir des maiſons plus commodes & plus ſaines que les cabanes qu'elle habitoit; à ſe former des jardins où les arbres cultivés puſſent fournir un ombrage frais, & des fruits doux & agréables; à enclore pluſieurs habitations de murs, qui ſerviſſent de ſureté à leurs biens & à leurs perſonnes. Et comme chaque particulier ne pouvoit ſçavoir & pratiquer ſeul ce qui lui étoit néceſſaire pour réuſſir dans ces ouvrages différens, que les matériaux, ou les marchandiſes qui y entroient, auſſi-bien que l'art

de les arranger & de les mettre en œuvre, étoient diviſés entre pluſieurs ſujets, un voiſin prêtoit à un autre particulier ce dont le dernier avoit beſoin, & empruntoit de lui à ſon tour les choſes dont il manquoit lui-même. Un artiſan fourniſſoit ſon induſtrie à un autre d'une profeſſion différente, & celui-ci reconnoiſſoit le ſervice qu'il avoit reçu du premier, en travaillant pour lui dans ſon art, lorſque l'occaſion s'en préſentoit. Il eſt vrai-ſemblable que ce fut d'abord par ces prêts, ou échanges réciproques, ſoit d'effets, ſoit d'induſtrie, que les premiers Egyptiens travaillerent à ſe procurer leurs commodités. On doit croire que le bled, la choſe du monde la plus néceſſaire à l'homme civiliſé, fut enſuite la premiére monnoye dont ils ſe ſervirent, pour ſuppléer dans le beſoin réciproque qu'ils avoient les uns des autres à ces ſortes d'échanges, dont je viens de parler, & dont la pratique n'étoit pas toujours aiſée, ni même poſſible. On ſubſtitua enſuite au bled une autre eſpece moins périſſable, & dont on pût dans le beſoin faire un amas, qui ne fût pas ſujet à la corruption. Ce furent ſans doute d'abord des piéces de cuivre qui ſervirent à cet uſage; on en vit paroître enſuite d'or & d'argent dans le commerce; on y fit entrer même juſqu'aux émeraudes, dont on trouvoit alors des mines abondantes en Egypte. Ce fut de ces différentes matiéres dont on ſe ſervit, pour païer à proportion de leur poids, & l'induſtrie de ſes concitoïens, & les effets dont ils vouloient bien ſe défaire, en faveur de ceux à qui ils étoient utiles, ou néceſſaires.

Cependant comme l'excédent de ces matiéres durables formoit ſouvent un ſuperflu inutile à la ſubſiſtance & même à l'agrément de la vie, pour ceux qui le poſſédoient, les hommes toujours zélés pour perpétuer leur mémoire, & s'acquérir une eſpéce de ſuperiorité ſur leurs ſemblables, crurent pouvoir y réuſſir en ſe bâtiſſant des demeures capables de frapper le peuple & de l'éblouir. De-là on vit des particuliers, oubliant la premiére ſimplicité de leurs péres, chercher à ſe diſtinguer par les palais ſuperbes qu'ils firent élever, & par l'or & l'argent qu'ils y emploierent. Cette vanité des particuliers augmenta les efforts de ceux qui étoient emploiés à ces bâtimens. Les Arts s'accrurent & ſe perfectionnerent en Egypte à meſure que l'ambition s'empara des peuples qui l'habitoient, & que l'or & l'argent s'y multiplierent. On vit s'élever de toutes parts des édifi-

ces magnifiques, où brilloient l'or & l'argent, que la prodigalité des particuliers & l'induſtrie de l'artiſan y avoient entaſſés. Les ouvriers emploiés, ſoit à élever, ſoit à décorer ces bâtimens, s'enrichirent aux dépens de la folie de la nation, & l'envie qu'ils conçurent eux-mêmes ou de ſe diſtinguer, ou de ſe mettre plus à leur aiſe, les rendit de jour en jour plus excellens & plus habiles en tout genre. N'eſt-ce pas ce que de nos jours nous avons vû arriver en France, & ſur-tout à Paris? N'eſt-ce pas de même ce que nous admirons en Angleterre, & principalement à Londres? Les arts ne fleuriſſent dans un Etat, qu'à proportion que l'or & l'argent qui y entrent, y font régner le luxe & l'abondance.

De cette paſſion de ſe faire des demeures magnifiques, des palais ſomptueux, les Egyptiens paſſerent bientôt à une autre, qui depuis leur a toujours été propre, & qui commence auſſi, ce me ſemble, à s'emparer du cœur de la nation Françoiſe; ce fut de ſe bâtir des tombeaux ſuperbes, à la faveur deſquels ils s'imaginerent pouvoir vivre au moins dans la mémoire des hommes, après qu'ils auroient diſparu de leurs yeux. Comme il ſe trouve dans tout pays des hommes plus ſubtils & plus habiles que les autres, il s'en rencontra de même parmi une nation auſſi rafinée que le fut bientôt l'Egyptienne; & ceux-ci ne manquerent pas de mettre à profit le déſir univerſel qu'ils remarquerent dans leurs concitoïens, d'immortaliſer leur mémoire. Tels furent les Prêtres Egyptiens. Ces politiques habiles, qui compoſoient le Conſeil des Rois, comprirent parfaitement que l'autorité du Souverain ne ſubſiſte que par l'obéiſſance des ſujets; qu'un peuple oiſif ſe porte aiſément au murmure & à la révolte; qu'eux-mêmes ne pouvoient eſpérer de ſe ſoutenir, qu'autant qu'en flattant les paſſions favorites de leur nation, ils trouveroient par là un moien ſûr & facile de vivre & de s'enrichir à ſes dépens. C'eſt dans ce point de vûe, que pour occuper les Egyptiens, & favoriſer en même-tems le déſir général de l'immortalité, dont ce peuple étoit prévenu, ils lui compoſerent, comme je l'ai dit ailleurs, une religion flatteuſe qui lui aſſuroit l'eſpérance d'y parvenir. De-là tant de monumens, qui n'étoient pas moins utiles à ces Prêtres que glorieux à l'Etat, tant de temples, tant de tombeaux, tant de colomnes, tant de figures coloſſales. De-là ces admirables Pyramides, ce fameux

Labyrinthe, & tant d'autres monumens qui en nous apprenant quelle fut autrefois la grandeur & la puiſſance des anciens Egyptiens, nous inſtruiſent en même-tems du dégré de perfection où de leur tems les arts étoient parvenus.

Pour meubler ces palais ſuperbes, dont j'ai parlé, pour orner ces temples, pour ſoutenir la ſplendeur d'une Cour brillante, qui avoit pour exemple la magnificence de ſes Rois, pour entretenir enfin le luxe d'une nation à qui ſes richeſſes avoient donné du goût pour tout ce qui brille, & qui a quelque éclat; Combien d'ouvriers étoient continuellement occupés! Combien de perſonnes ſans ceſſe attachées, ou à inventer de nouveaux arts, ou à perfectionner les anciens! Que de manufactures, d'où l'on voioit ſortir chaque jour des ouvrages plus ſuperbes & plus finis les uns que les autres! Remontons ſeulement à cinq ou ſix cens ans; nous trouverons encore dans ce pays l'art de faire ces précieuſes étoffes de ſoie & or ſi riches, qu'une veſte ſeule ſans coutures, tiſſüe vrai-ſemblablement au métier, coutoit juſqu'à mille écus. On y voioit écrits le nom du Roi régnant, le nombre des années de ſon gouvernement, & le nom même de l'ouvrier. Il n'y avoit qu'un ſeul endroit en Egypte, où ces ſortes d'étoffes ſe fabriquaſſent. Comme dans ces anciens temps les Rois avoient de grands revenus, l'argent étoit fort commun dans le pays. Alors il n'étoit pas rare de trouver cinq cens mille ſequins après la mort d'un particulier parmi les effets de ſa ſucceſſion. Cette richeſſe générale faiſoit fleurir les ſciences & les arts, & ceux qui s'y appliquoient étoient encouragés à mieux faire, par la certitude qu'ils avoient d'être libéralement récompenſés de leurs travaux. Il eſt certain, comme je l'ai avancé plus haut, que les arts ne réuſſiſſent que dans l'opulence. Le luxe les anime & les ſoutient. S'il tombe, ils ne tardent guéres à tomber de même. Tant que Rome jouit des dépouilles de l'univers entier, ſes citoïens excellerent dans l'éloquence, dans la poëſie, dans l'architecture, la peinture, la ſculpture, en un mot dans toutes les ſciences & dans tous les arts de goût. Mais dès que la miſere publique commença à s'y faire ſentir, la groſſiérete & la barbarie prirent inſenſiblement la place de l'adreſſe & du ſçavoir. Les fureurs d'un gouvernement militaire introduit par les Ceſars, & ſoutenu depuis par leurs ſucceſſeurs, commencerent la décadence du bon goût dans cette

Capitale

Capitale du monde. La tranſlation du ſiége impérial à Conſtantinople, acheva le reſte. En enlevant à Rome ſes Monarques, qui y entretenoient encore la magnificence & la ſplendeur, on lui enleva le glorieux privilége, qu'elle avoit ravi à la Gréce, d'être la mére nourrice des Sciences & des Arts, & on ne les y a vû depuis renaître de tems en tems, qu'autant qu'on a vû monter ſur le premier trône de la religion des Souverains, qui par leur génie magnifique & libéral, ont ſçu les ranimer & les faire fleurir.

Du Commerce intérieur de l'Egypte dans les anciens tems.

Je ne vous parlerai point, Monſieur, de l'état, où dans ces tems heureux ſe trouvoit le commerce intérieur de l'Egypte. Ces foires continuelles, dont je vous ai parlé ailleurs, & qui pendant toute l'année ſe tenoient ſouvent pluſieurs à la fois, dans différentes provinces du roïaume, en donnent la plus grande idée. Là tout le peuple de l'Egypte ſe rendoit en foule, pour ſe fournir des denrées & des marchandiſes qui lui manquoient, ou ſe défaire de celles dont le ſuperflu lui étoit inutile. Là chaque canton particulier mettant dans le commerce les marchandiſes que l'art ou la nature lui avoient rendües particuliéres, contribuoit de ſa part à cette communication réciproque, & à la circulation générale qui ſe faiſoit ſans ceſſe dans tout le corps de l'Etat. On peut juger par ce que j'ai dit ailleurs de la fertilité de l'Egypte, par ce que je viens de rapporter de la magnificence qui y régnoit du tems de ſes anciens Souverains, & de la perfection où elle avoit porté les ſciences & les arts, du concours prodigieux qui ſe faiſoit de toutes parts à ces aſſemblées ſi fréquentes, & des richeſſes immenſes qu'elles produiſoient à tout le pays.

Du Commerce extérieur de ce pays.

A l'égard du commerce extérieur du roïaume, il ne fut pas tout d'un coup floriſſant, & comme il dut ſa naiſſance aux beſoins des étrangers plutôt qu'à celui des Egyptiens mêmes, ce ne fut que par dégrés qu'il ſe perfectionna, & devint enfin extrêmement conſidérable. L'Egypte, comme je l'ai dit d'abord, renfermée long-tems en elle-même, & tellement ſéparée des autres nations, que la nature elle-même ſembloit avoir concouru à la tenir cachée au reſte de la terre, n'avoit au commencement aucune communication avec tous les autres peuples du monde. De longs & pénibles déſerts l'environnoient du côté du Levant & du Couchant, où elle a ſa plus grande étendüe.

Des montagnes affreuſes & impraticables la bornoient à ſon Midi, & lui fermoient le paſſage de la Nubie. Enfin la mer Méditerranée à ſon Septentrion, ſembloit ne lui permettre aucun commerce de ce côté-là, tandis que la navigation ſeroit auſſi peu connüe qu'elle le fut long-tems dans ces ſiécles réculés. L'Egypte contente de ſes propres biens étoit donc alors auſſi inutile qu'inconnüe au reſte de l'univers, de qui elle ne tira de ſon côté aucun avantage, juſqu'à ce que les Grecs ſe haſardant enfin de traverſer en Afrique, découvrirent dans ce pays ſi long-tems ignoré, une nation déja polie & amatrice du commerce. Perſonne n'ignore comme ils ſçurent mettre cette découverte à profit, & les liaiſons d'eſprit auſſi bien que de négoce qu'ils firent avec les Egyptiens. L'Egypte devint en peu de tems non-ſeulement le magaſin de la Gréce, mais encore l'école de tous ſes Sages. Alors les avantages que les Egyptiens eux-mêmes retirerent de ce commerce, leur firent tourner leurs vûes & leurs ſoins vers la mer, & les engagerent à étendre leurs ouvrages de ce côté-là. Ce fut dans ces circonſtances, & ſous l'empire de Meris, qui régnoit en Egypte il y a environ trois mille ans, que fut creuſé le Lac qui porte encore aujourd'hui ſon nom, & qui eſt à la ſuite de celui du Faoumé. De ce lac Meris, on tira un canal juſqu'à un autre qu'on creuſa en même-tems ſur les bords de la mer, & proche un des ports d'Alexandrie. Celui-ci fut appellé le lac Maréotis. Outre la communication par les déſerts de ces deux Lacs l'un avec l'autre, on avoit encore tiré deux ou trois canaux venant directement du Nil, & aboutiſſant au lac Maréotis ou au port même de cette ville, à qui Alexandre donna ſon nom. Par ces différens ouvrages le commerce de la haute Egypte par le lac Meris, & celui de la baſſe par le lac Maréotis, reſta tellement aſſuré avec le port d'Alexandrie, qu'il n'étoit point ſujet alors, comme il l'eſt aujourd'hui, au caprice des tems, & aux périls de la mer, par laquelle on eſt obligé de faire paſſer à préſent d'Alexandrie à Roſette, & de Roſette à Alexandrie, les marchandiſes que l'on tire d'Egypte, & celles qu'on y apporte. On ſe trouve par là dans la néceſſité de traverſer la barre dangereuſe, qui, comme je l'ai dit ailleurs, ſe trouve à l'embouchure du Nil, & on eſt quelquefois ſoixante, ou même quatre vingt jours à attendre pour cela une occaſion favorable.

Cependant les ſoins que prirent les différens Princes, par qui l'Egypte fut gouvernée, pour faciliter le commerce, ne s'en tinrent pas ſeulement à ces ouvrages. Tout le monde ſçait ce qui a été débité ſur l'impoſſibilité, ou du moins ſur les inconvéniens de joindre la mer Rouge à la Méditerranée; mais on ne ſçait peut-être pas que cette impoſſibilité n'eſt qu'une pure chimere, & que cette jonction a été tentée déja, & même conduite à ſa perfection de deux côtés différens, ſans que pour cela l'Egypte ait été inondée, ou rendüe ſtérile. L'hiſtoire de ce pays m'a appris, qu'immédiatement après la conquête qu'en firent les Arabes, & ſous le gouvernement d'*Omar Ebn Ellaas*, on creuſa dans le roc un canal, qui d'un bout donnoit dans le Nil proche du Caire, & de l'autre, entroit dans la mer Rouge au Suez. Ce canal, qu'on nommoit le canal du Prince des Croians, ſervoit à tranſporter à la Mecque toutes les marchandiſes & les proviſions que lui fourniſſoit l'Egypte. On en voit encore aujourd'hui quelques traces, malgré les ſables qui l'ont comblé, & peut-être ne ſeroit il pas ſi difficile de le rétablir qu'on pourroit bien ſe l'imaginer. Voilà donc déja inconteſtablement une jonction des deux mers exécutée par le moïen du Nil. L'autre qui coupoit l'Iſthme en droiture, n'eſt pas moins réelle, quoique l'hiſtoire n'en parle point. En effet, en allant de Suez directement à la Méditerranée, on découvre de même les veſtiges d'un canal creuſé dans le roc, qui partant de ce Bourg, & traverſant les déſerts, ſe terminoit à la Méditerranée, & iſoloit parfaitement l'Afrique.

Jonction de la mer Rouge avec la Méditerranée.

On conçoit ſans peine qu'il ſeroit impoſſible ſans un travail immenſe, de rétablir l'un ou l'autre de ces canaux. Pour cela on ſeroit obligé, non-ſeulement de le vuider, mais même de rendre ſon lit plus profond, parce que la mer a baiſſé de ſuperficie. Cette difficulté n'eſt cependant peut-être pas la plus forte des raiſons, qui ont détourné les poſſeſſeurs de l'Egypte d'entreprendre cet ouvrage. La politique ſemble y avoir eu la meilleure part. Si un Prince étranger venoit à ſe rendre maître de la tête de celui de ces canaux qu'on auroit rendu naviguable, & qu'il s'y fortifiât, l'Egypte perdroit ſans reſſource un commerce conſidérable, qui fait l'eſſentiel de ſa richeſſe. Après tout, quand il n'y auroit rien à craindre de ce côté-là, je ne vois nul avantage pour le pays, dans le rétabliſſement de cette communica-

tion. Deux remarques vont rendre ma propoſition ſenſible. Si l'on faiſoit ce canal aſſez large & aſſez profond, pour porter de grands vaiſſeaux, il eſt certain qu'il en couteroit des ſommes immenſes, que les profits de pluſieurs ſiécles, quelque conſidérables qu'on les ſuppoſe, auroient beaucoup de peine à égaler. En effet, du Bourg de Suez à la Méditerranée, on compte en ligne droite trois jours de chemin de diſtance; du même lieu au Caire, il y a aumoins deux journées. De-là on peut juger de la dépenſe néceſſaire pour nétoier & entretenir un de ces canaux. Que ſi on vouloit s'en tenir à l'ancienne capacité de ce canal, il ne pourroit ſervir alors qu'à porter de petites barques. On retomberoit donc dans l'inconvénient des déchargemens & des rechargemens. Les vaiſſeaux qui viendroient des Indes par la mer Rouge, & ceux qui arriveroient d'Europe par la Méditerranée, ne ſeroient-ils pas obligés de s'arrêter à l'embouchure dans l'une & l'autre de ces mers, & d'y débarquer par conſéquent leurs marchandiſes? Je ne parle point du danger qu'ils auroient à craindre des Corſaires, ſur-tout dans la Méditerranée, ſi le canal alloit s'y terminer immédiatement. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que la dépenſe de ces débarquemens, quelque médiocre qu'on la ſuppoſe, égaleroit preſque le prix des voitures, qu'on fait actuellement par chameaux du Suez au Caire, quoiqu'elle pût être encore beaucoup moindre qu'elle ne l'eſt, ſi l'ordre étoit mieux obſervé dans ce pays-ci. Ainſi on peut dire qu'en général le public tireroit peu d'avantage de ce projet, tandis que les particuliers y perdroient infailliblement beaucoup, puiſqu'une infinité de gens qui ne gagnent leur vie qu'à conduire ces voitures, ne ſçauroient plus que devenir, & reſteroient ſans occupation. Je paſſe légérement ſur cette matiére que j'aurai occaſion de traiter plus au long dans la ſuite de cette lettre, & je reviens à mon ſujet.

Telle fut en général la ſituation des Arts & du Commerce en Egypte, tant qu'elle fut gouvernée par des Rois, dont la magnificence & le bon goût y entretinrent l'amour des Sciences, & animerent l'émulation entre les différens ſujets qui s'y appliquerent. On peut dire même qu'elles s'y ſoutinrent plus longtems que parmi toutes les autres nations de la terre. La Gréce auparavant célébrée comme la mére des Sciences & des beaux Arts, perdit toute ſa réputation à cet égard, dès qu'elle vit ſa

liberté ſoumiſe à une Puiſſance étrangére. Rome, cette Capitale du monde, ſi éclairée & ſi polie, devint groſſiére & barbare dès qu'elle eut perdu de vüe ſes Empereurs. Les Sciences & les Arts ſe ſoutinrent au contraire en Egypte encore longtems après les révolutions différentes, qui l'aſſervirent tour à tour aux divers Conquérans qui la ſoumirent. Elles y ſurvêcurent même à ſa gloire, & le terme de ſa grandeur paſſée ne fut pas l'époque de leur décadence dans ce pays. Après avoir paſſé ſucceſſivement par les mains de tant de peuples, qui les ſubjuguerent tour à tour, devenus la conquête des Arabes, les Egyptiens trouverent encore dans les Princes de cette nation, des amateurs des ſciences & des arts, capables de les conſoler des ravages que l'ignorance commençoit à faire parmi eux. On parlera à jamais de la fameuſe Bibliotheque que les Rois de la famille des Fatimiens, avoient raſſemblée en Egypte. Ces Princes avoient amaſſé en Afrique grand nombre de livres précieux, la plûpart Grecs, ou Latins, qu'ils avoient trouvés à Carthage, à Cirène, & dans les autres grandes villes de cette contrée, en Sardaigne, en Sicile, en Eſpagne, & dans les nombreux monaſtéres Chrétiens de tous ces pays. Ces monumens reſpectables & ſi dignes d'être recherchés faiſoient partie du tréſor de ces Monarques. *Méeſlédin allah* avoit fait tranſporter tous ces livres en Egypte, & il en avoit encore augmenté le nombre, lui & ſes ſucceſſeurs, de tous ceux qu'ils avoient pû recueillir dans toute l'étenduë de ce pays, dans la Syrie, & dans l'Arabie qui étoient alors fertiles en gens doctes. La plûpart de ces livres étoient écrits en lettres d'or, comme les Turcs & les Arabes le pratiquent encore de nos jours pour les titres de leurs livres. Auſſi ces Princes récompenſoient magnifiquement quiconque leur apportoit quelqu'un de ces ouvrages, & ils n'épargnoient rien pour augmenter un tréſor ſi eſtimable. On ſçait que le Calife Aaron fit paſſer à Conſtantinople pluſieurs Arabes ſçavans dans les langues Grecque & Latine, avec les plumes les plus habiles qu'il put trouver dans ſes Etats, pour tranſcrire, ou traduire tout ce qu'il y auroit de meilleurs Livres dans la bibliothéque des Empereurs d'Orient, de qui il en avoit obtenu l'agrément. Ces manuſcrits précieux furent enſuite portés en Egypte, & ſervirent encore à groſſir le nombre des ſçavans ouvrages qu'on y avoit déja raſſemblés. Le Macriſi aſſure que

cette bibliothéque étoit compoſée de plus de cent mille volumes.

De la décadence des Sciences en Egypte.

Ce fut ſous la domination des Mammelucs, que ce précieux tréſor fut diſſipé. Saladin les introduiſit en Egypte, & fut auſſi le premier qui y introduiſit la barbarie. Ce Prince étoit brave & fort zélé pour ſa religion, mais d'ailleurs extrêmement groſſier & fort ignorant. Dès qu'il ſe vit paiſible poſſeſſeur de ſa conquête, le barbare Saladin ordonna qu'on jettât au feu ce grand nombre de manuſcrits, ouvrages de tant de veilles, & qui avoient couté tant de dépenſes aux Princes, qui avoient pris ſoin de les raſſembler. Il ne reſerva par cet Arrêt cruel que ceux de ces livres, qui traiteroient de la religion & des conquêtes des Princes Mahométans, & il commit un des chefs de ſa religion pour en faire l'examen. L'auteur Arabe que j'ai déja cité ajoute, que ce Miniſtre faiſoit jetter dans le baſſin d'une grande ſale, ceux de ces ouvrages, qui par leur écriture & par les ornemens, dont ils étoient enrichis, lui paroiſſoient les plus capables d'être bien vendus. C'étoit par ce ſeul endroit, que ce barbare jugeoit de leur prix & de leur mérite. Grand nombre de ces livres furent ainſi ſauvés de cet incendie, & devinrent le partage de pluſieurs Seigneurs de la Cour, qui en enrichirent les différentes bibliothéques des Moſquées qu'ils avoient fait batir ; Car il y avoit alors peu de Grands, qui n'euſſent leurs Moſquées particuliéres.

Tel fut le premier pas par où la barbarie & l'ignorance commencerent à s'introduire inſenſiblement en Egypte. Alors il ſe trouvoit encore dans ces bibliothéques particuliéres un nombre de manuſcrits très conſidérable. Les Cadis & les gens de Loi prépoſés à leur garde auſſi groſſiers qu'intereſſés les vendirent ſucceſſivement, & ces livres qu'on ne ſe donnoit plus la peine de copier, ou parce qu'ils n'étoient pas entendus, ou parce qu'ils traitoient de matiéres auxquelles ſouvent on n'entendoit rien, periront inſenſiblement auſſi bien que ceux, qui avoient été brulés par l'ordre de Saladin. Depuis ce tems-là une ignorance craſſe s'empara des eſprits dans toute l'étendüe de l'Egypte. Vous ſçavez combien les Turcs ont peu de goût pour les ſciences ; je vous ai déja parlé auſſi de l'ignorance & de la groſſiereté des Coptes. Il ne s'en trouve pas un ſeul aujourd'hui, qui entende même ſa langue naturelle. Qu'on juge par-là de l'état pitoyable, où les ſciences ſont reduites dans ce pays-ci. Et comment y trouveroit-on un ſçavant ? A peine y peut-on rencontrer un ſeul livre. A

l'exception de ceux qui traitent de la religion & de l'hiſtoire des Princes Mahométans, il n'y en a preſque plus ici, ni même dans toute la Syrie. Tous les autres ont été tranſportés à Conſtantinople par les Bachas, les Cadis, & autres Officiers que la Porte envoie en Aſie & en Affrique, & qui depuis deux cens ans n'ont ceſſé d'enlever ce qu'il y avoit de meilleur en Egypte en ce genre. Il ne ſeroit pas poſſible d'y trouver une ſeule Bible écrite en langue Copte, ou même en Arabe. Tout ce qu'on y a des livres de l'Ecriture ne conſiſte qu'en quelques traductions Franques ſi pitoiables, que les Chrétiens du pays eux-mêmes en ſont ſurpris. Il eſt vrai qu'il y a quelques années que deux ou trois Chrétiens Maronites mirent le Nouveau Teſtament en Arabe. C'etoit, dit-on, un ouvrage admirable, clair, chatié. Ils allerent à Rome le préſenter, & prier qu'on l'imprimât; mais on ne jugea point à propos de leur en accorder la permiſſion, de peur d'occaſionner par cette traduction quelque interprétation différente de la notre. A l'égard des autres livres, ils ſont ici en ſi petit nombre, que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Le tems & le peu de ſoin de ces gens-ci, leur peu d'application à la lecture de toute autre choſe que de leur Loi, jointe à la ſuppreſſion des Monarchies Arabes, qui entretenoient les ſciences dans ce pays par les récompenſes, dont elles couronnoient toujours infailliblement le mérite, ont, comme je l'ai dit, donné occaſion à la diſſipation de tous les livres. Je ſuis perſuadé qu'il ſe trouve plus de manuſcrits Arabes à Paris, que dans l'Egypte & l'Arabie entiéres.

De l'état préſent des Arts dans ce pays.

La perfection des arts dépend de l'amour des ſciences, & depuis que les unes ſont tombées en Egypte, il n'eſt pas ſurprenant que ceux-là ayent eu à leur tour le même ſort. La diminution de la fertilité de ce charmant pays, celle du nombre de ſes habitans, la miſére extrême où ces peuples ſe trouvent réduits ſous des maîtres impitoiables, ſont des raiſons plus que ſuffiſantes de leur décadence. Cependant j'oſe avancer hardiment qu'on n'imagineroit jamais juſqu'où va ſur ce point la groſſiéreté d'une nation autrefois ſi induſtrieuſe. Le détail dans lequel je vais entrer juſtifiera cette vérité.

De la Peinture.

Les Egyptiens d'aujourd'hui ſont mal adroits en tout. Les Peintres de ce pays ne ſont que de miſérables barbouilleurs, dont les couleurs, ſoit à l'huile, ſoit en détrempe, ne réſiſtent point à l'air, & paſſent en moins de rien. Ils dorent encore;

mais leur dorure eſt infiniment au deſſous de celles des Anciens, qui paroit toujours auſſi vive & auſſi brillante, que ſi elle venoit d'être appliquée. D'ailleurs ils ignorent l'art de brunir l'or ; enſorte que tout ce qu'ils font en ce genre eſt toujours mat & ſans éclat. Il eſt vrai qu'ils ont en récompenſe conſervé celui de rendre l'or liquide comme de l'encre. J'ai vû quelques uns de leurs livres écrits avec cet or ; & j'avoüe qu'ils ſont d'une grande beauté. Du reſte les Peintres ſont plus occupés ici pour la décoration du dedans des maiſons particuliéres, où les tapiſſeries ne ſont point en uſage, que pour les édifices publics, qui ſont tous d'une très grande ſimplicité.

De l'Architecture.

Les Architectes, ſi on peut leur donner ce nom, ne ſont pas communément plus habiles ici, que les Peintres. Il faut cependant convenir, que malgré leur ignorance, ils n'entendent pas encore trop mal la voute & le pontage. Auſſi apperçoit-on encore dans ce qu'ils font aujourd'hui de cette nature quelques légéres traces de la perfection, où leurs Ancêtres avoient porté ces ſortes d'ouvrages. Le grand nombre de canaux, qui coupent toute l'étenduë de l'Egypte, les avoit exercés dans la conſtruction des ponts. La néceſſité de conſerver pendant la plus grande partie de l'année les eaux, que le Nil leur prodigue ſeulement dans ſa croiſſance, les avoit inſtruits de même à perfectionner les voutes. Ils avoient l'art de bâtir pour cet uſage des citernes ſi ſolides & ſi bien étanchées par le moïen du bitume, qui faiſoit le lien des pierres, qu'encore de nos jours elles ſoutiennent, ſans ſe démentir, les maiſons dont elles ſont chargées, & ne laiſſent aucune iſſüe à l'eau qu'elles contiennent. Leurs ſucceſſeurs entendent & pratiquent encore aſſez-bien les eſcaliers, mais ils les font droits. Les appartemens des femmes en demandent beaucoup. J'en ai expliqué la raiſon. Ces Architectes ſe ſervent ici de deux ſortes de plâtre. Pour le rendre plus blanc & plus durable, ils le mêlent avec de la chaux, & cette compoſition, outre qu'elle ſéche promptement, devient plus dure que les pierres même dont elle fait la liaiſon. Il eſt certain qu'on pourroit en faire de très-beaux ouvrages, ſi d'habiles Artiſtes ſe mêloient de l'emploier. Avec cette eſpéce de ciment, les Egyptiens ſans l'aide d'aucun échaffaud, peuvent élever un eſcalier ſur le dehors d'une tour ronde, en attachant pierre ſur pierre, & les joignant à la tour par ce plâtre. Auſſi-tôt qu'ils ont placé un dégré

gré, ils montent deſſus & poſent l'autre, ce qu'ils continuent juſqu'à ce que leur ouvrage ſoit achevé. Ceci paroîtra ſans doute un conte fait à plaiſir. Cependant je puis aſſurer que rien n'eſt plus vrai, ni plus ordinaire dans ce pays.

De la Menuiſerie.

La menuiſerie eſt ici très-groſſiére ; Et comment ne le ſeroit-elle pas ? Les menuiſiers ne ſe ſervent que d'un mauvais petit rabot, & de quelques autres inſtrumens qui ne valent pas mieux. Ils travaillent aſſis, & leurs pieds font l'office de valet, pour contenir l'ouvrage. Du reſte, ils ne ſçavent point ſe prévaloir du Tour, qu'ils ne connoiſſent ſeulement pas. Après cette deſcription que je garantis fidéle, il eſt aiſé de juger quel doit être le mérite de leur travail.

De la clincaillerie.

La clincaillerie qui ſe fait en Egypte, eſt de même fort peu de choſe, ou pour mieux dire, ce n'eſt rien. A la réſerve des ciſeaux & de quelques raſoirs, tout le reſte vient de France & d'Allemagne par Veniſe. Il faut cependant en excepter les cadenats, qu'on apporte de Conſtantinople.

Des Manufactures de toiles & d'étoffes.

Ce n'eſt pas que ce pays n'ait conſervé des manufactures aſſez conſidérables. Il s'y fabrique encore aujourd'hui des toiles en quantité, & de toutes les ſortes, des étoffes de ſoie & coton, de ſoie & or, & même juſqu'à du velours. Mais je dois avoüer qu'il s'y en trouve très-peu de parfaitement beau, & qu'il s'en faut beaucoup que ces différentes étoffes approchent de la richeſſe & de la perfection de celles qu'on tiroit autrefois de l'Egypte.

Des Manufactures de verre.

On y voioit encore alors des manufactures de verre, & on trouve dans le Macriſi que les anciens Egyptiens en faiſoient un fort grand uſage. Ils uſoient ſur-tout beaucoup de verre coloré & tranſparent dans leurs édifices, principalement dans la conſtruction des tombeaux, ou plutôt des palais ſouterrains, où ils dépoſoient leurs morts & leurs richeſſes. J'ai une bouteille de cet ancien verre, qui doit avoir plus de mille ans d'antiquité. On fait encore ici du verre ; mais ce n'eſt gueres que pour des lampes & de méchantes bouteilles à eau de vie. Il eſt vrai que de la maniére dont on s'y prend, c'eſt bien tout ce que l'on peut faire. Le feu dont on ſe ſert dans ces manufactures eſt ſi foible, qu'il n'eſt pas même capable de fondre le verre d'Europe : auſſi n'eſt-il que de paille ; ce qui ſans doute, ne paroîtra pas croiable. La matiére néceſſaire pour faire de beau verre ne manque

cependant point en Egypte ; mais la plus grande partie ſe tranſporte à Veniſe, d'où elle revient miſe en œuvre. Mais on ne doit pas s'imaginer que ce ſoit dans la même quantité. Auſſi ne ſe fait-il pas dans ce pays-ci une grande conſommation de cette marchandiſe. Les Turcs ne boivent point dans des verres ; des pots de terre fort propres, ou des vaſes de porcelaine leur ſervent à cet uſage. Leurs miroirs ſont d'ailleurs très-petits, & les vitres ne ſont pas beaucoup à la mode parmi eux. Ce qui a donc le plus de débit ici, ce ſont les chapelets de verre de toutes couleurs, qu'on tire auſſi de Veniſe. On les tranſporte enſuite dans les Indes & par toute l'Afrique, où les femmes ſe parent de cette verroterie, comme on voit celles d'Europe s'orner de perles & de diamans.

De l'Arquebuſerie.

L'arquebuſerie eſt de tous les arts celui qui s'eſt le mieux ſoutenu en Egypte. Ceux qui en font ici profeſſion, ſont toujours fort occupés. Pour dreſſer les bois ſur leſquels ils montent leurs fuſils, ils ſe ſervent de rabots, dont le deſſous épais de deux doigts eſt d'acier trempé. Cet outil, que j'ai eu deſſein d'envoier en France, me paroît avoir deux avantages qu'on ne trouve point dans le rabot ordinaire. Par ſon poids il mord facilement, ſans que l'ouvrier ſoit obligé d'appuier beaucoup la main, & outre cela par ſa dureté, il polit l'ouvrage à meſure qu'il le façonne. Je ne doute point que les Egyptiens d'aujourd'hui n'aient hérité cet inſtrument de leurs ancêtres.

De l'état préſent du Commerce.

Cependant quoique les Sciences & les Arts ſoient tellement tombés en Egypte, qu'à peine eſt-il poſſible d'y en reconnoître encore quelques traces, il ne laiſſe pas de s'y faire toujours un commerce très-conſidérable de l'Afrique, de l'Aſie, & même des Indes & de l'Europe. Auſſi faut-il avouer que jamais ſituation ne fut plus favorable pour le négoce, que celle de ce charmant pays. Le Caire, qui en eſt la capitale, eſt ſitué à deux journées de la mer Rouge, par où l'Egypte reçoit tout ce que les Indes produiſent de plus précieux. Quoique ce commerce ſoit fort dimiué de nos jours, & que les nations de l'Europe tirent preſque toujours aujourd'hui en droiture toutes leurs marchandiſes des Indes par la Perſe & la Turquie, ou plus ſouvent encore par la grande Mer, il eſt certain cependant qu'il n'eſt point abſolument aboli dans ce pays. C'eſt là en effet que toute la Turquie & la Barbarie vont ſe fournir, par la navigation des

Du Commerce de la mer Rouge.

vaiſſeaux Turcs de Surate à Moka, d'étoffes, de mouſſelines, & d'autres toileries des Indes; & il faut convenir que nous-mêmes nous ne laiſſons pas d'en recevoir par la même voie.

Du Commerce de l'Aſie.

Le commerce d'Egypte eſt encore plus conſidérable du côté de l'Aſie, d'où il arrive ici continuellement des caravanes chargées de richeſſes, qui ſont enſuite conduites au Caire par ce bras du Nil qui va ſe jetter dans la Méditerranée proche de Damiette. Je n'entreprendrai point de faire le détail de toutes les denrées & marchandiſes que l'Arabie, la Syrie, la Paleſtine, tirent d'Egypte par cette voie, ou de celles qu'elles y apportent. Je remarquerai ſeulement en paſſant que c'eſt de l'Arabie, & des environs de la Mecque, que vient ici le baume blanc, dont les Dames font un ſi grand uſage pour conſerver leur teint; & je ſuis bien aiſe d'avertir qu'il y en a très-peu qui ne ſoit falſifié. J'obſerverai auſſi que preſque tout le ſavon, dont on uſe en Egypte, vient de la Paleſtine, où l'on en fait de fort bon. Il eſt rare qu'on y en apporte d'ailleurs. Celui de France eſt cependant beaucoup meilleur. Il ſe fait ici une grande conſommation de cette marchandiſe, parce qu'on n'y a pas l'uſage des leſſives. C'eſt un abus de croire que le linge ſerré, tel que celui dont nous uſons, dure plus, & eſt meilleur que le clair. L'expérience m'en a détrompé, en me faiſant toucher au doigt la vérité du contraire. En effet on ne ſe ſert dans ce pays-ci que de toile fort claire, & j'ai reconnu que celle-ci, outre qu'elle dure aumoins autant que celle qui eſt plus ſerrée, ſe nétoie & ſe blanchit mille fois plus aiſément que l'autre, qui devient un cuir dès qu'elle a mouillé.

Du Commerce de l'Europe.

On peut dire que l'autre bras du Nil, à l'embouchure duquel Roſette eſt ſituée, n'eſt pas moins avantageux aux peuples de l'Egypte, puiſqu'il ſert à leur apporter toutes les marchandiſes de l'Europe. En effet, ſans parler de celles que la France, l'Allemagne, & différens autres pays y font paſſer chaque année, il s'y fait un commerce très-conſidérable de Conſtantinople & de Satalie, en eſclaves blancs qu'on apporte de ces deux villes, & en noirs au contraire qu'on y envoie de ce pays-ci. Tout ce qu'il y a d'Eunuques dans le ſérail du Grand Seigneur & dans ceux des particuliers, tous les autres noirs, hommes & femmes, que l'on voit dans le reſte de la Turquie, y ſont la plûpart tranſ-

portés de l'Egypte, où l'on amene en échange une infinité de jeunes perſonnes blanches de l'un & de l'autre ſexe. Les eſclaves blancs ſont fort chers ici, lorſqu'ils ſont bien faits. Les moindres y valent deux cens écus, & l'on a vû de jeunes filles s'y vendre juſqu'à huit & neuf mille livres.

Du Commerce de l'intérieur de l'Afrique.

Les différentes contrées de l'Afrique ne contribuent pas moins que le reſte du monde à enrichir le commerce de l'Egypte. Il ne ſe paſſe point d'année qu'il n'y vienne des caravanes de Tunis, d'Alger, de Tripoli, & même des provinces les plus reculées de cette partie de la terre; enſorte qu'on y avoit un abord continuel de marchandiſes, qui y arrivent de tout l'univers. Entre ces marchands étrangers, qu'on voit ſe rendre ici de tous les lieux habités de l'Afrique, j'en ai remarqué ſur-tout de deux eſpéces, dont je ne dois pas oublier de parler. Les premiers qu'on nomme *Croys*, habitent proche de l'iſle des Faiſans, ſur les bords de la mer Océane, & viennent à Fez, à Maroc, & de là au Caire, au travers des déſerts immenſes qu'ils ont à paſſer pour y arriver. Cette caravane, qui eſt ſept à huit mois en chemin, touche auſſi à Tripoli de Barbarie. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces peuples vivent apparemment dans un air ſi pur, que celui du Caire leur paroît d'une puanteur inſupportable. C'eſt un ſpectacle aſſez plaiſant de les voir courir au travers des rües de cette ville, ſe bouchant le nés de toute leur force, comme s'ils étoient au milieu de la peſte. Il eſt vrai qu'on ne ſent pas trop bon au Caire, ſur-tout dans les marchés, & dans les rües fort fréquentées, parce que ſur toutes les boutiques on fait la cuiſine avec de l'huile de très-mauvaiſe odeur. Ces gens là apportent ici de la poudre d'or; mais ils n'ont garde de la vendre contre de l'or. Ils croiroient avoir commis un très-grand péché. Ils la vendent contre de l'argent, avec lequel ils achetent du cuivre, de la coutellerie. C'eſt-là ce qu'ils remportent chez eux, avec une certaine eſpéce de coquilles, qui ſervent de monnoie courante dans leur pays.

La ſeconde eſpéce de marchands dont j'ai parlé, & qui ſont noirs de même que les premiers, eſt au moins auſſi ſinguliére. Ils ont une façon de faire le commerce ſi particuliére, qu'ils ſont, je crois, uniques en ce genre. En vain leur donneroit-on de leurs marchandiſes le double de leur valeur; ſi on ne joint aux offres

qu'on leur fait, le nerf d'Eléphant, c'eſt-à-dire, ſi on ne les frotte d'importance, on ne conclura aucun marché avec eux. Auſſi les couretiers du pays accoutumés à la maniére de ces Meſſieurs, ne manquent pas de les ſervir à leur mode, & commencent toujours par leur diſpenſer libéralement les coups, afin de terminer plus vite le different. Après ce préliminaire, qui vraiſemblablement paroîtroit fort incivil à tout autre, nos Négres ſont les plus contens du monde, & il n'y a rien qu'on ne puiſſe attendre de leur belle humeur. Pour moi, lorſque je ſuis par haſard témoin de ces ſortes de cérémonies, je ne puis m'empêcher de me ſouvenir de ces femmes Moſcovites, qui meſurent l'amitié de leurs maris au nombre des coups qu'elles en reçoivent.

Du Commerce d'Ethiopie.

Enfin le Nil voiture en Egypte tout ce que l'Ethiopie renferme de plus utile & de plus precieux. Il eſt vrai que ce ne ſont pas les Ethiopiens eux-mêmes, qui font ce négoce. Ces peuples commercent rarement loin de leur pays; & je ne ſçache pas en avoir vû au Caire qu'une ſeule fois. Ils vendent donc leurs marchandiſes aux habitans de la Nubie, que l'on nomme Barbarins, & ces peuples traverſant les montagnes affreuſes qui les ſéparent de ce pays-ci, y viennent apporter ces précieux effets. Il n'y a point d'année qu'il ne parte de Sannar une caravane pour ce voiage. Quoiqu'elle ne ſoit compoſée que de marchands tout délabrés & preſque nuds, qui manquent ſouvent de toute ſorte de commodités dans la pénible & dangereuſe route qu'ils ont à faire, on ne ſçauroit croire combien elle renferme de richeſſes. De divers endroits de l'Afrique elle apporte ici de la poudre d'or, des dents d'élephant, de l'ébenne, du muſc, de la civette, de l'ambre-gris, des plumes d'autruches, diverſes gommes, & une infinité d'autres marchandiſes de prix. Mais ſon commerce le plus conſidérable conſiſte en deux ou trois mille Noirs, qu'elle amene vendre en Egypte, & dont l'un portant l'autre, il n'y en a aucun qui ne vaille deux cens livres à ſon maître. Il eſt aiſé de concevoir par là quelles ſommes prodigieuſes cette caravane doit remporter tous les ans à ſon retour dans ſon pays, en eſpéces ou en marchandiſes. J'avois propoſé à quelques-uns de ces marchands, qui viennent ici par ces caravanes, d'engager leurs conducteurs à ſe ſervir de la bouſſolle pour diriger leur route, ce qui les préſerveroit du danger de s'égarer dans les déſerts;

mais comme ces gens-là ſe repoſent abſolument de leur vie & de leur fortune ſur la providence, dont ils ſont perſuadés que toutes les précautions humaines ne peuvent changer les décrets, ma propoſition n'a été ſuivie ni goutée.

J'ai dit que par cette caravane il venoit en Egypte de la poudre d'or, de l'ivoire, & de l'ébene. On doit remarquer à cette occaſion, que l'or qu'on apporte d'Afrique ne vient point des mines, & qu'il ſe trouve dans les ſables des rivieres, où l'on va le ramaſſer après que leurs inondations ont ceſſé. Ce ſont ſans doute des grains d'or, qui ont été détachés des miniéres, & entrainés par les pluies. Le bois d'ébene eſt celui d'un arbre qui croît dans les pays méridionnaux de l'Afrique, où il pleut preſque continuellement. A l'égard des élephants, on en trouve beaucoup du côté de l'Océan, & vers le Cap de Bonne-Eſpérance. Il eſt vrai qu'ils ſont plus petits dans cette partie du monde, que dans les Indes. Leurs dents ſont auſſi plus creuſes. C'eſt pour cette raiſon qu'elles ſont les moins eſtimées de celles qu'on tranſporte en Europe.

Le commerce de la mer Rouge ſe fait par le moien des vaiſſeaux du Grand Seigneur, & de quelques Princes particuliers, qui ſont ſans ponts, & n'ont aucune artillerie. Ainſi rien ne ſeroit plus facile que de les enlever. Une barque garnie ſeulement de quatre canons, pourroit faire un butin immenſe ſur cette mer. Ces vaiſſeaux vont prendre les marchandiſes à Moka & à Gedda, & les tranſportent de là au Suez, d'où elles ſont conduites au Caire, qui n'en eſt ſéparé que par une plaine de ſable ferme très-commode pour les voitures. Mais lorſque les vents contraires les empêchent d'arriver à ce port, le parti qu'ils prennent eſt de traverſer la mer Rouge, & d'aller hiverner à celui du Coſſir, dont j'ai parlé ailleurs. Pendant que ces vaiſſeaux y ſont à l'ancre, on envoie de la haute Egypte prendre leur charge, & on leur porte des proviſions & des marchandiſes. La route du Coſſir au Nil, eſt plus longue de deux journées que celle du Suez au Caire. Cependant la dépenſe n'en eſt pas beaucoup plus conſidérable, parce que le loüage des chameaux coute moins dans la haute Egypte que dans la baſſe, & que le reſte du tranſport ſe faiſant par eau, on en eſt quitte preſque pour rien.

Richeſſe On conçoit aiſément qu'un commerce ſi conſidérable doit

rendre des ſommes immenſes, & faire de l'Egypte un des plus riches pays du monde. Cette contrée ne produit, à la vérité, ni or, ni argent, ni pierreries; cependant il n'y en a peut-être pas ſur la terre, où ces productions de la nature que le luxe & la cupidité des hommes ont rendües ſi précieuſes & ſi eſtimables, ſoient moins rares & plus communes. Les lins dont on fabrique une quantité prodigieuſe de toiles, qui de là ſe répandent dans toutes les autres parties du monde; les cotons qu'on y recueille en abondance, & qu'on met en œuvre; les bleds, le ris, les légumes, le ſucre, le caffé, le ſorbet, les cuirs, les maroquins, toutes ſortes de drogues & d'aromates; cette eſpéce de terre nommée *Hanne*, ſi eſtimée, & dont il ſe fait un ſi grand débit dans tout le Levant, où elle ſert aux femmes & aux hommes même, pour ſe peindre les pieds & les mains; tout cela lui attire des ſommes immenſes de l'Aſie, de l'Europe, & de l'Afrique. Il n'y a point d'année qu'il n'y paſſe de France & d'Italie plus de quatre à cinq cens mille piaſtres. On y apporte d'Afrique mille ou douze cens quintaux de poudre d'or; & de Conſtantinople & de l'Aſie, il y vient plus d'un million d'écus, tant pour l'achat du ris & du caffé, que pour les différentes toiles qu'on en tire. Il eſt vrai que ce que le Bacha paie tous les ans au Grand Seigneur; ce qu'il envoie aux Miniſtres de la Porte, pour obtenir d'être continué; ce qu'il emporte, lui ou ſes gens, lorſqu'il ſort de ce gouvernement; ce que tirent les Agas, que les Sultans envoient de tems en tems dans ce pays; ce qui va à Damas, & tout ce qui paſſe à la Mecque, peut monter par an à pluſieurs millions. Cependant il eſt ſûr qu'il en reſte encore à peu près autant, & ſi les originaires, ou même les Turcs, qui appréhendent ſans ceſſe qu'on ne les dépouille, n'avoient pas la manie d'enterrer leur argent, par où non-ſeulement il devient inutile au commerce, mais il ſe trouve ſouvent abſolument perdu, il eſt certain qu'il y auroit peu de roïaumes au monde plus riches que l'Egypte. Si avec cela les Turcs prenoient quelque ſoin du commerce de la mer Rouge, qu'ils y entretinſſent une flotte, qu'ils priſſent les meſures néceſſaires pour faire paſſer ſurement leurs vaiſſeaux dans les Indes, le Caire deviendroit l'entrepôt & le magaſin général de toutes les marchandiſes de ce pays, qu'on ne tranſporte en Europe par la voie de l'Océan qu'avec des riſques infinis, & l'Egypte profite-

de ce Commerce.

roit de la ruine du commerce des Anglois & des Hollandois, qui tomberoit infailliblement.

Projet pour la jonction du commerce des Indes avec celui d'Europe, par la mer Rouge.

Pour comprendre la différence qu'il y a entre l'une & l'autre route, il ſuffit de faire attention, que le paſſage des vaiſſeaux de Marſeille à Alexandrie, n'eſt ordinairement que de quinze ou vingt jours; que les effets dont ces vaiſſeaux ſont chargés, viennent aſſez ſouvent en trois ou quatre jours au Caire; que du Caire au Suez, il n'y a que trois journées de diſtance, & que preſque en tout tems, ſur-tout dans la ſaiſon des mouſſons, on peut ſe rendre en trente ou trente cinq jours du Suez à Surate. Ainſi il ne ſeroit pas impoſſible par cette voie de faire paſſer en cinquante jours, une lettre de Paris à Surate. C'eſt ce dont j'ai fait convenir diverſes perſonnes éclairées, & qui étoient au fait de ces matiéres. A l'égard des difficultés qui ſe rencontrent dans la navigation de la mer Rouge, on doit obſerver qu'elles ne regardent point les vaiſſeaux qui vont aux Indes, ou pour m'expliquer en termes de marine, qui paſſent du Couchant au Levant. Du Suez à Surate, les vents ne ſont jamais contraires; & comme le milieu de la mer Rouge eſt net, & que les vents qui y regnent ſont toujours droits, on en ſort avec facilité. Il eſt vrai qu'il n'en eſt pas de même au retour, parce que excepté dans l'Automne & dans le Printems, on trouve toujours les vents contraires à ſon entrée. Auſſi les Turcs ne riſquent-ils jamais de s'y expoſer dans toute autre ſaiſon, parce que cette mer eſt étroite, que ſes côtes ſont embarraſſées d'écueils, & que juſqu'ici ils n'ont pas oſé y louvoier, peut-être par le peu de connoiſſance qu'ils ont de cette mer, & de l'art de la navigation. Mais outre que depuis l'entrée de la mer Rouge juſqu'au Suez, on trouve une largeur de trente à quarante milles toujours nette, je ne crois pas cet obſtacle inſurmontable à quiconque voudroit établir un commerce ſur cette mer; & j'eſpére qu'on en conviendra par la ſuite de cette lettre.

Il eſt vrai qu'il n'eſt pas auſſi facile qu'on pourroit le penſer, de s'introduire dans la mer Rouge. La Cour dans le deſſein de lier les Indes à l'Egypte, & d'ouvrir un jour aux ſujets du Roi le commerce de cette mer, avoit penſé autrefois * à faire paſſer par là les marchandiſes que la Compagnie des Indes en

* Ce fut ſous le miniſtére de M. Colbert.

tire

tire aujourd'hui par l'Océan. Ces marchandiſes débarquées au Suez, qui eſt le port le plus voiſin du Nil, devoient être conduites de là à Alexandrie, & enſuite tranſportées à Marſeille. Tant il eſt vrai qu'on étoit alors convaincu des avantages qui pouvoient revenir au commerce du roïaume, ſi on prenoit cette route. On dit que le Conſul, qui étoit alors en Egypte, avoit été chargé de negocier cette affaire avec le Bacha, & de lui offrir par une eſpéce de tranſit, deux pour cent, de tous les effets qu'on feroit paſſer du Suez à Alexandrie. Il avoit ordre de lui repréſenter la conſéquence de ces deux pour cent, par la richeſſe des chargemens qui viendroient au Suez, & on s'engageoit, au cas que le Bacha agréât ce traité, de demander à la Porte les ordres néceſſaires pour l'exécution. On ajoute qu'ils furent demandés en effet, & que le Grand Seigneur offrit d'accorder la liberté qu'on ſouhaitoit; mais que ſes Miniſtres firent entendre en même-temps, que cette permiſſion ſeroit inutile, ſi le Roi de la Mecque, qu'elle intéreſſoit plus que perſonne, & que la Porte ne pouvoit obliger à la même complaiſance, n'y donnoit les mains. Quoiqu'il en ſoit, ce projet ſi favorable à la France trouva des difficultés, comme en trouveront toujours toutes les entrepriſes extraordinaires, qu'on voudra conduire trop promptement à leur fin. Les ſommes les plus conſidérables, les Catéchérifs les plus abſolus, n'auront aucun effet pour introduire des nouveautés dans ce pays, & l'on n'en viendra à bout que par adreſſe & par induſtrie.

Voilà ce qui s'eſt débité ſur ce projet; & j'avoue que dans l'eſſentiel cette relation ne me paroit pas vraiſemblable. En effet eſt-il croïable qu'un Bacha eût oſé traiter de la permiſſion qu'on demandoit, ou que même la Porte l'eût accordée, tandis qu'on ſçait que la Loi des Turcs leur défend de favoriſer le paſſage des vaiſſeaux Chrétiens par la mer Rouge, de peur de leur donner connoiſſance du pays où repoſent les cendres de leur Prophéte, qui confine à cette mer du côté de Gedda? Du reſte, il faut avouer que dans ce récit on touche un des principaux obſtacles qu'on auroit à vaincre, pour s'établir ſur cette mer. Je parle de l'oppoſition qu'on y rencontreroit infailliblement dans le Roi de la Mecque.

En effet, quand pour l'exécution de ce deſſein, on auroit lieu de ſe promettre du côté de la Porte, une protection telle

Obſtacles qui s'oppo-

ſent à ce deſſein.

qu'on pourroit la déſirer, il reſteroit à ſurmonter, comme je l'ai déja fait voir, de grandes difficultés dans la navigation de la mer Rouge. Cette mer eſt, comme l'on ſçait, bordée d'écueils & de rochers; un vent de Nord qui y régne conſtamment à la réſerve du Printems & de l'Automne, que les Méridionnaux & ceux de l'Eſt s'y font ſentir avec aſſez de violence, repouſſe les vaiſſeaux qui veulent y entrer, & ne leur permet pas d'aborder facilement au Suez. On eſt donc contraint de mouiller preſque tous les ſoirs ſur les côtes d'Arabie, dont la plus grande partie eſt de la dépendance des Rois de la Mecque. Les Arabes ſont maitres des eaux, & il ne ſeroit pas poſſible d'en avoir, s'il leur étoit défendu d'en apporter. Le Roi de la Mecque tire dix ou douze pour cent de toutes les marchandiſes, qui paſſent de Suez à Gedda, & de Gedda aux Indes; encore eſt-on fort heureux, quand à ce prix on peut ſe mettre à couvert de toute avanie. Or ce Prince n'eſtimeroit-il pas qu'on lui voleroit les droits de toutes les marchandiſes, qui paſſeroient à la vüe de ſes terres ſans paier? Sur ce pied-là, que n'auroit-on pas à appréhender de ſon reſſentiment, ſi quelques-uns de nos vaiſſeaux tomboient dans la ſuite entre les mains de ſes ſujets? Il ne manqueroit pas auſſi de ſe plaindre à la Porte de la diminution des doüannes de Gedda, dont la moitié lui appartient, tandis que l'autre eſt appliquée par la libéralité des Empereurs Ottomans, à divers uſages pieux qui regardent la Mecque. Ainſi quoique l'on pût repréſenter au contraire, il eſt probable que le zéle de maintenir les fondations faites en faveur de ce lieu, & la crainte de fortifier les Chrétiens dans une mer qui en eſt ſi voiſine, prévaudroit auprès des Miniſtres de la Porte.

Mais n'eût-on rien à craindre de ce côté-là, on rencontreroit des obſtacles inſurmontables du côté de l'Egypte même. En effet, on doit obſerver que ſa plus grande richeſſe vient du commerce de la mer Rouge. Ainſi dès qu'on parleroit d'y permettre un établiſſement pour les Marchands Chrétiens, les principaux négocians du pays qui ſont preſque tous Aſaphs, ou Janiſſaires, ou du moins ſous la protection de ces différens Corps, dont ils achetent l'appui d'une partie des profits qu'ils font à ce commerce, ne manqueroient pas de s'oppoſer fortement à ce deſſein. Un Bacha auroit beau le favoriſer. J'ai déja

fait voir ailleurs qu'un Bacha du Caire ne peut rien que du conſentement des différens Corps de milices, qui dans ce pays-ci ſont ſans ceſſe occupés des vües de leurs intérets. Il ne faut pas penſer d'ailleurs qn'on pût ſi aiſément gagner la protection d'un Bacha, en lui repréſentant les avantages qui lui viendroient de deux ou trois pour cent, qu'il tireroit ſur toutes les marchandiſes qu'on feroit paſſer par l'Egypte. J'ai déja averti que les Turcs aiment mieux l'œuf du jour que le poulet du lendemain. Ordinairement ils comptent peu ſur l'avenir, & les Bachas moins que tout autre, parce que d'un jour à l'autre, ils ſont expoſés à ſe voir dépoſés de leur emploi. Il faudroit donc leur parler de comptant, & laiſſer la conſidération des avantages à venir, qui groſſiroient les revenus du Grand Seigneur, à la modération des Miniſtres de S. H. Que ſi après avoir gagné un Bacha, on vouloit encore s'aſſurer de toutes les Puiſſances de l'Egypte, qui naturellement, & par leur propre intérêt, ſeroient indiſpoſées contre un pareil projet, il faudroit compter ſur des ſommes très-conſidérables. Enfin après une infinité de dépenſes, ce projet ſeroit encore expoſé à être renverſé par la moindre émotion qu'il ſeroit facile d'exciter ici, ou au Suez. Les prétextes ne manqueroient pas. La religion en fourniroit de plauſibles. On répandroit le bruit que nous cherchons à nous rendre maîtres de la mer Rouge, pour nous emparer de la Mecque; & tout ce qui ſuit d'une pareille opinion. Les motifs du bien public viendroient après; la ruine des doüannes du Grand Seigneur; tout le commerce entre nos mains. Envain proteſterions-nous, que nous n'apporterions aucunes marchandiſes pour l'Egypte; la crainte que cela n'arrivât, rendroit le mal déja préſent. On devroit s'attendre de même à des avanies fréquentes, & cela ſur le moindre prétexte; d'où il eſt naturel de conclure, que du côté de l'Egypte même, il ſeroit preſque impoſſible de réuſſir dans cette entrepriſe.

Moïens d'y réuſſir.

J'avoüe que ſi l'on pouvoit parer à ces plaintes, il ne ſeroit pas ſi difficile de remédier aux difficultés qu'on rencontreroit, comme je viens de le dire, dans la navigation de la mer Rouge. Elle n'eſt pas en effet auſſi étroite qu'on nous la décrit. Ainſi avec quelque pratique qu'on acquereroit inſenſiblement, on pourroit tenir la mer la nuit comme le jour, naviger à vent contraire, ce que les Turcs ne font pas, & enfin choiſiſſant une

conjoncture ſavorable, paſſer des derniéres terres de l'Hyémen au deſſus de Gedda, juſqu'à celles qui dépendent directemens du Grand Seigneur, ſans avoir beſoin de faire de l'eau. Ce trajet n'eſt pas de deux cens cinquante milles. On peut d'ailleurs mouiller par-tout en ſureté, n'y ayant aucunes forteresſes ſur les côtes, & le fond étant bon par-tout. La mer Rouge eſt auſſi fort douce, & n'eſt point ſujette à aucune tempête violente. S'il s'y trouve des courants qui ramenent vers ſon embouchure, il y en a d'autres qui portent au contraire. La terre outre cela jette des vents dont il eſt aiſé de profiter. Enfin on pourroit encore cotoier le rivage de l'Ethiopie, auſſi-bien que celui d'Arabie, & étudier par la pratique les avantages, ou déſavantages des lieux & des ſaiſons.

La poſſibilité de ce projet s'eſt juſtifiée par l'arrivée d'un vaiſſeau Indien, qu'on vit il y a quelque tems, aborder en droiture au Suez, ſans avoir touché à Gedda. Il fut accueilli ici plus que favorablement, & pour l'engager à un ſecond voiage, & exciter les autres à tenter la même entrepriſe, il n'y eut ſorte de bons traitemens qu'il ne reçût de la part des Puiſſances. Un Bacha trouve ſon compte avec ces étrangers, & les marchands du pays y rencontrent auſſi leur avantage; mais ce ne ſeroit pas la même choſe avec nous, à moins que nous ne payaſſions les droits entiers, & que nous ne nous déſiſſions de nos marchandiſes ſur le pays même. En ce cas, tout changeroit de face du côté de l'Egypte. Les Bachas profiteroient conſidérablement de ce commerce par la dixme des effets qui leur reviendroit, & qui cependant, ſuivant l'eſtime ancienne, ſe réduiroit à cinq ou ſix pour cent. D'un autre côté, les négocians d'Egypte au lieu d'aller acheter les marchandiſes des Indes à la Mecque, & de les tranſporter ici par terre, comme ils font, pour s'exempter de paier la doüanne, parce qu'on ne leve aucuns droits ſur tout ce qui vient par la caravane de la Mecque, acheteroient bien plus volontiers ces mêmes marchandiſes au Suez, ou au Caire, ſi l'on aimoit mieux les y vendre en gros, que de les débiter en détail. Ce n'eſt en effet que dans ce dernier cas que la jalouſie ſubſiſteroit toute entiére, parce que par là on leur enléveroit un commerce qu'ils regardent comme leur étant abſolument propre.

Il eſt donc clair que comme dans l'exécution de ce projet,

qui tend à lier les Indes à l'Europe par le moïen de la mer Rouge, il ne ſeroit pas impoſſible de lever les obſtacles qu'on y rencontreroit, eu égard à la difficulté de la navigation ſur cette mer; ceux qui s'y oppoſeroient du côté de l'Egypte ne ſeroient pas non plus inſurmontables. Une ouverture que me fit le Kiaïa du Bacha, donneroit encore jour à les applanir. Dans une viſite que je lui rendois, cet Officier me propoſa de faire venir des bâtimens François au Suez; & ſur ce que je lui répondis, que cette démarche donneroit de l'ombrage & de la jalouſie aux marchands du pays, il m'aſſura qu'il ſe chargeroit lui-même d'applanir ces difficultés, & que pour l'entiére ſureté de ces vaiſſeaux, non-ſeulement il engageroit ces marchands à me donner caution qu'il ne leur ſeroit fait aucun tort, ni aucune avanie, mais me feroit même obtenir tous les commandemens néceſſaires. Je repartis qu'il ne m'étoit pas poſſible de m'engager à ce qu'il ſouhaitoit de moi; que ce commerce convenoit peu à la nation; qu'au reſte comme nous avions un établiſſement conſidérable dans les Indes, & que nous étions obligés de faire venir les marchandiſes que nous en tirions par la grande mer, dont la navigation n'étoit pas ſure en certaines ſaiſons de l'année, nous ne ſerions pas fâchés d'avoir au Suez une petite Tartane d'avis, pour faire paſſer ſurement à Surate & ailleurs des nouvelles, qu'on ne pouvoit y envoier en tout tems par l'Océan. Le Kiaïa accepta ma propoſition. Il me dit de faire venir la Tartane, & qu'il en répondoit ſur ſa tête. Le Bacha à qui je rendis viſite quelques jours après, & que cet Officier avoit d'abord inſtruit de toute notre converſation, comme d'une affaire qui pouvoit dans la ſuite leur rapporter des profits conſidérables, me dit en le quittant, qu'il avoit été informé du projet, dont j'avois parlé à ſon Kiaïa, & qu'il ſeroit bien aiſe de s'en entretenir avec moi.

Quoique je n'aye pas cru devoir ſuivre davantage cette affaire dans l'incertitude où j'étois, ſi la Cour donneroit dans ce projet, je ne doute pas cependant que ce petit eſſai ne pût dans la ſuite ouvrir la route à de plus grands deſſeins, & aſſurer enfin aux ſujets du Roi, le commerce de la mer Rouge. Pour y réuſſir, je crois qu'il ſeroit d'abord néceſſaire d'établir un François à Gedda, ſous prétexte ſeulement de veiller à la ſureté des lettres qu'on envoie à Surate, ou qui viennent de ce pays-là. Gedda, quoi-

qu'il y ait dans ce port un Bacha nommé par la Porte, ne laiſſe cependant pas d'être ſoumis aux ordres du Gouverneur d'Egypte. Les différens Corps de milices que le Grand Seigneur entretient dans ce pays-ci, y ont leurs Officiers, & y envoient une garniſon qui ſe releve tous les ans. De-là on peut raiſonnablement conclure, qu'un Conſul du Caire ſeroit en état de protéger un homme qu'il auroit établi dans ce lieu. On pourroit joindre à cet homme deux ou trois Religieux qui exerceroient la médecine. Par là ils ne manqueroient pas de ſe faire conſidérer, & la néceſſité que les habitans auroient de leur ſecours, affermiroit d'abord ce petit établiſſement. Cependant rien ne ſeroit plus naturel dans ces circonſtances que de mettre une Felouque ſur la mer Rouge, ſous prétexte de tirer d'Egypte les proviſions néceſſaires pour l'entretien de ce peu de François; & de cette felouque qui périroit dès qu'on le jugeroit à propos, naîtroit un bâtiment plus conſidérable capable de faire le voiage de Surate. Il ne s'agit point en pareil cas d'avoir égard aux riſques que pourroit courir ce petit vaiſſeau ſur les côtes de l'Arabie, ou à ce qu'il en couteroit pour ſoutenir l'établiſſement qu'on ſe propoſeroit de faire à Gedda. Quoiqu'il arrivât la dépenſe médiocre qu'on ſacrifieroit pendant quelque tems à l'entretien de deux ou trois perſonnes ſur cette côte, ne ſeroit pas inutile ſelon toutes les apparences. Quand elle ne rendroit pas dans la ſuite avec uſure l'argent qu'on y auroit emploié, la ſomme ne ſeroit pas aſſez conſidérable pour ne point vouloir riſquer de s'éclaircir à ce prix de ce qu'il y auroit à faire de ce côté là pour le commerce. Par là du moins on accoutumeroit les Turcs à voir nos bâtimens ſur la mer Rouge.

D'ailleurs, pourquoi ce projet ne réuſſiroit-il pas? Les Anglois vont à Moka, & même à Gedda; ils y ſont bien reçus. Il y a toutes les apparences du monde que les vaiſſeaux François n'y ſeroient pas regardés plus indifféremment. Un Conſul établi à Gedda les favoriſeroit, ſans qu'il parût deſtiné à les protéger, & trouveroit enſuite le moien de les faire paſſer juſqu'au Suez. Pour qu'on ne s'effarouchât plus d'eux, il ſuffiroit qu'un Bacha, qu'on auroit gagné, le voulût de la ſorte, & parût les y forcer. On pourroit encore arriver au même but par le moien des milices établies à Gedda, qui n'ayant pas toujours des bâtimens pour faire le voiage du Suez, demanderoient l'uſage de

nos vaiſſeaux, lorſque l'occaſion s'en préſenteroit. Pour écarter tout ſoupçon & toute eſpéce de jalouſie, on auroit ſoin de mettre les canons à terre, comme le pratiquent les vaiſſeaux Turcs, lorſqu'ils ſont entrés dans la mer Rouge. Rien ne gagne & n'apprivoiſe tant les hommes, que l'attention que l'on a à ſe conformer à leurs maniéres. D'ailleurs on n'auroit qu'un équipage peu nombreux; s'il étoit même néceſſaire, on perdroit ſur les nolis *; on éviteroit avec ſoin de ſe trouver en concurrence avec les Turcs, dans toutes les entrepriſes qu'on feroit; enfin on travailleroit à ſe rendre préférables à tous ceux qui navigent ſur cette mer, afin d'abolir inſenſiblement l'habitude de ſe ſervir de leurs bâtimens.

En ſe conformant exactement à ces regles, de quoi ne viendroit-on pas à bout? Les Turcs entretiennent ſur la mer Rouge environ vingt vaiſſeaux, preſque tous vieux & uſés, qui tous les ans font le voiage du Suez à Gedda, & de Gedda au Suez. Ces bâtimens, comme je l'ai déja dit, ſont ſans ponts, ſans canons, & ſans défenſe. Combien d'accidens ne peuvent pas arriver à une flotte ſi pitoiablement équippée, & qui pendant la plus grande partie de l'année n'a pas plus de ſept à huit matelots à bord de chaque vaiſſeau? Le moindre Corſaire, à qui il prendroit fantaiſie d'entrer dans la mer Rouge, conduit par un pilote de quelque peu d'expérience, l'iroit bruler juſques dans le port de Suez, où elle eſt à l'ancre pendant les mois de Janvier & de Février. Indépendamment même de cet accident, il eſt impoſſible qu'elle ſubſiſte encore long-tems, & qu'elle ne périſſe enfin de vieilleſſe. Or ſi ces bâtimens, qui ſont les reſtes d'une flotte beaucoup plus conſidérable, devenoient une fois inutiles, je mets en fait que rien ne ſeroit capable de les rétablir, tant à cauſe des dépenſes immenſes que demande la conſtruction des vaiſſeaux ſur cette mer, que des longueurs extrêmes qu'elle entraine néceſſairement avec elle. Que ſi dans une circonſtance ſi favorable nous avions des vaiſſeaux de ce côté-là, qui doute que les Turcs ne ſe portaſſent d'eux-mêmes à y avoir recours? Pour moi je ſuis perſuadé que dans une pareille conjoncture on pourroit les engager à nous accorder même des magaſins au Suez. Pourroient-ils remettre en de meilleures mains, un commerce qui leur feroit échappé ſans reſſource?

* Droit de paſſage ſur un vaiſſeau.

Quel avantage ne trouveroient-ils pas d'ailleurs dans cet établiſſement, puiſque par le moïen de nos vaiſſeaux ils pourroient paſſer commodément à la Mecque, & s'épargner les dangers & les fatigues de quatre-vingt jours de marche qu'ils ſont obligés de faire au travers des deſerts brûlans, où ils manqueroient des choſes même les plus néceſſaires à la vie, s'ils ne les portoient avec eux. C'eſt ainſi que la France pourroit réuſſir à ſe rendre maitreſſe du commerce de la mer Rouge, par le moïen de laquelle on pourroit recevoir en Europe les marchandiſes des Indes avec autant de ſureté que de promtitude, & faire paſſer aux Indes preſque ſans riſque & ſans frais tout ce qu'on y porte par l'Océan avec tant de peril & de dépenſe.

Je l'ai déja dit, les ſommes les plus conſidérables, les Catéchérifs les plus abſolus ne produiront jamais aucun effet, lorſqu'il s'agira d'introduire des nouveautés dans ce pays-ci; aulieu qu'on peut eſperer d'y réuſſir dans tout ce qu'on entreprendra, dès qu'on ſera aſſez habile pour feindre beaucoup d'indifference pour les choſes mêmes qu'on deſirera le plus. Il n'y a rien dont on ne vienne à bout avec les Turcs, lorſqu'on ſçait joindre habilement la patience avec la libéralité. Mais comme ils ſont fort attachés aux coutumes établies parmi eux, il faut uſer de beaucoup d'adreſſe pour détruire celles qu'on trouve contraïres à ſes deſſeins, & pour en inſinuer d'autres, qui y ſoient conformes. Pour réuſſir avec cette nation, il faut toujours s'y prendre d'une maniére imperceptible. Par cette conduite du premier pas on arrive infailliblement au ſecond, & le ſecond ne manque guéres de mener plus loin. Qui, par exemple, auroit jamais penſé il y a vingt ans, lorſque le peuple d'Alexandrie ſe ſouleva à la premiére balle de Caffé qu'on y embarqua pour Marſeille, qu'on y verroit un jour ſans le moindre murmure charger des vaiſſeaux entiers de cette marchandiſe? Rien n'eſt cependant plus commun aujourd'hui. Enfin puiſque les Chrétiens d'Egypte trafiquent librement à Gedda, pourquoi avec le tems les François ne pourroient-ils pas en faire de même, ſurtout ſi l'entrepriſe étoit conduite avec prudence, & que dans les commencemens principalement on évitât avec ſoin de donner aucun ſujet de jalouſie aux Marchands Mores?

Difficulté de tirer des chevaux d'Egypte.

Cette idée me fait penſer, que peut-être ne ſeroit-il pas non plus impoſſible de faire ſortir des chevaux d'Egypte. Cependant on

on doit être perſuadé que ce n'eſt pas une entrepriſe auſſi facile, qu'on pourroit le penſer, & que ſi on tentoit d'en venir à bout ouvertement, il n'y a point d'obſtacles auxquels on ne dût s'attendre de la part de la nation. Les Turcs, comme je l'ai déja dit, ſont ennemis des nouveautés plus qu'aucun autre peuple du monde. Il ſuffit qu'une coutume ne ſoit point en uſage parmi eux; c'en eſt aſſez pour que ſous main ils mettent tout en œuvre pour traverſer les deſſeins de ceux qui travailleroient à l'introduire. C'eſt ce que j'ai éprouvé moi-même au ſujet de quelques chevaux que j'avois deſſein de faire paſſer en France. J'ai parlé ailleurs des liaiſons intimes que j'avois avec Iſmaël Bacha du Caire. Je lui fis demander un commandement pour embarquer ſeulement deux chevaux; mais malgré l'amitié dont il m'honoroit, mes Drogmans, que j'avois chargés de cette commiſſion, n'en purent tirer d'autre reponſe, ſinon qu'il me l'accorderoit volontiers pour un nombre beaucoup plus conſidérable, ſi l'uſage du pays pouvoit le permettre. Achmet Aga Kiaïa des Janiſſaires ne put de même obtenir d'ordre pour en faire embarquer un, dont il avoit deſſein de faire préſent à la Cour. Enfin lorſque j'ai fait preſſentir ſur le même ſujet le Bacha, qui gouverne aujourd'hui l'Egypte, il n'a jamais donné que des réponſes genérales, qu'il étoit de mes amis, & qu'il me ſerviroit dans l'occaſion.

On voit par-là que ſans un Catéchérif de la Porte il n'y a aucun lieu d'eſperer de pouvoir jamais tirer ouvertement des chevaux de l'Egypte. Il ne reſte donc plus pour y réuſſir, que d'uſer d'adreſſe, & de prendre des voies indirectes. S'il ne s'agiſſoit, par exemple, que d'un cheval, ou de deux, on en viendroit peut-être à bout, lorſque les vaiſſeaux du Roi moüillent au Biquier. Avec trente ou quarante piaſtres on gagneroit l'Aga, qui commande dans cette petite forteresſe; & la nuit on ſe rendroit au rivage avec la chaloupe, dans laquelle on embarqueroit les chevaux qu'on voudroit faire paſſer en France. Cependant comme il ſeroit néceſſaire de les faire venir de Roſette juſques-là, je ne vois pas que cette voie ſoit pratiquable. Il faudroit pour cela trouver à les remettre à Roſette, ſans donner aux Turcs aucun ſujet de ſoupçon; & cette ſeule précaution me paroît auſſi difficile que tout le reſte.

Voies différentes d'y parvenir.

J'avoue que tous les ans on pourroit embarquer ouvertement trois ou quatre chevaux au Biquier, lorſqu'il s'y trouve des vaiſ-

ſeaux François en charge pour Tunis, ou pour Alger. Rien ne ſeroit alors plus facile que de faire paroître un Turc, qui les feroit paſſer ſous ſon nom, ſous pretexte de les conduire au Bey, ou au Roi de ces différentes places. Le Kiaïa des Janiſſaires s'eſt offert lui-même à me rendre ce ſervice, lorſque l'occaſion s'en preſenteroit. La difficulté conſiſteroit à gagner le Capitaine François, & je ne ſçai ſi on en viendroit aiſément à bout. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il ne s'expoſeroit pas légérement aux riſques qu'il croiroit courir en embarquant ces chevaux, & qu'il ne les embarqueroit même qu'avec peine, à cauſe de la quantité d'eau, dont il ſeroit obligé de faire proviſion pour eux ſur un bord, où il auroit d'ailleurs grand nombre de paſſagers Turcs.

Cela ſuppoſé, il me ſemble que la voie la plus ſure & la plus facile, pour tirer des chevaux de ce pays, ſeroit d'en charger une barque entiére à Aléxandrie, ou à Damiette. Il ne ſe paſſe point d'année, qu'il ne ſe trouve ici pluſieurs perſonnes de conſidération, qui noliſent des vaiſſeaux François pour les tranſporter à Conſtantinople. Souvent ils embarquent des chevaux ſur le même vaiſſeau, qui les porte; Quelque fois auſſi, lorſqu'ils en ont un nombre conſidérable, ils loüent des barques particuliéres pour les paſſer en même tems. Or il n'y a aucun de ces Seigneurs, qui pour avoir un vaiſſeau à meilleur marché, & obliger le Capitaine, ne ſe prêtât volontiers à couvrir l'embarquement de quinze ou vingt chevaux. On les mettroit ſur une barque particuliére, & ce Seigneur paroîtroit la noliſer ſous ſon nom comme le vaiſſeau. Peut-être auſſi le Bacha accorderoit-il ſon commandement pour embarquer des chevaux, ſi on lui faiſoit entendre qu'ils fuſſent deſtinés pour l'Ambaſſadeur de Sa Majeſté à Conſtantinople. Quoiqu'il en ſoit, quand toutes ces voies manqueroient, on pourroit toujours avoir recours à la Caravane, qui tous les ans retourne par terre à Tripoli. Par-là il ſeroit aiſé de faire ſortir d'ici tel nombre de chevaux qu'on voudroit, ſans donner aucun ombrage, en les confiant, comme cela s'eſt autrefois pratiqué, à des Arabes, dont on auroit ſoin de prendre auparavant toutes les aſſurances poſſibles.

Les chevaux ne coutent ici que ſept à huit ſols par jour de nourriture; ce qui en faciliteroit l'emplette, au cas qu'on voulût en faire paſſer un grand nombre en France. En effet pour cacher ce deſſein à la nation, il ſeroit neceſſaire d'uſer d'une gran-

de précaution, & de ne les acheter que l'un après l'autre. Une emplette nombreuſe faite toute à la fois ne pourroit guéres manquer d'effaroucher les eſprits; pour les endormir & s'épargner les riſques de voir échoüer ſon projet, il ſeroit à propos de le conduire ſans bruit & inſenſiblement. Lorſqu'on ſe ſeroit fourni d'un nombre de chevaux un peu conſidérable, je pourrois en prendre une partie ſous mon nom, & quelqu'un de mes amis ſe chargeroit du reſte. En tout cas, ſi le nombre faiſoit ombrage, on en ſeroit quitte pour dire qu'on les achete par ordre de l'Ambaſſadeur de France. Au reſte je ne dois pas oublier d'avertir, que ſi on vouloit des chevaux de ce pays-ci, il ſeroit bon d'y envoyer des mords de France. Ceux dont on ſe ſert ici ſont trop rudes, & ne ramenent point la tête des chevaux.

Telles ſont, Monſieur, les idées qu'un long ſéjour dans ce pays, joint à un peu d'experience du génie & de la façon de penſer & d'agir des peuples qui l'habitent, m'a données ſur le commerce qui ſe fait en Egypte, & ſur l'utilité que les ſujets de Sa Majeſté pourroient en tirer pour l'avantage du roïaume. Je ne chercherai point à me juſtifier de vous avoir entretenu ſi longtems d'une matiére que tout autre jugeroit peut-être peu intereſſante. Votre curioſité embraſſe tout, auſſi bien que votre génie. Je ſuis, &c.

Au Caire ce .....

LETTRE DERNIÉRE.

DESCRIPTION DES CARAVANES,

Et en particulier de celle qui part tous les ans de l'Egypte pour le pélerinage de la Mecque ;

Avec des remarques ſur cette ville & ſur celle de Médine, ſur le tombeau de Mahomet, ſur la maiſon d'Abraham, &c.

J'ETOIS au bout de ma carriére, lorſque vous m'avez obligé, Monſieur, de remettre encore une fois la main à la plume. Ce que je vous ai dit dans ma Lettre précédente de ces Caravanes nombreuſes, qui de différentes parties de l'Aſie & de l'Afrique viennent tous les ans faire le commerce en Egypte, vous a fait naître la curioſité de connoître plus particuliérement ce que c'eſt que ces aſſociations différentes, les diverſes routes qu'elles tiennent pour ſe rendre dans ce pays, les dangers qu'elles ont à courir dans ces longs & pénibles voiages, & les ſecours qu'elles trouvent dans leur nombre, ou dans leur induſtrie. Avouez, Monſieur, qu'en exigeant de moi que j'entre dans un ſemblable détail, vous cherchez peu à ménager ma complaiſance. En effet tant de relations ont parlé des Caravanes, qu'il ſemble inutile de retoucher cette matiére. Combien de voiageurs ont traité de l'ordre de leur marche & de leurs campemens, des régles qui s'obſervent dans ces compagnies, & des avantages réciproques que tirent les unes des autres les différentes perſonnes qui les compoſent ? Il eſt vrai qu'à ces deſcriptions générales il y en a peu, je penſe, qui ayent joint un détail particulier de ce que vous déſirez ſçavoir. C'eſt des Caravanes particuliéres

qui viennent en Egypte, que vous ſouhaitez d'être inſtruit; & peut-être regardez-vous ce ſujet comme faiſant partie de l'obligation que je me ſuis impoſée de vous ſatisfaire ſur tout ce qui a quelque rapport avec un pays ſi célébre. Il eſt juſte, Monſieur, de remplir mes engagemens. Cette matiére me fournira peut-être encore l'occaſion de vous entretenir de certaines particularités, que vous trouverez curieuſes & aſſez nouvelles.

Des avantages que l'on trouve dans les Caravanes.

Les Caravanes ne ſont autre choſe que des aſſociations de pluſieurs perſonnes, marchands, ou voiageurs, qui voulant tous arriver au même terme, ſe réuniſſent pour faire enſemble la même route. Sur cette ſeule idée, on conçoit d'abord que l'agrément a été le premier principe de ces ſortes d'aſſociations. Il y a peu de perſonnes en Europe, qui n'ayent quelquefois éprouvé l'ennui que l'on trouve à voiager ſeul, & le plaiſir que l'on goute au contraire, lorſque dans une longue route, on a le bonheur de rencontrer compagnie. Que ſeroit-ce, ſi ces ſortes de perſonnes avoient jamais été obligées de voiager en Aſie, ou en Afrique? En Europe les routes ſont diverſifiées, & toujours bordées de prairies, ou de campagnes cultivées, de collines fertiles, de villages & de hameaux très peuplés. Tant d'objets divers diſſipent l'eſprit, & amuſent du moins un moment. On peut même ſe flatter qu'au bout de deux ou trois jours de marche, on rencontrera quelque ville. Enfin je pourrois ajouter qu'on n'y voiage preſque jamais abſolument ſeul, ſur-tout dans les grandes routes. En Orient au contraire, rien ne diſſipe les regards, rien ne réjouit l'imagination. Jamais pays ne fut plus propre à favoriſer la plus légére diſpoſition qu'on pourroit avoir à la méditation, c'eſt-à-dire, à la mélancholie. Ce ne ſont de toutes parts que montagnes arides, que plaines ſtériles & à perte de vüe, que campagnes inhabitées. A peine au bout de pluſieurs journées de chemin peut-on ſe flatter de rencontrer quelque miſérable cabane. Conçoit-on bien l'ennui mortel, auquel ſe livreroit un voiageur, qui au milieu de ces vaſtes déſerts pourroit avec quelque fondement ſe regarder comme le ſeul Etre vivant qui fût ſur la terre?

Cependant on peut dire que l'agrément n'eſt pas la plus forte raiſon qui engage les voiageurs à ſe réunir, pour traverſer de compagnie ces pays incultes & inhabités. Comme il s'en trouve

peu parmi eux d'aſſez puiſſans pour ſe procurer par eux-mêmes les ſecours dont ils peuvent avoir beſoin dans ces ſolitudes, la néceſſité de s'aider réciproquement les uns les autres dans les dangers extraordinaires auxquels ils peuvent être expoſés, tels que ſont ceux de manquer d'eau, ou de vivres, eſt ſans doute le principal motif qui les oblige à s'aſſocier de la ſorte. En effet, comme ils ne manquent jamais de ſe fournir dans les caravanes, de clefs, & d'autres inſtrumens propres à creuſer des puits dans les ſables, il eſt évident que des hommes nombreux qui travaillent de concert pour repouſſer le danger éminent que le manquement d'eau produit, y réuſſiſſent bien plutôt que deux ou trois particuliers, qui ſouvent ne pourroient en venir à bout dans un tems aſſez court pour ſe ſouſtraire à la mort. Quelque mauvaiſe que ſoit l'eau de ces puits, dans ces extrémités elle ne laiſſe pas de ſuppléer à la bonne. Il eſt de même très-naturel que dans une caravane nombreuſe il ſe rencontre toujours quelque particulier qui faſſe plus de proviſions qu'il n'eſt néceſſaire pour arriver ſans beſoin aux lieux où l'on peut recouvrer des vivres, ſoit par une précaution ſurabondante, ou même dans la vûe d'en retirer quelque profit, en les revendant à ceux qui pourroient en manquer.

Enfin outre ces avantages, on en trouve encore un très-conſidérable dans les caravanes; c'eſt d'être en état de ſe défendre des entrepriſes des voleurs. On ſçait que dans l'Orient les voiageurs ne ſont point expoſés à de plus grand danger que celui d'être attaqués par les Arabes. Ces peuples vagabonds courent ſans ceſſe la campagne & les déſerts, & font rarement quartier à quiconque ne ſe trouve pas en état de leur faire tête. Combien de voiageurs & de marchands ont perdu par leurs mains les biens & la vie! Or on conçoit facilement quel avantage on a dans les caravanes, pour ſe délivrer de ces périls. Comme on eſt en grand nombre, on peut plus aiſément veiller ſur les démarches de ces troupes de brigands qui ne manquent guéres de voltiger ſur les grandes routes, & d'éviter leurs ſurpriſes. Si malgré cela on eſt attaqué, on ſe trouve du moins diſpoſé à les recevoir, & à les repouſſer avec moins de peine. Dans ces occaſions le déſir de défendre ſes biens & ſa vie, joint à l'eſpérance d'avoir le deſſus, donne du cœur aux plus timides. On s'anime, on s'encourage les uns les autres; & ſi dans une

compagnie de trois ou quatre cens marchands la plus grande partie eſt ſans armes, il s'y en trouve toujours beaucoup qui en ſont fournis, ſur-tout de ſabres & de mouſquets. Il n'en faut pas davantage pour faire tête aux Arabes, qui eux-mêmes ne ſont pas mieux armés.

Tels ſont les avantages qui depuis un certain tems ont rendu l'uſage des caravanes ſi fréquent dans tout l'Orient. Mon deſſein eſt uniquement de vous entretenir de celles qui ont quelque rapport à l'Egypte. Je commence par la caravane de Nubie.

De la caravane de Nubie.

J'ai déja parlé ailleurs des radeaux, à la faveur deſquels les peuples de la Nubie franchiſſant ces caſcades épouventables que le Nil forme dans ſon cours, ſe rendent en Egypte en ſuivant toujours le cours de ce fleuve. Il ſe trouve même quelques Nubiens, qui indépendamment de ces radeaux viennent ici à pied, en cotoïant toujours les rivages du Nil, ſans jamais s'en écarter. On s'étonnera ſans doute que ces malheureux ayent aſſez de courage pour ſupporter les fatigues d'un voïage auſſi pénible, que doit l'être celui-là. Cependant j'eſpere qu'on ne ſera pas moins ſurpris d'apprendre la route qu'on tenoit autrefois, pour paſſer d'Egypte en Nubie & de Nubie en Egypte, avant qu'on eût trouvé la voie des caravanes. Alors depuis Dongola juſqu'ici on deſcendoit, & on remontoit le Nil en batteau malgré ces cataractes affreuſes, dont j'ai parlé en traitant du cours de ce fleuve. Pour y réuſſir on avancoit les bateaux le plus proche des cataractes qu'il étoit poſſible. Là on les déchargeoit de toutes les marchandiſes, qui y étoient embarquées, & pluſieurs hommes prenant ſur leurs épaules ces batteaux qu'on faiſoit exprès fort petits & fort légers, les tranſportoient de la ſorte juſqu'au deſſus de la cataracte, tandis que d'autres ſe chargeoient des marchandiſes qu'ils rendoient au même endroit. On rechargeoit enſuite les batteaux; on les remettoit ſur le Nil, & on paſſoit ainſi de cataracte en cataracte, juſqu'à ce qu'on fût parvenu à les franchir toutes. La même choſe ſe pratiquoit à l'égard des batteaux, qui deſcendoient en Egypte. C'eſt ainſi que les Sauvages de l'Amérique navigent ſur le fleuve S. Laurent, dont le cours, ainſi que celui du Nil, eſt embaraſſé de ſauts fréquens & très dangereux. On conçoit ſans peine qu'outre les longueurs & les fatigues inſéparables de cette route, elle emportoit néceſſairement une dépenſe très conſidérable.

Aujourd'hui on a trouvé un chemin beaucoup plus court, en faiſant paſſer par les deſerts de Nubie en Egypte, & réciproquement d'Egypte en Nubie les marchandiſes ſur des chameaux. La caravane de Nubie vient deux fois par an en Egypte, & part de Gary, lieu ſitué ſur la rive gauche du Nil à trois ou quatre journées en deça de Dongola. C'eſt-là que les Marchands de Sannar capitale du Fungi, ceux de Gondar capitale de l'Ethiopie, & pluſieurs autres de divers endroits de l'Afrique, s'aſſemblent dans un certain tems qu'ils ſçavent convenir à leur marche. A ſon départ de Gary la caravane quittant les bords du Nil, & s'enfonçant dans les deſerts de la Libye, qu'elle traverſe, arrive en treize journées de marche à une vallée d'environ trente lieües d'étendüe. Cette vallée, qui va preſque du Nord au Sud, eſt couverte de palmiers & très bien cultivée, parce qu'on y trouve de bonne eau, en creuſant ſeulement un pied dans la terre. C'eſt une eſpéce de prodige que de rencontrer cette langue de terrain fertile au milieu des ſables & des deſerts arides, qui l'environnent. Après quelques jours de repos dans cet agréable ſéjour, la caravane paſſe un jour entier entre des montagnes eſcarpées, & dans un chemin uni & fort étroit. Delà elle arrive à une gorge de montagne, par où traverſant cette chaine, dont j'ai parlé, qui régne le long du Nil du côté de la Libye, elle ſe rend enfin à Manfelout ville de la haute Egypte, où les droits du Prince ſe payent en eſclaves noirs, & où la caravane rejoint le Nil pour la premiére fois depuis ſon départ de Gary.

Comme depuis leur départ de cet endroit de la Nubie ces caravanes ſont obligées de marcher ſept jours entiers dans des deſerts ſi arides, qu'il n'eſt pas poſſible d'y trouver ſeulement une goute d'eau, il faut néceſſairement que les chameaux qu'elle a à ſa ſuite paſſent tout ce tems là ſans boire. Ce n'eſt pas qu'on ne faſſe proviſion d'eau avant que de ſe mettre en marche; mais le peu dont on s'eſt chargé eſt réſervé pour l'uſage des hommes & de quelques mules, qu'il faut abreuver de tems en tems, ſi on ne veut pas qu'elles périſſent.

Maniére d'accoutumer les chameaux à endurer la ſoif.

Il eſt aiſé de s'imaginer combien doivent ſouffrir alors ces animaux, qui outre le poids qu'ils portent, ſont continuellement expoſés à un Soleil ardent, qui redouble leur ſoif, & ne marchent que dans des ſables brulans, dont la chaleur eſt inſupportable. Auſſi après une ſi pénible route ſont-ils dans un état à faire

faire pitié. La maniére dont on s'y prend pour leur rendre cette ſoif ſupportable eſt curieuſe & ſinguliére. Comme la vie des chameaux eſt très longue, & dure ordinairement juſqu'à cinquante ans, quelquefois même juſqu'à ſoixante, les peuples de l'Orient à qui ces animaux ſont très utiles pour le tranſport des marchandiſes, commencent de bonne heure à les dreſſer de maniére qu'ils puiſſent aiſément ſupporter dans la ſuite les plus grandes fatigues. Dans cette vûe ils ne les font jamais boire qu'une fois par jour, dans les endroits même où ils auroient la commodité de le faire plus ſouvent, afin de les accoutumer dès leur naiſſance à être ſobres à cet égard. Mais lorſqu'il s'agit d'un voïage, où l'on ſçait qu'on ne trouvera point d'eau pendant une certaine quantité de jours, comme dans celui dont il eſt ici queſtion, on les y prépare long-tems avant le départ par une abſtinence encore plus grande. On commence d'abord par ne les faire boire que tous les deux jours; on pouſſe enſuite cette abſtinence juſqu'à trois, à quatre, à cinq, & à ſix jours, enfin juſqu'à ſept; & lorſqu'on eſt venu à bout d'accoutumer ces animaux à ſupporter la ſoif juſqu'à ce terme, la caravane ſe met en marche. Il eſt certain que ſans cette reſſource, il ne ſeroit pas poſſible de voïager en Afrique, ſurtout du côté par où cette partie du monde confine à l'Aſie, dont elle eſt ſéparée par des deſerts affreux & de vaſtes ſolitudes toujours arides. Enfin au bout de ſept jours la caravane arrive dans un endroit, où en creuſant un peu dans le ſable, on trouve une eau aſſez mauvaiſe, & d'un goût aigrelet. Cependant quelque mauvaiſe qu'elle ſoit, on ne laiſſe pas d'en donner aux chameaux. Les hommes même ſont obligés d'en boire faute d'en avoir de meilleure, & d'en faire même proviſion pour trois autres jours qu'ils ont encore à paſſer dans des deſerts, où l'eau n'eſt pas moins rare.

Dangers de cette caravane.

Les incommodités d'une route ſi pénible ſont ſans doute aſſez grandes, pour engager à plaindre ceux que leur état oblige de s'y expoſer. Cependant ce n'eſt encore rien en comparaiſon des dangers qu'ils ont à courir à chaque inſtant. Ils ſont tels, que ſouvent ils ont fait périr des caravanes entiéres. Le premier de ces dangers eſt, que les caravanes étant obligées de traverſer des plaines immenſes de ſable, où il n'eſt pas poſſible de remarquer aucune trace de chemin, ſi leurs conducteurs, que les Arabes appellent *Experts*, viennent à s'égarer dans ces routes inconnües,

il eſt impoſſible que la proviſion d'eau néceſſaire pour les conduire en droiture au terme où elles devoient en trouver de nouvelle, ſuffiſe pour ce retardement, qui les éloigne ſouvent de pluſieurs journées. On voit donc d'abord les mules, les mulets, & les chevaux, privés du rafraichiſſement qui leur eſt néceſſaire pluſieurs fois le jour, expirer dans ces déſerts brulans de ſoif & de laſſitude. Les chameaux même malgré leur ſobrieté ont bientôt après le même ſort, & les hommes errans dans ces ſolitudes affreuſes périſſent ſouvent juſqu'au dernier, avant que d'avoir pû trouver une goutte d'eau pour appaiſer leur ſoif, & éloigner la mort qui les enleve les uns après les autres.

Le danger eſt encore infiniment plus grand, lorſque le vent de Midi vient à s'élever dans ces déſerts. Le moindre mal qu'il puiſſe faire, c'eſt de deſſécher les outres, ou peaux de bouc remplies d'eau, dont on a ſoin de faire proviſion dans ces voiages, & de priver ainſi les hommes & les animaux de l'unique reſſource qu'ils puiſſent avoir contre ſes ardeurs brulantes. Ce vent, que les Arabes appellent empoiſonné, va même juſqu'à étouffer ſur le champ ceux qui ont le malheur de le reſpirer; enſorte que pour ſe garantir des pernicieux effets de ce vent de feu, on eſt alors obligé de ſe jetter promptement contre terre, le viſage attaché ſur ces ſables brulans, dont on eſt environné, & de ſe couvrir la tête de quelques linges, ou de tapis, de peur d'avaler par la reſpiration, la mort certaine qu'il porte partout avec lui. Encore eſt-on trop heureux lorſque ce vent, toujours d'ailleurs très-violent, n'éleve point de ces tourbillons de ſables, qui obſcurciſſant l'air, ôtent aux conducteurs la connoiſſance de leur véritable route. Il s'eſt trouvé quelquefois des caravanes entiéres enſévelies ſous le poids des ſables, dont ce vent eſt ſouvent chargé; & on n'a découvert les cadavres de tant d'hommes & d'animaux engloutis par ces déluges de pouſſiére, que lorſqu'après pluſieurs années un vent oppoſé avoit repouſſé les ſables d'un autre côté. Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que ces corps qui dans les ardeurs de ces ſables s'étoient toujours conſervés auſſi entiers qu'au moment qu'ils avoient péri, avoient d'ailleurs acquis une légéreté qui permettoit à un homme d'enlever d'une main le corps d'un chameau, dont le poids eſt ordinairement de trois à quatre cens livres, & qui n'en peſoit pas alors une vingtaine. Tant de dangers ne ſont-ils pas capables de faire frémir? Les

mêmes fatigues, les mêmes perils ſe rencontrent dans le retour Eſt-il poſſible qu'il ſe trouve des hommes aſſez hardis pour braver ainſi mille morts? Eſt-il poſſible que l'amour du gain & l'interêt trouvent des hommes aſſez diſpoſés à ſe laiſſer aveugler par la paſſion de s'enrichir, pour s'aller jetter eux-mêmes au milieu de tant de précipices dans l'eſpérance de la ſatisfaire?

Des autres caravanes de l'Afrique.

La caravane de Nubie n'eſt pas la ſeule, qui de l'intérieur de l'Afrique vienne faire le commerce en Egypte. Pluſieurs autres y abordent, comme je l'ai dit, par le côté des pyramides & du Faoumé, & apportent ici les mêmes marchandiſes. Tous les ans on en voit arriver une très nombreuſe du roïaume de Tripoli, à laquelle ſe joignent les marchands d'Alger, de Tunis, & de Maroc, auſſi bien que ceux qui veulent faire le pélerinage de la Mecque. Comme par le moïen des Lunes ils ſçavent le tems précis auquel la caravane du Caire doit partir pour ce voïage, ils ne manquent pas de ſortir de leurs pays plutôt, ou plus tard, ſelon la longueur de la route qu'ils ont à faire. Cette caravane ſe trouve beaucoup affoiblie au retour, parce que la plus grande partie des Marchands de Maroc, de Tunis, d'Alger, & de Tripoli, qui étoient venus par terre avec de l'argent ſeulement, ou des marchandiſes très fines, ayant employé leurs effets à la Mecque en marchandiſes des Indes, qui ſont de volume, s'embarquent à Aléxandrie, & retournent par mer à Alger.

Des caravanes de Syrie.

Il vient auſſi tous les ans en Egypte pluſieurs caravanes de la Syrie. Celles-ci n'ont rien de certain ni de fixe, ſoit pour le tems du départ, ſoit pour celui de leur arrivée. Du reſte le voïage n'eſt pour elles, ni ſi pénible, ni ſi dangereux que pour les autres caravanes, parce que les déſerts qui ſéparent ces deux régions, n'ont pas plus de trois journées de traverſe, & que l'eau n'y eſt pas rare. On rencontre même ſur cette route pluſieurs caravanſeras avec des fondations, pour fournir gratuitement aux voïageurs le pain & la viande qui leur ſont néceſſaires, & aux bêtes de charge, ou de monture, l'orge & la paille, dont elles ont beſoin.

On trouve de ſemblables marques de la charité des Turcs dans toute l'étendüe de leur empire; & l'on peut dire à la loüange de cette nation, que de tous les peuples de la terre, il n'y en a point qui rempliſſent mieux les devoirs ſacrés de l'hoſpitalité. L'Empereur Mahomet IV. avoit fait bâtir de ces ca-

ravanſeras de diſtance en diſtance, depuis Conſtantinople juſqu'à Damas, & leur avoit aſſigné à tous pour leur entretien des revenus conſidérables. Là tout voiageur, Chrétien, Juif, ou Mahométan, eſt également bien reçu. On y trouve tout ce qui eſt néceſſaire non-ſeulement aux beſoins, mais encore à l'agrément de la vie. Pluſieurs de ces logemens publics ſont même accompagnés de bains, dont il y en a quelques-uns où l'eau eſt amenée par des acqueducs de trois & quatre lieües de longueur. Cette inclination au reſte n'eſt point particuliére en Turquie aux ſeuls Souverains. Les Grands de l'Empire, les gens riches, de ſimples particuliers ſe font une loi d'emploier une partie conſidérable de leur bien à des fondations pareilles. Si par le malheur de la naiſſance la religion ne trouve pas là ſon compte, l'humanité du moins a lieu d'être bien ſatisfaite. De tels exemples devroient nous faire ſouvenir, que quoiqu'il s'en faille infiniment que nous n'en faſſions autant, notre profeſſion nous oblige à beaucoup plus.

On conçoit par là que les voiages qui ſe font par ces derniéres caravanes, ne ſe reſſentent en rien des fatigues & des incommodités inſéparables de celles dont j'ai parlé d'abord. Ils ont même tous les agrémens qu'on peut ſouhaiter, ſur-tout pour les perſonnes riches. Les chameaux qui portent quatre ou cinq cens peſans, ſont d'une très-petite dépenſe. Ainſi à la faveur de cinq ou ſix de ces bêtes de charge, les gens aiſés peuvent ſans riſquer beaucoup faire porter des tentes, où ils ont des chambres pour eux, d'autres pour les domeſtiques, un lieu particulier pour faire la cuiſine, un autre endroit qui ſert de Divan, & où l'on reçoit les viſites, des lits, ou ſofas pour repoſer, en un mot tout ce qui peut contribuer aux aiſes & aux commodités de la vie. Il faut avoüer au reſte qu'elles ont des bornes fort limitées chez les Turcs, qui dans leurs voiages ſur-tout, de quelque condition qu'ils ſoient, vivent d'une maniére très-frugale. En effet du biſcuit qui leur tient lieu de pain, du ris avec de la graiſſe de mouton pour l'aſſaiſonner, du bœuf qu'ils gardent dans des pots, & une taſſe de caffé à la fin du repas, ſuffiſent aux plus délicats pour faire bonne chére. Cependant lorſqu'ils trouvent des moutons, ou des poules à acheter, ce qui n'eſt pas rare dans la Syrie, & dans toute la Turquie en général, ils en augmentent volontiers leur ordinaire.

On porte auſſi pour les beſoins preſſans, de la chair de buffle & de chameau ſechée au Soleil, ſur-tout lorſqu'on fait le voiage de la Mecque. Cette chair, dont j'ai gouté, & dont les troupes du Grand Seigneur uſent dans les marches & dans les campemens, n'eſt point déſagréable. Elle vaut certainement beaucoup mieux que les viandes ſalées qu'on donne à nos équipages, qui gâtent le ſang, & produiſent le ſcorbut.

De la Caravane de la Mecque.

Telles ſont, Monſieur, les plus fameuſes caravanes qui paſſent en Egypte pour y faire le commerce. Ce ſont ces aſſociations nombreuſes de marchands étrangers, qui par les effets précieux qu'ils apportent dans ce pays, en font, comme je l'ai dit ailleurs, un des roïaumes des plus riches & des plus floriſſants du monde. Je ne m'arrêterai point à vous faire le détail des différentes marchandiſes qui entrent en Egypte par chacune de ces caravanes. Je vous en ai déja entretenu dans ma lettre précédente, & il n'eſt pas, je crois, néceſſaire que je m'étende davantage ſur cet article. Je viens à une matiére plus intéreſſante, & qui ſans doute ſatisfera davantage votre curioſité. Je parle de cette célébre caravane, qui part tous les ans de l'Egypte pour la Mecque. Perſonne n'ignore la vénération profonde que toutes les nations ſoumiſes à la Loi de Mahomet ont pour cette ville. On ſçait que les vœux les plus ardens de tous ces peuples ſont d'en faire le pélerinage; que l'Alcoran leur en a fait même un précepte; que dans la vüe d'accomplir ce commandement formel de leur Prophête, & de ſatisfaire à leur dévotion particuliére, on voit partir chaque année de l'Aſie & de la Turquie Européenne, des troupes nombreuſes de pélerins qui s'eſtiment trop heureux d'expoſer leur vie aux dangers des routes les plus périlleuſes, pour pouvoir jouir une fois avant la fin de leurs jours, de la vüe d'un lieu que la ſuperſtition Mahométane a rendu ſi reſpectable; qu'enfin ceux qui ont le bonheur d'en revenir, ſont dans la ſuite regardés par tous leurs compatriotes comme des ſaints. Les Turcs en Afrique, & en Egypte particuliérement, ne ſont pas moins zélés qu'ailleurs pour ce fameux pélerinage. Tous les ans on voit arriver au Caire de Fez, de Maroc, de Tunis, d'Alger, de Tripoly, & des autres régions les plus reculées de la Barbarie, des peuples nombreux, qui ne traverſent des pays immenſes que dans le déſir de faire ce voiage. A ces pélerins ſe joignent ceux que fournit l'Egypte, dont le nom-

bre n'eſt pas moins conſidérable. C'eſt de ces peuples différens réunis pour ce voiage fameux, que j'entreprends de vous entretenir. Avouez, Monſieur, que cette matiére mérite que j'entre dans un plus grand détail, puiſqu'elle ne peut manquer de me fournir quelques particularités aſſez curieuſes.

De la route qu'elle tient.

Quoique le pélerinage de la Mecque ait pour objet principal l'exécution d'un précepte abſolu impoſé à tous les peuples Mahométans, l'intérêt ne laiſſe pas d'y avoir auſſi quelque part. Comme les négocians trouvent de grands avantages à ſe charger des marchandiſes des Indes, dont la foire, qui ſe tient tous les ans dans cette ville à la fête du petit Beiram, eſt toujours abondamment fournie, il n'y en a aucun qui n'entreprenne volontiers un voiage, dont il eſpére retirer une utilité conſidérable. La dévotion ſert de voile à ce motif intéreſſé, ou ſi l'on veut, l'amour du gain ſert à réchauffer la dévotion, & le commerce ainſi que la pieté, trouvent également leur compte à cette alliance.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt bon d'obſerver que la route par où la fameuſe caravane du Caire ſe rend tous les ans à la Mecque, eſt préciſément la même que les Muſulmans d'Afrique ſuivoient autrefois pour arriver à cette ville, & pour repaſſer en Egypte, mais qu'elle n'a pas toujours été fréquentée. Des partis puiſſans & oppoſés aux Rois qui poſſédoient la Mecque, s'étant rendus maîtres de ces paſſages, interrompirent long-tems toute communication de ce côté-là entre l'Egypte & cette ville. Alors le déſir de ſatisfaire à l'obligation du pélerinage joint à l'amour du gain, qui eſt la paſſion favorite des Mahométans, obligea de chercher une route différente. On entreprit donc de remonter le Nil juſqu'aux extrémités de la haute Egypte, vers Aſſouan, & de-là traverſant de biais la montagne de Mokatan, on vint à bout de ſe rendre ſur les bords de la mer Rouge au petit port d'Aïdab, par une marche de dix ſept journées. Là des vaiſſeaux de tranſport partis à propos du port de Gedda, ſitué de l'autre côté du Golphe, & éloigné ſeulement de deux journées de diſtance, venoient prendre la caravane, & la paſſoient en Arabie.

Telle fut la route qu'on tint pendant long-tems pour ſe rendre d'Egypte à la Mecque. Depuis le Nil juſqu'au port d'Aïdab on avoit creuſé de diſtance en diſtance des puits au pied des mon-

tagnes ; & quoique l'eau en fût aſſez mauvaiſe, comme elle l'eſt ordinairement dans les déſerts, le beſoin la rendoit très-utile, non-ſeulement aux animaux de la caravane, mais aux hommes même. La célébre mine d'émeraudes, dont j'ai parlé, & dont la connoiſſance eſt aujourd'hui perdue, ſe trouvoit ſur cette route. Enfin les diviſions ceſſerent entre ceux qui prétendoient être les légitimes ſucceſſeurs de Mahomet, par l'extinction des Alides, des Ommiades, & des Abaſſides, familles qui ſe ſuccéderent toutes au Califat, en ſe détronant tour à tour les unes les autres. Alors on quitta cette derniére route, & on reprit l'ancienne, qui comme je l'ai dit, eſt la même que l'on ſuit aujourd'hui. Il eſt vrai qu'après la conquête de l'Egypte par les Califes, Otoman qui fut le troiſiéme, & fit ſa réſidence à la Mecque, écrivit à *Amrou Ebn Ellaas* ſon Lieutenant dans ce roïaume, de faire creuſer un canal depuis le Caire juſqu'au Suez, pour voiturer par eau les denrées, & les marchandiſes d'Egypte, qu'on avoit coutume d'envoier à la Mecque. Ce canal fut exécuté, comme je l'ai obſervé dans ma lettre précédente, & ſubſiſta pendant quelque tems ; mais faute d'être nétoié du limon que le Nil y dépoſoit chaque année, & des ſables que le vent y portoit continuellement, il devint enfin inutile. On abandonna le projet de ſe rendre par mer à la Mecque, & la caravane reprit la route de terre.

Du tems auquel elle s'aſſemble.

Cette caravane emploie préciſément cent jours à ce voiage. Mais comme l'année des Turcs eſt plus courte d'onze jours que la notre, & n'eſt compoſée que de douze Lunes, il arrive que dans l'eſpace de trente trois de leurs ans, qui n'en font que trente deux des nôtres, le départ de la caravane qui eſt fixé à un certain jour, tombe dans toutes les ſaiſons. Elle eſt toujours diviſée au reſte en deux campemens. Les pélerins du Caire, ceux de Conſtantinople & de divers autres endroits, d'où on ſe rend en Egypte pour faire ce voiage, forment le premier corps. L'autre eſt compoſé de tous les Barbareſques depuis Maroc juſqu'à Tripoly. Ces derniers ne partent du Caire qu'un jour après les autres, & forment à la premiére caravane une eſpéce d'arriére garde, qui tous les ſoirs occupe le même camp, d'où l'autre eſt partie le matin. Au contraire dans le retour la caravane des Barbareſques fait l'avant garde, & devance toujours d'une journée ce qu'on appelle la grande caravane. Il arrive de là que les

Barbareſques emploient dans ce voiage deux jours de moins que les pelerins du Caire & de la Turquie. On prétend que cette pratique des Turcs d'arriver à la Mecque un jour avant ces Barbareſques, & de n'en ſortir qu'un jour après leur départ, eſt fondée en raiſon, & que c'eſt une précaution qu'ils prennent, pour empêcher ces peuples de ſe rendre maîtres de cette ville. Il eſt certain que parmi les Mahométans on cite diverſes prophéties, qui ſemblent promettre la conquête de cette place aux Occidentaux, déſignés par le nom de *Maugarbins*, qui en Arabe ſignifie *peuples du Couchant*. Elles portent qu'ils doivent ſe rendre maîtres, non-ſeulement de la Mecque, mais encore de l'Egypte. C'eſt une tradition dont il n'eſt pas permis de douter; & quoique nous ſoions Occidentaux, comme ces peuples ne nous font pas l'honneur de nous croire en état de remplir cette prophétie, leur défiance tombe toute entiere ſur les Mores, qui étant de leur religion, peuvent y avoir le plus d'intérêt. Les Barbareſques ſe ſervent d'eſcorte à eux-mêmes. Ils ſont tous armés avantageuſement, ne traînent après eux que peu d'équipages, & ne ſe chargent que de ce qui eſt abſolument néceſſaire pour une ſi longue & ſi pénible route. Auſſi leur camp préſente-t'il une image de guerre que l'on ne remarque point dans l'autre. Les Arabes ont oſé autrefois les attaquer; mais ils y ont ſi peu trouvé leur compte, qu'aujourd'ui ils les laiſſent aller & revenir, ſans en exiger les préſens qu'ils tirent régulierementde la grande caravane, & qu'on pourroit avec raiſon appeller un honnête tribut.

De l'Emirhage ou Prince des Pélerins.

Ce n'eſt pas que cette caravane n'ait une eſcorte conſidérable, que lui fournit le Grand Seigneur. Chaque année il ſe fait pour l'accompagner un détachement de toutes les troupes que S. H. entretient en Egypte. Il eſt commandé par un Bey que l'on nomme *Emir-hage*, ou *Prince des Pélerins*, qui outre cela a encore à ſa ſuite quatre ou cinq cens cavaliers au moins, de ſes propres gens, qu'il entretient à ſes frais. Le Grand Seigneur lui donne cent mille ſequins pour cette dépenſe; mais il en retire encore beaucoup davantage, ſoit des proviſions de bouche qu'il fait ſuivre dans la route ſur un nombre infini de chameaux qu'on recharge au retour d'autres denrées ſemblables qu'il a fait d'avance tranſporter par mer à la Mecque, ſoit du loüage de ces mêmes chameaux, dont les négocians ſe ſervent pour

pour porter leurs marchandiſes. Il a outre cela tous les biens de ceux qui meurent dans la route ſans laiſſer d'héritiers, & la dixiéme partie de ce que poſſédent ceux qui en laiſſent. Ce revenu ſeul monte ſouvent à des ſommes très-conſidérables, car il y a des années ſi rudes, qu'il meurt quelquefois juſqu'à dix mille perſonnes dans le voiage. Ajoutez à cela qu'il n'y a pas de marchands ni de pélerins tant ſoit peu aiſés dans la caravane, qui ne lui faſſent des préſens. C'eſt à la faveur de toutes ces reſſources qu'il fournit aux dépenſes prodigieuſes qu'il eſt obligé de faire pour ſes équipages, pour l'entretien d'environ mille perſonnes & trois mille chameaux, qui ſont à ſa ſuite, & pour contenter l'avidité des Arabes.

Cette charge d'Emir-hage eſt conférée par la Porte, qui l'accorde ordinairement à vie. Cependant elle ne laiſſe pas d'en renouveller de tems en tems les proviſions, dont elle charge des ſujets qu'elle veut récompenſer. L'Emir-hage ne manque jamais d'acheter cette eſpéce de faveur par de grands préſens qu'il fait au porteur de cette commiſſion. S'il agiſſoit autrement, c'en ſeroit aſſez pour le faire révoquer. Au reſte cet Officier a tout le pouvoir d'un Bacha, dès qu'il a mis le pied hors des murs du Caire, juſqu'à ce qu'il y ſoit rentré; enſorte qu'il a droit de vie & de mort ſur toutes les perſonnes qui compoſent la caravane, ſans être ſujet à rendre compte de ſa conduite. C'eſt ce que les Turcs appellent l'épée franche. Il n'eſt point obligé de même de donner aucun état des ſommes qu'il reçoit, ni de l'emploi qu'il en a pu faire.

Quelques jours avant le départ de la caravane, l'Emir-hage ſort de ſon logis, & ſe rend au Château ſuivi d'un nombreux cortege. Outre tous ſes parens & amis, il eſt encore accompagné par tout ce qu'il y a de Beys & d'autres grands Seigneurs au Caire, & a pour eſcorte, non-ſeulement toute ſa maiſon qui eſt toujours fort nombreuſe, mais même les troupes qui doivent faire le voiage avec lui. Il eſt reçu dans le grand Divan par le Bacha, au milieu de tous ceux qui ont droit d'aſſiſter à cette cérémonie, dont le nombre ne monte guéres à moins de trois mille perſonnes. Après que chacun a pris place dans cette ſalle, on commence d'abord par faire à haute voix la lecture du Catéchérif, ou commandement du Grand Seigneur, par lequel l'Officier préſent a été établi Emir-hage. On lit de même l'or-

dre du Bacha donné en conſéquence de ce commandement, & enfin un troiſiéme acte, qui fait foi que ce Gouverneur a remis à l'Emir-hage dans le Divan même le pavillon de la Mecque, le nombre des bourſes que S. H. envoie à cette ville, & celles qui ſont accordées à cet Officier, tant pour les frais du voiage, que pour l'entretien des troupes qui doivent eſcorter le tréſor, le pavillon, & les pélerins. Le Bacha ſe fait apporter enſuite une veſte de drap doublée de ſamour qu'il lui préſente; après quoi il en diſtribue pluſieurs autres de moindre valeur aux Officiers de la maiſon de ce Seigneur, & aux chefs des troupes deſtinées à faire le voiage. Outre ces préſens qui ſont de droit, & dont le Grand Seigneur fait lui-même la dépenſe, le Bacha ne manque jamais d'en faire un en ſon particulier à l'Emir. Il conſiſte en proviſions de bouche, tels que ſont des moutons, des poules, du ris, du ſucre, du caffé, & autres choſes ſemblables, dont la valeur monte environ à deux mille écus. Mais cette libéralité, pour la bien définir, n'eſt au fond qu'un commerce uſuraire, & l'Emir ne manque point à ſon retour de faire au Bacha par reconnoiſſance, ou plutôt par politique, en étoffes d'or, ou d'argent, ou en d'autres marchandiſes précieuſes des Indes, un préſent qui ne vaut pas moins de trente mille livres. Comme il n'eſt donc compoſé que de choſes qui peuvent être à l'uſage du Bacha même, de ſes femmes, & de ſes domeſtiques, cela ne laiſſe pas de faire à ce Seigneur une épargne conſidérable, lorſqu'à la fête du grand Beiram, qui a beaucoup de rapport à notre Pâque, il eſt obligé, ſuivant la coutume pratiquée en Turquie, d'habiller toute ſa maiſon de neuf.

Dès que la cérémonie, dont je viens de parler, eſt terminée, l'Emir-hage ſort du Chateau avec la même ſuite qui l'y avoit accompagné; mais alors on porte devant lui le riche pavillon, qui vient de lui être conſigné, & qu'il doit conduire à la Mecque. Il traverſe ainſi tout le Caire revêtu de la péliſſe de ſamour, dont le Bacha lui a fait préſent, & ſuivi de tous les Officiers des troupes qui doivent l'eſcorter dans le voiage, de tous ſes amis, & de la plûpart des Grands, qui cherchent à lui faire honneur. De là il va ſe rendre à trois lieües, ou environ de la ville, dans une plaine où la caravane eſt campée, autour d'un petit Lac que forme le Nil dans ſes inondations. Là auſſi-tôt qu'il eſt arrivé ſous ſes tentes, ſur la principale deſquelles le pa-

villon d'Emir-hage eſt ſur le champ arboré, il donne un grand repas aux Seigneurs qui l'ont ſuivi, & ſur le ſoir il retourne au Caire ſans aucune cérémonie, pour y reſter juſqu'à la veille du départ de la caravane, qu'il va la joindre vers la fin du jour, & coucher ſous ſes tentes. Pendant le ſéjour qu'il fait dans cette ville avant ſon départ, il n'y a aucun de ſes amis, aucune même des perſonnes riches, ou qualifiées du Caire, qui ne lui faſſe un préſent de choſes comeſtibles, ou qui puiſſent lui être utiles dans le voiage; en ſorte qu'il a peu de dépenſe à faire pour ſe précautionner ſur ſes beſoins pendant la route. Au reſte ce ne ſont là que des avances, dont il a ſoin de tenir compte à ſon retour. Auſſi pour n'être pas la dupe d'une généroſité intereſſée, il garde un regiſtre exact de tous les préſens qu'on lui fait, afin d'en rendre la valeur préciſe, & rien davantage, à ceux de qui il les a reçus.

Il faut cependant avoüer qu'en général les Turcs & les Arabes ſont fort libéraux dans ces occaſions, & qu'elles leur inſpirent une maniére d'agir noble & généreuſe, qui ne ſe reſſent en aucune façon de l'intérêt ſordide qu'on leur reproche avec aſſez de juſtice à tout autre égard. Il ſuffit d'être ſeulement voiſin de quelqu'un qui va faire le pélerinage de la Mecque, pour lui envoier un préſent, dès qu'on en a appris la nouvelle. Il eſt vrai auſſi que ce préſent ne manque point d'être rendu par quelqu'autre équivalent, ſi la perſonne retourne de ce voiage, & que ſes facultés le lui permettent. Que ſi elle ne ſe trouvoit point en état de le faire, la moindre bagatelle qu'elle pourroit offrir, ne valût-elle pas cinq ſols, ſeroit reçüe avec plaiſir, & l'on ſe trouveroit très-ſatisfait par ce léger témoignage de ſa reconnoiſſance & de ſon ſouvenir.

Tems du départ de la caravane.

Tous ceux qui entreprennent le voiage de la Mecque, ſe trouvent au rendez-vous général au plus tard le vingt-ſix de la Lune, qui ſuit celle du Ramadan, accompagnés de tous leurs amis & de tous leurs parens, qui paſſent au moins cette derniére nuit avec eux. Ceux qui n'ont ni parens, ni amis dans la caravane, ce qui eſt fort rare au Caire, y ſont conduits par le plaiſir, ou par la curioſité. Ce jour eſt très-favorable aux Dames, car elles ont la liberté d'y accompagner leurs maris, & de profiter des fêtes continuelles dans leſquelles on paſſe cette journée, & toute la nuit ſuivante. Ce ne ſont en effet que feſtins, que

concerts de voix & d'inſtrumens, que libéralités & profuſions de vivres, qu'illuminations, & feux de joie. A voir ces vaſtes plaines couvertes au moins de cent mille tentes, toutes diverſifiées d'une infinité de couleurs pendant le jour, & brillantes de lumiére au milieu des ténébres de la nuit, un monde preſque entier répandu dans les longues rües que l'on a formées de ces maiſons portatives, à entendre les cris d'allégreſſe, dont l'air retentit de toutes parts, on croit avoir ſous les yeux ces ſuperbes armées Aſiatiques, que les Rois de Perſe traînoient autrefois après éux. Il eſt certain que cette caravane ainſi campée, eſt un des plus grands & des plus magnifiques ſpectacles que l'univers puiſſe fournir. On prétend que le lendemain de cette fête il rentre au Caire plus de cinquante mille cavaliers, outre les gens de pied, & ceux qui ſont montés ſur des ânes, dont le nombre eſt encore plus conſidérable. Auſſi dit-on qu'après le départ de la caravane il revient plus de cent cinquante mille perſonnes dans cette ville; mais à dire naturellement ce que j'en penſe, je crois qu'on en peut hardiment rabattre la moitié.

Quant aux perſonnes qui compoſent la caravane, le nombre en eſt plus ou moins grand, ſelon les années & les diſpoſitions de la Mecque. Il n'y en avoit point eu depuis vingt ans de ſi conſidérable que celle de l'année 1697. La cherté des vivres, les ravages que la contagion avoit cauſés, l'interruption du commerce des Indes, avoient dans les années précédentes ſuſpendu beaucoup de projets de dévotion ou de négoce, qui s'exécuterent dans celle-là. On veut que cette caravane fût compoſée de plus de cent mille ames, & de pareil nombre de chameaux. Mais nous ſommes dans un pays où l'exagération eſt fort à la mode, & je crois qu'en réduiſant les choſes à la moitié, on approcheroit davantage de la vérité.

Au reſte pour concevoir les dépenſes immenſes que tant de perſonnes ſont obligées de faire dans ce voiage, il ſuffit d'obſerver que pendant la marche on trouve à peine de l'eau une fois en trois ou quatre jours; qu'il n'y a aucune ville ſur la route, excepté Médine, par laquelle on ne paſſe que dans le retour; qu'on n'y rencontre que ſept ou huit méchans hameaux; & que tout le ſecours qu'on tire des Arabes, qui accourent aux campemens, ne conſiſte qu'en quelques chevres, quelques moutons, & un peu d'eau, qu'ils vendent ſi chérement, que la charge

d'un chameau coute ſouvent trois à quatre livres. Il eſt donc néceſſaire de tout porter du Caire, juſqu'à du bois pour faire la cuiſine, & cela par l'eſpace de trente huit à quarante journées de marche. Il en eſt de même pour le retour, mais avec cette différence, que les proviſions qu'il faut renouveller à la Mecque, coutent au moins le triple de ce qu'on les a paiées au Caire, d'où on eſt obligé de les y tranſporter par mer. Cette caravane traine à ſa ſuite grand nombre de vivandiers, & d'autres perſonnes de cette eſpéce, pourvûs de mille petites bagatelles dont on peut avoir beſoin dans une ſi longue route, & qu'ils vendent fort cher, comme le font par-tout ces ſortes de gens. Ils étalent chaque ſoir leurs denrées & leurs marchandiſes dans un quartier de la caravane qui leur eſt aſſigné. Les pauvres ſeuls ſont forcés d'avoir recours à eux; à l'égard des perſonnes aiſées elles ſçavent ſe prémunir d'avance de tout ce qui peut leur être néceſſaire.

Le voiage de la Mecque eſt, comme je l'ai déja dit, un devoir de religion, que la Loi des Mahométans leur ordonne indiſpenſablement de remplir une fois dans le cours de leur vie. Les péres & les méres prévenus de l'obligation de ce précepte, l'inſpirent à leurs enfans dès l'âge le plus tendre. On ne leur parle d'autre choſe, & on leur exagére ſans ceſſe les avantages de ceux qui ſont aſſez heureux pour accomplir un ſi ſaint pélerinage, ou pour finir leurs jours dans une entrepriſe ſi ſalutaire. Ils s'eſtiment d'ailleurs ſi honorés de l'avoir fait, qu'auſſi-tôt après leur retour ils prennent d'abord la qualité d'*Agys*, c'eſt-à-dire de *Pélerins*, qu'ils ne manquent pas de joindre à leur nom propre. Ainſi on dit Agy Mehemet, Agy Muſtapha. C'eſt dans la vûe de mériter l'eſtime publique & le prétendu bonheur attaché à ce voiage, qu'ils travaillent ſans ceſſe pour ſe mettre en état de l'entreprendre; & ils l'entreprennent auſſi-tôt qu'ils ont amaſſé de quoi le faire avec diſtinction, ne craignant point de ſacrifier les épargnes de pluſieurs années à une action dont les récompenſes ſont ſi éclatantes. Chacun veut faire ce pélerinage, non-ſeulement avec commodité, mais ſouvent même avec plus de faſte que ne demande ſa condition. Il n'y a perſonne qui dans cette occaſion ne ſe pique de répandre ſes libéralités ſur une troupe de gens abſolument malheureux, qui ſuivent cette caravane dans l'eſpérance de vivre aux dépens des autres.

C'eſt cette vanité ridicule qui produit l'abondance dans la ſtérilité des déſerts, & qui fait que cinquante à ſoixante mille perſonnes traverſent commodément des ſolitudes affreuſes, où l'on ne découvre même d'oiſeaux que dans le tems de ce paſſage. Tant il eſt vrai qu'il n'y a rien que les hommes n'entreprennent & dont ils ne viennent à bout, lorſqu'ils ſont vivement animés du zéle de la religion, ſur-tout ſi d'ailleurs l'argent ne manque point !

Les perſonnes aiſées ménent leurs femmes avec eux dans ce voiage. Quelques femmes l'entreprennent même ſans être accompagnées de leurs maris, la dévotion n'étant pas moins propre au beau ſexe en Turquie, que dans les pays de la Chrétienté. La principale femme de Meſomorto Captan Bacha, ou Général de la Mer, eſt morte dans ſon retour d'un de ces pélerinages. C'étoit une Eſpagnole de qualité, qui avoit été priſe avec ſon frere, en paſſant d'Eſpagne en Sardaigne. Elle fut depuis miſe à rançon pour dix mille écus. Déja ſon frere avoit obtenu la liberté, & il envoioit cette ſomme à Alger, pour retirer ſa ſœur de l'eſclavage, lorſqu'elle ſe trouva enceinte. Cet accident étoit le fruit d'un commerce amoureux qu'elle avoit eu avec ſon patron. La crainte qu'elle eut de retourner dans ſa famille dans cet état de confuſion, l'obligea de refuſer la liberté, & la détermina vrai-ſemblablement enſuite à embraſſer la religion Mahométane, dans laquelle elle eſt morte. Les Dames de quelque conſidération ont des litiéres ; d'autres ſont aſſiſes dans des chaiſes faites en forme de cages couvertes, ſuſpendües aux deux côtés du chameau qui les porte. A l'égard des femmes du commun, elles ſont ſimplement montées ſur des chameaux à la façon des femmes Arabes, & ſe défendent comme elles peuvent à la faveur de leur voile des regards des hommes, & des ardeurs du Soleil. Les chaleurs & les pluies ſont également incommodes aux caravanes. Les gens de ce pays-ci ne ſont pas ſur-tout accoutumés aux derniéres, & les chameaux principalement s'en trouvent extrêmement fatigués.

Lorſqu'une perſonne tombe malade dans la caravane, & qu'elle n'a pas de litiére qui lui appartienne en propre, on la met dans une des cent fondées par la libéralité des Sultans. Mais cette fondation, & une infinité d'autres auſſi utiles & auſſi dignes de

ces Princes, ne s'exécutent guéres bien. Ceux à qui le ſoin en eſt remis s'approprient la plus grande partie des ſommes, qui y ſont deſtinées, & ſe mettent peu en peine du reſte. Il en eſt de même de cette quantité immenſe de proviſions, qui doivent être envoiées chaque année à la Mecque, des greniers, & aux dépens du Grand Seigneur. Il entretient pour cela pluſieurs vaiſſeaux ſur la mer Rouge, & on y fait paſſer à la verité une partie de ces denrées; mais comme je l'ai dit ailleurs, la plus conſidérable tourne au profit de ceux qui ont l'authorité entre les mains; enſorte que S. H. fait toujours veritablement la dépenſe, quoique ceux en faveur de qui elle eſt faite n'en reçoivent que très peu de ſoulagement. A l'égard des legs particuliers, on peut dire qu'ils comprennent plus de la moitié de l'Egypte. De vingt maiſons du Caire, il y en a dix-huit qui appartiennent à la Mecque. Il en eſt de même de tous les autres biens; mais les Adminiſtrateurs, qui ſont, ou des noirs venus du ſerail, ou des * Imans des Janiſſaires, ou enfin certain nombre des gens de Loi, en abſorbent plus des trois quarts. Ils trouvent même le ſecret de vendre ces legs pieux en faiſant paroître en juſtice qu'ils ne rapportent plus qu'une bagatelle, dont ces fonds reſtent ſeulement chargés entre les mains de ceux, qui les achétent. Je l'ai déja dit ailleurs; ſi la grande Moſquée du Caire tiroit entiérement le revenu de tous les biens, qui lui ont été donnés depuis plus de neuf cens ans qu'elle ſubſiſte, outre les quatorze ou quinze cens perſonnes qu'elle entretient aujourd'hui, après en avoir entretenu il n'y a pas ſi long-tems quatorze à quinze mille, elle pourroit en nourrir encore quatre fois autant. Mais il en eſt à peu près de ces revenus comme des legs qu'on a fait à la Mecque. Les biens conſacrés au ſoulagement des malheureux ne ſont que trop ſouvent détournés de leur véritable uſage.

Je reviens à la caravane. Elle paſſe du Caire à la Mecque en trente huit journées de route. Les campemens en ſont certains, & déterminés d'avance, & ſans une raiſon très forte, telle que pourroit être celle d'un combat avec les Arabes, elle ne retarde ni ne précipite jamais ſa marche. On y porte ſur ſix chameaux autant de petits canons, qui ne ſervent qu'à donner le ſignal pour décamper, & quelque fois auſſi à épouvanter les Arabes, De ſa marche.

* Prêtres de la Loi Mahometane.

lorſqu'ils approchent la caravane de trop près. Elle décampe ordinairement quatre ou cinq heures avant le jour, & marche juſqu'à deux heures après midi. Souvent auſſi lorſque les chaleurs ſont exceſſives, elle part une heure avant le coucher du Soleil, & marche juſqu'au lendemain deux heures après ſon lever.

Tant que dure l'Eté, il régne dans ce climat pendant tout le jour un vent de Nord aſſez frais, qui tempére beaucoup la chaleur. Pour en profiter, on exhauſſe extrêmement le coté des tentes, qui eſt expoſé à ce vent, & beaucoup moins celui qui lui eſt oppoſé, enſorte que venant à s'y engouffrer, & y paſſant avec viteſſe, il rafraichit non-ſeulement les perſonnes, qui y repoſent, mais encore certains vaſes ſuſpendus dans ces tentes, & remplis d'eau, qui en un inſtant contracte ainſi une fraicheur agréable. Mais ſi ce vent de Nord vient à manquer, & que celui du Midi lui ſuccéde, ce qui cependant eſt aſſez rare, alors toute la caravane eſt ſi remplie de maladies & d'abbatement, qu'il y périt communement par jour juſqu'à trois & quatre cens perſonnes. On en a même vû mourir juſqu'à quinze cens, dont la plûpart étoient étouffés ſur le champ d'un air de feu & de pouſſiére dont ce vent funeſte ſemble être compoſé. J'ai parlé au commencement de cette Lettre des effets empoiſonnés de ce terrible fleau, & du ſeul reméde qu'on puiſſe mettre en uſage pour s'en préſerver. Ce qu'il y a de commode, comme je l'ai dit alors, c'eſt que ce vent lui-même prend ſoin d'enſevelir les corps de ceux qu'il a tués, en pouſſant ſur eux aſſez de ſable, pour les couvrir. Ils ſe deſſéchent enſuite par l'ardeur du Soleil, & deviennent ſi légers avec le tems, qu'il arrive aſſez ſouvent dans les années ſuivantes, lorſque les caravanes font la même route, que ſi quelqu'un marche ſur le bout du pied d'un de ces cadavres, il s'éléve d'abord contre lui, & vient lui donner dans le viſage. Une telle rencontre pourroit ſans doute effraier beaucoup, & ſeroit capable de cauſer des accidens, ſi on n'y étoit préparé d'ailleurs par mille exemples.

De ſon ſéjour à la Mecque.

Les caravanes ſéjournent à la Mecque huit ou neuf jours, afin de s'attendre les unes les autres, & de ſe réunir enſemble. Car il en vient par terre de Damas, de Bagdad, ou Babylone, de Balſora, & de quelques autres endroits de l'Aſie. A l'égard des pélérins des Indes, ils font le voiage plus commodément, & arrivent toujours par mer.

Pendant

Pendant le ſéjour que ces différentes caravanes font à la Mecque, il y a un jour déſigné pour aller ſacrifier ſur une montagne éloignée de huit lieües de cette ville. C'eſt, diſent-ils, dans ce lieu-là même, qu'Abraham voulut ſacrifier ſon fils Iſaac. Toutes les caravanes arrivent préciſément un jour ou deux avant celui-ci, afin que les pélerins puiſſent le ſolemniſer en ce lieu, comme il ſe célébre dans tous les pays, où régne le Mahométiſme. C'eſt la fête du petit Beiram, infiniment plus conſidérable parmi ces peuples, que celle du grand, qui arrive à la fin de leur Ramadan. Les pélerins ſacrifient ſur cette montagne, ou du moins au pied, pendant trois jours conſécutifs que dure cette fête, un bœuf, un mouton, une chévre, une poule, ou un pigeon, chacun ſelon ſes facultés, ou la ferveur de ſon zéle, après quoi les victimes ſont diſtribuées aux pauvres; & comme la même cérémonie ſe pratique par tous les Mahometans du monde, on peut dire que pendant ces trois jours il ſe fait dans l'univers un maſſacre épouventable. Après ce préliminaire, les pélerins parfaitement lavés, & n'ayant la plûpart qu'un linge pour ſe couvrir, d'autres même n'ayant rien du tout, font leurs prieres dans ce même lieu, d'où ils retournent à la Mecque viſiter la maiſon du même Abraham. C'eſt en effet uniquement en cela que conſiſte la devotion des Mahométans pour cette ville. Du reſte ce n'eſt qu'à leur retour, & ſeulement par occaſion, qu'ils viſitent le tombeau de leur Prophete à Médine diſtante de la Mecque de dix journées.

De la fête du petit Beiram.

Cette maiſon d'Abraham, que les Turcs diſent auſſi avoir été celle d'Adam, & le lieu où il fut formé, eſt appellée par excellence *Beït-allah*, c'eſt-à-dire *la maiſon de Dieu*. Elle n'eſt compoſée que d'une petite chambre d'environ douze à quinze pieds en quarré élevée à proportion, & dont les dedans & les dehors ſont également revêtus de marbre. L'entrée n'en eſt pas à raz de terre; elle eſt élevée de cinq à ſix pieds au deſſus du ſol; enſorte que pour y monter, il eſt neceſſaire d'en approcher une eſpéce d'eſcalier de bois porté ſur des roulettes. La porte, qui n'eſt pas grande eſt d'argent; la couverture de la maiſon eſt auſſi du même métal, & la goutiére qui eſt fort large & fort longue, eſt de pur or. Cette chambre eſt abſolument vuide, & les ſeules perſonnes de conſidération y entrent pour faire leurs priéres. Au haut de cette chambrette & en dehors, on voit de gros anneaux aux-

De la maiſon d'Abraham ou *Beït-allah*.

quels eſt attaché ce magnifique pavillon qu'on travaille au Caire pendant une année entiére, & que l'on change auſſi-tôt que la caravane eſt arrivée. L'ancien doit être envoié au Grand Seigneur ; mais ordinairement il eſt mis en piéces par la dévotion des pélerins qui s'eſtiment très heureux, lorſqu'ils en obtiennent la moindre parcelle. Cette maiſonnette quarrée eſt environnée à douze ou quinze pieds de diſtance d'une eſpéce de baluſtrade faite de canons plantés dans terre, & auxquels ſont attachées des chaines de fer, où pendent une infinité de lampes, qui brulent jour & nuit. On prétend que ces canons viennent des Portugais, ſur leſquels ils furent conquis à la deſcente que firent ces peuples commandés par Albuquerque au port de Gedda, dont ils avoient deſſein de ſe rendre maîtres. A quelque diſtance de cette eſpéce de baluſtrade on apperçoit quelques chaires de pierre deſtinées aux Prédicateurs des diverſes ſectes Mahométanes. Tout proche eſt un puits couvert, où l'on deſcend par pluſieurs eſcaliers. Les Turcs aſſurent que c'eſt le même qui fut montré par un Ange à Agar, lorſque ſon fils étoit près de mourir de ſoif. Il eſt aiſé par cette ſeule circonſtance de convaincre ces traditions de fauſſeté, puiſque ce puits n'eſt pas éloigné de plus de ſoixante pas de la maiſon qu'ils diſent avoir été habitée par Abraham ; ce qui eſt formellement contraire au récit que fait l'Ecriture en parlant de cet évenement.

La maiſon, la baluſtrade, les chaires, & le puits, ſont environnés d'une ſuperbe gallerie, ou d'un vaſte cloître, qui compoſe l'enceinte de la Moſquée. Tout autour régnent divers petits dômes égaux, dont cette gallerie ſoutenue en dedans par des colomnes, & revêtue de belles pierres au dehors, ſe trouve couverte & embellie. On entre dans cette gallerie par trente neuf portes, l'une des quatre façades n'en aïant que neuf, & les trois autres en aïant dix chacune. A l'extrémité du mur de celle de ces façades qui regarde l'Occident, on voit deux grandes pierres, & vis-à-vis deux élévations, ou butes élevées, diſent les Mahométans, en mémoire de la douleur que reſſentit Agar, dans l'extrémité où ſe trouva ſon fils Iſmaël. L'une de ces pierres & la bute qui y répond s'appellent *Conſolation ;* l'autre eſt nommée *Déſeſpoir*. Ils diſent qu'Agar dans ſon affliction ſe promenoit à grands pas entre ces deux élévations ; qu'elle alloit fort vite lorſqu'elle approchoit de la pierre qu'ils nomment

déſeſpoir ; qu'au contraire elle marchoit très-lentement, lorſqu'elle retournoit vers celle qu'ils appellent conſolation, & qu'elle reſſentoit en effet ces affections oppoſées à meſure qu'elle arrivoit à l'un ou à l'autre de ces deux termes.

De la ville de la Mecque.

C'eſt-là tout ce que la religion Mahométane a conſacré à la Mecque, qui du reſte eſt une ville d'aſſez médiocre grandeur. Elle eſt ſituée entre deux montagnes très hautes, & environnée de tout côtés par d'autres collines moins élevées, qui la plupart ſont de pierre noire, ou de marbre de cette couleur, parmi lequel on trouve auſſi quelques veines de marbre blanc. C'eſt de cette eſpéce de pierre, ou de marbre noir, que toute la ville eſt batie. Les maiſons hautes communément de quatre ou cinq étages y ſont fort étendües, & ont preſque toutes de vaſtes magaſins pour renfermer le grand nombre de marchandiſes qu'on y apporte dans cette ſaiſon. Les rües, ſuivant l'uſage des pays chauds, y ſont fort étroites, afin d'y mieux conſerver la fraicheur toujours précieuſe dans un climat auſſi brulant que celui ſous lequel elle eſt placée. Les logemens y ſont infiniment chers dans le tems des caravanes, & une chambre fort petite s'y loüe juſqu'à un demi-louis par jour. Il ne faut cependant pas croire qu'elle puiſſe contenir ce nombre prodigieux de pélerins qui y abordent en même-tems. Ces caravanes reſtent aux environs de cette ville pour leur propre commodité, & pour celle des marchands, dont elles ſont compoſées ; & pendant neuf à dix jours qu'elles paſſent dans ce lieu, il s'y fait un commerce prodigieux. C'eſt peut-être la plus riche foire du monde, puiſque pendant ce court eſpace de tems il s'y débite pour pluſieurs millions des marchandiſes des Indes les plus rares & les plus précieuſes, outre le caffé, la myrrhe, l'encens, & les autres productions du pays. Ce qu'il y a d'admirable dans ce commerce, c'eſt la facilité extraordinaire & le ſilence ſurprenant avec lequel il ſe fait.

Les marchandiſes, qui ſe payent preſque toujours comptant, ſe rapportent avec la caravane, ou s'envoient à Gedda, port diſtant de la Mecque d'environ quinze ou ſeize lieües, pour être de-là tranſportées par mer au Suez ſur les vaiſſeaux qui font ce trajet. Gedda eſt un port de l'Arabie, ſitué ſur les côtes de la mer Rouge. Le Grand Seigneur y tient garniſon. C'eſt le magaſin de la Mecque, l'entrepôt par où elle tire les bleds & les

légumes d'Egypte, les marchandiſes des Indes, les caffés de Moka, & les eſclaves noirs de l'Ethiopie. Le lieu eſt aſſez mal ſain, & manque de bonnes eaux. Ce port eſt fort ſûr; mais l'entrée en eſt difficile, à cauſe des écueils dont elle eſt embarraſſée. De-là juſqu'à la Mecque la route eſt fort battue. On marche à travers des montagnes, où de diſtance en diſtance on rencontre des lieux à boire le caffé, ou à ſe rafraîchir avec d'autres liqueurs. On part ordinairement de Gedda trois ou quatre heures avant le coucher du Soleil, & on arrive le lendemain à huit heures du matin à la Mecque. Il n'eſt pas permis aux Chrétiens réſidens à Gedda de paſſer la porte par où l'on va à cette ville. Les troupes du Caire, qui accompagnent la caravane, reſtent en grande partie dans ce port, & ſont remplacées l'année ſuivante par d'autres qui les relevent de même.

Les environs de la Mecque ſont fort ſtériles. Cependant à quatre ou cinq lieües de cette ville, en s'enfonçant dans le pays, on trouve une vallée abondante en toutes ſortes de fruits, & ſur-tout en raiſins, qu'on dit être les meilleurs du monde. Cette vallée eſt arroſée d'une infinité de fontaines que l'on a réunies dans un ſeul canal, pour en amener les eaux à la Mecque. Cette eſpéce d'acqueduc eſt vouté dans toute ſa longueur, afin que le Soleil ne le deſſéche point, & que l'eau qui y paſſe conſerve toujours ſa fraicheur. Mais comme cette voute n'eſt pas trop bien entretenüe, il s'y fait de tems en tems des trous par où les ſerpens vont ſe déſaltérer, & repoſer à la fraicheur des eaux. On dit qu'il s'y en trouve d'une groſſeur & d'une longueur prodigieuſes. Il eſt vrai que comme dans tous les pays chauds, ils ont très-peu de venin & de férocité, on les prend & on les manie avec une facilité & une ſureté étonnantes.

De la ville de Médine.

La caravane de la Mecque paſſe à ſon retour par Médine, grande & belle ville, ſituée dans une plaine admirable arroſée de divers canaux & ombragée d'une verdure d'autant plus agréable, qu'elle eſt de toutes parts environnée d'affreux déſerts de ſable. Le peuple n'y eſt pas moins beau ni moins gracieux que le pays, & tous ceux qui en reviennent, avoüent qu'il ne ſe peut rien ajouter aux graces & à la politeſſe des Dames de cette ville. Tout eſt noir, ſec, brulé, & rebutant à la Mecque; à Médine au contraire la peau eſt d'un blanc admirable, les traits du viſage charmants, & les maniéres auſſi engageantes que polies,

On prétend qu'il n'y a rien dans toute la Turquie de comparable au ſang de Médine, comme on aſſure qu'il n'eſt guéres au monde de ſéjour plus délicieux, ni de ville mieux bâtie que celle-là.

C'eſt dans ce lieu qu'au coin d'une grande Moſquée, & ſous un dôme aſſez vaſte, on voit un dôme plus petit, ſous lequel repoſent les cendres de Mahomet, juſtement à l'endroit où étoit ſituée, dit-on, la maiſon dans laquelle ce fameux impoſteur mourut d'un poiſon lent, qui lui avoit été donné pluſieurs années avant ſa mort. On ajoute que ce poiſon lui avoit tellement enflammé le ſang, que pour en modérer l'ardeur, il étoit obligé de tenir ſes mains dans l'eau froide pendant la plus grande partie de la journée. Ce petit dôme bati de marbre précieux n'a qu'une porte fort étroite, & des fenêtres qui le ſont encore davantage. Ces fenêtres ſont garnies de trois ou quatre grilles les unes ſur les autres, enſorte que la vüe la plus perçante ne peut pénétrer au dedans, où d'ailleurs on ne tient jamais de lumiére. Outre cela ce dôme eſt enveloppé d'une tapiſſerie, ou pavillon ſuperbe que le Grand Seigneur y envoie à ſon avénement à l'Empire, & qu'on ne change qu'en cette occaſion. Il y fait auſſi préſent d'un tapis magnifique dont on couvre la tombe du prétendu Prophete, qui n'eſt élevée de terre que de deux ou trois pieds, & non point ſuſpendüe en l'air, comme quelques Auteurs l'ont écrit fabuleuſement. Les ſeuls Kiſlers-Agazys, ou chefs des Eunuques noirs, ont le privilége d'entrer dans ce lieu, dont la garde eſt commiſe à quarante de ces Eunuques. Par là il eſt aiſé de voir combien ſont ridicules les contes que tant de gens ont débités au ſujet de ce tombeau.

Du tombeau de Mahomet.

Tous les tombeaux en général ſont chez les Turcs des monumens ſacrés, peut-être encore plus que parmi nous. C'eſt un crime & un ſacrilége impardonnable que d'oſer ſeulement y toucher. Si ces peuples ont tant de vénération pour la ſépulture des particuliers, quel doit être leur reſpect pour celle d'un homme qu'ils regardent comme le plus grand des Saints ! Cependant on lit dans les annales de ce tombeau, que certains étrangers, qui s'étoient établis à Médine, projetterent un jour d'enlever le corps de Mahomet ; que dans cette vüe ils ſe logerent aſſez proche de la Moſquée où il repoſe, & que pour réuſſir dans leur deſſein, ils avoient ménagé ſecretement un conduit

ſouterrain, qui de leur maiſon alloit répondre préciſément au petit dôme dont le tombeau eſt couvert. Déja ils étoient prêts d'exécuter leur entrepriſe, lorſque ceux à qui la garde de ce dépôt eſt confiée, s'apperçurent de leur projet; enſorte que pour éviter à l'avenir de ſemblables ſurpriſes, on prit le parti d'environner de toutes parts ce tombeau de groſſes grilles de fer, profondément enfoncées dans la terre. Je ne m'aviſerois pas de conclure de la démarche de ces étrangers, qu'ils vouluſſent ſimplement par là violer le droit ſacré des ſépultures. Je croirois plus volontiers, perſuadé par mille exemples ſemblables que ce n'étoit qu'un excès de dévotion, qui les avoit portés à entreprendre ce pieux larcin. Quoiqu'il en ſoit, il eſt ſurprenant qu'aucun Auteur Chrétien, au moins que je connoiſſe, n'ait fait mention de cet évenement, dont parlent tous les Hiſtoriens Arabes qui ont écrit de la ville de Médine. Tous les préſens, les richeſſes immenſes, dont le reſpect, ou la libéralité de tant de Rois & d'Empereurs ont orné ce tombeau, ſont ou ſuſpendus ſous le grand dôme qui ſert de couverture au petit, ou renfermés aux environs dans des lieux dont ces Eunuques ont les clefs. La caravane de Damas paſſe par Médine en allant à la Mecque, comme lorſqu'elle en revient; à l'égard de celle du Caire, elle n'y paſſe que dans le retour.

Médine, qui en Arabe ſignifie ville, eſt éloignée de la mer Rouge de ſix journées. Yambouc en eſt le port le plus voiſin. L'entrée en eſt difficile, comme celle du port de Gedda; mais les vaiſſeaux peuvent y reſter ſans ancres, lorſqu'ils ſont une fois parvenus à y mouiller. Toute la côte de la mer Rouge, ſur-tout du côté de l'Aſie, eſt bordée de pareils ports, qui tous ſont de difficile accès, à cauſe des écueils fréquens dont elle eſt ſemée. C'eſt pour cette raiſon que les vaiſſeaux Turcs, qui reviennent de Gedda au Suez, ne navigent jamais que le jour, & ont toujours deux hommes, l'un à la proüe, & l'autre au haut du mât pour obſerver la mer. Ils mouillent dès que le Soleil s'abaiſſe, & ne lévent l'ancre que lorſque le vent eſt droit. C'eſt par là qu'ils emploient juſqu'à deux & trois mois à une navigation de cinq ou ſix jours au plus. Il eſt vrai qu'ils haſardent davantage en allant, & qu'ils oſent s'élargir à la mer. Auſſi leur paſſage n'eſt-il que de ſept à huit jours. Diverſes perſonnes ſe ſervent de cette voie pour ſe rendre à la Mecque,

afin de s'épargner les fatigues & la dépenſe inſéparables de la route de terre.

Dès que la caravane eſt en chemin pour revenir, on dépêche divers convois à ſa rencontre pour tâcher de la ſoulager. Il en part un du Caire le jour même qu'elle ſort de la Mecque ; on lui en envoie un ſecond quinze jours après ; un troiſiéme enſuite au bout de vingt deux jours ; enfin un quatriéme lorſqu'elle n'eſt plus qu'à dix journées du Caire, après quoi il en ſort tous les jours juſqu'à ſon arrivée. Rien ſur-tout ne fait tant de plaiſir aux pélerins que la bonne eau du Nil. Il faut l'entendre vanter à ceux qui retournent de ces terribles déſerts, pour comprendre les délices qu'ils y trouvent. On va recevoir ſes amis & ſes parens au même endroit où l'on eſt allé prendre congé d'eux. C'eſt encore le même concours de peuple, & la même abondance ; mais les cris de réjouiſſance, dont le camp retentit de toutes parts, ſont alors mêlés des pleurs & des gémiſſemens de ceux qui ne retrouvent plus les perſonnes qui leur étoient chéres. L'entrée des maiſons de ceux qui ont fait heureuſement le voiage, eſt parée & embellie de mille ornemens différens. Celle des autres au contraire n'a rien que de triſte & de lugubre. Il eſt d'uſage lorſque les premiers rentrent chez eux, de faire un ſecond ſacrifice. On coupe la gorge à un bœuf, ou à un mouton ; on tâche de faire rejaillir quelques gouttes de ce ſang ſur les nouveaux venus, à meſure qu'ils mettent pied à terre, & on diſtribue enſuite aux pauvres la chair de ces animaux. Les Chrétiens du pays en uſent de même à l'égard de leurs parens, à leur retour du voiage de Jéruſalem.

Retour de la caravane.

Voilà, Monſieur, un léger crayon de ce qui ſe paſſe depuis la ſortie de la caravane juſqu'à ſon retour de la Mecque. On doit ajouter que les pélerins ſont à peine reconnoiſſables lorſqu'ils rentrent chez eux, tant ils ſont défigurés par la fatigue du voiage, & brulés des ardeurs du Soleil. Il en eſt de même des animaux de la caravane ; ils n'ont d'apparence que par les richeſſes dont ils ſont chargés. Les chameaux qui ont eu l'honneur de porter & de rapporter les pavillons ſaints, ne ſont plus obligés à aucun ſervice le reſte de leurs jours ; & ils n'ont plus d'autre occupation que celle de repaître tranquilement dans le lieu que la libéralité des Empereurs leur a bati & fondé, avec des perſonnes pour les ſervir. Il eſt vrai qu'ils ne jouiſſent pas long-

tems d'une vie ſi douce. Les Bachas qui ſont chargés de leur entretien, & qui n'oſent ni les donner, ni les vendre, les font empoiſonner ſecrettement, afin de s'épargner la dépenſe de les nourrir. Sans cet expédient ces animaux pourroient leur couter conſidérablement. Un chameau vit juſqu'à cinquante ans; enſorte qu'il pourroit s'en trouver facilement une quarantaine enſemble.

Tels ſont à peu près ces deux endroits fameux que les Mahométans vont viſiter des trois parties de l'univers, pour leſquels ils ont tant d'eſtime & de vénération, & où ils croient que Dieu eſt ſi particuliérement préſent, qu'en quelque lieu du monde qu'ils faſſent leurs priéres, ils ſont toujours tournés vers cette prétendüe chambre d'Abraham. C'eſt pour cela que non-ſeulement dans toutes leurs Moſquées, mais même dans toutes leurs maiſons, il ſe trouve des niches qui déſignent la ſituation de ce temple à leur égard. Des gens mal inſtruits ont oſé aſſurer que c'eſt par le reſpect qu'ils portent au tombeau de leur Prophéte. Peut-être l'ont-ils cru de la ſorte, parce que Médine eſt ſur la route de la Mecque à l'égard des Etats du Grand Seigneur; mais ils ſe trompent lourdement, puiſqu'il eſt certain que tout ce qu'il y a de Mahométans entre ce tombeau & la Mecque, ou pour parler plus juſte, le *Beït-allah*, ou maiſon de Dieu, tournent le dos au tombeau dans leurs priéres. C'eſt l'uſage qu'obſervent toutes les caravanes, lorſque pendant l'eſpace de dix journées de route elles ſe trouvent entre ces deux fameux endroits.

Les hiſtoires Arabes ne ſont qu'un tiſſu perpétuel des magnificences que divers Califes réſidens à Bagdad, & pluſieurs Rois de Damas, ou d'Egypte, ont fait paroître dans leurs pélerinages de la Mecque. Elles vantent beaucoup les libéralités qu'ils ont exercées ſur la route, à l'égard de ceux qui avoient le bonheur de faire le voiage dans le même-tems, & les riches préſens dont ils ont comblé les Moſquées des deux villes ſaintes. Un de ces Califes entr'autres fit conſtruire autant de palais de charpente, qu'il y a de journées de Bagdad à la Mecque. Des chameaux en grand nombre chargés de ces palais ambulans, & pliés en fagot, précédoient le Prince, & leur marche étoit ſi bien concertée, que tous les ſoirs un de ces palais ſe trouvoit monté, dans l'endroit où la Cour devoit s'arrêter, afin que le

Calife

Calife y pût paſſer commodément la nuit avec ſes femmes.

Ce que fit un Roi d'Egypte dans une occaſion pareille n'eſt ni moins grand, ni moins ſingulier. Pour ſe dédommager de l'aridité des déſerts qu'il ne pouvoit éviter de traverſer, ce Prince fit conſtruire de petits jardins, ou pour parler plus juſte, de grandes caiſſes remplies de terre, dont deux étoient portées par un chameau, & dans leſquelles on avoit ſemé de la ſalade, des melons, & d'autres légumes ſemblables; enſorte qu'il avoit le plaiſir de manger tous les jours de nouveaux fruits & des herbes fraiches dans des lieux auxquels la nature a refuſé juſqu'aux ronces & aux épines. L'arroſement de ces jardins qui devoit être fréquent, eſt ce qu'il y a de plus étonnant dans l'exécution de cette entrepriſe. L'eau, comme je l'ai dit, eſt extrêmement rare ſur cette route; & lorſqu'on a le bonheur d'en trouver, quelque mauvaiſe qu'elle ſoit, on en charge pluſieurs chameaux deſtinés uniquement à cet uſage. Souvent même ce léger ſecours ne ſuffit pas aux beſoins des caravanes juſqu'à ce qu'on puiſſe en rencontrer d'autre. On peut juger de là combien de bêtes de charge étoient emploiées, tant à porter ces jardins qui étoient au nombre de cent, qu'à voiturer l'eau néceſſaire pour les arroſer dans un climat brulant, dont l'air toujours enflammé diſſipe en un moment l'humidité la plus conſidérable. Les Auteurs Arabes en font monter le nombre à plus de cinq cens chameaux, uniquement occupés à porter les jardins & l'eau néceſſaire pour les arroſages. Ainſi en fixant l'entretien de chacun de ces animaux ſeulement à cent écus pour le voiage & le retour, il en couta plus de cent cinquante mille livres à ce Prince, pour quelques ſalades & quelques melons qu'il vit croître ſous ſes yeux dans des ſolitudes arides, où ce prodige n'avoit jamais paru, & où perſonne n'a eu depuis la folie de le faire paroître. Ce n'étoit là cependant qu'une dépenſe de ſurérogation. Quelle devoit être celle qu'exigeoit la coutume qu'avoient les Rois d'Egypte, de ne voiager jamais ſans être accompagnés de leurs femmes, d'une groſſe Cour qu'ils défraïoient, & d'une grande partie de leur armée!

Je finis, Monſieur, par une réflexion qui toute biſarre qu'elle eſt, ne m'en paroît pas moins naturelle. L'expérience de ce qui eſt arrivé à pluſieurs perſonnes de mérite, qui avant moi ont entrepris de donner au Public ou à leurs amis, une relation des régions éloignées qu'elles avoient parcourües,

m'autoriſe du moins à croire qu'elle n'eſt pas ſans fondement. Depuis que ſur vos inſtances réitérées je me ſuis déterminé à vous communiquer le peu de lumiéres que j'avois ſur l'état préſent de l'Egypte, je me ſuis appliqué à faire paſſer en revüe ſous vos yeux tout ce que ce pays fameux renferme de plus remarquable & de plus célébre. Je vous ai donné d'abord une idée générale de ſa forme & de ſa ſituation, de ſes bornes & de ſon étendüe. Entrant enſuite dans un plus grand détail, je vous ai fait remarquer par parties ce que ſes différentes provinces, ſes villes les plus fameuſes, ſes monumens les plus anciens & les plus vantés contiennent de plus digne de notre curioſité & de nos recherches. Je vous ai parlé des productions diverſes dont la nature a enrichi cette région charmante & délicieuſe, des animaux qu'elle renferme, des peuples qui l'habitent, & de ce qu'ils ont de plus ſingulier, de leur religion & de leurs cérémonies, de leur génie & de leurs uſages, de leur gouvernement & de leur commerce. Après vous avoir fait part des découvertes les plus neuves & les plus exactes qu'il m'ait été poſſible de faire ſur chacune de ces matiéres, ne ſerez-vous point tenté, Monſieur, de me regarder comme un de ces charlatans, qui à la faveur d'un verre deſtiné à groſſir les moindres objets, font paſſer de petites figures de carton pour des géans & des coloſſes? La tentation ſans doute eſt délicate; & j'avoue que ſi on ne conſultoit que l'autorité du proverbe, il ſeroit difficile de n'y pas ſuccomber. Cependant vous avez, je penſe, trop bonne opinion de ma ſincérité & de mon exactitude, pour me croire capable d'une pareille ſupercherie. Je ne me flatte point, il eſt vrai, de pénétrer jamais juſqu'à ces cabinets fameux que les Muſes ont choiſi pour y faire leur plus délicieux ſéjour, & où vous ſemblez me promettre un accès facile & aiſé. Ce ſeroit un deſtin trop glorieux pour quelques lettres enfantées à la hâte au milieu des occupations d'un emploi important & pénible, tel que le mien. Du moins oſai-je eſpérer que ma complaiſance obtiendra quelque place dans votre ſouvenir, & que vous me tiendrez compte de quelques heures de loiſir emploiées à ſatisfaire l'envie de ſçavoir, qui vous eſt ſi naturelle. Je ſuis, &c.

Au Caire ce.....

FIN.

TABLE
DES MATIERES
Contenuës dans ce Volume.

A

A Beilles. Maniére de les nourrir particuliere aux Egyptiens, 24*.

Ablutions. De l'uſage des Ablutions chez les Mahometans, 200. Du même uſage chez les Egyptiens anciens & modernes, 60*.

Adhed dernier Roi de la famille des Fatimiens en Egypte, 149*.

Agobille, oiſeau vorace particulier à l'Egypte, 25*.

Aidab, Port de la mer Rouge, 324.

Alexandrie. Deſcription de cette Ville, 118. Origine de l'ancienne Alexandrie, 120. De ſa ſituation & de ſon étendue, 122. Du nombre de ſes habitans, 123. De ſon climat; *Ibid.* Du port *Cibotus*, 129. De l'Iſle *Anthirodus*; *Ibid.* Des autres ports d'Alexandrie, 130. Du Phare & du Pharillon, 131. De la ville même, 133. Du fauxbourg de Necropolis, 135. Du fauxbourg de Nicopolis, 136. Du quartier appellé Rhacotis; *Ibid.* Du fauxbourg Bucolis, & du bourg d'Eleuſine, 137. Des fauxbourgs nommés Schedis & Tapoſiris, & du temple de Venus Arſinoë; *Ibid.* Origine de l'Alexandrie moderne, 138. De ſes murs & de ſes Tours; *Ibid.* De ſes antiquités, 140. De ſes citernes, 143. De l'état preſent de cette ville, 149.

Alger. Avanture arrivée à un Marchand d'Alger, 165*.

Aly Bacha d'Egypte. Ses avantures & ſon caractere, 173*.

Anes d'Egypte, 29*.

Antoine. Du fameux monaſtere de S. Antoine, 321.

Apis. Du Dieu Apis & de ſon culte, 270.

Aquéducs conſtruits par les anciens Rois d'Egypte, 45.

Arabes. Caractére de ces peuples, 2. Leur idée par rapport aux Européens; *Ibid.* Leur maniere de vivre, 24. Du peu de diſpoſition des Arabes à croire aux miracles, 206. Uſage de ces peuples dans les funerailles, 89*. De leur ſobrieté, 108*. Particularités du régne des Arabes en Egypte, 149*. De la magnificence de leurs Princes, 150*. Trait remarquable d'un Viſir qui vivoit ſous un de ces Rois, 155*.

Armeniens. Cérémonies que ces peuples obſervent en Egypte dans leurs mariages, 83 *.
Arroſage. Maniere d'aroſer les Jardins pratiquée en Egypte, 6 *.
Arſinoë. De l'ancienne ville de ce nom, 298.
Aſaphs, eſpece de milice, 160 *.
Auteur. Départ de l'Auteur pour l'Egypte, 4. ſon entrée à Alexandrie, 5. Ordre du G. S. pour ſon inſtalation dans la Charge de Conſul de France au Caire, 32.

B

Babilon. Du lieu qui portoit ce nom du tems des Romains, 194.
Bacha d'Egypte, 157 *. Ses revenus, 158 *. Son Divan; *Ibid.* ſes intérêts, 169 *.
Bachaouchs, eſpece d'infanterie Turque, 161 *.
Beaume d'Egypte, 111. 25 *.
Beiram. De la fête du petit Beiram, 233 *.
Bêtes fauves fort rares en Egypte, 30 *.
Beys. De leur nombre, de leur rang, & de la ſplendeur avec laquelle ils vivent en Egypte, 167 *. Beau mot d'un de ces Beys, au ſujet de ſes Eſclaves, 176 *.
Bogas; ce que c'eſt, 91.
Bœufs d'Egypte, 27 *.
Boulti, poiſſon particulier à l'Egypte, 25 *.
Bourſe. Signification de ce terme chez les Turcs, 79 *.
Bouza, eſpece de breuvage enivrant anciennement appellé *Lithus*, 111. *.
Bude. Priſe de cette ville par les Allemans, 170 *.
Buffles d'Egypte, 27 *.

C

Caffé. Le Caffé ne réuſſit pas en Egypte, 15 *.
Caire. Deſcription de cette ville, 153. De ſon origine, 154. Origine du nom du Caire, 186. De ſa ſituation; *Ibid.* De ſon climat, 187. Du nombre de ſes habitans, 189. De ſon Château; *Ibid.* De quelques antiquités de cette ville, 195. De ſes Moſquées, 196. De ſon Hopital, 202. De ſes tombeaux, 204. Des Caravanſeras, 207. Des bains publics; *Ibid.* Des lacs, 208. Des portes du Caire, 209. De quelques puits du vieux Caire, 213.
Calaſſe, arbre d'Egypte, 14 *.
Canaux, ou Caliges, 60. Ouverture des canaux, 71. Cérémonies obſervées en cette occaſion, 72. leur uſage, 97. 5 *.
Canope. Situation de l'ancien Canope, 98.
Capres d'Egypte, 16 *.
Caravanes. Des avantages qu'on trouve dans les Caravanes, 213 *. Des Caravanes de Syrie, 219 *.
Cas, eſpece de laitue ſauvage, 10 *.
Chafaï. Avanture ſinguliere au ſujet du tombeau d'un Docteur Mahometan de ce nom, 204.
Chameaux. Maniére d'accoutumer ces animaux à ſupporter la ſoif, 216 *.
Chapon de Pharaon; V. *Ibis.*
Chats d'Egypte, 29 *.
Chevaux d'Egypte, 27 *. Difficulté d'en tirer de ce pays, 208 *.

voies differentes d'y parvenir, 209 *.
Chevres d'Egypte, 27 *.
Chicorée d'Egypte, 12 *.
Chiens peu aimés en Egypte, 30*.
Cicus; ce que c'eſt que le *Cicus* des Anciens, 10*.
Cirika, eſpece de racine; ſon uſage, 10. *.
Citrons communs en Egypte, 17 *.
Clement. Relation de l'Apoſtaſie & du Martyre du Pere Clement Récollet, Curé de la nation Françoiſe au Caire, 93 *.
Cleopatre. Aiguilles de Cléopatre, 142.
Colocaſſe. Deſcription de cette plante, 18 *.
Colzim port de la mer Rouge, 323.
Commerce. Du commerce interieur de l'Egypte dans les anciens tems, 185 *. De ſon commerce exterieur; *Ibid.* Jonction de la mer Rouge avec la Mediteranée, 187 *. De l'état preſent du commerce en Egypte, 194 *. Du commerce de la mer Rouge. *Ibid.* Du commerce de l'Aſie, 195 *. Du commerce de l'Europe; *Ibid.* Du commerce de l'interieur de l'Afrique, 196 *. Du commerce d'Ethiopie, 197*. Richeſſe de ce commerce, 198 *. Projet pour la jonction du commerce des Indes Orientales avec celui d'Europe par la mer Rouge, 200 *. Obſtacles qui s'oppoſent à ce deſſein, 201 * Moiens d'y réuſſir, 203 *
Concombres d'Egypte, 12 *.
Coptaim, ville de la haute Egypte, 323.
Coptes, 23. Artifices des prêtres de cette nation au ſujet de l'accroiſſement des eaux du Nil, 63. Ignorance de ces peuples, & leur obſtination dans l'erreur, 64 *. De leur maniere de ſe confeſſer, 68 *. De leurs Jeunes; *Ibid.* De leur uſage par rapport au batême des enfans, 70 *. Uſage de la repudiation fort commun chez les Coptes, 82 *. De leurs fiançailles; *Ibid.* Cérémonies qu'ils obſervent dans les épouſailles, 83 *.
Coſſir. Du port de ce nom, 323.
Couſins; V. *Moucherons*.
Crocodile. Du culte que les anciens Egyptiens rendoient à cet animal, 298. Deſcription de ce monſtre, 31 *. Maniere de le prendre, 32*. De ſa force extraordinaire, 33 *. Crocodile de terre, 36 *.

D

Damiette. Situation de cette ville, 101.
Dattiers d'Egypte, 16 *.
Delta. Des côtes du Delta, 90. De ſon origine, 92. De ſon terrain, 96.
Dinocrates Architecte de l'ancienne ville d'Alexandrie, 121.
Divan. Magnificence des anciens Rois d'Egypte dans leurs Divans, 151 *.
Dongola. Uſage des habitans de Dongola dans les funérailles, 89 *.
Dourra, eſpece de Bled, 18 *.

E

Eau blanche, Eau noire; ce que c'eſt, 6. Eau Roſe, 14 *. Eau de Calaffe; *Ibid.*
Efrim, place de la haute Egypte, 44. 304.

Egypte. Difficulté de s'inſtruire de ce qu'il y a de rare & de remarquable en Egypte, 1. Arrivée de l'Auteur dans ce pays, 5. Sa ſituation, ſes bornes, & ſon étendue, 11. Son climat, 14. Bonté de ſon air; *Ibid.* Pluies rares en Egypte, 16. Du nombre de ſes villes, 20. De celui de ſes habitans, 27. Raiſon de leur diminution, 29. Si les vents de Midi ſoufflent en Egypte, 57. Vûe de ce pays dans le tems de l'inondation du Nil, 70. Sa diviſion, 86. De la baſſe Egypte, ou du Delta, 90. De la haute Egypte, 291. De ſon étendue & de ſon climat, 293. Du Saïdi, 297. De ſes antiquités, 298. De ſes villes, 303. De ſes montagnes, 305. Fertilité de l'Egypte, 2 *. Origine de cette fécondité, 3 *. Maniere d'enſemencer les terres dans ce pays, 6 *. Maniere dont s'y fait la moiſſon, 7 *. Maniere dont on y fait le pain, 8 *. Abondance des légumes en Egypte, 11 *. Grande conſommation qui s'y fait de ces denrées, 13 *. Fleurs qu'elle produit, 14 *. Des fruits qu'on y recueille 15 *. Des animaux qui s'y rencontrent, 20 *. De l'état preſent de la Religion dans ce pays, 63 *. Du gouvernement ancien de ce Royaume, 147 *. Des révolutions qui y ſont arrivées, 148 *. Du gouvernement preſent, 157 *. Des differens Corps de milices que la Porte y entretient, 160 *. Entretien de ces troupes, 165 *. Du gouvernement de la campagne, 166 *. Origine des Sciences & des Arts en Egypte, 180 *. Leur décadence, 190 *. De la Peinture, 191 *. De l'Architecture, 192 *. De la Menuiſerie, 193 *. De la Clincaillerie; *Ibid.* Des manufactures de toilles & d'étoffes; *Ibid.* Des manufactures de verre; *Ibid.* De l'Arquebuſerie, 194 *.

Egyptiens. Leur origine, 22. De la Religion des anciens Egyptiens, 45 *. Leur opinion ſur l'immortalité de l'ame; *Ibid.* Difference de la Métempſycoſe des Grecs & de celle de ces peuples, 48 *. De leurs temples, 52 *. De leur culte, 54 *. De leurs ſacrifices, 56 *. De la paſſion des Egyptiens pour les proceſſions, 59 *. Uſage des vœux parmi eux, 60 *. De leurs mariages, 80 *. De leurs mœurs, 105 *. De leur paſſion pour les plaiſirs, 107 *. De leur ſobrieté, 108 *. De leur nourriture & de leurs repas, 109 *. De leur boiſſon, 111 *. De leur propreté, 112 *. De leur attachement pour leur pays, 134 *. Uſage des preſens chez ces peuples, 136 *. Des viſites qu'ils ſe rendent, 137 *. De leur maniere de ſe ſaluer; *Ibid.* De l'uſage qu'ils font de la Médecine, 138 *. De la diviſion qui regne entre eux, 169 *.

Ekas, eſpéce de Chicorée ſauvage, 10 *.

El hakem beamer allah Prince Arabe; ſes folies & ſa mort, 149 *.

Elouah. De la vallée des Elouah, 303.

Eſclaves, 174 *. Bonté des maîtres à leur égard, 176 *.

Eſſené, Capitale de la haute Egypte, 303.

Ethiopie. Difficulté de s'introduire à la Cour d'Ethiopie, 325.

Moiens d'y réuſſir, 326.
Eunuques. De leurs Sérails, 133 *.

F

Faoumé. De la petite Province de ce nom, 293.
Felaque; ſignification de ce terme, 25.
Femmes. Habillement des femmes d'Egypte, 112 *. De leur beauté, 114 *. De leur penchant pour la galanterie, 115 *. 132 *. De la jalouſie qui regne entre elles; *Ibid.* De leur maniere de faire le commerce, 134 *.
Feves fort communes en Egypte, 13 *. Leur uſage; *Ibid.*
Figues d'Egypte, 16 *. Figues de Pharaon; *Ibid.* Figuier d'Adam, V. *Papyrus.*
Fontaine des amoureux, 195.
Foſtat, al. Fuſtato. Situation de cette ville, & ſon origine, 107.
Foua. Situation de cette ville, 105. Privilege ſingulier attaché à un de ſes fauxbourgs, 106.
Funerailles. Coutumes obſervées en Egypte dans les funerailles, 87 *.

G

Gazelle, eſpece de Chevreuil, 30 *.
Gedda, port de l'Arabie, 235 *.
Goutte. Tradition des Egyptiens au ſujet de la Goutte, 58.
Grecs. Cérémonies obſervées en Egypte par les Chrétiens Grecs dans leurs mariages, 84 *. Etat de l'Egliſe Grecque en ce pays, 92 *.

H

Hanne, eſpece de terre, 199 *.
Harang; où il ſe pêche en Egypte, 25 *.
Haſſan. Hiſtoire de Haſſan & de Fatime, 117 *.
Heliopolis. Ruines de l'ancienne Héliopolis, 107.
Héracleotide. De l'ancienne ville de ce nom, 299.
Hippopotame. Deſcription de cet animal, & des ravages qu'il fait en Egypte, 31 *.

I

Janiſſaires, que la Porte entretient en Egypte, 161 *. Leur gouvernement; *Ibid.* Leur puiſſance en ce pays; *Ibid.*
Ibis. Ce que c'eſt que l'Ibis des Anciens, 22 *.
Ichneumon, al. Rat de Pharaon, 33 *. Forme de cet animal, 34 *. Guerre qu'il fait au Crocodile; *Ibid.*
Jéſuites. Sentiment des Jeſuites Portugais au ſujet de l'origine du Nil, 39. Etabliſſement des Jeſuites au Caire, 93 *.
Joſeph. Tradition des Coptes au ſujet du Delta deſſeché par ce Patriarche, 92. Des greniers de Joſeph, 211. Du puits qui porte ſon nom; *Ibid.*
Iſmael, Bacha d'Egypte. Deſcription des cérémonies obſervées à la circonciſion d'Ibrahim Bey ſon fils, 72 *. Caractere de ce Gouverneur, 170 *.
Juifs, haïs en Egypte, 27.
Jupiter. Du temple de Jupiter Ammon, 296.

L.

Labyrinthe. Deſcription du labyrinthe de Memphis, 271. Du labyrinthe de la plaine des Momies, 285.

Laitues pommées rares en Egypte, 12 *. Laitues Romaines; *Ibid.*

Latins. Etat de l'Egliſe Latine en Egypte, 92 *.

Leſard. Eſpece de léſard ſinguliere, 35 *. Léſard nommé Crocodile de terre, V. *Crocodile.*

Lotus. Ce que c'eſt que le Lotus des Anciens, 18 *.

M

Macaire. Du deſert de S. Macaire, 295.

Magicien. Avanture d'un Magicien pretendu, 62 *.

Mahomet. De ſon tombeau, 237 *.

Marbre d'Egypte, 39 *. Si le marbre granite eſt une pierre factice, ou fondue; *Ibid.*

Mareotis. Du lac qui porte ce nom, 124.

Maſr, nom Arabe commun à l'Egypte & à l'ancienne ville du Caire, 11. 155.

Maſſoure. Situation de cette ville, 106. Origine de ſon nom; *Ibid.*

Matarée. Origine du nom de la Matarée, 110. Tradition des Egyptiens au ſujet de ce lieu; *Ibid.* Aiguille de la Matarée, 112.

Mecque. Deſcription de la Caravane de la Mecque, 221 *. De la route qu'elle tient, 222 *. Du tems auquel elle s'aſſemble, 223 *. De l'Emir-hage, ou Prince des pélerins, 224 *. Tems du départ de la Caravane, 227 *. Du nombre des perſonnes dont elle eſt compoſée, 228 *. De ſa marche, 231 *. De ſon ſéjour à la Mecque, 232 *. De la maiſon d'Abraham, ou *Beit-Allah*, 233 *. De la ville de la Mecque, 235 *. Retour de la Caravane, 239 *.

Médailles qu'on trouve en Egypte, 38 *.

Médine. De la ville de ce nom, 236 *.

Meezledin Allah. Hiſtoire de la conquête de l'Egypte par ce Calife, 155. Beau mot de ce Prince, 149 *.

Melons. Differentes eſpeces de Melons qui croiſſent en Egypte, 11 *. Melons nommés *Abdelarins*, 12 *.

Melonchée; ce que c'eſt, 14 *.

Memnon. De la fameuſe ſtatue de Memnon, 300.

Memphis. Origine de cette ville & de ſon nom, 262. De ſa ſituation, 264. Du nombre de ſes habitans, 268. De ſes magnificences, 269. De ſes ruines, 274.

Meris. Du lac qui portoit ce nom, 266.

Meſſoua, place de la haute Egypte, 324.

Mikias; ce que c'eſt, 65.

Mohamed ebn Toulon. Tradition des Arabes au ſujet de ce Prince, 112. Son caractere, 113. Mort funeſte du Prince ſon fils; *Ibid.* Magnificence de ſa table, 154 *.

Momies. Situation de la plaine des Momies, 275. Des Sépultures qu'elle renferme, 276. Des Momies mêmes, 277. De la difficulté d'en découvrir. 282.

Montagnes. Des montagnes de Libye, 306. Des montagnes de la Mer

mer Rouge ; *Ibid.* De leur étendue, 318. Origine des Montagnes, 41 *.

Moſquées. De la Moſquée d'Amrou fils d'Aas, 196. De la Moſquée d'Ashar, 197. Des minarets & de leur uſage ; *Ibid.* Forme des Moſquées, 199. De leur dômes, 200. Serment qu'on exige des Officiers prépoſés dans les Moſquées pour appeller le peuple à la priére, 38 * Raiſon de cet uſage ; *Ibid.*

Moucherons, ou Couſins, fort communs en Egypte, 37 *. Maniere de s'en préſerver ; *Ibid.*

Moutons d'Egypte, 26 *.

Mulei-Haſſein. Hiſtoire de ce Prince Arabe, 307.

Muſtapha Empereur des Turcs. Ses avantures, 172 *.

Muſtapharagas, eſpece de milice que la Porte entretient en Egypte, 160 *.

N

Naiſſance. Cérémonie qui ſe pratique dans l'Orient immédiatement après la naiſſance des enfans, 69 *.

Nici, V. Foua.

Nil. Excellence de l'eau du Nil, 15. Source de ce fleuve, 38. De ſes cataractes, 42. De ſon cours, 43. Vents ſur le Nil, 48. De ſes embouchures, 49. Origine de ſa fertilité ; *Ibid.* Origine de ſes accroiſſemens, 51. Tems de cette augmentation du Nil, 56. Hauteur de l'accroiſſement, 59. Pronoſtics de l'accroiſſement futur, 61. Maniere de meſurer la hauteur actuelle de ce fleuve, 65. Publication de l'accroiſſement, 67. Voiages & pelerinages ſur le Nil, 75.

Nubiens. Maniére dont ces peuples franchiſſent les cataractes du Nil, 43. De leur commerce en Egypte, 197 *. De la Caravane qui vient de Nubie en Egypte, 215 *. Dangers qu'elle a à eſſuier, 217 *.

O

Ognons d'Egypte, 13 *.

Oiſeaux d'Egypte, 21 *. Oiſeaux aquatiques ; *Ibid.* Oiſeaux de proie, 22 *.

Oliviers d'Egypte, 16 *.

Orangers communs en Egypte, 17 *.

P

Papyrus. Du Papyrus des Anciens, 19 *.

Pêches d'Egypte, 15 *.

Pharaon. Différentes ſignifications de ce nom, 34 *.

Picus des Anciens; ce que c'eſt, 10 *.

Pierres gravées qu'on trouve en Egypte, 38 *.

Pigeons. De la poſte aux pigeons, 140 *. Hiſtoire à ce ſujet, 143 *.

Poiſſons d'Egypte, 25 *. Poiſſon d'une eſpece ſinguliere, 26 *.

Pommes à noyau, 16 *.

Pompée. Colomne de Pompée, 144. Projet de l'Auteur au ſujet de ce monument, 147. Tradition des Arabes ſur ſon origine, 148.

Pourpier commun en Egypte, 12 *.

Pyramides. Deſcription des fameuſes Pyramides d'Egypte, 215. Du deſſein des Pyramides, 216. De leur Auteur, 217. De leur ſituation, 219. D'une digue qui conduiſoit à la ſeconde des trois grandes Pyramides, 220. De deux anciens temples bâtis en

face des deux premiéres, 223. De la 3e. Pyramide. 224. De la ſeconde; *Ibid.* De la grande Pyramide, 226. De ſon exterieur; *Ibid.* De ſon intérieur, 229. De ſes canaux, 230. De ſa gallerie, 234. De la premiere ſale de la Pyramide, 236. De la chambre royale, 240. Du ſecret de la gallerie, 243. Du puits de la Pyramide, 249. Par qui, & comment elle a été ouverte, 251. Des petites Pyramides, 286.

R

RAmy Mehemet Bacha d'Egypte. Son caractere, 172 *.
Rat. Port du Rat ſur la mer Rouge, V. Coſſir. Rat de Pharaon, V. Ichneumon.
Riviere blanche, *al.* Baharabiad, 40. 41.
Roſette. Situation de cette Ville, 99. Son origine; *Ibid.* De ſon commerce, 100. De ſes environs; *Ibid.*

S

SAer, eſpéce de faucon, 22 *.
Saffranon, 19 *.
Saïdi. De cette partie de l'Egypte, 297.
Saïque, eſpece de Vaiſſeau Turc, 92.
Saladin. Paroles remarquables de ce Prince à ſon frere Sirocoë, 106. * Il introduit l'ignorance & la barbarie en Egypte. 190 *.
Salamandre, 35 *.
Saturne. Temples conſacrés à ce Dieu par les anciens Egyptiens, 57 *.
Scellery rare en Egypte, 12 *.
Selim 1. Empereur des Turcs. Action barbare de ce Sultan, 210. Conquête de l'Egypte par ce Prince, 105 *. Compliment qui lui fut fait par un Prédicateur Mahometan, 153 * Force prodigieuſe de cet Empereur, 159 *.
Sené, 17 *.
Sener, arbre de l'Egypte ſuperieure, 17 *.
Sennaſlée; ce que c'eſt, 10 *.
Serpens fort communs & peu dangereux en Egypte, 35 *. Serpens volans, 36 *. Mangeurs de ſerpens; *Ibid.*
Sirbon. Du Lac Sirbon, 103
Souakem, Isle de la mer Rouge, 324.
Spahis, Cavalerie Turque, 160 *
Sphinx trouvé dans les ruines de l'ancienne ville d'Héliopolis, 108. Du Sphinx des Pyramides, 221. De ſa deſtination, 222.
Suez, Port de la mer Rouge, 322.
Sycomore. Tradition des Egyptiens au ſujet d'un Sycomore qui ſe voit à la Matarée, 111. Propriété du bois de Sycomore, 20 *.

T

TEmples. Forme des anciens temples de l'Egypte, 109.
Terre. Tremblemens de terre rares en Egypte, 18.
Thébes. De l'ancienne ville de ce nom, 300. Des deſerts de la Thebaïde, 319.
Thonis. Situation de l'ancienne ville de Thonis, 137.
Turcs. Induſtrie des Turcs pour ſe préſerver de la chaleur, 209. De leurs jeûnes, 69 *. De leur circonſion, 72 * Uſage de ces peuples dans leurs mariages, 80 *. Cérémonies qu'ils obſervent en cette occaſion, 85 *. De leur

bonté à l'égard de leurs Eſclaves, 176 *. De leur charité, 219 *.

V

Veaux d'Egypte, 27 *.
Venus. Des ſacrifices que les anciens Egyptiens offroient à cette Déeſſe, 57 *.
Vigne, arbre commun en Egypte, 17 *. Qualité de ſon fruit; *Ibid.*
Maniére de manger ſes feuilles, 14 *.
Vipere peu dangereuſe en Egypte, 35 *.
Volaille commune en Egypte, 22 *.
Vulcain. Du temple que ce Dieu avoit à Memphis, 270.

Y.

Yambouc, Port de l'Arabie, 238 *.

ERRATA.

PAge 12. *l.* 18. Nubie, *liſ.* Libye. *p.* 58. *l.* 1. le Calendrier des Coptes, *liſ.* notre maniére de compter. *l.* 2. notre maniére de compter, *liſ.* le Calendrier des Coptes. *p.* 67. *l.* 38. le Jour, *liſ.* le Soir. *p.* 90. *l.* 23. les Biquiers, *liſ.* Damiette. *p.* 97. *l.* 13. avoit, *liſ.* a. *p.* 166. *l.* 22. ils eſt, *liſ.* il eſt. *p.* 209. *l.* 1. avoit, *liſ.* voit. *p.* 212. *l.* 34. en donnant, *liſ.* & donnant. *p.* 307. *l.* 9. que les pélerins, *liſ.* les pélerins. *p.* 318. *l.* 25. n'égalent, *liſ.* égalent. *p.* 324. *l.* 21. les plus, *liſ.* le plus. *p.* 35 *. *l.* 37. Cocrodile, *liſ.* Crocodile. *p.* 89 *. *l.* 33. une *liſ.* un. *p.* 94. * *l.* 6. ligieux, *liſ.* Religieux. *p.* 196 *. *l.* 10. avoit. *liſ.* voit.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux *la Deſcription de l'Egypte*, par M. Maillet, & je n'y ai rien trouvé qui pût en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 10 de Mars 1735.

DE LA BARRE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé JACQUES ROLLIN fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion d'un Livre qui a pour titre *Deſcription de l'Egypte, par le ſieur Mallet, Conſul au Caire*, qu'il ſouhaitteroit faire imprimer & donner au Public; offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes: Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre ci-deſſus ſpécifié, conjointement ou ſéparement, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725; & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le vingt-uniéme jour de May l'an de grace mil ſept cens trente-cinq, & de notre regne le vingtiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 120. fol. 102. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 23. May 1735. Signé, G. MARTIN, *Syndic.*

Coll. compl.
2 leaves, XXI (3), 528-242 pp. 5 leaves
4/9/62 CL

Hor 6e Vol.e vaut - - - 19.ft il est curieux et rare